

Claire Mulligan

DANS
LE
NOIR

alto



DANS LE NOIR

Claire Mulligan

DANS
LE
NOIR

Traduit de l'anglais par Sophie Voillot

Alto

Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Mulligan, Claire, 1964-

[Dark. Français]

Dans le noir

Traduction de : The Dark.

ISBN 978-2-89694-173-5

1. Fox, Margaret, 1833-1893 – Romans, nouvelles, etc. 2. Underhill, A. Leah (Ann Leah), 1814-1890 – Romans, nouvelles, etc. 3. Jencken, Catherine Fox, 1837-1892 – Romans, nouvelles, etc. 4. Spiritites – New York (État) – Romans, nouvelles, etc. 5. Spiritisme – New York (État) – Romans, nouvelles, etc. I. Voillot, Sophie. II. Titre. III. Titre : Dark. Français.

PS8626.U443D3714 2014 C813'.6 C2014-941388-2

PS9626.U443D3714 2014

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier
pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national
de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Cette traduction a été faite avec l'appui du Centre international de traduction littéraire de Banff (CITLB)
à The Banff Centre, Banff, Alberta, Canada.

© Claire Mulligan, 2013

Titre original : *The Dark*

Éditeur original : Doubleday Canada

Publié avec l'autorisation de Cooke Agency

Photographie de la couverture : Ben Cauchi

Still Life, 2003

www.bencauchi.com

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents qui y figurent
sont le fruit de l'imagination de l'auteure ou traités de manière fictive.

Toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants
ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

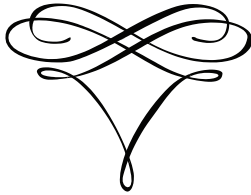
ISBN : 978-2-89694-173-5

© Éditions Alto, 2014, pour la traduction française

Pour Gibson, Marlow et Eleanor



PREMIÈRE PARTIE



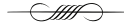
« Lundi de cette semaine, la célèbre demeure des Fox à Hydesville a de nouveau fourni aux villageois un sujet de conversation. On se souviendra qu'en 1848, le spiritualisme moderne a pris naissance dans cette maison, alors qu'elle abritait les sœurs Fox. À l'époque, la famille Fox a prétendu que l'esprit d'un colporteur assassiné, dont la dépouille était enterrée dans la maison, souhaitait communiquer avec le monde par l'entremise des deux benjamines, Maggie et Katie Fox. Mais les recherches acharnées pour retrouver des restes humains avaient échoué, résultat qui en avait poussé plusieurs à mettre en doute l'authenticité de ces manifestations. Ce n'est qu'aujourd'hui, au bout de plus d'un demi-siècle, que la vieille bicoque a livré son cadavre. »

Arcadian Weekly Gazette

« Ce que l'on sait, c'est que durant l'hiver 92-93, Maggie, tombée gravement malade, gardait le lit dans un taudis de la Neuvième Rue. C'est alors qu'une certaine madame Mellon, doctoresse non spiritualiste rattachée à la Société médicale de New York, s'est mise à passer plusieurs heures par jour à son chevet. "Madame Fox Kane ne pouvait plus remuer bras ni jambes, évoque la praticienne. Pourtant, l'on entendait parfois des coups à travers la paroi, parfois à travers le plafond et parfois encore, à travers le plancher." »

Nancy Rubin Stuart,
The Reluctant Spiritualist: The Life of Maggie Fox

CHAPITRE 1

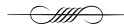


Rochester Democrat & Chronicle

Mercredi 23 novembre 1904

DÉCOUVERTE D'OSSEMENTS HUMAINS

Des enfants ont découvert un cadavre et une boîte de colporteur en fer-blanc dans un mur effondré de la cave de la maison « hantée » des sœurs Fox, à Hydesville. Cette découverte corrobore une vieille rumeur. Serait-ce un colporteur assassiné ?



*Témoignage de madame Alvah June Mellon,
de la Société médicale de New York,
décembre 1904*

On a trouvé les ossements ? Finalement ? Cela ne m'étonne pas. Ma patiente avait deviné que cela se produirait, et par-dessus le marché, que ce serait le fait de bouts de chou jouant dans un lieu interdit, poussés par l'ennui et l'espièglerie. « Les enfants que l'ennui dévore sont plus nocifs que la mandragore », voilà ce qu'elle disait, à croire qu'elle était mieux placée que personne pour le savoir. Dévorés par l'ennui, ces petits ? Peut-être, mais en tout cas, suffisamment courageux

pour s'introduire dans cette damnée bicoque de Hydesville, si réputée pour ses fantômes, si longtemps abandonnée de tous. Et encore plus courageux d'être descendus si loin, loin dans le noir, jusqu'au caveau à légumes (ou alors insensés, la limite entre les deux est fine comme une aiguille). Aussi bien, juste avant qu'il ne soit trop tard, ils commençaient à regretter de ne pas avoir rebroussé chemin, ces petits.

Pour ce qui est de ma déclaration d'il y a onze ans, elle ne portait que sur les phénomènes surprenants qui se sont produits juste avant la mort de ma patiente, je veux parler des coups, des bruits de pas, de la façon dont ils résonnaient à travers les murs, les plafonds et le parquet, alors qu'à ce stade, ma patiente ne pouvait plus remuer bras ni jambes. La brièveté de ma révélation initiale était inévitable. À l'époque, j'étais liée tant par mes obligations envers la Société que par la promesse que j'avais donnée à ma patiente. Sans compter les chagrins personnels qui m'accablaient. Or, aujourd'hui, l'histoire de la famille Fox peut s'accomplir. Les ossements du « colporteur » ont enfin été découverts, après tout, et je ne suis plus sous les feux de la rampe. Comme on dit, saison tardive n'est pas oisive, je veux signifier par là qu'il est grand temps pour moi de manifester ma gratitude, car c'est à ma patiente, tout alitée et à l'article de la mort qu'elle se fût trouvée, que je dois sans l'ombre d'un doute le salut de ma vie terrestre et peut-être même de mon âme éternelle, par-dessus le marché.

Commençons par le commencement : Le premier jour de février 93, on m'envoya dans l'un de ces taudis de la Neuvième Rue de New York, dont nous avons reçu des rapports concernant une indigente qui, bien qu'au seuil du trépas, n'avait personne pour s'occuper d'elle, recueillir ses dernières paroles ni la préparer pour son ultime repos. Arrivée à l'immeuble dans la lumière déclinante de cette fin d'après-midi, je gravis de nombreux étages, jusqu'à une hauteur telle qu'une fanfare ou une foule hurlante ne m'aurait semblé qu'une cacophonie confuse, avant de finir par trouver la mansarde.

Depuis le vestibule où une ampoule Edison grésillait au-dessus de ma tête, j'aperçus une petite femme dans un petit lit. Elle portait des bésicles et une chemise de nuit bleu indigo, mais pas de bonnet, comme si elle se croyait à l'abri des courants d'air pernicieux. Ses cheveux gris pâle étaient soigneusement séparés en deux nattes, tels ceux d'une enfant ; et ses traits, bien que blêmes et tirés, avaient une expression agréable. Vous avez déjà été une bien jolie créature,

me suis-je dit alors. Je devrais ajouter qu'elle était profondément plongée dans la lecture d'un ouvrage qu'elle lisait à la lueur d'une chandelle.

— Une chère lectrice ! Voilà donc ce que vous êtes.

Elle leva vers moi des yeux frappés d'un étonnement considérable avant de reprendre la contenance imposante qui n'allait pas tarder à me devenir familière.

— Oui, je m'avoue lectrice, mais pas chère du tout, je puis vous l'assurer, me lança-t-elle en refermant l'ouvrage qu'elle mit hâtivement de côté.

— J'essayais seulement de plaisanter un peu, m'excusai-je. Je trouve que cela brise souvent la glace avec mes indigentes.

— Et combien en avez-vous enterré ? fit-elle avec un petit sourire entendu aux coins espiègles (qui n'allait pas tarder à me devenir lui aussi très familier).

Je ne me donnai pas la peine de rétorquer quoi que ce soit ; en fait, rien ne me venait à l'esprit. Je revêtis plutôt mon air le plus professionnel pour soulever ma sacoche, passer le seuil de son galetas et y prendre mes fonctions. Il avait les dimensions et la morosité coutumières pour ce genre de bouge (bien que possédant trois jolies fenêtres à colonnades) et il y régnait le combat habituel entre l'haleine brûlante de la fournaise de la cave et le souffle glacial du monde extérieur. L'ameublement se composait en tout et pour tout d'une chaise au dos cannelé, d'une table de nuit et du fameux petit lit ; dans la pénombre, ils semblaient flous, plombés, comme tracés avec un crayon à un sou. Il y avait bien un écriin à bible sur la table de nuit, mais ni armoire, ni commode, rien qui puisse servir à dissimuler le plus petit mécanisme pouvant expliquer les bruits surnaturels qui entourèrent sa dernière heure et dont je parlerai le moment venu.

— Ah, une dame Je-ne-sais-qui, souffla-t-elle à mon approche.

— Qui ça ?

— Une dame Je-ne-sais-qui. Une personne dont je ne souhaite pas faire la connaissance. Ou alors quelqu'un dont le nom m'échappe. Vous devez bien en avoir un ou deux, je suppose.

Elle avait des manières si impolies que je me concentraï un instant avant de lui débiter mon boniment habituel :

— Je suis madame Alvah June Mellon. De la Société médicale. Nous prenons soin des gens abandonnés, âgés ou mourants. Quant à vous, ma parole, vous entrez très bien dans les trois catégories.

Je sortis mon carnet et mon crayon.

— Pour commencer, il va me falloir votre nom.

— Mais qui vous envoie ? Et comment avez-vous fait pour me trouver ?

— Le propriétaire de l'immeuble, ma caille. Ces bâtisses à taudis nous donnent beaucoup de travail, vous l'aurez deviné ; les logeurs nous connaissent bien.

Je risquai alors un coup d'œil vers le volume qu'elle avait repoussé sur la couverture. Il s'agissait du *Journal d'un voyage aux mers polaires exécuté à la recherche de Sir John Franklin en 1853, 1854 et 1855* par le fameux D^r Elisha Kent Kane. Bien qu'abîmé, apparemment d'avoir été lu et relu sans cesse, il était superbement relié et chargé de gravures.

— Je m'en souviens. Il a fait fureur à sa sortie. Je ne peux pas me vanter de l'avoir lu, cependant.

— Bon, madame Je-ne-sais-qui, vous pouvez sortir maintenant. Ou disparaître. Je n'ai pas de préférence particulière.

Je parvins à me maîtriser, mais seulement au prix d'un certain effort.

— Je voulais juste bavarder un peu. Les menus propos aident souvent à faire connaissance. Autrement, votre livre idiot ne m'intéresse pas. Pourquoi faut-il toujours se lancer à la recherche des gens célèbres quand ils sont morts, ou disparus ? Ce n'est pas comme si leur vie valait plus que la nôtre. Dieu voit tomber la moindre fauvette. Il n'y a aucun doute là-dessus. Tout le monde le dit... Tout le monde.

Je m'éclaircis la gorge tandis que ma patiente me toisait, tout à fait comme une couturière vous mesure de l'œil en vue d'un nouvel essayage.

— Si tout le monde le dit, alors voilà, ça doit être vrai.

— Et tous ces efforts pour le retrouver, ce Sir Franklin, eh bien, c'était du gaspillage. Lui et tous ses hommes, ils étaient déjà morts comme des bûches avant

même que ce chasseur de gloire de D^r Kane ne lance son expédition. Il n'avait aucune chance de ramener Franklin de ce désert arctique, ni aucun de ses hommes.

— Vraiment ? Eh bien, ce « chasseur de gloire » de D^r Kane était mon mari, et je me fiche de savoir quelles sornettes vous avez entendues. Alors s'il vous faut un nom, vous aurez celui de madame Kane et rien d'autre.

C'est alors que je compris qui était celle que l'on avait confiée à mes soins.

— Vous êtes l'une des sœurs Fox ! De la grande époque de tout ce spiritualisme. Oui, celle que les journaux appariaient avec le D^r Kane. Vous êtes fort reconnaissable.

— On dit *célèbre*. Enfin, je l'ai déjà été.

Elle admit avec réticence être Margaret Fox Kane, la deuxième des trois sœurs.

— Toujours au milieu, entre Katie et Leah. Et maintenant, je suis la dernière.

— La dernière ? m'écriai-je avant de me rappeler qu'environ cinq ans auparavant, les trois sœurs Fox s'étaient trouvées au cœur d'un grand brouhaha : accusations collectives, confessions publiques. Trahisons et récriminations. Attaques à leur réputation. Rupture des liens familiaux. Toute cette sorte de choses.

— Ne vous offusquez pas, ma caille, poursuivis-je. Mais votre spiritisme, tout ça, je crois que c'est de la poudre aux yeux. Les morts sont morts, vivent les vivants. Et pour ma part, je ne demanderais pas plus leur opinion aux morts que je ne cognerais à la porte d'un millionnaire pour réclamer une place à sa table. Dites-moi, vraiment, qui pourrait supporter de savoir ce que les morts pensent de lui ?

Elle me toisa de nouveau, mais avec bienveillance cette fois. Elle avait les yeux noisette les plus ingénus du monde et donnait l'impression que si la vérité lui échappait à l'occasion, c'était parce qu'elle le voulait bien.

— Voilà, c'est la preuve.

— La preuve de quoi ?

— Que vous n’êtes pas l’ange de la mort. Ni l’une de ses sous-fifres. J’ai bien cru que vous l’étiez quand vous m’êtes apparue dans le vestibule, toute vêtue de noir, auréolée par cette infernale ampoule Edison.

J’étais grassouillette à l’époque, comme maintenant, et de bonne taille, avec le large visage rose de mes ancêtres irlandais encadré d’une masse de cheveux frisés, cuivrés dans mon jeune temps, mais déjà argentés. Et je n’étais pas vêtue de noir. J’avais mis mon plus bel ensemble marron Bismarck, par-dessus lequel j’avais noué mon tablier de travail blanc comme un nuage, gonflé d’outils et d’accessoires : pilules de bromure, onguent à la teinture d’iode, rouleaux de pansements et ligatures en boyaux de chat. Avec, sûrement, un stéthoscope et un miroir de poche qui me servait à détecter le souffle de vie. Et puis deux guides, un traitant de l’étiquette du deuil et l’autre de celle de la mort (les gens peuvent bien les trouver saugrenus et démodés, ils sont tout de même secourables ; je les ai encore aujourd’hui), je veux dire par là que l’ange de la mort et moi, cela faisait deux. Je l’interrogeai :

— Suis-je munie d’une faux ? Appartiens-je au genre masculin¹ ? Suis-je émaciée ? Squelettique ? Ai-je un regard sinistre ?

Et pour tout avouer, comme elle m’avait mise en rogne, j’ajoutai qu’elle était en butte à de pires visiteurs que moi.

— Oh, bonté divine, mais qui donc ? répliqua ma patiente avant de glousser d’un rire charmant et contagieux. Un rire qui suggérait : *nous sommes tous les acteurs d’une farce universelle*.

J’en profitai pour lui demander si je pouvais l’examiner. Elle répondit non. Je répliquai que je ne partirais pas sans l’avoir fait.

— Je suis bien obligée. Pour les archives, lui expliquai-je. Ils sont très exigeants, aux archives.

— Vraiment ? Fort bien, alors. Mais ensuite, vous me laisserez tranquille ?

Je soupirai « oui » en sortant ma lampe médicale du compartiment protecteur de ma mallette. J’en soulevai le bec de verre et taillai la mèche avant de l’allumer

1. En anglais comme en allemand, la Mort est conçue comme un personnage masculin (NDLT).

avec une de mes allumettes de sûreté, puis je regardai l'éclat net et blanc du manchon, si ingénieux, s'épanouir jusqu'à surpasser même la lumière du jour.

— Qu'est-ce que vous charriez d'autre dans cette sacoche ? Un lustre à gaz ?

Bien que spacieuse, ma mallette ne saurait contenir un lustre à gaz, ce dont je l'informai. Puis je lui saisis le poignet, dont je trouvai le pouls anémique, signe d'ossification des veines qui, associé au jaunissement des yeux et à la fragilité de la peau, indiquait une défaillance généralisée des organes causée par une longue assuétude aux stimulants et à l'alcool, exacerbée par une perte d'intérêt totale pour l'existence. À l'issue de ce bref examen, je l'avisai que je reviendrais la voir chaque après-midi.

— Mais vous aviez promis de me laisser tranquille. Non. Pas question.

— Je me suis engagée à vous laisser tranquille pour aujourd'hui.

— Mais je veux être seule quand ma dernière heure viendra.

— On ne meurt pas seule, ma caille. Cela ne se fait pas, c'est tout.

Je ressortis mon calepin, mon crayon et un cube de caoutchouc du Brésil.

— Maintenant, il va me falloir des noms. Je veux parler des personnes à contacter au sujet de vos dispositions funéraires. Des gens qui viendront vous veiller et recueillir vos ultimes paroles. Il peut s'agir des mêmes âmes, naturellement.

— Ah, mais je n'ai plus âme qui vive, rétorqua-t-elle sans la moindre trace d'apitoiement sur elle-même.

— Allons, ma caille. Il n'appartient qu'à Dieu d'être seul. Il y a bien quelqu'un qui essaie de vous trouver. Il doit y avoir une personne qui prie pour vous, qui s'inquiète de vous à chaque instant. Qui meurt d'envie d'entendre vos derniers mots. Qui, aussi bien, devient fou à force de vous chercher partout, aussi bien ne se remettra jamais de... qui regrettera toujours que... bredouillai-je.

Et je me mis à frotter une page avec le bloc de caoutchouc, comme pour ravalier des paroles maladroitement. (J'admets volontiers qu'à ce moment précis, je pensais à mon fils que, malgré toutes mes recherches, je n'ai jamais réussi à retrouver sur le champ de bataille de Bull Run.)

— Oh, enfer et malédiction, maugréa ma patiente avant de pousser un soupir, comme résignée.

Il faut bien qu'elle accepte son sort, me dis-je. Or, elle maintenant qu'elle n'avait personne. La dernière des trois sœurs Fox, de la famille Fox au grand complet même, avait pris l'inébranlable décision de mourir seule.

— Quant à demander de l'aide à la Société spiritualiste, n'y songez même pas, ajouta-t-elle. Je ne suis pas en bons termes avec eux. Je ne veux pas qu'ils se mêlent de mes affaires, et vous non plus d'ailleurs.

Je lui rappelai alors (très fermement, je l'avoue) le réconfort suprême que représente une bonne mort. À quel point il importe de faire la paix avec notre Créateur. De confier nos dernières paroles aux êtres chers. De préparer notre enveloppe mortelle pour son dernier repos.

— Oh, je sais fort bien que ce n'est plus en vogue de désirer une bonne mort, comme si la mort se souciait des modes, de ses chapeaux ou de la longueur de sa robe, et que certaines gens rêvent de trépasser dans leur sommeil, de s'en aller comme ça, sans une seule pensée pour les autres, mais c'est une terrible habitude, très égoïste, qui plus est.

— Eh bien, oui.

— Et si vous n'avez vraiment personne, eh bien je serai là pour recueillir votre dernier souffle. Et vos derniers mots, au besoin. Tel est mon devoir.

Elle poussa le même soupir résigné.

— Fort bien. Mais vous devez me promettre de ne pas aller trouver la Société spiritualiste.

— Bien sûr, vous avez ma promesse. Je ne dois pas aller à l'encontre des souhaits de mes patients, même s'ils sont à dormir debout. Ma société à moi est très à cheval là-dessus.

— Je n'en doute point... Ah oui, vous m'apporterez aussi du sirop : un flacon de Rousseau, et un gros.

Je sortis de ma mallette une bouteille de teinture de laudanum du D^r Mongar.

— Cela suffira-t-il ?

Elle contempla la bouteille d'un œil ravi.

— Vous avez beau prétendre que c'est la Société médicale qui vous envoie, moi, je dis que c'est le bon Dieu.

— Vous n'êtes pas la seule, dus-je admettre en lui versant un gobelet.

— Mais je devrais vous appeler madame Mellon.

— Cela vaut mieux que madame Je-ne-sais-qui.

Elle hocha la tête en pouffant, puis but le laudanum avec une aisance qui en disait long sur son expérience avant de poser le gobelet sur la table de nuit, juste à côté de son écrin à bible qui, je dois le mentionner, paraissait clairement conçu pour contenir un gros livre de prières familial. Son couvercle était joliment gravé d'un bas-relief de lys entrelacés.

— Quel joli coffret, soupirai-je en désignant l'écrin. Je pourrais vous en lire un passage. Les Écritures sont toujours si réconfortantes.

— Oh, il ne contient pas de bible. Je doute qu'il ne l'ait jamais fait. Que des lettres, des factures, des coupures de journaux et autres babioles éphémères.

Sur quoi elle souleva le couvercle étrangement lourd et épais de l'écrin. Ce jour-là, je ne pus qu'entrevoir son contenu, mais pour que tout soit clair, il convient de mentionner qu'elle allait me le léguer par la suite et que je l'ai toujours en ma possession avec tout son contenu. Donc, la majeure partie de la correspondance était de la main des membres immédiats de la famille Fox et de leurs amis, comme les quakers réformistes Amy et Isaac Post, ou le journaliste controversé Horace Greeley. Mais elle contenait aussi un paquet de missives d'un sentimentalisme étouffant envoyées à ma patiente par le fameux D^r Elisha Kent Kane. Elles ont causé tout un brouhaha, ces « lettres d'amour », mais j'y reviendrai en temps et lieu. Également digne de mention est la pléthore de coupures de journaux, de pamphlets, de publicités et d'appuis concernant les sœurs Fox, et en quantité presque égale, le révérend Charles Chauncey Burr, l'ennemi attitré des sœurs Fox, sur lequel je reviendrai, lui aussi.

Les documents les plus importants et les plus révélateurs, je dois également le souligner, sont adressés par John Fox, le père de ma patiente, à Leah, sa fille favorite. Il y raconte la façon dont il abandonna son épouse et leurs trois premiers enfants (Leah, David et Maria), et ce pendant dix longues années. Qu'il était ivrogne, joueur et blasphémateur de surcroît ; un raté spectaculaire enfin, tant comme mari que comme père. Comment, pour parler franchement, il avait mis le Diable au défi de lui ravir son âme. Puis les circonstances de son retour dans le giron familial à l'issue de ces dix années (époque à laquelle il engendra ma patiente ainsi que sa sœur Katie), ainsi que les raisons qui l'y avaient poussé, lui qui entre-temps était devenu un fervent méthodiste et un antialcoolique convaincu. Conversion entièrement due à un certain frère Able, et comme nous le verrons plus loin, cette histoire sous-tend celle dont il est question ici.

Enfin. Poursuivons. Ma patiente referma l'écrin de bois et je le lui enlevai des mains pour le remettre à sa place. Le laudanum exerçait son emprise ; son visage avait pris une expression rêveuse. Je ne trouvai rien d'étonnant à ce qu'elle ne tarde pas à dévider le passé, tel un rouleau de tissu délicat richement ornementé, ni à ce que, comme chaque fois que l'on épie l'éternité, le passé s'impose avec la force du présent, éclipsant celui-ci. Non que je lui aie demandé de me relater son histoire. Loin de moi cette idée, enfin, pas au début. Nous autres de la Société médicale, nous nous gardons bien d'encourager les pathétiques litanies de regrets qui ne font qu'ajouter à notre fardeau, entraver nos fonctions et nourrir des pensées mélancoliques. À tout le moins, filtrées par l'imaginaire de chacun, elles finissent par se mêler à nos interprétations personnelles. Cependant, dans le cas de madame Kane, ma curiosité eut tôt fait de triompher de mes réticences. Je m'explique : mes patients parlent souvent du passé, mais dans des buts différents. Certains recherchent l'absolution. D'autres un chemin vers la compréhension. Il y a ceux qui aiment tout bonnement s'entendre radoter. Mais madame Kane — ou Maggie, ainsi que je l'appelais vers la fin — était poussée par des raisons moins évidentes qui, comme j'ai fini par le croire, avaient quelque chose à voir avec ma présence. Je dois ajouter que ma patiente parlait de celle qu'elle avait été dans sa jeunesse comme d'une personne distincte, d'une jeune fille qu'elle aurait intimement connue. Voilà ce qui se produit, m'étais-je dit alors, lorsqu'on emprunte tant de voix différentes et qu'on commet tant de fautes, fautes qui restent incompréhensibles à notre conscience actuelle (quant à ce dernier détail, je peux en témoigner personnellement).

— Nous détestions cordialement Hydesville, commença-t-elle, ma petite sœur Katie et moi. Hydesville, ce n'était rien de plus qu'un carrefour, un hameau, l'endroit le plus abandonné du monde, et nous nous sommes hérissées toutes les deux comme des chats mouillés lorsque nos parents nous ont fait quitter l'agitation lumineuse de Rochester pour nous y installer. Nous étions fort chagrénées de nous séparer de notre sœur Leah, que nous adorions et qui enseignait la musique à Rochester, et de sa fille Lizzie qui, ayant presque le même âge que nous, était toujours partante pour une partie de plaisir, enfin, au début. Ce déménagement s'est produit en, oui, c'était l'automne 47. David, notre frère déjà grand, s'était établi dans la ville d'Arcadia, voisine de Hydesville, où il prospérait en cultivant de la menthe, ce qui donnait à notre père, John Fox, l'espoir d'en faire autant. Forgeron de métier, il échouait cependant à tout ce qu'il entreprenait de sa main.

S'interrompant, elle tendit la main vers le laudanum dont, après un instant de réflexion, je lui versai une mesure supplémentaire.

— La maison de Hydesville, reprit-elle, était petite, avec un toit pointu, toujours humide et jonchée de petites mottes de terre en dépit de tous nos efforts pour nous essuyer les pieds, au grand dam de notre pauvre mère surmenée. Nous n'avions pas de voisins immédiats et il régnait à l'intérieur une tranquillité et une obscurité sépulcrales, même en plein jour. On racontait qu'elle était hantée par un colporteur assassiné. Et c'est avec cela que tout a commencé, madame Mellon, le spiritualisme et tout le tremblement : les rumeurs d'apparitions fantomatiques, deux petites sœurs poussées par l'ennui et l'espièglerie ; une rencontre et une malédiction.



Maggie devrait s'arrêter, redescendre, mais elle va de l'avant, comme toujours ; faisant fi de toute prudence, elle poursuit l'escalade de cet arbre plus vieux que Mathusalem. Frôlant un nid d'oriole du Nord, elle passe d'une branche à l'autre, toutes chargées de pommes rose carmin. Elle grimpe le plus haut possible, toujours plus haut, vers l'azur et l'or de ce jour d'octobre 1847. Sa sœur Katie l'observe d'en bas.

— Descends, Mag. Tu vas te casser le cou ou autre chose.

— Mais d'ici, je vois tout l'univers, clame Maggie de son perchoir.

Maggie a quatorze ans, Katie onze. Leur univers, c'est le hameau de Hydesville, qui se trouve dans la municipalité d'Arcadia, dans le comté de Wayne et dans l'État de New York. Leur monde se compose de champs de menthe, de bosquets forestiers, de rangées de collines en forme de baleines et de la rivière Ganargua, boueuse et infestée de moustiques.

— Mag, s'il te plaît ! Partons d'ici. Le chien du gardien est vraiment féroce et on est allées trop loin. Je ne vois même plus la route.

— Ça ne veut pas dire qu'elle a disparu, bécasse, laisse tomber Maggie qui entame la descente.

C'est plus dangereux que de grimper. Elle sent le rouge lui monter aux joues, ne faisant qu'accentuer ce que sa mère insiste pour appeler « sa saine beauté campagnarde ». Tout en se disant qu'il vaut sans doute mieux posséder un charme campagnard que pas de charme du tout, Maggie dégringole sur l'herbe verte. Son tablier bourré de pommes volées lui heurte les genoux. Katie l'empêche de trébucher. Soudain, des aboiements effroyables les clouent sur place. Le bruit semble s'approcher, puis s'éloigner. Puis les entourer de partout à la fois.

— Cours ! glapit Maggie en agrippant Katie par la main.

Dans leurs bottines rendues glissantes par la chair des pommes en décomposition, elles dérapent une fois, en trébuchent deux. Les feuilles leur fouettent les tresses. Les tiges du chiendent leur cinglent les genoux. Leurs bas déjà filés et rapiécés se déchirent sur les ronces. Maggie fait asseoir sa petite sœur dans un taillis d'arbres nouveaux. Pour une fois, elle est bien contente qu'elles soient toutes les deux plus petites que la moyenne. Les gens disent qu'elles sont menues.

— Retiens ton souffle, Kat. Écoute.

Plus d'aboiements. Seul règne un silence inquiétant, comme si on les épiait. Puis un bruant se met à siffler. Tout près, un lièvre déboule.

— Damnation, mais où est la clôture ? chuchote Maggie.

— Elle n'était pas de l'autre côté ? répond Katie sur le même ton.

Les larmes ruissellent sur sa peau blême, sur son petit nez retroussé. Elle a les yeux gris, ou lavande, selon la lumière, et leurs paupières épaisses leur donnent une expression perpétuellement ensommeillée, sauf lorsqu'elle a très peur, comme en ce moment où ils sont ronds comme des billes.

— Là, s'écrie Maggie. Debout ! Debout ! Monte ! Monte dans l'arbre.

Elle croise les mains pour faire la courte échelle à sa sœur. Rigide, Katie tend le doigt. Elles le voient : gros comme un loup, les dents à nu, le regard sangui-naire. Trois arbres le séparent d'elles. Il s'avance d'un pas menaçant. Katie sanglote. Maggie la saisit par la taille et lui crie :

— Monte ! Grimpe !

Le tablier de Katie, lui aussi chargé de pommes, l'empêche de se mouvoir.

— Je ne peux pas ! s'écrie-t-elle.

Saisissant une branche cassée aux bords déchiquetés, Maggie s'élance à sa suite. Elles hurlent à l'unisson tandis que le molosse se met à courir en bondissant. Katie trébuche, elle tombe. Maggie se dresse au-dessus d'elle, brandissant sa branche telle une lance. Katie prie, le visage dans l'herbe.

— Enfer ! Enfer et malédiction, entonne Maggie. Je hais cet endroit. Je hais cet endroit.

Un sifflet retentit au loin. Le chien s'immobilise. Il est si près de Maggie qu'elle sent son poil mouillé. Encore un sifflet. Le molosse gronde, montre les dents, mais s'éloigne furtivement.

— C'est fini, Kat. Il est parti.

Maggie l'aide à se relever. Elles marchent vite, le souffle court, écrasées par la peur. Enfin, elles atteignent la barrière en perches de bois, l'escaladent et atter-rissent dans les ornières poussiéreuses du chemin public.

— Ça y est, nous sommes en sécurité. Vraiment, insiste Maggie.

Elles n'arrêtent pas de marcher pour autant, mettant de la distance entre elles et le verger. Là-haut, les oies cacardent des présages d'hiver. Les bois s'embrasent de feuilles mortes. Le vent leur apporte l'odeur du brûlage pastoral, de quelque

chose de pourri, puis celle plus subtile des champs de menthe qui bordent la route. Au mois d'août, on les compare à des océans fleuris de rose. Maggie hume l'air poivré évocateur de pastilles sucrées, de tisanes toniques. La menthe, tranche-t-elle, est la seule bonne chose qu'il y ait à Hydesville. Depuis le bas-côté, elle distingue le toit pentu de leur bicoque posée toute seule au milieu des champs avec ses volets noirs, uniques ornements de ses deux étages trapus. Elle aperçoit la forge de son père au bord du chemin, puis la dépense, la bécosse, un muret de pierres et une rangée de trois sapins baumiers. Tout cela forme un petit groupe serré comme un jeu de poupées. Pas trace de la charrette ni de leur vieux cheval bai. Leurs parents doivent être encore à Newark où ils sont partis acheter des provisions en prévision du long hivernage.

Le cœur de Maggie commence à se calmer. Le souvenir de l'incident du verger lui paraît déjà plus excitant que terrifiant. Déjà, elle sent monter sa colère contre le gardien d'avoir laissé son chien les pourchasser ainsi. Elle prend sa petite sœur par la main. Katie a le visage tout pâle, les iris plombés d'ardoise, la mâchoire crispée. Ses doigts ? Ils tremblent. Oh non, pense Maggie, sentant venir l'un des étranges accès de sa sœur. Ils ne durent que quelques instants pendant lesquels Katie reste debout, rigide et tremblante à la fois, les yeux vides. À trois reprises, elle est tombée et s'est meurtri les talons. Quand elle revient à elle, elle ne se souvient plus de rien. « Comme si je disparaissais tout de bon. » C'est ce qu'elle a dit à Maggie. Pour distraire sa sœur, pour la maintenir en elle-même, Maggie écarte les bras, feint une inquiétude perplexe, feint, en un mot, d'être leur mère.

— Allons, les enfants ! Les enfants ! lance-t-elle d'un ton nerveux, suraigu. Comment pouvez-vous ne pas vous plaire ici ? Vous ne voulez pas devenir riches en cultivant de la menthe poivrée, donc ? Enfin, nous ne sommes à Hideuseville, je veux dire Hydesville, que depuis deux mois. Ce n'est pas aussi ennuyeux que la mort. Comme si vous ne nous aviez pas, papa et moi ? Avec votre cher frère David non loin, sans compter une ribambelle de cousins. Et votre père, comme s'il n'était pas en train de nous bâtir une demeure ? Nous n'allions pas passer toute notre vie chez les Post, tout de même ? Et puis c'était très bruyant, à Rochester, vous ne trouvez pas ? Ah là là, toutes ces voitures, et puis les réverbères faisaient mal à mes pauvres yeux. Ici, au moins, les gens respectent la bruyante, non ? Ici, on comprend que c'est Dieu qui nous fait signe de rentrer nous enfermer dans le confort de notre demeure. Vous n'avez pas hâte à l'hiver, vous deux ? On pourra aller se coucher dès quatre heures pour ne pas gaspiller chandelles et lampions. Comme nous allons nous amuser !

Katie relâche sa mâchoire. Sa main s'immobilise. Elle pouffe, comme toujours quand Maggie se lance dans une démonstration de son talent pour l'imitation. Katie, elle, est douée pour écouter aux portes. Son ouïe porte bien plus que celle des autres ; elle entend des voix à l'autre bout de la maison, les messes basses chuchotées dans la soupente de l'escalier, les bruits de pas sur les chemins.

— Quelqu'un s'en vient, lance-t-elle soudain.

Les filles se retournent et l'aperçoivent. Plié en deux sous son havresac comme en une perpétuelle révérence, le colporteur boite comme un canard et s'appuie sur une canne. Il porte une casquette noire, une redingote anthracite et un pantalon gris, le tout raide de crasse et puant l'oignon, la sueur froide, les feuilles humides et la merde séchée. Il n'est pas tellement plus grand que Maggie et Katie. Parvenu à leur hauteur, il crache un jet de tabac. Retire sa casquette. Articule :

— Bonne journée, vous autres.

— Mais oui. Pas trop pire, répond Maggie.

Il a les yeux dorés, avec une couronne verte autour de la pupille. Le visage tanné jusqu'au milieu du front. Au-dessus se dessine un dôme blafard. Maggie l'imagine s'ouvrir en grinçant sur la matière grise lovée dans son crâne. Les colporteurs. Ce ne sont pas eux qui étripent les chats ? Eux qui enlèvent les enfants ? Eux qui vendent des soi-disant panacées qui ne soulagent personne de rien, sauf de l'existence ? N'y a-t-il pas un colporteur qui a disparu dans la région de Hydesville, voilà bien cinq ou dix ans ? Certains racontent qu'il s'est fait trancher la gorge pour ses gobelets d'argent, d'autres pour ses cinq cents dollars et d'autres encore, pour le punir d'avoir péché secrètement avec des enfants. Mais tout le monde s'entend pour dire qu'il est enterré dans la cave d'une maison du voisinage. Peut-être dans notre propre sous-sol, pense Maggie, réprimant un sourire. Voilà qui serait original. Et qui expliquerait pourquoi cet endroit me donne la chair de poule. Qu'on m'en offre l'ombre d'une chance et je prends la poudre d'escampette.

— Que'que chose de beau pour vous autres, mes belles filles ? susurre le colporteur. J'ai des sachets parfumés, de l'essence de rose aussi. Et pis des broches, et pis des peignes de poche. De la corde de chanvre, de l'huile de castor pis du sirop pour la fièvre. Un théâtre d'ombres, des grelots, des hochets de bébé. Du bon fil

de laine, des paquets d'aiguilles, du fil de soie quasiment invisible et solide comme de la broche, j'vous le dis.

Les filles font non de la tête. Le colporteur les dépasse et s'éloigne en secouant la sienne avec lassitude. Il n'a pas fait dix verges que Maggie se tourne vers Katie. Sans autre intention que celle d'amuser encore plus sa sœur, elle compose sur-le-champ une comptine :

— *Colporteur, bonhomme Sept-Heures, gare à l'odeur. Fais bien attention sinon, pas de bonbons. Des plumes et du goudron. Coupé en petits morceaux, on va te mettre en pots, te jeter au caveau.*

Maggie sourit, pas peu fière de ses facultés d'invention. Le colporteur se retourne en tapant des pieds, lève le poing :

— Me couper en morceaux ? Vous allez voir de quel bois je me chauffe, petites vlimeuses ! Excusez-vous, bon Dieu.

Il rebrousse chemin en clopinant. Poussant des hurlements de rire étranglés, les filles font volte-face et détalent. Lui, il tripote son pantalon.

— Revenez ici tout de suite. Je vais vous en donner du bonbon, moi, dans vos petits culs malpropres !

— Ne regarde pas, Kat, ordonne Maggie.

Elle sait qu'elles devraient courir se mettre à l'abri, mais elle se sent brûler de colère, vibrer d'une exaltation étrange. Elle pioche une pomme dans son tablier :

— Sale vieux cochon !

La première le frappe en plein torse. Il titube, déséquilibré par son havresac. Katie coule un œil vers Maggie.

— Vilain crotté plein de puces ! lance-t-elle à son tour avec une des siennes, qui le touche à l'épaule.

Il glapit un juron. Les filles le bombardent aussi vite qu'elles en sont capables. Un projectile fait sauter sa casquette de son crâne. Le colporteur tombe à la renverse et atterrit sur son énorme sac, battant des pieds et des bras. Tout à fait

le portrait d'un hanneton sur le dos, impuissant. Maggie s'avance sur lui ; Katie la retient par les cordons de son tablier.

— Arrête. Faut s'en aller. Laisse-le tomber, ce gros puant.

Mais Maggie n'a pas terminé. Elle pense à Leah, leur sœur aînée, au jour où, l'accompagnant dans une banque de Rochester, elle a vu, épatée et ravie, l'employé rapetisser sous le regard impérieux de Leah avant d'admettre que, oui, ce devait être lui qui s'était trompé en comptant, qu'il était désolé, vraiment. Qu'au grand jamais il n'oserait flouer une dame affligée d'une enfant si malade, sur quoi Maggie s'était empressée de tousser et de gémir. Leah avait-elle reculé ? Avait-elle laissé tomber ? Pas question, se dit Maggie en s'agenouillant près du colporteur qui répète :

— Excusez-vous, bon Dieu.

C'est à ce moment qu'elle l'aperçoit : son membre, sa queue qui pointe hors de son pantalon.

— Jamais, jamais, jamais, entonne Maggie en se penchant pour ramasser la casquette tombée.

Ce n'est qu'alors qu'elle saisit Katie par le bras. Elles plongent dans le bas-côté, foncent vers la bicoque, sans prévoir que le colporteur allait se relever tout de guingois et les poursuivre comme s'il ne devait faire que cela pour le restant de ses jours.

— Comme salaire de vos calomnies, vous mourrez seules et démentes, salopes hommasses, leur lance-t-il peu après, en pénétrant sur leur terrain.

Mais les filles, déjà barricadées dans la petite maison, peuvent se gausser de lui tout leur soûl.

CHAPITRE 2

— C'était un mauvais sort, madame Mellon, ce que le colporteur nous a dit. Un sort qui a fini par se réaliser.

— Quelle absurdité. Êtes-vous seule ? Suis-je une créature imaginaire ? Un pur esprit ? Et vous délirez, peut-être ? Non, ma caille, vous êtes entièrement vous-même.

— Entièrement moi-même ? Ce serait bien la première fois depuis le début des temps.

— Je suppose que maintenant, vous allez me raconter ce qui est arrivé à ce colporteur quand il a fini par vous rattraper.

— Eh bien, nous avons mis nos menaces à exécution : nous l'avons découpé en morceaux et enterré dans la cave. Pourquoi pas ?

— Vous alors, vous n'arrêtez pas un instant.

Ma patiente opina avant de me demander :

— Et vous, madame Mellon, vous croyez aux revenants ?

— Oh, vous avez vu l'heure ? Quelle surprise. Je n'avais pas réalisé qu'il était si tard. Je vous laisse la lampe. Pour la baisser, c'est ici, le manchon de gaze va brûler doucement, longtemps.

— Et ma question, alors ? Les spectres. Les fantômes. Les esprits invisibles. Vous y croyez ?

— Je crois aux courants d'air, invisibles eux aussi, mais qui font plus de mal que le pire des fantômes. Et vous qui n'avez même pas de bonnet de nuit. Vous croyez-vous à l'abri de leur influence ? Cherchez-vous à hâter votre fin ?

Elle tripota ses tresses dénudées.

— Non, pas maintenant.

— Alors, je veillerai à vous apporter un bonnet convenable pour vous protéger contre eux.

— Ce serait merveilleux, merci beaucoup.

— Ah, et aussi de la soupape. Il y a encore un peu de vie en vous.

— J'en déborde, sans aucun doute. Revenons à ma question. Les fantômes.

J'étais trop occupée à tout ranger dans ma mallette pour répondre immédiatement. En tout cas, elle ne manquait pas de patience, cette étrange patiente.

— Ai-je vraiment le choix, ma caille ? À mon âge ? Avec le travail que je fais ?

— Votre travail ? Comme doctoresse, vous voulez dire ?

— Quoi d'autre ? répliquai-je en fermant la mallette avec un bruit sec.

La deuxième fois que je me rendis au chevet de madame Kane, j'apportais, comme promis, de quoi la nourrir à la cuiller ainsi qu'un bonnet. Un bonnet tout simple en mousseline blanche qui allait fort bien, à mon avis, avec son élégante chemise de nuit indigo. Après m'avoir remerciée très gentiment, elle engloutit une importante quantité de bouillie de fécule arrosée de bouillon de bœuf. (J'avais insisté pour qu'elle mange avant de prendre son sirop.)

— Vous ne m'avez toujours pas raconté ce qui est arrivé au colporteur, finis-je par lui demander.

— Bonté divine, aurais-je oublié ?

— Oui, ma caille.

— Lui, il aurait sombré dans l'oubli, vous savez. Katie et moi aussi. Nous n'aurions été que des jeunes filles ordinaires qui, un jour, auraient entendu un revenant ordinaire. Nous aurions mené une vie banale, anonyme. Mais il a fallu que Leah débarque de Rochester.

Elle gloussa :

— Leah Fox Fish Brown Underhill. Ma sœur aînée collectionnait les noms comme un écureuil des noisettes. À son sujet, j'ai toujours éprouvé des sentiments ambigus. Oh, mais vous devriez chercher ses mémoires, madame Mellon. Vers la fin de sa vie, elle a engagé un écrivain fantôme, si j'ose dire, pour les écrire. *Le Chaînon manquant dans le spiritualisme moderne*, c'est le titre. Si jamais vous les lisez, prenez-les avec un flacon de sel ; non, un seau entier.

— Je n'y manquerai pas, mais pour le moment, si vous me disiez ce qu'elle a découvert, votre Leah ? rétorquai-je sans remarquer l'adresse avec laquelle ma patiente, fine mouche, avait éludé ma question au sujet du colporteur et de son destin réel.



Avec ses manières hautaines et son regard tragique, Leah Fox Fish se tient bien droite tandis que la carriole de location tressaute sur les ornières. Le cocher se penche vers elle.

— C'est vot' famille, ça ? Dans la maison hantée ? Je vous avais prise pour une de ces écornifleuses qui passent leurs grandes journées plantées devant la bicoque, à caqueter comme des poules à propos du revenant qu'on entend frapper là-dedans, comme quoi il aurait eu la gorge tranchée avec un couteau de boucher et qu'à en croire son esprit, il serait enterré dans la cave. Et ça se fait aller la langue, comme quoi on a beau creuser et fouiller dans le caveau, on n'a pas déterré un seul os.

Il secoue la tête, crache un jet de tabac qui rate de peu la cape de Leah.

— C'est vot' famille, alors, reprend-il. Que le Seigneur vous bénisse.

Je soupçonne le Seigneur d'avoir autre chose à faire, pense Leah. Au cocher, elle dit :

— Oui, ma famille, effectivement.

— Il y en a parmi les mauvaises langues qui disent que tout ça, c'est un poisson d'avril, vu que les coups ont commencé le 31 mars. C'est pas mal proche, non ? Vous voulez parier, m'dame ?

— Je ne parie jamais, monsieur, et je n'écornifle pas non plus, mon doux Seigneur, occupez-vous de vos chevaux, je vous prie.

Le cocher porte deux doigts à son chapeau mou et s'exécute d'un claquement de fouet. Les deux chevaux, de vieux canassons pie, ne changent pas de rythme, même lorsqu'un chien à moitié loup traverse le chemin d'un bond. On est le 11 avril 1848 et les collines sont toujours saupoudrées de neige, les branches nues du verger des Hyde griffonnées sur le ciel, les crocus blottis sous terre. Même l'obscurité n'a pas bougé. La tache pâle du soleil est la même qu'en plein hiver et les jours, pas plus longs. Le monde est complètement déréglé, se dit Leah, sur quoi un coup de vent emporte une feuille de châtaignier. Elle resserre les rubans de son bonnet de ses mains que l'épaisseur de ses gants rend maladroitement. Ses mains dont elle doit bien prendre soin, elle qui enseigne le piano aux enfants de la haute société de Rochester. C'est le seul gagne-pain qu'elle ait trouvé depuis que Bowman Fish, ce charlatan, l'a abandonnée avec pour tout capital un bébé sur les bras et quinze printemps.

Un corbeau va et vient sur la capote de la carriole en imitant le claquement du harnais. Le cocher se racle la gorge et tousse comme s'il allait cracher un poumon. Brusquement, Leah se sent très seule. Addy Granger, sa meilleure amie, était censée l'accompagner à Hydesville, mais elle a rebroussé chemin à Newark, évoquant ses vapeurs et la présence possible de démons. Quant à Lizzie, la fille de Leah, qui aurait tant voulu être du voyage, elle n'aurait pas convenu comme compagne. Cette enfant de dix-sept ans fait encore des caprices. Leah doit éviter ce genre d'interruption si elle veut pouvoir se concentrer sur les événements étranges de l'heure. Et voilà, Leah n'aura qu'à se débrouiller seule. Comme d'habitude. En ses trente-deux années d'existence, elle n'a jamais mendié l'aide de personne.

La carriole parvient en vue de la bicoque sous un ciel de fin de matinée lourd de nuages et festonné d'oiseaux. À moitié dressée dans la voiture, Leah porte à son cœur un poing crispé. La maison est abandonnée, c'est évident, même de loin. La cheminée est éteinte, les volets fermés, la cour vide de chiens comme de cochons.

— Je gagerais que le revenant les a fait fuir avec que'que nouvelle terreur, suggère le cocher.

Leah descend sans attendre qu'il lui tende la main. Le sol est couvert d'empreintes de bottes, de galoches, de sabots. Une brouette est posée de travers. Une section d'un mur de pierres s'est écroulée. Les habitants doivent être partis en hâte, donc, comme s'ils fuyaient le retour de la peste plutôt que l'apparition d'un fantôme.

— Vous m'accompagnez ? demande-t-elle au cocher d'une voix basse, mélodieuse et chaude.

— Certain, m'dame, répond celui-ci, occupé à soulever les musettes à grains. Faut juste que j'prenne soin des ch'vaux, 'mangent pas n'importe quoi. Ça, pour sûr.

— Quand vous aurez terminé, alors, répond Leah de bonne grâce.

Rassemblant tout son courage, elle fait seule le tour de la maison, précédée par son imagination qui lui dépeint sa mère, son père et ses deux petites sœurs, tous emportés par une mort horrible et mystérieuse. Mais non. Rien. Pas la moindre tache de sang. Elle n'entend qu'un écureuil qui jacasse sur le toit de la dépense et le vent qui murmure dans les trois sapins baumiers qui bordent le chemin. Et puis un gémissement. Leah se retourne juste à temps pour apercevoir le mouvement de la pompe à eau qui se redresse avec la même plainte, le même son, oui, mécanique, bien sûr. Le plic-ploc de l'eau sur les cailloux. Depuis le flanc de la maison, elle lance :

— Je ne peux plus attendre, monsieur !

Mais le cocher répond d'un geste impuissant vers ses chevaux, à croire, se dit Leah, qu'ils le retiennent en pleine conversation.

— Mon doux Seigneur, dois-je vraiment tout faire moi-même, poursuit-elle à voix haute en relevant ses jupes pour longer la collection de pierres « curieuses » que sa mère utilise pour border son carré de simples.

Chacune a sa forme et sa teinte propres. Certaines portent des traces de feuilles, d'autres de petits os fragiles. Leah en soulève une particulièrement noire et lourde. C'est là qu'est la clef. Elle l'insère dans le cadenas de la dépense, ouvre la porte d'une poussée, pénètre à l'intérieur. Plaque une paume sur sa bouche pour étouffer un hurlement. Le garde-manger pue la mort. Oh, une souris, ce n'est qu'une souris en décomposition ; là, dans cette jatte. Elle entre d'un pas vif, se morigénant de sa sottise, et manque de glisser sur un sillon de mottes de terre. Voilà un indice troublant : jamais sa mère ne laisserait volontairement traîner pareille saleté. Elle traverse l'arrière-cuisine encombrée, entre dans la cuisine et vérifie l'intérieur du poêle. Les cendres semblent remonter à plusieurs jours.

Passé dans le salon. Pas trace de meubles. Quelques carrés pâles sur les murs, là où se trouvaient les lithographies. Les volets sont cousus de lumière et des fils gris sont restés accrochés aux loquets de la fenêtre, sans doute lorsque ses parents en ont sorti tant bien que mal leur vieux canapé rembourré de crin. Elle fait le tour de la pièce une, puis deux fois. Sans ses meubles, elle paraît plus petite et non plus grande, comme on aurait pu s'y attendre. Elle sort en trombe, gravit l'escalier étroit aux marches grinçantes. L'unique pièce de l'étage est déserte. Ses parents dormaient dans ce coin-ci. Margaretta et Katherina là, sur le lit gigogne. Leah frissonne. Il fait froid dans la chambre plongée dans la pénombre, même à cette heure matinale, mais sinon, elle ne remarque rien.

Le sous-sol. Leah ne peut plus tourner autour du pot. Elle doit descendre, aller voir par elle-même l'endroit où est enfoui ce colporteur. Elle déniche un bout de chandelle dans la cuisine, libère la mèche de sa gangue de cire froide et l'enflamme avec une allumette de poche. La porte de la cave s'ouvre dès qu'elle la touche ; comme si elle était attendue, invitée.

— En avant, murmure-t-elle en descendant les marches.

Comme il n'y a pas de rampe, elle frôle le mur de sa main pour y prendre appui. Ses gants ne tardent pas à se salir, à se mouiller, sa jupe à s'effilocheur sur la pierre. Elle passe de la dernière marche à un espace digne d'une population de troglodytes. Les murs de terre, bombés, ventrus, sont couverts de taches grosses

comme des ours. L'air froid et humide sent l'argile, une lumière bourbeuse filtre à peine. Quelque chose tire sur son bonnet. Elle pousse un cri avant d'écarter, d'un revers de la main, le fil de fer qui pend aux poutres du plafond bas. Elle a du mal à respirer, mais se force au calme et se glisse furtivement jusqu'aux portes du caveau qu'elle soulève avec effort. Dans la lumière blafarde, elle distingue une étagère vide de pommes et de confitures, une auge sans barils de saumure ni jarres de chaux. Les fondations décrépites du mur opposé de la cave. Et les fosses profondes creusées dans la terre battue. Six, non, sept en tout. Dont deux couvertes de planches. Quant aux autres, elles sont envahies d'eau vaseuse. Près de l'une d'entre elles, un tas d'os de bête, un lapin, dirait-on. Près d'une autre, des fragments de poterie. Leah a entendu dire qu'en creusant assez longtemps, on tombe toujours sur quelque chose : os de colons morts de faim, tombes indiennes, animaux de l'arche de Noé. Mais pas de colporteur assassiné, apparemment. Quelle imprudence, se dit-elle. N'importe qui aurait pu tomber là-dedans et se noyer. Même moi. Des pas résonnent là-haut. Leah s'immobilise.

— Z'êtes là, m'dame ?

Elle monte en vitesse. Le cocher inspecte la cuisine, sans doute pour retenir des détails à raconter plus tard. Il se cale une torsade de tabac entre les gencives.

— Vous ne cracherez pas ici, monsieur. Enfin, je l'espère bien.

— Ben sûr que non. Tout est-y correct ? Il s'est-y passé que'que chose ? Avez-vous trouvé de quoi ? Avec quoi je pourrais vous aider, je veux dire.

— Non, je n'ai rien trouvé de ce que je redoutais, seule comme je l'étais. Ah, un instant... là, soupire-t-elle en portant une main à sa poitrine.

Le cocher marmonne des excuses où il est question d'une jambe enflée et de chevaux rétifs.

— Ne vous en faites pas. Par contre, il faut que je poursuive jusqu'à la maison de mon frère, monsieur David Fox. Ce n'est pas à plus de trois milles d'ici. C'est là que mes proches ont dû chercher refuge. Enfin, s'ils sont toujours vivants. Ah... Encore un instant... là. Monsieur, je dois vous demander si je devrai payer plus cher. Je suis déjà bien démunie depuis le début de cette effroyable histoire. Un homme comme vous, sûrement...

S'interrompant, elle s'approche de lui à la distance précisément acceptable. Leah n'est pas jolie, elle le sait bien. Elle n'a pas les traits assez délicats. Mais quand elle sourit de la bonne façon, elle a quelque chose de captivant. Quand elle montre ses dents blanches qu'elle n'a jamais eu à cacher derrière son éventail, ses fossettes incurvées comme des cimenterres. Quand elle contemple son interlocuteur, comme s'il personnifiait le monde entier.

— Ben non, certain. Pas d'autre paiement nécessaire, m'dame, ça va me faire honneur de vous conduire chez les vôtres ou ailleurs, même.

Leah s'installe dans la carriole. La première fois qu'elle a entendu dire que la maison était hantée, oui, celle des siens, c'était au milieu d'une leçon de musique avec les filles d'un imprimeur aisé, monsieur William Little. Elle écoutait, sans la moindre illusion, Mary — ou était-ce Georgina ? Enfin, l'une ou l'autre — malmener le piano en chantonnant *Rouse Thee, Child of Heaven* comme s'il s'agissait d'une joyeuse ritournelle, d'une ronde ou d'une comptine, plutôt que d'un cantique adressé à un enfant à l'article du trépas. C'est alors que monsieur Little, l'air abasourdi, avait fait irruption dans la pièce avec les épreuves d'un pamphlet.

— Votre mère se nomme-t-elle Margaret ? Avez-vous un frère baptisé David ? Et votre père ? C'est bien monsieur John Fox, n'est-ce pas ?

Avec son nom de famille ainsi étalé et la voix de stentor de monsieur Little qui lisait avec une incrédulité grandissante, Leah se souvient à peine de sa réponse ; avec madame Little qui les avait rejoints pour annoncer avec certitude que Leah se trouvait au bord de la syncope nerveuse, avec les petites Little qui sautaient comme des puces, ravies de tout ce drame et d'être dispensées de leçon, comme toutes les petites filles, riches ou pauvres. Leah passe la main sous sa cape, ouvre son réticule et en tire le pamphlet, celui-là même : *Rapport concernant les mystérieux bruits entendus dans la maison de M. John D. Fox, à Hydesville, Arcadia, comté de Wayne, authentifié par les certificats et confirmé par les déclarations des citoyens de cette localité et des environs*, signé E. E. Lewis. Il s'étale sur quarante pages, car les citoyens d'Arcadia en avaient long à raconter au sujet du colporteur assassiné qui traînait depuis des années dans cette bicoque, même quand elle était habitée par d'autres familles, les Bell, les Weekman. Des bruits de pas fantomatiques entendus dans la dépense. Du chien hurlant, comme enragé, sous une fenêtre. De l'enfant qui, nuit après nuit, s'éveillait en sursaut, terrorisé.

Du spectre, sans doute celui du colporteur, apparu telle une ombre à une domestique horrifiée. Mais on l'avait également aperçu vivant, juste avant le début des phénomènes. Madame Bell avait longuement admiré ses dés à coudre et autres articles de porcelaine fine, déclarait Lucretia Pulver, leur fille à tout faire. Peu après la visite du colporteur, Lucretia avait vu madame Bell sortir de la terre du caveau dans une brouette. C'était infesté de rats et de mulots là-dedans, voilà ce qu'elle avait dit, madame Bell. Ils n'avaient pas tardé à déménager, d'ailleurs, après avoir réglé toutes leurs dettes de manière assez louche.

Leah remet le pamphlet à sa place. Plus elle le lit, plus elle lui trouve des ressemblances avec une partie compliquée du jeu du bouche-à-oreille. Mais pourquoi aucun membre de la famille de Leah n'a-t-il fait de déclaration ? Et pourquoi n'ont-ils pas fait immédiatement appel à elle ? Pourquoi a-t-il fallu qu'elle soit mise au courant par un pamphlet public ? Pourtant, ils savent bien qu'elle est la seule à disposer des moyens nécessaires pour les sortir de là.

Leah lève les yeux. La carriole passe devant l'école de briques rouges où étudient ses sœurs, quoique Margaretta, qui va sur ses quinze ans, doit être trop grande maintenant. On la mariera bien assez vite, la pauvre créature. Leah ferme les yeux. Fi des fantômes, c'est contre les vauriens du genre de Bowman Fish qu'elle doit mettre en garde Margaretta, lui qui avait si bien fait la cour à Leah, avec son perroquet apprivoisé et sa bouche pleine de sornettes romantiques. La mère de Leah avait eu beau exprimer vaguement son opposition — Fish était plus vieux que Leah d'une bonne vingtaine d'années —, elle n'avait rien fait pour empêcher leur union. Ç'aurait été à son père de s'en charger. Or John Fox, au beau mitan de ses dix années d'escapade, ne leur écrivait qu'occasionnellement, histoire d'assurer à sa famille qu'il ne mangeait pas encore les pissenlits par la racine. Et quand il avait fini par revenir, il n'avait pas offert à Leah la moindre explication concernant cet abandon. Pas une excuse. Tout ce qu'il avait bien voulu dire, c'est qu'il avait travaillé comme débardeur et qu'il avait trouvé Dieu, ainsi que la sobriété, à l'école de l'adversité. Une seule fois cependant, Leah l'avait entendu marmonner quelque chose de très étrange, alors qu'il faisait la sieste.

— Je tiendrai la promesse que je vous ai faite, frère Able, Dieu m'en soit témoin.

Voilà ce qu'elle avait entendu.

Mais à son réveil, malgré l'insistance des questions de Leah, son père avait refusé de lui expliquer ce que cela signifiait. Naturellement, l'enfant s'était réjouie de la piété de son géniteur, peu importe ce qui avait fini par la susciter, au même titre que sa mère, son frère David et sa sœur Maria ; c'était bien normal. Mais la surprise véritable avait été l'arrivée de Margaretta et Katherina. Elle qui croyait ses parents trop vieux pour ça. Quant à Bowman, qui s'était montré sous son vrai jour juste après que Leah eut été délivrée de Lizzie, il était déjà loin à la naissance des petites. Il est remarié aujourd'hui, à une femme de l'Illinois, ayant commodément oublié ses premières noces.

Leah entend le battement monotone d'un moulin, puis aperçoit la rivière Ganargua qui miroite à travers les broussailles dégarnies. Elle est hantée, cette rivière, par une petite noyée au visage blanc comme les galets que l'eau charrie ; on l'entend gémir et sangloter. Le carrefour de Hydesville est hanté lui aussi — ils le sont presque tous —, par un suicidé qui y est enterré. C'est lui qui fait cabrer et s'emballer les chevaux. Et n'y a-t-il pas un Indien qui apparaît derrière vous dans un miroir ? Il annonce toujours de mauvaises nouvelles. À moins que ce ne soit la mort ? De toute façon, les deux, muse Leah, vont souvent ensemble.

Le cocher se met à siffler un air guilleret. Et juste, qui plus est. Comme par hasard, ils passent devant un cimetière en bordure d'une petite église méthodiste, celle où va la famille de Leah qui, penchant la tête, aperçoit une éclosion de rouge amarante au moment où l'homme siffle un do aigu. Seules quelques notes évoquent encore des couleurs dans son esprit. Si bémol, bleu nacré. Ré, noir comme la suie. Do, ce ravissant amarante. Fa, jaune d'œuf. Pourtant, quand Leah était jeune, chaque note s'accompagnait d'un coloris unique et vibrant, ce qui les rendait si faciles à identifier. Les parents de sa mère, les Rutan, n'avaient pas tardé à remarquer l'extraordinaire talent musical de Leah : son oreille parfaite, son don pour l'improvisation et l'élaboration, sa maîtrise de la mesure comme de la tonalité.

— Que tu es douée, Leah. Ma parole, tu pourrais chanter n'importe quel air ! s'exclamaient-ils souvent (or Leah ne leur avait jamais parlé des couleurs ; ni à eux, ni à personne).

Les compliments avaient débuté dès que Leah, ainsi que sa mère, son frère et sa sœur, avait emménagé dans la maison des Rutan à Consecon, en Ontario. Ils n'avaient pas le choix — John Fox ayant laissé la famille au bord du gouffre —,

mais ce déménagement s'était tout de même avéré bénéfique pour Leah. Ses grands-parents maternels, qui s'étaient généreusement chargés de son apprentissage musical, l'avaient persuadée qu'elle était digne d'honorer les salles de concert de l'Amérique du Nord et même de l'Europe, pour peu qu'elle répète suffisamment. Cette illustre « carrière », Leah aurait bien pu la mener si seulement elle ne s'était pas mal mariée, si seulement Lizzie n'était pas arrivée aussi tôt. Dès lors, les couleurs des notes s'étaient mises à pâlir jusqu'au jour où elle avait fini par constater que celles-ci ne lui apparaissaient plus que comme aux gens ordinaires.

À bien y penser, Leah s'aperçoit qu'il n'est guère surprenant que ce « revenant » soit venu hanter sa famille. N'était-ce pas grand-mère Rutan qui se levait la nuit pour suivre jusqu'au cimetière des funérailles prémonitoires ? Au matin, elle leur décrivait la procession en détail, trouvant souvent matière à redire à l'habillement des membres du convoi. Sans compter Beth, la tante de Leah, qui avait rêvé de la date exacte de sa mort. Elle l'avait vue gravée sur sa pierre tombale, le jour, l'année, tout. Est-ce que je crois à ces choses-là, moi ? s'interroge Leah. Elle décide que oui. Nombreux, après tout, sont les actes de foi qui nous sont demandés ; un de plus ou de moins...

Une fois le cimetière derrière eux, le cocher cesse de siffler. Dommage, c'était charmant, quoique la superstition voulant qu'une mélodie enjouée suffise à écarter les morts soit bien pitoyable, pense Leah. Enfin, elle aperçoit la ferme de David, un ensemble anarchique de trois bâtiments blanchis à la chaux, flanqués de ce qui ressemble à la charpente d'un quatrième. Le seul arbre de toute la propriété est un chêne gigantesque. Le terrain est envahi de voitures : fourgons, chariots, un landau et même un fiacre.

La carriole se range à leur côté. Les vieux chevaux pie laissent tomber leur tête. Leah voit trois inconnus, tous des hommes, s'engouffrer dans la maison. Non loin de là, les deux fils de David jouent au couteau avec d'autres garçons. Leurs éclats de rire font place aux cris lorsque l'ustensile, en équilibre sur le doigt d'un gant, tombe et manque de leur embrocher les orteils. Voilà ce qui passe pour un divertissement dans nos belles campagnes, médite Leah : frôler la perte d'un pouce ou d'un orteil, échapper de justesse à une entaille à la cuisse ; l'horreur délectable que cela représente. À quoi joueront-ils ensuite, au tir à l'oie ? Bien entendu, Leah jouait aussi au couteau quand elle était enfant, mais elle insistait toujours sur quelques règles simples avant d'entamer une partie.

Elle descend de la carriole.

— Je pourrais p'têt' ben rester, m'dame, suggère le cocher. Ça me dérangerait pas, en fait, question de curiosité naturelle, en somme.

— Pourquoi ? Pour écornifler ? Comme si nous étions une famille de singes dansant pour un joueur d'orgue de Barbarie ?

Et comme le ton sec de sa voix dépasse son intention, elle ajoute avec un de ses sourires à fossettes :

— Pardonnez-moi, je suis si épuisée que je me trouve au bord de l'évanouissement. Grand merci pour votre aide. Je vous enverrai chercher si j'ai besoin de vous.

Elle entre par la porte d'en arrière. Suspend sa cape et son bonnet à la patère. Sans s'annoncer. Il n'y a rien de mal à s'introduire en douceur. De toute façon, à en juger par le léger brouhaha qui émane de la salle de séjour, personne ne l'entendrait. Elle s'immobilise dans l'ombre, près de l'entrée. Le séjour est bondé : environ vingt âmes qui parlent toutes en même temps, contenant mal leur excitation. Pour cette occasion à l'étiquette incertaine, certains sont vêtus de couleurs sombres, comme pour veiller un mort, tandis que d'autres ont mis leurs habits de fête. Au moins, Leah ne détonnera pas avec son unique robe du dimanche aux discrètes rayures pêche et bourgogne, dont les manches entaillées laissent voir un blanc aussi immaculé que celui de son col amidonné.

Préoccupés comme toujours par leurs appétits virils, remarque Leah, les hommes s'assemblent autour de la table à tréteaux chargée de pichets de cidre et de plats de victuailles. Quant aux femmes, elles s'agglutinent autour de Margaret, la mère de Leah, qui triture les barbes en dentelle de sa coiffe démodée, assise sur un tabouret devant l'âtre. Avec ses cheveux gris et sa gorge de pigeon, Mère est le portrait d'une matrone bien établie. En ce moment, elle donne libre cours à l'expression de ses sentiments concernant les horreurs spectrales et l'effet alarmant qu'elles ont sur sa santé.

— Et puis je n'ai pas dormi de la nuit, savez-vous ? Et oh, mes pauvres vieux yeux, comme ils piquent, ils pleurent comme s'ils étaient emplis de sable fin. J'ai beau les froter avec une pomme de terre, rien à faire.

Elle les tamponne de son mouchoir. Leah a toujours trouvé un peu déconcertants les yeux de sa mère, d'un bleu aqueux si pâle qu'on voit pratiquement ses idées flotter à travers. Remarquez qu'on n'a guère l'occasion de se demander ce qu'elle pense, Mère ayant tendance à le claironner à qui veut savoir, comme à qui ne veut pas.

Juste derrière Mère se dresse Maria, la sœur aînée de Leah, surnommée « la muraille » par Margareta et Katherina, les benjamines. Ce qui lui va très bien, trouve Leah, étant donné le teint rouge brique de Maria, sa silhouette carrée, son maintien rigide. Le mari de Maria, Stephan, est également présent, ainsi qu'Ella, leur petite dernière, une créature de quatre ans aux yeux grand ouverts dans un joli visage. Le chouchou de Margareta et Katherina, se remémore Leah tout en scrutant la pièce pour repérer son frère David. Pas difficile. Il dépasse tout le monde d'une bonne tête, ce géant bienveillant de conte de fées aux cheveux de lin, aux membres robustes, à l'expression cordiale. Sa femme Beth fend la foule pour lui offrir une chope. Elle n'hésite pas à jouer des coudes, qu'elle a ronds et potelés, comme sa frimousse réjouie surmontée de boucles cuivrées. Elle ne manque pas d'occasions de se réjouir, après tout, avec sa maison cossue, même pour la campagne, ses chaises rembourrées, ses planchers couverts de tapis, ses murs tendus de papier peint, ses bougies en cire d'abeille. Dave doit tirer un bon profit de ses champs de menthe, se dit Leah. Ce n'est pas la première fois.

Changeant de position, elle observe David qui discute avec les trois hommes qu'elle a vus entrer et qui portent encore leurs manteaux, leurs chapeaux. Ils jettent autour d'eux des regards évaluateurs et mécontents avant de sortir par la grande porte, ébranlant la branche de noisetier clouée au-dessus du linteau. Se souvenant de ses propriétés protectrices contre les mauvais esprits, Leah se dit que ce doit être l'idée de sa mère. Sûrement pas celle de son père. Où est-il, à propos ? Elle a beau regarder ici et là, elle ne l'aperçoit nulle part. De toute façon, il n'a jamais grand-chose à dire, pas plus à elle qu'à qui que ce soit.

Décidant que le mieux serait d'adopter une expression calme et serviable, Leah compose son visage en conséquence avant de faire son entrée dans la pièce.

CHAPITRE 3

Lors de ma troisième visite, madame Kane tendit la main vers le gobelet de laudanum avant même que j'aie fini de le remplir et se plaignit :

— Ce n'est pas beaucoup.

— C'est assez. Je l'ai mesuré précisément pour votre taille et votre degré d'accoutumance qui, je dois le dire, est prodigieusement élevé.

— Eh bien, oui.

— Je dois ajouter que vous vous êtes endormie au milieu d'une phrase.

— Et vous, vous m'avez regardée dormir ? Cela fait-il partie de vos fonctions ?

— Non, ma caille. J'ai mieux à faire de mon temps.

S'il y avait eu moins de défi dans son ton, j'aurais pu lui dire la vérité : que je l'avais regardée dormir, oui, et pendant une heure environ, mais seulement parce que sa présence paisible contrastait avec l'attitude de nombre de mes patients qui luttent contre le destin jusqu'à la dernière heure.

— Eh bien, on épiait, Katie et moi, mais il faut dire que nous étions très observatrices en dépit de notre enjouement.

— Qui ça ? Qui épiez-vous ?

— Leah, bien sûr, tapie dans l'entrée, chez David, pour écornifler au salon. Nous nous faisons un jeu d'écouter aux portes, et aussi de reconnaître des mots d'après le mouvement des lèvres. Katie était déjà très bonne au premier, et avec le temps, nous sommes devenues toutes les deux virtuoses au second.



— Leah est arrivée, chuchote Maggie à Katie. Mais qu'est-ce qu'elle fabrique, donc ? Elle reste plantée dans l'entrée, on dirait une statue.

Depuis le palier du deuxième étage, les fillettes regardent entre les barreaux de la balustrade. Elles sont censées faire la sieste. « Tout ce brouhaha va t'abîmer les nerfs, ma pauvre », a prédit leur mère à Maggie qui n'a pas dit non, car maintenant, elles peuvent dormir jusqu'à midi si elles en ont envie, Katie et elle. Et tout le monde est aux petits soins pour elles. Elles sont la coqueluche de la charmante maison de David.

— Est-ce que Lizzie est avec elle, Mag ? Je ne la vois pas.

Maggie a beau se dévisser le cou, pas trace de leur nièce. Elle hausse les épaules :

— Misère... Je vais mourir si je ne vois pas Lizzie, et vite.

— Je doute que tu meures de ça.

— Et Calvin, alors ? Notre Calvin, est-il là ? Je me meurs... Ah, j'avoue, je meurs d'envie de ses pastilles au citron.

— Non. Il n'est pas avec Leah non plus.

— Alors c'est qu'il n'est pas au courant. Sinon, il serait arrivé en un clin d'œil.

Maggie hoche la tête. Calvin Brown, vingt-trois ans, dégingandé mais charmant comme tout, fils orphelin d'un ami de la famille Fox, leur rend si souvent visite pendant ses congés de l'école militaire que Maggie et Katie ont fini par le considérer comme une espèce de frère. Imaginez, il veut devenir pâtissier.

— Je descends voir Leah, annonce Katie. Elle va comprendre.

— Comprendre quoi ? Non, non. Attends. Il vaut mieux écouter d'abord. On ne peut plus y aller au hasard. On s'est mises d'accord là-dessus.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? On fait semblant de ne pas être là du tout ?

— Mais oui.

— Très bien. Tout vient à point à qui sait attendre. Tu entends ça, miss Nettie ?

Suspendue au bras de Katie, miss Nettie hoche sa tête de bois. Elle a des membres articulés, son cou pivote et c'est leur père qui l'a fabriquée. Il en a fait une semblable pour Maggie, mais elle l'a perdue récemment, ce qui ne la dérange pas vraiment. Elle est trop grande pour ces jeux d'enfant.

Maggie et Katie observent Leah accrocher sa cape, enlever ses gants et lisser ses cheveux châains avant de faire son entrée dans le salon, accueillie par un ouragan de salutations, d'explications, de récits, de bras brandissant le pamphlet de Lewis. Leah tient le sien bien haut et s'exclame :

— Il est en vente à Rochester, savez-vous ? Et dans la rue. Mon doux Seigneur, voir mon nom de famille étalé en public de cette façon. Ça m'a tourné les sangs. Un instant... là.

Tout en portant une main à sa poitrine, elle interpelle sa mère :

— Et pourquoi ne m'a-t-on pas informée sur-le-champ ? Pourquoi a-t-il fallu que je sois mise au courant par un pamphlet ? Ce n'est pas peu humiliant, je dois dire.

— Mais tu es toujours tellement occupée, oui ou non ? Et ton père, il... enfin, il a jugé bon d'attendre avant d'en faire tout un plat.

— Vraiment.

— Oui, mais je suis si soulagée que tu sois là maintenant, sais-tu ? Et je m'excuse de ne pas te l'avoir dit plus tôt. Si nous faisons appel à Calvin, aussi ? Lui qui est toujours prêt à voler à notre secours ?

— C'est vrai. Mais je serais d'avis d'attendre un peu. Abondance d'opinions peut occulter le droit chemin.

— Tu vas t'en occuper, alors ? Seigneur, c'est tellement mêlant.

— Je vais m'en occuper, Mère. Oui.

— Je t'ai dit, pour mes humeurs ? Elles sont complètement effrénées. Le D^r Hyde dit qu'il n'a jamais vu d'humeurs aussi effrénées. J'ai pris la pilule perpétuelle de ma grand-mère, mais elle n'a pas marché du tout, sais-tu ?

Maggie pousse Katie du coude et singe la voix de leur mère :

— Doux Jésus ! Voyez-vous mon humeur, comme elle est effrénée ? Lancée à toute vitesse sur la voie publique ? Rattrapez-la ! Je vous en supplie...

Katie étouffe un gloussement. En bas, Leah réclame de plus amples renseignements au sujet du revenant, d'un ton laissant entendre qu'il n'est rien de plus qu'un parent éloigné importun.

— Mais cet esprit-là, Leah, s'écrie Mère, il en connaît bien plus long sur les gens que leur âge, sais-tu ? Et bien plus que l'endroit où se cachent les clefs qu'on a perdues.

Toute l'assemblée opine. Les voix s'entassent les unes par-dessus les autres. On lui a posé des questions sur la Gloire divine, la vie après la mort, le sort des défunts. Ce colporteur fantôme connaît tout le monde, à ce qu'il paraît.

— Mais ce revenant, quelle forme a-t-il ? demande Leah, l'air de réfléchir elle-même à la question.

Maggie retient son souffle pour mieux entendre.

— Voilà bien ce que nous cherchons à comprendre, sais-tu ? couine Mère.

C'est le début d'une discussion animée où il est question de feux follets, d'esprits frappeurs et d'ectoplasmes, d'ombres et d'apparitions, de distinctions et de sous-familles. Mais le faire entrer dans une catégorie, ce spectre qu'on entend sans jamais le voir et qui se manifeste en plein jour, bien qu'il semble préférer la nuit, voilà qui paraît impossible. Et jusqu'ici, il ne semble pas malveillant, n'agit pas de chaînes, ne vomit pas de prophéties et n'a jamais brisé ne serait-ce qu'une assiette.

— Tout ça pour dire qu'il est très bien élevé, résume David.

— Bien ou mal élevé, l'interrompt Ruth Culver, à mon avis, c'est un intrus et rien d'autre. Répandez du sel un peu partout, sonnez toutes les cloches de la Création, ça lui réglera son cas. Je me tue à le répéter, mais est-ce qu'on m'écoute ?

— Non, chuchote Maggie.

Pauvre vieille Ruth. Entrée dans la famille par une alliance quelconque. Tout le temps à rôder en périphérie, avec son regard triste et rancunier d'expiatrice de péchés.

Imitant le ton boudeur de Ruth, Maggie murmure à l'oreille de Katie :

— Moi-même, je suis morte depuis dix ans, mais est-ce qu'on l'écoute claquer, mon squelette à moitié pourri ?

Katie ricane ; Leah lève la tête vers les marches de l'escalier. Les filles retiennent leur souffle jusqu'à ce que David s'adresse à Leah :

— Ainsi, ma chère sœur, nous en sommes venus à croire que l'on peut choisir de ne pas avoir peur.

Là-dessus, tout le monde est d'accord. La peur serait donc un choix ? se demande Maggie. En tout cas, elle l'espère.

Mère soupire :

— Seigneur, mais ce pauvre colporteur, il n'a pas eu le choix, n'est-ce pas ? Assassiné, et avec un couteau de boucher, par-dessus le marché. Mais on n'a pas retrouvé de corps, savez-vous ?

— Assassiné ? C'est en l'écoutant frapper que vous avez découvert ça ? veut savoir Leah.

— Eh bien, oui, et d'autres choses encore, affirme David.

— Il a beaucoup d'esprit, ce revenant, ma parole, réplique Leah en élevant la voix.

— Esprit. Mépris. Surpris, chuchote Katie.

— Tais-toi donc, chuchote Maggie à son tour, tout en changeant de position pour mieux observer Mère, qui agrippe Leah par le coude.

— Crois-tu que le colporteur voudrait qu'on le venge, mon ange ? Nous ne sommes pas très vengeurs dans la famille, sais-tu ?

Leah réfléchit un instant.

— Non, bien sûr que non. Et non, je ne crois pas qu'il veuille être vengé. Aussi bien, tout ce qu'il cherche, c'est que quelqu'un l'entende, une preuve de son importance. Au moins, ce n'est pas le Diable, ce qui changerait la situation du tout au tout.

— Non, non. Notre Katie l'a appelé monsieur Pied-Fourchu, mais elle plaisantait seulement, n'est-ce pas ?

— Je n'en doute pas, assure Leah.

Maggie coule un œil vers Katie.

— Non, non, notre fantôme n'est pas le prince des ténèbres déguisé, poursuit Mère. Nous avons établi cela dès le départ. Mais qu'est-ce que cela peut faire ? Les rumeurs ne cessent d'enfler comme des crapauds. Le révérend York nous a mis au ban de l'église, Leah. Comme de vulgaires hérétiques.

— C'est vrai ? Et que dit Père de cette exclusion ?

— Rien. Pas un mot. Il s'est contenté de lancer des regards furieux au révérend, sais-tu ? De cette façon qu'il a, tu te souviens ? Seigneur, mais ça l'a tout de même arrêté net, tu sauras.

Sourire de Leah.

— Ça, je veux bien le croire.

Elle parcourt la pièce du regard.

— Et où est passé p'pa, cette fois-ci ?

— Oh, tout ceci ne présente que peu d'intérêt pour ton père, sais-tu ? Les bruits se produisent quand il prie, mais si tu voyais la façon dont il les ignore,

comme de vulgaires mouches. De toute façon, savais-tu qu'il ne pense qu'à nous bâtir une maison ?

— Une maison ?

— Oui, mon poussin, afin que nous puissions vivre tous ensemble.

— Oui, juste là, renchérit David en pointant le doigt vers le nord. Pas loin.

— Ensemble ?

— Oui, tous ensemble. Lizzie et toi. Maria et sa famille. Les filles. Mon doux Seigneur, mais ce sera merveilleux, sais-tu ? Ne serait-ce que de se débarrasser du revenant ?

— Oui, merveilleux, opine Leah. Un vrai conte de fées.

Katie murmure à l'oreille de Maggie :

— N'est-ce pas Leah qui a dit qu'elle aimerait mieux se trancher la gorge avec un vieux couteau à poisson rouillé que de vivre à Hydesville ?

— Un couteau à beurre, corrige Maggie avant d'ajouter : « Reste en petit bonhomme, Kat », tandis que Mère entraîne Leah dans l'entrée.

— Sais-tu, poussin, je ne veux pas que les autres entendent ça, souffle Mère.

— Doux Jésus, que se passe-t-il ?

— Comment dire ? Comment ?

— Doucement ? suggère Leah.

— C'est juste que le revenant... il est vraiment là, oui, tout le monde l'entend, pas vrai ? Mais, euh, il y a autre chose.

— Je vois bien, et il faut me le dire tout bonnement.

Katie change miss Nettie de bras ; les membres en bois de la poupée s'entrechoquent. Le son résonne tel un coup de fusil. Maggie retient son souffle, mais ni Mère, ni Leah ne semblent l'avoir entendu.

— C'est juste que je... je soupçonne Margaret et Katherine, sais-tu ? Voilà. Je soupçonne tes sœurs.

— Vous les soupçonnez, mais de quoi ?

— D'avoir quelque chose à voir avec ce revenant. Oh, dès le début.

— Franchement, je ne comprends pas du tout.

L'univers de Maggie se réduit à une tête d'épingle. Elle saisit la main de Katie.

— Mon ange, le revenant, il les favorise complètement, sais-tu ? C'est...

Mère prend le ton résolu qu'elle réserve aux situations inexplicables.

— Ce sont elles, ce sont tes sœurs qui sont hantées.

— Hantées ? Hantées comme une maison ? Mon doux Seigneur ! Un instant... là.

Leah tapote son col du bout des doigts.

— Et pourquoi donc ?

— Leur pureté, leur innocence. Oui. Voilà. C'est ça qui l'attire. Comme un, un...

— Un fanal ?

— Seigneur, mais tu es brillante, sais-tu ?

— Je ne dirais pas tout à fait ça. Mais à propos, Mère, où sont passées les filles ?

Mère ne répond pas. D'autres invités viennent d'arriver et elle court les accueillir. Peu importe : Leah lève les yeux droit vers Maggie et Katie, accroupies sur le palier du deuxième, et sourit de nouveau, mystérieusement.

Un bref instant plus tard, Leah fait remonter l'escalier à Maggie et Katie, puis les entraîne dans la chambre ensoleillée de David et Beth. Tout en se tordant

les mains, Maggie contemple la mosaïque complexe de la courtépointe soigneusement étendue sur le lit et se dit qu'elle aimerait mieux être en train de faire n'importe quoi d'autre, même de la couture. Katie mâchonne sa tresse en scrutant le parquet de bois verni comme si elle cherchait à se glisser entre les planches.

Leah verrouille la porte.

— Aucune de nous trois ne sortira d'ici tant que vous ne m'aurez pas fait entendre ce mystérieux esprit frappeur. Ne vous inquiétez pas, mes chéries, je sais garder un secret bien celé.

Les filles se balancent d'un pied sur l'autre, se lancent des regards inquiets. Puis Katie fait une démonstration à leur sœur, suivie de Maggie qui n'en revient pas de l'énorme soulagement qu'elle éprouve. Comme si, sans même le savoir, elle avait porté sur son dos un lourd fardeau hérissé de pointes.

— Franchement, la manière dont vous avez improvisé tout ça ! s'exclame Leah. Comme vous avez élaboré exactement le bon mélange. Il y a tant de filles — même ma chère petite Elizabeth — qui ne voient que ce qu'on leur fait remarquer. Elles ont l'imagination engluée dans les conventions. L'improvisation les dépasse complètement.

C'est alors que Leah leur demande si elle peut se joindre à leur petit jeu si inoffensif, si charmant.

Ce soir-là, treize personnes à la douzaine s'entassent dans la même chambre du dernier étage. Maggie se blottit avec Katie aux pieds de Leah. Mère s'assoit sur le lit avec les voisins. Ruth Culver reste debout près de la fenêtre. Le seul éclairage provient d'une chandelle de suif.

— Trop de lumière pourrait réduire notre fantôme au silence, savez-vous ? souffle Mère. Donc, Leah, deux coups pour oui, un coup pour non. S'il ne dit rien, c'est qu'il ne sait rien. Notre colporteur ne peut pas tout savoir. On ne peut pas lui demander ça, trouvez-vous ?

Leah est d'accord : ce serait égoïste. Et peu judicieux.

Le tic-tac d'une montre à gousset. Soupirs. Bruissements. Une toux discrète. Maggie se remémore le récital de piano auquel elle a assisté, avec Leah, dans l'une des charmantes églises de Rochester. Elle se rappelle que l'interprète était

resté assis longtemps, longtemps, comme cloué par l'émotion, que le public avait commencé à s'agiter, que quelqu'un s'était mis à tapoter sur son banc pour remplir le silence. D'autres à fredonner. Les dames à s'éventer. Puis, juste au moment où l'attente devenait insupportable, la première note avait résonné.

Un coup. Clair et net, suivi d'un sursaut collectif, comme si l'assemblée ne s'y attendait pas. C'est une voisine, madame Redfield, qui pose la première question.

— Notre Agnès. Est-elle heureuse dans l'au-delà ? A-t-elle une compagne de jeu ? S'il vous plaît, dites-le-moi.

Deux coups. Une pause. Deux autres. Agnès est heureuse. Agnès n'est pas seule.

— Mon cher mari, mort depuis deux ans maintenant, veut savoir une autre femme. Seigneur, comme il me manque, mais je me suis toujours demandé s'il avait vraiment eu l'intention de ne pas me léguer un sou ?

Un seul coup. *Non*. La femme pousse un grognement incrédule.

Une silhouette d'homme veut savoir si Dieu est méthodiste.

Deux coups. Puis un.

— Oui et non ? souffle Mère. Comment est-ce possible ? Je ne compr...

— C'est que la question est mal formulée, intervient Leah. Enfin, je présume.

— J'en ai une, s'écrie Ruth Culver. Un inconnu a frappé à ma porte le mois dernier et m'a demandé à boire. Je l'ai chassé à coups de balai. Je trouvais qu'il avait l'air d'un pouilleux. Sauf que maintenant, je me demande si ce n'était pas un ange venu me mettre à l'épreuve, et comment on fait pour voir la différence ? À un ange, il faudrait donner des biscuits, tout ça. Les mendiants, il faut les envoyer promener.

— Elle est bien longue, votre question, savez-vous ? souffle Mère.

Deux coups forts en guise d'accusé de réception, suivis d'un bruit sourd. Puis d'un autre.

Un chuchotement perplexe court dans l'assemblée.

— Misère, ce n'est pas le revenant, siffle Katie.

Un claquement sonore.

— Éloignez-vous de cette fenêtre ! crie Leah à Ruth.

— Nous ne voulions pas... C'était juste... s'écrie Maggie, mais des imprécations venues d'en bas lui coupent la parole :

— Imposteurs ! Blasphémateurs ! Sorciers !

Un choc contre la fenêtre. La vitre s'étoile, mais tient bon. Maggie voit monter la lueur rouge des torches qui flamboient. Elle hurle un avertissement au moment où Leah les couche par terre, elle et Katie, pour les protéger.



— Et ensuite, que s'est-il passé ? demandai-je, ma curiosité ayant eu raison de moi.

— Oh, mon frère David, toujours pour le maintien de la paix, est sorti leur parler et ils sont repartis apaisés. Mais j'aurais dû dire la vérité à ce moment-là... Oui, j'aurais dû.

Ma patiente se plongeait dans ses pensées. On entendait la rumeur étouffée de la rue, les pleurs d'un bébé à un étage inférieur, la vibration haletante et changeante de la fournaise.

— Hélas et misère, finit-elle par soupirer. Même si j'avais essayé, cela n'aurait rien changé. Chaque fois que je faisais mine de dire la vérité, on me contredisait, on me coupait la parole, on m'ignorait. Ou alors un événement quelconque étouffait ma voix, faisait obstacle à mon projet. De toute manière, la vérité, personne ne voulait l'entendre, à l'exception de Leah, et seulement cette fois-là, dans la chambre à coucher. Après quoi, elle aussi, elle a continué à agir comme si les fantômes existaient vraiment. Pour tout arranger, les gens se sont bientôt mis à entendre des bruits qui n'étaient pas de nous, à voir et à sentir des spectres avec lesquels nous n'avions rien à voir. Ce qui nous a poussés, Katie et moi,

mais surtout Katie, à nous demander si les esprits n'étaient pas réels, après tout. À croire, chère madame Mellon, que notre secret avait des intentions cachées que nous étions impuissantes à contrecarrer. Comme si nous n'étions que ses exécutrices.

Comme elle paraissait agitée, je lui versai un peu de laudanum qu'elle s'empressa de boire.

— Au départ, notre seule intention était d'épouvanter notre mère, reprit-elle. En toute innocence. Notre pauvre maman, elle était si crédule et nous, de telles chipies. Ah, mais tous les enfants sont des créatures rancunières, comploteuses et cruelles qui se croient supérieures à leurs parents.

Avec cela, j'étais en désaccord, et très vivement, pour tout dire.

— Certains enfants ne sont pas rancuniers pour un sou. Il y en a qui seraient incapables de toute cruauté, même pour rire. J'en connais qui débordent de gentillesse. Cela aussi peut causer leur perte, si on ne les élève pas comme il faut.

Je pensais à mon fils, je l'avoue, à sa mort au champ d'honneur, mais pas une fois je ne prononçai son nom ni même parlai de lui. Je tiens à me faire très clairement comprendre sur ce point.

Ma patiente se rétracta bien vite, se hâtant de répondre que oui, certainement, il existe des enfants émouvants comme des poèmes, bons comme du bon pain.

— Mais quelle importance quand il s'agit d'amour ? poursuivit-elle d'un ton songeur. Notre père, voyez-vous, je crois bien qu'il préférait Leah et que la plus chipie d'entre nous, c'était elle. Mais je n'étais pas jalouse de l'affection qu'il lui portait. L'amour des hommes est toujours sujet à conditions. Même dans mon jeune âge, je l'ai toujours su.

Je me mis à tripoter mon annulaire, comme je le faisais chaque fois que je pensais à l'infâme monsieur Mellon. Il portait toujours la cicatrice du jour où j'avais tranché mon alliance avec une scie à chantourner. J'étais furieuse, je dois le préciser, et l'anneau refusait de se laisser enlever comme d'habitude. Sujet à conditions, je dois également le préciser, voilà qui décrirait de façon très généreuse l'amour que portait monsieur Mellon à son fils ainsi qu'à moi-même.

— Avez-vous froid aux mains ? s'enquit ma patiente, tout inquiète. Vous devriez peut-être enfiler des gants ?

— Certainement pas. Quel docteur digne de ce nom porte des gants ? C'est juste... Enfin, je n'ai pas l'habitude de ne rien faire de mes dix doigts. La prochaine fois, je pourrais apporter mon ouvrage. Un tricot. Voilà. J'apporterai mon tricot. Vous disiez donc, au sujet de Leah et de votre père ?



— Vous vouliez me voir, Père ?

Leah est allée le trouver dans le champ d'avoine, derrière la maison de David. Il prie, agenouillé, son large chapeau à la main, ses lunettes rondes embuées de blanc, petit homme dans un vaste pré. Il lève une main. Poursuit sa prière.

Leah compte en mesures rythmées — un *li-la* deux *li-la* —, car cela l'aide à maîtriser son impatience quand elle se trouve obligée d'attendre.

Elle n'est pas la seule à patienter. Margaretta et Katherina sont assises dans la charrette, les yeux luisants à l'idée d'une balade jusqu'au quai, au bord du canal de Newark. Mère est entièrement d'accord avec Leah. Il faut que les petites retournent s'installer à Rochester avec leur grande sœur. Elles ne doivent pas rester à Arcadia, avec les menaces de lynchage proférées par cette bande de rustres superstitieux. Si le revenant les suit, cela servira de preuve : elles sont choisies, élues, hantées d'une manière nouvelle. Cela fait deux nuits que la décision est prise, après qu'une vingtaine d'hommes eurent jeté des pierres et des mottes de terre sur la maison de David avant de se ranger dans la cour en troupe menaçante, munis de torches, comme dans une pantomime médiévale. Le père de Leah s'était mis à graisser son tromblon à silex.

— Voyons, p'pa, ce n'est pas vraiment nécessaire, avait soufflé David en lorgnant par la porte. Je n'ose imaginer qu'ils cherchent à nous faire du mal.

Le regard de Leah avait croisé celui de son père. Elle savait ce qu'il pensait. La même chose qu'elle. David disait n'importe quoi. Que voulaient ces hommes, sinon leur faire du mal ? Depuis la cuisine, avec les autres femmes et les enfants, elle regarda sortir David, les bras grand ouverts en signe de paix. Leur père le

suivait de près avec son tromblon. À cet instant précis, une femme échevelée aux yeux chassieux avait passé la tête par la fenêtre de la cuisine en rugissant :

— C'est ici, la maison des blasphémateurs ?

Leah avait saisi un tisonnier.

— Non, et ce n'est pas non plus celle des salopes ivrognes ! avait-elle hurlé avec une furie frisant l'opératique.

Mais cette femme, elle ne l'avait pas embrochée. Non. Elle avait gardé tout son calme sous le regard admiratif de Katherina et Margareta, sous l'œil tout bonnement horrifié de sa mère. Quant à la souillon, elle s'était extirpée de l'embrasement de la fenêtre en glapissant. Dehors, la racaille s'en allait aussi. Leur chef s'était répandu en excuses après avoir reconnu en David un membre éminent de la communauté. Il avait promis qu'ils reviendraient, mais en plein jour, comme du monde respectable.

— Père ? P'pa ? insiste Leah après l'avoir laissé prier pendant dix mesures rythmées.

Il se relève.

— J'ai quelque chose pour toi.

— C'est vrai ?

Étrangement ravie, elle contient mal son impatience. Il lui a déjà fabriqué des jouets si ingénieux : une charrette anglaise, une ribambelle d'oiseaux battant des ailes, un tigre mécanique aux dents en clous de fer avec lequel elle se souvient d'avoir pourchassé David et Maria, qui jetaient les hauts cris. Il l'entraîne vers son atelier de fortune encombré d'outils, de planches, de barils. Le plan d'une maison s'étale sur la table à tréteaux. Leah remarque la trace de lignes à moitié effacées, là où il a ajouté de la dentelle de bois, une véranda, des pignons. John suit son regard, tapote les plans.

— Ne te tracasse pas la tête. Ce ne sera pas une de ces constructions à charpente ballon bâclées en vitesse. N’importe quel mortel, même le plus idiot, peut en bâtir une.

Il lui décrit l’assemblage à tenon et mortaise, les clous qu’il forge lui-même. Et il s’écoute parler, comme cela lui arrive parfois, des inventions qu’il projette, lui explique comment cette maison, en logeant plusieurs générations de Fox, les rapprochera tous de nouveau, les mettra à l’abri de toute vicissitude.

— Cette maison-là n’aura pas d’autre histoire que la nôtre.

— Ma parole, comme c’est intéressant et...

— Et elle aura bien progressé quand vous reviendrez de Rochester, les filles et toi. Je sais que tu voudras te charger de sa décoration.

— Bien sûr. Et ça, c’est quoi ? s’enquiert Leah, le doigt sur un croquis illustrant un système de leviers et de poulies menant à une porte.

— Ça, c’est pour que si quelqu’un ose entrer, il voie trente-six chandelles, mais par la grâce de Dieu seulement, bien entendu.

— Bien entendu.

— Crois-tu que ta m’man aimerait ça, avoir une buanderie ? Une pièce exprès pour faire la lessive, je veux dire ?

— Connaissez-vous une femme qui n’en meurt pas d’envie ?

Il répond d’un petit rire. Leah tend le bras vers le vieux tromblon.

— Vous n’attendez pas une autre foule en colère, j’espère.

— J’ai vu un curieux passer au bout du champ.

D’un mouvement subtil, il hausse ses épaules osseuses.

— Un seul homme, à condition qu’il soit résolu, peut faire autant de dégâts qu’une foule entière.

— Vous devez savoir de quoi vous parlez.

Elle contemple les scies, les burins, les ciseaux.

— En passant, qu'est-ce... enfin, que pensez-vous de ces coups ?

John réfléchit avant de répondre :

— Ignore-les. Avec le temps, tu t'y habitueras. J'ai dit la même chose à ta m'man. De penser à Job, à lui et à ses épreuves.

— Mais, et les autres ? Ceux qui ne sont pas de la famille ?

— Quoi, les autres ? Ce qui importe avant tout, c'est Notre-Seigneur. Lui et Ses jugements.

— Oui... je vois.

Leah ne sait jamais quoi dire devant cet homme qu'au début, quand il était revenu de ses dix ans d'absence, elle avait traité d'imposteur. Naturellement, elle ne pense plus à lui en ces termes aujourd'hui. Mais tout de même, il n'est plus tout à fait le père qui transformait des têtes de poulet en marionnettes, qui l'emmenait à la foire voir les magiciens, les monstres et les diseuses de bonne aventure, qui lui avait fait découvrir la glorieuse multitude des oiseaux migrateurs. Leah se frotte les avant-bras à l'évocation de ce souvenir et sent sous les manches le fin treillis de cicatrices tracé par les serres des volatiles.

— Tes taillades, te font-elles encore mal ?

— Mon Dieu, non, plus guère.

— N'emploie pas cette expression-là.

— Comment ?

— *Mon Dieu. Mon doux Seigneur. Ma parole.* Mon, ma, comme si tout cela t'appartenait et non vice versa, comme on dit en latin.

Leah fait la moue.

— En tout cas, me voici. Vous n'aviez pas quelque chose pour moi ?

Large d'environ un pied et demi, la boîte d'acajou prune et de noyer foncé est presque aussi haute. Elle sent le vernis neuf. Des lys entrelacés sont gravés sur le couvercle.

— Regarde-les bien, Leah-Lou. Ce sont les lys des champs des Évangiles : « Considérez comment croissent les lys des champs, ils ne travaillent ni ne filent... »

— Je connais le texte.

Leah examine le dessous de la boîte, soulève le couvercle, regarde à l'intérieur.

— Ça sert à quoi ?

— À quoi ça sert ? C'est un écrin. Pour ta bible. Je l'ai fait grand. Pour prier en famille, tu vois. Tu en as une, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Je crois bien que je pensais aux jouets que vous fabriquez pour moi, avant. Vous souvenez-vous du tigre ? Avec des mâchoires qui claquaient ?

— C'était un chien et non un tigre.

— Un chien ? Ma... parole, peut-être bien. De toute façon, vous l'avez jeté dans le feu. Vous souvenez-vous ? Le jour où je m'en suis servie pour donner la chasse à David et Maria ? Je l'avais mérité. Ils m'avaient traitée de menteuse, si je me rappelle bien. À les croire, j'étais seulement bonne à m'occuper de la cuisine du Diable.

— C'est toi qui as lancé ce chien dans la cheminée, pas moi. Tout ça parce que tu l'avais brisé sur le crâne de David. Tu m'avais supplié de le réparer. Pas moyen. Je t'entends encore pleurnicher.

— Ah oui ? Enfin, je ne veux pas que l'on se dispute à ce sujet.

— Étions-nous en train de nous disputer ? demande John sans intonation particulière.

Franchement, se dit Leah, en plus de l'alcool et du péché, le Seigneur avait-il besoin de lui retirer tout son caractère ? À voix haute :

— Je dois me hâter. Venez-vous à Newark pour nous accompagner jusqu'au canal ?

Le mot *canal* le fait grimacer, ce qui n'étonne pas Leah. Son père évite complètement de naviguer sur les canaux. Pour quelqu'un qui a déjà été batelier, elle trouve tout de même cela étrange.

— Non, non, j'ai du travail à faire ici. Vas-y, toi. C'est juste... Comme je le disais, ne te mets pas d'idées en tête à propos de ces bruits, c'est tout.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Pourquoi ? Sapristi, jeune fille, s'exclame John avant de se lancer dans l'énumération des machinations de Leah quand elle était petite : la bécosse des voisins qu'elle a démolie pour en faire un château ; le garçon à qui elle a arraché l'oreille en jouant aux Indiens ; les parties de jeu au couteau à dépecer, régi par des règles qu'elle était la seule à maîtriser.

— L'affaire, c'est que j'étais tout le temps obligé de tout arranger derrière toi, de calmer les voisins, et ainsi de suite. Ça avait fini par devenir mon... mon *modus operandi*. Le roi Salomon n'a pas eu plus de fil à retordre, j'aime autant te le dire.

Leah sent dans sa tempe la légère palpitation qui annonce une de ses colères irrépressibles.

— Vous regrettez sans doute que je ne ressemble pas plus à Davey ou à Maria. Vous m'aimeriez peut-être mieux si j'étais placide et bête comme une vache.

— Je ne souhaite rien de la sorte, Leah-Lou.

Il ôte ses lunettes et se pince l'arête du nez comme il en a coutume quand il est gêné. Elle sent retomber sa colère. Murmure :

— Moi, je l'ai souvent souhaité. Maintes fois j'ai aspiré à devenir tout à fait une autre.

Devant la maison, ses petites sœurs l'attendent impatiemment dans la charrette de David. John arrime la valise de Leah. Au dernier moment, elle l'embrasse sur la joue.

— Mais ce n'est pas votre faute, p'pa. Franchement, pourquoi penser une chose pareille ?

À ces mots, John recule, ébahi, comme si elle l'avait giflé, comme si elle n'avait pas simplement deviné le cours de ses pensées.

CHAPITRE 4

— Ainsi, il a appartenu à Leah ? lui demandai-je en indiquant son écrin à bible. Mais comment êtes-vous entrée en sa possession, alors ? Et de son contenu, par-dessus le marché ? Votre Leah, est-ce qu'elle vous l'a légué ? Elle est bien décédée, oui ou non ?

— La dernière fois que je m'en suis souciée, oui, répondit-elle en reluquant les écheveaux de laine sur mes genoux (j'avais tenu parole et apporté mon ouvrage). Vous prévoyez rester un bout de temps aujourd'hui ?

Pour la première fois, elle semblait souhaiter ma présence. C'est pourquoi je n'insistai pas avec mes questions.

— J'ai besoin de me garder les mains occupées pendant que vous parlez, ma caille. Je veux dire par là que vous m'avez l'air prête à subsister pas mal plus longtemps que je ne l'avais calculé.

— Qu'est-ce que cela va donner ?

J'inspectai le fil, irritée par ses couleurs. Je n'ai jamais aimé les teintures à base d'aniline à cause de leur éclat factice et cru (qui rappelle l'éclairage électrique des rues, la nuit). La laine marron tirait sur le rouge, qui tirait à son tour sur l'orange, lui-même franchement sulfureux. Par les années passées, je teignais moi-même ma laine avec de la bile de bœuf et du mûrier. Souvent, mon fils m'aidait, comme à son habitude, et sans un seul mot de plainte. Quand il avait six ans, je lui avais promis de toujours lui tricoter un article pour son anniversaire

(qui tombait le 5 mars), où qu'il se trouve et peu importe son âge. Des mitaines. Des bas. Un chandail. Il aimait les ocres rouges, les terres de Sienne, les bleus de la mer ou du ciel. Je me dois de préciser que c'était mon fils unique.

— Madame Mellon ? Madame Mellon !

— Oui, j'ai des oreilles. Ai-je l'air d'une statue ?

— Quelque peu. Et vous n'avez pas répondu à ma question : qu'est-ce que cela va donner ?

— Je ne sais pas encore. Je ne fais que suivre la forme. Les ouvrages de dames exigent de la simplicité dans les pensées. Les ruminations, la réflexion... tout cela ne donne que fouillis, enchevêtrements et... nids de serpents.

— Eh bien, oui.

Je commençai par un point de jeté. Les aiguilles claquaient dans le silence de la mansarde. Cherchant à racheter ma brusquerie, je la relançai de mon ton le plus aimable :

— Si nous revenions à Rochester, ma caille ?

— Certainement, répondit-elle, puis elle me décrivit la manière dont Leah avait casé son écriin à bible dans sa vieille valise cabossée avant d'aller caser ses jeunes sœurs à Rochester. Ma patiente admit qu'elle l'ignorait alors, mais que jamais plus elle n'habiterait Hydesville ni Arcadia.



Arrivée à Rochester, Leah débarque dans Canal Street, ses petites sœurs sur les talons. Afin de donner à un porteur son adresse en bordure de Mechanics Square, elle doit élever la voix pour couvrir le vacarme des avertisseurs métalliques, la criée des vendeurs d'arachides, le fracas du commerce et des chevaux. Le porteur charge leurs bagages sur une charrette à bras, soulève sa casquette. Personne d'autre ne fait très attention aux trois sœurs. On ne les a pas remarquées non plus sur le coche d'eau. Belle journée pour glisser sous le soleil éblouissant, au rythme du pas lourd, sur le chemin de halage, de la mule flanquée de son muletier.

— Étonnant, n'est-ce pas, avait lancé Leah à ses sœurs, qu'une seule mule puisse remorquer ainsi une embarcation bondée de mortels oubliés.

Les petites sœurs avaient opiné en souriant avant de se coller contre elle, chacune de son côté. C'est alors que des coups fantomatiques avaient retenti, mais on les avait pris pour les craquements du bateau.

— Ainsi le revenant vous suit bel et bien, mais pour quelle raison ? s'étonna Leah. Il doit bien avoir un but. Chacun a besoin d'un but.

— Venez, mes bichettes, leur dit maintenant Leah. Lizzie doit nous attendre à la maison.

— On peut passer voir Amy et Isaac à la pharmacie ? veut savoir Katie. Ils me donneront sûrement une pastille de marrube, p'têt' même deux.

— On dit *peut-être*, chérie, et les Post sont encore à Seneca Falls, dans une de ces assemblées pour le suffrage des femmes.

— Eh bien, ils me manquent vraiment, vraiment, soupire Katie.

— Cela, je n'en doute pas, réplique Leah.

Amy et Isaac Post, amis proches de la famille Fox, l'ont hébergée à plusieurs reprises lors de ses divers revers financiers, comportement typique des quakers hicksites qui endossent toutes les bonnes causes et traitent en égaux tout un chacun, même les enfants, d'où l'affection que leur portent Maggie et Katie. Imitant les tournures obsolètes du parler quaker, la petite se met à chantonner :

— Qu'elle eût. Que tu eusses. Que nous eussions. C'est tellement joli, cette façon de parler. Pourquoi on ne parle pas comme ça, nous ?

— Parce que cela attirerait inutilement l'attention, Katherina, et puis cela paraîtrait ridicule.

— Penses-tu qu'Amy et Isaac vont, comment dire, aimer notre revenant, enfin, y croire ? s'inquiète Maggie.

— Ils croient bien que les femmes peuvent obtenir le droit de suffrage, Margaretta, idée qui me semble tout autant tirée par les cheveux.

— Mais je t'ai déjà entendue dire que les femmes souffrent tout le temps, réplique Katie en se grattant le nez, perplexe, quand Leah pouffe si fort qu'elle doit se couvrir la bouche de sa main gantée.

— Ah, quelle petite chose amusante tu fais, soupire-t-elle. Un instant... là. Allons, les filles, venez, cessez de galvauder.

Et elle repart, remorquant les fillettes, bouche bée malgré elles, parmi la foule grossissante, les barils de cendres rebondis, les marchepieds des calèches et les tas de crottin. C'est que Rochester a changé depuis leur dernière visite, il n'y a que neuf mois de cela. Grâce à ce canal magnifique, son rôle de plaque tournante commerciale lui a fait connaître une croissance fulgurante. Les merveilles de l'inventivité américaine ne cesseront jamais, observe Leah.

— Franchement, si vous marchiez plus lentement, vous reculerez, soupire-t-elle, mais elle ralentit le pas, cédant aux implorations de ses petites sœurs que tout émerveille : les oies étripées suspendues dans la vitrine du boucher, le voile des bonnets que vend la modiste, les fruits et légumes entassés sur les devantures et jusqu'aux vendeurs qui font la criée des prix en pennies, en shillings et en réaux. Elles entament une partie de chasse aux emblèmes. Il s'agit de compter les spirales peintes sur les enseignes de barbiers, les trios de sphères dorées désignant un prêteur sur gages, les fioles colorées des apothicaires, la calligraphie noire des marchands d'objets funéraires. Six. Huit. Trois. Quatre. Mais ce qu'elles préfèrent, ce sont les Indiens sculptés des débits de tabac ; elles en recensent cinq en tout.

— Ce ne sont que des simulacres, prévient Leah. Les vrais Indiens ne ressemblent pas toujours à cela. En fait, ils peuvent très bien avoir l'air de n'importe qui.

Elles finissent par arriver aux Four Corners, le cœur de la ville, avec leurs banques et leurs boutiques de luxe. Çà et là sont accrochées des bannières publicitaires. Un jeune garçon tirant deux génisses passe devant une calèche aux couleurs vives. Et sous la rotonde centrale, un quatuor joue un air guilleret qui illumine l'air de lueurs multicolores que Leah est seule à voir, comme de juste. Transportée par ce prodigieux spectacle, elle pousse un soupir de déception

lorsque les couleurs se fanent lentement et finissent par s'évanouir. Ces talents de perception conviennent aux jeunes, se dit-elle, et j'ai passé l'âge. Maggie, elle aussi, observe les musiciens.

— Et Calvin ? Irons-nous voir Calvin ? S'il te plaît ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ? Ah oui... l'orchestre.

Calvin, leur presque frère, joue du fifre dans une fanfare militaire.

— Je pourrais peut-être lui écrire. Mais d'abord, voyons voir si ce revenant joue fort ou non, d'accord ? Et... Katherina ! sursaute Leah en donnant une tape sur la main de Katie. Ne montre pas du doigt, chérie. Franchement, il n'y a rien de plus malpoli ni de plus indiscret.

— Mais regarde, Leah, gémit Katie.

L'homme de couleur joue du bonhomme gigueur, une marionnette en bois dont les membres, en claquant, produisent la musique au son de laquelle elle danse.

— Miss Nettie n'aurait jamais pu faire ça, déclare la benjamine, qui a offert sa poupée à leur nièce Ella avant de partir en annonçant : « Je suis trop grande pour jouer à la poupée maintenant. Alors occupe-toi bien d'Ella, miss Nettie, et ne parle pas trop pour ne rien dire. » Leah, chuchote Katie à présent. Elles parlent vraiment. Tu vois ?

Effectivement, le bonhomme gigueur lance des commentaires sur le beau temps de ce mois de juin. Voilà qu'il se met à chanter d'une voix limpide, ouvrant et fermant sa bouche en bois. Pourtant, celle de l'homme de couleur est bien fermée et il observe la marionnette qui s'agite sur ses genoux avec le même étonnement que son public.

— Comme c'est adroit, lance Leah en laissant tomber une pièce de monnaie dans le récipient posé aux pieds du bateleur. Où est passée ta sœur ? Margareta !

Ah, la voilà, plantée devant un kiosque bourré d'almanachs, de périodiques, de livres et de journaux qu'elle regarde avec envie.

— Margaretta, tu ne dois pas t'éloigner sans me demander la permission. Quelqu'un pourrait t'enlever. Les hommes, ma chérie, on ne peut pas leur faire confiance.

Comme pour appuyer sa déclaration, le propriétaire du kiosque à journaux crache un jet de tabac à un pouce de l'ourlet de la jupe de Leah.

— Juste pour cette fois, Leah ? implore Maggie. S'il te plaît ?

Elle tend le doigt vers un roman à dix sous, vers l'image de son héroïne en détresse, de son visage blême.

— Nous le partagerons, n'est-ce pas, Kat ?

Katie hausse les épaules en tortillant ses cheveux. Leah accepte après un bref calcul pécuniaire.

— Mais encore une fois, ne montrez pas du doigt, mes chéries, et ne vous tortillez pas les cheveux non plus. Cela ne se fait pas. Allons, vivement, au pas redoublé, sinon vous n'irez nulle part dans la vie.

Derrière elles, le vendeur de journaux lance :

— Sir Franklin perdu dans les étendues glaciales de l'Arctique ! Dernière heure !

— Où est-ce ? interroge Maggie.

— L'Arctique ? C'est un endroit que tu ne verras jamais. Situé au sommet du monde, à ce qu'il paraît, à moins que ce ne soit à sa base. En tout cas, il y fait noir comme de la poix, un froid glacial, et rien n'y vit. Les hommes se plaisent à le chercher et tendent à s'y perdre pour toujours, ce qui n'est guère étonnant. Par ici, les enfants.

Leah les fait traverser à la hâte la longue travée de l'aqueduc qu'un convoi funéraire longe d'un pas lent. Le fourgon mortuaire est tiré par un canasson au pelage d'un noir de suie. Les membres du cortège semblent frappés comme par la foudre ; le cercueil de pin ordinaire est bien petit. Leah et ses sœurs baissent la tête, un bref instant seulement, avant que Leah leur fasse signe de poursuivre leur marche. Il faudrait toute une vie de chien pour aller où que ce soit, se dit-elle, s'il fallait s'arrêter pour chaque enterrement.

Derrière l'aqueduc se cache l'enclave du Third Ward, le quartier le plus chic de tout Rochester, où résident la plupart des jeunes élèves de Leah. Des chats plongés dans l'eau bouillante. Des imbéciles cognant sur des barils. Voilà le genre d'images qui lui vient à l'esprit quand ses élèves jouent, bien qu'elle reste toujours bienveillante, toujours encourageante.

Elles descendent du chemin de l'aqueduc. Ce quartier de Rochester regorge de tanneries, d'usines, de minoteries dont la fumée et les vapeurs malodorantes font pleurer les yeux de Leah. À travers sa toux, Katie gémit :

— C'est terrible, terrible. Comme c'est vilain !

— Affreux, renchérit Maggie.

Leah suit leur regard. Devant une écurie, un jeune garçon reçoit des coups de ceinturon, se refusant à crier en dépit de la force impitoyable de l'homme qui le frappe.

— Jamais l'oncle David ne traiterait ses garçons de cette façon, déclare Katie.

Leah secoue la tête.

— Dieu du ciel, au grand jamais. Mais la plupart des adultes sont cruels, je suppose que vous vous en êtes aperçues toutes les deux.

Elle abreuve alors ses sœurs d'histoires d'enfants malheureux. Bannis dans la nature. Forcés à travailler d'arrache-pied. Abandonnés, sans défense, dans le froid de l'hiver. Mais il arrive parfois, leur fait remarquer Leah, que les plus ingénieux, les plus malins s'offrent une petite vengeance.

— J'aimerais vraiment, vraiment mieux ne pas devenir adulte, déclare Katie, comme s'il était en son pouvoir de l'éviter.

Enfin : la maison de ville que loue Leah, en bordure du parc Mechanics Square. Une baraque étroite, exiguë mais envahie de courants d'air, de l'odeur de la soupe au chou des voisins, de la symphonie dissonante de la vie des autres. Elle n'a que deux chambres à l'étage, une salle de séjour et une cuisine grande comme un

mouchoir de poche. L'arrière-cuisine et la bécosse, toutes deux extérieures, sont partagées avec quatre autres familles. Au moins, le parc est grand, bien qu'il appartienne à Rochester au grand complet. Lizzie dévale l'escalier abrupt et se rue sur les trois arrivantes.

— Maman ! Tu es arrivée, s'écrie-t-elle en embrassant Leah sur les deux joues, comme une étrangère. *Je suis si heureuse.**

— Je suis là. Oui... euh, Lizzie prend des leçons de français, explique Leah à ses sœurs médusées. Pour cela, je dois économiser le moindre sou. Ah, n'est-ce pas incroyable, ce que l'on peut apprendre en si peu de temps ?

— Mais oui, répond Maggie avec son petit sourire.

Lizzie montre à ses nièces son tout dernier ouvrage de broderie.

— C'est une fille de ferme avec sa vache et son seau, leur explique-t-elle.

Cette habitude qu'elle a de gloser sur des évidences irrite Leah, mais elle ne réprimande jamais sa fille pour autant, du moins pas souvent.

— Tu pourrais broder un griffon, disons, au lieu d'une vache quelconque, suggère Katie.

— On ne peut pas traire un griffon, réplique Lizzie d'un ton aigre.

Leah frappe dans ses mains.

— Allons, vous trois, sortez donc jouer dans le parc. Ne parlez à aucun homme. Et Lizzie, je suis sûre que tes petites tantes chéries te feront le récit de tout ce qui s'est passé.

Les sœurs de Leah hochent la tête avec enthousiasme et les trois filles s'élancent dehors, se chuchotant déjà à l'oreille les secrets que se racontent les enfants depuis la nuit des temps.

Leah monte à l'étage et s'occupe de défaire les valises. Sa main tombe sur le cadeau de son père. Elle suit distraitement du doigt le contour des lys gravés sur

* Les expressions en italiques suivies d'un astérisque sont en français dans le texte (NDLT).

le couvercle, puis se penche pour regarder de plus près une guêpe dissimulée parmi les feuilles. Comme p'pa est ingénieux, se dit-elle, de glisser ainsi un rappel des adversaires qui sont toujours tapis quelque part. L'écrin est trop grand pour la bible rangée elle ne sait où. Elle s'en servira peut-être pour sa correspondance. Son père, elle s'en souvient, a toujours eu une prédilection pour les boîtes. Il en avait fabriqué une particulièrement ravissante pour ses jeux de cartes, qu'il lui avait fait voir quand elle était petite, juste avant de disparaître. Dans un compartiment secret se cachaient le roi, la reine, le joker avec son chapeau pointu. Après avoir déployé le paquet en éventail, son père lui avait tiré un as des cheveux et un autre de la manche en chuchotant : « C'est magique. » Puis il avait attendu que Leah écarquille les yeux :

— Ne sois jamais assez naïve pour y croire, Leah-Lou.

Le genre de conseil qui ne sert à rien, se dit Leah en posant l'écrin sur sa coiffeuse. Puis elle s'allonge pour la sieste. « N'épouse pas Bowman Fish, cet odieux malappris », voilà qui aurait été bien plus utile.

Elle avale une gorgée de remède soporifique et ferme les yeux, mais ne parvient pas à trouver le sommeil : les filles sont si bruyantes au rez-de-chaussée, si mal élevées. Oui, il y a beaucoup de choses à améliorer chez ses petites sœurs : leurs manières, leur grammaire, leurs expressions trop révélatrices. Et leur voix ! Celle de Maggie est nasillarde, mal dégrossie ; on dirait une corde de banjo qu'on pince. Celle de Katie, une voix de fausset chevrotante. Au moins, comme elles sont mignonnes et petites pour leur âge, l'une et l'autre paraissent bien plus jeunes qu'en réalité. Avec ses joues rebondies et ses yeux bruns candides, Maggie pourrait jouer le rôle d'une paysanne innocente. Son petit sourire retenu pose un souci, par contre. Comme si elle n'était que trop prête à s'amuser. Quant à Katie, elle n'a que la peau sur les os, mais pour le reste, elle tient de Père, dont elle a hérité l'étroit nez arqué et les lèvres minces, traits qui auraient dû lui donner un physique ingrat. Or, c'est tout l'opposé : cela lui donne un charme distinct, troublant, comme si une femme adulte s'était déguisée en enfant. Mais le plus troublant, c'est cette absence qui frappe Katie parfois. On dirait qu'elle contemple un savoir situé bien au-delà des capacités des autres. Et ses yeux. Violets sous certains angles, verts autrement. Qui d'autre qu'une sorcière ou une ensorceleuse a des yeux d'une couleur aussi rare ? Voilà ce que pourraient dire certains imbéciles ignorants, craint Leah.

Un oiseau se cogne contre la fenêtre. Puis un autre. Suivis d'un grattement. Leah sursaute. Et maintenant, un bruit des plus étranges : comme si, au rez-de-chaussée, on répandait sur le sol un seau de lait caillé. Elle se précipite dehors, voit les trois filles jouer à la marelle sur les dalles qui mènent à la porte d'entrée.

— Que tu es blême, Leah. Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandent-elles en chœur.

La fureur. Impossible de prédire son arrivée. Leah serre ses poings qui se mettent à brûler. Elle prend de grandes respirations.

— C'est ce revenant. Il rôde depuis un bon moment. Et je m'interroge. Franchement. Comment compte-t-il gagner son pain ?

À ces mots, les filles éclatent de rire, mais Leah ne plaisante pas. Elle remonte l'escalier, laissant les enfants à leur comptine sautillante.

*Une souris verte qui courait dans l'herbe
Je l'attrape par la queue
Je la montre à ces messieurs.
Je la mets dedans mon lit
Elle me dit qu'elle a menti...*

Mentir ? Non. Les morts ne mentent pas. Leah les entend chaque fois que ses doigts effleurent les touches de l'orgue. Ils se cachent dans les demi-tons, qui recèlent bien entendu toutes les tragédies. En effet, quand Leah met de côté ses partitions et qu'elle joue sans plan ni intention, alors l'air vibre de fantômes, de leur nostalgie, de leurs regrets, de leur désir de s'exprimer. Elle se demande si, avec un peu d'encouragements, les morts ne seraient pas capables de prendre réellement la parole. Au moins, contrairement à tant de vivants, les défunts doivent sûrement chanter juste.

Cette nuit-là, des doigts glacés frôlent les joues de Leah. Les coups résonnent tout autour de son lit. Elle appelle les filles :

— Tout va bien ?

— Oui. Et toi ? Que se passe-t-il ?

— Je ne saurais le dire. Je...

Voulant allumer la chandelle, Leah tend la main vers la boîte d'allumettes qui tombe par terre. Son contenu rebondit dans toutes les directions.

— *Quelle horreur !** s'écrie Lizzie.

Heurts, bruits sourds, encore des cris d'une chambre à l'autre. Leah y joint sa voix jusqu'à ce qu'elle se lasse. Les filles ne semblent pas avoir besoin de dormir en ce début de nuit. Était-elle pareille à leur âge ? Au contraire. Dormir, c'était échapper aux corvées domestiques, à Bowman Fish, à ses grognements exigeants.

Leah s'éveille dans une lueur éthérée. Entassées sur le lit de Lizzie, les filles dorment aussi profondément sur le matelas de crin fatigué que sur la couche moelleuse d'une reine. Oui, se rassure-t-elle. J'ai bien fait d'amener mes sœurs ici. Franchement, comment ai-je fait pour les laisser si longtemps avec nos parents vieillissants ? C'est un miracle que les choses n'aient mal tourné que maintenant.

Leah attache son corset, puis enfille son sous-jupon et, par-dessus, cinq jupons supplémentaires aux cordons usés, effilochés. Les coutures du corset sont si élimées que les baleines s'enfoncent dans sa peau. L'argent qu'elle gagne en donnant ses leçons de musique ne suffit jamais pour des vêtements ou des sous-vêtements neufs, encore moins pour le plus modeste bas de laine. L'avenir s'ouvre devant elle tel un gouffre béant. Sans compter celui de Lizzie. Et de ses sœurs. Ces trois-là, on ne peut espérer les marier convenablement sans dot. Quant à Leah, comment fera-t-elle pour assurer ses vieux jours si elle ne se remarie pas ? Le mariage. Cette idée emplît sa tête d'un bruit blanc, incandescent. Elle frotte le fin treillis de cicatrices de ses avant-bras. C'est devenu une simple habitude, une sorte de réflexe apaisant, alors qu'enfant, la tête pleine de superstitions populaires, elle espérait plutôt qu'elles lui porteraient bonheur.

Elle est en train de moudre le café quand le jeune facteur apporte une lettre d'Arcadia. Après avoir déniché suffisamment de monnaie pour le payer, elle brise le sceau et déplie la missive couverte de pattes de mouche verticales : l'écriture de son père. Quand lui a-t-il jamais écrit ? Jamais, voilà quand. Elle la parcourt, craignant tout d'abord une mauvaise nouvelle, puis frappée d'étonnement.

15 juin 1848

Chère Leah-Lou,

J'estime que les filles et toi devez maintenant être installées à Rochester et j'ai bien réfléchi à notre conversation là-bas, dans le champ derrière la maison de David. Et je prie aussi, je demande conseil à Dieu mais dernièrement Il est la quiétude même, aussi je prends sur moi-même de vous guider sur une voie sage et sans danger.

Je dois t'avouer d'emblée que j'avais abusé du whisky la fameuse nuit des phénomènes, pour la première fois en près de quinze ans. Que j'ai été réveillé par des bruits mystérieux avant ta mère et tes sœurs, malgré mon sommeil profond, ce qui est courant chez les ivrognes. Et que dès le début de ces maudits bruits, j'ai tout de suite senti qu'ils étaient annonciateurs d'ennuis, mais à quel point, je l'avais sans aucun doute mal évalué. Je savais bien qu'il ne s'agissait pas de l'esprit d'un colporteur qui se serait fait trancher la gorge et que jamais un cadavre en décomposition ne sortirait en titubant de cette cave, même pas pour entendre sonner la Dernière Trompette, quand bien même nous creuserions jusqu'aux tours de guet de l'enfer. Ce qui ne veut pas dire que cette bicoque n'est pas un endroit lugubre. Dès notre arrivée, ta mère s'est plainte de son odeur nauséabonde et des fils gris, fins comme des cheveux, qu'elle trouvait accrochés aux bondons comme aux loquets. Elle m'avait enjoint dès le départ de m'essuyer les bottes afin de ne pas faire entrer de ces mottes de terre fétide qu'elle trouvait en permanence sur ses planchers fraîchement lavés. Ce dont je m'acquittais. Religieusement. Mais cela ne faisait pas un atome de différence. Votre mère était bien décidée à trouver cette maison hantée, comme tous les endroits où nous avons vécu depuis mon retour de ces dix ans d'absence. Elle avait le sixième sens, ainsi qu'elle l'a toujours prétendu. Sens que revendiquaient toutes les femmes de sa famille. Votre grand-mère Rutan suivait les cortèges funèbres fantomatiques et autres, mais il y a aussi eu une grand-tante capable de retrouver les objets perdus et une cousine sage-femme à qui il suffisait de s'ébouillanter les mains dans un chaudron pour ramener les nouveau-nés à la vie.

Tout cela n'était qu'inepties blasphématoires et je priais continûment pour l'âme de votre mère comme pour la mienne, nul doute. Mais nos voix doivent résonner aux saintes oreilles de Dieu comme un tumulte de clameurs et tout ce qu'un pécheur peut faire est d'espérer que le Seigneur prête attention ne serait-ce qu'à un seul mot.

En tout cas, souviens-toi, Leah-Lou, que ce fantôme de colporteur est arrivé à la toute fin du fameux hiver 47-48, le plus terrible de mémoire d'almanach. Je tiens pour responsable de mon écart de sobriété cette interminable, cette glaciale période d'obscurité, en apparence si profonde qu'elle ne semblait pas s'arrêter aux portes du Paradis mais se poursuivre *ad infinitum*, pour employer cette expression latine. Votre mère voyait déferler sur le monde une abondante pluie de présages. Les créatures des bois surveillaient la maison, disait-elle, et complotaient comme si le froid, sans doute, leur avait aiguisé l'esprit. Notre haleine prenait forme de dragons et autres. Les métaux craquaient comme de vulgaires brindilles. Et puis, un matin, votre mère s'est mise à hurler, le doigt tendu vers la fenêtre de la cuisine. Comme de juste, on lisait, écrits dans le givre, les mots *Allez-vous-en*.

S'en aller, c'était sans contredit ce que tes sœurs désiraient pour elles-mêmes. Elles mouraient d'ennui cet hiver-là et se plaignaient continûment de devoir aller au lit si tôt après le souper, comme si elles comptaient sur Dieu pour dispenser gratuitement l'huile à lampe et les bûches de pin. Et elles ne tarissaient pas sur Rochester, ses allées éclairées, ses canaux avec les défilés de bateaux du carnaval, ses vendeurs de crème glacée et toutes ses boutiques, remplies à craquer de babioles que nous n'avions pas les moyens d'acheter de toute façon. Ne tarissaient pas non plus sur Lizzie ni sur toi, mon enfant, soulignant à quel point ton chant et ta musique au piano leur manquaient, geignant que tu ne venais pas nous voir assez souvent, ce qui, bien entendu, était vrai comme parole d'Évangile. Elles taquinaient leur mère aussi, ayant inventé une sorte de langage sans queue ni tête pour lui embrouiller les idées.

Ne va pas croire un instant, d'après ce que j'écris sur elle, que je n'aime pas ta mère. J'ai bien de l'amour pour elle, mais il ressemble

à un vieux chat, du genre qui ne cesse de se glisser dehors pour revenir juste au moment où on le croyait raide mort. Je sais que nous formons un couple étrange aux yeux de la plupart, elle, femme plantureuse, toujours à gémir, à se tracasser, à parler sans cesse, et moi, maigre comme un clou, plus petit d'une bonne tête que mon épouse élue et avare de paroles par-dessus le marché. Mais le Cantique de Salomon joue entre nous un air plein d'entrain, comme ce devrait être le cas dans chaque mariage. Et ne va pas non plus t'imaginer que je n'aime pas tes sœurs, car c'est tout le contraire, bien que j'aie manqué de temps pour assister à leur croissance. Je devais faire la paix avec Notre-Seigneur, comme je le dois encore aujourd'hui, et cette entreprise exige beaucoup de temps. Ce qui est sûr, c'est que je regrette maintenant de les avoir négligées toutes les deux. Elles avaient besoin qu'on s'occupe d'elles. Votre mère se trouvait vieille comme la bienheureuse Sarah lorsqu'elle les a mises au monde, ce qui, à n'en pas douter, n'a fait qu'augmenter sa disposition superstitieuse à leur égard. Mais il faut dire qu'elles ont toujours été singulières, vigilantes comme des chouettes, même aux langes, faciles à prendre pour ces créatures des contes anciens, celles qui se choisissent une famille par commodité, mais qui ne font qu'attendre le bon moment pour exercer leurs ravages. Non, cela, je le biffe. C'est une pensée blasphématoire et, en outre, peu charitable. J'ai permis que votre mère soit leur unique flambeau. Leur insubordination est ma faute *in toto*, pour employer une autre expression latine.

Leah-Lou, c'est moi qui ai entendu ces bruits le premier, non tes sœurs. D'abord les bruits de pas, ensuite un glissement furtif. Il faisait noir comme une nuit d'Égypte, sans un filet de lune, et l'origine des sons était difficile à situer. La salle de séjour ? L'entrée ? Derrière la porte de notre chambre à coucher ? En tout cas, ces bruits rendaient le sommeil malaisé, et puis ils sont devenus si forts qu'ils ont éveillé votre mère, et c'est ainsi que tout a commencé. Elle m'a secoué, même si j'étais déjà bien réveillé, maudissant silencieusement le goût du whisky dans ma bouche, le flacon vide calé sous notre lit conjugal.

— Entends-tu ça, John ? a soufflé ta mère. Seigneur, où est l'amadou ? Où est la chandelle ? me demanda-t-elle, et ainsi de suite.

Moi, tout en maugréant à propos de tout ça, j'ai néanmoins allumé le bout de chandelle assez obligeamment, puis je suis parti voir de quoi il retournait. Sans rien trouver, comme de juste. L'odeur d'humidité n'avait fait qu'empirer pendant le long hiver pour envahir toute la maison. Près du seuil, j'ai repoussé une motte de terre et j'ai ravivé les braises dans la cuisine.

Tes sœurs étaient blotties dans le lit avec votre mère quand je suis revenu. Elles avaient allumé toutes les chandelles et les ombres de la nuit paraient sur les murs. J'ai dit que c'étaient des rats.

— Des rats ? Des rats ? criait presque votre mère. Les rats portent-ils des bottes ? Dis-moi ?

Elle serrait tes sœurs contre ses généreux avantages, une de chaque côté. J'ai essayé autre chose :

— Des planches. Dans le vent.

— Vente-t-il dehors ? Dis-moi ? Je ne l'entends guère. John ?

Ensuite, j'ai suggéré que les voisins se livraient à des libations, tentative ridicule, je l'admets aujourd'hui.

— Nos voisins sont-ils donc des géants ? Dis-moi ?

Les bruits sourds se reproduisirent, ils étaient certainement dans la pièce, avec nous. C'est alors que j'ai remarqué l'odeur de pommes. De pommes ! Et puis quoi encore ? me suis-je demandé. Au même instant, ta mère et les filles ont hurlé à l'unisson. Tu n'as jamais rien entendu d'aussi épouvantable. Ensuite le bois du lit s'est mis à trembler et le plancher à vibrer. Pour des filles terrifiées, tes sœurs ne manquaient certainement pas de ressources. Katie a lancé :

— Monsieur Pied-Fourchu, faites comme moi.

Elle a frappé dans ses mains et figure-toi que les coups ont répété le même rythme. Ta mère utilise plusieurs noms pour désigner le Diable. Monsieur Pied-Fourchu, le Grand Cornu, le Malin, le Maudit, et ainsi de suite. À l'entendre, on croirait qu'ils sont nombreux, mais il n'y en a qu'un seul, comme il n'y a qu'un seul Dieu, et un Dieu sévère de nature. En tout cas, que Katie évoque le Diable, ça n'a fait qu'énerver ta mère encore plus. Ensuite Maggie aussi a obtenu que les coups répètent ses claquements de mains, puis Katie a décrété que c'était la veille du premier avril et que quelqu'un nous jouait un tour. Votre mère a répondu :

— Mais il n'y a personne d'autre dans la maison. Dis-moi ? John ?

J'ai réfléchi et j'ai dit non, mais je l'ai entendu de nouveau. Cette espèce de glissement furtif. En dessous des bruits et de toutes ces sottises. Votre mère s'est mise à poser des questions au « fantôme » qui lui a indiqué l'âge de ses enfants, même celui de la petite morte au berceau. À la scène qu'elle a faite alors, on aurait cru que les eaux de la mer Rouge venaient de s'écarter, comme si elle ne savait pas déjà l'âge de sa progéniture.

— Êtes-vous le colporteur ? a-t-elle voulu savoir. Dites-moi ? Ce pauvre homme assassiné par ici pour ses cinq cents dollars ?

J'ai fait remarquer qu'aucun colporteur ne porte cinq cents dollars sur lui, que ce n'était qu'une histoire à dormir debout, que chaque village a son colporteur assassiné, son suicidé qui hante le carrefour ou son fantôme d'enfant gémissant comme un malheureux. À ce moment, l'esprit frappeur n'était pas trop sûr de lui, mais ta mère peut se montrer têtue comme une mule à l'occasion et le revenant n'était pas à la veille de s'en tirer autrement qu'en étant un colporteur assassiné, la gorge tranchée et comme de juste, enterré là, dans notre caveau. Les filles se sont montrées fort ébranlées et mortes de peur une fois ce fait établi, mais elles n'ont pas tardé à s'installer dans cette routine de coups et réponses comme si elles avaient fait cela toute leur vie.

Cela aurait dû se terminer là, Leah-Lou. J'aurais dû mettre fin à tout ça, mais j'ai gardé le silence pour des raisons qui m'appartiennent. Vite comme le tonnerre de Dieu, les voisins se sont agglutinés autour de la bicoque tandis que d'autres arrivaient de près et de loin. Ils ont creusé dans le caveau jusqu'à ce qu'il soit truffé de trous et certains se sont irrités et ont dit que notre famille blasphémait en prétendant que les morts pouvaient parler.

C'est votre mère qui a insisté pour que nous allions chez David. Elle pensait que le fantôme ne nous suivrait pas et que nous échapperions ainsi aux attroupements et à tout leur tintamarre. Moi, je lui répétais tout le temps que c'étaient des balivernes et qu'elle devait ignorer les coups. Je lui disais : « Avec le temps, tu t'y habitueras. À la longue, tu ne les entendras quasiment plus. » Mais nous y sommes allés pareillement, chez David ; ta mère avait ce regard contre lequel toute objection n'est que bavardage inutile.

Ta mère voulait t'écrire et te supplier de venir. À cela, j'ai dit non et elle a cédé. Ce que je craignais, c'était que tu n'attaches à ces coups plus d'importance que nécessaire, que tu ne t'attires des ennuis ou peut-être même une catastrophe, et quand je t'ai offert l'écrin à bible dans le champ d'avoine juste avant ton départ, cette peur n'a fait que croître et je ne pouvais plus l'ignorer. D'où cette lettre.

Ignore ces bruits, Leah-Lou. Je te le répète. Ils n'ont rien à faire avec toi ni avec les filles. Les relations de cause à effet ne manquent pas en ce monde.

Affectueusement, ton père,

John D. Fox

P.-S. La maison avance bien. J'envisage de peindre l'entrée en vermillon car je me souviens que tu aimes cette teinte. Et ne t'inquiète pas de ma consommation de spiritueux. Cela n'arrivera plus, au grand jamais. Cette nuit-là, celle des premiers « coups », n'était qu'un écart stupide. Je ne t'abandonnerai plus jamais, je le jure, Leah-Lou.

Leah replie la lettre de son père en un menu rectangle. Réfléchit, puis la glisse dans l'écrin à bible. Munie d'un petit sac de graines, elle sort dans la limpidité de ce matin de printemps, entre dans Mechanics Square et s'installe sur un banc étroit, à bonne distance des autres promeneurs. Les passereaux qui viennent de ressurgir après leur disparition hivernale font jaillir des diamants d'eau du haut de leur bain sur pied. Certains savants disent qu'ils passent l'hiver en hibernation sous terre. D'autres, plus fantastiquement, prétendent qu'ils volent jusqu'en Afrique, autant dire la Lune, et cela aussi, c'est une théorie.

Leah répand quelques graines et d'autres oiseaux viennent se poser sur les dalles. Le loriot, la fauvette. Le bruant vespéral et le tyran tritri. Le goglu. Le pinson. Elle sait en identifier beaucoup. Heureuse comme une chercheuse de trésors quand elle en découvre une nouvelle espèce. Bizarrement, elle ne souhaite pas les faire empailer ni les disposer dans une armoire à curiosités pour les contempler à loisir, bien que ce soient des oiseaux, un vol de pigeons voyageurs plus précisément, qui lui aient infligé le réseau de cicatrices qui couvre ses avant-bras. Cet incident, dont seul son père a été témoin, se fonda dans les brumes du temps et ne lui occasionne ni terreur ni ressentiment, que la certitude d'avoir été marquée d'une certaine manière, certitude qui grandit chaque fois qu'elle entend, comme en ce moment, les oiseaux interpréter ce qui doit être la musique de Dieu pour le plaisir de Dieu ; sinon, pourquoi leur ordonnerait-Il de chanter ? Quel dommage que Leah n'ait pas l'audace de composer de la musique qui gazouille, qui trille, de la musique improvisée, sans motif clair ni fin évidente. De la musique éclatante de couleurs. Le genre de musique qui ferait plaisir à Dieu. À Leah aussi, sans aucun doute. Mais qui dérouterait tous les autres.

Elle lance ce qui reste des graines. Écarte de son esprit toute idée de son père, de sa lettre. Elle doit aller réveiller les filles. Elle leur dira : « Cela suffit. » Ce fantôme de colporteur doit partir. Il ne sert à rien parmi les vivants, à part irriter les voisins. C'est déjà quelque chose... mais tout de même. Son père a sans doute raison. Elle ne doit pas accorder trop d'importance aux bruits. Ce serait courir après les ennuis, ou même la catastrophe.

À cet instant précis, un cardinal rouge vif, plus gros que tous les autres, se jette sur les dalles. Les autres oiseaux ne sont pas de taille contre lui. Ils se dispersent tandis qu'il s'approprie ce qui reste par terre.

Une quinzaine de jours plus tard, c'est au tour de Leah d'écrire une lettre qu'elle adresse uniquement à sa mère. Les filles la réclament, et puis Leah aurait bien besoin de son aide pour la cuisine et les soins du ménage. Sans compter l'arrivée de Calvin Brown la semaine dernière, ce qui n'est pas une mince affaire. Leah sait qu'elle jouit d'une réputation solide comme le roc de Gibraltar. Mais la présence de sa mère serait bien utile pour faire taire les mauvaises langues qui pourraient trouver le grand garçon dégingandé trop séduisant, trop dévoué pour n'être qu'un frère adoptif.

30 juin 1848

Mère chérie,

J'ai à vous annoncer une nouvelle d'une grande et terrible importance. Il faut que vous veniez à Rochester sur-le-champ. Les filles et moi avons tant besoin de votre soutien et de votre présence rassurante. J'imagine que Père a trop à faire avec son projet de construction de maison et il m'a dit que je devais ignorer les bruits et qu'ils n'ont pas la moindre importance. Je ne suis absolument pas d'accord, aussi bien essayer d'ignorer un taureau qui charge ou un crescendo musical !

Alors, dès l'instant où il a entendu parler de nos difficultés, notre cher Calvin est accouru à Mechanics Square. Que nous avons besoin de son viril courage la nuit dernière. Doux Seigneur. Ma parole ! Quelle terreur, quels ravages. Cet infâme revenant devait avoir volé les chandelles, car on ne trouvait personne dans l'obscurité et nous étions aveugles comme des taupes tandis que le spectre soulevait notre lit et déchirait nos draps. Il fut bientôt rejoint par d'autres et ces horribles choses ont alors bombardé Calvin de pelotes de laine et l'ont frappé à coups de chandelier. Sa lèvre saignait. La comédie s'est arrêtée là, je vous l'assure. J'ai joué l'infirmière de mon mieux. Calvin me suppliait de lui tamponner la lèvre toujours plus fort afin d'étancher l'épouvantable saignement tandis que Margareta, Katherina et Elizabeth nous observaient, en larmes. Alors Calvin m'a saisi la main et juré de nous protéger ou de mourir dans cette

entreprise, de tout abandonner pour moi, pour nous, et ainsi de suite. Il élaborait toutes sortes de stratégies, de plans de combat. Tu sais comment il est.

Naturellement, cela ne constitue pas une nouvelle d'une grande et terrible importance. Non, la voici : ce sont maintenant des multitudes d'esprits qui se manifestent. À croire qu'une porte céleste s'est ouverte entre le monde des vivants et celui des bienheureux défunts, qui font entendre, je dois le dire, une véritable symphonie pathétique. Quant au fameux colporteur, je l'ai rondement renvoyé à son caveau. On n'a plus besoin de lui comme intermédiaire. Les sœurs Fox sont maintenant les seules porte-parole des esprits.

Votre fille toujours affectionnée,

Leah

Elle plie la lettre, fait fondre la cire pour le sceau, appelle :

— Calvin ? Calvin !

Aussitôt, il apparaît dans l'embrasure de la porte de sa chambre, la lèvre toujours gonflée par la violence des esprits la nuit précédente. Mais sa mine fatiguée s'éclaire d'un grand sourire lorsqu'elle lui demande de poster la lettre à Arcadia.

— Ce sera vite fait, bien fait, Leah, assure Calvin, dont la voix possède un ton nasillard et un timbre hésitant que Leah trouve quelque peu horripilants.

Il repousse une mèche brune tombée devant ses yeux.

— Oui, qu'y a-t-il d'autre, cher ?

— Rien, sauf... sauf que je posterais n'importe quoi pour toi, Leah. J'irais moi-même, à pied, jusqu'au bout du monde.

Sourire de Leah.

— Oh, je doute d'avoir jamais besoin d'expédier quelque chose aussi loin.

CHAPITRE 5

Cinq jours après notre rencontre, ma patiente me déclara à brûle-pourpoint qu'elle avait envie de sucreries.

— De sucreries ? De quel type, madame ? Sucre candi ? Réglisse ? Chocolats suisses ? Dois-je courir à toute vapeur vous en quérir une ribambelle ? Ai-je l'air d'une servante ? D'une soubrette en tablier brodé ?

— Non, et vous m'en voyez désolée, madame Mellon, sourit-elle.

Et de m'expliquer qu'elle pensait aux Post et à leurs pastilles d'apothicaire. Ainsi qu'à Calvin, son « ersatz » de frère.

— Celui dont je viens de vous parler ? Il sentait perpétuellement le gingembre confit et le chocolat des friandises qu'il confectionnait. Il rêvait d'ouvrir un jour sa propre confiserie. Hélas et misère, il l'aurait sûrement fait s'il ne s'était pas écarté de son projet.

— Les jeunes hommes se laissent facilement écarter de leur route. Ils se contentent de suivre, tra la la, même à l'âge de raison, même une fois prévenus, dûment mis en garde contre les idéaux chevaleresques... Ah, voici votre remède. Tenez.

Je versai du laudanum dans son gobelet, répandant une ou deux gouttes par inattention, je l'admets. Je m'explique : j'avais vu mon fils tomber sous l'emprise de la rhétorique et de tout le brouhaha qui avaient précédé la guerre contre l'esclavage. J'étais d'accord avec la cause essentielle, comme de juste, mais pas avec la méthode, je parle de celle qui consistait à employer de jeunes hommes

comme chair à canon, pour remplir les fossés ou les feuilles de pointage d'un maudit général.

— Est-ce qu'il en reste ? s'enquit ma patiente en me tendant des deux mains son gobelet vide, comme une pauvre sa timbale en fer-blanc.

— Non, non, cela suffit pour le moment. Mais si c'est tellement important, j'imagine que je pourrais vous apporter des bonbons à un sou la prochaine fois.

Sur quoi je sortis mon tricot (dont je n'avais toujours pas trouvé la forme) en ajoutant :

— J'ai tout mon temps si vous avez besoin de parler, ma caille.



Un soir de juillet détrempé par la pluie, Maggie, à l'abri dans la pharmacie des Post, regarde fixement la fiole colorée qui illumine la devanture telle une lune verte. Près d'elle, le commis s'occupe d'une jarre de sangsues.

— Ce sont des créatures de Dieu comme les autres, dit-il à Katie.

— Ça ne se voit pas tout de suite, réplique la petite. Je les aurais prises pour des bâtons de réglisse... Enfin, jusqu'à ce qu'elles se mettent à gigoter et tout.

Maggie coule un œil vers Amy et Isaac Post, en grande conversation avec Leah à l'autre bout du comptoir. Les Post sont des gens anguleux dont les aspérités s'assemblent aisément, comme les morceaux d'un casse-tête en bois pour enfants. Mais ils n'ont rien d'enfantin, se dit Maggie. Amy porte avec fierté son absence de beauté, son visage oblong, ses cheveux d'ardoise tirés en arrière. Son regard perçant. Isaac, lui, a les yeux les plus sages du monde. En général, il arbore au-dessus de son menton barbu un sourire béat. Pas aujourd'hui. À vrai dire, Maggie ne se souvient pas de l'avoir jamais vu si troublé, si incertain.

— J'aimerais tant que m'man soit là, souffle Katie à Maggie. Je veux dire *ici*, précise-t-elle en désignant la pharmacie, ses étagères chargées de teintures, de poudres et d'onguents dans leurs ampoules et leurs fioles, transparentes afin de révéler leur couleur et leur nature véritables.

— Moi aussi, soupire Maggie.

La présence et le soutien sans réserve de Mère sont devenus étrangement réconfortants. Après avoir quitté Arcadia dès l'instant où elle a reçu la lettre de Leah décrivant l'amplification des phénomènes et l'appelant à l'aide, elle se trouve actuellement dans la maison de Mechanics Square avec Calvin et Lizzie, car Leah a insisté pour qu'ils restent tous les trois afin d'observer si les esprits se manifestent pendant les heures du jour. Depuis qu'ils ont assailli Calvin à coups de chandelier et de pelotes de laine cette nuit de la semaine dernière, Leah est d'avis que tout est possible.

— Ça va aller, Kat, chuchote Maggie.

— Quoi donc ? demande Katie, toujours absorbée dans la contemplation des merveilles de la pharmacie.

— Tout.

Oui, tout, se dit Maggie, car lorsque Leah aura conté aux Post les événements de Hydesville et de Mechanics Square, ils vont sûrement hocher la tête, médusés. Puis ils vont asseoir Maggie et Katie et les rassurer de leur bonne vieille parlure réconfortante :

— Ne vous tourmentez plus, petites colombes. Vous pouvez cesser à cette heure. Il n'est point trop tard. Tout cela est fort compréhensible. Vous êtes si jeunottes.

Oui, voilà ce que diront les Post. Ils ne considèrent pas l'enfance comme une maladie inévitable ni une épreuve à endurer, mais comme une phase d'innocence bénie. Voilà pourquoi ils adorent les enfants, les leurs, Maggie, Katie et tous les autres à qui ils ont affaire. Jamais ils ne fouettent ni ne tancent, parlant plutôt aux enfants comme à des êtres doués de raison et de motifs sensés. Et ils ne chargent surtout pas les enfants de corvées ou de responsabilités. Pour cela, ils ont une bonne. Machteld. Elle a les hanches larges, le visage taché de son et elle sert aussi les clients de la pharmacie.

Osant regarder de nouveau à l'autre bout du comptoir, Maggie voit Amy secouer la tête. En signe d'incrédulité ? De désaccord ? D'admiration ? Peu importe, sa réaction ne peut être que sincère. Amy Post est toujours honnête.

Toujours à la défense de ce qui est bon. De la vérité. Maggie médite le mot *vérité*, que les quakers écrivent avec un V majuscule et considèrent comme un synonyme de Dieu, ou quelque chose d'approchant. Et Jésus est la Lumière absolue, mais un homme à part entière.

— Il n'est pas le fils de Dieu, alors ? a demandé un jour Maggie à Amy.

— Nous sommes tous enfants de Dieu, a-t-elle répondu de sa manière grave et bienveillante.

À ces mots, Maggie s'est aperçue que rien n'était aussi simple qu'elle l'aurait cru. Une chose peut très bien en être deux, ou même trois différentes en même temps.

Katie se glisse au côté de Maggie.

— Tu crois qu'ils vont nous laisser prendre un peu de réglisse ? Je n'y ai jamais goûté. Jamais jamais. Je vais mourir si je ne peux pas y goûter.

Maggie pose un doigt sur ses lèvres. Machteld s'est retournée pour les observer avec une drôle d'expression toute plissée que Maggie ne parvient pas à lire.

— Balivernes, tu as toujours le tracassin, murmure Katie.

Le trio formé par Amy, Isaac et Leah se resserre. Baisse le ton. Les Post lancent en direction de Maggie et de sa sœur des regards de plus en plus stupéfaits.

— Kat, Kat, tu te souviens du nom des deux petiots d'Amy et d'Isaac, tu sais, ceux qui sont morts. C'était quand, il y a six ans ? Pense vite.

— Mildred ? Non, attends. Matilda et... Henry. Et réglisse.

Elle sourit.

— Ce n'est pas un nom. Mais j'en veux vraiment un bout.

— Pour l'amour du ciel, demande au commis... Mais souviens-toi de tes bonnes manières, hein.

Ce que fait Katie. L'employé lui en tend deux tresses. Katie s'enroule la sienne autour du poignet et en mâchonne l'extrémité :

— Êtes-vous un esclave évadé, m'sieur ?

— Katie, tes manières, siffle Maggie.

Le commis s'esclaffe. Il est plutôt jeune, grand, mais tordu d'un côté.

— Non, mam'zelle, je suis un homme libre. Voulez-vous examiner mes papiers ? Non ? Excusez-moi, alors.

Il s'occupe d'un garçon qui vient d'entrer dans la pharmacie en chantonnant :

— Du remède universel Coverton. De la lotion tonique pour les cheveux. Une pinte d'huile de ricin. Une autre de sirop vermifuge. Une plaque de tabac à chiquer. Un bâton de menthe poivrée.

Il hoche la tête pour montrer qu'il a terminé, l'air aussi fier que s'il avait nommé tous les anges de l'armée du bon Dieu.

On voit souvent une file d'enfants dans la pharmacie des Post. Nul besoin de marchander, cet art adulte. Les Post seraient aussi incapables de demander trop cher que de se faire bandits de grand chemin, un pistolet dans chaque main. Ils marquent toutes leurs marchandises d'un prix honnête. Ils n'ont pas cloué sur le comptoir une pièce à comparer avec la fausse monnaie, ni caché dessous de l'argent mis en gage. Voilà pourquoi leur pharmacie est si prospère. Apparemment, l'honnêteté, ça rapporte. À cette idée, Maggie sent sa gorge se serrer.

— Celui-là, vous aimez ?

Maggie lève les yeux, voit Machteld lui tendre, dans sa main ouverte, un bonbon à la menthe pelucheux. Machteld parle anglais avec un accent, bien qu'elle vive avec les Post depuis plusieurs années. Toute sa famille a été emportée par la fièvre sur le bateau qui les emmenait en Amérique. Maintenant, les Post sont sa seule famille.

— Non, merci, Machteld. La menthe me rappelle le sirop pour la toux, et je déteste ça.

Machteld referme son poing d'un air si désolé que Maggie a presque envie de s'excuser. Mais pour l'amour du ciel, pourquoi Machteld se sent-elle constamment obligée de lui offrir des cadeaux dont elle ne veut pas ? D'insister pour

qu'elles deviennent amies alors que Maggie, de toute évidence, n'apprécie même pas sa façon de respirer ?

— Mais quelle preuve avez-vous ? C'est trop remarquable, dit Amy à Leah, assez fort pour que Maggie l'entende sans difficulté.

Katie, en proie à une vive inquiétude, mâchonne sa réglisse de plus belle. Maggie devine ce qu'elle pense : comme Amy n'élève jamais le ton, impossible de savoir ce que cela peut augurer.

— Amy et Isaac, ils vont comprendre, chuchote-t-elle à Katie. Eux entre tous, c'est sûr. Et tout sera comme avant, Kat, promis. Parce que c'est allé trop loin, tout ça. Je veux dire, c'est clair pour tout le monde.

— Tout ce que je veux, c'est retourner à Mechanics Square. M'man a dit qu'elle ferait de la mousse aux pommes. Et Lizzie est chanceuse, elle va aider Calvin à préparer du chocolat, à boire, je veux dire.

Maggie soupire. Mousse aux pommes. Chocolat. Plaisirs enfantins.

— Je crois qu'elle me manque, notre bonne vieille campagne endormante, ajoute Katie, perplexe. Comment est-ce possible ?

— C'était si simple, réplique Maggie tout en séparant en deux sa tresse de réglisse.

Katie regarde anxieusement pendouiller les deux brins.

— M'man dirait que c'est mauvais signe. Vraiment très mauvais.

— Ne fais pas ta girouette, ne sois pas si...

Maggie ne finit pas sa phrase car Amy et Isaac se hâtent dans leur direction, Leah sur les talons.

— Assoyez-vous, petites colombes, assoyez-vous, dit Isaac.

Il mène Maggie et Katie vers la banquette de la vitrine, couverte d'une résille de reflets verts projetés par la fiole colorée.

— Votre chère sœur vient de nous apprendre ce que vous avez fait.

Maggie écarquille les yeux vers Leah.

— Ah bon ?

— Ah, petits anges, soupire Amy. Nous vous avons toujours soupçonnées d'être spéciales d'une manière ou d'une autre. Sans doute le moment est-il venu.

— Spéciales ? demande Maggie. Comment ?

— Quel moment ? veut savoir Katie.

— Celui de l'avènement de l'Esprit universel, mes chéries, annonce Amy. Où le monde sera rétabli dans l'unité et dans les desseins du Christ. Les affamés nourris. Les démunis vêtus. Où la compassion régnera. Oh, je vous en ai déjà parlé.

— Ah oui, ça, soupire Maggie.

— Ça me revient maintenant, ajoute Katie.

Amy s'agenouille devant Maggie, une expression étrange sur le visage :

— Si c'est... si c'est la vérité et non, disons, un phénomène de l'air, du vent ou de pareille sorte, alors nous pourrions nous entretenir de nouveau avec eux.

— Qui ça ? Enfin... avec qui ? demande Maggie, sachant très bien de quoi il s'agit.

— Voyons, avec nos enfants montés au ciel. Notre cher Henry. Notre douce Matilda.

— Henry. Matilda, répète Maggie, impassible.

Oui, Kat avait bien retenu leur nom. Maggie comprend mieux l'expression d'Amy à présent : l'espoir ranimé. Isaac a exactement la même. Il pose une main sur l'épaule d'Amy.

— Nous prions incessamment pour eux, mais cela ne souffre pas la comparaison avec leur chère présence.

Leah se tourne vers Maggie, puis Katie.

— Je leur ai expliqué, mes chéries, comment nous avons devisé non seulement avec le colporteur, mais ensuite avec d'autres esprits, que c'est votre innocence à toutes deux qui les attire, que si vous appelez l'un ou l'autre des esprits, ils viennent plus souvent qu'autrement, particulièrement si leurs chers vivants sont présents eux aussi.

— Oui, les esprits nous aiment ben fort, répond Katie.

— On dit « bien fort » mon trésor, la reprend Leah.

Maggie a beau ouvrir et fermer la bouche, les mots qu'elle voudrait prononcer sont impossibles à émettre. Elle fait une nouvelle tentative, mais juste au moment où ils vont prendre forme, la porte de la pharmacie s'ouvre à toute volée.

Calvin. Le visage grave, ruisselant de pluie. Lizzie, en larmes, s'accroche à son bras. Calvin leur apprend la triste nouvelle. Leur petite nièce Ella brûle d'une forte fièvre. On ignore si elle survivra. Mère est déjà partie pour Arcadia. Tout le monde doit l'y rejoindre. Maggie s'aperçoit à peine que Leah les guide vers la porte de la pharmacie, mais elle entend Katie balbutier :

— C'était vraiment très mauvais signe que Mag divise sa réglise. Je le savais.

— Sors-toi cette idée de la tête, Katherina, lui ordonne Leah. Les relations de cause à effet ne manquent pas en ce monde.



— Je vous ai dit à quel point ils étaient honnêtes ? Les Post ? s'enquit ma patiente.

— Oui, ma caille, d'ardents défenseurs de la vérité, rien de moins.

— Permettez-moi de me rétracter. Ils n'étaient pas parfaitement francs.

— On l'est ou on ne l'est pas, ai-je marmonné (à cette époque, je n'avais aucune patience pour les positions de conscience équivoques).

— Voyez-vous, une nuit où nous dormions chez les Post, à Rochester — cela se déroulait avant notre déménagement à Hydesville, avant la venue du

colporteur —, toujours est-il que cette nuit-là, j'ai été tirée de mon sommeil par des bruits de pas étouffés, des chocs, des voix confuses. Cela venait d'en haut, du grenier. Terrifiée, j'étais convaincue que les fantômes de Matilda et d'Henry Post jouaient à l'échelle de Jacob, aux osselets ou à quelque chose du genre. Persuadée qu'ils allaient descendre subrepticement m'étrangler avec leurs petites mains froides. Aucun des autres enfants ne s'est réveillé, Katie non plus, mais j'ai passé la nuit les yeux ouverts comme une chouette. Le matin venu, j'ai découvert la véritable source de ces bruits.

Puis elle se replongea dans ses pensées.

— Eh bien ?

— Oh, il s'agissait d'esclaves évadés cachés au grenier. La maison des Post faisait partie de l'Underground Railroad². C'était la première fois que j'entendais cette expression et toujours, par la suite, je me le suis représenté comme un réseau de tunnels creusé sous les rues et les avenues ordinaires, existant comme dans une dimension féérique, avec des gares en déclive, aux couleurs vives, parcourues d'êtres d'une grande beauté qui montaient et descendaient de trains bruisants, emplis d'une résolution joyeuse. J'imaginai des murs incrustés de pierres étincelantes. Sous terre, voyez-vous, l'obscurité perdait tout son pouvoir. Et il était parfois bon de garder un secret. Nécessaire. Vertueux.

— Quelle imagination débordante vous avez, ma caille. Vous auriez pu être poétesse. Défendre les bonnes causes. Comme une Samaritaine.

Elle eut un petit rire sec comme si, à ce moment-là, elle voyait défiler devant elle toutes les occasions ratées de sa vie. J'en maudis ma langue incontrôlable. Je suis franche de nature. Je ne dissimule pas, je ne maquille pas la vérité des choses, je veux dire par là que je suis souvent brusque et manque parfois de tact.

— Oh, mais vous avez bien raison en ce qui concerne les lois des hommes, poursuivis-je. Elles ne sont pas toujours bonnes, ni justes. Et elles se trouvent souvent en désaccord avec les lois du Ciel. Quelle honte.

2. Le chemin de fer clandestin, réseau de soutien aux esclaves fugitifs (NDLT).

Je poursuivis en dépeignant l'esclavage comme un mal d'une profondeur abyssale. Je parlai de conscience morale et de tout ce qui s'ensuit. Ma patiente, cependant, semblait à peine écouter mon bavardage philosophique.

— Bon Dieu, qu'il fait chaud ici, gémit-elle, bien qu'il fît frais dans la mansarde ce jour-là.

Elle réarrangea les couvertures et revint aux Post, sans le moindre encouragement de ma part. Ce qui ne m'empêcha pas d'écouter.



Doux Jésus, allons-nous finir ? Cela va-t-il jamais se terminer ? se demande Maggie. Le repas de midi chez les Post dure une éternité en ce jour caniculaire de la mi-juillet. Coincée entre Mère et Leah, Maggie étouffe au milieu de visions où elle se voit fondre en bloc de glace couvert de bran de scie, emporté par la carriole du glacier. Elle envie presque les quatre enfants des Post, qu'on a renvoyés à l'école. *Pense à de la glace*, articule-t-elle à l'intention de Katie qui sue tout autant, ainsi qu'au milieu d'une forge. La petite hausse les épaules en se tamponnant les yeux, qu'elle a gris cendre aujourd'hui, et rougis par les larmes.

Lizzie, qui trône en bout de table, remue ce qui reste de son repas avec les pointes de sa fourchette. Leah tapote la table lentement, délibérément, comme si elle entendait un chant funèbre. Mère tripote sa manche en reniflant. Elle porte le noir du deuil, tout comme Maggie, comme Katie, Lizzie et Leah. Trois semaines se sont écoulées depuis la mort de la petite Ella.

— Les esprits nous honoreront-ils de leur présence, crois-tu ? demande Amy à Leah.

— Ils semblent préférer notre maison, mais si nous nous comportons normalement, ils nous honoreront peut-être amplement.

Ce qu'elles font : elles finissent leurs assiettes en parlant de tout et de rien. Maggie suit la conversation sans en avoir l'air, habitude qu'elle a récemment perfectionnée et que Katie a adoptée elle aussi. Enfin les convives, quatorze en tout, passent à la salle de séjour en évitant comme des trappes les carrés de soleil. Maggie embrasse la pièce du regard. Pas de pompons, de fanfreluches ni de papier

peint. Ni de lambrequins aux fenêtres. Tout est simple. Fonctionnel. Dépouillé. Les murs sont blancs comme le lin. Pour tout motif, des tapis striés de rayures. Pourtant le salon a une beauté intrigante, quelque chose d'apaisant. Pourquoi ne suis-je pas apaisée, alors ? se demande-t-elle. Elle décide que c'est la chaleur, cette damnée chaleur omniprésente. Elle ne semble pas déranger Abigail Bush, cependant.

Potelée, sereine comme une poule qui couve, Abigail penche son menton rebondi sur son ouvrage de broderie. Henri, son mari, enlève nonchalamment des miettes de la moustache qui orne son visage rond et bilieux. Les Bush sont très liés avec les Post. Tout comme eux, ils sont quakers hicksites. Si Maggie se souvient bien, monsieur Bush vend des poêles à bois et Abigail est chef de file des suffragettes. Récemment, elle a même présidé la fameuse convention de Seneca Falls. Quel tapage cela a causé : qui a jamais entendu parler d'une femme choisie pour présider quoi que ce soit ? Maggie s'assoit sur le canapé à côté de Katie qui sirote son verre de cidre doux. Muette comme une carpe depuis la mort d'Ella, elle lui a avoué s'inquiéter constamment de dire ce qu'il ne faut pas au bon moment, ou ce qu'il faut au mauvais.

— ... et ce bourdonnement qui ne cessait pas, lance Ruth Culver à personne en particulier. Il m'a rendue quasiment folle. Il voulait dire quelque chose. Quelque chose de très important, à mon avis. Vous n'avez qu'à demander à mon Norman. Pas vrai, Norman ?

— Normand ? Nord ment ? susurre Maggie à Katie, imitant le ton revêché de Ruth.

La petite plonge un doigt dans son verre, ne sourit pas. Pendant ce temps, la silhouette malingre de « Nord ment » se glisse jusqu'à l'harmonium près duquel Calvin discute avec George Willets, un cousin des Post dégingandé aux cheveux carotte, criblé de taches de rousseur. Sensiblement du même âge que Calvin mais pas aussi beau, et de loin. Maggie et Katie se sont vite mises d'accord là-dessus.

— Non, non, Cal, proteste George d'une voix forte. Ce n'est pas Horace Greeley qui a dit « *Go West, young man* », mais Soule, du *Terre Haute Express*.

— Cela me semble une brillante stratégie, peu importe qui c'était, rétorque Calvin. Quelle aventure ce serait, non ? Partir aussi loin.

Norman Culver, tout en lorgnant sa femme Ruth, l'approuve sans réserve.

— Et les jeunes femmes, alors ? murmure à nouveau Maggie à l'oreille de Katie. Pourquoi on ne pourrait pas partir au loin, nous aussi ?

— On a... enfin, *nous n'avons pas le droit*, réplique Katie, comme si Maggie parlait sérieusement.

La voix de Leah s'élève au-dessus de la conversation générale.

— Le vote, Lemira ? Croyez-vous vraiment que nous l'obtiendrons bientôt, nous autres femmes ? Mon doux Seigneur, j'imagine difficilement que les femmes aient la vaillance requise pour la politique et autres activités masculines.

Leah s'adresse à madame Lemira Kedzie, quaker hicksite elle aussi et dont Maggie trouve qu'elle ressemble à un pivert avec son chignon démodé, son long nez effilé, ses petits yeux noirs et sa manière énergique de hocher la tête.

— Mais qu'est-ce que Lemira est venue faire ici, donc ? chuchote-t-elle à Katie, presque sans remuer les lèvres. Ou George. Ou même les Bush.

Katie hausse les épaules, si faiblement qu'on croirait qu'elle frissonne. Maggie poursuit :

— Enfin, les esprits qui parlent, on était censés garder ça pour la famille et les amis intimes, c'est ce qu'avait dit Leah. Ah, bonté divine, nos aînés sont pires que des bambins, à la façon dont ils jasant, jasant, jasant. S'ils ne font pas attention, tout Rochester sera bientôt au courant du retour en force des morts.

Elle prend une grande lampée du cidre de Katie. À peine fermenté, il a un goût fade, aigrelet.

Tout près, Leah, libérée de Lemira, promet à Isaac :

— Nous entendrons Ella quand le moment sera venu. Nous nous y sommes pris trop tôt, vois-tu. Il leur faut du temps, aux esprits, pour passer de l'autre bord, surtout ceux des enfants, qui ont tendance à lambiner. Oui, je ne fais que commencer à découvrir comment tout cela fonctionne. Au vrai, c'est comme entendre l'œuvre d'un nouvel orchestre de chambre audacieux.

Leah ne cherche pas à attirer l'attention, mais sa voix porte et tout le monde l'écoute. Pourquoi toujours elle ? se demande Maggie, surprise par ce léger accès de jalousie.

— Oui ! Voilà, s'exclame Isaac. Voilà qui explique pourquoi nos chers Henry et Matilda n'ont toujours pas manifesté leur présence. Ils étaient... sont... d'un âge si tendre qu'ils ont sans doute oublié le chemin du retour. Pourrais-tu les guider, possiblement ? Leur fournir des indications ?

— Des indications ? répète Leah à Isaac, comme pour mieux écouter le timbre de ce mot. Sans doute.

Isaac esquisse un de ses sourires béats.

— J'ai tout vidé, annonce Katie à Maggie en désignant sa tasse.

Puis elle se précipite sans un mot de plus vers le bol de cidre qui trône sur le buffet. Maggie remarque qu'elle ressemble à une ombre errante dans ses habits de deuil trop grands pour elle. Elle aimerait bien que les siens soient trop grands eux aussi. Leurs coutures frottent contre ses aisselles, son corset l'empêche de respirer. Elle tire sur ses manchettes, voit des bracelets de teinture noire sur ses poignets, revoit le petit cercueil d'Ella descendre dans sa tombe.

— Ta petite Ella est toujours avec nous, avait soufflé Leah à leur sœur Maria plus tard, à la veillée. Elle est heureuse, maintenant et pour toujours. Qui parmi nous peut en dire autant ?

Malgré tous ses efforts pour évoquer l'esprit d'Ella ce soir-là, Leah n'avait obtenu que le silence.

— Sens-tu la présence de notre chère Ella, Margaretta ? avait demandé Leah.

— Non, avait répondu Maggie.

C'était la vérité. Au milieu de tous ces gens en habits de deuil usés, Maggie ne ressentait qu'une peine immense.

Maggie sent quelque chose frôler ses jupons. Retenant son souffle, elle se risque à regarder sous le canapé. Pas de visage aux yeux énormes ni de miss Nettie serrée dans les bras d'Ella. Non, puisque Katie l'a déposée dans le cercueil avec

Ella. Il n'y a rien ici, rien que les pieds des vivants luttant pour un peu d'espace. Ruth se glisse à côté de Maggie :

— Notre Katie a trouvé un admirateur. Enfin, telle est mon opinion.

Maggie lance un coup d'œil à Katie, qui a atteint le bol de cidre et discute de très près avec monsieur John Robinson, avocat et ami de tous. Pour un homme dans la force de l'âge, il n'est pas vilain du tout. Il a toutes ses dents, tous ses cheveux, et porte un gilet de soie très chic.

— Ils ne font qu'échanger des politesses, rétorque Maggie à Ruth. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure à sa façon machinale de hocher la tête. Par-dessus le marché, c'est un vieux. Il a au moins trente ans.

Ruth, qui a elle-même largement dépassé la trentaine, fait la moue et s'éloigne. Quel don vaut-il mieux avoir, se demande Maggie : celui d'évoquer les esprits des morts ? Ou d'éviter les vivants assommants ?

— Henry, John, venez, lance Isaac. Il faut que vous voyiez mon invention.

Il entraîne Henry Bush et John Robinson, frôlant au passage Maggie, puis Lizzie, absorbée dans la contemplation du cadran solaire du jardin. Elle s'évente avec un éventail en papier de sa confection, telle la marquise de Carabas. Depuis l'enterrement d'Ella, Lizzie est froide avec Maggie et Katie, et même avec Leah. Réticente à se joindre à leurs jeux, quels qu'ils soient, elle préfère se plonger dans ses livres français, ses accessoires de couture et ses carnets à dessin. Les natures mortes, voilà ce qu'elle préfère : bols de fruits, fleurs, enfilades de portes. Elle a même déclaré que les sujets imaginaires ou artificiels représentent une ridicule perte de temps, idée que Maggie ne saurait entièrement désavouer.

Quatre heures sonnent à l'horloge normande. Henry, John et Isaac reviennent du bureau de ce dernier. Isaac porte une planche rectangulaire de la taille d'un plateau de service. Sur la partie supérieure sont inscrites les lettres de l'alphabet ; sur la partie inférieure, les nombres de un à vingt, et en dessous, des mots simples : *et, donc, toi, elle, lui, nous, eux*, et ainsi de suite.

— Invention, c'est sans doute un bien grand mot, déclare Isaac aux deux hommes avec sa modestie habituelle. Cette tablette ne fait qu'aider les esprits à communiquer en leur permettant de parler très longtemps, sans fatigue ni souci.

Voyez-vous, il leur suffit de frapper lorsqu'on indique la lettre, le mot ou le nombre voulu. C'est bien plus expéditif que notre ancienne méthode consistant à épeler chaque mot en récitant l'alphabet, tout en attendant qu'un coup soit frappé une fois chaque lettre atteinte.

— Peut-on espérer plus de clarté ? veut savoir John Robinson. Ils s'expriment souvent en termes assez vagues.

— Oh, j'espère que les esprits pourront maintenant nous donner une description complète de l'au-delà ainsi que de la nature de Dieu et du Paradis, répond Isaac.

— C'est monumental, ce phénomène du retour des morts, intervient Henry Bush, une expression ravie sur son visage bilieux. Un tournant de l'Histoire.

Maggie, qui écoute la conversation, sent son cœur couler à pic, lourd comme un fil à plomb. Il fait encore plus chaud que tout à l'heure.

— Quelqu'un veut jouer aux gages ? demande-t-elle à la ronde. Ou à cache-tampon ?

Personne ne répond à l'offre de Maggie. Pas plus sa mère, toujours la première à trouver l'endroit où est caché l'objet, que Leah, pourtant imbattable aux gages.

— Aux charades, alors ? insiste Maggie en regardant Katie, dont c'est le jeu favori.

La petite hausse les épaules. Maggie suggère ensuite l'épreuve du rire en pensant à Ruth Culver qui gagne la plupart du temps, elle qui n'a jamais souri de toute sa sainte vie.

— Sois patiente, chère, lui enjoint Amy avec sa gentillesse et sa fermeté coutumières. Les jeux risqueraient de distraire notre esprit de notre objectif.

Machteld fait son apparition, déclare « Je verse thé maintenant » et s'exécute pour tout le monde, sauf Maggie. Après le départ de Machteld, Maggie la suit dans l'arrière-cuisine. Elle sourit. Pour toute réponse, Machteld fronce les sourcils.

— Vous n'allez pas... Allez-vous ? hésite Maggie.

Machteld pose la théière d'un geste brusque. La semaine dernière, elle a accompagné Amy et Isaac à un cercle de spiritisme dans la maison de ville de Leah, en bordure du parc Mechanics Square. Maggie se trouvait dans le salon du rez-de-chaussée avec Katie lorsque Machteld s'était encadrée dans l'embrasure de la porte. Maggie avait abaissé le balai qu'elle tenait brandi au-dessus de sa tête.

— J'étais... nous, enfin, ce plafond est vraiment très sale. Et je me suis dit, je croyais que vous étiez là-haut avec Amy, Isaac, et... avec Leah.

Machteld avait serré ses mains boudinées en leur jetant un regard furieux.

— J'étais à l'étage, et les esprits, ils frappent des bruits.

— C'est ainsi qu'agissent les jeunes filles par chez nous, voilà tout, avait lancé Katie en désespoir de cause.

— Elle a raison, Machy, avait rapidement ajouté Maggie. Nous nous faisons du ménage un jeu encore plus amusant que colin-maillard. C'est rigolo. Tenez. Tenez !

Elle avait tendu le balai à Machteld. Lizzie était arrivée sur ces entrefaites. Après avoir observé la situation, elle avait lancé d'un ton condescendant :

— Eh bien, *tant mieux**.

Absolument pas, avait pensé Maggie. Peu importe dans quelle langue, ce n'est pas mieux du tout. Se forçant à sourire, elle avait lancé :

— Machy, nous irons demain voir Calvin défiler avec la milice. Nous allons fabriquer un étendard et tout. Leah dit que nous avons besoin de nous égayer après le départ d'Ella. Accompagnez-nous. Amy vous donnera congé. J'en suis sûre.

Machteld avait réfléchi un long moment avant de prendre le balai des mains de Maggie.

— Attendez, je montre vous à nettoyer.

Aujourd'hui, dans l'arrière-cuisine des Post, Machteld rouspète :

— Après le défilé vous dites : demain nous allons promener dans un bateau sur canal, alors je viens au canal avec ma robe nouvelle. Elle est blanche. Jamais une robe blanche je ne porte. Mais ce jour je porte blanc parce que je vais promener avec mes « amies ». Oui ? Mais mes amies sont pas là. J'attends sur le quai et j'attends et j'attends. Et les cornes font vacarme. Alors je m'en vais.

— J'avoue, Machy, nous avons complètement oublié. Je suis désolée, je vous prie de me croire.

Machteld grommelle en allemand et sort de la pièce, frôlant Maggie au passage, chargée d'un plateau de petits gâteaux. Maggie ne fait rien pour l'arrêter. De retour dans le salon des Post, elle grignote une tartelette aux pommes à laquelle elle trouve soudain un goût de cendres. Fort bien, se dit-elle, c'est ainsi que tout va se terminer. Elle éprouve un étrange alliage d'appréhension mêlée de soulagement. Derrière Maggie, Amy s'écrie à l'intention de Leah :

— Quelle joie d'apprendre de la bouche des esprits que l'Enfer n'existe pas. Oh, j'avais des doutes. En vertu de quoi un Dieu juste damnerait-il des enfants innocents pour la seule raison qu'ils ne sont pas baptisés ? En quoi est-ce leur faute ? Et au nom de quoi les païens devraient-ils endurer les flammes éternelles sous prétexte qu'ils n'ont jamais entendu parler des Évangiles ? Pour quelle raison la possibilité d'une rédemption cesserait-elle avec la respiration ? Pourquoi ne serions-nous pas tous destinés à la Gloire, sans exception ?

— Pourquoi, effectivement, opine Leah. Si nous essayions le petit salon, chère Amy ? poursuit-elle. Il y fait beaucoup plus frais. Les esprits le trouveront sans doute plus invitant.

— Judicieuse idée, répond Amy. Machy, chère, de la limonade, je te prie. À moins que tu ne désires te joindre à nous.

Machteld lance à Maggie un regard hostile et secoue la tête. Il fait plus frais, effectivement, dans le petit salon, et aussi plus sombre. Les fenêtres sont drapées de veloutine d'un marron uni. Sur la table ovale est posé un simple candélabre. Les Bush y prennent place, imités par John Robinson. Katie s'assoit près de lui. Lizzie murmure « *Merde** » et s'installe en face d'elle. Ruth Culver ordonne à Norman de s'asseoir, puis donne l'exemple. Maggie se glisse entre Leah et George Willets. Les voilà tous assis autour de la table. Chacun prend la main de ses

voisins. Ce doit être un des quakers qui l'a suggéré, car Maggie observe que cela ressemble de plus en plus à l'un de leurs étranges services où ils attendent, parfois très longtemps, que le Saint-Esprit pousse l'un des leurs à parler. Amy récite une sorte de prière :

— ... ou le monde est Dieu, et la Gloire est Dieu, tout ce qui est chair, tout ce qui est vert et Dieu ne sont pas une seule et même chose, mais tout contient sa portion.

Amen. Amen. Amen.

Machteld fait son entrée, apportant la limonade qu'elle dépose sur un buffet en dévisageant Maggie. Puis Amy.

— Désires-tu te joindre à nous, chère ? lui demande Amy. As-tu quelque chose à exprimer ? Sens-toi bien libre de le faire.

Va au diable, Machteld, pas maintenant, pense Maggie. Ne t'exprime pas. Pas maintenant que tout le monde est là. S'il te plaît. Par pitié. Maggie imagine l'expression de déception atterrée, le sentiment de trahison et même de haine qui se peindrait sur le visage de ces gens qu'elle aime. Pourquoi donc s'est-elle imaginé qu'elle éprouverait le moindre soulagement ? Après avoir jeté un regard oblique à Maggie, Machteld s'adresse à Amy :

— Je sais... je sais qu'il faut qu'au marché j'aille.

— Mais bien sûr, chère, répond Amy, perplexe.

— Esprits, veuillez maintenant vous joindre à nous, invoque Leah tandis que Machteld sort de la pièce.

Ils attendent en silence jusqu'à ce que la main de Maggie — fermement tenue par Leah d'un côté et George Willets de l'autre — devienne aussi chaude qu'un fer à repasser. Finalement, au moment où Maggie ne peut plus le supporter — ni l'attente, ni le désir, ni les œillades meurtrières de Leah —, le premier coup léger se fait entendre, accueilli par une acclamation étouffée tout autour de la table.

— C'est le colporteur, à mon avis, décrète Ruth.

Un seul coup énergique. Non.

— Est-ce quelqu'un que nous connaissons ? s'enquiert Leah.

Deux coups. Oui.

— Un enfant ?

Encore deux coups. Les Post manquent s'étouffer de joie. On essaie plusieurs noms avant de parvenir au bon : Matilda, la fille des Post. À quatre ans, le même âge qu'Ella, Matilda est morte, il y a déjà trois ans de cela. Ce qui n'empêche pas les Post de sangloter comme si leur cœur venait de se briser.

CHAPITRE 6

— C'est après cette première réunion chez les Post, reprit ma patiente, que nous avons commencé à nous promener dans le cimetière de Mount Hope chaque dimanche, jour de la semaine où il était toujours plein de visiteurs qui prenaient l'air en pique-niquant parmi les enfants qui jouaient à saute-tombeau. Vous vous souvenez de l'époque où les cimetières sont devenus à la mode ?

— Bien sûr, ma caille, y en a-t-il un où vous souhaitez être enterrée ? C'est onéreux, mais honorable.

Je souriais, ravie à l'idée de recevoir la moindre instruction concernant mes devoirs envers elle.

— Allons, allons, n'essayez pas de me tirer les vers du nez, madame Mellon, a-t-elle répliqué.

Elle était rayonnante ce jour-là, dois-je préciser. En vérité, j'étais stupéfaite par l'amélioration de son état en l'espace de six jours, depuis que j'avais commencé à m'occuper d'elle. Nous discutâmes alors de sépultures, de la chance que nous avons, en Amérique, de disposer de tant d'espace, même pour les morts : nul besoin d'entasser nos chers disparus dans un cimetière d'église où les pierres tombales s'appuient les unes sur les autres telles des dents crochues dans la mâchoire d'un vieillard. Du fait que le mot *cimetière* signifiait « lieu où l'on dort » dans une langue ancienne, ce qui donnait à penser que les morts ne faisaient qu'une petite sieste. Que ce serait tellement agréable d'être inhumées dans un endroit qui ressemblerait à l'image du Paradis, avec vue panoramique et sentiers

sinueux, bancs à volutes, arbres majestueux et pelouses partout, jolies et bien entretenues.

Je sortis mon tricot et entrepris de travailler sur une bordure décorative.

— Katie et moi, nous aimions jouer parmi les tombes, les statues d'anges et les obélisques, soupira ma patiente. C'était à qui apprendrait par cœur le plus de noms, d'épithètes, de dates de décès, et ainsi de suite.

Comme pour faire valoir son excellente mémoire, elle me cita quelques-uns de ces noms : *Jehu Phineas. Absolomon Good. Elijah Smithe. Robert. Frederick. James. Robert. William. Hank.* Et patati et patata. Elle pouvait également citer l'année de leur naissance et de leur mort, et même leur épithète. Je tricotais tandis qu'elle parlait au rythme régulier du cliquetis des aiguilles. Puis je poussai un soupir. J'avais donné à mon fils un nom rare et charmant. J'aurais tant aimé le voir sculpté dans le marbre.

— Avez-vous décidé de ce que ce sera ? finit par me demander ma patiente (ayant terminé sa récitation).

Au bout d'un instant, je répondis :

— Un chapeau. Tant que vous y êtes, vous pourriez aussi bien m'en dire plus. Je n'ai rien de mieux à faire de mon temps.



Pas de promenade ce dimanche. À l'extérieur, une pluie de fin d'automne s'abat en rafales sur l'allée qui mène à la maison de Leah, en bordure de Mechanics Square. À l'intérieur, Maggie s'ennuie, s'ennuie, s'ennuie. Ce sale temps empêche les visiteurs de venir, annule les invitations à sortir. Elle ne peut compter que sur Katie, Mère, Leah, Lizzie et Calvin pour remplir les heures.

— Que le diable l'emporte, marmonne Katie.

— Emporte quoi ? demande Maggie.

— Tu ne le sens pas ? C'est tout piquant. Une querelle. Il se tra-trame quelque chose.

— Une querelle ? Eh bien, voilà au moins quelque chose de nouveau.

Un feu crépite dans l'âtre. Sur le manteau de la cheminée, la pendule tictaque vers les cinq heures. Elles viennent juste de finir une partie de devinettes que Maggie a remportée sans peine, comme toujours, et chacune est maintenant absorbée dans une occupation différente. Assise à l'orgue, Leah déchiffre une partition. Mère balaie le tapis. Katie pique l'aiguille dans son ouvrage de broderie. Quant à Maggie, elle lit *Le Secret de la fille du vicaire*, et ce pour la troisième fois. Ce qu'elle aime, c'est que le secret rétablisse l'honneur de la jeune fille et non l'inverse. Katie bâille, ouvrant une large bouche digne d'un tigre. Mère arrête de balayer.

— Seigneur, Katherine ! Mets ta main devant ta bouche. Veux-tu vraiment qu'un petit malin y entre ? Dis-moi ?

— Doux Jésus, m'man, soupire Maggie. Vous ne croyez tout de même pas à ces balivernes moyenâgeuses.

— J'y crois peut-être à moitié, et alors ?

— Ah bon, et à quelle moitié croyez-vous ? s'enquiert Maggie d'un air solennel tandis que Katie fait de son mieux pour ne pas sourire.

— Oh, vous autres les jeunes, vous pensez tout savoir, n'est-ce pas ? Eh bien, ce n'est pas le cas.

Mère bat les rideaux à grands coups de balai tout en jetant des coups d'œil dans les coins de la pièce. Les petits malins, c'est ainsi qu'elle appelle divers fauteurs de troubles : Lutins. Farfadets. Diablotins. Feux-follets. Mauvais génies. Il s'en trouve partout où des gens habitent. Ce ne sont ni des âmes perdues, ni des esprits invisibles, ni de vaporeux fantômes. Bien qu'ils ne dépassent pas la taille d'une tasse à thé, ils sont faits de substance solide, avec des os flexibles et une peau grise comme la cendre qui les aide à se dissimuler dans les armoires, les plis des rideaux, les passages plongés dans le noir. Pour les apercevoir, il faut regarder du coin de l'œil et cela ne dure que le temps d'un tic-tac d'horloge. Oh, et comme Mère aime raconter des anecdotes mettant en scène ces épouvantables petits malins. Comment ils s'y prennent pour chaparder de menus objets du quotidien : boutons, chaussettes, pinces à linge. La façon dont ils se métamorphosent en souris, en campagnols ou en pierres curieuses si l'on parvient à mettre la main

dessus. Et de quelle manière ils arrivent à s'infiltrer dans la bouche d'un enfant qui bâille pour lui voler un peu de son âme.

— Les esprits ne peuvent pas être les seuls agents de tout ce tapage, dis-moi ? Non.

Voilà ce qu'a demandé Mère à Maggie pas plus tard qu'hier. Elle voulait dire qu'une malice secondaire est clairement à l'œuvre, et Maggie n'a pu qu'opiner.

Maggie observe Lizzie qui revient au salon, Calvin sur les talons. À ce qu'il paraît, elle avait besoin de lui pour atteindre une boîte à couture posée sur l'étagère du haut. Voilà qu'elle le fait asseoir sur une bergère et tendre les bras. Il s'exécute avec la raideur d'un mannequin tandis que Lizzie lui enroule des écheveaux autour des mains. Lorsqu'elle a terminé, elle libère Calvin et le regarde à travers leur ovale. Après avoir ôté son gilet et roulé ses manches de chemise jusqu'aux coudes, il ramasse son assiette à gâteau, l'air presque comique avec ses bras qui lui permettraient de briser l'assiette aussi facilement qu'une gaufrette aux amandes. Maggie se rappelle l'époque où Calvin jouait aux mariés avec Katie et elle, l'une interprétant le rôle du prêtre et l'autre, la mariée. Chacune son tour. Mais quand Lizzie jouait avec eux, on ne s'amusait pas autant. Elle voulait toujours épouser Calvin. Elle fermait les yeux et prenait des airs de petite oie quand Calvin, obligeant, l'embrassait en ricanant.

De nouveau installée à l'orgue avec ses partitions, Leah joue un accord liturgique, puis s'interrompt.

— Dieu du ciel, un fa ? Du jaune, là ? À quoi pensait donc monsieur Bach ?

— Il est vrai que tu es la meilleure juge en la matière, réplique Lizzie avec aigreur.

Katie soupire et lance à Maggie un regard éloquent. Franchement. Qu'y a-t-il donc entre Lizzie et Leah ? Auparavant, elles riaient tout le temps ensemble comme deux amies intimes. Toujours d'accord. Pour peu que Katie et Maggie se plaignent de l'indécision ou de la distraction de leur mère, Lizzie vantait la sienne, compétente et douée, qui aurait pu jouer du piano devant des têtes couronnées si elle n'avait pas mis Lizzie au monde (ce qu'elle n'avait jamais regretté, martelait Lizzie). Au point où Maggie avait déjà regretté que Leah ne soit pas sa mère, à elle aussi. Mais c'est bien fini. Aujourd'hui, Maggie et Katie sont bien

contentes de la leur. Maman Margaret fait du ketchup chaque fois qu'il leur en prend envie, même si cela nécessite la moitié de la journée. Elle leur chante des berceuses quand, inquiètes de leur avenir, elles n'arrivent pas à s'endormir. Et elle leur a acheté un morceau de magnétite, coûteux malgré sa petitesse, qu'elle leur appuie sur le front pour en expulser les cauchemars et autres forces malveillantes qui pourraient attirer les esprits.

Lizzie jette sa laine sur le parquet et lance à Calvin un regard exaspéré :

— Pourquoi je n'aime pas les esprits ? Pourquoi ? s'exclame-t-elle d'une voix forte, comme pour bien se faire entendre de Maggie et Katie. Bonté divine, parce qu'il y a plein d'être vivants avec qui parler, voilà pourquoi.

— Ils ne viennent pas toujours quand on les appelle, Liz, réplique Calvin. Tu le sais bien. Ce ne sont ni des animaux familiers, ni des... des recrues.

— Est-ce pour cela que toi et m'man, vous allez vous promener au cimetière et étudier les pierres tombales ? Pour rafraîchir la mémoire des esprits au cas où ils auraient oublié le moment de leur mort ? Oh zut, et... et *merde** aussi, c'est une vraie mascarade, voilà ce que c'est.

— Tout le monde va se promener au cimetière, fait remarquer Calvin. Et sur l'honneur, les esprits, ils n'oublient pas, c'est juste...

— C'est courir après la damnation, voilà tout. Je l'ai su quand notre petite Ella est morte.

— Elizabeth Fish ! lui crie Leah. Veux-tu bien me dire de quoi tu disputes ?

Leah gesticule en direction de Maggie et Katie.

— De mes chères tantines. Ces deux-là, ce sont elles qui ont eu cette idée et...

Leah rabat avec fracas le couvercle de l'orgue sur les touches.

— C'est assez ! Je ne puis dire que j'aime le ton de ta voix, Elizabeth Fish. Non. Je ne le puis.

Katie se lève d'un bond.

— Joue-nous quelque chose, Leah. S'il te plaît. Nous avons tous besoin de réconfort en cette morne journée. Si nous dansions un peu ?

Leah se tourne vers Lizzie, puis s'assouplit les doigts. Au début, la mélodie est assez simple. Katie se met à danser. Ses cheveux défaits tombent en cape sur ses épaules. Elle envoie valser ses pantoufles et tournoie dans ses bas rouges, de plus en plus vite. Leah, observant Katie plutôt que ses partitions, accélère la cadence pour suivre celle de la petite. Ce n'est pas vraiment une mélodie toutefois, réalise Maggie ; cela ressemble plus à l'approche d'un orage intérieur. Katie bat l'air de ses bras, frappe des pieds, virevolte, rit, tape dans ses mains. Incapable de se retenir, Maggie se lève, bat des mains, se balance, bientôt imitée par Calvin. Mère lève des yeux inquiets.

— Oh, mais c'est fort inconvenant, savez-vous ?

— Katie ! s'écrie Lizzie. Vous tous. Arrêtez-moi ça, pour l'amour de Dieu.

Leah s'interrompt au beau milieu d'un accord tonitruant. Calvin tressaute comme s'il avait reçu un coup de poignard. Katie s'immobilise. Son souffle halestant retentit dans le silence subit. Elle écarte ses cheveux de son visage. Lizzie jette son panier à couture sur le parquet :

— Écoutez. Vous tous. Écoutez-moi. Il faut que les esprits s'en aillent.

— Les esprits, mais où veux-tu qu'ils aillent ? réplique Leah. Qu'as-tu donc, ma fille ? Et comment oses-tu blasphémer ? Ce n'est pas ainsi que je t'ai élevée.

— Quelqu'un va finir par se faire mal. Sans doute Katie, avec ces... ces crises horribles.

— Ce n'était pas une crise. Pas du tout !

— Ah non ? Tu agis pourtant comme une... une possédée. Vous ne craignez donc pas la damnation, vous autres ? N'avez-vous pas une peur atroce d'être accusées d'imposture, de devoir vivre dans le déshonneur le plus total ?

— Fais attention à ce que tu dis, intervient Leah d'une voix douce. Tu pourrais offenser les esprits.

— Pour l'amour, je n'ai pas peur de vos petits fantômes ridicules. Et demain, je n'irai pas à une autre de ces réunions grotesques chez les Granger. Je n'irai pas, c'est tout !

Amis des Bush et des Post, les Granger sont méthodistes. Maggie avait presque réussi à oublier ce rendez-vous. Une douleur commence à sourdre au fond de son crâne. Ce sera comme une sorte d'épreuve. Un sceptique sera parmi l'assistance, un pasteur méthodiste par-dessus le marché.

— Non seulement tu vas venir, laisse tomber Leah, mais pas un seul blasphème de plus ne sortira de ta bouche, peu importe dans quelle langue. Franchement, tu deviens de plus en plus difficile.

— Difficile ! Et Maggie, et Katie ? Ce sont elles qui attirent les difficultés. Moi, j'essaie juste de sauver cette famille de la disgrâce.

— Je t'en prie, chérie, j'ai besoin de toi, plaide Leah d'une voix radoucie. Nous avons tous besoin de toi. Et tant que nous resterons unis, jamais cette famille ne connaîtra la ruine ni la disgrâce.

Elle prend Lizzie dans ses bras et murmure dans ses cheveux :

— Tu seras sage chez les Granger, n'est-ce pas ? Sage comme une image ?

Lizzie renifle. Promet tout ce qu'elle voudra. C'est alors, après un moment de calme, qu'elle parle de *séance**.

— Ah, est-ce un de tes mots français, ma chérie ? demande distraitement Leah. L'as-tu appris pendant tes leçons ?

— Oui, et c'est ainsi que vous devriez les appeler, vos assommantes réunions.

Lizzie leur parle des salons parisiens tenus autrefois par des dames, des longues sessions parlementaires du gouvernement français.

— On appelle tout cela *séances* parce que les gens y passent des heures assis sur leur séant à parler de tout et de rien.

Comment fait Lizzie pour tenir ainsi tête à Leah ? se demande Maggie. Leah hausse les sourcils.

— Des séances ? Je crois que l'on devrait plutôt les appeler *cercles de proximité* ou *cercles spirituels*, cela conviendrait beaucoup mieux. La sonorité est plus américaine, donc plus salubre. Et plus... plus honnête.



— Pauvre chère Lizzie, soupira ma patiente. Hélas et misère. Tout ce qu'elle voulait, c'était agir de façon honorable. Elle était courageuse. Oui. Mais pas moi. Jamais je n'aurais osé défier un seul cheveu de la tête de Leah. Non que j'en aie eu la moindre envie. Et le jour où cela m'est passé par la tête ? Eh bien, j'étais déjà trop impliquée. Mon seul regret, c'est que Katie ait été entraînée dans tout cela, sans doute plus qu'aucun d'entre nous. J'ai une question, madame Mellon : Si l'on croit assez fort à quelque chose, se transforme-t-il en vérité, d'une manière ou d'une autre ?

Je défis un pompon qui aurait eu l'air ridicule sur le chapeau.

— Non, répondis-je. Tout cela n'est que poudre aux yeux. Et un tissu de mensonges, par-dessus le marché.

— Oh, mais vous êtes le sens pratique incarné, madame Mellon.

— Cela vaut mieux que d'être la mort incarnée, j'imagine.

Ma patiente trouva ma réplique très drôle, tout comme moi, à bien y penser, vu qu'elle m'avait prise pour l'ange de la mort lors de notre première rencontre.

— Cette séance chez les Granger aurait pu être l'occasion rêvée, mais j'étais trop lâche.

Elle paraissait agitée, en colère même. Je mis mon tricot de côté pour mesurer sa dose de laudanum. Un peu plus que la veille, encore plus que l'avant-veille. À vrai dire, sa tolérance pour le laudanum, les spiritueux et autres stimulants de la sorte dépassait tout ce que j'avais jamais connu.

— Parlez-moi un peu de cette séance chez les Granger, lui demandai-je pour la distraire de son agitation.



Le révérend Lemuel Clarke est énorme, il a l'œil mauvais et une tête de jambon bouilli. Ami intime de monsieur Lyman Granger, il se déclare outragé par la moindre allusion à ces palabres de fantômes.

— Scandalisé, même, prend-il soin d'ajouter en reluquant Maggie comme si elle était une automate qu'il souhaiterait démonter en morceaux pour les répandre sur le tapis au petit point.

— Comment va ta tête ? Toujours souffrante ? chuchote Katie à Maggie.

— Fort bien. À merveille, répond Maggie.

Grâce à un remède à base de cocaïne prescrit par Isaac, la migraine qu'elle éprouvait s'est métamorphosée en lumière, fraîche et fine comme une aiguille.

— Je suis tellement contente que tu sois là, Mag, soupire Katie. Il faut qu'on se serre les coudes.

— Mais oui, opine Maggie.

Comment aurait-elle pu s'esquiver après l'étrange comportement de Lizzie ? Comment laisser Katie faire front toute seule entre Lizzie et Leah, avec tous les dégâts qui ne manqueraient pas de s'ensuivre ? À cette idée, Maggie se retourne vers Lizzie qui, les bras croisés, attend à l'écart de tous.

— Liz ne pourra jamais convaincre Leah. C'est vraiment, vraiment impossible, chuchote Katie à Maggie.

— Chut, je le sais bien. Je réfléchis.

— Si seulement on pouvait disparaître, soupire Katie en fermant les yeux, comme si elle espérait y parvenir ainsi.

— Leah, Abigail, les filles, venez maintenant, lance Adelaide. Faites attention aux planches et aux clous. Nous faisons installer un garde-manger. Cela coûte si cher de nos jours. Pire que du vol.

Maggie soupire. Adelaide Granger raconterait au premier épicier venu tous ses problèmes, qui sont effectivement considérables. Obéissante, elle suit Adelaide qui les mène à la chambre de sa fille Harriet, tenant par la main son autre fille, Betty, une créature de dix ans à l'expression méfiante. C'est Betty qui leur ouvre la porte de la chambre de Harriet et leur montre le dernier daguerréotype de sa sœur aînée. Sur l'image, Harriet semble paisible, rêveuse même, adossée dans un fauteuil, les yeux fermés comme si elle faisait un somme. Ce *memento mori* trône au milieu de bougies en cire d'abeille, de bijoux tissés avec les cheveux pâles de Harriet, de son ouvrage de broderie que Maggie remarque en dernier. A comme Abeille. B comme Bâton. Ou balivernes, se dit Maggie, c'est ce mot-là que je choisirais.

Adelaide se confie à Leah :

— Il me tarde tant de parler de nouveau avec Harriet. Va-t-elle se manifester ? Sous la même forme ? Ce genre de chose est-il possible ?

— Se manifester ? Non, ce n'est pas sans raison que l'on appelle nos amis de la dimension spirituelle les Invisibles. Il ne sert à rien de chercher à les voir. Le mieux est encore d'écouter les yeux fermés. Les esprits font sentir leur présence en frappant des coups. Allons, il faudrait commencer avant qu'il ne se fasse tard. Katie, viens-tu avec nous ?

Plongée dans la contemplation de l'image mortuaire de Harriet, Katie ne répond pas. Maggie la tire par le coude.

— Je suis là, ne t'inquiète donc pas, souffle Katie, plus à Harriet qu'à Maggie.

De retour au salon des Granger, Leah préside à l'attribution des sièges autour de la grande table en bois de cerisier. D'abord, Adelaide et Lyman Granger ainsi que leur unique enfant survivante, ensuite Katie, Lizzie et Maggie. Puis maman Margaret. Calvin Brown. Abigail Bush. Leah. Le révérend Lemuel Clarke que Leah avertit :

— Je dois vous prévenir, monsieur, les esprits ne s'intéressent guère à ceux qui leur manquent de respect. Le fait est qu'ils sont parfaitement capables de garder le silence en présence de quelqu'un qui affirmerait douter de leur existence.

— Est-ce vrai, Leah ? s'inquiète Mère. Je ne l'aurais pas cru, sais-tu ? J'aurais plutôt pensé...

— C'est vrai, Mère, l'interrompt brusquement Leah.

Mère se tait.

— Je prendrai soin de ne pas les outrager ni de leur manquer de respect, assure le révérend Clarke. Mais comme je suis bien connu pour mes talents d'observation, si j'aperçois un démon, il risque de recevoir une bonne correction.

— Vous avez ma permission de rosser tous les diables que vous pourriez entrevoir, sourit Leah. Allons, il est temps de commencer notre cercle spirituel.

Elle jette un regard à Lizzie en mettant l'accent sur le mot *cercle*.

— Pas séance ? marmonne Lizzie à Maggie. *Merde**, elle ne me laisse pas placer un seul mot.

— Tais-toi, Liz, chuchote Maggie. Ne dis rien et tout se passera bien.

— Les filles ! houspille Leah.

On met les lampes en veilleuse. Lyman Granger dispose la tablette alphabétique avec l'impatience d'un petit garçon la veille de Noël. Leah enjoint à tout le monde de se prendre les mains.

— Il s'agit d'optimiser la chaîne spirituelle, explique-t-elle. Bon, nous commençons toujours par le Notre Père. Auriez-vous l'amabilité, révérend ?

Le révérend Clarke veut bien se rendre aimable, mais sa prière est interrompue par un bruit sourd qui secoue le candélabre. Il grogne :

— Je me sens insulté. Offensé, même.

— Le colporteur. Il est revenu, souffle Leah comme pour parler d'un convive survenant sans invitation. Je le reconnais à ce coup brutal, sans raffinement.

— Harriet est-elle là, elle aussi ? lance Adelaide. Harriet ? Chérie ?

Ce sont maintenant de petits coups efféminés, très différents des chocs retentissants du colporteur. Adelaide sanglote de joie.

— J'aimerais poser une question, annonce le révérend Clarke.

— Je vous en prie, consent Leah.

— Est-ce Dieu qui nous envoie ces esprits ? Ce faisant, a-t-il quelque objectif grandiose ? énonce-t-il d'un ton à la fois accusateur et plein d'espoir.

L'espoir. Maggie sent maintenant sa présence palpable. Katie aussi. Et Lizzie, sans aucun doute. Tout comme Leah, sûrement. L'espoir : l'éternel talon d'Achille.

On frappe. Fort, vite. On avance la tablette alphabétique. La question du révérend est jugée présomptueuse. Il doit en poser une autre. Tout cela prend beaucoup de temps. Malgré la magie ordinaire du remède contre le mal de tête, Maggie commence à sentir la fatigue. Katie, par contre, se montre joviale, enthousiaste.

— Quand les esprits sont là, je me sens comme parcourue d'énergie, a-t-elle déjà confié à Maggie. Comme si j'étais encore plus moi.

Le révérend Clarke sursaute d'indignation.

— Tout ceci est un leurre. Une tromperie, même ! Ravivez les lampes immédiatement.

— Cela risque d'offenser les esprits, prévient Leah.

— Vraiment ? Je vous le redemande. Ravivez les lampes. Je dois faire enquête.

Personne ne bouge. Le révérend doit tout faire lui-même. Il regarde sous la table, sous le tapis. Ouvre les rideaux, faisant entrer une rafale de lumière. Appuie ses oreilles contre les boiseries. Finit par admettre sa perplexité. Calvin, qui n'a rien dit jusqu'ici, propose :

— Le révérend Clarke aimerait-il voir bouger la table ?

— Bouger ? J'aimerais bien voir un objet bouger en réponse à la seule force spirituelle, effectivement. Mais tout d'abord, je dois vous demander à tous d'écartez votre chaise de la table. Fort bien. Levez ensuite vos mains, et maintenant...

Il écarquille les yeux lorsque la table passe bruyamment près de lui, des convives toujours assis, de la table à thé, puis de l'orgue. Leah rattrape le candélabre au moment où il bascule. Maggie, Lizzie et Katie écartent leurs pieds du chemin de la table.

— Dieu du ciel ! s'exclame le révérend en faisant un pas de côté.

La table s'immobilise. Le révérend s'agenouille, examine de nouveau le dessous du tapis, passe les mains sur les pattes arrondies de la table après s'être excusé auprès des dames. Le meuble lui donne une petite poussée. Il recule en titubant, lâche un cri rauque, s'éponge le front :

— Jamais je n'ai vu...

Il s'interrompt lorsque retentissent des bruits de scie et de marteau.

— Et quel est ce satané bruit ? Qu'est-ce que c'est ?

— Les esprits fabriquent peut-être un cercueil, suggère Leah.

Le révérend Clarke est parcouru d'un frisson.

Lizzie chuchote à Maggie :

— À moins que ce ne soient tout simplement les ouvriers qui construisent le garde-manger. C'est trop évident, peut-être ?

Maggie ignore sa nièce.

Leah reprend :

— Oui, un cercueil spirituel, révérend. Les esprits, voyez-vous, nous rappellent que nous sommes mortels et que notre Créateur peut nous ramener à Lui à tout moment. Nous sommes tous menacés de cette catastrophe. On ne sait jamais quand elle va frapper.

Elle lance un coup d'œil à Lizzie avant d'ajouter :

— Je vous en prie, révérend, posez une nouvelle question. Ah, mais tout d'abord, prenons-nous de nouveau les mains. Un instant... là, comme je disais, cela favorise la chaîne spirituelle.

— La chaîne spirituelle ? maugrée Lizzie tandis que Leah pontifie.

Elle fait glisser son pied sur le parquet.

— La voilà, ta chaîne spirituelle.

— Liz. Non, chuchote Katie.

Pourquoi pas, après tout ? se demande Maggie. Qu'est-ce qui pourrait arriver de pire ? En posant la question, elle trouve la réponse : la ruine. La damnation. Tout ce que leur a prédit Lizzie l'autre jour, à Mechanics Square. Leah hausse la voix.

— En nous tenant par la main, non seulement nous formons une chaîne spirituelle, mais nous disons également aux incrédules que nul n'ose tramer de malices dans le noir.

Le révérend Clarke prend un air penaud. D'une main, il tient celle d'Adelaide Granger, et de l'autre, celle de Leah. Il s'éclaircit la gorge.

— Peut-on connaître Dieu ? Ou même le comprendre ? À force de ténacité ?

Maggie trouve cette question étrange pour un révérend. Si quelqu'un peut y répondre, ce doit bien être lui. En tout cas, la réponse fera de lui un croyant. Il est sur le point de changer de camp. Maggie le voit bien. Lizzie aussi, sans doute. Elle ne peut l'ignorer.

Leah tourne son menton vers la gauche. Sous la table, en cachette, Lizzie bloque la jambe de Maggie entre les siennes. Par-dessus, elle lui écrase la main d'une poigne crispée. Maggie se tortille furtivement. Le silence prend de l'ampleur dans la pièce.

Non, Lizzie, pense Maggie. NON !

— Esprits ? demande Leah.

Rien. Les minutes s'étirent. Leah revient à la charge. Puis elle se fait exigeante. Lance un regard à Maggie qui hésite avant de pencher la tête vers Lizzie. Un si petit geste pour une si grande trahison.

Leah jette à Lizzie des regards furieux. Quant à celle-ci ? Elle soutient le regard de sa mère, par pure rébellion. Leah se lève et braque l'index sur sa fille.

— Toi ! Elizabeth Fish.

S'ensuit une furie telle que Maggie n'en a jamais vue de pareille. Ni de Leah, ni de personne.

— C'est ta faute. Toi ! Mauvaise, mauvaise fille. Tu as contrarié les esprits. La cause, c'est toi. Toi seule.

Lizzie ploie sous le choc. Toute l'assemblée la regarde durement. Certains se lèvent. Le révérend Clarke promène sur tout cela un regard consterné.

— Lizzie ! lance Calvin, les mains tendues comme si Lizzie vacillait au bord d'un précipice.

Ce qui est le cas : sous ses pieds bée un abîme d'ignominie pour toute sa famille ; autour d'elle, un désert de disgrâce. Et si Maggie venait à son secours ? L'abîme. Le désert. Tel sera son destin, et celui de Katie aussi. Lizzie se plaque les mains sur les oreilles tandis que les accusations pleuvent sur elle comme des pierres.

— C'est la faute de Lizzie.

— Entièrement de sa faute s'ils refusent de parler.

— Alors je n'entendrai plus jamais Harriet ? À cause de toi ?

— Cruelle enfant.

— Allons, vous tous, ayez un peu de pitié. Un peu de compassion, même, lance le révérend Clarke.

— Méchante, méchante, méchante ! crache la petite Betty Granger.

— C'est à cause de sa conduite d'hier, s'immisce Leah, dont la voix domine toutes les autres et jusqu'aux sanglots de Lizzie. Elle doit se repentir, implorer pardon. Et à genoux encore.

Un lent tap-tap en signe d'acquiescement. Lizzie enfouit son visage dans ses mains.

— Les esprits nous reparleront-ils si Lizzie leur demande pardon ? interroge Leah d'une voix qui ne laisse en rien prévoir qu'elle pourrait se laisser fléchir, constate Maggie.

— Je n'y peux rien, gémit Lizzie. J'ai juste dit ce que je pensais, et si je suis fautive, je n'y suis pour rien. Je ne l'ai pas fait exprès.

Elle se répand en larmes torrentielles. Le révérend Clarke lui fait brièvement l'aumône d'une main sur son épaule. Maggie n'ose pas la reconforter, tant Leah est proche. Quant à Katie, elle reste prostrée comme une poupée de chiffon. Leah raconte à l'assemblée qu'hier, les esprits se sont emparés de Katie alors qu'elle dansait en toute innocence. Que Lizzie a crié qu'elle voulait qu'ils s'en aillent. Qu'elle a blasphémé.

— Chers amis, ma fille ne fait pas confiance aux esprits. Elle croit, elle est même persuadée qu'ils pourraient nous causer du tort. Elle s'imagine qu'ils nous laisseraient cataloguer comme des imposteurs.

Imposteurs. Le mot se dresse de toute sa sévère grandeur.

— Oui, Elizabeth Fish voudrait nous faire passer pour des imposteurs, reprend Leah d'une voix radoucie.

Le révérend s'éponge le front derechef. Il trouve que la petite ferait bien, en effet, d'implorer pardon. Maggie comprend son raisonnement. Car s'ils étaient vraiment des imposteurs, elle et sa famille, qui oserait prononcer ce mot ? Avoir l'audace de faire naître cette idée dans les esprits ? Non. Jamais de la vie. Seuls des innocents oseraient. Les innocents seuls n'ont rien à craindre du regard des mortels comme du divin.

Encore des coups. Suivis de heurts, puis de bruits sourds. Il règne dans la chambre une atmosphère épaisse, capiteuse comme l'air avant un orage.

— Maintenant, Lizzie. C'est le moment. Repens-toi ! vocifère tout le monde en chœur.

Les injures fusent : « vilaine fille », « sans-cœur », « créature contre nature ». Maggie entend Katie siffler :

— Mais repens-toi, girouette !

À ces mots et à sa grande surprise, elle s'entend renchérir :

— Oui, Liz, c'est le moment. Finissons-en.

Malgré sa résolution de garder le silence en signe de soutien, Maggie s'est laissé emporter. Je n'ai que quatorze ans, se dit-elle. Et Katie, seulement onze. Ce n'est pas juste. Lizzie ne tient pas longtemps. Elle s'empoigne les cheveux. Tombe à genoux. Ravale ses sanglots.

— Esprits, pardonnez-moi. Oh, je vous en supplie. Accordez-moi votre pardon et, et revenez.

— Et ? demande Leah.

Lizzie lorgne sa mère en reniflant.

— Et, esprits, je ne douterai plus jamais de vous. Ne vous demanderai plus jamais de partir. Bonté divine, je vous en donne ma parole. Ma parole. *Je promets.**

— Esprits ? Cela suffira-t-il ? demande Leah.

Un choc vif retentit. Toute l'assemblée soupire. Maggie sourit, soulagée. Maintenant, tout peut reprendre comme avant. Elle fera même rire Lizzie de cet incident dès qu'elles seront rentrées à Mechanics Square. Alors Maggie se jure, avec l'aide de Katie, de la cajoler, de lui raconter des plaisanteries, et Lizzie fera plaisir à ses jeunes tantes comme à l'époque où elle leur rendait visite à Hydesville pour les aider à passer les heures monotones.

D'une voix humble, Lizzie demande si elle peut sortir de table ; à quoi Leah répond que non, pas question. Le révérend Clarke souhaite mettre les esprits à l'épreuve en leur posant des questions sur sa vie personnelle et Leah ne veut pas que la chaîne spirituelle soit rompue. Pour l'amour du ciel, se dit Maggie devant l'expression affligée de Lizzie. Ne serait-ce pas charitable de la laisser sortir ?

Le révérend demande quelle est la couleur de son canif favori. Quand sa mère est morte. Si son fils a réussi ses examens. Toutes les réponses sont bonnes.

— Comment peuvent-ils le savoir ? s'étonne-t-il à voix haute. Mes amis chers sont peut-être au courant, mais personne d'autre.

— Les esprits voudraient-ils écouter de la musique ? s'enquiert Leah.

Les esprits voudraient bien ; ils ne disent jamais non à un petit morceau. Leah prend place au superbe orgue des Granger. Elle exécute quelques gammes dans les notes aiguës avant d'entonner *Barbara Allen* de sa voix puissante, chaude comme du caramel. Et, comme le remarque Maggie, sans une seule fausse note. Le révérend Clarke baisse la tête.

— En ce jour, les mondes visible et invisible se sont rencontrés. J'en suis convaincu jusqu'à la moelle.

Convaincu en effet, au point de proposer maintenant d'en informer tout le monde et son frère. Maggie s'appuie une paume sur le front. Le remède d'Isaac doit s'être dissipé, car son mal de tête est revenu d'un seul coup, redoutable.

CHAPITRE 7

Les traverses du dossier craquèrent quand je m'installai sur l'unique chaise de la mansarde en étalant mes jupes afin de créer une assiette pour mon tricot. Ma patiente sourit.

— Vous semblez flotter dans les airs.

— Les airs ?

— Vos jupes, elles dissimulent les pattes de la chaise de sorte que vous paraissiez ensorcelée, on dirait...

— Tout le monde n'est pas aussi petit qu'un grain de moutarde. À certaines d'entre nous, il faut un tantinet d'espace supplémentaire où suspendre notre chapeau. (Comme je l'ai dit, je suis bien en chair et de taille suffisante.)

— Vivez-vous près d'ici, alors ?

— Pas tellement, mais pas loin.

— Vous venez ici à pied ?

— Parfois.

— Parfois vous devez prendre l'omnibus ?

— Parfois je marche.

— Votre adresse doit être bien pratique.

— Je me déplace ici et là, si vous devez tout savoir. Dans les quartiers où le besoin de mes services est le plus grand. Tel est mon devoir.

— Je vois. Moi aussi, je me déplaçais beaucoup. Nous n'avions vraiment de maison nulle part. Je bougeais tout le temps. Jamais entièrement ici ni là. Voilà pourquoi je n'ai plus aucun désir de bouger, est-ce clair, madame Mellon ?

— Comme de l'eau bénite, répondis-je en plissant les yeux sur mes torsades desserrées.

— Mais si je devais choisir mon endroit préféré, ce serait la maison de Troup Street.

Elle s'interrompit, attendant une réponse de ma part, mais j'étais trop concentrée sur ma tâche pour lui en donner une, ce qui ne m'a pas empêchée de penser, évidemment, à mon cottage de la Nouvelle-Angleterre, à l'hécatombe de baleines sur la plage en contrebas, à leur chair sanguinolente étalée en bandes longues comme des chemins, aux innombrables barils remplis de leur graisse éclairante. Aux gravures les représentant, que monsieur Mellon sculptait dans leurs os (son seul et unique talent). Ainsi qu'aux tapis de sable que mon fils et moi prenions plaisir à réaliser pour la salle de séjour. Nous changions de motif chaque semaine. Je dois ajouter que mon fils était doté d'un œil artistique très fin et que ces tapis de sable ravissaient tous ceux qui les voyaient.

— Évidemment, c'était Leah qui l'avait choisie.

— Choisie ? Choisi quoi ?

— La maison de Troup Street, le seul endroit où j'aimerais remettre les pieds, à supposer que je le puisse. Mais je ne le puis.

— Non, répondis-je.

Mes patients ne tarissent pas sur leur désir de revenir en arrière. Mais nous sommes tricotés chacun à sa place, il faut en prendre son parti. Je lui en fis part et elle opina. Ce qui ne l'empêcha pas de me parler de la maison de Troup Street et de la première fois que Leah l'avait vue.



— Nous sommes arrivées, Mère, annonce Leah en s'arrêtant devant la maison de Troup Street, un jour venteux de mars 49. Incongrûment modeste parmi les manoirs et les villas cossues du Third Ward de Rochester, la maison possède néanmoins une porte d'un rouge guilleret au bout d'une allée dégagée de toute trace de neige, une haie de buis soigneusement taillée et un heurtoir en forme de tête de lion, luisant et huilé de frais.

— Exactement la résidence qu'il faut à nos esprits, déclare Leah, bientôt rejointe par Mère hors d'haleine.

Les sœurs de Leah sont restées à Mechanics Square. Leur opinion au sujet de cette nouvelle location importe peu. Et depuis le départ de Lizzie, juste avant les Fêtes, elles ont des manières étranges, circonspectes, pour ne pas dire revêches. Mais elles changeront d'air, ces deux-là, se dit Leah, quand l'ère des réjouissances commencera. Car le révérend Clarke ne s'est pas privé d'informer tout le monde et son frère de sa rencontre avec les esprits. Esprits que tout ce monde réclame de rencontrer à son tour. Ces résidents des deux côtés, le visible et l'invisible, il faudra les recevoir convenablement. Leah trouve presque impossible de croire qu'une seule année s'est écoulée depuis la première visite du colporteur fantôme qui a si vite ouvert la porte à d'autres esprits bien plus notables. Presque seulement. Rien n'est entièrement impossible à croire. Plus maintenant.

La porte rouge s'entrouvre dès que Leah l'effleure. Sans grincement. Sans difficulté. Ah, Elizabeth. Lizzie. L'enfant, il est vrai, s'est montrée contrite après sa conduite abominable chez les Granger, mais elle ne veut toujours rien avoir à faire avec les séances de spiritisme. Et cette réticence va susciter la curiosité, les gens vont poser des questions qui risqueraient d'affaiblir la chaîne spirituelle. Cela, Leah l'a expliqué à Lizzie au moins trois fois, mais elle s'obstine dans son refus ; de sorte que Leah n'a pas eu d'autre choix que de l'envoyer chez son père, en Illinois. Lizzie s'était montrée réticente, il est vrai, donnant libre cours à ses larmes et à ses gémissements. Sans doute parce que Leah lui avait toujours parlé de Bowman Fish comme d'un suppôt du mal. Ce qu'il n'est pas, bien entendu. Leah a maintes fois croisé le mal véritable au cours de sa vie, et Bowman ne lui arrive pas à la cheville. Non, Leah ne l'a compris que récemment, Bowman est un homme comme les autres. En proie à ses pulsions bestiales. Convaincu que

les femmes sont pareilles. Leah se tourne vers sa mère, qui tripote un if en marmonnant ce qui ressemble à une incantation.

— Dieu du ciel, Mère, cessez au plus vite, vous allez donner aux voisins des raisons de médire.

— Mais les ifs... ils se nourrissent des morts, sais-tu ?

— Ce n'est qu'une superstition. Du reste, le propriétaire m'a garanti que cet endroit n'est pas hanté. Personne ne s'est jamais fait assassiner dans cette maison. Elle n'a vu personne mourir d'une maladie étrange, ni dans des circonstances inexplicables. Non, elle n'a connu que des décès ordinaires : nourrissons, personnes âgées, rien d'autre. Allons, suis-moi.

Sa mère lui obéit, bien qu'à pas prudents et en dardant des regards craintifs. Un vestibule spacieux, une large entrée peinte d'un bleu clair. La cuisine se cache discrètement à l'arrière de la maison, près de la salle de séjour familiale. Quant au parloir, il occupe la place d'honneur, en façade, et communique avec le garde-manger par un escalier dérobé. Aucun meuble à l'exception d'un orgue trapu, d'un lustre suspendu par des poulies et d'un poêle de salon plaqué nickel, joliment ornementé et entouré d'une grille de fer forgé.

— Cette pièce n'est pas mal, concède Mère. Mais un parloir, enfin, cela ressemble tout de même à du gaspillage, non ? Ils ne servent qu'à recevoir et à exposer les morts.

— De nos jours, une famille qui se respecte ne saurait s'en passer, Mère.

En entendant le mot *famille*, Mère a dû sauter à ses idées sur Lizzie, car elle se met aussitôt à rabâcher qu'il va falloir l'envoyer chercher.

— Cela fait assez longtemps maintenant, non ? Oui ? Allons, poussin, je...

— Mam... Mère, nous avons fait le tour de cette question je ne sais combien de fois. J'enverrai chercher Elizabeth quand elle sera redevenue raisonnable. Seulement, il faut qu'elle apprenne à maîtriser sa fureur, et je pressens que cela lui demandera un long et laborieux travail.

Sa mère soupire.

— Enfin, tu es sûrement la meilleure juge en la matière. Cet orgue me paraît en bon état, trouves-tu ?

— Sans doute, pour une antiquité, répond Leah en tapotant les touches avec une grimace. Il a besoin d'être accordé. Et il faudra acheter des lampes en verre moulé, ainsi qu'une table de dimensions suffisantes pour nos séances. Ovale, oui, pour signifier l'égalité de toutes les âmes, et...

— Chut, Leah, chuchote Mère Margaret, les yeux noyés de terreur.

Quelque chose, ou quelqu'un, se trouve dans la pièce avec elles. Leah entend soupirer. Sa mère sursaute. Leah se retourne lentement, scrute le coin le plus sombre du parloir et souffle :

— Hello ?

Il est de taille moyenne, de carrure moyenne. Sa peau est grisâtre, comme ses cheveux, ses yeux, ses vêtements, ses dents. Il a une mine sombre, mais pas menaçante. Sa voix quand il leur souhaite le bonjour est placide, modeste. Leah doute qu'un être plus insignifiant ait jamais existé.

— Monsieur Alvie Kincaid, s'exclame-t-elle, ravie.

— Alfie, m'dame, pas Alvie. Alfie Kincaid.

— Voilà, c'est ça.

Elle se retourne vers sa mère.

— Oh, cessez de vous inquiéter, Mère, le propriétaire m'a informée qu'il fait partie de la maison.

C'est dans cette demeure de Troup Street, une fois Mère et les filles installées, que Leah organise des cercles de spiritisme chaque soir de la semaine, puis, en plus, les samedis après-midi. Y participent régulièrement les Post, les Bush, les Granger, les Little et les Willets, auxquels se joignent souvent madame Lemira Kedzie, qui vit à Albany, ainsi que les résidents d'Arcadia Ruth et Norman

Culver. Par contre, on n'y voit jamais les membres de la famille proche de Leah : ni David, ni Maria et encore moins le père de Leah, bien qu'elle l'y ait plusieurs fois invité dans ses lettres, tout comme sa mère.

Au milieu de l'été 49, les habitués commencent à amener leurs parents et amis, dont certains se montrent respectueusement curieux et d'autres, respectueusement incrédules. Mais ils laissent tous des cadeaux : paniers de friandises, boîtes de bougies en cire d'abeille, précieux flacons d'huile de baleine pour les lampes, bouteilles de vin, de champagne, de brandy. Leah ne demande aucun paiement en argent. Les sœurs Fox obéissent à leur vocation ; elles rendent un grand service. D'abord et avant tout, ce sont des dames de la bonne société. Et une dame ne travaille pas contre salaire. Cependant, si des dons en espèces se cachent dans les paniers ou les flacons, Leah ne peut pas dire grand-chose. Il faut de l'argent, après tout, pour garnir une bonne table, payer la couturière (car il est maintenant hors de question de filer à domicile) et rémunérer Alfie qui leur rend des services de plus en plus divers. Si Leah a rencontré en lui le serviteur idéal, Maggie et Katie ne sont pas d'accord. Elles le trouvent désagréable, inquiétant. Ces yeux de merlan frit. Ces dents.

L'un des habitués de la maison de Troup Street se nomme Eliab Capron. Un monsieur tiré à quatre épingles, aux cheveux noirs si lisses qu'on dirait une calotte. Quaker. Abolitionniste. Philosophe naturaliste. Journaliste. Sceptique.

— Homme de science d'abord et avant tout, proclame-t-il un après-midi de visite. Je ne saurais donner si aisément créance aux fantômes. Ni me laisser influencer par ce que je souhaiterais croire. En fait, je suis sûr qu'il existe une explication scientifique au phénomène des esprits. Prenez le choléra qui cause tant de ravages et de décès, en Angleterre et dans nos États du Sud, au moment même où je vous parle. Pour un œil inexercé, il pourrait sembler que Dieu a lâché par inadvertance un de ses cavaliers de l'Apocalypse dans la nature, mais si l'on regarde bien, le vrai coupable n'est manifestement rien d'autre que l'air vicié, pollué.

— Mon doux Seigneur, soupire Leah. En tant que femme, je dois avouer que toute cette science, toute cette philosophie sont hors de ma portée. Vous voulez bien me l'expliquer davantage ? Mais lentement, s'il vous plaît.

Leah, entourée de Maggie, Katie, Mère Margaret et Calvin, reçoit Eliab dans le parloir de Troup Street. Ils sont assis autour de la table ovale toute neuve. Alfie vient d'apporter le thé et un bol des pastilles au citron de Calvin. Katie s'en glisse une dans la bouche et sourit à Eliab. Cependant, Maggie contemple sa tasse en fronçant les sourcils, comme si elle lisait des nouvelles fâcheuses dans les feuilles amollies.

— Avec plaisir, accepte Eliab. N'hésitez pas à m'interrompre si vous n'arrivez pas à suivre. Voyez-vous, je pense que mademoiselle Katherine est la principale porte d'entrée. Je crois que ses os sont conducteurs des sons qu'émet le centre de la Terre. Sans doute le grondement des tremblements de terre, indétectable pour les oreilles humaines, ou alors celui de lointains coups de tonnerre.

Il se tourne vers Mère :

— Madame Fox, puis-je vous demander la permission d'emmener mademoiselle Katherine pour réaliser quelques expériences ? Tout cela dans la discrétion la plus totale, je vous l'assure.

— Katie ? Qu'en penses-tu ? veut savoir Mère.

— Vous me demandez mon opinion ? À moi ?

— Son opinion ? grince Leah.

— Quoi, les jeunes filles n'ont-elles point d'opinions ? Je crois bien que j'en avais. Tout comme toi, Leah. Dieu sait que tu n'en manquais pas. Alors, Katherine ?

Katie s'octroie une autre pastille au citron.

— J'irai çà et là, mais ne sombrerai pas.

Eliab esquisse un sourire gêné.

— Nous la traiterons comme notre propre enfant, ma femme et moi.

— Elle peut y aller. Oui, elle devrait. Je crois, déclare Mère.

— Je dois dire que... commence Leah.

— Poussin, si monsieur Capron arrive à trouver une explication qui pourrait mettre fin à ces phénomènes, qui pourrait s’y opposer ? Qui ?

— Pas moi, lance Calvin.

— Pas... ni moi non plus ? balbutie Katie.

Maggie dépose bruyamment sa tasse de thé.

— Moi non plus. M’y opposer ? Jamais de la vie. Mais je me demande ce que dirait Lizzie ? Nous pourrions lui télégraphier pour lui poser la question, sauf qu’elle est si loin en ce moment.

Maggie a beau parler d’un ton innocent, remarque Leah, son expression est fourbe, sournoise. En toute honnêteté, cela fait maintenant huit mois que Lizzie est partie. On pourrait croire que Maggie l’aurait oubliée après tout ce temps. Leah fait la moue.

— Très bien, moi non plus. Nous ne pouvons rester en désaccord.

Elle coule un œil vers Maggie :

— Avec personne.

— Nous en convenons donc tous, conclut Eliab en se frottant les mains.

Il se tourne vers Katie :

— Vous êtes une jeune fille des plus remarquables, mademoiselle Katherine. Semblable... oui, comme vous le disiez, mademoiselle Margaret, à un télégraphe...

— J’ai dit ça, moi ?

— Mais oui, assure Eliab. Qui transmet entre les mondes mortel et immortel et qui...

Mère abat sa main sur la table.

— Non ! Je ne vous laisserai pas comparer ma fille à une machine, savez-vous ? Pas à un outil que des hommes touchent et font marcher... Non, non et non. Point final.

— Oui, bien sûr, madame Fox, se hâte de répondre Eliab. Alors, disons plutôt un... un canal, un conducteur d'énergie. Ou plus précisément, une « conductrice spirituelle ».

— Une conductrice ? Comme un conducteur de train, vous voulez dire ? demande Mère.

Eliab se dresse comme s'il prenait déjà place devant un pupitre.

— Oui. Car la lutte des morts pour atteindre les vivants n'est-elle pas semblable à celle des esclaves pour accéder à la liberté ? Peut-être n'est-ce qu'aujourd'hui que les morts viennent de découvrir les bons conducteurs, parfaitement ! Des êtres au cœur pur. À l'esprit dégagé des pièges de l'intellect. Libéré du fardeau des connaissances livresques. Oui, ces jeunes filles sont des conductrices de train, un train qui n'est pas plus fait de fer et de bois que celui, métaphorique, du chemin de fer clandestin qui mène les esclaves à la liberté, mais néanmoins forgé dans le même creuset, celui des desseins de la Providence.

Leah fait claquer sa langue.

— Mon cher Eliab, le mot *conducteur* évoque un malabar en salopette actionnant son sifflet. C'est inconvenant. Et ridicule.

Eliab se tapote le menton.

— Ridicule ? Ça ne va pas du tout. Il s'agit d'un sujet sérieux comme... enfin, le plus sérieux du monde. Alors, que diriez-vous de... médium ? Car vous, mesdemoiselles, êtes comme le milieu ambiant que sont l'eau ou l'éther, dans lequel circulent les esprits.

Eliab agite la main comme s'il écrivait un volume entier sur la question. Katie se glisse encore une pastille au citron dans la bouche.

— Cela me plaît. *Médium*. Um-um, mum. Ça rime avec *géranium*.

— Et *opium*, ironise Maggie.

Leah intervient :

— Quelle excellente suggestion, c'est parfait. *Médium*, c'est moyen, ni chaud ni froid. Ni ceci, ni cela. Exactement au milieu ; c'est justement là où nous nous

trouvons — à mi-chemin entre les vivants et les morts. Et soyez assuré, très cher Eliab, que nous apprécions énormément le sérieux avec lequel vous prenez tout ceci.

— Seigneur, je ne sais pas. Cela fera l'affaire, j'imagine. Je crois, déclare Mère.

Leah cherche le regard de Maggie, puis celui de Katie. Un coup résonne. Stupéfait, enthousiasmé, Eliab lève la tête.

— Sont-ils d'accord ? Les bienheureux esprits ?

Il n'a pas tellement l'air d'un savant en ce moment, se dit Leah. Plutôt d'un enfant qu'on emmène à la foire.

— Oui, ils sont d'accord, annonce-t-elle. Et de cela, chers convives, je suis infiniment reconnaissante et soulagée.

CHAPITRE 8

— Dites-moi que ce soufflet n'est pas parfait !

— Les bonnets ont besoin de soufflets, maintenant ? répliqua ma patiente.

On était de nouveau samedi (comme le jour de ma première visite) et nous avions eu le temps de nous habituer l'une à l'autre, ma patiente et moi.

— Non, ma caille, mais les mitaines, oui.

— Sont-ce donc des mitaines ?

— Exactement.

Elle eut un de ses sourires malicieux.

— Mais vous avez tous les talents, madame Mellon. Et les exorcismes ? Les démons, tout ça ? Sauriez-vous aussi bien vous en dépêtrer ?

Je ne lui rendis pas son sourire. Pour tout dire, c'est une question que l'on ne me pose que trop souvent.

— Non, pour cela, je fais appel à un prêtre ou un rabbin. Je ne suis pas partisane de la méthode qui consiste à tout faire soi-même. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— C'est que, voyez-vous, au cours de cet été-là et de l'automne 49, nous étions devenues des célébrités à Rochester. On parlait de nous, nos sorties ne passaient

pas inaperçues. Leah avait beau minimiser notre notoriété et la prendre à la légère, cela n'a pas empêché un prédicateur de s'inviter à la maison de Troup Street pour tenter de l'exorciser. Ce jour-là, même moi, j'ai su que nous avions franchi un seuil trouble.

— Vous n'aviez pas peur ? C'est ainsi que réagissent la plupart des gens.

— Du prédicateur ? Non. Je n'ai vu en lui qu'un obscurantiste écervelé.

C'était des démons que je voulais parler, mais je ne m'objectai pas lorsqu'elle poursuivit :

— Si les esprits avaient parlé à un homme, personne n'aurait remis en question les desseins de la Providence. Mais à une femme ? C'était la marque du Diable, qui dévoilait ainsi son jeu, enfin, c'est ce que disait Leah... Mais hélas et misère, il avait peut-être raison, ce prédicateur. Quelque chose se tapissait sans doute au fond de moi, quelque chose d'obscur et d'avidé. Voyez-vous, je n'avais jamais aimé aller à l'église. Les exhortations du pasteur me faisaient l'effet d'un charme soporifique. Ah, j'en ai reçu, des coups de ce damné bâton ! Et les pasteurs étaient toujours tellement persuadés de connaître les desseins de Dieu. Comment était-ce possible ? Comment peut-on prétendre à une telle certitude ?

— Ce n'est pas mon cas, opinai-je en changeant de position sur ma chaise. Mais il y en a qui disent que Ses méthodes ressemblent fort à celles d'un plaisantin.

— Ah, y-en-a-qui, murmura-t-elle. Pourquoi est-ce qu'il y-en-a-qui disent cela ?

— Eh bien, à cause de la façon dont Il... dont Dieu nous envoie des épreuves, des privations, des humiliations, pour des raisons tellement obscures qu'Il semble nous jouer des tours, nous faire des farces et même élaborer à nos dépens des canulars ou des coups montés, puisqu'Il ne nous révèle ni Ses desseins, ni leur objectif véritable.

— Bonté divine. Je me suis déjà dit exactement la même chose, me confia ma patiente d'un air satisfait, comme si nous venions de nous mettre d'accord sur le choix d'une nouvelle tenture.



Le prédicateur a un furoncle au menton, une poignée de cheveux noirs et une craie dans ses doigts gourds, avec laquelle il trace des croix sur le parquet ciré de frais. Maggie compte les ouailles qui l'ont suivi dans la froideur de ce matin de septembre. Huit en tout, avec le costume noir, l'expression mauvaise et l'allure menaçante qu'on s'attend à trouver chez des chasseurs de démons. L'un des fidèles a même apporté un vieil exemplaire du *Malleus Maleficarum* à la couverture illustrée d'une sorcière brûlant sur un bûcher. Charmant, se dit Maggie en serrant bien fort la main de Leah.

Les intrus s'entassent dans le parloir de la maison de Troup Street. Maggie et Leah restent plantées dans l'entrée. Mère tourne autour de ces visiteurs intempestifs. Calvin est parti faire l'exercice militaire, Alfie chez le boucher. Cédant aux pressions de Mère, Katie a suivi les Capron à Auburn. Les expériences d'Eliab Capron se passent fort mal, ou fort bien, cela dépend du point de vue. Toujours est-il que dans sa dernière lettre, il avouait n'avoir encore rien trouvé qui expliquerait le phénomène des esprits. Maggie, qui se faisait un sang d'encre à l'idée de Katie seule chez les Capron, est soulagée qu'elle ne soit pas à Troup Street aujourd'hui, car il suffirait que ces ahuris superstitieux assistent à une de ses petites crises pour que le goudron et les plumes redeviennent à la mode. L'un des disciples sursaute à la vue d'une main blanche imprimée sur la joue de Mère. Celle-ci s'essuie le visage avec son tablier :

— Mais ce n'est pas... Enfin, je viens juste d'enfourner mon pain, savez-vous ? Oui.

— Avez-vous perdu la raison, Mère ? siffle Leah. Où est-elle passée ? Pourquoi les avez-vous laissés entrer dans ma maison ?

Leah peine à contenir sa rage. Maggie reconnaît les signes : la veine qui bat sur sa tempe, la main de plus en plus chaude de Leah qui serre la sienne.

— Je n'avais pas le choix, sais-tu ? C'est un homme de Dieu.

Leah pousse une exclamation étouffée. Maggie sent les ongles de sa sœur lui gratter deux fois la paume, signal qui signifie *attends*.

— Seigneur, tout ça, c'est tout de même à cause de l'argent. Je t'avais bien dit de ne rien demander, Leah, n'est-ce pas ? Je le disais bien que les gens trouveraient cela inconvenant, oh, et bien pire.

— Demander ? Demander quoi ? Nous ne demandons rien. Nous acceptons les cadeaux, c'est tout. Car, franchement, comment dois-je m'y prendre pour payer le loyer ? Comment ? Je ne peux plus enseigner la musique. Les élèves sont rebutées par tous ces phénomènes spirites, sauf que les filles doivent s'habiller pour être présentables en société. Ce n'est pas comme si vous suiviez la dernière mode, Mère. Il faut manger aussi. Et les gens qui nous demandent de les aider sont de plus en plus nombreux. Comment les aider sans argent ? Comment ? Les esprits ignorent tout de cet aspect des choses. Ils n'ont pas besoin de se nourrir ni de bien paraître. Ils sont invisibles et ils ont bien de la chance.

— Je vous en prie, ne vous disputez pas, supplie Maggie. Pas maintenant.

— Tu as tout à fait raison, petite sœur. Nous devons maintenir une stricte harmonie.

Les brebis du prédicateur s'agenouillent sur les jolis tapis crochetés. Une souris, à moins que ce ne soit un scarabée, file se réfugier sous l'armoire à bibelots. Mère se croise les doigts.

— Que faites-vous, Mère ? chuchote Leah. Cessez. Il pourrait vous remarquer et penser...

Mais le prédicateur, qui s'en est déjà aperçu, s'approche du trio comme d'une meute de chiennes enragées. Trempant ses doigts crayeux dans un bol d'eau tenu par une femme laide, se dit Maggie, comme les sept péchés capitaux, il arrose à tout va.

— Hors d'ici ! *Vade retro*. Retournez dans vos repaires infâmes. Laissez en paix ces femmes.

Leah se retient de rire.

— Mon doux Seigneur, monsieur, à vos manières, on croirait que c'est au Diable d'avoir peur de nous.

— Leah, souffle sa mère.

Un chœur d'alléluias s'élève des fidèles. Qu'ils vous restent en travers de la gorge, leur souhaite silencieusement Maggie. Le prédicateur brandit son bréviaire tel un bouclier.

— Le Diable s'est emparé de votre âme, madame Fish. Et de celles de vos drôlesses de sœurs. Vous avez mis en jeu vos...

Un bruit sourd. Puis un autre. Le prédicateur appelle Jésus à grands cris. Troisième coup. La pendule tressaute sur le manteau de la cheminée. Maintenant, une suite de tapements légers, comme une averse de grêle. Ou de soufre, pense Maggie, et elle sourit presque. Les ouailles se relèvent. Leah lance :

— Il serait sage de vous en aller, monsieur. À l'instant.

— Je t'avertis, femme, cette maison est l'ancre du Diable.

Leah le regarde si froidement qu'à la grande joie de Maggie, le prédicateur frissonne.

— Non, déclare-t-elle. Cette maison est à moi.

Le prédicateur s'en va, suivi de ses disciples, sifflant et ricanant comme les méchants d'un spectacle de marionnettes. D'une main ferme, Maggie verrouille la porte derrière eux et s'arrête pour contempler son reflet dans la glace du vestibule, s'étonnant de constater qu'elle paraît presque redoutable.

La nuit qui suit la visite du prédicateur, Maggie, réveillée en sursaut par des éclats de voix, tâtonne éperdument pour trouver la bougie et les allumettes de poche. Au troisième essai, elle réussit à en allumer une. Maggie tapote les draps pour éteindre les étincelles tombées dessus et allume la chandelle en retenant son souffle pour ne pas aspirer les émanations malodorantes.

— Mon doux Seigneur ! Enfin, mais où vous croyez-vous ?

Maggie se crispe. Or la voix n'est pas dans la pièce, ni même dans la maison. Elle vient de dehors : Leah. S'attendant à voir un pauvre cambrioleur trembler devant l'ire de sa sœur, Maggie court à la fenêtre et tire sur le rideau. Mais ce

n'est pas un voleur : c'est leur mère. Et une mère qui ne tremble ni ne gémit, pour une fois. Elle fait face à Leah, de l'autre côté d'un tas de braises fumantes. La lune est pleine et le jardin a l'aspect métallique et précis d'un bas-relief en étain. Autour des deux femmes en chemise de nuit volettent des flocons de papier journal en flammes. Même de son poste d'observation, Maggie distingue des odeurs de racine amère, de sauge, de cheveux brûlés. Elle se précipite vers sa coiffeuse, secoue son bocal à cheveux, puis celui de Katie : les cheveux recueillis sur leurs brosses, qu'elles conservent pour rembourrer des oreillers ou fabriquer des postiches, ont tous disparu. Maggie retourne à la fenêtre et remarque le poignet de sa mère, emmailloté dans une bande de lin ensanglantée.

— Est-ce que m'man est malade ? Ou blessée ? crie-t-elle d'en haut.

— Je me porte on ne peut mieux, répond Mère sur le même ton. Ce prédicateur, il était parti du mauvais bord, savez-vous ? Mais tout va bien aller maintenant, les enfants. J'ai chassé les fantômes. Ils ne reviendront plus nous déranger. Les anciennes méthodes sont parfois les meilleures, vous ne trouvez pas ? Allons, rentrons maintenant.

Maggie dégringole jusqu'au vestibule et ensemble, Leah et elle, elles mettent leur mère au lit. Sa brève résolution envolée, Mère tripote sa robe de chambre.

— Tout sera de nouveau comme avant, mes poussins, savez-vous ?

Maggie et Leah la réconfortent en chœur, puis l'abandonnent au sommeil. Un accord tacite les amène dans la cuisine. Elles pensent si souvent à l'unisson, ces jours-ci.

— Je n'en peux plus, soupire Maggie. Pauvre m'man. On devrait lui dire et tout. Il faudrait, pour sûr.

Leah lui fait signe de se taire, les yeux braqués vers un plat, comme si la faïence avait des oreilles.

— Lui dire quoi ? Que Katherina et toi, vous vous êtes arrangées pour que le colporteur hante la vieille maison ? Que tout ça, c'est vous qui l'avez orchestré ? Ce serait vu comme un crime, c'est moi qui te le dis.

— Un crime ? Oh, Leah, balivernes, voyons, nous...

— Et Amy, et Isaac, que penseraient-ils ? Et tous les autres ? Réfléchis. C'est si nous arrêtons tout maintenant, au moment où nous nous apprêtons à faire nos débuts dans le grand monde, qu'on nous trouverait suspectes.

Le grand monde ? pense Maggie, qui l'imagine devant elle avec sa gueule béante. Car le prédicateur et ses ouailles ne sont pas leurs seuls opposants. La presse de Rochester a remarqué les événements de la maison de Troup Street. Certains journalistes ont taxé les sœurs Fox de charlatanisme, d'opportunisme flagrant, de supercherie. D'autres les présentent comme des voyantes inspirées, de divines devineresses, des illuminatrices d'un nouvel âge. Bref, les hostilités sont entamées entre croyants et sceptiques. Et les esprits veulent engager le combat. C'est du moins ce que prétend Leah. Les habitués des cercles spirites sont moins convaincus, Maggie le sait bien. Ils craignent d'être humiliés publiquement. De perdre des clients. De se faire excommunier. Peut-être même lyncher.

Maniant sa tresse comme si c'était un gourdin, Leah poursuit :

— Franchement, Margaretta, si nous faisons volte-face maintenant, c'en serait fait de notre réputation. Notre réputation à tous, petite sœur. Non seulement la tienne et la mienne, mais celle de la famille tout entière. Notre honneur à tous est lié comme un fagot de bois d'allumage. Non, non, il est tout simplement impossible d'arrêter maintenant, Margaretta. Même si tu le souhaitais vraiment, ce dont je doute. Tu es déjà trop impliquée. Nous le sommes toutes, en fait, puisque tu m'as entraînée dans tout ça, ma bichette. Pense à ces hommes qui font de la natation. Rebroussent-ils chemin en pleine traversée d'un cours d'eau ? Non, ils tiennent bon. S'ils faisaient marche arrière, ils se noieraient sûrement dans les sombres profondeurs. Mais l'autre rive, ah, l'autre rive. Qu'elle est belle avec ses somptueuses berges vertes.

Elle verse un peu de cidre à Maggie.

— Non, nous ne pouvons nous permettre de reculer un seul instant. Nager ne suffira pas, nous devons foncer tête baissée dans la mêlée.

— Et d'où te vient cette comparaison ? De Calvin ?

— Ah, aurais-tu jamais imaginé qu'il se passionnerait autant pour les esprits ? Après tous les tours qu'ils lui ont joués ?

Le sérieux de Leah se dissipe comme cela arrive souvent, et son rire — sa gaieté spontanée — retentit d'un trille joyeux, à l'opposé de son enjouement de salon qui tape sur les nerfs. Ce qui pousse Maggie à rire ainsi à son tour avant de rétorquer :

— Pourtant, il faudra bien que cela prenne fin un jour. Cela devient d'un ennui mortel.

— Et Hydesville, on ne s'y ennuyait pas ? Imagine-toi vivre là-bas, toute seule hormis nos chers parents, toute ta vie entre parenthèses, silencieuse, interminable. Oh, il y aurait bien le chant des grillons, le battement des ailes des chauves-souris ou le cri de la chouette, ce genre de sons, mais pas celui des soirées animées, d'amis sonnant à la porte. Pas un esprit pour reconforter les vivants. Jamais une nouvelle robe, jamais une sortie amusante.

Maggie se sent parvenue à un seuil.

— Dis-le, souffle-t-elle à voix basse. Rien qu'une fois, Leah, dis-moi ce qui se passe réellement, vraiment.

— Margaretta chérie, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

Silence. Maggie réfléchit, en proie à l'impression étrange que c'est le cours de sa vie qui est en jeu, que le prochain pas qu'elle fera la projettera vers une destination lointaine et sans retour.

— Tu avais dit qu'on pourrait arrêter à tout moment, Leah. Tu as promis, à Hydesville, quand tu nous as obligées à te le montrer.

— Effectivement, j'ai dit que nous pourrions nous tenir quittes. Nous, toutes ensemble, pas toi toute seule. Cette décision ne t'appartient pas exclusivement. Si tu pensais un peu aux autres, Margaretta, pour une fois.

Maggie se mord la lèvre pour s'empêcher de prononcer des paroles désespérées, suppliantes. Avec Leah, cela ne servirait à rien. Le bannissement de Lizzie le lui a appris sans équivoque. Au contraire, elle annonce calmement :

— Mais je pense aux autres, Leah... À m'man, en fait. Je me dis que son petit rituel a opéré comme un charme.

CHAPITRE 9

Ma patiente reprit :

— La bonne vieille magie de Mère a agi un certain temps, soit, mais elle n'avait pas dû répandre assez de sang ou brûler des cheveux en quantité suffisante, car le sort s'est avéré insuffisant pour tenir les esprits à distance indéfiniment.

— Vous n'allez pas me dire que vous croyez aux sorts et aux enchantements de votre mère, protestai-je.

— Non, à cette date-là j'avais déjà décidé de ne croire en rien d'autre que moi-même. Pour tout dire, après la visite du prédicateur, je n'ai plus jamais mis le pied dans une église, ouvert un missel ni prononcé une prière. Enfin, jusqu'à ce qu'Elisha m'abandonne pour partir dans l'Arctique. J'avais la tête dure, à l'époque.

Je la rassurai tout de suite :

— Elle l'est toujours autant, ma caille. Sinon vous seriez déjà morte.

— Eh bien, oui, opina ma patiente avant de retomber dans une de ses ruminations.

Affichant mon sourire le plus radieux, je poursuivis :

— En tout cas, il doit faire aussi froid dans cette mansarde que dans les étendues glaciales de votre Elisha. J'apporterai une courtepointe supplémentaire la

prochaine fois, ma caille, et une chaufferette par-dessus le marché. D'accord ? Oui ? (Je devrais préciser qu'on était le 9 février et qu'une neige mouillée s'agglutinait aux trois fenêtres à colonnades.)

Et j'ajoutai :

— Tenez, voici votre remède.

Elle s'empara du gobelet sans rien dire et je me mis à épousseter la pièce sans souffler mot, afin de ne pas perturber le cours de ses pensées. J'entretenais, je l'avoue, l'espoir qu'elle était en train de composer ses derniers mots ou de choisir un hymne pour ses funérailles. De diriger, enfin, ses pensées vers les détails et considérations qui devraient les hanter lorsqu'on s'approche de sa dernière heure.

— J'ai vraiment tout fait pour tenter d'y renoncer, madame Mellon, à maintes reprises, hélas et misère. À chaque tentative, j'ai échoué.

Elle déposa le gobelet vide.

Je poussai un soupir :

— Eh bien, cela ne m'étonne pas. On trouve de l'alcool partout où l'on se tourne. En vente dans la moindre épicerie, la moindre gargote. Partout, la tentation. Mais il écarte les idées noires.

Mes aiguilles sous le bras, j'entrepris de démêler quelques pelotes.

— Enfin, c'est ce que j'ai entendu dire.

— Ha ! Non, pas les spiritueux. Le spiritisme. Remarquez, j'ai essayé bien, bien des fois de les laisser tomber, eux aussi.

— Ne vous en faites pas pour ça, ma caille, répondis-je. Nous en sommes tous là.

À quoi ma patiente se contenta de répliquer :

— Vous travaillez trop.

Je dois préciser qu'elle m'avait décoché cela comme s'il s'agissait d'un fait absolument établi, ainsi que la plupart de ses affirmations. Il était, pour être honnête, très difficile de la contredire. Ou de mettre en doute ses paroles.



Les cheveux humides et détachés de Maggie tombent en cascade sur le dossier du canapé, touchant presque le brasero au charbon posé sur le tapis. Elle tient son roman, *Le Dilemme de Tabatha*, à l'écart de la fumée. Le parloir sent le benzène et la lavande répandue sur les braises. On entend tictaquer l'horloge sur le manteau de la cheminée. Un léger bruissement chaque fois que Maggie tourne une page. Autrement, le silence règne dans la maison de Troup Street. Les esprits se taisent. Pas un bruit. Pas un coup. Cela fait maintenant une semaine entière. Même le retour de Katie de chez les Capron n'a pas suscité leur présence. Mais voilà qu'on tapote la couverture du livre.

Leah.

— Attends, laisse-moi deviner, petite sœur. Une belle et noble héroïne élevée dans la misère se révèle l'héritière d'une immense fortune. Les obstacles à son mariage princier sont écartés et tout est bien qui finit bien.

Maggie pose le volume à côté d'elle et se tâte les cheveux, maintenant secs et agréablement parfumés par la fumée de lavande.

— Ma pauvre Leah, ce que tu peux être cynique.

— Cynique ? Et toi, avec tes petits commentaires ?

— C'est spirituel.

— Mais peu sage.

— Pourquoi diantre une jeune fille doit-elle à tout prix être sage ?

— Et restreindre son imagination.

— Je t'imagine fort bien me laisser lire mon livre tranquille.

Leah toise Maggie de la tête aux pieds.

— Et si tu essayais d’imaginer tes perspectives d’avenir au cas où les esprits ne revenaient pas, Margaretta ? Sans dot, personne ne voudra t’épouser, à part, peut-être, un fermier décrépît puant le bétail. Si tu t’imaginais reléguée à la cuisine, au service du monstre cracheur de feu qu’est le poêle à bois, toi qui es aussi à l’aise dans ta vie oisive qu’un poisson dans l’eau ? Ensuite, à peine le temps de te retourner, voilà qu’arrivent les enfants. S’ils ne t’assassinent pas en venant au monde, c’est leur mort probable, un après l’autre, qui te fera vieillir avant l’heure. Tes réparties spirituelles se changeront en litanies pathétiques. Que Dieu te vienne en aide... en tout cas, ce ne sera pas moi.

Maggie reprend son roman. Elle a la gorge très sèche, à cause de la fumée de charbon, bien entendu. Elle ouvre le livre au hasard. *À sa vue, le cœur de Tabatha se fendit en éclats.*

— Tiens, voici autre chose à imaginer, poursuit Leah sur sa lancée, à croire qu’elle vient de lire la même phrase. Tu t’enfuis avec un quelconque soupirant, laissant derrière toi une réputation en lambeaux. Méprisée de tous. Une vraie souillon, tout cela à cause des caprices puérils d’une poignée d’esprits.

Maggie jette son livre sur le tapis.

— Puérils ?

— Puérils, parfaitement. Déraisonnables. Insensés. S’enfuir ainsi, sans la moindre explication. Quelle ingratitude.

Leah reprend son souffle.

— Maintenant Margaretta, dis-moi, honnêtement, ce qu’il va falloir pour que les esprits reviennent ?

— Pas la moindre idée. Tu devrais peut-être poser la question à m’man. C’est elle qui les a bannis avec ses sortilèges.

— Et Katherina, alors ? marmonne Leah comme pour elle-même en se dirigeant vers la cuisine, Maggie sur les talons, la mine sombre.

Katie, assise à table, joue aux jonchets. Elle se penche pour en ramasser un qui vient de dégringoler par terre. Secoue la tête.

— Non, vraiment, ce n'était pas si horrible que ça. Secouez-vous un peu... Oh, salut, Leah.

Leah la domine de toute sa hauteur.

— Vraiment, nos amis invisibles me manquent. Pas toi, Katherina ? Les figurines de tes jonchets font figure de piètres remplaçants.

Katie lève les yeux au plafond, comme si elle essayait de lire dans ses propres pensées.

— Mag a dit qu'on pouvait compter les unes sur les autres et que ça devrait nous suffire.

— C'est vrai, revendique Maggie dans le dos de Leah.

Le regard de Katie va de l'une à l'autre.

— « Nous pouvions » compter, mon enfant, pas « on pouvait », reprend Leah. En fait, ma question était plutôt : Souhaites-tu leur retour ?

— C'est vrai que je les aime bien, je pense, enfin, je crois.

— Moi aussi.

— Eh bien, pas moi, éclate Maggie. J'en ai par-dessus la tête d'eux.

Leah l'ignore.

— Pense seulement au traitement royal que tu reçois quand les esprits se manifestent, Katherina, comme tu deviens importante.

Katie tripote tristement ses jonchets.

— C'est vrai, j'imagine.

— Tu es importante de toute façon, Kat, proteste Maggie. N'écoute pas Leah.

— Katherina, aimerais-tu retourner voir les Capron à Auburn ? Passer là-bas un autre séjour agréable ? Les esprits aiment tellement les « expériences » d'Eliab. On dirait presque des jeux, tu ne trouves pas ? Nos chers esprits auraient peut-être le goût de revenir si tu étais là. Et puis Eliab est un homme si respectueux, si bon, et sa femme tient une table tellement luxueuse, tellement raffinée.

— Faudrait... enfin, *il* faudrait d'abord que je demande la permission à m'man, souffle Katie au bord des larmes. Quand revient-elle du marché ? Est-elle déjà rentrée ?

— Cette décision t'appartient, Katherina. Tu n'es plus guère une enfant. Désires-tu y aller, oui ou non ?

— J'en sais rien. Vraiment, je ne sais pas. Pourquoi est-ce à moi de décider ça ?

Katie donne à un des jonchets un coup sec qui le brise en morceaux.

— Oh, qu'est-ce que j'ai fait ? Je ne voulais pas. Pauvre bonhomme. Pardon, pardonne-moi.

Elle entreprend de mélanger à nouveau les tiges de bois.

— Je suis sûre que monsieur Jonchet te pardonne, assure Leah. Ah, mais voici Mère qui revient du marché.

Suivant le regard de Leah, Maggie aperçoit par la fenêtre leur mère qui remonte la ruelle, portant avec difficulté un gros paquet sanguinolent dont dépasse un œil globuleux.

— Comme c'est appétissant, lance Leah à Maggie. Une tête de veau... Voilà qui me rappelle un vieux conte. La Petite Gardeuse d'oies ? N'est-ce pas l'histoire d'une vulgaire servante qui se faisait passer pour une princesse ? Et n'y avait-il pas une tête de veau suspendue à une porte ?

— Une tête de cheval, précise Maggie à voix basse, prise de vertige. À une voûte.

— Peu importe. L'essentiel est que cette tête lui donnait des conseils, mais elle, est-ce qu'elle écoutait ? Non. Et qu'est-ce qui est arrivé ? L'usurpatrice a fini

par être démasquée. On lui a arraché ses vêtements, on l'a enfermée dans un tonneau rempli de clous et on l'a traînée derrière un carrosse jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Ce n'est pas juste du tout, proteste Katie.

— Naturellement, très injuste, ma chérie, et...

— Et je n'ai jamais aimé cette histoire, reprend Katie. Je n'ai jamais compris ce qu'elle voulait dire.

— Ce qu'elle voulait dire, Katherina, Margaretta, c'est qu'après avoir commencé à jouer son rôle, la servante ne pouvait plus reculer... Ah, Mère, enchaîne Leah, car celle-ci vient d'entrer dans la cuisine et de poser la tête de veau sur la table.

— Avons-nous un sac pour la cervelle ? Les filles ? Savez-vous ? demande Mère.

— Là, répond Leah en désignant le sac de lin accroché près de Maggie. J'espère que le boucher vous a fait crédit pour cette tête, Mère, car notre argent a presque entièrement fondu. Nous serons bientôt aussi démunies que Mozart dans son linceul de pauvre. Au pain sec et à l'eau, comme des prisonnières ou... ou des internées, poursuit Leah comme si une idée venait de lui traverser l'esprit.

— Très bien, aucun maudit problème avec ça, grommelle Maggie.

— Très bien, souffle Leah, comme si elle n'avait pas remarqué le juron prononcé par sa sœur.

Treize jours plus tard, Maggie, Leah et Calvin descendent de leur fiacre de location dans un faubourg de Rochester. Devant eux se dresse un bâtiment austère et trapu, ceint d'une haute clôture en fer forgé. Un vent frais de fin septembre soulève des feuilles qui vont se prendre à la pelisse de Maggie.

— Mais où sommes-nous ? veut savoir Maggie, consternée. Je... je croyais que nous allions manger des pâtisseries et visiter les grandes chutes.

— Nous irons, mais après, annonce Leah. Sois courageuse, ma chérie, il s'agit de la dernière campagne d'Amy et Isaac. À ce qu'il paraît, les fous et les miséreux doivent bien vivre quelque part, comme tout le monde. Allez, viens, nous devons soutenir leurs efforts méritoires.

— Soutenir ? Comment cela ? demande Maggie dans un chuintement rauque que personne n'entend.

Calvin tient ouverte la lourde porte de l'asile. Un couloir lugubre qui pue le désespoir. Quelqu'un chantonne une comptine. Un autre interroge l'ameublement. On entend un caquètement hilare. Un hurlement. Un autre. Doux Seigneur, comme j'aimerais que m'man soit là, pense Maggie, mais leur mère, poussée par Leah, est partie pour Arcadia la semaine dernière.

— Les esprits ne nous tourmentent plus, lui a-t-elle chuchoté. Tu n'as plus besoin de rester.

Mère a bien demandé à Maggie de se joindre à elle, mais Leah a tranché :

— Impossible. Je ne peux rester ici toute seule avec Alfie et Calvin. Pensez à ce que l'on dira. Quoique, si Margareta souhaite vraiment se retrouver dans un cadre rural et enchanteur...

Non, pas tellement. Cependant, depuis que Katie est repartie à Auburn chez les Capron, la maison de Troup Street est plus endormie que jamais. La nouvelle court : les esprits l'ont désertée. Plus personne ne vient déposer sa carte ou mendier une séance. Les amis intimes ne restent jamais longtemps ; après tout, ils ont leurs occupations, leur famille, leur vie à eux. Et Leah passe le plus clair de ses journées à l'extérieur. Ce qu'elle y fait, Maggie n'en sait rien, bien qu'elle sorte souvent en compagnie de Calvin, qui lui prend le bras avec un aplomb fraternel. Même Alfie vaque à ses affaires personnelles. L'argent. Bon. D'un seul coup, il n'y en a plus beaucoup. Plus d'oranges, plus de noisettes d'Australie. Plus d'emplètes ni de réticules en dentelle au petit point. On reçoit moins d'invitations aussi, d'où la joie de Maggie lorsque Leah lui a proposé d'aller manger des petits gâteaux et se promener aux abords des cascades de Genesee.

— Après, Margareta, tu pourras contempler l'eau qui coule jusqu'à la fascination, lui promet maintenant Leah. Tout de suite après, on ira manger toutes les pâtisseries que tu voudras.

Maggie perd d'un seul coup la voix et l'appétit. Franchement, elle ne se voit guère avaler une bouchée de quoi que ce soit, et pour un bon bout de temps encore. Chaque cellule a l'apparence d'une chambre à coucher avec des chaises, des tables, des lits, des draps. Mais sans lampe ni bougie, rien qui pourrait prendre feu. Rien de pointu non plus. Elle voit une femme affronter, menaçante, un railleur invisible ; un homme roucouler pour une mouche posée sur son poing fermé. Une fille de l'âge approximatif de Maggie lance à Calvin un sourire salace.

— Les Post, avec certains de leurs frères quakers, réclament que l'on traite ces infortunés avec un peu plus de compassion... Que l'on abolisse les chaînes, les châtimens corporels, toute cette sorte de choses, explique Leah tout en jetant des coups d'œil à la ronde. Mon doux Seigneur, j'espère tellement qu'ils y parviendront.

Maggie, toujours aphone, traîne derrière Calvin et Leah qui sont déjà rendus dans une cour où les pensionnaires, toutes des femmes, semblent moins perturbées.

— Ce sont des cas de folie douce, leur apprend la surveillante. Elles paraissent normales jusqu'à ce qu'elles piquent une crise, ou que les objets se mettent à leur parler. Parfois elles nous attaquent. Ce que je leur enseigne à ne pas faire.

Elle tapote la bande de cuir qui lui ceint la taille. C'est alors que Maggie aperçoit une petite maigrichonne, plantée toute seule à côté du cadran solaire. Il se met à pleuvoter et la femme, les mains tendues, soupèse une goutte et puis une autre, telle une Justice délirante. Répandue sur son visage, sa chevelure noire dissimule ses traits.

— Kat ? chuchote Maggie, horrifiée.

La femme écarte ses cheveux. Révèle un masque tragique et ridé. Le cœur de Maggie se tait. Ce n'est pas Katie. Non. Bien sûr que non.

— Bon, si nous poursuivions notre route avant d'attraper froid ? suggère Leah.

Maggie se blottit silencieusement sur la banquette du fiacre pour le trajet en apparence interminable du retour à Rochester.

— Mais pourquoi m'as-tu emmenée dans cet endroit, Leah ? Pourquoi ? insiste-t-elle une fois l'aqueduc en vue.

— Tu le sais très bien, chérie.

Maggie ne répond pas.

— Margareta. Écoute-moi. Je t'en prie. Ce monde est cruel pour les femmes qui possèdent ne serait-ce qu'une once de talent, un grain de pouvoir. S'il n'est pas canalisé correctement, il se heurte à l'incompréhension. Pense à cette mégère armée d'un ceinturon que nous venons de voir, au prédicateur venu asperger nos esprits d'eau bénite et nous casser les oreilles avec ses alléluias. Il faut se protéger encore plus des gens de son acabit. Et ce qui est arrivé à ces filles, à Salem, j'y pense aussi. Honnêtement, elles hantent mes pensées. Tu en as entendu parler ?

Évidemment. Maggie en a vu d'innombrables illustrations. Le procès des sorcières de Salem est célèbre à ce point. Les poses contorsionnées des jeunes filles en robes démodées, comme ensorcelées ou possédées. Les présumées sorcières pendues haut et court. Une fillette de quatre ans jetée en prison. Un vieillard mort écrasé sous des pierres. Incroyable que cela soit allé si loin. Que tant de gens aient ainsi perdu la raison. Maggie parvient à peine à hocher la tête.

— Le mal a été commis, Margareta, quand des gens mal intentionnés, ou mal informés, se sont aperçus de l'existence de ces jeunes femmes. Le mal n'était pas en elles, sauf qu'elles ne savaient pas se contrôler.

— Moi oui, réplique Maggie d'un ton maussade.

— Toi, peut-être, mais pas Katherina. Voilà pourquoi elle a tant besoin de notre tutelle.

De retour à Troup Street, Maggie relit la dernière lettre que Katie lui a envoyée d'Auburn. Tâche difficile, étant donné l'orthographe fantaisiste de Katie et ses pattes de mouche qui font penser à une barrière hérissée de clous.

27 septembre 1849

Sœurette chérie,

Les Esprits sont revenus, Mag. Je suis navrée, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. J'avais l'impression qu'ils voulaient s'amuser de nouveau. Qu'ils se sentaient mis à l'écart, ou esseulés, oubliés, toute cette sorte de choses. La table du parloir des Capron ne s'est pas mise à galoper tout le tour de la pièce comme dans notre petite maison, mais elle s'est inclinée, et une tasse à thé s'est brisée, et c'était la presque préférée de madame Capron, et les convives se sont accusés mutuellement de l'avoir fait pencher, mais tout le monde était franchement perplexe et pour finir, on a supposé que c'était la main des Invisibles. Pendant une des séances, une ombre sur le mur s'est mise à ressembler à un chien alors quelqu'un a dit que c'était Cerbère et un autre a rétorqué: « Mais alors, pourquoi n'a-t-il pas trois têtes ? » Oh, et Mag, j'ai une véritable ribambelle de nouveaux admirateurs et tout Auburn ne parle plus que des Esprits. Et j'ai goûté à du champagne, il n'y a rien de plus délicieux. Meilleur que le cidre, de très loin. On se sent tout à fait comme une grande personne, mais si gaie à la fois. Ah oui, et il paraît que j'ai eu une petite crise, mais je ne me souviens de rien. N'en parle pas à m'man ni à Leah ; de toute façon, ce n'est plus un problème. Madame Capron dit que ces petites attaques sont causées par l'amour immense que me portent les Esprits.

En tout cas, tu me manques et j'espère que les esprits vont revenir aussi à Troup Street, vu que je n'aime plus du tout, du tout le calme plat.

Plein d'amour et énormes bises,

Kat

Maggie replie la lettre très, très serré et s'aventure jusqu'à la cuisine. Pas l'ombre de Leah ; mais sur le poêle, quelque chose mijote dans une casserole. Maggie jette

un coup d'œil. Des lambeaux de chair se détachent d'un os. Une langue de vache tourne dans le bouillon. Les morceaux de viande se font meilleur marché et moins appétissants de jour en jour. Bientôt, se dit-elle, on n'aura plus rien à se mettre sous la dent que des carcasses et des abats.

Maggie passe dans le salon. Leah n'y est pas non plus. Ni Alfie. Il va nous falloir plus de meubles, décide-t-elle. Et ces murs, il faudrait les couvrir de tableaux et de lithographies. Rien de bucolique, pas d'horizons ni de vaches. Que des scènes de rues animées, des salles remplies de monde. Elle aimerait bien aussi quelques-unes de ces nouveaux lustres à gaz. De la lumière, encore de la lumière, pour éclairer jusqu'aux recoins les plus sombres. Katie. Kat. Maggie a si peur pour sa petite sœur, elle ne s'en aperçoit que maintenant. Et elle lui manque tellement. Serait-ce possible qu'ils me manquent, eux aussi ? se demande-t-elle. Possible que je m'ennuie des esprits ? Que même les morts vaillent mieux comme compagnons que pas de compagnons du tout ? Car ce n'est que dans ses instants de solitude, comme en ce moment, que Maggie prend conscience non pas des morts, cette multitude vociférante, mais de la mort qui est le vide, la solitude incarnée, l'obscurité même. Sa mère l'avait pourtant avertie, dans le temps, à Hydesville, avant même l'arrivée du fantôme du colporteur. « L'obscurité approche », avait-elle lancé à Maggie un jour de fin d'automne où elle s'ennuyait, mais Maggie n'avait pas écouté parce que Maggie n'écoute toujours que lorsqu'il est trop tard.

Le lendemain, les Post, les Granger, les Bush et le jeune George Willets font leur entrée dans la maison de Troup Street, accueillis par une débauche de bruits et de coups frappés. On époussette la tablette alphabétique.

— Je m'en doutais, lance Leah, les esprits étaient partis parce qu'ils étaient en colère. Outrés que nous ne voulions pas les révéler au vaste monde. N'est-ce pas, Margareta ?

Maggie contemple Leah, puis le long visage ingrat d'Amy Post qu'illumine l'espérance.

— Oui, plus question de les garder pour nous, répond-elle, médusée encore une fois par le talent de Leah pour tourner à son avantage le pire des revers, ébahie de s'être imaginé qu'elle pouvait l'emporter sur elle de quelque manière que ce soit.

Le premier message des esprits est que Mère Margaret doit rentrer à Rochester toutes affaires cessantes. Le deuxième : *Louez Corinthian Hall*. Ils désignent ensuite Eliab Capron, domicilié à Auburn, comme porte-parole. George Willets sera leur administrateur et les Post dirigeront un comité spirite.

— Les esprits font vraiment tout comme il faut, remarque Leah. La meilleure façon de réduire nos adversaires au silence est encore de leur faire face, si désagréable que cela puisse être. Mais les esprits nous donneront du courage. Ils nous mèneront à la victoire.

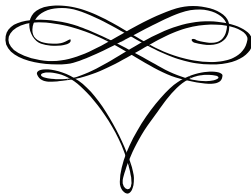
Elle gratifie Calvin d'un sourire à fossettes.

— Notre seul devoir, comme le dit si bien celui-ci, consiste à foncer tête baissée dans la mêlée, sans nous dérober.

Calvin lève vers elle un regard ébloui ; aucune autre parole n'est nécessaire. Maggie se détend, infiniment soulagée. Maintenant, elle n'a plus qu'à suivre. Plus besoin de réfléchir, de peser le pour et le contre, de prendre des décisions. Comme tous les enfants prodiges, elle sera bien en sécurité dans le giron familial.



DEUXIÈME PARTIE



« Nul ne s'étonnera de ce que les adeptes du culte promulgué par les sœurs Fox y voient le squelette du colporteur dont l'esprit crie vengeance depuis 1848. Les sceptiques prétendront que ce sont les sœurs Fox elles-mêmes qui ont profité de l'émoi ambiant pour enfouir ces os en prévision de leur découverte par les enquêteurs, ce qui corroborerait leur histoire. D'une manière ou d'une autre, les faits sont tels que décrits plus haut et les ossements découverts dans le vieux mur sont en possession de M. Hyde, à qui appartient la propriété. Clairement, d'après une de nos sources, cela fait au moins cinquante ans qu'ils reposent dans leur cachette, à supposer que l'on se fie aux apparences. »

Arcadian Weekly Gazette, novembre 1904e

« Charles Chauncey Burr fut l'un des personnages à la fois les plus énigmatiques et les plus colorés du journalisme de magazine américain. Bien que ses opinions nous paraissent aujourd'hui absurdes et déplacées, bien qu'il soit difficile de l'imaginer survivre sans majuscules ni points d'exclamation, son érudition évidente, son agilité à manier la langue et la logique et son ardeur fervente frapperont le lecteur du présent ouvrage par leur puissance et leur persuasion. »

Dictionary of Literary Biography

CHAPITRE 10

— Tenez, ma caille, ceci vous tiendra bien au chaud, annonçai-je en installant le chauffe-pieds que j'avais apporté, comme promis.

On était le 10 février, donc le dixième jour après notre rencontre. Ma patiente se portait mieux, comme le font souvent mes malades pendant la période qui précède la Gloire. Elle tendit les mains vers la chaleur des braises fraîchement attisées.

— Vous êtes la bonté même, madame Mellon.

— Je vais devoir vous contredire. J'ai croisé quelques parangons des vertus les plus sublimes et je ne peux prétendre appartenir à leur espèce.

— Je vois, mais... et les parangons des vertus ordinaires ? En avez-vous croisés ?

— Bien sûr. Ils abondent en ce monde, on ne peut leur échapper.

— Alors vous reconnaîtrez sans peine l'ennemi juré de ma famille, Chauncey Burr. C'était le parangon de la fulmination. Et de la grandiloquence.

— Vraiment, répondis-je, la tête ailleurs.

J'étais en train d'ouvrir ma sacoche pour en sortir mon tricot.

— Oui, cet homme était un carnaval à lui tout seul, clinquant, effronté. Leah en avait fait une véritable obsession. On aurait dit qu'elle venait enfin de

rencontrer un adversaire à sa hauteur, ou plutôt... oui, un homme de son espèce. Un homme qui appréciait autant qu'elle une bonne machination, sans compter, bien entendu, la façade qu'il devait maintenir de son côté.

Avec l'air ravi de quelqu'un qui vient de déchiffrer une énigme, elle saisit son écrin à bible et étala sur les draps tous les imprimés qu'il contenait au sujet de ce Chauncey Burr : coupures de journaux, quotidiens et brochures, pages de toute évidence arrachées au journal personnel de leur auteur, couvertes de divagations écrites tout de travers, comme si elles cherchaient à s'échapper de la page, et truffées de remarques, d'observations, de confessions inconvenantes.

Avant de saisir mes aiguilles et ma laine, je les observai de très près. Il se faisait déjà tard, mais je restai tandis qu'elle discourait. J'appréhendais cependant, je dois bien l'admettre, qu'elle n'en soit venue à faire trop grand cas de ma présence ; car elle semblait croire que, tant qu'elle parviendrait à susciter mon intérêt, tant que je resterais assise là avec mon tricot, tout ouïe, il lui serait impossible de rendre l'âme. Autrement dit, elle paraissait voir en moi la gardienne du seuil de l'Éternité et non une envoyée de la Société médicale comme je le déclarais si souvent.



Ce qu'il veut, ce Chauncey Burr, c'est devenir l'apôtre d'une nouvelle façon de penser, moderne et scientifique. *La révolution burrologique... C'est un cas burrien typique... Les chancéphiles s'assembleront le...* Oh, il a réfléchi à toutes les permutations. Penché sur le miroir, il tapote son maquillage de scène en travaillant ses expressions consternée, joyeuse, stupéfaite, toutes exagérées à l'intention de spectateurs éloignés. Il est d'une stature imposante, d'une taille impressionnante. Un bloc de barbe noire, des cheveux de jais coupés court, au contraire de la mode. Il pourrait être simple manœuvre, lancer des pierres plutôt que des idées ou des défis, si ce n'était son agilité remarquable, l'aisance qui caractérise tous ses gestes, celle d'un homme qui n'a jamais connu la faim ni le dénuement alors qu'évidemment, il a vécu les deux situations de très près.

Il bourre la tête de pirate qui sert de foyer à sa pipe d'écume de mer. Noir afin de mieux mettre en valeur la braise, l'objet ponctue ses discours avec beaucoup

d'effet, truc qu'il a découvert alors que, jeune avocat, il sonnait encore creux. Monsieur Abelard Reynolds, directeur du Corinthian Hall de Rochester, s'encadre dans l'entrée de la loge. Chauncey braque sa pipe :

— Monsieur Reynolds. Quel fiasco ! Je suis fort mécontent de ceci.

Il donne une claque sur un tas de brochures et lit :

— *Messieurs Chauncey Burr et Theophilus Fiske entameront leurs conférences à 7 heures ½ le 15 octobre de l'an de grâce 1849. Après chacune de celles-ci, les expériences les plus extraordinaires, surprenantes et amusantes jamais montrées dans notre ville seront réalisées dans le domaine récemment découvert de l'électrobiologie.*

— N'avais-je pas insisté, mon brave, pour que soit inscrit : « Le révérend C. Burr, éditeur de renom, légiste et savant, donnera plusieurs démonstrations d'électrobiologie », et cetera, toute cette sacrée sorte de choses. Et ensuite : « Avec l'appui d'un nommé Theophilus Fiske. » Avec l'appui. Je ne prononce pas la moindre phrase en duo avec ce bougre, pas une seule conjonction. Dites-moi, sur quoi s'appuie-t-on, mon brave, sinon sur le fondement ? Ho ho ! Situé bien en dessous de la bouche, c'est-à-dire de moi.

— Savant ?

— Oui, savant, mon cher Abelard Dabbalard... Ah, où est ton Héloïse ? Terme qui désigne un homme dévoué à la discipline scientifique, sans une miette de philo, de littérature ou de naturalisme à la noix de coco. Enfin, mon brave, ne vivez-vous pas avec votre époque ?

— Il semblerait que non, réplique Reynolds, glacial.

— Ou secundo, c'est que vous n'avez aucun respect pour la science. Sinon, pourquoi auriez-vous promis votre salle le mois prochain à ces dames qui parlent aux fantômes ? Sale insulte à chacune de vos planches, ça. Voilà précisément pourquoi j'ai réclamé ces nouvelles brochures. Dois-je vraiment tout faire en solo ? La science et la superstition appartiennent à des sphères opposées, et...

— On n'a pas eu le temps d'en imprimer de nouvelles, intervient un homme jeune, mais déjà voûté, avec des lunettes et une tignasse de cheveux gris qui, contournant adroitement Abelard Reynolds, se glisse à son tour dans la loge.

— Fiske Fisko ! Où diable cachais-tu ton cerveau coiffé d'un balai à franges ? Tu es encore allé traîner autour de la table de billard du bordel, hein ? Encore suivi la trace d'une poule jusqu'à son poulailler ?

— Ouais, et alors ?

Chauncey vise Fiske avec un pot de fard que celui-ci esquive de façon experte. Le maquillage se répand sur le sol.

— Enfer et damnation, je le croyais fermé comme une huître... maugrée Chauncey avant de souffler : Mes excuses, monsieur Reynolds.

Mais monsieur Reynolds les a déjà laissés seul à seul. Fiske darde sur Chauncey un regard amène. Pas facile d'allier rogne et cordialité, se dit Chauncey, mais Fiske Fisko a le chic pour ça, comme pour supporter le révérend Chauncey Burr. Pourquoi pas, après tout ? Ces deux-là gagnent très bien leur vie en se donnant très peu de mal.

— Alors, Fisko, qu'as-tu découvert en promenant ton nez de fouine ? Faudrait pas laisser la « concurrence » prendre le pas sur nous. Qu'èsaco ? Caches-tu un spectre shakespearien sous ton aisselle malodorante ?

Fiske se replie sur une chaise.

— Ça, non. Mais j'ai un tuyau, par contre.

— Déballe tout, bougre d'idiot ! Cesse de ruminer comme un bœuf à demi mort de faim.

— C'est pas une mince affaire, ça, je peux vous le dire, ces soi-disant assemblées spiritistes ou cercles de proximité, appelez-les comme vous voudrez. M'ont coûté un dollar tout entier. Je m'attends à le récupérer sur nos recettes de ce soir, par contre.

— Oh, ne gaspille pas ton souffle mortel, ton dollar sera rendu illico à ton poing sordide. Ne te casse pas la tête plus longtemps avec ces calculs fastidieux. Quoi d'autre ?

— Tout un spectacle, c'est sûr. Pour commencer, tout le monde s'assoit autour d'une table dans un salon où il fait presque aussi noir que dans un four et se prend la main pour « créer une chaîne d'énergie ». Ce n'est pas la mère qui tient le rôle

principal. Non. C'est Leah Fish, la sœur aînée, qui tient les clés bien en main, une véritable Attila en jupons, je vous le garantis. Bon, alors elle a péroré pendant une bonne demi-heure, surtout des prières. Après on a entendu de la musique. Les musiciens se tenaient derrière la porte, mais à voir la réaction des « membres du cercle », on aurait cru que c'étaient les anges en personne. La benjamine, 'doit pas avoir plus de douze ans, a l'air de vouloir s'envoler au moindre souffle de vent. Pour ce qui est de l'autre sœur — Margaretta, Maggie ? —, elle a beau s'attifer comme si elle avait peu ou prou le même âge, à vue de nez, elle est prête à cueillir, y avait qu'à regarder ses minauderies. Deux petites noiraudes, toutes les deux. Plus mignonnes et adorables l'une que l'autre, je vous prie de me croire.

— Bravo. Bravissimo. Elles exploitent le préjugé moderne selon lequel les enfants sont de doux agneaux innocents. Mais nous autres, nous savons exactement de quoi il retourne. Potions et grimoires, comme diraient les médiévistes. Zéro scrupule. Elles ne se demandent pas un instant ce qui est bien ou mal, ces fines mouches. Tu as de la chance de n'avoir jamais été enfant, Fisko, mais d'être éclos d'un énor...

— Alors à ce moment-là, plusieurs convives étaient dans un drôle d'état et...

— Un état ? Quoi ? Quel état ?

— Ça ressemble beaucoup à nos expériences d'électrobiologie, sauf que les participants se prennent eux-mêmes comme cobayes. Suffit de leur suggérer que leur regretté p'pa est assis devant eux pour qu'ils y croient. Y a un p'tit vieux qui les a prises au mot, en fait. Je vous dis que les larmes coulaient, et à flots. Maintenant, les coups...

— Mécanismes ? Acolytes ?

— Ça, j'en doute. J'ai demandé à faire enquête. « Ne vous gênez pas, m'a répondu cette bonne femme, Leah Fish, si vous osez nous prendre pour des imposteurs. »

Fiske ricane.

— Elle a des couilles, celle-là. De toute façon, j'ai rien trouvé. Ni fils. Ni leviers. Ni nains recroquevillés sous la table. Rien.

— Mais alors, qu'en est-il des réponses ?

— Les « esprits » évitent les questions difficiles. Dans l'ensemble, ils préfèrent répondre à celles qui concernent l'au-delà. En tout cas, ils sont intarissables sur les merveilles qui s'y trouvent. Quant aux morts, ils disent « tout va bien », « comment allez-vous ? » et toute cette sorte de choses. Ils font des prédictions : « vous allez voyager », « vous serez heureuse ». Quand ils ne répondent pas par oui ou par non, comme une romanichelle de bas étage. Oh, mais ça n'a pas empêché l'assistance de trouver tout cela merveilleux. Une bonne femme s'est mise à débiter une sorte de charabia tandis qu'une autre la regardait avec admiration comme si, au lieu de se rendre ridicule, elle jouait de la harpe ou quelque chose du genre.

— Alors les esprits, ils parlent vraiment ? C'est ça ? Ils soliloquent à haute et intelligible voix ?

— Ça oui, d'une certaine façon. Ces dames ont une tablette avec les lettres de l'alphabet. C'est la personne qui pose la question qui a le droit de l'utiliser. On fait passer la flèche au-dessus de chaque lettre et l'esprit frappe quand on tombe sur la bonne. Plutôt assommant, c'est moi qui vous le dis. Encore une chose : elles ont fait écrire plusieurs noms par un type sur une feuille de papier en disant que les esprits frapperaient quand le type mettrait le doigt sur celui à qui il pensait. Se sont pas trompées une fois.

— Vigilantes comme de sales vautours perchés au-dessus d'un tas d'os, hein, ces Fox ?

— Tout juste. Avec un œil entraîné, n'importe qui peut lire les expressions du visage.

Fiske forme une flèche avec ses doigts.

— C'est les coups qui m'en ont bouché un coin. Z'étaient pas tous des petits tapotages délicats. Y en avait qui étaient forts comme des coups de marteau ou... ou comme quand on balance un seau contre un mur. Même, des fois, les chaises en tremblaient. Ouais, je vous dis, toute une tartine, qu'ils m'ont bouchée.

Chauncey ne sait s'il doit répondre ou lui lancer quelque chose, ou les deux, quand Reynolds lui fait signe depuis l'embrasure de la porte.

— C'est le moment pour votre grande finale, annonce-t-il.

Finale, oui, et la salle du Corinthian Hall est bondée. Toute l'ardeur palpitante de la foule converge sur Chauncey Burr. Voilà le type d'énergie qu'il aimerait exploiter. Elle suffirait à enflammer une ville entière. Il se rappelle l'époque où il était pasteur universaliste, métier béni qui lui manque toujours.

Chauncey et Fiske se dirigent vers les planches : une plateforme sans plus de coulisses que d'arc de scène. Enfin, il faut l'admettre, la salle n'a pas été conçue pour les divertissements frivoles mais pour des conférences sérieuses, avec peut-être un concert de temps en temps. Une fois devant son public, Chauncey se vrille les pouces dans les revers de son frac noir comme du charbon et se met à faire les cent pas, feignant d'être plongé dans ses pensées. S'arrête pile.

— Mesdames. Messieurs. Je ne suis pas magicien, lance-t-il d'une voix forte, comme s'il venait de s'en apercevoir. Je ne suis pas non plus illusionniste. Je ne cherche pas à vous tromper. Je ne suis qu'un découvreur. Nous autres hommes de science, nous autres électrobiologistes, nous avons rompu avec la superstition. Des effets sans cause plausible ? Tous les phénomènes sont explicables. Écoutez-moi bien !

Et ils écoutent, car Chauncey s'adresse à la populace comme si elle était aussi instruite que lui. Car il leur parle d'un certain Italien, le signor Galvani, comme s'ils pouvaient avoir bu un verre de grappa avec lui pas plus tard qu'hier.

— Imaginez la lumière ardente de l'Italie, mesdames et messieurs, celle-là même qui éclairait Galilée alors qu'il scrutait le firmament. Le signor Galvani, penché sur une table, dissèque une grenouille posée sur une plaque électrifiée. Et alors, les pattes du batracien sont parcourues d'une convulsion. Puis d'une autre. C'est tout juste si la grenouille ne saute pas en bas de la table.

Chauncey pousse un cri qui fait sursauter l'assistance.

— Pardonnez-moi, braves gens ! C'était l'épouse du signor Galvani quand elle a vu la grenouille ressuscitée... elle qui comptait faire griller ses cuisses pour le dîner.

Le public s'esclaffe.

— Mais le signor Galvani n'était pas médiéviste, loin de là, poursuit Chauncey. Il ne s'est pas imaginé qu'il avait ressuscité une grenouille, tout de même ! Vous imaginez la religion que ça aurait donnée, hein ?

Et le public de se tordre à nouveau. Rien de tel qu'une pincée de blasphème pour épicer une représentation.

— Non, respectables citoyens de Rochester. L'explication, la voici : c'est l'électricité qui faisait vibrer la plaque sur laquelle reposait la grenouille. Voilà comment nous sommes parvenus à comprendre ce qu'est l'électrobiologie. À comprendre que tous les êtres vivants sont parcourus d'électricité. Que c'est elle qui anime tout ce qui vit. Un homme qui aurait appris à le faire pourrait très bien commander les fluides électriques d'un autre et, ainsi, diriger ses mouvements. Herr Franz Mesmer a fait la même découverte, il est vrai, mais lui, il croyait que le mouvement était causé par la Lune et ses marées. Alors que nous qui vivons à l'ère moderne, nous savons maintenant que sa cause réelle, c'est l'électricité.

Fiske, muet, raide comme un balai, joue le rôle de l'assistant vaguement sinistre. Chauncey réclame des volontaires. Ils sont plusieurs à monter, certains nerveux, d'autres amusés, et à s'asseoir conformément à ses instructions, face au public. D'une voix douce et rapide à la fois, Chauncey leur parle à tour de rôle.

— Vous allez rester éveillé. Et conserver le contrôle total de vos facultés. Vous ne serez pas humilié. Ne vous concentrez que sur ma voix. Ne faites pas attention au bruit du public. Ici. Ici. Ici seulement. Le monde est splendide et tout est bien qui finit bien.

Fiske tend un verre de lait au premier figurant. Chauncey lui apprend que c'est de l'armoise. L'homme se renfrogne et crache par terre. Le public hurle de rire. À un autre, il annonce qu'un piège s'est refermé sur sa jambe. Il a beau tirer dessus, rien n'y fait. Un troisième, persuadé d'être soûl comme une grive, arpente la scène d'un pas chancelant, bientôt rattrapé par Fiske sous les applaudissements et les vivats de la foule. Quant au dernier, que Chauncey incite à admirer les charmes d'une vieille bique, il quitte les planches à grands pas après lui avoir jeté un regard écoeuré.

— Certains d'entre nous possèdent une charge inférieure à d'autres, ironise Chauncey malgré son admiration pour ce dernier.

Chauncey aussi est impossible à mesmêriser, ou à manipuler comme une marionnette. Il est le seul maître de sa volonté. De retour dans la loge, il éponge son maquillage. Le public aurait dû applaudir plus fort, plus longtemps. Il est resté sur sa faim. Mais de quoi, bon Dieu ?

— Fiske Fisko, ces dames aux fantômes, quelle est la date exacte de leur petit numéro ?

Fiske jette un coup d'œil au prospectus.

— Le 14 novembre. Deux sous pour entrer. Vous pensez à vous inscrire pour le comité ?

— Quel comité ?

— Celui que le public élira. Cinq types respectables, faut que ça soit, hein. Alors ils vont enquêter chacun de son côté, et ensuite... Oh et puis merde, écoutez, vous n'avez qu'à lire vous-même, pour une fois.

Chauncey se passe de l'huile dans les cheveux, fait craquer ses jointures dans un bruit sinistre longuement travaillé.

— Ça, c'est sûr, marmonne Fiske.

Il reprend sa lecture :

— *Lors de la conférence qui aura lieu le lendemain soir, le comité devra présenter ses conclusions sur la possibilité que les coups frappés soient le résultat d'une collusion ou d'une supercherie. VENEZ FAIRE ENQUÊTE.* Ça, c'est en majuscules.

Chauncey arrache la brochure des mains de Fiske.

— En majuscules, oh, oh !

Il assène un bon coup sur la coiffeuse, juste à côté de Fiske, qui sursaute.

— Bordel, Chance, qu'est-ce que...

— Quoi ? Quoi, Fiske Fisko ? T'as rien vu venir ? Ho ho ! Nos rivales en jupons ne verront rien non plus. Tiens-toi prêt, mon coco.

Près d'un mois plus tard, Fiske et Chauncey émergent du Corinthian Hall dans le crépuscule de novembre. S'arrêtant près de l'entrée, ils laissent défiler la foule devant eux. Une femme glisse sur le trottoir humide et fait voir son jupon rouge, ce qui lui attire sifflets et quolibets. Les sabots des chevaux, de selle comme de trait, claquent sur le pavé. Un jeune camelot braille les nouvelles de la révolution du jour, très loin, en Europe. Les mal élevés crachent leur jus de chique sur la neige. Et tout ce vacarme nourrit celui des idées dans la tête de Chauncey. Il relève son col de rat musqué, allume sa pipe à tête de pirate et se défoule sur Fiske, comme si c'était lui, le responsable du festival de superstitions auquel ils viennent d'assister.

— Maudits soient leur organisatrice, cette elfe, leur magicien de pacotille, Capron, et ses tirades à propos d'un Nouvel Âge. Ça ne passera jamais l'épreuve du temps. La cohabitation du corporel et du spirituel ? Sacré méli-mélo. Quand je montais en chaire, est-ce que je claironnais sur le magnétisme électrique et les forces mesmériques ? Absolument pas ! Y en avait que pour Dieu, le Saint-Esprit et les feux de l'Enfer. La science et la religion ne doivent jamais se rencontrer. C'est une insulte pour elles deux. La foi, les prie-Dieu, c'est une chose ; la rigueur intellectuelle en est une autre.

Se frappant le genou, Chauncey poursuit :

— Alors, des médiums, c'est comme ça qu'il les a appelées, ses viragos ? Il en est déjà à se donner un jargon ?

— Ça, c'est sûr, mais y en avait qui étaient pas mal convaincus, lui oppose Fiske. Quoique, y a des chances qu'ils aient planqué des complices dans le public pour donner les bonnes réponses. Mais ces bruits. Je vous dis que j'en suis encore époustoufflé.

Ouais, bien sûr, ces bruits, réfléchit Chauncey, si forts, si nets ; ils semblaient venir de tous les coins de la salle. Et tout ce temps-là, cette Leah Fox Fish, on aurait dit qu'elle était juchée sur un trône à voir comment elle se tenait, comment elle répandait sur la foule son bienveillant sourire à fossettes. À peine s'il a remarqué les partisans qui l'encadraient sur la scène, pas plus que ses deux poupées de petites sœurs, Margaret et Katherine. Non, il n'avait d'yeux que pour Leah. Les rondeurs de sa silhouette, ses cheveux embrasés telle une couronne cuivrée dans la lueur du kérosène.

— À quoi pensez-vous, Chaunce ? Z'avez encore les yeux tout plissés.

— Le public aurait dû me choisir pour ce satané comité. J'aurais fait enquête avec brio, tu peux me croire !

D'un coup de pied, Fiske disperse la neige maculée de tabac.

— Z'auriez p'têt' pas dû les traiter de tas d'imbéciles entourloupés.

On s'était âprement disputé l'attention de l'auditoire, reconnaît Chauncey. Un imbécile avait juré de manger son chapeau s'il ne parvenait pas à découvrir comment s'y prenaient les dames Fox pour tromper leur public. Un autre, de se jeter dans les cascades de Genesee s'il échouait.

— La vérité, ça fait toujours bobo, Fiske Fisko.

— P'têt' ben que les docteurs, ceux que le public a choisis pour faire partie du comité, z'étaient p'têt' de connivence, eux autres aussi.

Chauncey s'intéresse à sa pipe. Le regard farouche du pirate ressemble au sien, du moins c'est ce qu'il se plaît à s'imaginer, et son sourire aussi.

— Ça m'étonnerait. L'orgueil des médicos ne connaît pas de bornes. Accepter de jouer un rôle d'assistant ? Pourquoi ? Dans quel but ?

— Si les docs étaient pas complices, s'ils sont pas dans le coup, alors ils vont les démasquer, ces bonnes femmes. Pour réussir en médecine, faut avoir de la jugeote à revendre.

— Haha hoho haha. Ils ne vont rien trouver du tout, Fiske Fisko. Pour démasquer un charlatan, il faut en être un... Fiske, une idée vient de jaillir dans mon cerveau.

— Une idée ? De quel genre ? s'inquiète Fiske, qui recule d'un pas.

— Du genre d'un exposé. Qu'on va accrocher à la queue de notre conférence.

— Un exposé ?

— Au sujet des petites sœurs et des esprits frappeurs, vermisseau. Nous allons démontrer par quel tour de passe-passe ils sont créés, par les forces mesmériques du cerveau d'une personne voyant et entendant ce qu'elle choisit.

— Mais les coups, vous ne savez pas vraiment comment ils sont produits ? Vous le savez ou non ?

— J'ai tout mon temps pour résoudre cette maudite énigme. Tu verras si je n'y arrive pas. Bon Dieu ! On va s'offrir une mise en scène digne de *Hamlet*. Quand l'avocat s'en va frapper aux portes de l'Enfer. Ho ho, mais blague à part. Au lieu d'un homme de loi arrogant, il y aura les bonnes femmes Fox. Et moi, je serai le gardien du seuil qui demandera qui est là, et elles avoueront enfin ce qu'elles sont, et à genoux s'il le faut : les trois fieffées fripouilles Fox ! Voilà ce qu'elles sont.

— Je n'ai aucun souvenir d'un avocat frappant à une porte. P'têt' ben un tailleur, par contre, ou alors un fermier. Ça serait pas plutôt dans *Macbeth* ?

— Mais qui se soucie de savoir quel sale rosbif a écrit quoi. Si on leur donnait un gros coup, aux bonnes femmes Fox, assez fort pour les jeter dans le caniveau ?

CHAPITRE 11

— Approuvez-vous les saignées ? me demanda ma patiente.

— Comment ? Ah, cela, répondis-je en levant le tisonnier de métal dont je me servais pour secouer un peu les braises du chauffe-pieds. La ponction en soulage certains. Des vieillards, pour la plupart. Son efficacité est surtout subjective, mais cela ne peut pas nuire. D'après ce que j'ai vu, nous avons tous trop de sang.

Là-dessus, je refermai la petite porte et déposai la chaufferette au pied de son lit.

— Vous êtes une excellente doctoresse, madame Mellon. La médecine vous a-t-elle toujours intéressée ?

— Je ne suis pas vraiment diplômée de médecine, avouai-je. Disons que je suis médecin populaire. Dans mon temps, les femmes n'étaient admises à pratiquer ce métier d'aucune manière.

— Vous en avez donc exercé d'autres.

— Bien sûr. En tant que femme, on doit gagner sa vie comme on peut. L'argent ne tombe pas du ciel et... Oh, ça fume ! Attendez, m'écriai-je avant de courir à la croisée pour soulever le châssis de l'une des petites fenêtres latérales, soulagée de pouvoir tourner le dos à ma patiente.

J'éprouvais une honte tenace, je l'admets. Car juste après la guerre contre l'esclavage, j'avais embrassé un métier que je préfère taire, bien qu'on puisse le

qualifier d'antérieur à la médecine. Le châssis récalcitrant finit par s'ouvrir en grinçant, mais à peine.

— Ces émanations de charbon de bois, poursuivis-je, peuvent donner des visions et des hallucinations, à ce que j'entends. En fait, tous vos fantômes, ce ne sont peut-être que des vapeurs invisibles prises au piège, exerçant leurs ravages sur le cerveau.

Faisant toujours face à la fenêtre, je contemplais les bâtiments voilés par la fumée, en face et en bas. C'est alors que je remarquai mon reflet dans la vitre, stupéfaite de ma pâleur, de mes traits brouillés.

— Sans doute n'était-ce que cela, donc, murmura ma patiente, comme pour elle-même. Des fumées. Des vapeurs. Des formes reflétées.

— Qui ? Vos esprits frappeurs ?

— Non, non, les Parques, trois vieilles qui aidaient les docteurs lors du semblant d'investigation qui a suivi la démonstration à Corinthian Hall. Trois créatures ratatinées, laides comme le péché, toutes vêtues de noir et dénichées Dieu sait où. Je les appelle les Parques parce que j'ai oublié leurs noms tout de suite après les avoir entendu prononcer. Cela commençait à m'arriver assez souvent : choisir d'oublier un nom et, oh, tant d'autres choses aussi.



— Pour vérifier que vous ne dissimulez aucun mécanisme là-dessous, expliquent les docteurs tandis que les Parques attachent la jupe de Maggie autour de ses chevilles avant de passer à celle de Leah.

Amy Post et Machteld attendent dans une autre pièce, plus loin dans le couloir de cet immeuble de bureaux désert. Personne d'autre n'a été autorisé à accompagner Maggie et Leah. Les docteurs sont quatre en tout. L'un d'eux appuie ses gros doigts froids sur la gorge de Maggie, puis lui promène un stéthoscope sur la poitrine. Maggie se retient à grand-peine de le gifler. Un autre docteur — trapu, au cou épais — fait la même chose à Leah, qui tend la main vers celle de Maggie.

— Crapaud, lui chuchote-t-elle d'une voix à peine audible.

Maggie manque d'éclater de rire. C'est vrai, qui a peur des crapauds ? Ces créatures dont la contenance si sérieuse dissimule une telle idiotie. On ordonne maintenant à Maggie et Leah de se jucher sur des plaques de verre posées à leur tour sur deux tables alignées côte à côte.

— Nous faisons cette expérience, leur explique le D^r Crapaud, afin d'évaluer, je devrais dire d'analyser la possibilité que les coups soient causés par ce que l'on nomme énergie électrique. Et que ladite énergie vibre entre vous deux d'une manière ou d'une autre. Comprenez-vous ce que je dis, mesdemoiselles ?

— Mais oui, réplique aigrement Maggie, qui a envie de demander au D^r Crapaud s'il les prend pour des enfants ou des demeurées.

— Nous comprenons, mon bon monsieur, assure Leah. Vous nous l'expliquez si bien.

— Esprits ? Veuillez frapper, s'il vous plaît, lance le D^r Gros-doigts, ainsi que Maggie l'a déjà surnommé.

Leah, qui tient toujours la main de Maggie, lui gratte la paume. Pas de coups. Que des tapotements légers, une bonne douzaine. Le D^r Gros-doigts se renfrogne et se tourne vers les Parques.

— Escortez-les dans l'antichambre où je vous prie de les dévêtir entièrement.

Entièrement ? Maggie ne se souvient guère d'avoir jamais été entièrement nue, et sûrement pas devant des inconnus.

— Je ne peux pas, Leah. C'est au-dessus de mes forces. C'est affreux. Odieux.

— Juste pour cette fois, petite sœur chérie, répond doucement Leah. Nous devons passer cette épreuve. Il le faut.

Maggie commence par secouer la tête avant de la hocher avec lassitude. Mais quand elles se retrouvent toutes deux dans l'antichambre, une fois dénudées par les Parques en robe noire, le calme que revêtait Leah menace de se déchirer. Elle serre les lèvres comme si elle voulait hurler et la veine, sur sa tempe, palpite comme si elle était sur le point d'éclater. Maggie ressent alors pour sa sœur une

compassion perçante comme une lame. Les seins de Leah ballottent d'un côté et de l'autre. Son ventre est jaspé de pourpre. En comparaison, Maggie a des formes lisses et parfaites, telle une statue de marbre. Pauvre Leah, se dit-elle, porter un enfant si jeune, se montrer courageuse pour nous tous.

Les Parques appellent les coups, mais ceux-ci, légers ou non, ne viennent pas. Maggie éprouve, à parts égales, soulagement et appréhension. Peut-être que maintenant, tout va s'arrêter. D'un seul coup. Terminé.

Et alors ? On frappe. Fort. Aucune erreur possible. Les Parques sautent partout, à croire que le parquet a pris feu. Et me voilà mystérieusement tirée d'affaire encore une fois, se dit Maggie, écœurée. Là-dessus, la porte s'ouvre brusquement sur Amy Post.

— Mais que vous ont-ils fait ! s'écrie-t-elle. Cela dépasse l'entendement. C'est allé assez loin.

Personne n'a un visage plus redoutable qu'Amy Post quand elle se met en colère. Les Parques ont la mine penaude. Honteuse. Elles ont bien raison. Amy défend farouchement tout ce qui est juste et vrai, cela, tout Rochester le sait. Au moment où Maggie tend la main vers sa robe, elle aperçoit Machteld qui arpent le couloir d'un pas vif avec un balai, comme si, étant bonne de son état, elle aimait balayer partout où elle se trouve.

Le soir suivant l'examen des docteurs, Maggie, à bout de nerfs et manquant de sommeil, trône à côté de Leah sur la plateforme qui tient lieu de scène à Corinthian Hall. Comme c'est la dernière de leurs démonstrations, la salle est remplie à craquer d'un public encore plus disparate et mal élevé que la première soirée. Elles sont entourées d'Amy et Isaac Post, George Willets, Lyman Granger, Lemira Kedzie et du révérend Lemuel Clarke, devenu leur fervent défenseur. Katie ne les accompagne pas ce soir. Elle a eu une de ses petites crises et se repose avec Mère à Troup Street. Ce qui tombe sacrément bien, se dit Maggie, car la foule est clairement d'humeur hargneuse.

Eliab Capron prend place au pupitre. Il a l'air plus petit que d'habitude. Astique ses bésicles, réclame l'attention. Le public se calme, non sans mal. L'argent

circule entre quatre jeunes gandins aux cheveux lissés au savon qui crachent du tabac et rient aux éclats. Font-ils des paris ? Sur quoi ? Maggie n'a jamais assisté à un combat de coqs, bien entendu, mais c'est assurément ce que doit sentir une arène : les oignons et la bière, le cigare à bas prix et le parfum bon marché, les corps mijotant dans leurs tricots de laine, la soif du sang. Leah lui avait dit que seuls les gens les plus respectables viendraient les voir. Respectables ? Cet homme à la forte carrure, à la barbe noire en collier, qui, le premier soir, s'est dressé comme un diable sortant de sa boîte pour traiter le public de tas d'imbéciles entourloupés ? Et celui qui a juré de manger son chapeau s'il ne parvenait pas à découvrir les rouages de leur supercherie ? Ou cet autre qui menaçait de se jeter dans les cascades de Genesee s'il échouait à tout démasquer.

— J'espère bien qu'il sait nager, voilà ce qu'a soufflé Leah avant de monter sur scène ce soir.

Poussée par un besoin de soutien et de réconfort, Maggie se tourne vers elle, mais Leah est trop occupée à sourire béatement au public pour faire attention à sa sœur. La compassion qu'éprouvait Maggie pendant l'examen des docteurs se dissipe brusquement. Le fait est qu'elle rêve de la gifler assez fort pour décoller ses fossettes de son visage. À défaut, elle se tord les mains, puis baisse les yeux vers la vue réconfortante de Calvin qui attend juste au pied de la plateforme. Quant à Machteld, elle lève les yeux vers Maggie, pose sur ses lèvres pincées un doigt qu'elle mord ensuite si fort que Maggie s'attend à y voir un filet de sang.

— J'aime pas vous, lui a déclaré Machteld juste avant d'entrer dans la salle pour la représentation de ce soir. Non. Mais Amy j'aime. Isaac j'aime. Ils ont sauvé moi. Comprenez ?

— Mais oui, a répondu Maggie. Ai-je le choix ?

Eliab pédantise sur la scène. Ceux du fond lui demandent de parler plus fort. Il astique à nouveau ses bésicles. Fait bruisser ses papiers. Maggie s'attendait à ce qu'il soit meilleur que ça. N'a-t-il pas insisté pour qu'elles répètent inlassablement en vue du spectacle, Leah et elle ? Eliab retrouve sa voix.

— Rien n'a pu être prouvé. Le comité n'a découvert aucun procédé trompeur. Aucun ! Vous avez entendu le rapport des bons docteurs. Ils ont exclu l'hypothèse de la ventriloquie. Éliminé celle des courants électriques.

L'assemblée éclate en acclamations bruyantes, ou en huées ; c'est difficile à dire. On entend un martèlement de bottes. Des vociférations. Maggie fixe des yeux ses mains crispées. Amy et Isaac survolent le public du regard, l'air à la fois distant et réprobateur, expression que Leah imite à la perfection.

— Leah, Leah, appelle Maggie d'une voix rauque. Que diable avons-nous fait pour mériter cela ? Ce n'était que...

Maggie ravale ses mots quand un jeune fanfaron saute sur les planches, son haut-de-forme de travers. Josiah Bissell. Son père qui, se rappelle Maggie, prêchait le feu éternel à l'époque du renouveau des années 30, a perdu sa fameuse querelle avec les bateliers du canal, grands buveurs et mécréants, ainsi que le lui a raconté son père avec une curieuse fierté. Aujourd'hui, Bissell père fait partie des hommes les plus riches de Rochester. Pas étonnant donc que Josiah fils méprise maintenant, avec toute l'arrogance des élus du Seigneur, Maggie qui se couvre le visage de ses mains.

— Margareta ! lui ordonne Leah. Ne leur montre jamais que tu as peur. Ils sont misérables comme des chiens. Tiens bon et il ne nous sera fait aucun mal.

Josiah fils ouvre grand les bras.

— Écoutez-moi ! Je présiderai donc le prochain comité. Celui des sceptiques véritables.

Un malotru en casquette et veste tachée se hisse à côté de Josiah et beugle :

— Elles ont des boules de plomb dans leurs robes !

— C'toi qui en as dans tes culottes, Packard ! riposte quelqu'un sur le même ton, ce qui suscite d'autres grivoiseries.

Maggie les entend réclamer que les femmes soient mises à nu. Demander du goudron, des plumes, des fagots pour le bûcher. Les chahuteurs rient comme s'ils plaisantaient, mais ils ont franchi certaines limites, Maggie le sait bien : les limites de la pudeur, de la chevalerie, du sens commun. Elle a la tête qui bourdonne. Les mains qui tremblent. Elle pense : Ainsi, voilà ce que c'est d'être terrorisée.

— J'en verrai la preuve, mesdames ! lance Packard avant de plonger vers Leah comme pour soulever ses jupes.

Un cri lui échappe quand celle-ci lui flanque un coup de pied dans les tibias. Sur la scène, tout le monde s'est levé et parle en même temps. Calvin joue des coudes dans la foule pour parvenir jusqu'à elles. Alfie et Machteld restent en arrière. Sur la plateforme, George Willets interpose sa maigreur entre Maggie et la racaille.

— Descendez de cette bon Dieu de scène, vous et vous ! Écartez-vous d'elles. Personne ne lynchera ces femmes à moins de me passer sur le corps.

— Piètre réconfort, George ! gronde Leah.

— Oui, ne leur donnez point de telles idées, renchérit Isaac.

Maggie hurle, s'accroche à George, puis à Amy. Bat en retraite lorsqu'une chandelle romaine, la mèche en feu, rebondit sur les planches et éclate, empestant la cordite et la fumée. Maggie tousse tant que son cœur se soulève. Ses yeux versent des larmes brûlantes. Un homme lui empoigne l'épaule. Elle se libère d'une violente secousse.

— Laissez-moi ! Lâchez-moi, allez au diable.

— Tout doux, mam'zelle, tout doux.

S'adressant à elle comme à une jument rétive, il se déclare chef de la police.

— Mes hommes étaient dispersés dans l'assistance depuis le début.

Il désigne trois agents, portant matraque et vêtements de tous les jours, qui se fraient un chemin vers la première rangée. Plusieurs autres pétards explosent sur la scène. Une femme s'évanouit. Tumulte de rires cinglants, de bras convulsés, de voix gémissantes. Maggie se blottit contre le chef de la police. Mais l'est-il vraiment ? Il pourrait s'agir d'un complice de Bissell fils, venu la prendre en otage et lui arracher la vérité. Il va lui appliquer des fers rouges sur les pieds. Lui crever un œil. L'obliger à tout avouer, enfin, au sujet du colporteur ; mais au dernier moment, quelque chose viendra empêcher cet aveu même. À cette idée, elle réprime un rire affolé. Regarde autour d'elle et s'aperçoit qu'on l'a fait sortir de scène et longer le couloir, amenée à la porte. Ah, la porte. Leah la suit de près,

flanquée de Calvin. Devant, Amy et Isaac, accompagnés de Machteld. Ils parviennent tous dans la rue, dans la nuit de novembre mouillée de neige, et s'engouffrent dans le fiacre qui attend. Eliab Capron saute dedans au dernier moment. Le cocher fait claquer son fouet. Une petite bande leur donne la chasse, mais abandonne rapidement, s'esclaffant comme si tout cela n'était qu'une blague. Maggie, bien serrée entre Calvin et Leah, est engourdie de lassitude. Eliab, au contraire, tape des pieds dans sa nervosité.

— On peut appeler cela une réussite. Oui, on pourrait bien.

Amy ouvre des yeux incrédules.

— Une réussite ?

— De quoi parlez-vous donc, Eliab, pour l'amour du ciel ? renchérit Isaac.

— Oui, de quoi au juste ? veut savoir Leah.

— Une émeute, explique Eliab. Tous les journaux en parleront demain. Oh, je sais ! Je vais décrire la façon dont la foule fanatique et ignorante s'est mise en rage lorsque les esprits se sont avérés authentiques. Ha, si les esprits veulent se faire connaître dans le monde, eh bien, ils seront exaucés.

Il se frotte les mains comme il le fait souvent, pour les réchauffer, suppose Maggie, alors que malheureusement, cela lui donne plutôt l'air d'anticiper une rentrée d'argent. Il leur parle de son pamphlet déjà à moitié écrit.

— Il rendra justice à notre époque prodigieusement scientifique. Mais ce ne sera que le précurseur des grandes œuvres à venir. Car il ne fait aucun doute que ces communications de l'autre monde font partie du monde naturel, du grand ordre de l'univers. Les temps sont mûrs comme... mûrs. Il faut agir vite.

— Mon cher Eliab, soupire Leah, admirative. Monsieur Barnum lui-même serait fier de vous.

Ce qui fait sourire Eliab. Ce qui donne à Amy et Isaac un air inquiet. Ce qui pousse Maggie à télégraphier ses pensées à Katie, ainsi qu'elle lui a demandé de le faire, car pourquoi la clairvoyance serait-elle impossible ?

Katie, Kat, qu'avons-nous fait ? Hélas et misère, nous aurions dû laisser notre fantôme à son caveau à légumes. Dans le noir et le silence qui y régnaient.

CHAPITRE 12

— Et le faisiez-vous vraiment ?

— Faire quoi ? s'enquit ma patiente.

— Transporter vos pensées. Moi aussi, j'ai entendu parler de cette possibilité.

— Non, ne croyez pas cela, madame Mellon. On ne peut pas entendre penser quelqu'un d'autre. Pas un seul mot, peu importe à quel point deux personnes sont liées ; peu importe à quel point elles s'aiment. Je suis bien placée pour le savoir, car nous avons tant essayé, Katie et moi. Nous en avons même fait un jeu, comme de tant d'autres choses. Il nous arrivait souvent de tomber presque juste. Cela facilitait les choses de se trouver dans la même pièce, évidemment, car cela nous permettait d'observer mutuellement le moindre souffle, le moindre geste. Le corps en a long à dire.

C'est alors que je fis le vœu de garder mon corps secret comme une énigme. Je ne désirais pas être lue. J'étais, je suis toujours quelqu'un de très réservé, et je n'avais aucune envie de voir mon passé brandi comme un coupon de tissu bon marché.

— Clotho, Lachésis et Atropos, dis-je pour changer de sujet.

Ma patiente parut perplexe. M'emparant de mon tricot, j'entrepris de couper les fils rebelles avec mes grands ciseaux. Les mitaines prenaient gentiment forme. Ma création semblait devoir se dérouler sans autre encombre.

— Les Parques, repris-je. Celles de l'expérience des docteurs ? Vous m'avez dit que vous aviez oublié leurs noms. J'ai fait des recherches pour vous. La première, Clotho, file l'écheveau de la vie, ou son tissu, je suppose. La seconde, Lachésis, elle le mesure, ce qui détermine la durée de chaque vie. Et la dernière, Atropos, c'est elle qui coupe le fil de la vie, avec un couteau ou une paire de ciseaux, c'est selon.

— Atropos ?

— Exactement.

Je mis de côté mon tricot pour la border dans son lit, prenant soin de bien tourner les angles au carré.

— Même les plus grands dieux la craignent. On ne peut ni la soudoyer, ni la tromper, ni la faire dévier, contrairement à toutes les autres divinités grecques.

— Le mieux serait de l'accepter tout bonnement, alors ? demanda ma patiente avec son sourire en coin malicieux.

— Oui. C'est mieux pour tout le monde, à vrai dire.



Avril 1850. Maggie, perchée sur le lit qu'elle partage avec Katie, fourrage dans un amoncellement de réticules à franges, de gants de chevreau, de perles de jais, de châles à motif cachemire, de parures de strass, de cols de dentelle.

— J'ai terminé, annonce Maggie en levant les mains au plafond. N-I ni, c'est fini, achevé comme le pain d'hier.

— Misère, tu ne peux pas abandonner maintenant, objecte Katie, agenouillée près de la commode.

— Je le peux fort bien. Je le jure sur la tombe de je-ne-sais-trop-qui, j'ai fini de chercher et...

— Ah, te voilà. Enfin ! l'interrompt Katie. Vilain chiffon, tu ne voulais pas que je te trouve.

Elle brandit son bonnet tout neuf, celui qu'elle a acheté tout spécialement en vue de leur sortie de ce beau jour de mai, dont la destination est à la fois une surprise pour leur mère et un plaisir bien mérité pour elles toutes. Depuis cinq mois, à la suite des représentations de Corinthian Hall, la maison de Troup Street est assiégée par tant de curieux en quête de spiritualité que Maggie trouve à peine le temps d'enfiler en vitesse sa tenue du matin, celle du thé, puis sa robe du soir. Car on lui permet maintenant d'en porter des traînantes. Katie aussi. Et toutes ces robes sont taillées selon les exigences précises de Leah : large bande à l'ourlet, petites poches discrètes. Oui, cela coûte cher, mais l'argent semble maintenant couler à flots. Leah a même augmenté l'argent de poche alloué à Katie et Maggie ; il a bien fallu, puisque Maggie sait calculer mieux que la plupart des jeunes filles et qu'aujourd'hui, les tarifs sont fixés à un dollar par tête (shillings et réaux également acceptés), et à raison de trois séances par jour et quinze personnes par séance, plus les séances privées à cinq dollars par personne, cela fait... eh bien, beaucoup. Et puis chez Leah, Maggie doit le reconnaître, on mange vraiment très bien. Aussi, elle a considérablement réduit leurs tâches. On envoie la lessive chez la blanchisseuse. Une cuisinière vient tous les jours. On achète les bougies et le savon. Tout peut s'acheter, a constaté Maggie.

— J'espère vraiment que Leah nous permettra de faire un arrêt à la galerie marchande, soupire Katie. Je vais mourir ou je ne sais quoi si je n'arrive pas à trouver une broche de nacre ou deux. Si tu as le droit de porter des bijoux, pour-quoi pas moi ? Ah, morbleu, mais j'ai dépensé tout mon argent de poche. Je crois bien que ça me vaudra un sermon sur l'économie et la prévoyance.

Maggie inspecte sa tresse.

— Économie et Prévoyance ? Cela fait des siècles que je ne les ai pas vues, ces vieilles filles assommantes.

Katie pouffe. Maggie sourit. Car elle aussi, elle apprécie la prospérité que leur apportent aujourd'hui les esprits. Elle aussi, elle aime se prêter au « jeu », comme l'appelle Katie. De toute façon, tout le monde est dans le coup : adultes, vieillards, enfants, tout le monde veut jouer. Et, Maggie s'en est aperçue, l'ambivalence est un état si épuisant, un peu comme se tenir en équilibre sur un piquet de clôture par grand vent. Mieux vaut sauter et atterrir dans la boue, d'un côté ou de l'autre. Alors Maggie a sauté, bien qu'elle ne sache exactement préciser à quel moment. C'est peut-être quand elle a compris qu'elle avait droit à toutes

les jolies tenues qu'elle désirait. Ou quand elle s'est rendu compte que le jeu était devenu tellement facile, tellement automatique qu'elle remarquait à peine la source des bruits ; sans oublier tous les gens, même des juges et des docteurs, qui déclarent à sa mère qu'elle doit être fière de ses ravissantes filles si douées, si secourables, et leur mère de répondre bien sûr qu'elle en est fière, et que par-dessus le marché, elle n'a plus peur des esprits, mais les considère comme ses amis. Et peut-être que le talent, ça s'attrape ? se demande Maggie, éberluée. D'abord cette bécasse de Betty, la fille des Granger, a déclaré qu'elle aussi, elle entendait frapper les esprits. Puis George Willets a senti sur son col des frôlements fantomatiques. Ensuite c'est Abigail Bush qui a entendu gratter dans son placard, et les doigts de John Robinson, le chéri de Katie, qui se sont mis à picoter sans raison. Même la très pincée Ruth Culver leur a écrit d'Arcadia que les esprits secouaient le crachoir de Norman, son mari, et qu'à son avis, c'était sa maison que les esprits avaient visitée la première.

Katie penche la tête.

— Tu entends ? On a une livraison.

Elle entraîne Maggie hors de la chambre en chantonnant :

— *Passez donc dans mon parloir, dit l'araignée au moustique. Mon parloir est fort joli, vous le trouverez magnifique. Pour entrer dans mon parloir il faut passer par l'escalier, j'ai tant de choses à vous faire voir quand vous y serez installé.*

Épousseté de frais, le parloir reluit, sent bon l'huile de lin et pas une âme ne s'y trouve. Maggie a du mal à se persuader qu'elle vit dans tant de splendeur. On y a installé des rideaux rouge vin, des lampes en verre bleu qui brûlent de l'huile de baleine, une table d'acajou ovale qui peut accueillir vingt personnes et un buffet, bourré de figurines de canards abattus, d'oiseaux troussés et de poissons morts la gueule ouverte, qui fait la fierté de Leah. Comme de juste, un panier-cadeau fraîchement arrivé est posé dessus. Katie en tire une orange, puis un cornet de dragées et enfin une bouteille de champagne.

— Il est vraiment excellent, celui-ci, s'écrie-t-elle en faisant adroitement sauter le bouchon, après quoi elle leur verse chacune un verre.

Maggie a appris à aimer cela autant que Katie. Elles n'auront sans doute plus jamais à boire du vieux cidre fade. La voix de Leah flotte jusqu'à elles.

— Les filles ! Nous devons sortir à l’instant. On nous a réservées.

— Nous sommes en train de nous rafraîchir, répond Katie.

Elle sourit à Maggie.

— Sois gentille avec la grande sœur, Mag. Elle fait vraiment de gros efforts, tu sais, pour réduire notre charge de travail. Et sa nouvelle technique marche à merveille, tu ne trouves pas ?

— Eh oui, mais tout de même, je préférerais l’ancienne, soupire Maggie, se rappelant la façon dont, il y a deux semaines, Leah s’est arrêtée de jouer sur l’orgue du parloir au beau milieu d’un accord, le regard braqué vers le candélabre et ses petites flammes ondoiyantes.

Stupéfaite, l’assemblée avait entendu sortir des poumons de Leah une voix profonde, sonore et qui n’était pas la sienne. Après avoir manqué s’évanouir, une femme avait déclaré que c’était celle de son défunt père. Depuis, des voix étranges se sont également mises à sortir de Katie. Leah appelle ça le somnambulisme magnétique, Katie et Maggie la transe, pour la bonne raison que c’est plus facile à prononcer comme à écrire et que ces nouveaux esprits bavards se prennent la langue dans les mots trop longs. Et au même titre que les anciens esprits moins loquaces, ils sont très mauvais en orthographe.

— Ah, vous êtes là, les filles, lance Leah en entrant au parloir. J’ai envoyé Mère nous attendre dehors. Alors, tenez bien votre langue, pour une fois.

Les Four Corners grouillent de monde, comme d’habitude. L’air résonne du bêlement des klaxons en fer-blanc, du grondement des roues qui tournent, du claquement des sabots, des cris et des coups de marteau des ouvriers occupés à préparer le canal et les aqueducs pour le trafic printanier et estival. Les canaux secondaires sont déjà inondés ; en passant à côté, Maggie respire l’odeur commune à toutes les voies d’eau peuplées, c’est-à-dire celle des ordures, des déchets d’usine et du déluge des pots de chambre. Bref, se dit-elle, l’odeur du printemps.

Avec Katie, Leah et leur mère, elle se fraie un chemin parmi le labyrinthe des barils de cendres, des tas de fumier et des étals des marchands ambulants.

Aujourd'hui, comme Calvin est occupé par sa milice, elles veillent à se conduire comme des dames sans chaperon : réduire les salutations au minimum, marcher d'un pas vif, garder le regard baissé, principalement sur les trottoirs plâtrés de boue. Rien de tout cela n'amoindrit la certitude qu'a Maggie qu'elles sont toutes les quatre aperçues, remarquées et observées. *Regardez ! Là-bas, ce sont elles, les bonnes femmes aux esprits. Mais où est le père ? Qu'en ont-elles fait ? Mis à part leur « frère » Calvin, qui va et qui vient, elles ne sont sous la gouverne d'aucun homme. Sans protection. À croire qu'elles ne se soucient guère de leur réputation, de leur précaire position dans la société, c'est-à-dire dans le monde.*

Oui, Maggie devine sans difficulté les pensées des badauds qui chuchotent ; elles se traduisent par le langage secret des regards, des soupirs, des fronts plissés, des bras croisés, des souffles qui s'accélèrent, des brusques changements de sujet, des doigts qui pianotent et des yeux qui regardent ailleurs. Rien à voir avec le charabia mis au point par Katie et elle, dans le temps, pour se jouer de leur mère. Non, cette langue-là, qui est celle du non-dit, du non-écrit, elle la comprend mieux de jour en jour. Aurait-elle préféré rester analphabète à l'égard de tous ces signes ? Non, cela, elle en est intimement convaincue.

— Un moment, mes chéries, réclame Leah avant de faire un arrêt, comme toujours, au kiosque à journaux d'Exchange Street. Bien en vue, on y trouve le premier pamphlet jamais écrit au sujet de leur famille, celui d'E. E. Lewis dont Maggie a conservé le vague souvenir de doigts bleuis d'encre et d'yeux globuleux. Il avait demandé à leur parler, à elle et Katie, mais leur mère avait dit non. Bonne m'man, se dit Maggie, et au regard affectueux de sa sœur, elle devine qu'elle pense la même chose. D'un commun accord, elles passent chacune un bras sous celui de leur mère.

— Toujours aussi en vogue, j'imagine ? demande Leah au bouquiniste, faisant celle qui ne s'intéresse que très modérément à la brique signée Eliab Capron et intitulée *Révélation singulières : Explication et histoire de la mystérieuse communion avec les esprits : Qui comprend l'ascension et le progrès des bruits étranges entendus dans l'ouest de l'État de New York, généralement reçus comme des communications spirites.*

— Se vend toujours comme des petits pains, m'dame, assure le marchand.

Le fait est qu'il s'en est écoulé plus de six mille exemplaires, Maggie le sait bien. Six mille. Il lui faudrait une éternité pour compter jusque-là. La plupart des acheteurs doivent habiter à l'extérieur de Rochester, même de l'État de New York. Tous ces gens qui lisent son histoire et celle de sa famille. Cette idée la trouble. C'est une chose d'être connue dans Rochester, et une autre d'être créée dans l'esprit de Dieu-sait-qui, à des milles et des milles de là. Leah se tourne vers Mère :

— J'espère bien qu'Eliab pensera à un titre plus bref pour la prochaine édition. Deux lignes, pas plus, comme des notes claires et nettes, accrocheuses pour l'oreille.

Mère se renfrogne.

— Mais alors quelqu'un, enfin je veux dire personne, ne saura donc ce qu'il y a dedans ? N'est-ce pas ?

— Quelque deux, peut-être, souffle Maggie à Katie qui sourit dans son gant.

Leah jette un regard à ses sœurs.

— Ce qu'il y a à l'intérieur, ils peuvent le découvrir. De toute manière, j'ai laissé à Eliab ce genre de détails. Je ne peux pas tout orchestrer. Je dois m'en souvenir. Venez. Nous y sommes presque.

Une enseigne tarabiscotée se balance au-dessus d'une vitrine en verre soufflé. Mère regarde à l'intérieur, imitée par Maggie, quoique plus discrètement. Elle distingue des gens bien habillés assis à des tables aux nappes de lin fin, un homme en tablier portant un plateau chargé de cloches et de couvercles.

— Mais nous ne sommes ni en voyage ni descendues ici, savez-vous ? demande Mère, en émoi.

— M'man, ce n'est ni une taverne, ni un hôtel, mais un restaurant ! s'écrie Katie. Tu peux y entrer quand tu veux.

Une fois qu'elles sont installées à une table en vitrine, Mère soupèse l'argenterie, lisse sa serviette amidonnée et s'y cramponne, proche de la panique.

— Seigneur, Seigneur. Regardez ! Elle est pliée comme un diamant.

— Pour l'amour du ciel, soupire Maggie. Ce n'est pas un diamant. C'est un... un triangle en biais.

Leah et Katie sont du même avis ; leur mère paraît rassérénée. Maggie fait de son mieux pour ne pas sourire. Et se garde bien de demander ce que présagent les plis en diamant, car c'est sûrement la mort : celle de leur mère, ou de quelqu'un d'autre. La mort annoncée par le cri du courlis. Quand un chien hurle sous une fenêtre. Quand on aperçoit un hibou en plein jour. S'il pleut sur un tombeau ouvert. Si un oiseau entre par la fenêtre. Pour peu qu'un tableau se décroche. Si l'on rêve à une naissance ou à la mort elle-même, pour sûr. Maggie ne désavoue pas entièrement ce genre d'augure. La mort guette bien tout le monde, non ?

Leah encourage Mère à reporter son attention sur le menu. Celle-ci tergiverse, finit par se décider pour le cœur de bœuf et ses macaronis.

— Remarquable, n'est-ce pas ? soupire-t-elle, comme en présence d'un phénomène magique.

Magique, ce l'est peut-être, se dit Maggie, considérant le serveur qui s'incline et leur demande ce qu'elles désirent avec un accent étranger. Puis le dîner fait son apparition, sans préparation visible, sans feu manifeste. Et ensuite, rien à laver. Voici qu'on leur sert du café sur un plateau d'argent. Maggie hume l'arôme riche comme celui d'une sauce, sucré comme celui d'une tarte. Sur le chariot du serveur, Leah, Katie, leur mère et elle choisissent des crèmes délicates, des éclairs, des *biscuits glacés**. Maintenant elles bavardent, elles plaisantent, toutes d'humeur la plus agréable, la plus satisfaite ; enfin, jusqu'à ce qu'un tapage leur parvienne de la rue. Elles entendent les jeunes vendeurs de journaux reprendre et transmettre le même cri.

— Mais je le savais, n'est-ce pas ? souffle Mère, de nouveau cramponnée à sa serviette.

Maggie, qui tient sa fourchette droite comme une lance, ne dit rien. Leah et Katie se taisent également. Les autres dîneurs échangent des murmures agités. Se lèvent. S'écartent de leurs voisins.

Le monde s'arrête. Le choléra vient de faire son entrée dans Rochester.



— J'ai oublié comment elle se termine, avoua ma patiente. Cette vieille comptine avec le moustique. Les paroles, je veux dire.

Je fis claquer mes aiguilles. Je me souvenais de cette chanson aussi bien que d'un grand nombre d'autres, par-dessus le marché. Mon fils s'émouvait toujours du sort du moustique trop crédule. Mais comment aurait-elle pu se terminer autrement ?

— *J'ai des belles choses à vous faire voir quand vous y serez installé. Oh non, non, dit le moustique, rien ne sert de m'inviter, car qui grimpe à votre escalier n'en redescendra plus jamais.*

— Voilà, c'est exactement ça.

Elle se remit à parler du choléra.

— Il tue tellement de gens, encore maintenant, soupira-t-elle, m'observant comme si je risquais de ne pas être du même avis.

Aucun danger.

— Le choléra. La typhoïde. La phtisie. Ils sont comme la neige ou la pluie : ils s'abattent sur tout un chacun, sans aucune considération. Au moins, ce ne sont point des calamités sans nom. Au moins, les malades peuvent recevoir des soins et récolter les avantages d'une bonne mort. Toute cette sorte de choses.

J'ai soupiré alors, je l'admets, regrettant que mon fils, s'il devait mourir, n'ait pas pu le faire dans un lit de malade et non, ainsi que je le supposais alors, comme de la vulgaire chair à canon.

— Comme moi, répondit ma patiente.

— Comment ? Oui, comme vous. Vous avez tout le temps de vous préparer à la Gloire, et de cela, vous devriez être reconnaissante.

— De la reconnaissance, j'en éprouve à foison, madame Mellon. Mais à l'époque de l'annonce du choléra, la mort ne me disait rien du tout, qu'elle soit bonne ou non. L'épidémie de l'année précédente avait emporté, combien, quatre

mille âmes, dans les États du Sud ? Et peut-être dix mille en Angleterre. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que dans le but d'échapper à sa portée, nous soyons parties nous réfugier sur la ferme de David, à Arcadia. Bien entendu, John Fox, notre père, s'y trouvait lui aussi. Il était toujours absorbé dans la construction d'une maison à notre intention, persuadé que la famille allait maintenant rester soudée pour de bon. Il y croyait vraiment. On aurait dit qu'il n'avait aucune idée de la célébrité sans cesse croissante de ses filles, ni aucun intérêt pour cela, pas plus que pour les spectres que nous avons lâchés dans le monde.



Rien ne bouge sur le chemin public, à l'exception de John. Il avance d'un pas résolu, portant son vieux tromblon dans ses bras. Quelques silhouettes travaillent vigilement dans les champs. Un maigre commerce anime les carrefours, à une demi-lieue de là. Charrettes et voitures encombrant les cours paisibles des fermes. Les visiteurs s'entassent à l'intérieur. Leur exode massif vers Arcadia se poursuit, depuis Rochester et New York. C'est dans les villes que le choléra réussit à croître et à se multiplier. Dans les miasmes, peut-être. Peut-être dans l'haleine. Ce que l'on sait, c'est que l'on peut trouver sanctuaire à la campagne.

Parvenu au verger des Hyde, il escalade la barrière en perches de bois. Les pommiers sont en pleine feuillaison printanière et la brise tiède de l'après-midi embaume, bien qu'elle n'apporte que pestilence. Ou châtiment ? C'est fort possible. Châtiment pour les péchés de ses filles, ou alors pour le péché général, incessant de ce monde ; ses filles ne sont pas les seules pécheresses à la ronde, loin de là. Mais bien sûr qu'il a suivi leur « carrière ». Comment s'y soustraire ? Avec les gens qui marmonnent derrière leur main sur son passage et les enfants qui jouent à faire parler les esprits sur la véranda de l'épicerie ; avec son fils David qui n'arrête pas de rapporter journaux et pamphlets à la maison ni de secouer la tête, frappé d'un étonnement mêlé d'horreur, comme si les fantômes étaient des animalcules porteurs d'un fléau contagieux pire que n'importe quel choléra.

John pousse un sonore sifflement aigu. Un lièvre frémit dans l'herbe. Un nuage passe devant le soleil. Il lance : « Taïaut ! Taïaut ! » et se retourne vers le râle grondant. Soulève le tromblon. Tire. L'air poudré de fumée retentit de la détonation. L'énorme molosse du gardien se renverse d'un bond, émet un

glapissement d'agonie et meurt. John lui donne un petit coup de botte. Crache un jet de tabac dans l'herbe. Il doute qu'on vienne lui poser des questions. On entend souvent des coups de feu. Les gens tirent sur les ratons laveurs. Les écureuils. Et la peur du choléra habite tout le monde. Si quelqu'un lui pose la question, John lui dira la vérité : que c'est lui qui a cherché le chien. En bon dévot, il ne doit pas mentir, règle qu'il trouve toujours aussi fâcheuse.

Il repart vers chez lui. Leah, Katie, Maggie et sa femme se cloîtent dans la maison de ferme avec la famille de David. Maggie ne se sentait pas bien ce matin.

— J'ai trop mangé de pudding à la mélasse, leur a-t-elle dit, c'est tout, c'est tout.

Mais on a vite pris la décision d'envoyer Katie chez Ruth Culver dès demain.

Il passe devant leur vieille bicoque des premiers jours. Le chiendent a envahi le terrain, le lierre ruisselle sur les murs, un volet pend languissamment contre une croisée fracassée. Pas étonnant que Carlos Hyde n'arrive pas à la louer à qui que ce soit, à son grand déplaisir. Mais qui voudrait louer une maison sous laquelle un corps est enterré quelque part ? Dans laquelle un homme assassiné fait les quatre cents coups sans se soucier de l'heure qu'il est ?

En passant devant la petite église blanche de Hydesville, John ralentit le pas, s'arrête, appuie son mousquet contre le portail et se coupe une torsade de tabac avec son couteau de chasse. Juste à côté du portail, le révérend York se penche sur les pierres tombales avec lassitude. Muni d'une règle de trente-six pouces, il mesure l'espace. John se figure qu'il va falloir enterrer les pestiférés les uns par-dessus les autres, comme dans les pays de la vieille Europe où l'on dit que les morts s'empilent jusqu'à un mille de profondeur.

Le pasteur lève la tête. Malgré sa haute taille et ses épaules de taureau, c'est un regard craintif qu'il pose sur la menue silhouette de John Fox avant de regagner en vitesse l'intérieur de l'église, église dont il a proscrit John et sa famille pour blasphème. Et pourtant, même cette expulsion fait sans doute partie du plan divin. Car chaque fois qu'un révérend expose les ravages exercés par l'alcool, John brûle du désir de sentir le feu du whisky sur sa langue, la dureté des bancs se change en celle des chaises d'une taverne, le bruissement des missels en celui des cartes à jouer, les vitraux en vitres dépolies à travers lesquelles deviner les formes d'une putain troussant bien haut ses jupons. Justement, le

fameux 31 mars 48, le révérend York avait consacré tout son sermon aux péchés de l'ivrogne, logeant dans le cerveau de John une envie d'alcool qu'il n'avait pas éprouvée depuis des années, et c'est alors qu'il avait trouvé un flacon de whisky dans la neige, à la sortie de l'église, là où un autre fidèle l'avait jeté dans un élan de résolution vertueuse. *Hamartia*, c'est bien le mot ? Cela s'apparente à l'*hubris*, dont John se souvient comme d'un terme latin ou peut-être bien grec, et à la façon dont les petites actions irréfléchies — telles que cette stupide entorse à la sobriété — peuvent engendrer des conséquences titanesques.

Le révérend York disparaît derrière la porte cintrée du lieu saint. John soulève son chapeau. C'est alors que le frère Able s'impose dans son esprit, comme il le fait souvent. Vous, révérend, vous en auriez des leçons à recevoir de ce gringalet de prédicateur, se dit-il, ça c'était un mortel doué d'une âpre ténacité, ça c'était du courage. Et vous feriez mieux de ne pas oublier, vous et vos arrogants confrères, que Dieu communique sa volonté véritable aux personnages les plus étranges, aux voix les plus singulières. De vous souvenir qu'au commencement des révélations divines, il n'y avait ni églises ni révérends, que des buissons ardents sous la voûte céleste, que l'étendue du désert et Dieu présent en toutes choses. John se serait senti moins dépaysé à cette époque, il en est convaincu. Il aurait aimé laisser grandir sa barbe et sa sagesse au fil des années, ou au moins que ses femmes lui obéissent. C'est lui le patriarche, oui ou non ? Père de cinq enfants vifs, plus un dans la tombe. Cela devrait avoir de l'importance. Il s' imagine entouré de palmiers, de chameaux, avec Margaret et les filles en robes d'antan, portant des plateaux de dattes et lui jetant des regards respectueux, reconnaissants même. Elles l'écoutent leur répéter encore une fois : « Ignorez ces bruits. Cela ne fait que les empirer. Vous vous y habituerez. À la longue, vous ne les entendrez quasiment plus. » Puis John repense à Sarah, épouse d'Abraham, et se demande si les femmes ont déjà été aussi respectueuses que le voudraient les hommes.

La brunante ne va pas tarder. John hâte le pas. Il n'a pas emporté de lanterne et n'a aucune envie de tâtonner dans la nuit noire, de se casser une jambe, de se perdre ou de tomber sur les maléfiques habitants de l'ombre contre lesquels sa femme ne cesse de le mettre en garde. Enfin, il parvient à la lisière anarchique des terres de son fils. Enfin l'accueillent le fumet apaisant du lard frit et du fumier répandu dans les champs, le chant limpide du bruant vespéral. Il approche du chêne où, enfant, Ella aimait s'asseoir et bavarder avec miss Nettie, sa poupée,

celle que Katie lui avait donnée, celle qu'il avait fabriquée. Aperçoit une tresse voltiger. Distingue le babillage d'une fillette qui joue à faire semblant. S'immobilise, la mort aux tripes. Non, Ella était beaucoup plus petite. Il s'avance. Ce n'est que Katie qui parle toute seule, comme une enfant de l'âge d'Ella. Elle lève les yeux à son arrivée.

— Tes valises sont faites pour demain ? lui demande John.

— Oui, mais je veux pas m'en aller. Est-ce que je dois vraiment ? Franchement ?

— Je sais que Ruth peut sembler revêche, mais elle n'a pas d'enfants et beaucoup de place. Tu ne dois pas partager la couche de Maggie tant qu'elle ne sera pas guérie. Tu le sais bien.

— Ce n'est pas le choléra, au moins ?

Katie se cramponne à son vieux tablier. Elle a eu treize ans la semaine passée, mais elle a toujours sa petite voix flûtée, et ses yeux, qui n'ont pas encore pris leur couleur définitive, se teintent de gris bruyère dans le soleil couchant. Il y a seulement quelques nuits, elle s'est réveillée en braillant. John rôdait autour de sa femme tandis qu'elle la consolait. Katie leur a parlé du molosse du gardien. De la fois où elles volaient des pommes, Maggie et elle, de la chasse que leur avait donnée le chien de garde, de sa chute, de sa mort certaine si personne n'avait sifflé l'animal. Dans son cauchemar, au contraire, le matin les rattrapait et les taillait en pièces sanguinolentes qui luttaient pour redevenir un tout, sauf que les morceaux de Katie et ceux de Maggie étaient si mélangés sur l'herbe du verger qu'elles ne parvenaient pas à se démêler l'une de l'autre. C'est à ce moment que Katie s'était réveillée en hurlant.

— Je doute que ce soit le choléra, lui répond maintenant John. Maggie a mal au ventre, rien de plus. Mais il ne faut pas prendre de risques. Les garçons de David sont chez Maria et... Enfin, de toute manière, tu ne feras plus de cauchemars à propos de ce chien. Je viens de l'abattre. N'en parle à personne.

— Pas un mot, p'pa. Pas un mot. Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer. Et merci, tout ça. Vraiment.

John hoche la tête, crache un jet de tabac. Comme toujours, il ne trouve plus rien à dire ; il doit admettre que Katie comme Maggie l'ont toujours laissé sans voix, encore plus que la plupart des gens.

Cette nuit-là, John écoute les ronflements discrets de sa femme. Lune blême à la fenêtre, derrière lui. Blême silhouette de Margaret, devant. De ses doigts, il trace la forme de son bras. À travers cette matrone, il entrevoit toujours le spectre de la Margaret Rutan de seize ans qu'il a rencontrée à la foire du comté. Elle avait des joues roses, des cheveux d'or, des yeux frémissants d'un bleu à se noyer dedans. Ses atouts ? Un prodige, un miracle. Elle avait pouffé de rire quand il avait dit quelque chose, ce que personne n'avait jamais fait auparavant. Dans sa vie jusque-là avare d'amour, celui-ci s'était par conséquent avéré, et restait encore, un phénomène surprenant, déroutant, compliqué encore par son amour pour Dieu, devant lequel sa passion charnelle s'est trouvée subjuguée. Bien entendu, Margaret apprécie sa piété, comment pourrait-elle faire autrement ? Mais depuis qu'il est revenu de ses dix ans d'absence, les choses ne sont plus pareilles entre eux deux. Ils se disputent encore, mais platement, sans leur ancienne flamme, tels des avoués. Et s'ils font l'amour, c'est une fois par mois, par acquit de conscience, comme s'ils ne s'étaient pas entièrement choisis.

John chuchote son nom. Ose un mot doux égrillard. Pour toute réponse, Margaret marmonne quelque chose qui ressemble à un sort. Elle n'a rien à voir avec cette histoire de fantômes. Cela, John en a la certitude. Douter lui apparaît comme une épuisante corvée. Pas une fois John-d'avant n'avait eu besoin d'inventer une excuse originale ou emberlificotée pour expliquer où était passé l'argent de la boîte en fer-blanc ni où il avait disparu l'espace d'un après-midi, ou d'une semaine. Il s'en estimait heureux, sans pouvoir s'empêcher de s'en irriter un peu. La crédulité chez les adultes l'avait toujours irrité. Voilà pourquoi il ne s'était jamais senti coupable de tricher aux cartes : la naïveté des jobards lui semblait plus perverse que le fait de les duper. Était-ce pour cette raison qu'il disait à Leah la vérité sur les choses ? Même celles qu'un enfant n'aurait pas dû savoir ? Il ne sait plus. Il se figure qu'il devait avoir bu :

— Il faut que tu puisses compter sur un complice quelque part dans la pièce. Le mieux, c'est un enfant. Comme toi. Personne ne soupçonne les enfants,

Leah-Lou. Tu mets au point un système de signaux, vois-tu, comme des grattements, des battements de paupières, un reniflement, la tête penchée. Et ce complice, il vaut mieux le rendre aussi coupable que toi. Ainsi il ne te trahira point, à moins qu'il ne souhaite plonger avec toi.

Il lui a dit toutes ces choses-là, et d'autres encore. Et Leah, c'est évident, n'en a pas perdu une miette.

Sa femme se retourne sur le dos. Ses atouts n'en finissent pas de se soulever. John soupèse un sein, puis l'autre. Lui baise le front, le nez. Elle remue. S'assoit en sursaut, cramponnée à son bonnet de nuit.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? Laissez-moi tranquille.

— Peggy, ce n'est que moi, pour l'amour de... pour l'amour du ciel. Ton mari. Chut.

— Ah, c'est toi. Je t'avais pris pour un de ces satanés esprits qui ne pensent qu'à mal faire, sais-tu ?

John lui tapote le dos. Passe proche de tout lui raconter, le passé qu'il traîne derrière lui, le frère Able et sa fin tragique, les premiers coups entendus à Hydesville et ce qu'ils signifiaient. Mais finit par se raviser ; il vaut mieux la laisser dans le noir. Mieux pour nous tous.

Le lendemain matin, John est occupé à préparer un enduit à la chaux devant sa maison à moitié bâtie quand Leah annonce sa présence d'un bruissement empesé. Le plastron de sa robe vert bronze est orné de plis rigides et de boutons d'agate. Son ancienne robe rouge garance, qu'elle a portée tous les jours pendant des années, n'existe plus depuis longtemps. Maintenant, elle met pratiquement une tenue différente chaque jour de la semaine.

— Vous vouliez me parler, Père ? Me voici.

John repousse ses bésicles et se pince la base du nez.

— Tu t'es mise dans une situation périlleuse, Leah-Lou, et je veux te prêter main-forte.

— Main-forte ? Seigneur, mais nous aurions grand besoin du soutien d'un homme supplémentaire. Calvin est toujours trop pris. Viendrez-vous à Rochester, donc ? Une fois le choléra passé ? Nous allons être tellement occupées. Eliab prépare une grande tournée. Il nous a réservé des démonstrations à Auburn, à Troy et dans beaucoup d'autres villes aussi. Et pour finir, dans la ville de New York elle-même ! Et monsieur Greeley en personne a écrit à Eliab pour lui demander la faveur d'être notre défenseur. Lui et sa femme, ils ont bien hâte de nous rencontrer dès que nous aurons mis le pied à New York. Le choléra leur a pris un fils, mais c'était l'année dernière. Pickie ? Oui, c'est comme ça qu'il s'appelait. Bizarre, mais c'est ainsi.

— C'est qui, ce Greeley ? éclate John, exaspéré, car depuis peu, Leah lance des noms avec le même élan que jadis des couteaux pour s'amuser.

— Qui ? Père ! Horace Greeley. L'éditeur de la *New York Tribune*. Il a son nom en gros caractères sur chaque numéro du journal. Il est fort reconnaissable.

— Je ne lis pas les périodiques new-yorkais. Ils n'ont rien à voir avec nous.

— Avec vous, peut-être. Mais que faites-vous de P. T. Barnum ? Vous n'allez pas me dire que son nom ne vous dit absolument rien. Horace tient à nous présenter à cet homme célèbre — ils sont très liés, paraît-il — et monsieur Barnum, à son tour, se fera sûrement un plaisir de promouvoir nos bienheureux esprits.

Elle lui octroie un de ses sourires à fossettes.

— Ne parle pas comme s'ils étaient réels, tes fameux esprits, ou *quasi* réels, ou comme s'ils avaient quelque réalité que ce soit.

Leah se renfrogne, après quoi elle se ressaisit d'une façon dont elle aurait été bien incapable quand elle était petite.

— Et j'ai assuré à m'man que New York n'est pas une fosse aux serpents, mais vous savez comme elle s'inquiète.

— Souviens-toi du commandement, ma fille : *Tu ne feras pas de faux...*

— Je connais le texte. Qui l'ignorerait ? Et de toute manière, les esprits sont bien réels. Aussi réellement vrais que vous et moi. Je les ai sentis me parcourir et même parler à travers moi. Fort curieux phénomène que beaucoup ont observé.

John balaie tout cela d'un revers de la main.

— J'ai prié le Tout-Puissant toute la matinée, dans le champ, de m'aider à y voir plus clair.

— Ça devait être humide à souhait.

— Tu ne peux pas continuer.

Il balbutie ses propos, lui qui avait résolu de se faire calme, convaincant ; d'expliquer que tout ce qu'il souhaite, c'est réunir à nouveau sa famille sous le même toit ; d'employer des expressions sentimentales : un cœur qui bat à l'unisson, les joies de la vie familiale, les vertus féminines et ainsi de suite. Au lieu de cela, il prononce :

— Ordonne à tes esprits de déguerpir. Commande-le-leur.

Un rire sec lui échappe.

— Je ne doute nullement qu'ils t'obéissent.

Saisissant un marteau, il retourne aux panneaux de bois étalés sur son banc de scie.

— Déguerpir, Père ? Mais je ne souhaite aucunement qu'ils s'en aillent, à supposer qu'ils obéissent à des « commandes » de ma part. Je me suis tout à fait habituée à leur présence... Êtes-vous obligé de cogner ainsi ? Ces planches ne peuvent pas aller bien loin.

Il s'interrompt, le marteau à mi-course.

— Comme je le disais, je suis tout à fait habituée à leur présence. Ils rompent la solitude que j'ai toujours ressentie, moi qui suis femme, abandonnée avec un enfant, toujours à tirer le diable par la queue, toute seule pour affronter les vicissitudes de ce monde et...

— Bien sûr, bien sûr, tout cela, je le comprends, tu sais ; mais tu ne peux risquer la damnation de ton âme éternelle, tout le monde peut comprendre ça.

— Tout le monde ? Nous devrions peut-être laisser à Dieu le soin de juger mon âme. Je n'ai pas le moindre doute qu'Il la trouvera honorable.

John laisse tomber le marteau, et sur son pouce. Serre les dents pour réprimer le juron. Renoncer aux paroles grossières, blasphématoires, n'est pas chose aisée ; après tout, elles formaient auparavant un bon tiers de son vocabulaire. Et un juron, c'est si facile à prononcer quand on vient de s'écraser le pouce d'un coup de marteau, quand on dépend pour subsister de la charité d'un fils, quand on a des filles engagées sur le chemin de la ruine et de la damnation.

— Vous êtes-vous fait mal, Père ? Quel est ce son ?

— Bon Dieu, ma fille. Alors, qu'en est-il de ton enveloppe charnelle ? Tire tes leçons de ce qui est arrivé à Jézabel, précipitée du haut d'une tour pour avoir idolâtré des dieux païens. Déchirée par des chiens, il n'est plus rien resté d'elle que...

— Je connais l'histoire, p'pa, mais il y a si longtemps de cela.

— Et Joe Smith, alors ? Lui, ses faux dieux et sa religion mensongère. Emprisonné pour ses péchés, mais même derrière les barreaux, il n'était pas à l'abri. Abattu par la foule et jeté par la fenêtre, exactement comme Jézabel. Achievé par un peloton d'exécution, après quoi on a tenté de lui enlever sa tête blasphematrice à la scie. Il n'y a pas cinq ans de cela.

Leah recule, les yeux fixés sur le marteau, comme si son père allait la frapper dans son courroux, ou pour toute autre raison.

— Ce Smith, c'était un homme. Franchement, personne ne ferait la même chose à une femme.

John soupire, se comprime le pouce pour empêcher le sang de gicler sous l'ongle. Leah réagit en se frottant les avant-bras, comme pour évoquer ses vieilles cicatrices. Se sont-elles estompées au cours des années écoulées depuis son enfance ? se demande John, concluant que c'est peu probable. À l'époque, elles étaient si nombreuses qu'il avait su qu'elle en resterait marquée à vie.

— De toute façon, rien de tout cela ne m’effraie, poursuit Leah. Les attroupe-ments. Les émeutes. Vous entre tous, vous devriez le savoir. Comment pourrais-je les craindre après que les oiseaux m’eurent emportée dans leur multitude ?

John ne gaspille pas sa salive à lui disputer son souvenir. Retirant de nouveau ses bésicles, il s’essuie les yeux. Leah n’est plus qu’une masse confuse, rose de sang. Ma dernière carte, se dit-il. Il lui parle des journalistes. De leur propension à tout écouter. Trois fois, il lui parle de sa réputation. John a déjà vu la colère faire trembler Leah, mais jamais la figer comme maintenant.

— Les journalistes, Père ? J’en connais intimement plusieurs, pas seulement le célèbre monsieur Greeley. Et c’est vrai qu’ils adorent écouter. Ils détectent la moindre allusion, dont ils tirent de telles fables. Ils ont déjà fait état de leurs soupçons selon lesquels vous auriez mis au point des leviers, des poulies et toute cette sorte de choses pour produire le son des...

— Je porterai le chapeau. C’est à moi de l’assumer. Je ne t’ai pas guidée dans la bonne direction.

Il aurait dû savoir que Leah ne battrait jamais en retraite. L’a-t-il jamais vue le faire ?

— Dans ce monde, il y a beaucoup de choses qui se cachent, répond-elle d’une voix douce. Qui se produisent dans le noir. J’ai entendu parler de pères aveuglés par l’alcool au point d’essayer de traiter leur fille comme leur épouse dès qu’ils se trouvent seuls avec elle, dans une grange, par exemple, une enfant d’âge tendre. La fille arrive toujours à se sauver, horrifiée, avant que l’innommable ne se produise. Mais tout de même. Jamais elle ne parvient à oublier.

Lorsqu’il finit par parler, c’est avec la voix de John-d’avant, la fureur de John-d’avant.

— Tu, tu oses suggérer... Comment peux-tu même inventer des choses pareilles ? Comment ? Bon Dieu, tu as toujours été méchante, même enfant. Aujourd’hui tu es pire qu’une vieille truie.

Leah accuse le coup, s’effleure les yeux, tend le doigt vers les solives de cette maison qu’il bâtit pour eux tous.

— Des toiles d'araignées, p'pa. Elles ont commencé à s'installer. Comme toujours dans les espaces vides.

Elle s'éloigne dans le froufroutement de sa robe vert bronze sur les panneaux tombés par terre. John a beau l'appeler, elle ne se retourne pas. Par contre, il ne manque pas de remarquer qu'elle néglige de relever le bas de son jupon, qui traîne dans la saleté.

CHAPITRE 13

— Mais que faites-vous ? demandai-je à ma patiente (qui venait de repousser brusquement ses couvertures). Vous allez attraper la mort !

— Attraper la mort ? Oh, bonté divine, je dirais que c'est déjà fait.

Là-dessus, elle arracha ses bas d'un coup sec.

La vue de ses jambes tristement gonflées — un des principaux symptômes de sa dipsomanie — ne m'étonna guère, mais ses pieds, c'était autre chose. Pour parler franchement, ils étaient à faire peur : tout nouveaux, musclés, avec des orteils démesurément hypertrophiés. Elle indiqua la plante de ses pieds, puis me montra ses paumes.

— Voilà tout ce qui restait de Jézabel après sa chute, après que les chiens l'eurent dépecée en châtiment de ses blasphèmes. Ceci : la paume de ses mains, la plante de ses pieds.

— Jézabel fut durement jugée, admis-je. Et il est étrange que les chiens n'aient laissé que cela. Je m'y suis opposée, très vivement.

— Opposée ? Quand ?

— Quand j'ai entendu cette histoire, oh, il y a si longtemps que cela me semble un autre âge. Traiterait-on un homme ainsi ? Non, absolument pas.

— Pourtant, cela n'a fait aucune différence, soupira-t-elle avant de m'observer un bon moment, comme si elle m'avait prise pour une autre.



— Tu ne fais pas plus de bruit qu'une petite souris, sais-tu, poussin ? Tu ne te sens pas bien ? Te faudrait-il encore un peu de tonique au brandy ?

— J'en ai bu suffisamment, mère, répond Leah.

Elles s'affairent dans la salle de séjour, chez David. Leah suspend la bouilloire dans l'âtre fumant tandis que Mère astique les dessus de tables avec zèle. À l'étage, ses sœurs s'adonnent à leurs jeux. C'est hier que le père de Leah a refusé de lui prêter main-forte avec les esprits et elle se tait donc, oui, envahie de la même sensation désagréable que lorsqu'elle entend des fausses notes dans une mélodie. À ce moment, John entre, laisse tomber une brassée de petit bois dans le porte-bûches et ressort sans un mot, sans un hochement de tête. Mère jette à Leah un regard perplexe. Celle-ci fait comme si de rien n'était.

— Le feu ne tire pas. Pas du tout, annonce-t-elle en remuant les braises à coups de tisonnier.

Voilà les sœurs de Leah qui déboulent dans la salle à manger en gloussant. Maggie, qui n'a plus mal au ventre, a tiré une croix sur le pudding à la mélasse pour la vie. Katie, revenue depuis peu de chez les Culver, prend un malin plaisir à s'amuser de nouveau aux dépens de Ruth avec Maggie.

— Notre vieille Ruthie voulait constamment que les esprits lui parlent, Mag, l'entend dire Leah. Elle se figure qu'elle aussi, elle a des facultés médiumniques. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Elle a même invité son cousin Orville, le bigleux, à venir écouter tapocher les fantômes, mais les morts ne peuvent la souffrir d'aucune manière. Pas étonnant, elle est tellement méchante, la vieille teigne. Elle a voulu noyer son pauvre matou parce qu'il n'attrapait pas assez de souris. Elle disait que c'était pour lui donner une leçon, mais quand on est mort on ne peut plus apprendre grand-chose, n'est-ce pas ?

— Eh non. Pas d'ordinaire, confirme Maggie, ajoutant que Ruth est si aigre qu'elle peut faire tourner du lait rien qu'avec les yeux.

— Elle a dit qu'elle voulait me donner une leçon, à moi aussi, poursuit Katie. Que j'étais une chipie ingrate et paresseuse, tout ça parce que j'avais refusé de décrotter son infâme arrière-cuisine.

— Une leçon ? intervient Leah. Quel genre de leçon ?

— Pas la moindre idée. Tu sais bien que Ruth passe son temps à rouspéter.

— Allons, bichette, ce n'est pas très gentil, sais-tu ? souffle Mère.

— Rouspéter ? Comment cela, Katherina ? insiste Leah.

— Je sais pas, moi. Comme quoi c'était injuste qu'elle n'arrive pas à faire parler les fantômes, je pense. Ah, ce que je peux l'haïr, l'haïr, l'haïr. J'ai bien cru que j'étoufferais si je devais y rester un jour de plus. Mon seul soulagement, je le trouvais dans un breuvage rafraîchissant que Norman prépare avec des baies de genièvre. Tu devrais essayer ça, Mag.

Leah dévisage ses deux petites sœurs. Dépose le tisonnier qu'elle avait oublié qu'elle tenait, tourne les talons pour sortir de la pièce. Doux Seigneur et anges du ciel ! se dit-elle. Ces deux-là.

— Leah ? Poussin ? Où vas-tu ?

— Sur la véranda, Mère. Quelle fumée ici. Franchement, comment pouvez-vous supporter ça ?

Ignorant les mises en garde de sa mère à propos des miasmes nocturnes, l'offre de son frère David de lui tenir compagnie et les regards interrogateurs de ses sœurs, elle sort veiller sur la véranda, regarder les derniers rayons mouchetés de lumière disparaître derrière le dos rond des collines, l'obscurité se répandre sur le monde dans le parfum printanier des roses, l'étincellement féérique des lucioles, le murmure de la rivière Ganargua. Fredonne la *Sonate au clair de lune*. Se délecte du bleu nacré, des lignes vertes qu'elle évoque. Maintenant que la musique ne lui révèle plus que rarement ses couleurs, leur réapparition présage sûrement de nouvelles perspectives d'avenir.

Elle s'interrompt, interloquée. S'efforce de comprendre ce dont elle est témoin : à quelques perches de là, une tour noire émerge du boisé. Une tour qui monte et s'élève comme pour aller toucher l'écharpe des étoiles, la lune ventruée.

Sur le point d'appeler sa famille à la barre des témoins, elle se ravise : non, si ce signe — plutôt que la musique en couleurs — lui est destiné, son fondement risquerait d'être mis en doute.

La tour commence à se rompre en fragments, fragments voletants qui s'éparpillent dans les cieux livides. Des chauves-souris, soupire Leah, quelque peu soulagée. La tour se composait de milliers par-dessus milliers de ces créatures qui se passent de lumière. D'aucuns les estiment malveillantes, porteuses d'infortune et de chaos. Leah n'en est pas si sûre. Elles ont peut-être de la chance, les chauves-souris, de voir dans le noir. Peut-être qu'à leurs yeux, la nuit est transparente.

Elle distingue le rire léger de ses sœurs. Entend Mère les réprimander à propos de leur manie de casser du sucre sur le dos de tout le monde. Mère qui ne manque pas de pouvoir, Leah le sait bien, sans doute plus que toutes les femmes Fox mises ensemble. Soudain elle se demande si une partie des interrogations effarées de Mère ne serait pas de la poudre aux yeux. Non qu'elle se sente placée pour la juger. A-t-elle déjà existé, la femme qui n'a jamais tremblé d'anxiété en débitant des inepties, ainsi qu'il convient à son sexe ? La femme qui ne s'est jamais voilée d'un manteau tissé de pudeur, de bonnes manières et de piété ? Manteau qui ne tarde pas à se durcir en carapace, accessoire fort utile servant à prévenir les hurlements.

Le tac-tac saccadé d'un marteau. Leah tourne son regard vers la maison de son père. Les vitres sont des pans de lumière jaune. À l'extérieur, dressé telle une créature squelettique, le banc de scie monte la garde. À l'intérieur, l'ombre de son père franchit la porte ouverte. L'homme lui-même, elle ne le voit pas. Où donc avez-vous disparu, p'pa ? se demande Leah. Elle se souvient d'un soir, quand ils vivaient encore à Rockport ; elle devait avoir sept ou huit ans. Elle s'était dissimulée dans la grange pour observer son père et ses amis s'amuser. Les hommes portaient leur chapeau melon rejeté en arrière. Ils secouaient des dés dans des gobelets de métal. Buvaient du whisky à la bouteille qui luisait dans la lueur des lampes. Si elle se cachait, c'était parce que son père l'avait déjà envoyée deux fois se recoucher et qu'à l'époque, elle aurait voulu passer tout son temps avec lui.

Les hommes parlaient de chattes et de fentes. Du meilleur endroit dans tout Gotham où dégoter une putain à déflorer. De tapettes et d'enculés. D'hommes

qui aimaient baiser leur fille. À ce moment, John, qui n'avait rien dit pendant tout ce temps, avait déclaré : « J'en ai assez de vos maudites saletés. »

Ses yeux n'avaient pas quitté ses cartes une seconde, mais sa voix vibrait d'une menace à l'état pur. Les autres s'étaient tus. Bien qu'elle n'eût jamais entendu parler de choses pareilles, la petite Leah savait que c'était sale. Elle avait senti quelque chose se déchirer en elle. Son innocence, se dit-elle aujourd'hui. Bien entendu, p'pa... son père n'avait jamais posé la main sur elle. Pas de cette façon-là. Mais alors pourquoi, hier, avoir insinué qu'il l'avait fait ? Sans doute par piètre mesure de représailles, devine-t-elle, pour l'avoir exposée malgré elle à de telles obscénités. De toute manière, ils avaient tous deux compris que jamais elle n'irait l'accuser, ni devant les journalistes, ni devant personne. L'un comme l'autre, ils savaient qu'elle bluffait. N'est-ce pas lui qui lui a appris le sens de ce mot ?

De l'intérieur de la maison de David lui parvient une chanson suivie du son d'une guimbarde : la famille de Leah se fait une fête de la fin rapide du choléra. Tout à l'heure, elle rentrera prendre place devant l'orgue. Et dans quelques jours, elle et ses sœurs retourneront à Rochester pour entamer les préparatifs de leur tournée.

Elle parcourt à nouveau le terrain du regard. Rien n'émerge du crépuscule. Pas de torches portées par des hommes sans visage, telles des silhouettes découpées dans du papier. Pas de prédicateurs hurlant au blasphème. On a prévenu Leah et sa famille que certains accusent les Fox de l'épidémie. Crétins moyen-âgeux, se dit-elle. Elle sait cependant que tant qu'elle restera vigilante, aucun mal ne sera fait à ceux qu'elle aime. Car elle les aime. Peu importe qu'ils aient jamais cru le contraire.

Le tac-tac du marteau sur la nouvelle maison se tait. Bientôt son père traversera le terrain. Tendue, Leah l'attend. Elle pense qu'il vaut mieux faire amende honorable tout de suite. Aussi bien, il la traitera encore de Jézabel, mais elle sait rester au-dessus de tels manques de courtoisie. Elle attend, attend sur la véranda, compte en mesures rythmées jusqu'à vingt, puis vingt-cinq, mais son père, cet entêté, ne se montre pas.

— Leah, appelle Mère depuis l'entrée. Tu vas attraper un catarrhe, sais-tu ? Rentre tout de suite.

Surgissant derrière Mère, David ajoute :

— Voyons donc, notre musique ne peut réussir sans ta voix, sœurlette.

— Comme toujours, marmonne Leah en s'engageant dans l'entrée.



— Ça, votre Leah savait nourrir une rancune, commentai-je tout en coupant une miche de pain.

— C'est vrai, encore mieux que vous savez nourrir votre patient le plus mal en point.

— Ah, vous êtes impayable... Mais n'aurait-elle pas mieux fait d'aller trouver votre père ? De lui demander pardon avant qu'il ne soit trop tard et que... damnation ! m'écriai-je, car le couteau à pain venait de glisser et de m'entailler le doigt.

Ma patiente se redressa dans son lit.

— Oh, vous saignez. Avez-vous mal ?

— Mal ? Vous fais-je l'effet d'une mauviette ? D'une petite nature ? Du genre à faire toute une histoire pour une égratignure ?

— On dirait bien que non... Est-ce grave ?

— L'os n'est pas atteint, ma caille, c'est là le plus important, répondis-je, après quoi je bandai mon doigt d'un pansement dans le temps de le dire.

Elle désigna le laudanum posé sur la table de nuit.

— Voulez-vous en prendre une mesure ou deux ?

Offre généreuse, ai-je pensé alors, sachant à quel point elle était possédée par son remède. Je reluquai la bouteille, pensant aussi au gin, ce périlleux élixir qui était sûrement le « breuvage rafraîchissant aux baies de genièvre » que Katie avait goûté chez les Culver, ce qui ne présageait rien de bon pour elle, étant donné la nature du gin et sa facilité d'absorption.

— Reprenez, madame Mellon, jamais je ne vous prendrais pour une, comment dites-vous... une mauviette, une petite nature ni...

— Votre père, l'interrompis-je brusquement. Vous aviez dû le croire mort pendant les dix années de sa disparition. Vous aviez dû renoncer à espérer. Attendre une lettre, un mot jusqu'à la Saint-Glinglin.

Elle s'adossa sans plus me proposer de laudanum, ce dont je lui sus gré.

— Je n'étais pas encore née lorsqu'il a abandonné la famille, vous vous rappelez ? Mais elle était singulière, la conversion de mon père. Je m'interroge, madame Mellon, croyez-vous qu'un homme adulte puisse être un changelin ?

— Non, c'est une superstition ridicule, répliquai-je en lui tendant un bol de pain trempé dans du lait, tenant mon doigt ensanglanté à l'écart du bord. Les gens évoluent, c'est sûr, ils exercent un métier ou un autre. Ils peuvent changer d'apparence et même de caractère, mais ils gardent toujours leur âme et leur cœur humains. Un véritable changelin n'en a pas, puisqu'il est, bien entendu, un lutin déguisé.

— Oui, vous avez sans doute raison. Mais le retour d'un changelin à la maison, c'est tout de même mieux que rien, enfin, que personne.

À cela, je ne pus qu'acquiescer. À moins que je n'aie gardé le silence. Je ne m'en souviens pas. Je m'explique : cette conversation m'avait rappelé mon fils, et à cette époque, chaque pensée de lui s'accompagnait le plus souvent d'un âpre vide blanc, d'un rien, en quelque sorte. Ce que je me rappelle, c'est que ma patiente me demanda si j'avais encore mal au doigt, si la douleur allait de mal en pis, qu'elle mangea un morceau de pain au lait avant de réclamer son remède, puis son écrin à bible, puis les lettres de son père.



En apercevant Leah sur la véranda, silhouette dressée comme sur l'inaccessible proue d'un navire, John sent une certitude se faire jour en lui, de celles que Dieu lui accorde en de rares occasions. Il attend qu'elle rentre dans la maison de David pour dénicher un encrier, un buvard et une plume, puis soulever la liasse de feuilles qu'il destinait au calcul de ses dépenses, aux esquisses de portiques et de

pignons. Il approche la lampe, se pince le nez si fort qu'il a mal jusqu'à l'os. Il a peut-être encore une chance de l'atteindre. Son premier billet, écrit juste après le début des phénomènes, n'a pas touché sa cible. Même, il n'a sans doute fait qu'attiser ses manigances. Aujourd'hui, il va devoir aborder les choses sous un autre angle.

2 mai 1850

Très chère Leah,

Je te donne ici un compte rendu des dix années durant lesquelles je suis parti. Je n'aurais jamais cru voir en ce monde le jour où j'en parlerais, mais j'espère tant sauver ton âme du feu et des tourments perpétuels de l'Enfer et de tout ce qui s'ensuit, et ce récit te ramènera peut-être à la raison. Comprends bien, Notre-Seigneur peut se montrer insistant et particulier dans Ses exigences, Il voit tout et Il sait ramener dans le droit chemin même le pécheur le plus résolu, le plus ingénieux, ce que j'étais, ma fille, et toi aussi.

L'affaire, Leah-Lou, c'est que tu tiens de moi, tu m'en vois fort navré. Ce doit être un sort difficile pour une femme d'être dotée de l'orgueil, de la férocité et de la volonté acharnée d'un homme. Et en raison de ta nature, tu m'as gardé une rancune tenace depuis mon départ, qui s'est produit, s'il t'en souvient, par un matin de printemps d'avril 23. Le ciel du comté de Rockland avait la couleur d'un bon whisky, car en ce temps-là, sous le ciel du bon Dieu, rares étaient les choses qui ne m'y faisaient point penser. J'ai dit à ta maman que j'allais chercher des semences en ville. Elle a maugréé en soupirant comme d'habitude avant de jeter dans l'âtre une mèche de cheveux qui ressemblaient fort aux miens. Je pensais, pour sûr, à ta grand-mère Rutan qui suivait des cortèges funèbres fantômes et à toutes les histoires des bonnes femmes de ta famille, qui remontent à l'ancien temps. Elle était en train de jeter un sort, ta mère, et je sais maintenant qu'elle souhaitait mon départ. Je ne peux pas lui en vouloir. La boisson était devenue pour moi un vice dévorant et elle ne manquait pas de raisons de se plaindre.

Alors je suis parti. J'ai quitté la ville en marchant. On aurait dit que c'étaient mes pieds qui m'entraînaient, que je n'avais pas voix au chapitre. Tout ce que j'avais sur moi, c'était ma flasque de poche, mon manteau léger et mon grand chapeau. J'ai envoyé une lettre. Je n'ai pas plié bagage sans dire un mot. J'expliquais que j'allais travailler au chantier du grand canal de Clinton et que j'enverrais de l'argent à la maison dès que je pourrais. Mais je n'ai pas expédié un sou, Leah-Lou, et je sais que la famille et toi, vous avez souffert de mon manquement. C'est peut-être à cette époque que tu t'es mise à penser que le monde te devait ample réparation...

En 1823, deux ans avant l'achèvement du canal, on trouvait encore beaucoup de travail. On remorquait déjà les navires entre Utica et Seneca, déjà les prix de l'affrètement chutaient comme des pigeons fusillés.

— C'est ici que passera le canal ! avait annoncé un ingénieur au visage grêlé.

Prophétie accueillie par les moqueries des hommes, dont John faisait partie. Des troncs d'arbres larges d'au moins dix pieds, un sous-bois hérissé de buissons d'orties. De rares clairières naturelles réduites à des marécages crachant des vapeurs malariales et des nuées de moustiques, de serpents et de rats d'eau.

John observait le contremaître, en grande conversation avec cet ingénieur. Ils parlaient du meilleur endroit où situer l'écluse aussi calmement que s'il s'agissait d'y pratiquer une porte. L'ingénieur... Ah, mais le Grêlé n'était pas ingénieur, comme John n'allait pas tarder à le découvrir. Le fait est que l'on n'en trouvait pas un seul véritable dans tout ce formidable projet américain : le canal Érié, le grand canal, avait été planifié plutôt par des amateurs inspirés, inventeurs, entre autres, d'un monstrueux extracteur de souches aux roues hautes de seize pieds et d'un ciment de calcaire broyé qui durcissait sous l'eau. Ce dernier semblait relever de l'impossible. Mais cela s'appliquait au canal tout entier. Le projet consistait à construire cette route liquide sur plus de cent milles, depuis l'Hudson, à Albany, jusqu'à Buffalo, en bordure du lac Érié. Des canaux d'adduction s'en détacheraient, menant à des localités de moindre importance. Certains se figuraient qu'un jour, on creuserait des canaux de New York à la Floride et même, à travers les grandes plaines, jusqu'au Far West. Programme prestigieux

entre tous auquel John était immensément fier de participer, malgré l'obligation déplaisante qui lui était faite, à lui, Yankee de naissance, d'œuvrer aux côtés d'une multitude d'Allemands et d'une foule encore plus nombreuse d'Irlandais. Tout au moins l'anglais limité des étrangers le dispensait-il de leur faire la conversation ou d'unir sa voix aux rengaines dépassées serinant les malheurs qu'ils avaient fuis.

Sa première équipe de travail avait assuré la fortification du canal à grand renfort de fumier, de paille et de pierres taillées à la main. Avec d'autres, il avait ménagé le talus d'un côté, le chemin de halage de l'autre. John épiait les esquisses, entendait parler de ponts tournants et à bascule, puis d'aqueducs, dix-huit en tout, dont le plus important serait justement celui de Rochester. Il aimait la sonorité de ce mot d'origine latine : *aqueduc*. Il avait entendu parler de la Rome antique et de ses merveilles. Pensé : mais nous ferons mieux que ces enculés de métèques en jupon.

John passe le buvard sur toute la page. Réfléchit bien avant de retremper sa plume.

Hubris. Tu as sûrement déjà entendu ce mot, Leah-Lou. Il est d'origine latine, comme *aqueduc*. Je l'ai beaucoup entendu dans la bouche de ceux qui traitaient le canal de monstre voué à l'échec, quand ce n'était pas de parasite dévoreur d'impôts ou tout simplement de « folie de Clinton », vu que c'était le gouverneur DeWitt Clinton qui avait obtenu sa construction. D'autres, plus favorables, nous fournissaient en bouteilles de whisky afin de lubrifier nos efforts. Ce que je veux dire, c'est que je sais ce que c'est de faire partie d'une grande entreprise tournée en ridicule par certains et encensée par les autres. Je sais que l'*hubris*, cet orgueil prodigieux, vient facilement au caractère américain, car la nouveauté ne nous fait pas peur, nous n'avons pas encore eu à faire l'apprentissage de dures leçons et nous maintenons notre cap sans rois ni évêques. Mais l'orgueil n'est jamais que de l'orgueil et finit toujours par être puni,

comme le fut le mien, comme le sera le tien si tu t'obstines à ramener les morts dans le monde des vivants. Dieu et Dieu seul peut faire revivre les morts, seulement en de très rares occasions, et tu te diriges droit vers la damnation, Leah-Lou, en singeant la puissance divine. La résurrection est l'affaire du Seigneur, à Lui seul et pour Ses buts suprêmes, comme tu ne tarderas pas à t'en apercevoir.

À l'approche de l'été, John avait les mains gantées de cals, les muscles noueux comme du bois de corde. Ne possédant pas de montre de gousset, il mesurait le temps, comme la majeure partie de l'équipe, au rythme de l'alcool. Avant le coup de sifflet qui annonçait la pause de midi, un garçon courait déjà chercher des barriques de bière à l'épicerie ou à la confiserie la plus proche. Le coucher du soleil sonnait l'heure du whisky de maïs à la mélasse, ou du bourbon, après quoi les hommes se remettaient souvent au travail à la lueur des lampions. Le dimanche, il pariait avec sa bande sur les canassons qui couraient à l'hippodrome local. On l'appelait John Morose en raison de son manque de conversation, mais on admirait son abondant répertoire de jurons, sa main imperturbable aux jeux de cartes et sa capacité à déverser dans son corps gracile des quantités de spiritueux qui auraient renversé l'homme fort de n'importe quelle foire. Exerçant ses talents de forgeron, doué pour tout ce qui se rapportait aux mécanismes et aux leviers, il travaillait fort malgré sa consommation. Durant l'automne 23, il fut affecté à l'escarpement du Niagara, dans un établissement qui n'allait pas tarder à se nommer Lockport en raison de l'extravagante cascade d'écluses conçues pour assurer aux bateaux une descente de plus de soixante-dix pieds, et dont les portes lui rappelaient les pièges ingénieux qu'il avait coutume de fabriquer autrefois pour attraper des lapins voués à la marmite. Leah, qui convoitait leurs peaux, l'aidait à les dépouiller. Elle les collectionnait, disait-elle, en vue de se confectonner un beau manteau de dame.

Il passa l'hiver 23-24 à s'échiner dans un chantier naval où les navires prenaient forme sous un abri chauffé. Sans envoyer chez lui ne serait-ce qu'un sou. L'argent lui brûlait les doigts, qui étaient ceux d'un homme libre. Il avait eu trop longtemps pour seul horizon l'arrière-train d'un mulet de trait. Trop longtemps il s'était confiné à ses liens avec ses parents, puis avec sa propre famille. Quand le canal serait terminé, il n'avait aucune intention de retourner au comté de

Rockland, à sa femme Margaret ni à ses enfants, Leah, Maria et David. Le fait est qu'il aurait fort bien pu s'établir en tant qu'éclusier, poste qu'on lui offrit quand son contrat à Lockport prit fin. Il aurait pu faire venir sa famille, posséder une pimpante maisonnette, un jardin, un petit commerce à lui, en catimini. Ou alors entretenir les chemins de halage, abattre les rats musqués qui creusaient des galeries dans les parois du canal. L'hiver, il aurait pu travailler à restaurer le prisme des marées du canal mis à sec. En plus, il aurait eu sa famille à portée de la main. Mais il suffisait à John d'envisager ce type d'emploi pour sentir sa gorge se serrer comme dans un étau. Sondant les profondeurs dorées de son verre de whisky, il se voyait comme un perceur de canaux et rien d'autre.

... et cela m'a paru comme une chose à laquelle j'étais destiné depuis toujours, Leah-Lou, quoique c'était sans doute le Diable qui parlait, ou alors mon propre orgueil démesuré. Et je vois que toi aussi, tu te crois destinée à de grandes choses, mais il n'y a pas de plus grand but dans la vie que l'humilité, et cette leçon, j'espère que tu l'apprendras sans souffrir outre mesure, quoiqu'à bien y penser, je doute que ce soit Dieu possible.

Ton père, John Fox

John s'étire les doigts avant de tourner la roulette de la lampe pour réduire la flamme, d'en couvrir à moitié la cheminée de verre, puis de l'éteindre du premier coup d'un souffle exercé. Il ne lui est jamais arrivé de fracasser le verre d'un crachat mal contrôlé, ni de se brûler les paumes, ni de salir une cheminée par excès de suie.

Il sort. La lune éclaire le terrain d'une lueur fanée, mais suffisante. Il observe que la maison de David est déjà plongée dans le noir. Ses femmes ne l'ont même pas appelé au lit. Peu importe. Cela le surprend et lui fait même plaisir que lui, homme d'un naturel si taciturne, ait pu verser tant de mots sur une page. Il s'étonne aussi de se sentir l'esprit plus léger, les idées plus claires. La prière ne lui a jamais fait autant d'effet, comprend-il un bref instant plus tard, en s'agenouillant à côté de son lit de noces béni.

CHAPITRE 14

— Vous avez repris un peu de forces, ma caille. Ceci devrait vous caler, annonçai-je en dépliant un journal pour faire voir à ma patiente les huîtres panées.

Puis j'ajoutai :

— Et ceci, en lui montrant les dattes sucrées. Le marchand ambulant me les a présentées comme « une petite gâterie exotique venue de loin » et me les a offertes à deux pour le prix d'une. Nous en avons quatorze pour marquer les quatorze jours de votre alitement. Ils sont bien peu nombreux, ceux de mes patients qui disposent de tant de temps avant d'être appelés à...

— À la Gloire, oui, je sais, coupa ma patiente, la voix tout hérissée.

Après avoir examiné les dattes, elle tâta le papier journal imbibé de graisse, un vieil exemplaire du *New York Times*.

— Et la *Tribune*, on n'imprime plus ?

— N'imprime plus quoi ?

— Le journal lui-même.

— Je n'en sais rien. Dois-je tout connaître ? Suis-je une encyclopédie ambulante ? Un génie ?

Elle sourit.

— Ils prennent de nombreuses formes ; pour ce qui est du bon sens, vous êtes sans contredit géniale, et je tiens le sens commun pour plus utile dans la vie que les langues mortes ou l’algèbre.

À ces mots, je ne pus qu’acquiescer de tout cœur.

— Si je vous interroge sur la *Tribune*, reprit-elle, c’est parce qu’Horace Greeley était devenu un grand ami pour moi et ma famille, bien que sa préférée eût été Katie. Nous nous étions brouillées avec lui, enfin, c’était plutôt moi, mais nous avons trouvé une façon de revenir à une estime mutuelle.

— Vraiment, ma caille ?

J’étais parvenue à maintenir un ton égal, mais non sans difficulté.

— Oui. Pourriez-vous vous arranger pour m’en apporter un exemplaire, je...

— Non ! Je ne peux rien « arranger » de la sorte. Je n’approuve pas la *Tribune*, ce satané torchon. Même pas bon à emballer des cervelles de bœuf. Je refuse d’en lire ne serait-ce qu’un article. Cela m’importe peu que Greeley soit mort. C’est son journal d’un bout à l’autre, et je ne puis lui pardonner ses exhortations indues pendant la guerre. Si vous en voulez un exemplaire, vous allez devoir vous remuer et sortir l’acheter vous-même.

Elle attendit que j’aie déposé les huîtres dans deux bols avant de répondre :

— Il était souvent rongé par la mélancolie, vous savez. Horace. Il prenait ses responsabilités très au sérieux. C’était un homme bon.

— La véritable bonté se voit dans les actions.

— Voilà un slogan accrocheur, digne de P. T. Barnum en personne. Voulez-vous que je vous raconte notre rencontre avec lui ?

— Barnum ? Vous l’avez rencontré ? En chair et en os ? Vraiment ?

— Oui, c’est Horace qui nous l’avait présenté, exactement comme il nous l’avait proposé dans ses lettres. Mais auparavant, nous autres les sœurs Fox, nous avons bouclé une tournée « triomphante », mais oui, de l’État de New York. Albany. Troy. Séances privées avec tous les notables de la région, démonstrations dans les salles et amphithéâtres locaux, nous étions bel et bien devenues des

célébrités. Voyez-vous, Eliab voulait s'assurer que nous serions prêtes pour New York. La perle des villes, nous avait-il averties, allait soit nous couvrir de fortune et de gloire, soit nous réduire en miettes.

— C'est cela, oui, tout New York en quelques mots. Et ce Greeley, quand l'avez-vous rencontré ? lui demandai-je en mettant de côté une huître suspecte, les sourcils froncés.

— Dès notre arrivée, oui, au début de l'été 1850. Il est venu nous voir à l'Hôtel Barnum, dont le propriétaire n'était pas P. T., en passant, mais un sien cousin à qui cela plaisait visiblement d'être associé à la renommée de son parent. Ensuite, une semaine après notre première rencontre, Horace nous a emmenées explorer le fameux Musée américain de P. T., enfin, sa première incarnation. L'avez-vous jamais visité, madame Mellon ?

— Non. Celui-là était déjà parti en fumée quand je suis arrivée ici... Pauvres animaux.

— Voulez-vous que je vous en parle ? De la rencontre ? Du musée ?

— Si vous le souhaitez, je ne chicanerai pas, l'assurai-je.

Et pour dissimuler ma curiosité, j'entrepris de disposer le reste des huîtres, les dattes et le laudanum.

— Après tout, nous devons bien dîner, nous aussi.



Alanguie par la chaleur, anxieuse, Maggie regarde l'enfant-léopard dévisager Horace Greeley, qui observe à son tour Phineas Taylor Barnum promener son regard sur son modeste empire de l'horrible et de l'étrange.

— Fort ennuyeux. Et vous n'arrivez pas à comprendre le comment du pourquoi ? entend-elle Barnum demander à Horace tout en survolant du regard Mère et Leah pour mieux inspecter Maggie et Katie, qui feignent d'écouter une géante vanter les joies de la vie gigantesque.

Maggie incline la tête vers Barnum.

— Il n'y a aucun souci à se faire, Kat, murmure-t-elle. Tout va bien aller.

— Tragique, tout bonnement tragique, répond Katie, les yeux toujours rivés sur la géante au visage épais luisant de sueur, à la respiration laborieuse tel un soufflet de forge dans la chaleur du début juillet. Je veux dire que Calvin et George aient des courses à faire, ajoute-t-elle. Quand ils vont savoir que nous, pendant ce temps, nous sommes reçues chez Barnum... Ces pauvres monstres, quand même. Crois-tu que monsieur Barnum les laisse parfois sortir ou s'amuser un peu ?

À ces mots, Maggie coule un œil vers le fameux Barnum. Un homme massif à l'expression brutale, aux cheveux rêches formant deux saillies étranges de chaque côté de sa tête, comme s'ils couvraient de petites cornes. En sa présence, les curiosités humaines s'exécutent de leur mieux. Yan Zoo, le jongleur chinois. Zip, l'homme à la tête d'épingle. Les garçons-éléphants d'Écosse, portant le kilt et ronds comme des barriques. Monsieur Diwali, le charmeur de serpents. Une beauté circassienne drapée dans sa luxuriante chevelure de jais.

Si le Diable devait venir sur Terre... Non, non, Barnum n'est qu'un homme, se répète Maggie. Et tu es trop grande pour avoir des idées aussi bêtes. Horace n'a-t-il pas dit qu'il avait fait la rencontre de Barnum à l'Église universaliste ? Et les universalistes ne prêchent-ils pas le salut pour tous et l'Enfer pour personne ? Ce ne sont pas là les propos de monsieur Pied-Fourchu. Et monsieur Barnum est abolitionniste et antialcoolique, tout comme Horace. Le Diable ne serait ni l'un ni l'autre.

En regardant Yan Zoo jongler avec ce qui ressemble fort à des têtes réduites, Maggie se demande ce qu'elle trouve au juste de si déplaisant au Musée américain de Barnum ; après tout, il s'agit de l'un des établissements les plus réputés et les plus édifiants de tout New York. Tout le monde le dit. La galerie des curiosités humaines est juxtée par une salle de conférence au décor tarabiscoté, puis par la grande salle, où l'œil peine à embrasser toutes les curiosités exposées : armures, squelettes, poupées mécaniques, créatures empaillées de tous les coins du globe et statues de cire représentant des morts célèbres qui paraissent plus vivantes que plusieurs personnes que Maggie pourrait nommer. Puis une autre salle, où l'on trouve des grandes villes en modèles réduits : Paris sous la lune, Dublin le jour de la Saint-Patrick, Moscou en flammes. Encore une autre avec des aquariums emplis de poissons fantastiques. Puis la plus grande, qui abrite une ménagerie

d'animaux dont les cris et les grondements emplissent le musée et dont les effigies sont clouées sur la façade extérieure.

Leah pousse Maggie du coude, puis Katie.

— Avancez-vous. Toutes les deux. C'est tellement important.

— Qu'est-ce qui ne l'est pas, marmonne Katie.

Maggie hoche la tête. Ce qui ne les empêche pas de faire ce qu'on leur dit et de s'approcher en douce de Barnum et d'Horace. Maggie se concentre pour chasser de son esprit les remarques émerveillées des autres visiteurs du musée, le bruissement de leurs guides illustrés, les ricanements de la marmaille. À quelques pas, Mère, captivée, regarde monsieur Nellis, le manchot, se servir de ses ortails pour charger son pistolet. Comme d'habitude, sa présence n'est d'aucun secours.

— Le comment du pourquoi ? entend-elle Horace s'exclamer. Phineas, je ne vois comment il y en aurait un. Ces petites paysannes n'ont pas beaucoup d'instruction. Miss Katie, celle en toilette lilas, elle n'a que treize ans. Miss Maggie, celle-là, en vert avec les grands yeux, seize, je crois bien. Quant à madame Fish, elle en a quoi, vingt-cinq ? À ce qu'elle prétend, du moins. Ce que je veux dire, c'est qu'il m'est impossible de les imaginer en train de flouer un bébé de son hochet, et encore moins de duper les hommes respectables qui les ont mises à l'épreuve.

Barnum se retient de rire.

— Deux réponses correctes sur dix. C'est la note moyenne de leurs esprits, Horace. Tu me l'as dit toi-même. Et bon Dieu, si les esprits ne sont pas infaillibles, je te le demande, à quoi peuvent-ils bien servir ?

— À prodiguer du réconfort ?

— Ce n'est pas une mauvaise marchandise, ça, concède Barnum, lorgnant Horace avec ce qui ressemble à de la pitié.

C'est alors que l'enfant-léopard tend un doigt vers Horace.

— Il va devenir des nôtres ?

Barnum hurle de rire. C'est vrai qu'Horace a l'air bizarre, Maggie le reconnaît. Tel un de nos esprits rendus visibles, a-t-elle pensé, un tantinet alarmée, lorsqu'il est venu faire la connaissance des sœurs Fox la semaine dernière, à leur hôtel. Pâle comme un spectre, il a les cheveux de lin que l'on ne voit qu'aux enfants, ne se sépare que rarement de son vieux chapeau mou, de ses lunettes rondes et de son surtout en toile blanche aux poches toujours bourrées de notes et de journaux. Pratiquement pas une ride sur le visage, et une voix aiguë, grinçante pour tout dire, surtout quand on la compare à la basse profonde de monsieur Barnum. Maggie a du mal à croire qu'Horace Greeley soit le journaliste le plus important de New York. Leah leur a bien dit que c'est un « génie », un « esprit encyclopédique », qu'il influence les opinions, qu'il porte les présidents au pouvoir. Qu'à partir du moment où il s'est mis à publier ses opinions personnelles à la une de son quotidien, tous les autres éditeurs l'ont imité. Qu'il ne craint ni les puissants, ni la controverse. Il signe des billets cinglants portant sur l'esclavage et soutient la cause du sexe faible. Il a même engagé une femme qui écrit pour lui. Miss Fuller ? Oui, c'est son nom. Miss Margaret Fuller. Actuellement correspondante depuis l'Europe, où il paraît que toutes sortes de révolutions, de guerres et d'expériences politiques sont en cours.

Le rire de Barnum s'étouffe.

— Qu'en dis-tu, Horace ? Mi-fantôme ! Mi-homme ! Tu pourrais te promener avec un cercueil, un pied dedans, l'autre dehors, quelque chose comme ça.

Horace sourit.

— J'espère mieux réussir dans mon rôle de journaliste que dans celui d'un phénomène.

— Tu es sacrément meilleur journaliste que je l'ai jamais été. Que dirais-tu que nous t'exhibions comme l'incroyable homme incorruptible ? Toi, les feuilles de chou n'oseraient jamais te démolir.

À ces mots, Horace et Barnum sourient et hochent la tête à l'unisson, à la manière, remarque Maggie, de vieux amis de confiance. Elle s'approche encore plus, Katie sur les talons.

— J'attends impatiemment le retour de Miss Fuller en Amérique, poursuit Horace. Elle doit se trouver à bord du navire en ce moment même. Oui, j'aimerais

beaucoup entendre ses opinions sur les esprits frappeurs. Cela pourrait être perçu comme une révolution, au sujet desquelles elle est mon principal expert.

— Elle est diablement remarquable. Toute la beauté de la femme. Toute l'intelligence et les ambitions de l'homme. Elle attirerait les foules si elle donnait des conférences ici.

La voix d'Horace grimpe encore plus :

— Elle s'est acoquinée, enfin, elle a succombé aux attentions d'un petit noble italien, soi-disant révolutionnaire et plus jeune qu'elle de plusieurs années. Je me sens un peu trahi, je l'avoue. Non, non, pas de cette façon-là, Phineas. C'est plutôt qu'elle était devenue comme une seconde mère pour Pickie quand elle vivait avec Mary et moi, et maintenant, elle a un fils à elle.

Horace soupire et fourrage dans son surtout dont il tire une sucrerie qu'il tend au garçon-léopard. Parvient à sourire.

— Quel âge as-tu, mon petit ?

— Moi j'ai sept ans et demi.

— Je l'ai acheté aux Carolines, précise Barnum. Il est libre de foutre le camp, bien entendu. Il a des papiers. Mais c'est une bien meilleure vie que dans la rue. Et puis notre Clarissa l'a pris sous son aile, si j'ose dire.

Maggie suit le regard de Barnum. Clarissa, la femme obèse, a vraiment une aile, ou plutôt un aileron de graisse qui pendouille tandis qu'elle grignote un pilon de dinde.

— Sept ans et demi, répète Horace. Pickie a le même âge.

— Il a ?

— Parfaitement.

Horace ajuste ses bésicles. Barnum dévisage son ami.

— Sacrebleu ! Tu ne vas pas me dire qu'il t'a parlé.

— Non, non. Ils ne parlent pas. Il a, eh bien, frappé des coups, voilà. C'est autour de miss Katie qu'ils sonnent le plus fort.

Horace commence à s'agiter.

— Il a dit qu'il était heureux en compagnie de ses frères et sœurs. Ils continuent à grandir au Paradis, à ce qu'il paraît. Enfin, ces dames appellent ça la Terre spirituelle, et jurent que tout le monde s'y retrouve à son meilleur âge, peu importe s'il faut vieillir pour y parvenir ou rajeunir au contraire.

— La Terre spirituelle, dis-tu ? Y a-t-il donc des pouponnières au ciel ? Avec des anges pour gouvernantes ? Ne me dis pas que là-haut, on doit continuer à travailler.

— Ça paraît ridicule, je sais. Mais la vérité, c'est que les demoiselles étaient aussi perplexes que le reste de la salle.

Barnum secoue la tête.

— Méfie-toi, vieille branche. Le Paradis, c'est l'attraction entre toutes. Je n'en doute pas une miette. Ni que l'on se sente heureux comme un poisson dans l'eau bénite en présence du Seigneur. Mais pour le moment, nous marchons dans le monde. N'oublie pas la corruption. N'oublie pas de démasquer la mesquinerie humaine sous toutes ses formes. C'est là qu'est ton influence.

— Tu les soupçonnes de charlatanisme ?

Aucun défi dans le ton d'Horace. Que de la curiosité. Il ajoute :

— Tu es pourtant mieux placé que personne pour le savoir, Phineas.

— Oh, bonté divine, soupire Maggie quand sa vue d'Horace et de Barnum est bloquée par un groupe de ce qui semble être des travailleurs d'usine, au vu de leurs vestes et de leurs casquettes mal ajustées, du bandeau qui recouvre l'œil de l'un d'eux, d'un autre à qui il manque trois doigts et d'un troisième dont l'oreille paraît avoir brûlé.

— Qu'y a-t-il, Maggie ? Katie ? lance Mère. Est-ce l'homme-caoutchouc ? À la fois terrible et merveilleux, vous ne trouvez pas ?

Ignorant leur mère, les filles contournent les ouvriers pour reprendre le fil de la conversation.

— ... et donc en vérité, Horace, je dirais plutôt qu'elles sont géniales. Je mettrais bien la main sur leur spectacle, je le ferais si ce n'était un détail : ma conscience.

Maggie feint de s'intéresser aux contorsions de l'homme-caoutchouc tandis qu'Horace et Barnum se rapprochent. Katie l'imites. La galerie des curiosités humaines se vide pratiquement, comme si Barnum leur avait donné un ordre muet. Il est là, il s'incline imperceptiblement :

— Mesdames, je m'avoue intrigué. Et Horace que voici plaide fort bien en votre faveur.

Leah sourit, les fossettes en bataille.

— Nous aurons besoin d'une salle de conférence à nous, bien entendu. Ce genre d'étalage général ne serait pas convenable pour nos petites chéries.

— Mon doux Seigneur, au grand jamais ! contribue Mère.

— Nous pouvons diviser le prix des entrées et...

Leah s'interrompt, car Maggie se tapote frénétiquement la gorge, signal de se taire.

— Je ne me souviens pas d'avoir négocié un accord, laisse tomber Barnum.

Leah se renfrogne.

— Mais Horace nous avait garanti que vous étiez un homme perspicace et que...

Barnum lève la main.

— Mon ami se porte garant de vous, rien de faux là-dedans. Mais gagner son pain sur le dos du chagrin ? Présumer du ciel ? Moi, je ne fais de mal à personne avec mes sornettes. Vous, par contre, mesdames, eh bien, vous risquez de donner aux charlatans une mauvaise réputation.

— Si vous essayez d'être drôle, c'est un échec, monsieur. Du tout au tout, réplique Leah. Les notables les plus réputés de New York se bousculent pour faire notre connaissance. On dit grand bien de nous dans les cercles les plus... élevés, les endroits les plus... haut placés.

Toujours aussi impérieuse. Mais Barnum l'a ébranlée. Maggie le devine à l'accroc dans sa voix, à la pulsation de sa tempe. Barnum ricane.

— Je n'en doute pas. Mais je n'ai nul besoin de chaparder la boule de cristal de madame Forer pour deviner votre infamie à venir, ni pour prédire que jamais les noms de Barnum et de Fox ne feront partie du même contrat.

— Vous êtes trop direct, monsieur. Beaucoup trop, articule Leah de sa voix la plus glaciale.

— Ha ! Cela vaut mieux que rétrograde, m'dame. Maintenant, si vous voulez m'excuser, mesdemoiselles... Horace. Les affaires n'attendent pas. Ah, mesdames, j'ai entendu dire que vous étiez descendues à l'établissement de mon cousin. Je vous prie de le saluer de ma part si vous l'avisiez d'aventure. C'est un excellent hôtelier, mais d'un autre côté, parmi les gens avides d'attention du monde du spectacle, qui ne saute pas sur l'occasion de loger à l'Hôtel Barnum ?

Impuissant, Horace hausse les épaules à l'intention de Leah qui, le menton dressé, fait un pas en direction de Barnum. Maggie la saisit par le coude.

— Nous vous remercions énormément du temps que vous nous avez accordé, monsieur Barnum, se hâte-t-elle de susurrer.

— Oui, merci beaucoup, beaucoup, renchérit Katie.

Mère leur fait écho. Leah inspire, reprend contenance, prononce :

— Oui, tous nos remerciements. Et je suis d'accord avec vous : il vaut mieux que nous œuvrions dans des sphères distinctes.

Et ne pas se mettre Phineas T. Barnum à dos, pense Maggie. Pourquoi diable voit-elle cela clairement, mais pas Leah ? Une idée surprenante lui vient à l'esprit : Et si Leah n'était pas aussi omnisciente qu'elle en a l'air ? Si elle avait besoin de Maggie pour la calmer, tout comme Maggie s'en remet à Leah pour toutes

sortes de choses ? Si Leah avait besoin de Katie, et aussi de Mère ? Idée étrangement réconfortante pour Maggie.

— Je suis quasi morte de faim, annonce Katie. Est-ce qu'on peut retourner manger chez Delmonico ? Dis, Leah, on peut ?

— Bien sûr. Chez Delmonico, c'est beaucoup mieux qu'ici, et de loin. Horace, viendrez-vous avec nous ?

Horace viendra.

— Suivez-moi, mesdames, lance-t-il avec sollicitude avant de se diriger vers la sortie du Musée Barnum.

Ils ne tardent pas à se perdre. La foule est devenue trop compacte. Les salles, les distractions, les couloirs trop nombreux. Un cul-de-sac ici. Là, une signalisation qui prête à confusion. Ils tombent en arrêt. Maggie jette autour d'elle des regards stupéfaits. Ils sont revenus dans la galerie des curiosités. Encore. L'enfant-léopard rugit :

— Vous avez retourné !

Zip hoche sa minuscule tête d'épingle. Invraisemblablement, la géante a disparu.

— Restez un peu, suggère monsieur Nellis, l'homme-tronc.

— Restez à demeure, renchérit monsieur Diwali, le charmeur de serpents.

— On se croirait dans un labyrinthe de cauchemar, souffle Maggie à sa mère, à ses sœurs, à Horace. Voilà ce qui cloche ici. Voilà ce qui en fait un endroit aussi horrible.



— Croyez-vous aux signes, madame Mellon ?

— Vous voulez dire ceux de la Providence ?

— Eh bien, oui.

Après avoir réfléchi, je répondis :

— Je pense que j’y crois comme tout le monde. Ainsi qu’aux présages, oui, et aux augures, mais seulement lorsqu’ils cadrent avec mes objectifs.

Ma patiente désigna d’un geste les trois fenêtres de sa mansarde.

— Ce sont elles qui m’ont poussée à choisir cette chambre, madame Mellon ; j’y ai vu un signe.

Elle ne dit pas un mot de plus à ce sujet. Or, nul besoin d’être voyante pour deviner qu’elles devaient représenter pour elle le trio des sœurs Fox, les deux fenêtres latérales étant petites, carrées, discrètes, tandis que la croisée centrale, large, cintrée, semblait commander la lumière changeante qui éclairait la pièce.

— Voulez-vous un peu d’air ? lui demandai-je. La croisée centrale est fixe comme le firmament, mais avec un peu d’encouragement, les deux petites devraient pouvoir s’ouvrir.

Elle pouffa, puis se remit à parler de Chauncey Burr.



— Bordel, on étouffe ici, pire que dans un tombeau, déclare Chauncey à son frère Heman avant de relever les fenêtres de la maison de chambres, défiant leur logeuse qui leur a ordonné de les garder bien closes.

Il passe la tête dehors et « prend l’air », comme on dit ; l’air que plombent chaleur d’août, poussière de crottin et fumée de charbon, mouches et moucheron, l’air qui résonne d’un vacarme aigu propre à New York, bruits de ferraille, claquements, cris, et qui évoque pour Chauncey un Léviathan secouant ses chaînes avec la fureur du désespoir. Il rentre la tête dans la pièce.

— Je te le redis, Heman : Gotham est un cloaque grouillant d’impudents et de têtes de veau. Fais bien attention aux sonorités mâtinées des mots.

Heman, qui mordille un bâton de plombagine, ne lève pas le nez de sa pile de quotidiens et de périodiques, sans doute parce que Chauncey a pris sa voix de scène, celle qui exclut toute discussion réciproque.

— Une « séance spirite » où s'entassent les pimbêches, treize hidalgos pédants à la douzaine ? Oh oh, c'est sûrement des revenants, puisque même pour nous, fieffés maestros que nous sommes, c'est un imbroglio. Les fadaïses romantiques de Cooper à propos des derniers Indiens lui ont-elles donné une once de crédibilité ? Quant à Bancroft, cet éminent historien, il n'est sûrement pas sans savoir que c'est à la portée de n'importe quel blaireau de dénicher des tuyaux sur les hôtes des cieus. Comme si l'on ne trouvait pas, étalé sur les journaux ou gravé dans leurs satanées cryptes, le récit de leur moindre soupir et pet de travers ? Phineas T. était en plein dans le mille ! Chaque minute un gogo vient au monde, et jamais aucun d'entre eux ne crève.

— C'est pas Barnum qui a dit ça, réplique Heman à tout hasard. Pour rien au monde il n'insulterait le public qui le fait vivre. Absolument pas. De toute façon, lui non plus, il n'est pas arrivé à démontrer comment font les dames Fox. J'ai entendu dire que ça l'a mis dans une colère noire. C'est pour ça qu'il n'a pas voulu les engager dans son musée. Incapable de trouver le truc. Rien à faire.

Chauncey observe son frère, lui trouve des yeux porcins. Voyez comment il se vautre dans son linge. Regardez-moi ce groin de porcelet. Hérissé de soies. Par les saintes pantoufles du bon Dieu, pourquoi refuse-t-il de les tailler ? Ce n'est pas comme s'il n'avait jamais vu sa tête dans une glace. Et Chauncey de remercier le Christ et tous ses acolytes de ne ressembler en rien à Heman. Ce n'est pas la première fois. Il soupire. Theophilus Fiske lui manque. Lui, il comprenait les humeurs de Chauncey Burr, la nature enflammée de ses idées. Et il savait se laisser mettre en boîte, pas comme Heman qui boude dès qu'on le taquine sur son intelligence. Ah, mais Fiske Fisko est plus mort qu'un fossile, le choléra l'a emporté si vite, à croire que le fléau ne désirait pas voir souffrir sa carcasse. Et comme Edwin, le frère aîné de Chauncey — futé, sportif — a passé l'arme à gauche voilà plus de dix ans, il ne reste plus que Heman, le cadet — apathique, bête à manger du foin — pour seconder Chauncey dans ses expériences mesmériques d'électrobiologie. Auxquelles les gens n'assistent plus comme avant. L'enthousiasme pour la science a perdu du terrain avec la fermeture des théâtres et des salles de conférences due à la dernière épidémie de choléra. Par contre, les fantômes parlants n'ont pas cédé d'un pouce. Les journaux n'en ont que pour eux ; c'était le cas même avant l'arrivée des sœurs Fox à New York cet été. Signalent la moindre démonstration, la moindre « conférence » à Auburn, à Troy et dans les villes de second ordre. Le pire, c'est qu'ils enveloppent cette superstition idiote dans un jargon scientifique qui est précisément celui de Chauncey.

— Alors quoi, Heman ! Un télégraphe immatériel ? Des vibrations psychiques ? Quelque force invisible ? Les quatre lois de l'attraction spirituelle ? Bientôt, ils iront repêcher dans le Styx ce rigolo de Newton avec ses yeux de maquereau frit pour qu'il nous explique subito ces histoires de bonnes femmes avec des foutues équations et...

— Bon Dieu ! l'interrompt Heman. Elles ont conquis jusqu'à Horace Greeley en personne. Et convaincu. Parfaitement.

Et d'encercler une colonne de la *Tribune* en secouant la tête. Chauncey lui arrache le journal des mains et lit à haute voix, d'un ton qui grimpe avec son incrédulité :

— *Leur conduite et leur allure différaient autant de celles d'imposteurs qu'il est possible de le faire, et nous estimons que, les connaissant, personne ne pourrait les croire capables de s'engager dans un tour de passe-passe aussi hardi, aussi impie, aussi honteux que le serait celui-ci si les bruits étaient causés par elles. Et il n'est en rien possible qu'une telle illusion puisse être perpétrée depuis si longtemps en public tout en échappant à la détection. L'illusionniste accomplit son prodige rapidement ; il se dépêche d'enchaîner avec le suivant. Il ne passe pas des semaines à reproduire le même tour devant des centaines de spectateurs. Alors que l'escroc évite naturellement de parler du sujet de sa filouterie, ces dames discutent ouvertement et sans retenue de l'origine des bruits dans leur demeure voilà des années, de la sensation qu'ils leur ont causée, de la fièvre suscitée dans leur voisinage et de tout ce qu'elles ont vu, entendu et vécu du début à la fin...*

Chauncey jette le journal par terre. Heman se permet un sourire éloquent.

— Elles se cachent au nez et à la barbe de tous. Voilà ce qu'elles font. À la face du monde. Et au grand jour. Parfaitement.

Occupé à bourrer sa pipe à tête de pirate, Chauncey n'écoute qu'à moitié Heman lui suggérer de revoir leur conférence. Sur les instances de Chauncey, « Le coup monté des sœurs Fox » (comme s'intitule le segment de sa prestation qu'il consacre à cette préoccupation grandissante) est passé d'un simple aparté comique à une interminable mise en garde dénonçant l'invocation des morts en général et les séances spirites des sœurs Fox en particulier. Dénonçant la suggestion de « fantômes » par des tours de prestidigitation combinés aux forces mesmériques ; en clair, c'est l'esprit de chaque personne qui entend et perçoit ce

qu'elle veut bien. Cela, Chauncey peut le démontrer. Sa conférence au complet consiste à en apporter la preuve fournie par la science de l'électrobiologie. Sauf que, ainsi que le rabâche Heman :

— Si on avait vraiment quelque chose à révéler, on attirerait les foules, Chaunce, c'est sûr. Des tas et des tas de gens. Mais on n'a rien à révéler tant qu'on ne connaît pas le truc. Pas moyen. Pour l'instant, ce n'est qu'une diatribe. Un canard. On va se faire traiter d'envieux et tout, ou alors de jaloux.

— Jaloux ? Ho ! s'esclaffe Chauncey, qui doit cependant admettre que son frère n'a pas tort, pour une fois.

Oui, Chauncey connaît l'envie. Élaborer une nouvelle religion, ce n'est pas aussi facile qu'il y paraît. L'assurance que cela exige impressionne même Chauncey. Et quel jeu impeccable de la part de cette Leah Fox Fish, celle qui dirige tout. Pas de doctrine établie. Pas de nouveau texte cherchant à supplanter le livre saint. Pas d'individu revendiquant des pouvoirs divins. Car avec une ou deux tasses d'entraînement, un soupçon de foi et plusieurs tonnes de lumière tamisée, tout un chacun peut communiquer avec les morts, à ce qu'il paraît. Éparpiller les transgressions. Le voilà, le truc. Ne jamais donner au public le moindre élément concret dans lequel planter les crocs.

Il contemple son frère, sa chemise de lin avachie qui siérait mieux à un laboureur, à un marin.

— Ôte ce satané oripeau et donne-le-moi, Heman. J'ai un plan.

Heman feint de s'absorber dans la *Tribune*, qui publie à la une l'image d'un navire fracassé par des vagues monstrueuses, en vue des côtes. Sur le pont dangereusement incliné, ses passagers agitent désespérément les bras.

— On n'a jamais retrouvé le corps de cette dame savante, tu sais... Margaret Fuller, c'est ça. Rien à faire, et son mari non plus ; seul le corps du bébé a été rejeté sur le rivage. Tu parles d'un naufrage spectaculaire. Il doit bien y avoir une morale dans tout ça, ou quelque chose du genre, comme un avertissement ou un signe.

Chauncey fait clac-claquer ses doigts sous le nez de son frère qui les écarte comme des mouches.

— Laisse tomber, voilà ce que je veux dire, Chaunce. Des hommes plus doués que nous ont tenté de démasquer ces bonnes femmes. Ça, pour sûr.

— Plus doués que toi, bigorneau. Pas « nous ».

Chauncey donne sur le périodique que lit Heman une chiquenaude qui résonne comme un pétard.

— Arrête. Arrête... C'est tout ! Sacré nom, que Dieu te vienne en aide, sinon je...

Le cri de Heman s'étrangle dans sa gorge lorsque Chauncey fait craquer ses jointures. Quel bruit assourdissant pour un si petit geste. À la vue des poings noués de Chauncey, il recule imperceptiblement. Chauncey soulève par les revers de sa chemise son cadet, qu'il domine de très haut depuis leur enfance. Avantage considérable dans leur situation.

— Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes, petit frerot. C'est ce que disent les Écritures, et moi aussi.

Libéré de la poigne de son frère, Heman se frotte la nuque, articule avec méfiance :

— Ce n'était pas Benjamin Franklin ? C'est ce que j'ai entendu dire, en tout cas.

— Pas Dieu ? Et alors, Benji, c'était un bon Dieu d'Américain, pas vrai ? C'est presque aussi perfectio.

CHAPITRE 15

— Oh, vous avez encore marqué un but, m'écriai-je comme si ma patiente était âgée de cinq ans et non (ainsi qu'elle me l'avait avoué) de soixante moins un.

Nous crachions des noyaux de cerises dans un bol en étain, exercice salutaire pour ses poumons affaiblis. Ma patiente éjecta un autre projectile rouge sang. Ce qui me fit penser à mon fils. J'aurais dû insister, compris-je. Pour qu'il s'exerce au tir d'adresse. Mais il n'avait pas plus envie de faire feu sur les oiseaux en vol dans le ciel bleu que sur les rats laveurs parmi les verts branchages. « Quelle tapette il va faire, ricanait monsieur Mellon. Un vrai poltron. » Mais mon fils n'était pas poltron. Il était bon.

— Madame Mellon ? C'est à vous.

— Assez joué comme cela, ma caille. Terminé, me hâtai-je de répondre.

Sur quoi je déballai son remède, accompagné de blanc-manger et de gâteau des anges. Je me dois d'ajouter qu'elle se sentait particulièrement bien ce jour-là. Qu'elle s'était même levée avant le début de notre jeu de tir aux noyaux et qu'avec mon aide, elle avait fait le tour de la mansarde. Une fois réinstallée dans l'enceinte confortable de son petit lit, elle avait lancé :

— Allons, faisons comme si nous nous trouvions dans un hôtel de charme. Avec New York à nos pieds.

Elle avait pouffé :

— Oui, étalé à nos pieds, et ce moment est riche de conversation joyeuse et d'harmonie, le futur débordant de triomphes assurés.

Je n'avais pas pour habitude de recommander un optimisme factice, mais ce jour-là, je n'y vis point d'inconvénient. Et le soleil, comme pour donner son accord à notre fantaisie, beurrerait les trois fenêtres à colonnades, nous embrassant presque dans sa chaleur fugace.



Leah tape sur la table à coups saccadés.

— Alors, l'une d'entre vous a-t-elle fait attention à *cet homme* ? Celui avec une barbe en collier ? Il est venu à la séance de l'après-midi. N'a pas posé une seule question. S'est contenté de rire sous cape. Je l'ai déjà vu quelque part. J'en suis certaine, mais qui est-il ?

Les filles haussent les épaules en gloussant. Maggie tend la main vers sa coupe de champagne.

— Pas la moindre idée, j'étais trop occupée à danser avec madame Hippopotame. Bon Dieu, j'ai encore les orteils endoloris de ses trépignements.

Ce qui suscite l'hilarité générale, après quoi Katie renchérit :

— Mais tout ce qu'elle voulait savoir, madame Hippo, c'est si les esprits ont à manger.

— Et alors ? s'enquiert Mère d'un ton trahissant une perplexité sincère, comme toujours.

— Bien sûr ! Éclairs au chocolat, clafoutis aux cerises, réplique Maggie.

— Avec du sorbet et des confitures de coings, ajoute Katie, et les deux jeunes filles de s'esclaffer.

Leah les réprimande avec douceur :

— Ils étaient bien farceurs, ces esprits. Une bonne âme aurait déclaré que l'amour de Notre-Seigneur surpasse toute nourriture.

La dixième heure de ce soir d'août sonne au clocher de l'église. Le dernier des convives n'a quitté que depuis peu la suite qu'occupent les sœurs à l'Hôtel Barnum. Franchement, se dit Leah, il devrait y avoir une pancarte à l'entrée pour préciser que l'établissement n'a rien à voir avec P. T. et tout avec son cousin, qui est bien mieux. En fait, elle se réjouit d'avoir décidé de ne pas travailler avec le revêche P. T. Elle en a suffisamment sur les bras sans sa propagande de pacotille.

Un bruissement lui fait tourner la tête. Sa mère a entrepris de balayer les écales de cacahuètes tombées sur le tapis, Calvin de disposer sur le buffet les cadeaux dont regorgent tous ces paniers. Oranges et grappes de raisin. Brandy et champagne. Boîtes de biscuits et de chocolats. Dans l'antichambre, Alfie tient les comptes dans son grand livre. Tient-il aussi le compte de nos conversations ? se demande Leah en l'épiant du coin de l'œil.

— Splendide, tu ne trouves pas, Leah ? lui demande Calvin, le doigt brandi vers la pyramide d'oranges qu'il vient d'échafauder.

— Très adroit. Et joli. Mais mon doux Seigneur, tellement précaire, répond Leah, qui pense encore à *cet homme*.

Il portait une chemise de lin au col ouvert à la mode des marins, les pattes de son pantalon rentrées dans des bottes de hussard qui lui montaient jusqu'aux genoux et pas de gilet sous sa redingote, mais sa barbe en collier était impeccablement taillée, ses mouvements d'une assurance et d'une grâce étonnantes pour un homme si grand, si massif. À plusieurs reprises, feignant la maladresse, il avait laissé tomber des objets — une pipe au fourneau en forme de tête de pirate, une clef, un jeton en cuivre — qu'il devait ensuite se pencher pour ramasser, en profitant pour examiner le parquet. Chaque fois, il s'était galamment excusé ; sa voix possédait une riche tessiture de baryton proche de la basse, telle que Leah n'en avait jamais entendue. Elle l'avait observé discrètement tandis qu'il se levait pour prendre congé. Bonne idée, car juste avant de s'éclipser, *cet homme* avait esquissé un sourire triomphant, comme s'il avait reçu la confirmation de ses soupçons.

— Quelle tête d'enterrement tu fais, Leah, remarque Katie.

Leah appuie les doigts sur sa tempe.

— Mon mal de tête. Il recommence.

— Attends, je vais te chercher du tonique.

Katie se lève d'un bond, bousculant un candélabre ; les flammes grésillent tandis que la cire se répand sur la table. Quant aux bougies, elles sont allumées depuis si longtemps qu'elles ont pris en fondant des formes évoquant une grotesque ménagerie miniature.

— Quoi ? Ah oui, mais rien qu'un demi-verre pour le moment, souffle Leah à Katie qui lui tend une bouteille de Laudanum Bertucci à la cannelle de première qualité offerte par un admirateur. Voilà, cela suffit, Katherina. Alors, et la dame qui posait des questions sur les chiens, qui était-ce ?

— Ah oui, Perruque-gominée, intervient Maggie. Elle voulait savoir si les chiens ont une âme. Et si, en Terre spirituelle, elle va revoir son teckel.

Katie reprend la parole :

— Mais les esprits ont seulement répondu qu'ils l'espéraient de tout cœur. Après quoi ils ont discouru d'autre chose.

— Et elle s'en est contentée ? s'étonne Leah.

La petite hausse les épaules.

— Les madames Chose ne sont pas difficiles.

— Je me suis toujours dit que ce serait formidable d'avoir un chien, soupire Leah. Enfin, s'il ne fallait pas le nourrir, lui donner à boire et tout.

— Je m'occuperais de le nourrir, moi, propose Calvin à genoux, affairé à redresser la table bancale. Pour toi, sur l'honneur.

Cet empressement irrite Leah, qui ne saurait trop expliquer pourquoi. Ne serait-ce pas plutôt le ton de sa voix, se demande-t-elle, toujours aussi nasillarde, au timbre toujours aussi hésitant, bien que ce garçon doive avoir, quoi ? Vingt-cinq ans ?

— Mais alors ce serait ton chien, Calvin. Et je te prie d'arrêter de faire passer des billets à Katherina pendant les séances.

— Balivernes, ce ne sont que des bouts rimés absurdes et amusants, proteste Katie.

— Bien sûr, insiste Leah, sauf que les gens pourraient se douter de quelque chose.

— Mais je m'ennuie à mourir. Misère, j'aimerais tant que John soit là. Lui, il me fait toujours rire.

— Bizarre, si l'on considère que *monsieur* Robinson n'a jamais été célèbre pour ses réparties.

Katie fait la grimace à Leah et tend la main vers le verre de grog de Calvin qui, tout sourire, le met à l'abri d'un geste vif.

— Oh, tiens, Kat, vole-moi du champagne s'il le faut, offre Maggie.

Tout comme Katie, elle fait preuve d'une connaissance du monde qui dépasse de loin la tutelle de Leah. C'est sans doute pour le mieux que leur séjour à Manhattan touche à sa fin, se dit celle-ci. Un succès retentissant, bien entendu. Le clou de leur tournée, rodée tout d'abord à Albany, à Troy et dans une ribambelle d'autres villes. Mais leur réussite fait également sortir les envieux de sous leur roche. On a reproché à Leah de profiter de la peine des gens, d'outrepasser l'autorité divine, et ainsi de suite. Il fallait s'y attendre. Mais plus récemment, elle s'est fait accuser de nourrir une approche amalgamiste et même un programme antichrétien, tout cela parce qu'elle encourage les clients de toutes les couleurs et de toutes les religions à fréquenter les défunts. Tout ce qu'elle exige, c'est qu'ils soient irréprochables et de bonne famille. Et Leah de se demander, comme cela lui arrive souvent, si elle ne devrait pas soutenir les luttes abolitionnistes d'Amy et Isaac Post. Mais non, non, elle ne peut pas risquer d'alimenter encore les controverses. Pauvres esclaves, tout de même. Leah sait qu'elle en aurait fait une bien piètre. Être maintenue en captivité ? Forcée à un labeur constant, à une déférence de tous les instants ? Et même à forniquer avec le maître de maison ? Cela semble pire que le mariage.

Les hommes. *Cet homme*. Les mains de Leah se languissent des touches, signe qu'elle est troublée. Elle va s'asseoir au magnifique orgue de salon qui se trouve dans leur suite. Les appliques murales de cuivre, qui brûlent toujours, dégagent un parfum d'huile de baleine subtil et douceâtre. Elle effleure le pédalier, esquise

un accord, entonne l'air le plus à la mode sur Broadway en ce moment : *Les Esprits frappeurs de Rochester à l'Hôtel Barnum*.

— Pas encore ! protestent les filles.

On frappe à la porte ; tout le monde se tait. Alfie va répondre, le rôle de portier faisant partie depuis quelque temps de ses nombreuses tâches. La porte s'ouvre sur un George Willets débordant d'effervescence. Les cheveux roux assombris par la sueur, il dépose sur la table centrale un fourre-tout bourré à craquer. Mère le prend par le bras.

— George, nous commençons à nous inquiéter, sais-tu ? Tu as été parti toute la journée.

Les filles et elle s'agglutinent autour de lui en roucoulant d'excitation. Leah rabat le couvercle sur les touches de l'orgue. Alfie retourne se réfugier dans son grand livre.

— L'auriez-vous jamais cru ? Vraiment ? s'écrie Mère en tirant du fourre-tout un mouchoir imprimé portant l'inscription *Étranges coups frappés à Rochester* et une image où l'on voit les morts en train d'ouvrir des portes menant au monde des vivants, qui leur font signe d'entrer.

Leah s'approche nonchalamment, choisit une tasse en terre cuite sur laquelle un fantôme survole des convives attablés aux yeux fixés non pas sur l'apparition, mais sur une fille aux tresses noires, aux yeux écarquillés, d'une maigreur inquiétante. Katie l'examine à son tour. Pouffe :

— Tu crois que c'est moi, Leah ? Quelle mine cadavérique ! Moi aussi, j'ai une tête d'enterrement.

Quant à Mère, elle répète en boucle, tirant du sac un souvenir après l'autre :

— L'auriez-vous jamais cru ? L'auriez-vous jamais imaginé ?

L'assiette à tarte fait éclater Leah de rire. Elle est gravée de telle manière que chaque pointe enlevée révèle une partie de l'histoire. Dans celle-ci un homme meurt, le voilà dans son cercueil, ici on l'enterre, là il s'élève, forme spectrale, aux côtés des trois sœurs Fox, et voici sa femme bouche bée, de joie ou de contrariété, c'est difficile à dire ; les gravures sont si grossières. Calvin dépose la tasse,

l'assiette à tarte et le mouchoir auprès des souvenirs qui figurent déjà sur le buffet : une plaque, un coussin à épingles, et le favori de Leah, un petit livre qui, lorsqu'on fait défiler ses pages, montre les événements de Hydesville comme si les personnages bougeaient d'une couverture à l'autre : tout d'abord, une silhouette sombre tranche la gorge du colporteur avec un couteau de boucherie, puis la même silhouette l'enterre dans le sol du caveau, ensuite les petites sœurs Fox entendent frapper la victime par une nuit lugubre. Ce livret est une petite merveille. Des images statiques qui s'animent. Pourtant, Leah constate que Mère et Katie ne l'ont regardé qu'une fois avant de le déclarer nul et sans valeur.

Ces souvenirs vont s'ajouter aux cadeaux destinés à la famille restée à Arcadia, qui comprennent une bible estampée d'or pour leur père, un tablier de lin français pour Maria, des bretelles rouges brodées pour David et un pressoir à pommes pour Beth, son épouse. À l'intention de Lizzie, là-bas en Illinois, Leah a personnellement fait l'emplette d'un carnet à croquis : dans une lettre récente, elle leur a révélé qu'elle s'était mise au dessin et que ses sujets, elle a bien insisté là-dessus, sont représentés exactement tels qu'ils paraissent.

— George ? s'enquiert Leah. Dis-moi que tu as bien acheté un cache-cœur pour Ruth ?

Pour toute réponse, George s'enroule un châle à motif cachemire autour de la tête, déclenchant l'hilarité générale. Même Alfie, occupé à se servir un verre de punch, sourit de ses lèvres inexistantes.

— Mais c'est tellement cher, sais-tu ? s'inquiète Mère.

— Considérez-le comme un prix de consolation, répond Leah. Vous savez à quel point cela vexa Ruth de n'avoir aucun don pour la médiumnité, l'espèce de mégère envieuse.

— Ça, c'est parce qu'elle donne même la chair de poule aux morts, lance Maggie, le nez plongé dans les journaux. Bon, où donc l'ai-je mis... Ah, le voici. Écoutez ! Le poème. Ce n'est pas tout à fait Byron, mais...

Katie, lisant par-dessus l'épaule de Maggie, se joint à la récitation :

— *Quand Leah Fox Fish*
s'est faite pythonisse
sur les pas de la sorcière d'Endor,
je me suis dit dès lors
qu'il faudrait tâcher
de l'envoyer rôtir sur le bûcher.
Nul doute que ses sorts
peuvent réveiller les morts
et du nez nous tirer tous les vers :
elle a l'œil plus perçant
que le froid de l'hiver ;
j'en suis resté glacé jusqu'au sang !

Maggie et Katie font la révérence devant Leah.

— Voilà qui sonne très juste, je trouve. Et la rime est fort belle, commente celle-ci tout en regardant Alfie ranger leur butin dans un coffre cadenasé.

Elle revoit l'air consterné d'Horace Greeley devant les prix qu'elle demande ; pour séparer le bon grain de l'ivraie, il lui avait suggéré de réclamer cinq dollars par tête de pipe. Mais Leah n'en démord pas : un dollar par personne, c'est bien suffisant. Ce sont les esprits qui dictent le tarif, lui a-t-elle expliqué. Elle se fie à eux comme à la Providence, et puis, dans son for intérieur, elle estime qu'à New York, on dépense un dollar sans y faire attention. Mais cinq ? À ce prix, le public s'attendrait à voir les saints en personne.

Alfie retourne à son bureau après avoir glissé la clef du cadenas dans sa poche. Sans même jeter un regard au grand livre, Leah sait à combien s'élèvent leurs gains d'aujourd'hui, 28 août 1850 : quatre-vingt-dix-huit clients à un dollar par tête. Dix clients privés à quinze dollars chacun. Total : deux cent quarante-huit dollars. Le plus stupéfiant, c'est que cette somme ahurissante sera déboursée en robes, en fanfreluches, en sorties, en note d'hôtel. Ses petites sœurs, en particulier, dépensent comme des héritières de haut rang. Margaretta ne se lasse pas des théâtres de la Bowery. Katherina, de tout ce qui est brodé. Et il faut donner à chacun sa part : Alfie, Calvin, le jeune George Willets quand il est là, même leur mère (bien qu'elle ait peu de besoins, il faut bien l'admettre). Et en envoyer un peu à David pour la pension de leur père, toujours plongé dans la construction de sa maison à Arcadia et qui ne se doute pas, bien entendu, que l'argent vient

de Leah. D'où leur horaire chargé : elles donnent des séances pour trente personnes, parfois plus, à dix heures du matin, cinq puis huit heures du soir. Les séances privées ont lieu entre ces périodes ainsi qu'en fin de soirée. Leah s'étonne qu'elles soient encore capables de rester debout, de rire, de bavarder jusqu'aux petites heures. Justement, Calvin rit si fort en ce moment d'un trait d'esprit de Maggie que, plié en deux par une quinte de toux grasse, il doit s'essuyer les lèvres avec un mouchoir-souvenir.

Leah prend la parole :

— Horace nous redemande de lui rendre visite, et ce dès que possible. Il éprouve pour Katherine une affection particulière.

Elle pose une main sur le bras de celle-ci.

— Il te propose d'aller passer l'automne chez eux, et offre même d'assumer les coûts de ton éducation. Alors il faudra que tu sois très gentille avec Mary et lui, ma chérie. Ils ont vu mourir cinq ou six bébés — j'ai perdu le compte —, mais c'est leur petit Pickie qu'ils aimeraient le plus contacter, sans doute parce que c'est le seul qui ait été assez grand pour apprendre à parler, j'imagine.

— Ne voudront-ils pas s'entretenir aussi avec mademoiselle Fuller ? s'inquiète Maggie, le visage tout plissé. Elle serait fort difficile à évoquer pour Kat. Vous savez, cette dame-là, elle savait plein de choses... dans toutes sortes de domaines.

— J'en sais, des choses !

— Les filles ! crie Leah pour couper court aux jérémiades. Il est impossible d'évoquer un esprit qui ne souhaite pas l'être, à plus forte raison dans les profondeurs neptuniennes où la pauvre Margaret Fuller réside à cette heure. Margaretta, tu le sais fort bien. Alors, Katherine, que dirais-tu d'un séjour chez les Greeley ?

— Mag peut venir ?

— Oui, quelque temps, jusqu'à ce que tu t'y sentes à l'aise.

— Pourquoi c'est toujours moi, moi et encore moi ? maugrée Katie.

— Parce que c'est toi la meilleure, sais-tu, bichette ? souffle Mère.

— Tout à fait, opine Leah. Et puis, Horace a beaucoup d'influence et de pouvoir. Il croit en nous et ne se laisse pas aveugler par le snobisme, contrairement à d'autres éditeurs. Il est de notre côté. Nous devons faire de notre mieux pour l'y conserver. Si tu pensais un peu aux autres, Katherina, pour une fois.

— Je ne fais que ça, penser aux autres, soupire Katie.

— Balivernes, Leah, lance Maggie. Si tu l'aimes tant, c'est parce qu'il a dit que tu étais une jeune femme de vingt-cinq ans.

— La méprise est facile, intervient Calvin.

Leah approuve d'un sourire. Sentant qu'on lui tire sur la manche, elle baisse les yeux. Un jeune groom s'est glissé dans leur suite, chargé d'une gerbe presque aussi haute que lui.

— De la part d'un admirateur, madame Fish, déclare-t-il gravement.

Leah examine le bouquet, les sourcils froncés. Jonquilles et campanules signifient l'estime, oui, mais la fleur d'aubépine ? La dissimulation. Le bégonia, prenez garde. La clématite, l'artifice, mais aussi le désir de séduire. Voilà donc un message curieux, contradictoire. Mais de toute évidence un avertissement. Une menace, même. Leah casse net la tige du bégonia et le jette à la poubelle. Puis elle reprend contenance.

— Mon doux Seigneur, comme il était charmant, ce porteur dans son petit uniforme. Calvin, lui as-tu donné un bon pourboire ?

Calvin affirme que oui.

— Vraiment, il y a dans cette ville tant d'enfants amusants, poursuit Leah. Les petits cireurs avec leurs cigares, ah, qu'ils ont l'air rigolos. Et cette parade d'orphelins que nous avons vue passer. Tous plus propres, bien peignés et mélancoliques les uns que les autres. J'aime tellement les enfants parce...

— Qu'ils sont si obéissants, l'interrompt Calvin, l'air tout fier de savoir ce qu'elle pense.

— Non, non, c'est à cause...

— De leur... inexpérience, c'est le mot, contribue Maggie avec son petit sourire en coin.

— Non, parce qu'...

— Ah, car ce sont des innocents qui ont tellement besoin de patience et de protection, n'est-ce pas ? intervient Mère, très sérieusement.

— Je sais, lance Katie. Parce qu'ils sont si délicats, si mignons qu'on voudrait les croquer.

Elle fronce les sourcils avant d'ajouter :

— Les pauvres, moi je détesterais me faire croquer.

— Laissez-moi finir, tonne Leah de sa voix la plus puissante, la plus impérieuse.

Elle a décidé de prendre plaisir à cette joute espiègle ; cela lui fait penser à autre chose qu'aux menaces tapies dans tous les coins, qu'à *cet homme* qui lui a sûrement envoyé *ces fleurs*. Elle déclare bien haut :

— J'aime les enfants parce qu'ils sont tout petits.

— Tout petits ? répète Katie, hilare, montrant deux doigts écartés d'un pouce.

— Pas tant que ça, bichette, petits comme le général Tom Pouce. J'aimerais tant l'enlever à son cruel seigneur et maître, ce Phineas Barbare-homme. Je n'aurais qu'à le glisser dans mon sac de voyage. Et hop !

Rires, gloussements. Et autre chose. Un crépitement rocailleux. Leah se retourne.

— Qu'y a-t-il, Alfie ? Les comptes ne vont pas ?

— Ils vont bien. Balancés et mis en ordre, oui. Je me disais... Je vais me retirer, c'est tout.

— Eh bien, bonne nuit, alors, répond Leah, perplexe.

On aurait dit qu'il souhaitait se joindre à eux.

— Alfie ! lance-t-elle.

À lui de se retourner.

— Oui ?

— Tu t'en vas tout de suite ?

— Non, non. Je peux rester un peu et...

— Très bien. Alors sois gentil, tu recompteras la caisse des recettes, si tu veux bien.



— Voilà donc comment cela marche. Je n'en reviens pas ! m'exclamai-je.

— Qu'est-ce qui marche ? De quoi parlez-vous ?

— Du kinétoscope. Le daguerréotype animé ? On met cinq sous, on regarde dans la boîte et voilà le passé tout illuminé, tout mouvant. Allons, ne prenez pas cet air benêt. Vous venez de me parler d'un livret-souvenir dont les images s'animaient lorsqu'on le feuilletait. Cela marche de la même manière que le kinétoscope, voilà tout.

— Pas par magie, donc ? s'étonna ma patiente, mimant la naïveté, les yeux écarquillés.

— Oh, vous alors. Pas par magie, non. Vous le savez très bien.

— Mais c'est tout de même stupéfiant. Toujours fascinant.

— Oui, tout à fait, opinai-je.

Ma patiente tapota un instant ses doigts les uns contre les autres avant de reprendre :

— Je me demande si Chauncey ne croyait vraiment pas à la magie ou s'il y voyait seulement le parent pauvre de l'ingéniosité humaine... Si oui, est-ce pour cela qu'il tenait tant à nous démasquer ? Cherchait-il à mettre au jour notre ruse pour mieux la comprendre ? Quitte à causer notre perte... Il ne voyait sans doute

pas cela comme la pire des choses qui pourrait nous arriver, et sans doute avait-il raison.

— Je n'en sais rien, ma caille, répondis-je en rassemblant mes accessoires de tricot (elle semblait bien décidée à parler). Mais je suppose que cela va changer.



Chauncey lève les poings quand les quilles s'effondrent dans un vacarme retentissant. Cinq quilles. Huit. Le planteur court les relever. Chauncey saisit une autre boule, grosse comme un boulet de canon, blanche comme un crâne. Derrière lui miroitent une série de miroirs à dorures, au-dessus, des chandeliers larges comme des chaloupes et tout autour, des crachoirs de laiton qui vibrent sous les jets de tabac crachés par des hommes rivalisant de traits d'esprit, de récits de prouesses et de rodomontades amoureuses. L'écho de leurs voix est aussi reposant à l'esprit de Chauncey que le bruit des vagues. Contrairement au son de celle de Heman.

— Je sais pas, Chaunce. Je te l'ai déjà dit. Je sais pas et en plus, je suis pas du tout convaincu. Pourquoi on ne reprendrait pas nos démonstrations mesmériques ? Ça faisait rire les gens. Je les ai entendus. Laisse tomber ces bonnes femmes, ça ne mène à rien. À part ça, on n'a pas un rond.

— Ça, pour rire, ils riaient ! soupire Chauncey, plongé dans l'examen de la boule qu'il tient.

Heman recule d'un pas. Mais Chauncey ne songe guère à écrabouiller le peu de cervelle de son frère. Il réfléchit à la séance de « spiritisme » à laquelle il a assisté à l'Hôtel Barnum, il y a plusieurs semaines de cela. Il y était allé incognito, sous l'apparence d'un marin d'équipage. Personne ne l'avait reconnu en dépit des regards soupçonneux que lui glissait Leah Fox Fish, discernant sans doute en lui un sceptique.

Je me demande ce que cette fine renarde a lu dans mon bouquet ? se dit-il. Il le lui avait envoyé à son hôtel, juste après la séance. Avait passé une éternité à choisir les fleurs, à se décider pour un message. Leah en avait sûrement glané que, bien qu'elle doive se méfier, lui, l'expéditeur masqué, tenait en très haute

estime son ingéniosité, sa personnalité séduisante, ses éclats de passion ; or, Chauncey ne l'ignore pas, les passions des femmes peuvent égaler celles des hommes. Il suffit de les enflammer correctement.

Chauncey lance sa boule dans l'allée cirée. Elle s'abat dans la rigole avec un bruit sourd. Tout près, un trio musical se met à jouer. Les trois musiciens sont des hommes de couleur : un violoneux, un joueur de banjo, un barbu grisonnant au tambourin. Ce dernier a un pied bot dont le soulier est façonné de manière à dissimuler son infirmité. Chauncey l'observe un moment.

— Leur musique a bon ton, il me semble, remarque Heman. Très bon. Ne t'ai-je pas toujours dit que tu devrais te mettre au banjo ou... ou à la trompette ?

— Pour quoi faire, Hemano, te les fourrer dans la gueule ? Tu ferais mieux de la fermer.

Heman s'exécute et Chauncey se replonge dans ses réflexions sur la « séance » à laquelle il a assisté. *Séance**, c'est bien le terme qu'avait employé Leah Fox Fish, comme si la langue française lui conférait de la crédibilité. Il est vrai qu'il avait perçu des vibrations, Chauncey l'admet. Des coups, certainement, qui semblaient provenir du plafond comme du plancher. Et sûrement des expressions de ravissement de la part des spectateurs choisis dans l'assistance, sur qui tous les yeux se posaient tandis qu'ils brillaient de leur gloire éphémère. Les esprits devinaient leur passé, leur prodiguaient du réconfort, leur offraient de vagues conseils tous plus insignifiants les uns que les autres. Pas un mot, pas une idée dans laquelle mordre un peu. Et maintenant, ce qu'il aimerait, ce serait mordre un peu dans Leah Fox Fish. Il l'avait trouvée plus épanouie que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois, sur la scène du Corinthian Hall. Plus impérieuse que jamais. Et son art s'est affiné. À vrai dire, cette femme pourrait écrire le fichu manuel. Premièrement : posez avec sollicitude une main sur le bras du client. Deuxièmement : contemplez-le comme s'il était seul au monde. Troisièmement : hochez la tête comme si vous éprouviez une sympathie sans bornes pour ses tragédies de tous les jours. Quatrièmement : exprimez-vous d'une voix grave et roucoulante. Pour finir, le plus important : ne dites aux clients que ce qu'ils veulent entendre. Répéter pour chaque quidam jusqu'à ce que vos coffres fassent pâlir de jalousie le roi Midas.

Chauncey n'a pas posé une question. Pas dit un seul mot. Pas facile, mais il s'est maîtrisé, s'est forcé à ne faire attention qu'aux bruits. Tac-tac-tac. Boum. Pas avec les mains. Non. Les petites sœurs ne claquaient pas des doigts ainsi qu'il l'avait supposé. Comment le pourraient-elles alors qu'elles passent leur temps à serrer les paumes moites des quidams assis auprès d'elles? Feignant d'être incapable de contenir sa stupéfaction, Chauncey a laissé tomber sa pipe, puis une clef, puis un jeton de cuivre. Vite, couler un regard sous la table. Aucun dispositif de bruitage en vue. Les jupes des petites sœurs tombaient jusqu'au sol, qu'elles soient assises ou debout.

Chauncey émerge de ses pensées tandis que le trio entonne un air allègre. Ils tapent tous les trois des pieds, mais il suffit au joueur de tambourin de déplacer à peine le sien pour émettre un bruit sourd, quoique retentissant.

Pendant la séance, Chauncey l'a remarqué, la plus jeune, que Leah Fox Fish appelait Katherina, secouait parfois ses jupes, comme le font si joliment les jeunes filles qui commencent juste à porter des robes longues. Il a entrevu ses chaussures, des bottines inélégantes, lourdes, un tantinet trop grandes.

Les orteils. Ce ne sont pas leurs doigts, mais leurs fichus orteils qu'elles font claquer!

Chauncey lance la boule qui glisse le long de la rigole et fait tomber presque toutes les quilles. Il lève les poings :

— Euréka, hein, Hemano ! C'est ce qu'a dit Archimède, et moi aussi.

CHAPITRE 16

— Et Chauncey avait raison ? demandai-je à ma patiente, même si je devinais la réponse.

— Oh oui. Eurêka, soupira-t-elle, sur quoi retentirent deux coups secs.

Cela semblait venir de sous le lit, ou alors de sous les draps. Elle tourna son regard vers les trois fenêtres à colonnades de la mansarde. Je l'imitai et les coups retentirent de nouveau, mais maintenant, ils semblaient venir de là.

— Charmante magie, remarquai-je, me demandant comment quiconque aurait pu y voir quoi que ce soit de surnaturel, enfin, plus que la trépidation d'un squelette dans une chambre. Comment avez-vous fait pour l'entretenir ?

— Nous n'avons rien « entretenu », répondit-elle d'un ton sec. Le secret est devenu sa propre création. Je vous l'ai déjà dit. N'est-ce pas ? Il s'est animé d'une vie propre, comme le font les golems après que l'on a prononcé les bonnes incantations. Ou le monstre du roman de madame Shelley, après qu'on lui eût appliqué une quantité suffisante d'électricité.

Je lui demandai alors si ce n'était pas lugubre de passer ses journées entourée de fantômes, de monstres, de golems, appelez-les comme vous voudrez, si cela ne l'amenait pas à réfléchir ? Sans me donner de réponse précise, elle se mit à parler de la maison des Greeley, alias « Morne Manoir », et de la compréhension qui s'était fait jour en elle lors de sa visite là-bas.



Maggie regarde par la vitre du fiacre qui s'arrête devant la maison des Greeley à Turtle Bay, un faubourg proche de New York, mais qui pourrait aussi bien se trouver dans les régions occidentales de ce pays, se dit-elle, avec les forêts enflammées par l'automne qui l'entourent et la baie qui scintille, vide de bateaux. C'est une maison de bonne taille, mais aux lignes épurées, aussi dénuée d'ornementation qu'une usine ou une école.

— Je suis si contente que tu puisses rester un peu, Mag, chuchote Katie tandis qu'Horace Greeley met pied à terre pour les aider toutes deux à descendre. Je n'aime pas évoquer les esprits toute seule.

— Je sais, soupire Maggie.

Leah lui a permis d'accompagner Katie chez les Greeley, mais elle ne pourra rester que deux semaines, après quoi elle devra rentrer à Rochester pour aider Leah à donner des séances là-bas.

— À croire que Leah ne veut pas qu'on se retrouve seules toutes les deux, a remarqué Katie avant leur départ. Comme si on allait comploter de notre côté ou je ne sais quoi.

— Pas du tout, avait répliqué Maggie tout en se disant : bien sûr, c'est tout à fait ça.

— Miss Maggie ? Miss Katie ?

Horace plonge son regard dans le véhicule.

— Venez, je vous prie. Mary nous attend.

Ce qu'elle fait, et sur la véranda encore.

— Il était temps que vous arriviez, lambins.

Voilà ses premières paroles, tout de suite après les présentations.

Elle porte un ensemble de deuil chiffonné, à la fois terne et pompeux, et un bonnet de nuit, alors qu'il est passé midi. Elle a le teint cireux, les cheveux tout

abîmés par les lavages répétés et un nez parcouru d'un réseau de rides. Elle émet des effluves moroses mêlés de relents de camphre et de lanoline. Maggie en a rencontré beaucoup de son espèce, depuis le temps. Ces gens qui portent leur malheur comme une médaille, pour qui le deuil devient une occupation à plein temps. Malgré tout, elle devine que cette femme les éclipe tous.

— Mon Pickie, est-il là ? lance Mary. Est-il venu ? Horace, tu m'avais promis que ces demoiselles pourraient lui parler. Tu l'as dit.

Horace a un haussement d'épaules résigné. C'est Maggie qui répond :

— Il faut... il va lui falloir un peu de temps pour se sentir à l'aise avec nous, m'dame. Les esprits, on ne peut pas tellement les bousculer.

— Ah bon, c'est ainsi, donc ?

Et Mary de darder des yeux méfiants par-dessus la tête de Maggie, puis de Katie, comme si elles étaient les émissaires d'une embuscade, avant de grincer :

— Horace ! Parle à la cuisinière. Elle a ébouillanté les haricots. Je ne supporte pas les haricots ébouillantés. Tu le sais fort bien.

Horace hoche la tête et s'éloigne sans rechigner.

— Allons, vous deux, pas de lamination, poursuit Mary. Je vais vous faire voir les lieux favoris de Pickie. Vous avez intérêt à faire très attention.

Ce que Maggie lui promet de faire. Mary leur montre l'arbre où Pickie aimait jouer à écraser les fourmis, l'escalier dans lequel il a gravé cinq fois son nom et que Mary se refuse à faire poncer, au grand jamais. Puis elle leur fait traverser le vaste hall d'entrée.

— Et ça, il l'a démonté à lui tout seul.

Elle parle de l'horloge normande, austère comme un cercueil de pauvre, dont le boîtier est brisé, le balancier cassé.

— Il était si curieux. Il aurait pu devenir ingénieur, bâtir des monuments respectables. Pas écrivasser pour la populace comme son père. Je l'aurais envoyé à l'école. C'est vrai. Ne croyez pas Horace s'il vous dit le contraire. Mais je voulais

attendre. Il y a tant d'influences dans les écoles. Des enfants de fermiers, de cochers, de forgerons et, oh, d'autres types incorrigibles.

— De forgerons ? répète Maggie, pensant à la forge de son père.

Elle glisse à Katie un sourire furtif.

— Oh oui, leurs enfants sont les plus gravement incorrigibles de tous.

— Affreux, renchérit Katie.

Mary leur fait visiter le moindre recoin de la maison. Pickie par-ci. Pickie par-là. Mentionne au passage Ida, sa toute petite fille, placée dans la parenté jusqu'à ce qu'elle atteigne l'âge de raison. S'arrête pile.

— Ida me survivra-t-elle ? Pouvez-vous le savoir ? Elle, au moins ?

Katie lance à Maggie un regard anxieux.

— Désolées, répond Maggie. Nous ne savons rien de ce qui va venir. Nous laissons cela aux romanichels en tout genre.

Mary soupire, ouvre une porte.

— Et voici la chambre de Pickie.

Le lit est défait comme s'il venait de se lever. Ses quelques jouets sont toujours rangés sur une étagère. Ses quelques vêtements, suspendus à une patère murale. Pauvre petit, se dit Maggie, éprouvant le terrible tiraillement de la pitié. Imagine-toi passer toutes tes journées avec cette horrible bonne femme, coincée dans cette horrible maison. Car la chambre de Pickie, bien que toute simple, est la plus décorée de toute la demeure des Greeley avec son papier peint à rayures, ses draps blancs douillets et son cheval à bascule rouge. Dans les autres, les draps sont grèges et rugueux, les meubles de facture minimale. Maggie compte trois coussins, quatre images simples, un unique tapis tressé. Il règne sur tout cela une sensation d'indigence, comme si l'on avait vendu tout le beau, tout le superflu. Mais les Greeley n'ont jamais fait banqueroute. Ils ne sont même pas dans le besoin. De l'argent, Horace en récolte à pleins boisseaux. Maggie en a la certitude.

— Nous sommes grahamites, déclare Mary alors qu'ils s'appêtent à dîner de pain noir, de légumes crus et d'eau bouillie tiède.

Maggie considère son repas, pense : Vous êtes fous, oui.

— Nous nous sommes rencontrés dans l'un des foyers du révérend Graham, Mary et moi, explique Horace.

Il leur décrit la santé selon Sylvester Graham : une catégorie de la science. Exercices vigoureux. Pas de stimulants ni d'alcool. Une alimentation simple. Dans la maison, l'esprit n'est pas distrait par des fanfreluches.

— Vous vous y ferez, annonce Mary.

Occupée à scier sa tranche de pain, Maggie en doute. Horace se tourne vers Katie :

— Nous t'avons choisi une académie très réputée, pas loin d'ici. Tu y apprendras les arts féminins : la danse, le français, la composition et ainsi de suite. Qui sait, tu deviendras peut-être écrivain, comme notre chère miss Fuller.

Mary ajoute :

— Et tu rentreras tout droit après la classe. Pas de lambinage ni de bavardage avec les autres jeunes filles. Horace, passe-moi l'eau. Nous allons devoir, bien entendu, te donner un autre nom, miss Katie. Tu es rendue trop célèbre à cette heure. As-tu pensé à quelque chose ?

— Un pseudonyme. Comme au théâtre ? intervient Maggie en soulevant une carotte.

Doit-elle croquer dedans comme le font les chevaux ? Elle se languit déjà du boudin, des tripes au ketchup, d'un verre de bordeaux, ou de champagne, ou de grog. Katie avale son eau, la moue perplexe. Elle aussi doit rêver d'un rafraîchissement digne de ce nom, devine Maggie. Enfin, mais qui boit de l'eau ?

— Oui, tout à fait comme au théâtre, miss Maggie, répond patiemment Horace.

Katie fronce les sourcils.

— Cela paraît tellement trompeur, savez-vous ? Je ne sais si je pourrais y parvenir. Il faudrait que je fasse constamment attention, il me semble.

— Oh, balivernes, coupe Mary. Cela n'irait pas si tout le monde savait que tu es là. Nous serions assaillis par les réactionnaires. Pense aux autres et non à toi seule, ma fille.

— Je ne fais que ça, penser aux autres, renifle Katie.

C'est devenu son nouveau refrain, observe Maggie. Horace pose sa main sur celle de la benjamine.

— Que dirais-tu de Sarah ? C'était le véritable nom de baptême de Margaret Fuller.

Il lance un regard à Maggie.

— Margaret ne conviendrait pas, puisque c'est le tien.

Maggie ne peut qu'approuver.

— Cela ferait l'affaire, je suppose, admet Mary. Je m'ennuie tant de notre chère Margaret, même si elle se montrait souvent difficile et d'un intellect tellement masculin. Eh bien, Katherine Fox, tu la remplaceras.

— Moi ? balbutie Katie.

— Katie ? hoquette Maggie.

Horace pose sa fourchette.

— Personne ne prendra la place de Margaret Fuller. Personne. Ce n'est qu'un tribut, voilà tout. Sarah te convient, donc ? Miss Katie ?

— Je crois bien. Je veux dire oui.

Pourquoi Katie doit-elle devenir quelqu'un d'autre ? se demande Maggie. Pensée qu'elle regrette immédiatement. Elle a entendu parler du chagrin d'Horace après la mort de cette Margaret Fuller, sur ce navire échoué dans la tempête, en vue des côtes américaines et des sauveteurs qui l'avaient regardé donner de la bande, puis craquer. Aucun rescapé. Miss Fuller, son séduisant époux italien,

leur bébé. Disparue. Disparu. Disparu. Les journaux étaient remplis de ce récit tragique que Maggie trouvait terriblement romantique, surtout quand elle avait lu que miss Fuller et son « époux » n'étaient pas mariés comme il se doit. Aussi romantique, en vérité, se dit-elle maintenant, aussi tragique et rocambolesque que n'importe quel roman.

Tout à coup, Mary braque son regard dément sur son mari.

— Horace, incorrigible malappris, tu en mets partout. N'est-il pas encore là ? Pickie ? Pickie ? ... Horace, tu m'avais promis que ces filles lui parleraient. Promis !

Mary brandit son couteau comme pour le plonger dans le cœur d'Horace. Le pauvre, pense Maggie juste au moment où des coups déferlent sur la table. D'un commun accord, Horace et Mary laissent tomber la coutellerie en poussant des cris de joie.

Les jours suivants, Maggie et Katie font parler Pickie à tout bout de champ. Il n'est pas difficile à fréquenter. Comme il n'a que huit ans, ses observations sur l'au-delà ne sont pas compliquées. Il n'a que des demandes raisonnables : un peu de cidre dans la maison, quelques repas cuits, du repos pour tout le monde.

En revanche, Mary Greeley se montre insatiable. Pickie doit rester constamment dans les parages. Il arrive souvent que Mary, en larmes, demande pardon à son fils de l'avoir corrigé pour une raison ou pour une autre. Pickie le lui accorde toujours car, Maggie le sait bien, tout ce qu'il veut, c'est que sa cinglée de mère lui fiche la paix. Un jour où Pickie n'a pas envie de bavarder, Mary hurle à Horace :

— C'est à cause de toi s'il refuse de se manifester. Tu l'as rabroué quand il est entré dans ton bureau. Tu lui as dit de s'en aller. Comme si tes gribouillages incessants avaient la moindre importance.

À ces mots, Horace semble au bord des larmes. Jusqu'à l'arrivée de Pickie. Trois coups.

— Il demande l'alphabet, interprète Maggie.

Katie et elle en tracent un sur un bout de papier.

— Ça ne m'a pas blessé, maman, tel est le message de Pickie. Père est très occupé, il fait plein de choses importantes.

— Hum, grommelle Mary. Tu prends pour ton père juste pour me contrarier. Comme d'habitude.

Peu après dix heures, le dernier soir du séjour de Maggie chez les Greeley, elle s'aventure dans le salon, incapable de dormir malgré le grog au rhum que cette satanée Mary Greeley a fini par lui permettre. Elle aimerait mieux ne pas laisser Katie ici, mais a-t-elle le choix ? *Nos talents sont fort recherchés*, lui a écrit Leah. *Nous avons besoin de toi ici, à Rochester*. De toute façon, Katie va bientôt commencer l'école. Quant à cette maison, eh bien, ce n'est pas vraiment le genre d'endroit où l'on a envie de s'éterniser. À ce qu'il paraît, la chère miss Fuller d'Horace l'avait surnommée le Morne Manoir, et Maggie serait bien en peine de lui trouver un meilleur titre.

J'aurais bien aimé pouvoir m'entretenir avec elle, se dit Maggie. Elles seraient devenues de grandes amies, elle en est sûre. Parfois elle capte un effluve du parfum de miss Fuller, un bruissement de ses jupons de soie luxueux, un écho de son rire sagace, mais c'est tout.

Un murmure :

— Miss Maggie. Miss Maggie.

Elle se retourne en sursaut.

— Mes excuses, souffle Horace. Je ne voulais pas vous faire peur.

— Vous rentrez du travail bien tôt ce soir, remarque-t-elle, car il arrive fréquemment qu'Horace ne revienne pas à la maison avant minuit.

— Je ne me sentais pas bien. Comment se porte Mary ?

— Je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Elle est toujours alitée, je crois.

Maggie lui offre son sourire obligeant.

— Nous lui avons donné un peu de ce nouveau remède, cependant, comme vous l'aviez demandé.

— Et cela l'a-t-il soulagée ? La nouvelle préparation ?

— Oui, je pense bien.

Une teinture de laudanum plus concentrée, voilà tout ce que c'est, de l'avis de Maggie. Horace tripote des papiers dans sa poche.

— Il faut que vous sachiez que Molly — Mary — n'a pas toujours été comme ça. Quand je l'ai rencontrée, elle était maîtresse d'école. Elle aimait tant les livres et la culture. Ses élèves l'adoraient. Elle était exigeante, oui, mais gaie. Et pour une femme, elle avait sur les événements de ce monde des opinions tellement intéressantes. Et puis les bébés... Alors nous avons pensé qu'ici, à la campagne, l'air pur, les arbres, les chants d'oiseaux, tout cela pourrait la revigorer. Un certain monsieur Thoreau a une théorie au sujet de la nature : qu'elle agit comme un tonique à la fois pour l'esprit et pour l'âme.

Maggie entend faiblir le vent. Contemple l'obscurité par les fenêtres sans rideaux des Greeley. Se rappelle Hydesville. Théorie fumeuse, se dit-elle, les gens ont besoin des gens, pas des oiseaux ni des arbres. Besoin de vitrines éclairées, de boutiques, de vendeurs de crème glacée, de théâtres. La nature n'est ni tonique, ni revigorante. Elle n'est qu'ennuyeuse. Et si quelqu'un sait à quel point l'ennui est source de tracas, n'est-ce pas Maggie ? Confusément, elle éprouve soudain un élan de compassion pour Mary rendue folle par l'isolement, confinée avec ses pensées qui tourbillonnent dans le silence.

— C'est arrivé avec le deuxième, poursuit tristement Horace. On ne s'attend guère à ce que le premier survive, mais pour lui, nous avons de l'espoir. Il est arrivé de bonne heure, celui-là. Et Mary en a pâti. Elle aurait peut-être pu se rétablir si je n'avais pas, enfin, on a envoyé chercher le mauvais docteur. Il l'a opérée, mais il a bâclé les choses. Elle ne s'en est jamais remise. Et puis nous avons perdu les suivants. Mary Inez, celle que nous avons eue avant Pickie. Elle avait presque quatre ans. Les trois autres sont morts en bas âge, quelques mois

seulement. Ce n'est pas inhabituel, je sais, mais pour quelqu'un comme Mary, qui se croyait, eh bien, guidée pour certaines choses, ça l'a détraquée, vous comprenez. Nous avons Ida, je sais, mais Mary ne supporte même pas de la voir jusqu'à ce qu'elle ait atteint un âge moins dangereux. Voilà pourquoi elle est en pension dans notre parenté. Et tout ça, c'est... J'espérais, je crois, que vous, vous pourriez... enfin, non seulement la réconforter, pour Pickie et les autres, mais la ressusciter, Mary comme elle était avant.

— Je suis navrée, monsieur Greeley... Horace. Doux Jésus, si vous saviez à quel point, souffle Maggie, au bord des larmes. Je ne peux pas grand-chose pour les vivants. Je ne sais faire revivre que les morts.

— Bien entendu. Je sais bien. Je n'aurais pas dû vous parler ainsi. Ce n'est pas convenable.

Sa voix se brise, il s'essuie les yeux.

— Je vais vous laisser maintenant.

Maggie écoute craquer les marches tandis qu'Horace monte dans sa chambre à coucher personnelle. Entend chuchoter le vent, friseliser les vagues en bas, dans la baie. Elle avait cru comprendre que si Horace restait parti toute la journée, c'était parce qu'il ne pouvait plus souffrir sa femme, non parce qu'il ne supportait pas de voir ce qu'elle était devenue. Elle les imagine jeunes mariés, avec le monde entier comme promesse. Comment la détester ? Alors qu'elle est aimée ? Aimée, même maintenant ?

Maggie longe le couloir éclairé par sa seule bougie. Passe devant l'horloge normande, celle que Pickie a cassée et qui reste suspendue dix minutes après huit heures, un jour où il vivait encore. Gravit l'escalier et va s'allonger auprès de Katie qui remue, s'éveille. Elles bavardent un moment, comme elles ont coutume de le faire avant de dormir. Et ce que Maggie confie à Katie, c'est qu'après sa conversation avec Horace, elle a brusquement compris à quel point tout le secours qu'elles peuvent offrir est éphémère.

— Dissipé en un instant, Kat, comme un nuage vapoureux.

— Tu as raison, c'est vrai. Ce que je ne comprendrai jamais, c'est comment font les grandes personnes pour se pâmer de chagrin à propos de leurs enfants alors que de leur vivant, elles se montrent si méchantes avec eux, les ignorent,

leur disent qu'ils sont faits pour être vus et non pour être entendus, quand elles ne les trouvent pas généralement insupportables.

— Voilà une énigme que nous résoudrons peut-être en dormant, déclare Maggie en mouchant la bougie.



— Voilà donc ce que vous avez appris chez les Greeley ? Que le réconfort que vous offriez n'était que cataplasme sur jambe de bois ? Cela, vous le saviez sûrement déjà. Vous ne vous imaginiez tout de même pas capable de rafistoler la famille Greeley si complètement, si rapidement. Leur chagrin dépassait votre emprise enfantine, ma caille.

J'admets que si je lui disais cela, ce n'était pas uniquement par compassion pour Mary Greeley, mais aussi pour Horace, sentiment inattendu mais que j'accueillis avec un enthousiasme singulier.

— Leurs hôtes auraient dépassé l'emprise de n'importe qui, ronchonna ma patiente.

Je sortis mon tricot de ma sacoche.

— Et ce n'est pas une énigme, loin de là, ce que disait votre sœur au sujet des grandes personnes. Cela, elle l'aurait compris si elle avait eu des enfants à elle.

— Mais elle en a eu. Des années plus tard. Deux garçons. Et alors, oui, elle n'a compris que trop bien qu'on puisse se pâmer de chagrin, particulièrement quand Leah s'est avisée de les impliquer dans notre comédie.

— Des garçons, répétai-je en disposant mes écheveaux.

— Oui, et j'ai aidé Katie à les nommer. Nous en avons épluché toute une liste, des noms en veux-tu en voilà : Matthew. James. Paul. John. Robert...

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers, mon tricot avançait tandis que ma patiente égrenait ses prénoms (cela ne m'aurait pas étonnée qu'elle prononce « Grigrigredinmenufretin », tant il paraissait évident qu'elle essayait d'en trouver qui aient de l'importance pour moi).

— ... Michael, Isambard, Alonsis, Cole, Maurice et... Vos mitaines, madame Mellon. Elles sont siamoises. Et assez grandes pour un géant.

Je brandis mon ouvrage.

— Des mitaines ? Non. C'est censé être un foulard, je crois qu'il sera très long, pour qu'on puisse l'enrouler. Et comment les avez-vous baptisés, alors ? Ses fils ?

— Henri et Ferdinand. Quant à moi, je n'ai pas eu d'enfants.

— Cela, je le sais fort bien. Ne les aurais-je pas dénichés, sinon ? Ne seraient-ils pas à votre chevet à ma place en ce moment ? La famille. On ne peut compter sur personne d'autre dans la détresse.

— C'est ce que l'on prétend, en tout cas, admit-elle avant de me demander de baisser la lampe médicale et d'allumer la chandelle, prétextant qu'elle avait mal aux yeux ces jours-ci, qu'elle avait appris à apprécier un éclairage tamisé.



Serrant la lettre contre elle, Maggie tourne en rond dans la maison de Troup Street. Il est quatre heures et déjà, il fait nuit noire dehors. Les séances sont finies jusqu'après souper. Ensuite, cela va encore recommencer autour de la table du parloir. New York lui manque tant. Les sœurs Fox y ont connu un tel succès. Elles y ont rencontré une si sympathique ribambelle de citoyens tellement modernes, admiratifs, bien élevés. À New York, la nuit est faite pour s'amuser, avec ses avenues bordées de réverbères au gaz, ses théâtres illuminés d'une lueur jaunâtre, ses bars à huîtres aux lampes peintes dessinant des reflets multicolores sur les trottoirs. Ah, et la lumière Drummond qui brûlait au sommet du Musée Barnum. Quelle création : un soleil artificiel pivotant qui illuminait à la fois les cieux et la totalité de Broadway, même aux heures les plus sombres de la nuit, pendant lesquelles les rues sont toujours peuplées, toujours bruyantes. La mélancolie de Maggie n'est guère étonnante maintenant qu'elles sont rentrées dans leur Rochester provincial. Et, ce qui n'arrange rien, Katie réside toujours au Morne Manoir, où on l'éduque pour devenir une dame. Chargée de cadeaux achetés en ville, Mère est allée rendre visite à Père ainsi qu'à une parenté diverse. Quant à Calvin, il est parti faire l'exercice militaire Dieu sait où pour un mois.

Tout cela signifie que Maggie n'a que Leah pour toute compagnie. Même Alfie n'est plus là. Leah l'a congédié avant de quitter New York et l'a laissé à l'Hôtel Barnum, soutenant qu'il volait dans la caisse des recettes. Ses comptes étaient tout sauf exacts. Maggie prend une grande respiration avant d'entrer dans le salon de lecture.

— Une graine pour toi, mon chéri d'amour, mon gentil trésor, roucoule Leah, s'adressant à Vivace, un perroquet d'Amazonie vert émeraude qu'elle a acheté à New York avec sa cage en osier en forme de temple ottoman.

— Je-suis-gentil. Je-suis-gentil, répond Vivace de sa voix rauque.

— Je suis invitée à Troy, annonce Maggie en brandissant la lettre. Par les Boulton.

Leah tapote ses volants. Aujourd'hui, elle porte une robe jaune primevère emberlificotée de dentelle et festonnée de galons. À croire qu'elle attend la reine de Je-ne-sais-où, se dit Maggie.

— Les Boulton ? De Troy ? Ah oui, ils nous ont été d'un tel secours pendant la tournée. Une famille fort respectable. Et ils ont une grande maison charmante, presque un château... Eh bien, penses-tu t'y rendre ? lui demande Leah, comme si elle n'avait pas voix au chapitre.

— Oui, j'y pense. Oui, oui, effectivement. Si je ne peux pas retourner à New York, alors j'aimerais aller dans un nouvel endroit. Ils m'ont offert de rester au moins une quinzaine, tant que je m'y plairai, en fait.

Leah hurle et Maggie recule d'un bond.

— Vilain Vivace, me mordre ainsi ! Tu seras privé de vol aujourd'hui.

Agitant son doigt endolori en direction de la cage, Leah répond à Maggie :

— En effet, tu pourrais t'entraîner à évoquer les esprits toute seule. Les Boulton sont appréciés en société et jouissent d'un large cercle d'amis prospères et de bonne réputation. Et la belle-sœur de monsieur Boulton, tu lui as beaucoup plu. J'imagine qu'il te faut une amie pendant que Katherina vit chez les Greeley. Et j'ai pour mon dire que le changement est toujours une bonne chose.

Maggie songe : Et j'aurais bien besoin d'un congé de toi, grande sœur. Comme si elle avait entendu les pensées de Maggie, Leah prend une expression tourmentée.

— Margaretta chérie, je sais que tu me trouves difficile de temps à autre, mais depuis que tout cela a commencé, j'en suis venue à t'aimer, non seulement comme une sœur, mais comme une autre enfant, surtout que Lizzie, cette fille indigne, refuse de venir me voir et m'écrit à peine. Et sincèrement, j'ai en horreur nos instants de désaccord. Nous devons faire front, ma fille, il le faut absolument.

— Faire front, bien sûr, répète Maggie.

A-t-elle le choix lorsque leurs idées se heurtent comme autant d'oiseaux aveugles ?

— Bien, donc, oui, vas-y et restes-y une quinzaine de jours, tranche Leah. Et montre-toi charmante avec tout le monde et son frère. Et n'oublie pas de recueillir le plus de cartes possible, mais sans avoir l'air de te mettre en avant. Et surtout ne laisse pas les gens te déposer des dons pécuniaires directement dans les mains ou, que les esprits t'en gardent, à côté de ton lit. Il vaut mieux leur permettre de glisser des billets dans ton réticule. Et ne te demande pas comment je vais faire sans toi ni Katie. Nos convives en sont venus à apprécier mes transes autant que tes coups. Et je demanderai à Amy ou à Adelaide de demeurer avec moi maintenant qu'Alfie n'est plus à notre service, l'ingrat détrousseur.

M'inquiéter pour Leah ? s'étonne Maggie. Ce serait bien la première fois.

— Je ferai de mon mieux pour que ta situation ne m'empêche pas de dormir, Leah, promet-elle d'un air parfaitement sincère.

Leah la contemple un instant avant d'envelopper la cage de Vivace dans un drap blanc.

— Mais reste sur tes gardes quand tu seras seule là-bas, reprend-elle. Je me souviens d'avoir trouvé plusieurs bonnes femmes de Troy — de celles qui n'ont pas de liens avec les Boulton — plutôt insupportables, d'allure vulgaire et jalouses. À vrai dire, Margaretta, toute cette ville m'a donné pas mal de fil à retordre.

Quelques jours plus tard, le landau des Boulton traverse à grand bruit la ville de Troy, puis descend, descend le long d'une route couverte d'une houle de givre. Il a des sièges de maroquin et des portières avec de vraies vitres. Le crépuscule de novembre et le monde vitrifié défilent en noir et gris. Ni glace. Ni neige. Ni lune. Ni rien de blanc, à part le visage de Maggie reflété dans le paysage. Alice Boulton tient dans sa main celle, gantée, de Maggie. Récemment mariée au frère de monsieur Boulton, elle glousse et fait des messes basses comme l'écolière qu'elle était encore il n'y a pas si longtemps. Monsieur Boulton, qui porte des favoris à la Dundreary et une redingote à carreaux, ordonne au cocher de faire attention.

— Nous ne voudrions pas que notre invitée se fasse le moindre mal.

Enfin, la maison des Boulton, située aux confins imaginables de l'agglomération, mais si invitante avec ses pignons, son portique à colonnades et ses jolies couleurs : rose lilas, vert olive, jaune jonquille. Maggie la trouve à la fois accueillante et majestueuse. Mais pourquoi est-elle bordée d'un parc à bois où s'empilent des troncs débités formant un labyrinthe colossal ? Et d'une forêt toute proche envahie de ronces ?

— Nous allons bien nous amuser ! proclame monsieur Boulton avec une certitude toute virile.

Ce qu'ils font. Pendant trois jours exactement. Repas fins, promenades animées. Chansons, musique. Charades, tirages, lectures à voix haute. Tant les Boulton que leurs amis n'exigent pas grand-chose des esprits, se montrent heureux et reconnaissants de la moindre réponse à la moindre de leurs questions, promettent de ne rien dire de ce qui se passe au domicile des Boulton, se posant un doigt sur les lèvres tels des enfants qui se font des promesses sans conséquence. Ne rien dire ? s'étonne Maggie. Qui a jamais gardé le silence au sujet des reve-nants ? Les oui-dire constituent la principale clef qui libère les morts, les fait sortir de leurs caveaux et de leurs cryptes.

Une fête à East Troy ? Mais bien sûr ! Maggie serait ravie d'y participer. De porter pour y aller sa nouvelle robe du soir en satin vert qui miroite comme des ailes d'insecte, avec des manches pagode et des plis bouillonnés.

— Ce que vous pouvez être exotique ! s'exclame Alice.

Maggie sourit, charmée à l'idée d'être exotique, d'être quelqu'un d'autre, venue d'autre part. À la fête, Maggie danse avec un des fils de la famille, fort bien fait, se régale de jambon de Madère et de ris de veau, goûte à des cocktails : un gin sling, un Martinez. S'exerce à respirer par petites goulées. Dans son corset neuf qui lui comprime la taille au diamètre de celle d'une poupée, elle se sent parfaitement adulte avec ses dix-sept ans.

— Venez, mesdames. Nous ne sommes restés que trop longtemps. Il faut rentrer à la maison avant la nuit tombée, proclame monsieur Boulton en offrant son bras à Maggie.

Ils patientent dans le landau tandis que le cocher allume les lampes du tablier, puis passe les rênes aux deux bais de Cleveland. Maggie se pelotonne avec Alice sous une pelisse de fourrure. Monsieur et madame Boulton, qui leur font face, sourient avec bienveillance. Maggie n'a pas ressenti un tel contentement depuis des lustres. D'être loin de Leah, qui exige toujours plus d'elle. Loin des attentions excessives de sa mère. Katie lui manque, c'est vrai, mais il faut la surveiller, la protéger, ce qui favorise peu la détente. Elle se départit de sa réserve chaque heure un peu plus. Si je restais ici, se dit-elle, je deviendrais une fille complètement différente. Bien en peine d'imaginer en quoi exactement, elle éprouve néanmoins de la curiosité, de l'espoir, comme dans l'attente d'un cadeau.

— Que vous êtes jolie lorsque vous souriez ainsi, la complimente Alice. Pensez-vous à un prétendant ?

Maggie s'apprête à répliquer d'un trait d'esprit, quelque chose à propos d'un sous-intendant en attendant, lorsqu'ils s'arrêtent brusquement. Ils patientent.

— L'hiver est bel et bien arrivé, soupire Alice.

Devant eux s'étend le fleuve Hudson, très large et très profond. Derrière, rien. Ni fiacre, ni autre véhicule. On ne voit aucune maison.

Madame Boulton interroge son mari :

— Où est donc le traversier, chéri ? N'est-ce pas ici que l'on prend le bateau ?

Les hommes devaient être cachés là depuis longtemps, juste à l'extérieur du cercle des lampes. Cinq. Six. Avec d'épais manteaux. Des chapeaux enfoncés bien bas. Pas des gentlemen. Bien au contraire. Ils entourent le landau, s'appuient

contre les portières. L'un d'eux gratte la vitre de ses ongles. Un autre caresse les chevaux avec une tendresse exagérée. Le cocher se dresse. Il tient son fouet prêt.

— Monsieur ? lance-t-il nerveusement.

Rires. Crachats.

— Des ivrognes. Des rustres. Voilà tout. Voilà tout, déclare monsieur Boulton pour rassurer les femmes.

Il descend, faisant entrer des volutes glaciales.

— Qui êtes-vous ? Nommez-vous. Et où est le passeur ? J'exige...

— Le passeur, faut pas mettre tous vos espoirs dedans, hein ? réplique l'un d'eux.

— Vaudrait mieux faire un long détour par le pont de Troy, lance un autre.

— Ouais, et nous, on va vous accompagner, propose un troisième.

— Ou alors, p'têt' que la sorcière qui est à l'intérieur vous fera flotter !

— P'têt' que mam'zelle vicieuse va ouvrir ses jambes et laisser sortir le Diable. Il vous aidera, lui.

Un fouet claque. Les Cleveland renâclent et piaffent. Le cocher crie :

— Remontez !

Monsieur Boulton plonge vers la porte du landau. Des mains le saisissent au collet. Il leur tape dessus. Se précipite à l'intérieur. Hurlé au cocher :

— En avant ! Vite !

Maggie, Alice et madame Boulton hurlent de concert. L'une d'elles — ce n'est pas Maggie — se met à prier. Les chevaux font faire demi-tour au landau, en telle hâte qu'il manque de verser. Monsieur Boulton rugit dans le pertuis :

— Pas par le pont ! Passez par la ville. Si nous passons par le pont, nous allons nous faire éliminer.

Il se tourne vers les dames.

— Pas éliminer. Je veux dire... enfin, malmener.

Les chevaux vont presque au galop, c'est dangereux dans le noir, mais préférable à se faire dépecer et jeter dans l'eau glacée. Les forbans leur donnent la chasse dans un chariot ouvert tiré par un seul canasson qui, cinglé par leurs fouets, parvient tant bien que mal à les suivre. Maggie, Alice et les Boulton sont ballottés en tous sens comme des dés dans un gobelet. Les femmes sanglotent. Monsieur Boulton se répand en excuses et en paroles rassurantes mais soudain, dans un soubresaut, il se mord la langue. Le sang coule le long de ses fines moustaches. Maggie se sent au bord de l'évanouissement. Sorcière ? Le Diable ? Ouvrir les jambes ?

— Ce n'est pas ma faute, s'écrie-t-elle lorsqu'ils atteignent enfin la maison des Boulton.

Le chariot qui les poursuivait semble avoir disparu.

— Bien sûr que non, souffle madame Boulton d'une voix tremblante. Venez, ma chère. Voilà, c'est fini.

Mais ce n'est pas terminé. Étrange à quel point Maggie, qui a tant côtoyé la mort au cours des deux dernières années, qui n'a cessé de parler de gens décédés de maladie, de vieillesse, par accident, assassinés ou volontairement, la trouvait jusqu'ici très ordinaire. Parfois même romantique. Mais elle n'est ni l'un ni l'autre. La mort est une chose extraordinaire ; et la terreur qu'elle inspire éclipse de très loin la joie d'être en vie.

Enfin, au lit. Enfin, un demi-calme grâce au vin opiacé, à la présence rassérénante d'Alice. C'est alors que les rideaux se soulèvent, que les vitres se cassent, que du verre se répand sur le sol. Coups de fusil. Vociférations, bruits de pas. Alice et Maggie se cachent sous l'édredon, comme s'il pouvait suffire à les protéger. De l'extérieur leur parviennent des cris :

— Dehors, la sorcière !

— Faites-nous voir la putain de Satan !

Et pire.

Les filles hurlent lorsque la porte s'ouvre brusquement. Monsieur Boulton et un autre homme les appellent à grands cris. Ils entraînent Maggie dans une chambre pas plus grande qu'un placard.

— Vous serez en sécurité ici, déclare Boulton avant de verrouiller la porte derrière lui.

Il a oublié de lui laisser une lanterne ou même une chandelle. Recroquevillée sur le lit étroit, Maggie pleure, tremble, va jusqu'à prier. Dans le couloir, de l'autre côté de la porte, un bruit traînant, claudicant. Elle s'oblige au silence. Le bruit passe lentement, ne s'arrête pas. Le colporteur ? Que Dieu lui vienne en aide, serait-il revenu ?

— Je suis tellement désolée, sanglote-t-elle. Pardon, pardon. Nous ne voulions pas. Damnation, double damnation. Allez-vous-en ! Je ne vais pas mourir seule et démente comme vous l'avez prédit. Je ne veux pas !

Le bruit traînant-claudicant s'estompe. Ce n'est que quelqu'un qui tire un matelas vers les barricades. Bien sûr. Maggie, épuisée au-delà de toute mesure, enfouit sa tête dans les draps raides et rugueux.

Elle passe quatre jours cloîtrée dans ce cagibi dont on ne la laisse sortir que pour se rendre au petit coin ou pour manger. Les Boulton lui ont fourni une lampe à bec d'Argand, des livres, et de temps en temps quelqu'un pour lui tenir compagnie. Tout cela ne représente qu'une maigre consolation. Un petit attrouplement tourne constamment devant la maison, menaçant et injuriant tous ceux qui entrent ou qui sortent. Des hommes d'East Troy viennent se porter à leur défense. La même nuit, Maggie entend du bois se fendre. Et encore du verre se briser. Un tapage épouvantable. La maison ! Elle est prise d'assaut. Elle se colle au mur comme pour s'y incruster. Devenir une tache, rien de plus.

Enfin le silence se fait dans la maison.

— Nous les avons repoussés pour l'instant, annonce monsieur Boulton à Maggie. Ils n'ont l'intention de tuer personne, nous... enfin, diantre, nous l'espérons.

Il a des cercles sombres autour des yeux et ne porte plus ni sa cravate, ni sa redingote à carreaux, mais un large ceinturon dans lequel il a passé un pistolet.

Tout cela lui donne plutôt l'allure d'un pirate que d'un gentleman, et le rend étrangement plus séduisant. Ils se sont procuré les moyens d'assurer leur défense ; il donnerait sa vie pour la défendre, comme les autres hommes, jure-t-il à Maggie. Et il ajoute :

— Ici, nous sommes dans une forteresse.

— Mais où est passé le shérif ? Où ? veut savoir Maggie. Ou alors la police ? N'importe qui ?

— Excellente question, soupire monsieur Boulton. J'ai fait porter un message en ville.

Il lui lance un regard impuissant.

— Les policiers ne se trouvent que dans les bourgs, je crois bien.

Maggie tente de sourire.

— Quelle piètre invitée je fais... Avez-vous télégraphié à Leah de nouveau ? Avez-vous réussi ?

Monsieur Boulton jure à Maggie que jusqu'ici, il s'est débrouillé pour lui faire parvenir trois télégrammes. Leah débarque le soir du cinquième jour et sa présence emplit la minuscule chambre de Maggie.

— Ah, te voilà ! s'exclame-t-elle, comme si Maggie jouait à cache-cache.

Celle-ci se précipite dans les bras de sa sœur.

— Ils veulent me tuer !

— Et moi avec, répond Leah, puis elle s'écarte de Maggie en frémissant. Dans le train, un gaillard pour le moins louche s'est assis à côté de moi et m'a posé des questions qui montraient qu'il avait eu vent de mon voyage jusqu'ici.

Elle retire ses gants.

— Il avait l'air de s'attendre à ce que je paraisse beaucoup plus âgée. En tout cas, je suis vite allée dire au conducteur que moi, une dame voyageant seule à bord du train, je me faisais harceler par un individu de bas étage, et le conducteur

l'a escorté fermement jusqu'à la sortie. À mon arrivée, monsieur Boulton était là. Il a dit qu'il m'avait reconnue parce que je suis aussi jolie que toi. Le flatteur ! Il était armé d'un pistolet. Enfin, ça, tu le sais déjà. Et dans le landau — ravissant — était assis un autre homme, armé lui aussi. Ces pistolets ! Mes esprits célestes, je n'en ai jamais vu autant. J'arrive à peine à parler. Un instant... là. En tout cas, il y a foule sur le terrain en ce moment. Tu es au courant ? Ou es-tu restée claquemurée ici tout ce temps ? Ils auraient pu s'en prendre à moi aussi, sœurlette, mais nos braves m'ont soulevée de la voiture et portée jusque dans la maison. Je t'avais pourtant bien avertie à propos de Troy, non ? Enfin, tout va rentrer dans l'ordre à cette heure.

Elle parcourt la pièce du regard.

— Franchement, tu ne peux pas rester ici éternellement.

Maggie trouve cette insouciance irritante mais aussi encourageante, comme si ce n'était pas si dramatique que cela d'être menacée, assiégée. Il faut néanmoins beaucoup d'exhortations, assorties de la promesse d'un bon verre de bordeaux, pour la faire sortir de son cagibi.

— Pas maintenant ! proteste monsieur Boulton en voyant Leah et Maggie entrer dans la cuisine.

Il leur fait signe de reculer. Le carrelage est jonché d'éclats de verre. Les portes sont barricadées, comme les fenêtres cassées. Il y a des hommes assis contre les murs, accroupis derrière les chaises et les canapés, les poings crispés sur des carabines, des pistolets et même des couteaux de chasse, au cas où l'on en viendrait aux mains. Sur la table trône la carcasse rôtie d'un poulet. Monsieur Boulton brandit un pilon à moitié dévoré tout en donnant des ordres à ses hommes. Même les assiégés doivent manger, pense Maggie, idée qui, mystérieusement, l'accable plus que tout le reste. Elle se risque à traverser la cuisine pour la bouteille de bordeaux perchée à l'écart, sur une étagère haute, qu'elle rapporte à son cagibi, laissant Leah comploter avec monsieur Boulton.

Encore une journée, et la foule finit par se disperser. Enfin, elles peuvent partir sans risque. Une fois rentrée dans la maison de Troup Street, Maggie garde le lit

toute une semaine. La nuit, des géants la violent sur un tas de bois, la brûlent vive tandis qu'un prêtre encapuchonné offre des poules et des prières méthodistes. Une foule enragée se transforme en monstre tentaculaire qui l'avale tout rond. Elle vomit, pousse les hauts cris, fait régulièrement des scènes. Elle a les nerfs qui vibrent comme des cordes de piano. Empile les courtepointes une par-dessus l'autre. À peine si elle mange. Elle s'alimente principalement de grogs et de vin chaud.

Leah lui prodigue maints conseils pour qu'elle se rétablisse.

— Laisse tout cela derrière toi. Jamais nos bons amis ne permettraient que l'on nous fasse du mal. Reste avec moi. Écoute ce que je te dis. Je ne pense qu'à ton bien.

Et ainsi de suite. Revenu de ses exercices militaires, Calvin se montre plus compréhensif.

— Je te protégerai, sur l'honneur, déclare-t-il en lui prenant la main.

Il a perdu du poids, remarque Maggie. Il tousse, secoue la tête lorsqu'elle lui fait part de son inquiétude puis se lève, écarte les rideaux de la chambre pour lui faire voir la voûte céleste, la redoutable lumière de l'après-midi.

— Nous avons sans doute besoin de plus de soleil, tous les deux. De ses rayons lumineux. Regarde !

Sur quoi il gesticule vers le monde extérieur tel un magicien lassé de répéter les mêmes tours.

L'après-midi suivant, Maggie se force à se lever, descend dans le salon de lecture et va se blottir dans une bergère auprès du feu qui fume. Dans sa cage ottomane, Vivace pousse des trilles mélancoliques. Leah fait les cent pas dans la pièce exigüe.

— J'ai le sentiment horrible, Margaretta, que c'est ce grossier délinquant, Josiah Bissell, qui était derrière ces attaques, à Troy. C'était bien lui, le chef de l'attaque à Corinthian Hall, alors pourquoi pas ?

Elle tressaille.

— Ou alors c'est son père. Le mien... le nôtre m'a déjà dit que Bissell l'aîné était un démon qui se servait de la parole de Dieu.

Elle enfonce un doigt dans la cage de Vivace et lui caresse les plumes.

— J'ai vu des hommes, sans doute à la solde de Bissell, rôder dans les parages la nuit dernière. Grâce aux esprits, nous avons Calvin. Je l'ai envoyé disperser ces mécréants.

Ces mécréants, ne seraient-ils pas tout simplement égoutiers ? se demande Maggie, vaguement troublée. On dirait que Leah a oublié que Maggie a assisté aux événements de la nuit dernière. Le plus troublant, c'est que les imprévisibles démonstrations de courage de Leah, comme celles dont Maggie a été témoin à Troy, cèdent de plus en plus souvent la place à d'imprévisibles scènes de paranoïa. Après s'être persuadée à New York qu'Alfie grugeait les recettes, voilà qu'elle s'imagine voir partout leurs adversaires de Troy. Curieusement, Leah n'a cependant aucune inquiétude au sujet du révérend Chauncey Burr. Elle devrait pourtant, pense Maggie. Burr qui se livre à New York à un « exposé » détaillé à leur propos. Chaque jour, Leah reçoit de la part d'amis des télégrammes et des coupures de journaux auxquels elle réagit avec nonchalance, avec fierté même.

Maggie sort une main de son cocon et s'empare d'un numéro de la *Tribune*, celui où l'on voit une caricature de leur ennemi juré, Burr en personne, debout sur un pied. L'autre, gigantesque et nu, il le brandit vers un public clairsemé qui se bouche le nez.

— Leah, y a-t-il des gens qui croient ce que dit Burr ? demande Maggie d'une voix rauque depuis le confort de sa bergère.

Après quoi elle se demande : Mais pourquoi est-ce que je pose la question ? Je connais la réponse. Ce Burr pourrait écrire les réponses dans le ciel, personne ne l'écouterait. Notre secret est devenu une chose monstrueuse qui bouche les oreilles, aveugle les yeux et prive les gens de leur raison.

— Non. Personne ne le croit. Personne ! lance Leah, triomphante. Ses affirmations sont ridicules, comme l'homme lui-même. Il est venu à l'une de nos séances à New York. Cet homme. Je l'ai soupçonné tout de suite. Il faisait le gentleman, ah, mais avec un sourire de vaurien et une voix aussi grave, aussi sombre que... que ses viles manigances.

— Je m’interroge, Leah, je me demande si la prochaine tournée, tu sais, à Buffalo, si c’est une si bonne idée que ça.

Leah ne répond pas. Elle semble perdue dans la contemplation de Vivace, comme s’ils communiaient silencieusement tous les deux.

— Leah ? Leah !

— Pardon ? Ah, Buffalo ? Tu disais, ma chérie ?

— Monsieur Burr et la... la question des orteils. Je sais que personne n’y croit. Mais on... on devrait peut-être interpréter ça comme un signe, un avertissement.

Leah donne à manger à Vivace.

— Allons, ne mords pas, sinon je te fais rôtir pour le dîner, vilain oiseau.

Elle glisse la caricature de Burr au fond de la cage ottomane du perroquet, puis glousse :

— Balivernes. Le voilà, ton avertissement, Margaretta. Ton signe.

Maggie la regarde, les yeux écarquillés. Plus tard, pendant que Leah est ailleurs, elle franchit les quelques pas chancelants qui la séparent du secrétaire et écrit à Katie.

20 novembre 1850

Kat chérie,

Je crois bien que Leah n’a peur de rien. J’aimerais tant avoir son courage, car le peu dont je disposais est en lambeaux depuis Troy. Comment se passe ton séjour au Morne Noir ?

La lettre que Maggie reçoit en retour est pliée dans le sens de la longueur et scellée à la cire. Les pattes de mouche de Katie sont encore plus difficiles à lire que d’habitude.

28 novembre 1850

Mag chérie,

Je t'écris à la plume ! Une vraie plume d'oie, pour l'amour. Mary n'approuve pas les becs d'acier ni même les enveloppes. Oh, comme j'aimerais que tu ne partes pas en tournée à Buffalo et tout. Je déteste, déteste, déteste Mary Greeley. Indubitablement. Elle n'arrête pas de gémir sur ses chers disparus et pourtant, je ne crois pas qu'elle les aimait tant que ça de leur vivant. Et Mère me manque. Ah, j'ai le cœur serré et je voudrais que tu viennes me consoler. Pourquoi Leah ne répond-elle à aucune de mes lettres ? Je lui ai demandé de m'envoyer chercher, ce qu'elle ferait si elle savait comme je suis malheureuse. Monsieur Robinson ne me répond pas lui non plus et mes migraines sont revenues et la nuit je pleure dans mon horrible chambre aussi confortable qu'un carton à chapeaux. Mary pérore sans cesse sur la purification et tout, comme si les gens étaient des cuvettes avec un tuyau d'écoulement ou je ne sais quoi, elle nous oblige à sortir marcher dans la cour parce que c'est « bon » pour le corps. On tourne, on tourne vite, vite, comme s'il fallait se dépêcher, mais on ne va nulle part. On ne fait que s'essouffler, transpirer terriblement et je ne vois pas ce qu'il y a là-dedans de bon pour quoi que ce soit. J'espère que tu seras bientôt rétablie de la terrible affaire de Troy et tu me manques comme tout et j'aimerais tant pouvoir t'ôter ta tristesse. Même miss Nettie, j'aimerais qu'elle soit là. Elle m'ennuyait parfois avec ses bavardages, mais il lui arrivait de donner de bons conseils et oh, comme je déteste, déteste, déteste la méchante vieille Mary Greeley.

Avec amour toujours & toujours,

Ta sœur,

Katie

Maggie replie la lettre. Réfléchit à cette expression : *avec amour*. L'amour, Maggie sait ce que c'est. Elle éprouve pour ses parents un amour perplexe. Pour Leah, un amour difficile. Un amour protecteur sans fond pour Katie. Ces amours-là sont comme des meubles : on en a besoin, or après quelque temps on ne les remarque plus. Mais la haine ? Comme celle qu'éprouve Katie pour Mary Greeley ? Celle que Maggie a affrontée à Troy ? Que Burr fomenté contre elles toutes ? Eh bien. Ce genre de haine est sans nuances. Sans ambiguïtés. C'est un absolu. Pas étonnant, se dit-elle, que la haine pousse les gens à poser des gestes affreux que l'amour ignore.

Maggie se sent soudain emportée par une rafale de terreur. Laisse tomber la lettre de Katie. Car en repensant à cette distribution de personnages haineux, elle vient de comprendre pour la première fois à quel point leur réputation, leur vie même, ressemble à un fil devant une lame.

CHAPITRE 17

— Avez-vous froid, madame Mellon ? me demanda ma patiente. Vous frissonnez comme un chat à moitié noyé. Venez, approchez-vous et prenez le couvrelit pour vos genoux. Je m'en voudrais beaucoup si vous attrapiez la fièvre à cause de moi.

— Je suis bien, ma caille, pas froid du tout. Non.

Le fait est que la tuyauterie de la mansarde irradiait comme à l'accoutumée une chaleur de fournaise, qui ce jour-là prenait même une qualité oppressante, me donnant l'impression d'être emmaillotée dans une flanelle humide. J'ajoutai :

— Je me représentais seulement vos tribulations troyennes. La foule, tout ce brouhaha qui doit avoir ravagé vos pauvres nerfs.

— Eh bien, oui. J'en suis restée avec les nerfs en lambeaux, effilochés, emmêlés comme vos pelotes de laine et tout le bataclan.

— Les foules, soupirai-je, et cette fois, je me retins de frissonner.

Je dois mentionner qu'à l'époque des émeutes contre la conscription, j'en avais moi-même fait l'expérience, assez pour bien connaître leur fureur sans pitié, la ruine laissée sur leur passage. Il me faut préciser également que si j'étais devenue soignante, c'était à cause de ces expériences qui m'avaient complètement changée, faisant de moi un être si différent que j'aurais risqué de ne pas reconnaître l'ancienne Alvah June Mellon si elle avait frappé à ma porte pour tenter de me vendre un bâton à remuer la soupe.

— Oui, les foules. Ma première. Et non la dernière, loin de là, reprit ma patiente.

Après quoi elle me raconta la tournée qui l'avait amenée à Buffalo avec sa sœur Leah, et tout le brouhaha qu'elles y avaient soulevé.

— Un certain D^r Foote s'est présenté à la porte de notre chambre d'hôtel. Foote, ha ha, c'était son vrai nom. Toujours est-il qu'il nous a mises en demeure, Leah et moi, soit de fuir la ville sur-le-champ, soit d'affronter la foule. J'ai failli tomber évanouie par terre, oui, tout comme si l'on avait tranché les nerfs qui me maintenaient debout, aussi aisément qu'un fil ou un écheveau de soie. Les foules, j'en avais vraiment soupé. Mais Leah ? Elle lui a tout simplement claqué la porte au nez, puis elle a fait monter le patron de l'hôtel et lui a raconté que ce D^r Foote avait osé frapper à sa porte pendant ses heures de repos, et ce sans même lui faire parvenir sa carte ; qu'il l'avait menacée, insultée et terrorisée, une femme seule... deux femmes seules. Je me rappelle qu'en se retirant, l'hôtelier lui avait gravement garanti notre sécurité. Et comme de juste, la foule ne s'est pas matérialisée, pas cette fois-là. Par contre, nous n'avons pas échappé à la dernière enquête en date. Voilà que des médecins de Buffalo avaient déniché une certaine dame Patcheon, une vieille dame Je-ne-sais-qui aux idées embrouillées qui savait produire un craquement avec ses genoux. Je me suis dit « Ça y est », une fois, deux fois et trois fois encore. Mais non. Figurez-vous que Leah a persuadé madame Patcheon qu'elles étaient de vieilles camarades de classe, toutes les deux. En un rien de temps, la Patcheon déclarait que Leah était au-dessus de toute supercherie, que ses bruits à elle n'avaient rien à voir avec les nôtres, qu'elle espérait et qu'elle priait que nous évoquions les esprits de ses trois fils morts de, oh, ceci ou cela, j'ai oublié.

— Trois fils ? répétai-je. Pauvre femme, je m'étonne qu'elle ait conservé ne serait-ce qu'une parcelle de raison. Et si vous avez oublié les causes du décès de ses enfants, je suis persuadée qu'elle, non.

— Non, non... bien sûr que non, balbutia ma patiente, penaude comme si je venais d'exposer un de ses défauts. Mais les docteurs étaient sur la bonne piste. Et Chauncey aussi.



— Comme vous faites craquer vos doigts ! lance Chauncey au public clairsemé de la chapelle Hope, à New York, en cette nuit glaciale du mois de janvier 51, dernier soir de ses exposés.

Il retire ses bottes, déboutonne ses jarrettières, enlève ses chaussettes, imité à contrecœur par Heman qui a tout fait pour se faire excuser ce soir, allant pratiquement jusqu'à s'agenouiller. Le public ne manifeste ni compréhension, ni stupéfaction. Non. Un homme ricane. Un autre raille Heman et Chauncey sur leurs appendices de chenilles. Une femme sort, indignée, comme si les pieds nus des deux hommes étaient plus osés que ses chevilles exposées sous son ourlet en zigzag.

— Pour amplifier le son, il suffit d'un bon conducteur. D'un soulier lâche conçu à cette fin et d'un orteil solide. Et bien réchauffé...

Chauncey fait craquer le sien, mais le son est à peine audible dans la salle. Heman fait de même ; on l'entend encore moins. C'est à cause du froid, plaide Chauncey lorsqu'un sifflement monte du public. À partir de là, la soirée ne fait qu'empirer. Les spectateurs restent de marbre tandis que Chauncey leur explique tous les trucs des dames Fox. Comment elles utilisent des « questions suggestives ». Observent l'expression de la personne qui les interroge pour mieux formuler leurs réponses. Introduisent des comparses dans l'assistance. Se servent de dispositifs mécaniques. Et le pire : comment elles paient des espions pour se renseigner sur les morts. Chauncey se rechauffe, prend place derrière son pupitre.

— Certains d'entre nous révèlent tant de choses sans même le savoir, expose-t-il. Certains sont transparents comme du verre. Je dois tout de même admettre une part de naïveté, moi qui, l'espace d'un bref instant, ai failli succomber à l'espoir que mon vénérable frère aîné, de son vivant un jeune homme du meilleur goût, doué d'un immense talent poétique, renierait la dignité et la délicatesse naturelles de son caractère au point de revenir discuter avec moi en produisant les bruits les plus vulgaires, en secouant les chaises et les tables, en renversant lampadaires et bureaux dans le noir pour susciter en moi la surprise et l'horreur.

En vérité, se dit Chauncey, renverser des lampadaires en produisant des bruits vulgaires, c'est exactement ce que ferait Edwin s'il pouvait revivre. Il laisse son

regard errer sur la chapelle. Sur Heman, morose comme un mulet châtré. Ah, Edwin, lui, il savait rire, il savait apprécier les joies de la vie jusqu'à la garde. C'était lui qui avait entraîné le jeune Chauncey dans sa première taverne, son premier bordel. Le séduisant Edwin, avec ses cheveux d'or, ses idéaux rebelles. Comme il avait bien appris à Chauncey à jouer la comédie. Qu'il serait fier de le voir sur scène, applaudi, choyé. À bien y penser, par contre, Chauncey ne regrette pas qu'Edwin, étant mort, ne puisse pas remarquer le peu de spectateurs et leur expression presque ennuyée quand vient la fin de la conférence. Ils remontent leur collet et se dispersent, en route vers leur prochaine distraction. Les boules. Le billard. La taverne. Comme si tout cela arrivait à la cheville de Chauncey, de son érudition, de sa perspicacité.

— Je crois bien que notre règne est révolu, hein. Comme terminé, laisse tomber Heman.

— Nous avons attendu beaucoup trop longtemps, Hemano.

C'était vrai. Pendant tout l'été et le début de l'automne 50, on ne parlait à New York que des esprits frappeurs de Rochester. On trouvait des souvenirs, des chansons et des articles de journaux à revendre, tandis que les nouveaux médiums et autres évocateurs de fantômes poussaient sur les pas des sœurs Fox comme des champignons dans une bonne couche de crottin de cheval. Quelle grande malchance que ces dames aient quitté la métropole près de cinq mois plus tôt. Chauncey aurait dû présenter son exposé dès le moment où il avait pris conscience de la vérité. Mais il lui avait fallu beaucoup de temps et de travail avant de réussir à faire claquer ses orteils avec assez d'aisance pour convaincre le public. Aujourd'hui encore, cet effort les a laissés tout endoloris. Non, ce n'est pas aussi facile que de claquer des doigts ou de faire craquer ses jointures. Mais ce son, qui pourrait le nier ? Et la plupart des reporters des quotidiens n'applaudissent-ils pas sa lutte ? À l'exception, bien entendu, d'Eliab Capron, défenseur à la petite semaine des sœurs Fox qui a traité Chauncey et Heman de « fripons », de « charlatans » et de « bonimenteurs de première ». De la *Tribune* qui a publié une caricature injuste de Chauncey avec des orteils gros comme des bouledogues. Et d'Horace Greeley, qui a écrit que les bruits produits par Chauncey Burr sont aussi différents de ceux des sœurs Fox que « le son d'une flûte et celui d'une trompette ». Une flûte ? Une trompette ? Chauncey prend sa posture de scène pour affronter la chapelle déserte.

— Nous sommes les « instruments » de notre destin, braves gens, et les sœurs Fox ? Leurs bruits fortissimo sont ceux de leur propre requiem. Elles jouent du violon tandis que leur réputation est la proie des flammes, et cetera. Ho ho ! Ça te plaît, Heman ? J'ai bien adapté le passage de la Bible, hein ?

— Ça vient pas de la Bible, ça vient de... bon Dieu, j'en sais rien.

Chauncey replie son pupitre. Sort sa pipe à tête de pirate.

— Et c'est interdit de fumer, Chaunce, ajoute Heman, montrant du doigt une pancarte qui dit justement la même chose.

Ne daignant pas y accorder un regard, pas plus qu'à Heman, Chauncey gratte une allumette de poche qui jette une flamme de la taille approximative d'un jeton de casino. Allume sa pipe en se brûlant les doigts, comme toujours. Et comme toujours, il ne bronche pas, ne donne pas le moindre signe de douleur.

— Tiens-toi prêt, Heman. L'heure de notre défaite n'a pas encore sonné !

Cinq semaines plus tard, Chauncey martèle les trottoirs de New York de ses bottes de hussard, donne un coup de pied dans un monticule de neige, le transformant en volcan de chou moisi, d'eau sale et d'excréments.

— Aussi vrai que Dieu est Yankee, j'ai horreur du mois de mars, grommelle-t-il. Un homme peut se geler le cul un moment et rôtir sous le soleil l'instant suivant. Méfie-toi des fluides de mars. Sale mois traître, faut pas s'y fier. À moins que ce ne soient les Ides de mars ?

Pensant que Heman devrait le savoir, et lui aussi, s'il avait pu profiter de la même éducation que son balourd de frère, il s'efface pour laisser passer un vol de perdrix humaines. Se tapote le front en lieu et place de son haut-de-forme, englouti dans le désordre de sa chambre de célibataire avec pension. Les femmes le dévisagent avec... quoi ? Curiosité ? Méfiance ? Admiration ? En effet, qu'est-ce qu'un homme qui sort sans son chapeau ? Se figure-t-il qu'il ne recevra pas une goutte d'eau de vaisselle ou de pot de chambre sur la tête ? Mais bien sûr, il sait bien que personne n'oserait. S' imagine-t-il que tout le monde a besoin de

voir ses cheveux coupés ras ? Mais bien sûr. Il hâte le pas, la cape de sa redingote se gonfle au-dessus de ses larges épaules, le bout d'acier de sa canne bat le trottoir. Il remarque un marchand ambulancier qui brade ses huîtres.

— Tu prendras des huîtres dans la rue, voilà ce que lui a dit Heman quand il est sorti. On n'a pratiquement plus un dollar. Pas un sou non plus. Tout ça parce que tu dépenses un paquet de billets pour cette nouvelle approche et...

Chauncey lui a coupé la parole :

— D'accord, frérot de mon cœur, j'en ramasserai un gros monceau bien gluant.

Ce qu'il ne fait pas. Il passe devant l'étal d'huîtres en balayant de sa canne les emballages qui jonchent la rue. Il ne comprend rien à cet engouement pour ces sacs d'entrailles qui puent la marée. Mais tant de choses lui échappent ces jours-ci, la croyance aveugle aux revenants par exemple, on encore la durée de son association avec Heman. Il traverse brusquement la rue, absorbé dans ses pensées tonitruantes. Maudites femelles Fox, que la peste les emporte ! Les gens s'entêtent à croire en elles plutôt qu'en lui, un scientifique. « Un homme plein d'autorité, ainsi que l'a décrit à juste titre un quotidien, dont la barbe d'ébène et les yeux d'obsidienne évoquent un redoutable chasseur des temps jadis. »

Mais ce n'est pas le pire. Non. Le pire, c'est qu'il s'est fait voler son exposé. Et par des charlatans rouleurs de pilules encore, connus sous le nom de médecins. Le sang de Chauncey bouillonne. Toute cette concurrence. Pourquoi est-ce si dur de jouer les pourfendeurs ?

Il débouche sur Broadway, encombrée par le chaos habituel des calèches, des chariots, des fiacres. Les fouets s'emmêlent avec les traits pour former un nœud de serpents gigantesque. Les chevaux hennissent, paniqués. Les charretiers vomissent des jurons avec l'aisance et l'ingéniosité caractéristiques de Gotham. Un omnibus hérissé de passagers cramponnés frôle Chauncey, l'éclaboussant de boue et de crottin. Il réagit en piétinant un crocus qui pousse dans une bordure de terre. Il aimerait mieux écrabouiller ces médecins de Buffalo. Des coups de genoux et non des craquements d'orteils, voilà leur explication des sons produits par les sœurs Fox, comme s'il suffisait de changer le truc d'endroit pour maquiller leur sale plagiat. Les docteurs citent pour preuve une certaine dame Patcheon capable de se disloquer le genou à volonté, ce qui produit exactement le même son que ceux des trois sœurs. Ces dames Fox ont accepté de se prêter à une

« investigation ». Le rapport des médecins décrit la façon dont ils ont empoigné les genoux et les chevilles des jeunes femmes afin de détecter la moindre vibration. Leur projet de leur bander les membres, qui a été jugé inconvenant. Inconvenant ? Le style du rapport publié par les journaux avait beau être sec comme du bois, Chauncey se le rappelle mot pour mot. Une fois de plus, il s'imagine Leah en petite tenue, puis les médecins — non, lui — en train d'écarter doucement ses genoux jusqu'à ce que... *Vade retro*, maudites pensées dépravées, s'ordonne-t-il, revenons à nos moutons.

Les docteurs ont déclaré n'avoir entendu aucun bruit tant que les genoux restaient maintenus. « Une telle indiscretion offense les esprits », a rétorqué Leah Fox Fish. La Patcheon a donné le coup de grâce en s'admettant ébahie et mystifiée par les coups des sœurs Fox, qui ne ressemblaient en rien aux siens, à peine audibles, grinçants et seulement obtenus au prix d'un grand effort. L'aurait-on achetée ? se demande Chauncey. Ou Leah bénéficie-t-elle simplement de la chance qui sourit aux audacieux ? C'est plus plausible. Car Leah rivalise d'audace et de chance avec Chauncey lui-même. Ce qui, peut-être, explique qu'il soit devenu si résolu. Obsédé, même. Tel un illustre chasseur nargué par un rusé renard, ou plutôt une renarde.

Évidemment, après cette dernière investigation, les femelles Fox se sont vues assaillies par les curieux en quête de spiritualité. De la publicité, encore de la publicité. Voilà que les esprits font sonner des cloches, maintenant. Qu'ils écrivent des messages par le truchement des doigts effilés des petites sœurs ; sacrement plus facile, à n'en pas douter, que d'employer cette fastidieuse tablette alphabétique, ou de frapper un coup pour « oui » et deux pour « non ». Encore plus facile que les transes. De l'improvisation, encore de l'improvisation. Oui, Chauncey les admire, ces trois renardes. Cela reste vrai même s'il est bien décidé à exposer leur subterfuge. Leur réputation en pâtira sans doute, mais elles se ralièreront, elles trouveront d'autres moyens d'existence ; il s'est bien débrouillé, lui, et ils sont faits du même bois. Cela, il n'en a jamais douté.

Chauncey s'immobilise et regarde autour de lui. Il a pris un mauvais tournant. L'Hôtel Barnum est sur Maiden Street. Il repart en maugréant « merdo, merde et merde », déboutonne son manteau à cause du soleil qui tape entre les immeubles, croise deux fillettes mal chaussées qui vendent du maïs chaud. Un peu plus loin, une autre gamine lui tend un petit bouquet flétri. Oui, Chauncey suit très bien le raisonnement de Leah : peu de choix s'offrent aux femmes lorsqu'il s'agit

de gagner des espèces sonnantes et trébuchantes. Qui pourrait leur en vouloir de se creuser une niche ou deux ? Un petit camelot crache un jet de tabac avec l'aplomb d'un vieillard et brandit bien haut son journal.

— Les citoyens maintenant obligés de collaborer à la capture des esclaves ! Prison et amende de mille dollars à quiconque les aidera ! La police donne dix dollars pour chaque esclave repris ! Les propriétaires promettent des récompenses se chiffrant dans les centaines en échange de leurs fuyards. Obtenez leur description ! Voilà, m'sieur, tenez, ici !

Le garçon agite le quotidien sous le nez de Chauncey, qui lui lance une pièce, puis feuillette les pages. Beaucoup d'information sur Sir Franklin, sa disparition et les dernières expéditions envoyées à sa recherche dans les vastes étendues arctiques, mais rien de nouveau sur les Fox malgré les nombreuses publicités vantant qu'un phrénologue, qu'une bibliomancienne. Sans oublier la lecture dans les lignes de la main ou les cristaux, et les sortilèges en tout genre. Ah oui, voilà, une pléthore de réclames de médiums, de spiritualistes, de séances de spiritisme. Chauncey déchire le papier en morceaux qu'il jette dans l'égout. Une voiture de pompiers passe bruyamment, effrayant un petit chat. Non, pas un chat, rectifie-t-il en voyant le rat filer dans une ruelle où quatre goretts fouillent du groin un tas de saletés. Ils ont dû s'aventurer dans le coin depuis les bidonvilles. Que fait la fourrière ? Les cochons sont maintenant interdits de séjour dans les beaux quartiers de la métropole. Les porcs renversent une pile de cageots qui s'écroule dans un vacarme effrayant, puis disparaissent dans la ruelle.

— Merde, ma journée est à l'eau, se dit Chauncey à voix haute.

Derrière les cageots écroulés, trois hommes figés forment un tableau éphémère. Deux Blancs aux cheveux raides et ternes en sarrau huileux. Le troisième est un jeune Noir au visage violacé de contusions. Il est bâillonné, ses mains sont ligotées. Chauncey prend une posture d'officiel. Des yeux d'inspecteur. Les chasseurs d'esclaves se tournent vers lui.

— On l'a vu les premiers, déclare l'un d'eux, révélant des chicots clairsemés.

— Ouais, m'sieur. Çui-là, ça faisait un bout de temps qu'on lui courait après, ajoute l'autre.

Un visage constellé de pustules, une haleine à faire peur, même à cinq pas.

— Ça doit être sacrément plaisant de capturer un de ces sales zigotos, hein ?

Chauncey s'approche. Encore. La ruelle rétrécit, il la bloque pratiquement de sa carrure.

— Ouais, m'sieur, mais il a beau être maigre comme un clou, il sait se défendre, répond Pustules.

Chauncey tapote sa botte du bout d'acier de sa canne.

— J'ai remarqué que les paquets d'os sont les plus obstinés.

Chicots hoche la tête.

— Et têtes de mule, en plus. Çui-là, y a une prime de deux mille dollars dessus. C'est pas quelque chose, ça ?

Pustules donne un coup de coude à son compagnon et lance à Chauncey :

— Faites pas attention. C'est un idiot. Non, m'sieur, la prime, c'est juste les dix dollars ordinaires de la police.

Chauncey plonge sa main libre dans sa poche.

— Piano, laissez-moi vous aider.

Il se penche pour regarder le jeune homme, qui leur lance à tous des regards furieux.

— J'apprécie vot' courtoisie, m'sieur, répond Pustules. Mais saloperie... qu'est-ce que diable ?

Chauncey braque son pistolet sur Chicots et sa canne à bout d'acier sur Pustules, qui fait mine de porter une main à sa ceinture. Chauncey lui enfonce sa canne dans la pomme d'Adam. Il tombe à côté de sa proie, suffoqué, la botte de Chauncey sur la nuque.

— Détache-le, ordonne celui-ci à Chicots.

Puis il arme le pistolet.

— Ou je fais sauter ta cervelle de moineau et je laisse ces satanés pourceaux la bouffer pour déjeuner.

Chicots bave une insulte, mais obtempère. Alors Chauncey les assomme, Pustules et lui, avec la crosse de son pistolet, son poing et, pour faire bonne mesure, ses bottes de hussard.

Le jeune Noir crache son bâillon, se frotte les poignets. Observe Chauncey, qui lui déclare :

— Toi aussi tu es un fieffé idiot de t'être laissé prendre. Le Canada n'est pas loin : une croisière en bateau et tu y es. Je te conseille d'y trimballer ta carcasse illico.

Le jeune homme balbutie des remerciements.

— Oh, je m'efforce seulement de faire la fierté de ma sainte mère, comme tout un chacun. Tiens.

Il lui tend deux dollars.

— Allez, fous le camp, prestissimo.

Ce que fait le jeune homme, tandis que Chauncey rengaine son pistolet et se demande combien d'argent il a perdu à jouer les héros depuis quelques jours. Ces satanés esclaves marrons semblent grouiller à tous les coins de rue. Et il ne roule pas sur l'or. Ah, mais elle serait si fière de lui, sa sainte mère, qui n'était pas, évidemment, la même que celle de Heman et Edwin. Non, la mère de Chauncey, c'était Hester, la cuisinière, libérée par son père après avoir donné naissance à son fils, mais elle était restée, la brave femme, endurant la haine de madame Burr à son égard, tandis que monsieur Burr père traitait Chauncey comme son propre fils, ce qu'il était, bien entendu.

Laissant les chasseurs d'esclaves gémir dans la crotte de porc, Chauncey poursuit son chemin. Oui, il le connaît parfaitement, le secret des sœurs Fox. Lui aussi, il se dissimule au nez et à la barbe de tous, comme Heman se plaît à le lui rappeler. C'est la meilleure cachette du monde, meilleure en tout cas que de jouer servilement les imbéciles heureuses comme sa mère, pourtant dotée d'une intelligence acérée, afin de conserver son emploi et son fils. Quant aux sœurs Fox, elles ne font que jouer le rôle qui leur a été dévolu : celui de femmes sans

cervelle, d'innocentes incapables du moindre subterfuge, du moindre calcul, de la moindre ruse.

Enfin : l'Hôtel Barnum. Avec ses cinq étages, son entrée à colonnades et ses petits balcons à chaque fenêtre, il serait remarquable dans n'importe quel village, mais ici, dans cette agglomération d'édifices étourdissants, il n'émerveille que moyennement. Dans le hall, Chauncey se débarrasse de son manteau et met sa canne de côté afin de paraître moins imposant, moins Chauncey-burresque. Tout près, un jeune porteur file un coup de pied discret dans une malle trop lourde. Une domestique astique le sol de marbre. À bonne distance de la trajectoire de la mousse, Chauncey exhume sa *persona* la plus onctueuse :

— Madame, vous ne sauriez pas si ces remarquables dames Fox sont toujours là, par hasard ?

La bonne secoue la tête.

— 'Sont parties.

Chauncey baisse le ton pour lui demander si, en nettoyant leur chambre, elle n'aurait pas, qui sait, saisi une remarque où il aurait été question d'orteils.

— D'orteils ? répète-t-elle à mi-voix. Si c'est des orteils que vous voulez, ma tante tient une maison.

Elle cligne de l'œil, Chauncey la remercie et se dépêche de trouver une autre cible. Tout ce que le porteur a à dire, c'est que les dames Fox étaient gentilles, joviales et qu'elles avaient le pourboire facile. Chauncey fait volte-face. Ah. Là : un homme qui ressemble à une statue vivifiée par quelque dieu païen. Quoiqu'en vérité, quel dieu se donnerait la peine de donner vie à cette figure ? Elle ne signifie absolument rien. L'homme arrose une fougère comme s'il avait fait cela toute sa vie alors que Chauncey sait très bien que ce n'est pas le cas, oh non.

— Alfie, si je ne me trompe ? Pardonnez-moi, votre nom de famille m'est incognito.

Alfie lève des yeux torves.

— C'est Kincaid. Vous me connaissez d'où ?

— Je vous ai vu à la séance des sœurs Fox, en août. J'ai entendu madame Fish vous appeler. Elle semblait se fier *in toto* à votre présence. Pardonnez-moi, je me présente : révérend Chauncey Burr.

Alfie le dévisage, puis accepte la main tendue. Il n'a même pas d'odeur, note Chauncey. Ne sent ni la gomina, ni la mauvaise haleine, ni la sueur, ni la laine mouillée. Le parfait complice. Moi-même, j'aimerais bien en avoir une dizaine, des comme ça, pense-t-il.

— Puis-je vous inviter à manger un morceau, monsieur Kincaid ? Je connais un établissement réputé à un coin de rue d'ici.

Alfie accepte de l'y rejoindre dans une heure. Chauncey ressort en sautillant presque. *Leah, Leah, tu n'es pas la seule à être favorisée par dame Chance !* Car la situation est évidente. Une dispute, un malentendu, et dans les veines d'Alfie, depuis qu'il a reçu son congé, la rancœur coule comme du ciment. N'a-t-il pas à peine réfléchi avant de consentir à ce rendez-vous ? Il doit brûler d'envie de se mettre à table.

— Ah, mars, souffle Chauncey au ciel. Mois si beau, mois si traître.

Chauncey avait raison sur toute la ligne. Alfie crache le morceau, non sans avoir contemplé le menu un bon quart d'heure. Sa tâche, révèle-t-il à Chauncey, consistait à tenir les livres, à compter les recettes, à les remettre à Leah qui se chargeait ensuite de distribuer l'argent aux autres.

— Quelle grippe-sou, celle-là. À l'entendre, elle s'inquiète des dépenses des filles, mais à mon avis, ce qu'elle aime, c'est surtout les surveiller de près, voilà tout.

— Oui, j'imagine très bien, monsieur Kincaid, *you know*, tout à fait.

Chauncey commande encore du vin, encore de ces horribles huîtres. Ne lésine pas sur les dépenses, se garde bien de presser Alfie Kincaid. Le regarde droit dans les yeux, prononce son nom à tout bout de champ ; on dirait une page du manuel de Leah Fox Fish en personne. C'est suffisant. Alfie se fait plus animé, plus volubile. Ce n'est ni le vin, ni le poulet, ni le fricandeau de veau qui coûte la peau des fesses. C'est l'attention accordée à un solitaire qui ne comprend même pas qu'il souffre de la solitude, tellement il y est habitué. Je pourrais aussi bien être

moi-même un demi-dieu, se dit Chauncey devant Alfie, ses joues rougissantes et son râle rocailleux qui pourrait passer pour un petit rire. Chauncey parle de madame Fox Fish avec respect, admiration même.

— Ouais, ouais. Mais celle-là, elle ne tardera pas à vous remettre à votre place, prophétise Alfie en extrayant un débris de sa dent creuse. Je me suis mis en quatre pour elles. J'étais leur homme à tout faire. Loyal comme un valet. Et puis voilà que madame Fish m'accuse de la gruger avec des yeux écarquillés, elle était bourrée d'élixir de laudanum à ce moment-là. Elles ont des migraines à se coucher en pleurant, toutes les trois.

— Vraiment ? Je retiens mes sanglots. Mais cela doit être difficile pour des dames aussi honorables de vivre si... exposées. Pas commode pour vous non plus, monsieur Kincaid, de composer avec leur naturel féminin, leurs volontés frénétiques.

— Elle va revenir me chercher. Là-dessus, vous pouvez me croire.

— Je vous crois. Encore un peu de vino ?

— Quand elle m'a jeté aux ordures, je me suis offert à l'Hôtel Barnum. Pas que j'aime particulièrement ça... Allez, jusqu'au bord.

Il indique son verre. Chauncey verse toujours. Alfie parle encore :

— Pas besoin d'avoir un cerveau pour faire ce travail. Arrosez cette plante. Soulevez ça.

Jusqu'ici, Alfie n'a pas manifesté le moindre intérêt pour les intentions de Chauncey ni pour sa profession. Il devait tout de même se douter que des questions plus pointues allaient accompagner les gâteaux à la crème, le brandy et les cigares. Chauncey attaque :

— Les médecins de Buffalo ont déniché une certaine dame Patcheon qui sait faire claquer ses rotules fortissimo en les déboîtant à répétition.

— Mais vous, vous misez sur les orteils.

Surpris, Chauncey a un haut-le-corps.

Alfie lape son vin et se fend d'un autre râle hilare.

— Je sais de quoi il retourne. J'ai assisté à votre représentation. « Imagination, visions de fantômes et tempérament de génie », c'est bien ça ? Pas le plus mauvais spectacle que j'aie vu.

— Je vois. Perfecto. Mes conférences, vous voulez dire.

Chauncey se penche en avant.

— Poursuivez allégretto, monsieur Kincaid. Je suis tout ouïe.

— Elles m'ont pas mis dans le secret de tout. Et je les ai jamais surprises en train de faire... des choses indélicates.

Chauncey le dévisage. Ce n'est pas un mensonge. Comme il est sans cesse obligé de se mentir à lui-même, il les repère à une lieue.

— Et les autres, euh, employés ? Ceux qui ont, comme vous, offert leurs services, leur loyauté et leurs compétences aux sœurs Fox ou à leurs alter ego ?

— Leurs alter ego ? Comme les Post. Ou Machteld, leur bonne ? Comment voulez-vous que je le sache ?

— Non, je vois le topo, prétend Chauncey qui se retient à peine de jubiler.

— Sauf qu'elle préférerait être pendue, la Machteld, que de daigner converser avec qui que ce soit... d'autre que les Post, je veux dire. Dommage.

— Je vois. Monsieur Kincaid... Alfred. Vous avez beaucoup côtoyé cette famille. Il doit bien y avoir quelqu'un qui est au courant. Qui pourrait avoir envie de révéler... qui a vu de ses yeux vu... Vous comprenez, Alfred, que ce n'est jamais bien de soutirer de l'argent aux malheureux, jamais moral ?

— Le bien et la moralité n'ont pas grand-chose à voir là-dedans.

— Bien sûr, maestro, se hâte d'acquiescer Chauncey.

Il a fait un faux pas. La moralité ? La vertu ? Ces choses existent à peine pour quelqu'un comme Alfie Kincaid. Rendre la pareille, voilà ce qui l'intéresse. Effectivement, il élude les questions de Chauncey au sujet de ce qu'il faisait d'autre pour les dames Fox, à part leurs comptes. L'homme n'est pas brillant, mais pas idiot non plus, peut-il constater. Car l'espionnage — et Chauncey a maintenant

la certitude qu'il se procurait de cette façon des renseignements sur les morts pour le compte des petites sœurs — pourrait valoir à Alfie des démêlés avec la loi. Voilà pourquoi Chauncey doit recourir à toutes ses ressources, à plusieurs verres de brandy hors de prix et à de nombreuses promesses de ne jamais prononcer le nom d'Alfie Kincaid avant de lui arracher le nom de l'unique membre de la famille Fox qui pourrait lui être d'une quelconque utilité.

— Sauf qu'il faudrait vous rendre à Arcadia, c'est clair, ajoute Alfie avant de lécher la crème de sa tarte feuilletée.

CHAPITRE 18

— Vous avez été trahies, alors ? demandai-je à ma patiente. Par qui ? Quelle parenté pourrait bien faire une chose pareille ?

— Devinez.

— Je n'aime guère les devinettes. Je vous l'ai dit... Ce n'était pas votre père, au moins ?

— Bonté divine, jamais de la vie !

— Katie ? Demeurait-elle à Arcadia à cette époque ?

— Non. Elle séjournait chez les Greeley, à Turtle Bay, quand le *Times* a publié les révélations. Nous y étions allées nous aussi, Mère et moi, pour une brève visite depuis Rochester. Et comment Katie aurait-elle pu nous trahir ? Elle nous aimait, sans compter qu'à l'époque, elle croyait dur comme fer en sa propre magie. Je me souviens même qu'elle a démenti les révélations avec une telle énergie devant les Greeley qu'elle a failli me convaincre de sa version des faits.

— Et les Greeley, vous ont-ils envoyées promener quand même ? C'est ce que j'aurais fait. Avec armes et bagages, voilà.

Elle sourit.

— Non, Mary Greeley comptait à l'époque parmi nos ardents défenseurs, surtout de Katie, elle qui ne pouvait toujours pas la sentir. Horace aussi nous

soutenait encore, même si je le soupçonnais de douter du bien-fondé de sa relation avec nous.

— Il avait peut-être du bon sens, après tout.

Cela la fit sourire et elle répondit :

— Les révélations ont mis Leah en rogne, bien entendu. Moi, cela ne me dérangeait guère. Notre petite farce avait pris de telles proportions qu'elle n'allait pas se laisser écrabouiller si facilement, ni par des parents jaloux, ni par Burr et ses semblables. Ni même par des preuves, en vérité, peu importe leur forme ou leur taille.



— Non, Amy, n'allume pas l'amadou, ordonne Leah, regrettant immédiatement son ton cassant.

Mais elle se rassure : comme Amy Post est quaker, jamais elle ne jugerait ou condamnerait Leah pour un simple accès de mauvaise humeur. Ni pour rien au monde, d'ailleurs. Leah se redresse dans son lit. Laisse Amy tapoter les oreillers. Le soleil se couche et ce n'est qu'à cette heure que Leah s'éveille. Elle est revenue de Buffalo transformée en créature nocturne. Du feu court dans ses veines. La lumière lui martèle le crâne. Le vertige l'assaille. Et sa pauvre âme. La nuit dernière, elle s'est détachée pour flotter au-dessus de son lit et observer le corps allongé là, son abondante chevelure châtain aux reflets d'argent, son front buriné par les soucis, ses épaules fatiguées de porter le poids de sa famille. Quelle belle femme pourtant, a observé son âme. On ne lui donnerait jamais ses trente-six ans. Pour mieux l'oublier, Leah n'a parlé à personne de cet incident, pas même à Amy. L'idée que son âme fasse des sorties d'essai lui donne la chair de poule. Elle n'a pas la moindre envie de contempler l'éventualité de sa mort en plus de celle de tous les autres. Cela devrait suffire, tout de même.

Amy mesure plusieurs gouttes d'élixir qu'elle lui tend. Cela a un goût d'hellébore, de baume du Pérou aussi : ce cher Isaac ne cesse de peaufiner ses remèdes. Leah offre à Amy sa gratitude.

— Et à ton Isaac aussi. Tous les deux, vous avez tenu bon durant ces jours difficiles.

Contrairement à Mère et Margaretta, manque-t-elle d'ajouter. Elles sont parties rejoindre Katie au Morne Manoir. Tout ça parce que Katie a menacé de se noyer dans les eaux scintillantes de Turtle Bay si elle devait passer un moment de plus seule avec Mary Greeley.

— Ignorez les lettres de Katherina, leur a conseillé Leah. Elle se laisse aller à ses tendances dramatiques, comme toujours. Et j'ai tant besoin de vous ici.

Mère et Maggie sont parties quand même. S'il est vrai qu'elles l'ont quittée avant la trahison, avant que Leah tombe malade sous le choc, elle ne peut s'empêcher de se sentir abandonnée.

— Vous avez bien raison, lui a dit Lemira Kedzie, amie et confidente d'Amy, et maintenant de Leah, semble-t-il, qui s'est gentiment offerte pour se charger des séances de Leah pendant sa convalescence.

Offre que, tout aussi gentiment, Leah a refusée. Quant à Calvin, eh bien, il passerait chaque minute de sa vie à ses côtés si Leah le laissait faire, mais elle préfère qu'il ne la voie pas dans cet état. De toute façon, il semble avoir lui aussi besoin de repos ces jours-ci, comme si la force virile et la vigueur de la jeunesse lui faisaient défaut. Alfie se glisse dans la chambre et pose sur la table, à côté d'Amy, une brioche et une pile de journaux. Avant de lui tendre un télégramme encore plié. Ce cher Alfie. Leah ne s'était jamais vraiment aperçue de son utilité jusqu'à ce qu'il ne soit plus là.

— Merci beaucoup, lance-t-elle, mais Alfie est déjà parti.

Cela fait trois semaines qu'elle lui a écrit pour lui demander un pardon qu'il lui a accordé, bien qu'elle ne se souvienne plus exactement de ce qu'il a répondu. Sans doute que ses accusations n'étaient qu'une erreur compréhensible en raison de ses nombreux adversaires, de l'abondance en ce monde des jaloux et des traîtres. Elle a augmenté son salaire, bien entendu, lui a même offert l'argent qu'elle l'avait accusé de lui avoir volé à New York et qu'elle a retrouvé dans son réticule beaucoup plus tard, précisément là où elle s'était alors souvenue de l'avoir mis en sécurité.

Amy approche une lampe pour parcourir les quotidiens. Les mensonges de Ruth y sont-ils imprimés quelque part ? se demande Leah. Cette virago. Cette damnée salope. Oui, Ruth Culver a dépassé les bornes au point de pousser Leah à penser des injures. Leah n'ose demander à Amy si elle a confronté Machteld, qui est clairement la « servante hollandaise » dont font mention les attaques intéressées de Ruth contre les membres de sa famille. Elle n'ose pas non plus lui montrer le télégramme que vient de lui apporter Alfie et qui vient de New York. De Maggie.

Pas faute Kat, voici ses termes exacts, point final.

— Des nouvelles de notre Horace ? lui demande Amy.

— Non, mais je suis sûre qu'il nous en enverra bien vite. C'est un homme très occupé, Amy chérie.

Amy lance à Leah un regard bizarre ; ce n'est pas de l'exaspération, quand même.

— Oui, bien vite, sans attendre, reprend Leah, Horace réfutera ces dernières calomnies. Mère et les filles sont à sa maison de campagne. Elles servent de médiums à son fils Pickie, ce petit esprit importun. Et de consolatrices à sa femme, Mary, cette... Mary. Il ne pourra se maintenir bien longtemps en terrain neutre.

— Je te l'accorde : c'est un terrain où il est difficile de se maintenir, répond sèchement Amy.

Leah grignote sa brioche en sirotant l'élixir d'Isaac. Rien ne la soulage.

— Une plume, Amy, l'encrier. Maintenant que tu m'as mis Horace à l'esprit, il me semble que je dois... Ah, merci, souffle Leah lorsqu'Amy, sans un mot de plus, lui tend l'écritoire et les accessoires.

Puis Amy se met à ses travaux d'aiguille tandis que Leah compose.

5 avril 1851

Très cher Horace,

Je vous écris pour vous dire que Ruth Culver est obscure, dépourvue de talent et qu'elle en veut au Ciel et aux Esprits pour la célébrité croissante et les remarquables aptitudes que nous avons mes chères sœurs et moi, qu'elle verdit de jalousie quand les journaux nous décrivent comme des « voyantes ravissantes » au « maintien divin » et ainsi de suite, car le visage de Ruth Culver, il faut le dire, ressemble à une pomme flétrie, et tout le monde voit bien que le soi-disant révérend Chauncey Burr est là-dessous et qu'il a certainement fait avaler des mensonges à Ruth comme on gave de restants de table une vieille truie avachie...

Leah lève sa plume. L'encre coule, éclate en fleur noire sur la page. Oui. Ce satané Chauncey Burr. Ruth Culver doit être entrée en contact avec lui d'une manière ou d'une autre après l'échec de son soi-disant exposé à New York. Aucun membre de leur groupe intime n'aurait pu diriger Chauncey vers Ruth. Et Leah qui avait acheté un joli châle à Ruth pour l'empêcher de tomber dans les serres de la jalousie, comme si elle devinait déjà son âme traîtresse. Leah s'appuie les deux mains sur les tempes. Il faut bien que je paie pour ce désastre, oui, au moins en partie, se dit-elle. Je n'aurais jamais dû laisser Katie séjourner avec Ruth pendant la terreur du choléra, l'an dernier. Mais Ruth avait insisté, et Margareta était tombée malade, et j'avais les nerfs en pelote d'épingles, et... que Ruth aille au diable.

Leah relit sa lettre à Horace. La déchire en deux. Elle est formulée en termes trop francs, oui, bien trop honnêtes, trop directs. Amy lève les yeux de sa broderie, mais se dispense de réprimander Leah pour ce flagrant gaspillage de papier.

— J'en achèterai une nouvelle liasse, Amy, ne me regarde pas comme ça.

— C'est juste... juste que je dois sortir maintenant, répond Amy. Lemira et moi, nous allons à une assemblée pour la cause des femmes.

— Doux esprits, encore une assemblée ?

— Oui, chère. Jamais les femmes ne gagneront la lutte pour le suffrage sans tenir d'assemblées. Allons, ne soupire pas ainsi.

— Mais Amy, Amy, ici aussi, la lutte fait rage. Des forces malveillantes s'alignent contre le monde spirituel. Mais tu es très occupée. Cela, je le comprends.

Amy s'assoit sur le lit, à côté de Leah.

— Chère, il faut peut-être s'occuper de chaque monde à son tour. Les esprits vivent dans un monde de justice et d'amour, mais nous, eh bien...

Elle prend les mains de Leah.

— Viens avec Lemira et moi quand tu te sentiras mieux. Tu représenterais un tel atout pour la cause des femmes. Cela ne t'irrite pas de voir la façon dont nous autres, les femmes, sommes traitées comme des enfants simples d'esprit, incapables de toute idée, de toute action originales ? Comme des êtres fragiles et bêtes, dépourvues de volonté, de véritable intelligence ?

Leah réfléchit un instant.

— Oui, c'est humiliant d'être ainsi méprisées et... sous-estimées en raison de notre sexe, sans contredit. Et si jamais les esprits devaient me désertir, je promets de marcher avec vous partout où tu me le demanderas. Mais bien sûr, il faut que je pense à mes sœurs. Elles ont besoin de moi à chaque instant.

— Oui, c'est vrai, bien entendu, souffle Amy avant de remuer les journaux pour laisser le *New York Express* au sommet de la pile, plié juste sur les mensonges de Ruth.

Pourquoi diable Amy ferait-elle une chose pareille ? se demande Leah. Ah, elle ne veut pas que je fléchisse, c'est ça.

Amy se retire en lui suggérant de se reposer, de dormir. Non, c'est de courage que j'ai besoin, décide Leah. Elle repense aux investigations de Corinthian Hall, à la foule de Troy, à Buffalo et ses sceptiques. Remâche toutes les difficultés dont elle a triomphé depuis que son père l'a quittée encore enfant, puis la demande en mariage de monsieur Fish, suivie de l'arrivée criarde de Lizzie dans ce monde, suivie, eh bien... ainsi de suite, et cetera. Leah boit d'un trait une autre dose d'élixir. La migraine cède du terrain. Encore un jour, peut-être deux, et elle sera

de nouveau elle-même. Connais ton ennemi, se dit-elle en tendant la main vers le journal pour relire les lignes déloyales :

Comme je commençais à éprouver des soupçons sur l'origine des esprits, quand on m'a envoyé Katie pendant le choléra, je lui ai demandé si je pouvais l'aider avec les manifestations — nous hébergions aussi d'autres parents chez nous — et Katie a dit oui. Elle m'a dit que quand mon cousin Orville consulterait les esprits, je devais m'asseoir à côté d'elle et lui toucher le bras quand il dirait la bonne lettre.

Leah lit qu'ensuite, Katie a révélé à Ruth qu'elle produisait les coups avec ses orteils ; ce qui vient de Burr, comment ne pas s'en apercevoir ?

Apparemment, même Lizzie, la fille de Leah, était au courant de cette découverte selon laquelle n'importe qui pouvait produire des coups retentissants en faisant craquer ses orteils contre une tête de lit ou, en fait, n'importe quelle surface conductrice : parquet, pattes de table, portes.

Leah lèche un bâton de plombagine et écrit dans la marge : Quand ? À Rochester, quand madame Fish mère y a emmené Lizzie et Katie ? Lizzie est bien connue pour son espièglerie. Et cela n'explique guère les premiers phénomènes, à Hydesville. Tenant sa plombagine prête, Leah parcourt maintenant les instructions détaillées formulées par Ruth sur l'art et la manière de faire craquer ses orteils : il faut d'abord bien réchauffer les pieds, s'exercer ensuite pendant des heures. Il vaut mieux commencer à l'âge où l'on a les orteils jeunes et flexibles. Faire varier la tonalité et le volume des craquements tout en regardant attentivement ici et là, de façon à ce qu'ils semblent venir du plafond ou des murs, de près ou de loin. *Et Katie m'a dit qu'il valait mieux avoir un bambin à table avec moi, et faire croire aux gens que le médium, c'était l'enfant, car ils ne soupçonneraient pas un bout de chou de les tromper.*

Le bâton de plombagine de Leah transperce pratiquement le papier tandis qu'elle écrit : Et les transes alors ? Et les tables tournantes ? Ou le bruit d'un cerceuil qu'on fabrique ? De cloches sonnantes ? Les esprits qui écrivent par la main des autres ? Et le fait bien connu que les femmes sont incapables de ruse et de supercherie en raison de leur fragilité, de leur bêtise, de leur faiblesse et de leur manque d'intelligence véritable ?

Viennent ensuite des sornettes sur la façon de lire l'expression d'un visage. Mais le pire, ce sont les accusations de complices comme la « servante

hollandaise » des Post qui prétend avoir frappé des coups de balai à maintes reprises. Et que penser de Katherina jurant sur la bible que Ruth ment ? Qu'elle ne se rappelle rien de ce qu'elle prétend ? Leah griffonne. Se dit : Ingénieux, le détail de la bible. Katie jurerait sans doute dessus si Leah le lui demandait. Elle met de côté la plombagine avant d'arracher soigneusement du journal l'article qu'elle plie et replie, de plus en plus petit. Et contemple son œuvre. Voici les mensonges de Ruth réduits à l'insignifiance ; à la taille, en fait, d'un cachet de médicament. Elle se demande, en ouvrant la bouche, si ce n'est pas une force mystérieuse qui la guide, qui lui dicte d'avalier ce petit paquet de papier journal et de le faire descendre avec toute la bouteille d'élixir d'Isaac. Se demande si, par hasard, elle ne serait pas tombée sur une forme rare et insolite de magie. Et puis elle ne se demande plus rien, toute à ses efforts pour se frayer un chemin dans une draperie visqueuse et chaude. Quand elle émerge, elle est de nouveau jeune fille, bouillonnante de projets, parcourue d'émotions. Se trouve dans un champ bordé d'une forêt noire qu'elle regarde, transpercée d'étonnement, onduler comme pour mieux se libérer. Forêt vers laquelle elle accourt, quand apparaît son père. Le vrai, John-d'avant. Il soulève son chapeau melon en souriant.

— Ne danse pas la polka avec le Diable comme moi, Leah-Lou. Arrête maintenant, ce serait mieux, écoute-moi.

Leah s'éveille des heures plus tard, l'esprit clair et net. Je vais arrêter, p'pa, pense-t-elle, faisant serment à Dieu et aux esprits de ne plus jamais se livrer à quelque stimulant, alcool ou soporifique que ce soit. Elle ne boira plus désormais que du thé, du café et, à l'occasion, un verre de vin coupé d'eau. Elle ordonnera à ses sœurs de cesser elles aussi d'en abuser. Avec un peu d'encouragements et de fermeté, elles seront sans doute heureuses de le faire. Cette nuit-là, Leah dort bien pour la première fois depuis des jours. Tôt le matin, elle tombe sur Calvin dans la salle à manger.

— Leah ! Tu vas mieux. J'en suis fort heureux, déclare-t-il après s'être amplement raclé la gorge.

— Mes excuses ? Ah, oui, je me porte on ne peut mieux. À la perfection, grâce aux esprits.

Elle est en train de couvrir un petit pain de beurre et de confiture de coings quand Isaac fait irruption dans la pièce, brandissant un télégramme. Hors d'haleine, il lui décrit par le menu la dernière attaque fielleuse de Chauncey Burr.

— Il te vise directement à cette heure. Il t'appelle, pardonne-moi, une femme de mauvaise réputation notoire. J'ai télégraphié à Cleveland. Ce serait trop dangereux de maintenir ton engagement. Avec Ruth et ses...

Le visage ravagé par l'inquiétude, Isaac ne termine pas sa phrase.

— Il est bien possible que cela soit dangereux. Je risque même d'expirer sous tous ces regards scrutateurs mais, cher Isaac, vous savez que je dois confronter ce détestable Burr, et tout de suite.

— Mais nos amis là-bas l'ont placé sous caution en votre nom et...

— Et c'est pour ça qu'il faut que j'y aille. On ne peut pas laisser nos amis l'affronter seuls.

Calvin fait mine de dire quelque chose mais, se ravisant judicieusement, finit par tousser.

— Et Isaac, soyez aimable d'aller me chercher un de vos délicieux toniques pour notre cher Calvin. Franchement, ces jours-ci, je parviens à peine à l'entendre quand il parle.

Quatre jours plus tard, Leah débarque sur les quais de Cleveland. Des dames en bonnets délicats jouent des coudes pour lui serrer la main. Des messieurs moustachus s'inclinent devant elle. Derrière elle, Calvin fait le pied de grue en compagnie de Maria, la sœur de Leah, et de son fils Charlie, trois ans et le tempérament d'un dogue mal dressé. Leah a insisté pour que Maria l'accompagne après s'être avisée qu'il ne serait pas convenable que Calvin l'escorte seul, surtout avec la façon dont il l'enveloppe dans son châle, la regarde ou prononce à tout bout de champ son nom comme un charme incantatoire.

Pendant que Calvin descend leurs bagages, Leah observe les expressions qui l'entourent, ne capte pas un brin de défaveur. Pourtant, quelque chose cloche. Mais elle balaie ce souci une fois que le comité d'accueil lui a exprimé ses remerciements pour avoir ouvert les portes du monde spirituel, ainsi que son horreur concernant les calomnies du révérend Burr et ses démonstrations de

charlatanisme. Au sujet des accusations de Ruth Culver, pas un mot. Une dame s'exclame :

— Que vous êtes calme, lisse comme un miroir. Moi, à votre place, je friserais la crise de nerfs !

Une autre déclare qu'elle demanderait à son mari de provoquer Burr en duel. Une troisième, la mieux vêtue, intervient :

— La violence ne règle pas grand-chose. Il faut publier une réfutation de ce monsieur Burr. Le détruire à coups de plume.

Leah lève une main gantée.

— Mesdames, si vous aviez traversé la moitié des adversités qui furent mon lot, vous ne vous étonneriez pas que personnellement, les propos de mes ennemis à mon encontre m'indiffèrent on ne peut plus.

À ces mots, une bourrasque écarte les pans du bonnet de Leah, faisant de son visage une fleur comique. D'une tape, elle remet l'ourlet à sa place.

— Si nous nous hâtions ? Le ciel refuse de coopérer.

Le groupe la guide jusqu'au fiacre qui l'attend, Maria et Charlie sur les talons. Calvin est resté au bord du quai pour se colleter avec les bagages. Une valise bascule, Calvin se précipite pour la sauver des eaux, puis disparaît de la vue de Leah, qui pousse un soupir de soulagement lorsqu'elle aperçoit sa silhouette redressée, victorieuse, la valise à la main.

— Quel air inquiet tu as pris quand je suis tombé, lui dit-il plus tard avec un ricanement rauque.

Ils se délassent dans leurs chambres à la Maison Dunham avant l'arrivée de leurs premiers visiteurs. Maria et Charlie font la sieste en dépit du fracas des calèches et des charrettes en bas, malgré le tohu-bohu étouffé de la taverne voisine. L'orage a battu en retraite et cette journée de printemps se fait clémente. Leah lève les yeux du secrétaire. Elle vient de terminer une lettre et cherche un buvard.

— La boîte aux lys, cher Calvin, franchement, elle aurait pu couler jusqu'au fond. Et alors, qu'aurions-nous fait ?

— Mais je la surveillais de près, Leah, comme toujours, répond Calvin d'une voix plus sèche, plus nasillarde qu'à l'accoutumée.

— Tout ce que je veux dire, mon cher, c'est que la perte de cette boîte serait notre perte.

Calvin soupire, écarte une boucle de son œil. Leah le trouve encore séduisant même si, en vieillissant, il n'est plus que le spectre de ce qu'il était jeune homme. Dans vingt ans, sa bouche généreuse sera réduite à une balafre, sa mâchoire carrée enveloppée de graisse. Pense à lui comme ça, se dit-elle en lissant le jabot compliqué de sa robe turquoise et saumon tandis que Calvin s'appuie des deux mains pour se lever et aller répondre à la sonnette.

Le visiteur, leur premier à Cleveland, est monsieur Joel Tiffany, avocat, spiritualiste et abolitionniste, les cheveux relevés à la Pompadour, le profil taillé en pointe. Monsieur John Gray, éditeur du *Cleveland Plain Dealer*, ne tarde pas à se joindre à lui. À l'exception d'une chemise et d'un col blancs, il est entièrement vêtu de noir, comme si la vie n'était faite que pour porter le deuil. Ces singuliers costumes assortis suivent la dernière mode, que Leah trouve terne et n'approuve pas du tout. Elle verse le thé. Assure messieurs Tiffany et Gray de l'arrivée très prochaine de Katherina et Margaretta à Cleveland. Leur décrit toutes les manifestations remarquables qui se produisent, si déroutantes.

— Et l'on m'a assurée, messieurs, souligne-t-elle, que vous n'êtes ni l'un ni l'autre du genre à prêter attention aux ragots, aux mensonges ou à la jalousie de quelque parente éloignée comme cette Ruth Culver, à qui nous ne sommes pas vraiment liées par les liens du sang, mais par ceux du mariage.

En entendant prononcer le nom de Ruth, messieurs Tiffany et Gray s'agitent nerveusement et se mettent à débiter des platitudes. Leah lève la main.

— Je comprends bien vos inquiétudes et je vous demande pardon, mais il me fallait aborder cette question. J'ai tellement horreur des non-dits qui s'accumulent dans une pièce comme la fumée d'un cigare de mauvaise qualité.

Les éminents messieurs sont bien d'accord avec elle. Ne tarissent pas d'éloges pour sa franchise, les tournures expressives qu'elle utilise. Leah leur octroie son sourire à fossettes avant de leur demander s'ils se sont forgé une opinion au sujet des esprits. Le distingué monsieur Tiffany conjecture que les esprits n'attendaient que cette époque de découvertes et d'invention.

— Car l'esprit humain se trouve à son zénith, jamais il n'a été aussi à même de comprendre des phénomènes d'une telle complexité.

Le respectable monsieur Gray, quant à lui, émet l'hypothèse que les esprits se servent de la forme des dames Fox comme d'un catalyseur. Leah prend une expression offensée. Écarlate, monsieur Gray lui fait ses excuses.

— Se servent, c'est-à-dire, de leur forme intérieure. De leur sensibilité supérieure... ou quelque chose de ce genre.

Monsieur Tiffany s'éclaircit la gorge.

— Je regrette de vous informer que les calomnies de Burr en ont contaminé plusieurs, tout comme le, euh, témoignage de cette Ruth Culver, qui...

— Ruth Culver, Burr l'a mise dans sa poche, de toute évidence, et dans son portefeuille par la même occasion, l'interrompt Leah. Sinon, je ne vois vraiment pas quelle autre méthode il aurait pu employer pour séduire son... esprit.

Monsieur Gray se hâte de répondre :

— Burr a formulé l'idée risible selon laquelle vous et vos sœurs portez un mécanisme dissimulé dans... votre personne, c'est-à-dire vos vêtements. Il dit même que cela doit être très pratique de porter des jupes aussi, euh, couvrantes.

Monsieur Tiffany lève les mains en signe de résignation devant les paroles inconvenantes de monsieur Gray. Leah daigne sourire.

— Eh bien, il n'a qu'à enfiler jupes par-dessus jupons pour faire l'expérience personnelle des délices associées à l'habillement féminin.

Ce qui fait glousser monsieur Tiffany. Enhardi, monsieur Gray poursuit :

— Il a suggéré, lui ou un autre, que ce mécanisme est doué de l'intelligence nécessaire pour répondre correctement aux questions posées soit verbalement, soit juste mentalement.

— Quelle hypothèse idiote. Une telle machine à calculer serait si gigantesque qu'elle ne tiendrait pas sous un tipi, encore moins sous nos jupes.

Sourire émerveillé de monsieur Tiffany.

— Madame Fish, vous êtes véritablement d'une intelligence remarquable. C'est ce que tout le monde dit.

— En vérité, je ne me suis jamais considérée ainsi, répond Leah.

Ce n'est pas de la fausse modestie. Elle ne s'est jamais trouvée intelligente, remarquablement ou autrement. Le fait est que Leah s'est aperçue, à sa grande surprise, que la plupart des gens sont vraiment bêtes.

— Mais je dois dire, cher Joel... Puis-je vous appeler Joel ? Voyez-vous, j'ai passé tellement de temps en compagnie de la Société des Amis que j'ai adopté leurs façons de faire.

Monsieur Tiffany déclare qu'il serait ravi qu'elle l'appelle Joel. On dirait maintenant qu'ils se connaissent depuis des années.

— Reprenons. Je dois dire que votre adhésion vous situe en compagnie de nombreuses personnes de qualité, les plus haut placées... Calvin ?

À ce signal, Calvin, assis à l'écart, va chercher la boîte aux lys qu'il ouvre, révélant une épaisse liasse de lettres dont il lit des extraits à ces admirables gentlemen, à cette dame d'exception.

« ... sans le moindre doute, les coups ne sont produits par aucune forme humaine. »

« Ma vie en a été transformée. Je suis emplie de joie devant cette preuve de l'Éternité... »

« Les dames Fox sont pourvues d'une moralité irréprochable et d'une excellente réputation. »

« Jamais je n'ai rencontré une femme aux buts aussi nobles que madame Fish... »

Calvin leur fait maintenant la lecture d'une lettre envoyée par madame Patcheon, celle dont les genoux craquent. Elle y fait part de son vif désir d'entendre elle-même les esprits. Assure que les coups favorisés par les sœurs Fox ne ressemblent en rien aux bruits légers et flagrants qu'elle arrive à produire. Vient ensuite les médailles gravées. Calvin les distribue à la ronde. Des gens y escaladent des échelles célestes. Des esprits réconfortent les vivants. Des enfants en grand nombre s'agglutinent en nuages baignés de rayons. On sourit. On rit. Les médailles sont couvertes d'inscriptions remerciant Leah et ses sœurs pour tout ce qu'elles ont fait. Comme dernière lecture, une lettre anonyme confirmant que madame Ruth Culver a bien été rétribuée par le révérend Burr pour ses mensonges, vraisemblablement de trente pièces d'argent. Calvin range le tout dans la boîte. Ses mains s'attardent sur les lys entrelacés gravés sur le couvercle.

— Impressionnant, commente monsieur Gray.

— De tels témoignages sont admissibles par n'importe quel tribunal, renchérit monsieur Tiffany.

Une bonne heure plus tard, Calvin répète sa lecture, cette fois-ci devant un public d'une vingtaine de visiteurs qui entrent à flots continus et emplissent maintenant les moindres recoins de la suite des Dunham. Murmure approbateur lorsque Calvin a terminé. Quelques applaudissements, même. Leah remue dans son café un quatrième morceau de sucre. Sans ses sœurs à conseiller, elle peut accorder à ses visiteurs plus d'attention que d'habitude. Ils n'ont rien de remarquable. Ressemblent beaucoup, exactement même, à tant d'autres clients rencontrés récemment. Leah repose sa cuiller. Voilà, c'est ça. Cette uniformité. Voilà ce qui la tracassait tout à l'heure, sur le quai. Oh, les noms varient, les visages, les vêtements. Mais à peine. Un peu comme si les mêmes acteurs changeaient de costume pour jouer plusieurs personnages dans une pièce de boulevard. Elle cherche le visage de Calvin. Il n'est pas un automate équipé d'une tête oscillante

et de phrases toutes faites, agréablement sentimentales. Il est vrai. Réel. Elle note qu'elle va devoir le rappeler à l'ordre, car il récite ces lettres comme un perroquet. Lui dire d'y mettre plus de verve, plus de nerf. Se rappelle de ne jamais se trouver seule avec lui dans un espace intime.

Le lendemain soir, Leah marche seule dans les rues de Cleveland, enveloppée dans un châle emprunté à madame Dunham dans le but de passer pour une femme si quelconque qu'elle n'a pas besoin d'être escortée la nuit. Calvin est souffrant, tout comme Charlie, le petit de Maria, ce qui dispense également cette dernière de se rendre utile. Leah s'arrête devant l'entrée du Melodeon, une salle de spectacle. Le « révérend Burr » y est représenté plus grand que nature, ses bras massifs largement ouverts. Trois femmes aux cheveux sombres, à l'expression stupide, tremblent devant lui avec ensemble. Leur queue de renard dépasse de sous leurs jupes. Vraiment dommage, ce nom, doit admettre Leah, tentée d'expédier la pancarte dans l'autre monde d'un bon coup de pied.

Elle consulte sa montre de gousset. La représentation va durer encore une heure. Elle marche jusqu'à l'hôtel où ce fameux Burr et son frère sont descendus. Le hall d'entrée sent le cigare, le phénol et le camphène. Dans la vie comme en musique, le synchronisme est essentiel, se dit-elle. Elle attend donc, attentive, jusqu'à ce qu'elle remarque un candidat prometteur : le maître d'hôtel, un homme âgé à l'expression lasse, blasée, au dos voûté. Leah l'observe descendre prudemment l'escalier qui mène aux chambres des clients, portant dans ses mains gantées un plateau couvert d'une cloche. Il s'introduit dans les appartements des frères Burr au moins une fois par jour, lui révèle-t-il lorsqu'elle l'interroge sur ces célébrités. Il leur monte leur repas après leurs conférences-démonstrations.

— Les conférences qui visent à discréditer les sœurs Fox ? Quel gentleman songerait à prendre la parole en public contre une veuve respectable et deux innocentes jeunes filles ? s'étonne Leah. Ces dames ne peuvent lui rendre ses attaques sur la place publique. Ni lui demander réparation. Il profite d'un avantage absolu.

Le maître d'hôtel, il est d'accord. Dans son temps, Burr aurait eu à répondre en duel de son impertinence.

— M'sieur Burr, il donne des bons pourboires, je dois dire... ah, mais pas autant que vous, m'dame, remarque-t-il en empochant le billet plié que Leah lui a enfoncé dans la main.

Le lendemain matin, peu après le petit déjeuner, Leah offre le témoignage du maître d'hôtel à monsieur Gray dans les bureaux du *Cleveland Plain Dealer*. Ensuite, elle rend visite à l'avocat, monsieur Tiffany. Lui déclare que puisqu'il ne s'est pas encore trouvé de gentleman prêt à provoquer Burr en duel (citation du maître d'hôtel), on dirait qu'il ne reste pour ainsi dire que la loi pour défendre leur honneur.

Un éditeur, un avocat. Quel parfait duo à mes côtés, se dit Leah, qui ne se souvient pas d'avoir jamais été aussi satisfaite.

CHAPITRE 19

— Je vous en remercie, me dit ma patiente en saisissant le pot de Crème miracle pour les mains au néroli et à la rose de Mrs Howe. Mais en quel honneur ?

— Pas besoin d'occasion, ma caille. Ce n'est qu'un menu présent. Les petits cadeaux, je l'ai découvert, égayaient souvent les derniers jours de mes indigents. Sans compter qu'il vaut mieux se présenter devant le Créateur dans le meilleur état possible.

— Eh bien, oui.

Elle examina le couvercle, puis me montra le Tonique du D^r Noble pour tous les tracas féminins (c'était la seule forme sous laquelle j'avais trouvé du laudanum ce jour-là).

— Ah, la voilà, et ici aussi.

Les images imprimées sur le couvercle de la crème et l'étiquette du tonique se ressemblaient effectivement beaucoup avec leurs grandes demoiselles aux larges épaules, au chignon bouffant, à la taille de guêpe, vêtues de jupes étroites relevées jusqu'aux chevilles. Nous discutâmes quelque temps de cette nouvelle femme distinctement américaine, à savoir moderne, maîtresse de son destin, du genre à aller au collège, à choisir elle-même son mari, à jouer au tennis, à grimper sur ces fameuses bicyclettes.

— Et elle ne trouverait pas romantique du tout qu'un soupirant l'emmène au cimetière pour étudier les plans de sa tombe, déclara ma patiente.

— J'imagine que non, mais c'est tout de même une idée fort pratique, signe que le prétendant s'inscrit dans la durée. Votre Elisha a-t-il...

— Il se présentera quand je le voudrai, lança-t-elle brusquement telle une enfant boudeuse. Pas une minute avant.



Elles se glissent dans la Maison Dunham à l'improviste, sans se faire annoncer : Maggie, Katie et madame Lemira Kedzie, leur nouvelle confidente. Lemira est plus mince que lors de leur première rencontre, chez Amy et Isaac, il y a trois ans. Mais elle empile toujours ses cheveux noirs en chignon sur le dessus de son crâne. Maggie lui trouve toujours une allure de pivert avec son nez considérable et ses hochements de tête constants. Elles sont encore toutes les trois en tenue de voyage : chaussures robustes, cape ample, bonnet et voilette à moitié rabaisée, question de mieux passer inaperçues pour l'instant parmi les quelque trente visiteurs qui encombrant la suite de Dunham.

— C'est toute une surprise que nous allons lui faire, n'est-ce pas ? chuchote Lemira à l'oreille de Maggie.

— Oh oui, c'est sûr, répond Maggie à mi-voix, rassemblant toute son audace, étouffant sa peur.

Peur de quoi ? Elle est presque une grande personne, elle sait prendre des décisions. Lemira ne l'a-t-elle pas dit ? Ne dit-elle pas que les femmes sont tout aussi capables que certains hommes ?

— Chers amis, lance Leah depuis le canapé sur lequel elle trône. Avant l'arrivée des esprits, j'aimerais que mon cher associé Calvin Brown vous lise la dernière édition de l'illustre journal de notre cher et distingué monsieur Gray, le *Cleveland Plain Dealer*.

Maggie se déplace pour mieux voir Calvin qui se redresse, s'éclaircit la gorge, lève le quotidien et lit :

— Une source à l'emploi de l'hôtel où résident messieurs Burr nous a révélé que Burr et son frère, qui usent abondamment de cataplasmes et de sels de bain pour leurs orteils gonflés et sanguinolents, s'étonnent souvent de ce que les sœurs Fox parviennent à obtenir des bruits et des coups de manière si continue et sans effort apparent. Ce qui ne nous surprend guère, nous qui avons été témoins de l'accrochage entre monsieur Burr et la digne madame Fish, l'aînée du trio de spirites, puisque, nonobstant les parodies de Burr ou les railleries des ignorants bourrés de préjugés de notre ville contre les phénomènes qui entourent les sœurs Fox, la cause spiritualiste gagne du terrain de tous côtés. Le mois dernier, notre ville ne comptait pas cinquante partisans ; ils sont aujourd'hui plusieurs centaines, parmi lesquels nos meilleurs cerveaux.

La lecture de Calvin s'achève dans les applaudissements et les acclamations discrètes. Ce n'est qu'alors que Leah entame la séance, fermant les yeux et tapotant des doigts comme si elle captait une musique céleste. On tire les rideaux, on mouche les lampes et les bougies.

Un coup. Un autre. Très légers. Chétifs, même. La joue de Leah se contracte. Elle grimace. Maggie aussi, intérieurement du moins. Encore heureux que personne d'autre dans cette pièce obscure ne partage les critères d'excellence de Maggie en matière de coups. Avec une concentration respectueuse, les visiteurs écoutent plutôt Calvin interpréter la tablette alphabétique. L'esprit qui discourt semble être Benjamin Franklin, un vieil habitué sur qui l'on peut toujours compter. Calvin annonce des lettres et des mots qu'un homme entièrement vêtu de noir, tel un obélisque ambulant, transcrit sur une ardoise au fur et à mesure.

— Vous avez bien entendu, monsieur Gray ? lui demande Calvin.

— Très bien, bénis soient les esprits, répond ce dernier avant de lire son ardoise : *Ruth. Ment. Menée par Burr.*

— Par la Terre spirituelle ! s'exclame Leah. Monsieur Franklin a-t-il autre chose à dire ?

Laborieusement, les coups épellent : *Burr. Fraude. Tribunal. Médisance.*

— Médisance ? Qu'est-ce que... relève Leah.

— Monsieur Franklin voulait sans doute dire « médisance » ? suggère Calvin en se tapotant la bouche avec un mouchoir. Que ces médisances contre Leah ne doivent pas rester impunies.

Katie pince le poignet de Maggie, qui réprime un gloussement. Comme elles sont passées maîtres en répression, elle ne laisse échapper qu'un son à peine audible qui ressemble au froufrou d'une crinoline. La tête de Leah pivote.

— Les filles ? Margaretta ? Katherina ? Chères enfants, êtes-vous là ?

Lemira les pousse en avant. Quelqu'un tire les rideaux, l'après-midi se répand dans la chambre. Émoi des visiteurs.

— Les voilà, les célèbres petites filles, en personne !

— Cela va recharger la pile spirituelle.

— Bienvenue, douces enfants.

Douces enfants ? *Petites* filles ? Bien qu'elle aille sur ses quinze ans, on peut encore appeler Katie ainsi. Mais Maggie ? Elle en a presque dix-huit. Les jeunes ne vont pas tarder à tomber à ses pieds comme des pommes. En fait, Katie et elle ne parlent pratiquement que de leurs prétendants ces jours-ci.

— Et vous, Lemira, quelle charmante surprise, lance Leah d'une voix qui trahit tout sauf la surprise. Et où se trouve ma chère mère ?

— Madame Fox était complètement épuisée après son séjour chez les Greeley, répond Lemira, c'est pourquoi nous, je veux dire Amy, Isaac et moi, nous avons trouvé mieux qu'elle reste à Rochester pour l'instant et que ce soit moi qui accompagne les filles.

— *Vous* avez trouvé ? Mes esprits, comme c'est prévenant de votre part.

Après le départ des visiteurs, Leah, en proie à une rage fulgurante, fait les cent pas dans la pièce. Un plateau à cartes qui s'est pris dans sa manche dégringole sur le tapis. Calvin rassemble les cartes de visite, offre un sourire anxieux que Leah ignore. Maggie serre bien fort la main de Katie. Maria et le petit Charlie se sont dépêchés de sortir avec les visiteurs. Calvin demande maintenant la permission de se retirer, prétextant la fatigue. Et Lemira ? Elle hoche la tête encore et encore, comme si Leah se comportait de manière tout à fait raisonnable au lieu de crier :

— Accompagner les filles à Cincinnati, Lemira ? Toute seule ? Franchement... je n'arrive pas à comprendre que vous ayez fait ça, vous, une amie ? Vous êtes bien une amie ?

— Mais oui. Je suis votre amie la plus dévouée, Leah. Là n'est pas la question...

— C'est exactement ça qui est la question. Exactement ! Je suis trahie.

Leah se plante devant Maggie et Katie.

— Par toi, Margaretta, mais surtout par toi, Katherina.

— Je n'ai rien dit à Ruth. Rien ! Je m'en souviendrais ! crie Katie. Combien de fois dois-je le répéter ?

Leah regarde Maggie et Katie en se tordant les mains ; pas de désespoir, remarque Maggie, plutôt comme pour se retenir de les gifler toutes les deux.

— Je vais télégraphier à Mère, annonce Leah. Oui. Voilà ce que je vais faire. Vous êtes parties sans sa permission et avec cette, cette femme !

— Lemira, lui rappelle celle-ci.

Leah jette aux deux filles un regard mauvais.

— Mère viendra vous corriger.

— M'man va venir ici ? rétorque Maggie.

Leah prend plusieurs grandes respirations, puis se force à sourire.

— Oh, vous faites des choses comme ça et après vous me jetez tout sur les épaules. Allons, cette femme ne peut pas « s'occuper » de vous deux. Ni d'une manière ni d'une autre. Elle ne vous connaît pas aussi bien que moi.

Maggie se tourne vers Katie. Entre elles deux flotte l'intuition que ce n'était peut-être pas une si bonne idée, après tout. Lemira est venue les voir à Rochester peu après leur retour de chez les Greeley, s'est offerte pour leur servir d'imprésario, leur a expliqué qu'elle n'avait pas mis longtemps à deviner que les esprits avaient souvent besoin d'un coup de main ou deux ; qu'ils n'arrivaient pas toujours à se manifester tout seuls.

— Mais pourquoi les clients devraient-ils en être déçus ?

Pourquoi, en vérité ? s'était demandé Maggie. Et pourquoi argumenter avec Lemira ? Une femme connue pour sa piété, sa dévotion, sa droiture. Abolitionniste et suffragette convaincue, tout à fait comme leur chère Amy Post. Et Lemira n'a rien du mauvais caractère de Leah. Elle leur a même garanti une meilleure répartition de l'argent. Promis la liberté d'aller à des fêtes, des soirées dansantes, de boire du champagne au petit déjeuner si ça leur chante, habitude que Leah s'est empressée de critiquer.

— Et ne vous inquiétez pas, avait ajouté Lemira. Je me charge de convaincre entièrement votre sœur.

Mais il y a encore loin de la coupe aux lèvres. Cela fait maintenant une bonne demi-heure que les deux femmes, Leah et Lemira, discutent âprement, ignorant les filles. Pour quoi diable nous prennent-elles ? se demande Maggie, perchée sur le canapé avec Katie. Des ornements de tapisserie ? De jolies fleurs brodées en deux dimensions sur lesquelles tout le monde n'a qu'à s'asseoir ? Bonté divine, elle aurait tant besoin d'un rafraîchissement. Tout ce qu'elle trouve, cependant, c'est une tasse de café au brandy oubliée. Il est tiède, mais c'est mieux que rien. Katie et elle se l'échangent sans mot dire. Quelques instants plus tard, Leah se dresse au-dessus d'elles, Lemira sur les talons.

— Lemira et moi, nous nous sommes mises d'accord pour entendre votre opinion sur la question.

— Notre opinion ? répètent Maggie et Katie à l'unisson.

— Oui. Lemira m'a parlé de votre désir de faire cette tournée à Cincinnati avec elle. Elle dit que vous n'avez aucun scrupule à me laisser affronter toute seule notre pire, notre plus diabolique ennemi, cet obscurantiste écervelé de Chauncey Burr.

— Je n'ai jamais dit ça, j'ai... commence Lemira.

— Libre à vous d'y aller avec elle, évidemment. Je n'ai d'autre droit sur vous que l'amour sororal et une affection profonde. La vérité, c'est que Cincinnati vous réserve un triomphe. Elle est déjà pleine à craquer de partisans et on y compte plus de médiums que dans toute autre ville. Les célèbres sœurs Fox y seront reçues à bras ouverts... Enfin, deux d'entre elles.

Leah se tourne maintenant vers Maggie.

— Mais n'oubliez pas que là où résident de nombreux partisans se trouvent aussi des ennemis en nombre égal, de ceux qui aimeraient nous voir couvertes de plumes et de goudron ou rôties à petit feu, troussées comme des oies de Noël. Et Cincinnati, qui n'est pas bien équipée en policiers, est connue pour ses mouvements de foule. Or tu sais bien, Margaretta, que tu ne supportes plus les foules depuis que je t'ai tirée de ce mauvais pas, à Troy.

Maggie sirote le café au brandy qui est vraiment très froid, vraiment très mauvais.

— Pardonne-moi, Margaretta, poursuit Leah. Mes esprits, comme je m'en veux. Je n'aurais pas dû parler de foule. Seulement, la malchance nous frappe lorsque nous sommes divisées. Tu ne l'as pas remarqué ?

Elles parviennent à une décision. Katie, plus habituée à donner des séances spirites en solo, se rendra à Cincinnati avec Lemira. Maria et Charlie les accompagneront. Maggie va rester à Cleveland avec Calvin et Leah, que cela intéresse beaucoup plus, ainsi que le découvrira Maggie au cours de la semaine suivante, de tenir des consultations avec Joel Tiffany, avocat, qu'avec de vulgaires fantômes.

— Qu'en dis-tu, Margaretta ? lui demande Leah par un après-midi ensoleillé. Dix mille dollars, est-ce une somme suffisante à réclamer à Burr en réparation des affronts éhontés infligés à notre honneur ? C'est le montant que suggère ce cher Joel.

Maggie manque de cracher son bordeaux.

— Suffisante ? Leah, c'est absolument colossal. Une fortune. Comment fais-tu même pour y penser ?

— Rien de plus facile.

— Ou, alors, enfin, comment feras-tu pour les dépenser ?

Leah éclate de son rare rire authentique.

— Ce sera encore plus facile, je n'ai besoin de consulter rien ni personne à cet égard.

Maggie est perdue dans ses réflexions sur la possibilité qu'elle aussi, oui, elle pourrait facilement dépenser cet argent en toilettes, en chaussures, en dentelles, quand arrive un télégramme de Cincinnati. Vite oubliés, les espoirs de richesses. Le petit Charlie est tombé gravement malade. À cette nouvelle, Leah prend le lit, où Maggie la trouve gémissante, grincheuse.

— Va chercher de l'eau froide, Cal, une compresse, ordonne Maggie à Calvin qui traîne aux alentours.

Elle tapote Leah sur l'épaule.

— Pauvre grande sœur. Tu avais raison. La malchance profite de nos désaccords. Pardonne-moi.

Leah ouvre brusquement les yeux.

— Il faut que Charlie revienne ici. Les esprits me l'ont dit.

— Leah, c'est moi, Maggie. Margaretta.

— Il ne faut pas ignorer les esprits.

— Mais ce serait périlleux. Il ne peut voyager à l'article de la mort. Ce n'est pas...

Rejetant ses couvertures, Leah se lève.

— Je suis la seule à pouvoir le sauver.

Katie, Lemira et Maria ramènent Charlie de Cincinnati, obéissant aux ordres de Leah qui le borde dans son lit et envoie chercher les meilleurs docteurs de Cleveland.

— La mort ne saurait tarder, prononcent ceux-ci.

Atterrée, Maggie voit Maria, si placide, si pieuse, s'arracher les cheveux en hurlant :

— Pas encore ! Non ! Dieu m'a pris mon Ella. Maudit soit-Il. N'est-Il pas satisfait ? Leah, ne laisse pas cela se produire.

Laisser ? s'étonne Maggie tandis que Leah renouvelle son serment de sauver le petit Charlie, qu'elle ne cesse d'abreuver d'une décoction d'écorce de saule envoyée par Isaac, refusant de céder de près ou de loin aux saignées comme aux ventouses.

— Benjamin Franklin déconseille ce genre de remèdes archaïques, dit-elle à Maria. Il n'y voit que balivernes. Les mortels ont besoin de leurs fluides vitaux. Cela, il l'a découvert dans l'autre monde. Vous n'êtes pas d'accord, Margaretta ? Katherina ?

Maggie hoche la tête sans dire un mot, imitée par Katie. Les jours passent et Charlie, à l'étonnement général, se rétablit et redevient un petit bonhomme vigoureux. Refusant tout mérite, Leah explique à sa famille que les esprits n'ont fait qu'œuvrer à travers elle.

— Je suis issue d'un milieu modeste et peu instruite. Mon intelligence ne sort pas de l'ordinaire. Mais les esprits m'ont bien accordé des dons extraordinaires, et je promets de ne les utiliser que pour le bien de tous.

Quelle déclaration étrange à faire à ses intimes, pense Maggie. Comme si nous faisons nous aussi partie du public, comme si nous ne la connaissons pas du tout.



— Ainsi, Charlie a survécu ? lui demandai-je.

— Eh bien, oui. Il vit toujours, quelque part sur la côte Ouest.

— J'en suis très étonnée. Et heureuse, ajoutai-je, fort surprise.

Je l'étais véritablement, et ravie de l'être. Car peu de temps auparavant, je n'aurais éprouvé que jalousie en entendant parler d'un enfant ayant survécu contre toute attente. Pas vraiment de la jalousie, toutefois. Non. Plutôt du ressentiment, j'imagine. Pourquoi les leurs survivraient-ils et non le mien ?

— Oui, bigrement heureuse, répétai-je, mais ma patiente avait glissé dans le sommeil.

Je tricotai quelque temps. Soudain, un coup retentit, doucement mais clairement. Les aiguilles en l'air (ma patiente dormait toujours profondément), je me levai, regardai un peu partout et, sur la corniche extérieure de la fenêtre du milieu, j'aperçus la petite créature couleur de cendre. Étourdi, l'oiseau semblait stupéfait lui aussi, mais de ne pas pouvoir circuler librement dans l'espace vide. Comme il s'agissait de la fenêtre centrale, fixe, comme je l'ai mentionné, j'ai tapoté sur la croisée, espérant qu'il reprendrait ses esprits avant qu'un faucon ne l'emporte. Ce qui me fit penser à mon fils. Quand il avait cinq ans, il avait trouvé dans les hautes herbes un oisillon du plus hideux aspect, aux yeux globuleux, pratiquement déplumé, mais il l'avait emporté, réchauffé près du poêle et nourri de vers écrasés tout en priant pour sa survie. Il l'aimait au même titre qu'un objet de beauté. Puis l'oiseau avait disparu et monsieur Mellon s'était vanté de l'avoir croqué, s'esclaffant avec des expressions d'ogre. Après quoi je lui avais lancé son souper au visage. Un fricot de bœuf, si ma mémoire est bonne.

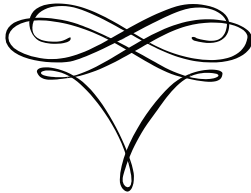
Je refrappai au carreau. L'oiseau, qui avait fini par atteindre le rebord de la corniche, plongea. Un froufrou me fit pivoter sur les talons. Je vis que ma patiente avait les yeux grand ouverts.

— Pardonnez-moi si je vous ai réveillée, ma caille.

— Quelle menace, ces faucons, soupira-t-elle comme si elle donnait voix à mes pensées.



TROISIÈME PARTIE



« Le soleil de minuit émergea de la crête septentrionale du grand iceberg, allumant des feux diversement colorés sur chaque partie de sa surface et transformant la glace qui nous entourait en un immense ouvrage de joaillerie resplendissante, d'escarboucles ardentes, de rubis, d'or fondu [...] Dans tout cela, nous nous débattions d'avant en arrière telles des carpes cherchant à sortir d'un bocal de verre, jusqu'à ce que la brume nous rattrape ; et ainsi se termina cette journée. »

Elisha Kent Kane,
*Journal d'un voyage aux mers polaires exécuté
à la recherche de Sir John Franklin en 1853, 1854 et 1855*

« Les résidents de South Fitzburgh ont sûrement vu, sinon entendu éclater aux abords du bassin une rixe entre deux équipages rivaux qui s'étendit aux Four Corners en 1829. Il en va de même des transgressions d'un dénommé Erastus Bearcup, timonier, arrêté pour avoir crié des obscénités à des dames passant sur un bateau. »

Paul E. Johnson,
*Le Millénaire d'un marchand. Société et renouveau
à Rochester, New York, 1825-1837*

CHAPITRE 20

— Pourquoi cette mauvaise humeur, madame Mellon ? me demanda ma patiente à l'instant où j'arrivai ce jour-là.

Je n'aurais pas cru que mes états d'âme étaient si clairement inscrits sur mon visage, ce dont je lui fis part.

— Mais si. Alors, d'où venez-vous donc ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Suis-je une traînarde ? Une lambine ? Une tortue ?

Elle répondit que non, que j'étais toujours aussi ponctuelle (remarque bizarre étant donné qu'elle ne possédait pas d'horloge).

— Mais votre ourlet, madame Mellon, il est gorgé d'humidité et vous traînez les pieds d'un air fatigué, donc vous avez dû marcher plus que de coutume. De plus, vous semblez, comme je l'ai dit, de mauvaise humeur, comme lorsqu'on a fait une commission qui s'est vue contrecarrée ou qui a mal tourné.

Je pris note de la nécessité de mieux composer mon visage avant d'entrer.

— Je ne suis pas de mauvaise humeur, mais moulue de fatigue. Cela fait plus de vingt fois que je grimpe l'escalier de cet immeuble. Et je m'étonne, pour être honnête, de n'avoir pas encore péri d'épuisement. Et si vous voulez le savoir, j'arrive de la Société spiritualiste.

— La Société spiritualiste ? Pourquoi diable avez-vous fait cela, espèce de fouine ? Je vous avais pourtant demandé de vous en abstenir !

Elle tapait des poings, comme à son habitude dans ses accès d'humeur.

— Oh, ne vous mettez pas dans tous vos états, ils ont refusé de lever le petit doigt. Pas un nom. Pas un sou pour vos obsèques, pas même un avis sur vos rites à vous, les spiritualistes.

Je devrais ajouter que d'ordinaire, je respecte scrupuleusement les demandes de mes patients, mais ses récits m'avaient laissé une perception confuse, sinon incertaine, des limites de mon devoir. Et puis je n'avais pas réussi à m'ôter de la tête le pauvre oiseau de la veille. En fait, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, entendant sans arrêt (dans mon imagination) le choc moelleux de la petite créature contre la fenêtre, revoyant l'expression hébétée, impuissante du volatile blotti sur la corniche surplombant le vaste ciel.

Elle tourna vers moi son regard penaud, contrit même.

— Cela ne m'étonne pas énormément qu'ils refusent de m'aider, avec toutes mes confessions, mes accusations, mes révélations. Sans oublier, évidemment, ma rétractation qui n'a fait qu'embrouiller encore plus tout le monde et son frère. Alors, de quoi avez-vous parlé avec les portiers de la Société ?

Je m'appliquai à mesurer son remède.

— Oh, de choses et d'autres.

— Allons, je n'en suis plus à ces préoccupations, dites-moi au moins ce que sont ces « autres ».

Je fis cogner sa bouteille de teinture en la posant.

— Alors, vous voulez un rapport de la fouine, maintenant ?

— Oui, et je vous demande pardon, sincèrement, de vous avoir appelée ainsi.

— Eh bien, eh bien, si vous tenez tant à le savoir, ils disent que vous mentez. Ils m'ont bien prévenue de ne pas croire une syllabe de ce que vous racontez. Un homme avec une tête de betterave, il vous a traitée d'ivrogne, d'après lui vous feriez n'importe quoi pour une goutte de laudanum. Comment un gentleman

peut-il dire une chose pareille ? Puis une femme, oh, aimable comme une porte de prison, elle a ricané que vous ne cherchez qu'à vous venger, tandis que cette « chère » Leah, elle, ne cherchait qu'à venir en aide à ses pauvres sœurs. Et cette femme, elle a insisté aussi sur le fait que votre mariage avec le D^r Kane avait toujours été remis en question, que la seule chose qui vous intéressait, c'était de vous vautrer dans sa formidable célébrité, de jouir de la même renommée que lui.

— Enfer et malédiction, nous avons pourtant convolé en justes noces, Elisha et moi. Nous étions...

— Et ce que j'ai dit, moi, c'est que votre spiritualisme n'est qu'une religion à la noix. De la superstition et rien d'autre. Que l'on pourrait aussi bien croire aux fées ou aux lutins.

— Je vois, et...

— Ensuite je leur ai souhaité le bonjour, froide comme une armoire à glace, et je les ai informés que *madame Elisha Kent Kane* et moi, nous pouvions fort bien nous débrouiller toutes seules.

Le regard de ma patiente se perdit loin derrière moi, dans le vestibule de la mansarde, là où grésillait l'ampoule Edison.

— Elisha, souffla-t-elle comme s'il venait d'entrer en chair et en os, et à cette heure indue encore.



De : Madame Leah Fox Fish

78, 26^e Rue Ouest, New York

À : Miss Margareta Fox

Hôtel Webb Union, Philadelphie

14 octobre 1852

Margareta chérie,

Comment se passe le séjour des esprits et de nos bien-aimés mortels — c'est-à-dire nos clients — à Philadelphie ? Désolée pour cette dispute entre nous juste avant ton départ. Tu avais parfaitement raison d'entraîner Mère dans cette tournée individuelle en réponse à toutes les demandes de partisans distingués de cette bonne ville. J'espère juste que vous vous en sortez Mère et toi, avec toutes leurs sollicitations, votre emploi du temps, c'est terriblement exigeant, tout ça.

Maintenant, si tu me permets de parler franchement : rappelle-toi bien de refuser ta porte aux irrespectueux et aux sceptiques. Et ne néglige pas tes pauses d'étude matinales ; tu pourrais avoir besoin de te rabattre sur un gagne-pain si jamais tes pouvoirs spirituels venaient à défaillir. Et par-dessus tout, ne permets pas à de jeunes célibataires de tout poil d'assister à plus de deux séances. Ces hommes-là, les esprits désincarnés ne les intéressent pas du tout. Ils font juste semblant pour saisir l'occasion de lorgner tes charmes corporels, comme tu as pu le constater, j'en suis sûre, maintenant que tu as atteint l'âge mûr de dix-neuf ans et que tu es, ainsi que tu l'as annoncé si clairement avant de partir, « capable de mener ta vie toi-même sans que je te rebatte les oreilles, ni moi ni cette s_____ée harpie de Lemira Kedzie, ni personne d'autre ». Je suis entièrement d'accord. Quand nous avons envoyé promener Lemira, à Cleveland, j'ai bien cru que dans son dépit, elle allait nous crever les yeux avec son grand nez pointu.

Autre chose : ne t'inquiète pas de notre situation à New York, à Katie et moi. Nous avons Calvin et Alfie pour nous aider et quant à moi, j'envisage d'engager une domestique personnelle. Il faut dire que notre déménagement ici, tel que décidé d'un commun accord l'été dernier, s'est avéré la meilleure chose pour notre famille tout entière. C'est la grande vogue maintenant de faire tourner les tables, selon l'expression répandue parmi les New-Yorkais, et les clients font la file devant notre maison de grès brun tous les jours, issus le plus souvent des milieux les plus prospères, les plus irréprochables. Monsieur Partridge, le magnat de l'allumette, est même en passe de devenir un de nos plus fidèles clients, mais seulement, je pense, si Katherina se résout à bannir les esprits de ses ouvriers, dont les griefs constants au sujet de la nécrose de la mâchoire causée par le phosphore prennent des allures de rengaine lancinante. Voudrais-tu te joindre à moi, Margareta, pour convaincre notre sœur que la maison de la 26^e Rue est notre résidence privée et non un local syndical ? Elle semble se soucier particulièrement de l'esprit d'un jeune garçon mort dans un incident à l'usine, une explosion je crois. Elle dit qu'il lui rappelle notre petit neveu Charlie, mais je ne vois pas le rapport, étant donné que le jeune Charlie se porte à merveille grâce à mes soins.

Écris-moi, je t'en prie, dès que tu le pourras. J'attends ton retour avec impatience. Bien que ton affection soit changeante comme le ciel, la mienne est stable et constante, tout comme mon désir que nous demeurions en harmonie de fins et d'esprit, même de loin.

Je vais sceller cette lettre que Calvin s'en va poster. Mes clients commencent à arriver, on me demande de jouer *The Vale of Our Own Genesee*, air mélancolique et ravissant qui me rappelle Rochester et les moments inoubliables que nous avons vécus là-bas tous ensemble.

Tout mon amour et mes baisers à Mère.

Ta sœur fidèle,

Leah

Maggie dépose la lettre de Leah sur le plateau en écaille de tortue que le patron de l'Hôtel Webb, un homme aux yeux perçants, aux boucles luisantes, lui a monté lui-même, garni d'un petit déjeuner d'huîtres à la diable et de champagne, avec une invitation à une soirée philadelphienne que Maggie a refusée avec la politesse distante qu'elle peaufine depuis un an pour toutes sortes d'impertinences masculines.

Elle avale une gorgée de champagne, s'adresse à la lettre :

— Eh bien, Leah, ce monsieur Partridge, j'espère juste que Kat va finir par lui arracher des excuses.

Après tout, se dit-elle, c'est tout de même Leah qui ne tarissait pas sur le « bien de tous » à Cleveland. Tout cela, allié à un afflux récent d'esprits mécontents, a poussé Maggie et Katie à observer que les besoins des vivants et ceux des morts ne s'accordent pas toujours aussi bien qu'une paire de souliers neufs. Le plus souvent, les vivants cherchent le réconfort, oui. Mais les morts ? Ces jours-ci, ils demandent surtout justice, ou à tout le moins la contrition des vivants, un mot d'excuse ou deux. Et franchement, Maggie se le demande, qu'est-ce qui empêche monsieur Partridge de s'excuser tout simplement à ce petit garçon brûlé vif, même s'il n'est pas mort par sa faute ? En faisant amende honorable, cet homme montrerait qu'il a du cœur, qu'il est doué de perspicacité, d'humilité, qu'il n'est pas qu'un nanti décadent. Alors, qui sait ? Ce pauvre petit revenant le laisserait peut-être tranquille.

Elle termine son champagne et ses huîtres à la diable, se lève, cherche une serviette sur la table ; n'en trouvant point, elle s'essuie discrètement les doigts sur la nappe. Elle aurait bien utilisé la lettre de Leah, mais le papier qu'emploie sa sœur pour écrire est trop épais, trop rêche pour cela. Avec un petit sourire contrit, Maggie ouvre son livre de verbes allemands. Elle n'attend pas ses premiers clients avant le début de l'après-midi, ce qui lui permet de profiter tranquillement de cet appartement élégant — la suite nuptiale, comme par hasard.

— Mais une dame n'a pas besoin d'être jeune mariée, d'avoir un fiancé, enfin un mari, je veux dire. Ah, votre clef ! avait bégayé le patron de l'hôtel quand Maggie et sa mère s'étaient présentées à la réception, deux semaines plus tôt.

Laisant errer son regard perçant sur la personne de Maggie, il avait aplati ses cheveux déjà lisses. Visiblement, il ne savait pas du tout dans quelle catégorie

de femmes ranger Maggie. Elle fréquente du beau monde sans être membre de la haute société. « Travaille » et gagne de l'argent sans être humble gouvernante ni fille d'usine. On la célèbre, on l'applaudit bien qu'elle ne soit ni une actrice effrontée, ni une danseuse de cabaret. Oh, Maggie le voyait cogiter cette énigme en silence. Elle ne s'en souciait pas, enfin, guère, habituée qu'elle est à demeurer, à l'instar des esprits, dans une strate nébuleuse et sans nom.

Maggie lève les yeux vers Mère qui s'engouffre dans la chambre en compagnie de plusieurs je-ne-sais-qui.

— Ce n'est qu'une petite visite de courtoisie, Margaret chérie. Ils savent que nous ne prenons aucun client avant une heure, n'est-ce pas ?

Ils savent, et se feront un plaisir de patienter pour être les premiers à poser des questions à leurs chers disparus.

— Je vais sonner ce gentil patron et lui demander de nous monter encore des huîtres et des petits gâteaux, annonce Mère à Maggie. Oui, et toi, continue à étudier ton français.

— Pas le français, je l'ai laissé tomber, lui rappelle Maggie en rouvrant son livre, frissonnant dans sa petite robe trop légère pour la saison, de la mousseline blanche garnie d'organdi (elle voulait mettre celle en satinette marron, mais elle est tachée de bordeaux).

— Et suffit pour le champagne, Maggie Fox. Leah dit que c'est mauvais pour ta santé, oui ou non ?

— Constamment, grommelle Maggie avant d'aller s'asseoir avec le livre près de l'unique fenêtre cintrée de la suite, nimbée de la lumière d'octobre.

Une fois réchauffée, elle retire les manchettes de sa robe blanche, révélant la longue pâleur de ses avant-bras, puis se force à faire attention aux verbes allemands, bien décidée à saisir la logique de leurs règles imprévisibles et changeantes aux temps passé, présent et futur. *Werde sein. Wirst sein. Wird sein.*

L'air s'amenuise. Elle ne lève pas les yeux. L'épie plutôt du coin de l'œil. Il se dresse dans l'embrasement de la porte, comme frappé d'un glaive : un homme mince, séduisant, avec des yeux d'un bleu saisissant, d'extravagantes moustaches, des cheveux noirs qui tombent sur son col à la mode bohémienne. Visiblement d'un

rang social élevé, à en juger d'après l'élégance de son costume noir. Et il la dévisage ostensiblement. Maggie subit régulièrement ces regards masculins éhontés, au point où elle a appris à se représenter son « moi » comme retiré dans une chambre intime. Elle en sortira lorsqu'elle le décidera et pas avant. Mais le regard de cet homme est un coup de bélier.

Maggie contemple par la fenêtre cintrée la rue de Philadelphie, ses maisons en hauteur serrées les unes contre les autres, la palette rouge et or de ses rares arbres. Le ciel d'un bleu azur impossible ; de la même couleur, observe-t-elle, que les yeux de ce monsieur présomptueux qui s'excuse auprès de la mère de Maggie, prétextant qu'il s'est trompé. Il cherche les dames qui évoquent les esprits.

— Vous les avez trouvées, savez-vous ? répond Mère. C'est nous. À moins que nous ne soyons elles ? En tout cas, nous ne prenons personne jusqu'après une heure. Et qui êtes-vous, si je peux vous poser la question, monsieur ?

— Pardonnez-moi, souffle-t-il avant de prononcer son nom.

Refusant de lui prêter la moindre attention, Maggie retourne à son livre de verbes allemands. Le soleil lui réchauffe la nuque, le dos. Pendant ce temps, les je-ne-sais-qui réunis dans la pièce poussent des exclamations et entourent cet homme, un certain D^r Elisha Kent Kane qui n'a pas besoin de se vanter. Les je-ne-sais-qui s'en chargent. — Son père, c'est le juge Kane, et sa mère, n'était-ce pas une beauté célèbre à son époque ? s'enquiert une femme d'une voix guillerette, suraiguë. — C'était mademoiselle Jane Leiper, que Lafayette a escortée à un bal costumé quand sa tournée l'a amené ici. Elle s'était déguisée en Marie Stuart, reine d'Écosse. Tout le monde sait cela, déclare l'habituel Je-sais-tout, omniprésent dans chaque assemblée d'âmes.

— Et le docteur, n'a-t-il pas combattu au Mexique ? Je me suis laissé dire qu'on l'avait expédié en mission plus ou moins secrète pour liquider le général Pot, ou n'était-ce pas plutôt Scott ?

— Scott. Et ce n'est plus secret si tout le monde est au courant, réplique Je-sais-tout.

— Et n'a-t-il pas exploré les sept continents ? reprend Guillerette. Escaladé une sorte de volcan en Chine, et rencontré le roi idolâtre du Dahomey ? Et n'est-ce pas lui qui a guéri le sultan de Whampoa, à moins que ce ne soit Goa ?

Ah oui, c'est cela, et il a failli périr dans une chute alors qu'il tentait d'escalader une statue à Karnak.

— C'est quand il est tombé d'une felouque dans le Nil qu'il a failli mourir, pérorer Je-sais-tout. Et le volcan n'était pas en Chine, mais à Talel. M'écoutez-vous, quelqu'un ?

— Et ne s'apprête-t-il pas à retourner dans l'Arctique pour retrouver Sir Franklin, avec son navire à lui cette fois, et seul maître à bord ? lance Guillerette, qui n'écoute pas du tout, c'est clair.

— Mais cet Arctique, alors ! intervient une voix de vieille dame. Quel endroit terrible ! Figurez-vous une charrette à glace grande comme un continent !

— Pas son bateau à lui, celui de Grinnell, l'*Advance*, grince Je-sais-tout, exaspéré. C'est Henry Grinnell qui finance la deuxième expédition, tout comme la première. Les journaux ne parlent que de cela. Il suffit de les lire.

— Bonté divine, mais y a-t-il quelque chose que cet homme ne saurait découvrir ? s'extasie Vieille-dame.

Maggie marque sa page d'un ruban rouge. Referme le livre avec un soupir. Mère annonce aux je-ne-sais-qui :

— Ma fille ne lit pas ces feuilles de chou vulgaires, savez-vous ? Je ne le lui permets pas. Elle doit poursuivre ses études.

Se tourne vers le D^r Kane :

— Nous ne pouvons faire d'exceptions. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Mes excuses, bien sûr, opine-t-il avant d'obtenir, à force de pressions et de cajoleries, que Maggie se retrouve assise à table avec le fameux D^r Elisha Kent Kane, en compagnie de Mère et de plusieurs je-ne-sais-qui dont Maggie oublie aussitôt la présence : toute son attention est accaparée par cette célébrité.

— Je voudrais avoir des nouvelles de mon frère, laisse tomber Elisha d'un air ennuyé, comme si cela ne l'intéressait pas du tout.

— Aurons-nous besoin de la tablette alphabétique, Maggie ? Dis-moi ? lui demande Mère.

— Non, non, répond-elle juste avant que les coups se fassent entendre sur la table, puis sur les murs.

Maggie penche la tête vers Elisha :

— Il est au Paradis, votre cher Willie.

— Vous savez son nom ? Remarquable.

— Ce n'est pas moi qui le sais.

— Au Paradis, donc. Renseignement d'une importance capitale. Et quel âge a-t-il, dans l'Éternité ?

— Quinze ans. Il espère que vous êtes fier de sa mort. Il s'est efforcé de mourir d'une bonne mort, une mort courageuse, afin que votre mère n'ait pas tant de chagrin.

Elisha contemple ses manchettes. Les coups pleuvent sur le parquet. Averse intérieure.

— Et il dit qu'il vous a entièrement pardonné, ajoute Maggie.

— Mais je n'ai pas, enfin, je ne me suis pas excusé.

— Plus besoin maintenant, vraiment, vous êtes navré, c'est clair.

— Miss Fox. Je suis venu ici dans le seul but, le seul but de... Peu importe. Maintenant, je dois...

— Il vous aime. Willie. Il sait que vous avez tout fait pour le sauver.

Elisha l'épingle de son regard bleu.

— Vous êtes une énigme, miss Fox. Cependant, une autre chose est sans équivoque : cette vie n'est pas faite pour une jeune fille comme vous.

Elisha revient, cette fois avec ses collègues : des messieurs instruits de la haute société, barbus, amusés, tous découvreurs professionnels. Ils n'inquiètent pas

Maggie. Mais Elisha ? À croire que c'est lui qui l'a découverte. Il explique à ses collègues :

— Elle pourrait nous aider à retrouver Sir Franklin. Nous n'aurions plus besoin de braver des minarets de glace ni des jours de nuit sans fin. Il suffirait d'amener l'*Advance* à l'endroit précis et de lui souhaiter une excellente journée.

Elisha prononce tout cela sérieusement, mais adresse un très léger sourire à Maggie, qui le lui rend, immensément soulagée. Il n'a donc pas l'intention de la courtiser, enfin, pas de cette façon. Et la somme de ce que savent les esprits au sujet de Sir Franklin ? Il est sans doute vivant, à moins qu'il ne soit mort.

— Tout à fait comme nous autres, observe Elisha.

Pendant la pause thé, il fait passer un billet à Maggie : *Êtes-vous déjà tombée amoureuse ?*

Demandez-le aux esprits, répond-elle en se retenant de rire.

Serait-ce donc lui ? Celui qu'elle imagine si souvent ces temps-ci ? Il est vrai qu'il a trente ans et elle dix-neuf. Mais il est tellement séduisant, et bien que pas très grand, il rayonne d'énergie, de confiance en lui. Et d'héroïsme, bien qu'il faille préciser qu'il n'est pas encore vraiment un héros. Cela viendra lorsqu'il aura retrouvé Sir Franklin. Conquis l'Arctique au nom de l'Amérique. Cela, Maggie le sait parce qu'elle lit bel et bien les journaux, mais toujours quand Mère dort. Elle s'intéresse surtout à la rubrique nécrologique, mais aussi à la chronique mondaine et aux actualités locales et étrangères. Il y a fort à faire pour rester au courant en cette époque troublée.

Le mois de novembre voit Maggie faire avec Elisha de nombreuses promenades en voiture dans Philadelphie et sa région, flanqués, en guise de chaperons, de la mère de Maggie et du valet d'Elisha, William Morton, un jeune rouquin irlandais aux yeux vert pomme. Elisha parle à Maggie de la fièvre qui a failli le tuer quand il avait seize ans.

— Le médecin a prédit qu’avec mon cœur fragilisé, je n’atteindrais jamais trente ans, alors mon père m’a conseillé, tant qu’à mourir, de périr à la tâche. Je ne saurais être plus d’accord avec ce sentiment.

Il se flatte le menton.

— Mais Dieu que je déteste la maladie. Je voudrais bondir hors de ma peau, ne pas perdre un seul jour, car chaque journée m’est accordée pour un but qui me dépasse. Cela, j’en ai la certitude intime, miss Maggie. Saviez-vous que je suis un véritable expert en fièvres ? J’ai survécu à la fièvre jaune, à la fièvre du Nil, à la fièvre rhumatismale et même à une fièvre septique, après avoir reçu ce coup de lance au Mexique. Il m’arrive de penser à la Mort comme à un oncle facétieux³. Sa montre de gousset à la main. Tapotant du bout de sa canne. « Allons, mon garçon ! Pas de temps à perdre. Fais-toi un nom ! » D’une seconde à l’autre, il pourrait fermer sa montre d’un coup sec et... Ce n’est pas juste. J’ai plus de choses à faire que la plupart des hommes. C’est la pure vérité. Voilà pourquoi je mène toujours de front cinq, six projets. Je me sens comme un de ces dieux hindous qui agitent un paquet de bras dans tous les sens, brandissant des instruments, des armes et, oh, pardonnez-moi, la mort est un sujet lassant, parlons plutôt de la vie.

Et il ne discute plus que de cela par la suite. De ce qui reste à faire et non de ce qui fut. Sans se vanter outre mesure, contrairement aux présomptions de Maggie, de ses aventures à l’étranger. Lorsque c’est elle qui parle, il boit chacune de ses paroles. Et lui écrit chaque jour une lettre, même ceux où ils se voient. Voici ce que dit celle d’aujourd’hui :

Vous êtes un curieux mélange de femme et d’enfant, de ruse et de simplicité, d’impulsions passionnées et d’une maîtrise de soi absolue.

Maggie scrute son miroir. C’est ainsi qu’il me voit, mais suis-je ainsi ? Quelle sensation étrange, incohérente, d’être vue si différemment de sa perception d’elle-même. De la ruse ? Des impulsions passionnées ? Quelle image fascinante lui renvoie cette description. Elle est douée d’une modeste intelligence, d’une écriture convenable, d’un visage plus joli que d’autres. Cela, elle le sait. Mais elle ne possède ni les dons musicaux de Leah, ni la beauté éthérée de Katie.

3. Voir note 1.

Et à part celui de s'entretenir avec les morts, elle ne peut prétendre à aucun talent surnaturel, contrairement à Leah, qui voit les pensées des gens écrites au-dessus de leur tête. Ou à Katie qui semble entendre murmurer les objets inanimés. Ou même à Mère qui connaît si bien la magie d'antan, ses remèdes et ses sortilèges.

Maggie dépose le miroir. Au moins, Elisha voit en elle autre chose qu'une pile dotée de nerfs, un canal neutre vers l'autre monde. Une sorcière. Avec le temps, il en viendra peut-être même à penser à elle comme à une gentille fille ordinaire empêtrée dans des circonstances extraordinaires, ce qui est sa perception d'elle-même.

Au début décembre, Elisha s'en va passer plusieurs jours à New York, pour les besoins de son exploration, lui explique-t-il. Ce qui donne à Maggie le temps de décrire à Katie son admirateur, leurs sorties, les cadeaux qu'il lui fait : camélias blancs, mouchoirs blancs, une étole d'hermine blanche si bien taillée que la créature semble respirer sur sa nuque. Tout ce blanc, c'est à cause de la robe blanche qu'elle portait le jour où il l'a aperçue pour la première fois, assise à la fenêtre cintrée de l'Hôtel Webb.

— Et vous étiez auréolée d'un nimbe d'or, tel l'esprit de la lumière en personne, lui a-t-il dit. Et complètement absorbée par votre recueil de poésie française.

— Oh, c'était de l'allemand, un manuel de conjugaison.

— Aucune importance.

5 décembre 1852

Chère Kat,

... et Elisha est tellement intéressant ! Et amusant. Il est encore plus doué pour les imitations que toi ou moi. Il m'en a fait une d'une vieille dame tatillonne, j'ai ri aux larmes. Tu vas l'adorer, rien de moins !

Maggie écrit lentement son nom après avoir trempé deux fois sa plume pour qu'il soit bien noir, bien épais, bien luisant. *Elisha Kent Kane*. Mais avant de pouvoir poster la lettre, elle en reçoit une de Katie. Beaucoup plus cohérente que d'habitude, mais il faut dire que Katie, tout comme Maggie, a perfectionné sa diction, son maintien et ses manières de grande personne au point où l'on ne devinerait jamais que leur père est un forgeron au chômage, ni qu'elles sont issues d'un hameau de l'arrière-pays où l'empire de la nuit est encore craint et respecté.

11 décembre 1852

Ma bonne vieille Mag chérie,

Un gentleman fort aimable, j'ai nommé le D^r Kane, nous a rendu visite, à Leah et moi. Après nous avoir dit qu'il vous avait rencontrées m'man et toi à Philadelphie, il a proposé de m'escorter de la voie ferrée au vapeur de Camden et de là, sur tout le chemin jusqu'à Philadelphie pour venir te voir. Oh, j'ai tellement hâte ! Je veux tous les détails !

Comment Elisha s'est-il arrangé ? se demande Maggie. À croire qu'il est partout à la fois. Toujours un pas botté devant elle.

Quatre jours plus tard, Morton, le valet d'Elisha, ouvre la portière de la voiture à Maggie, Mère et Elisha, puis ils sortent de Philadelphie en brinquebalant sur le macadam neuf. Elisha ne leur a pas encore dit où ils vont, seulement que l'endroit est tout près du cœur de son cœur. Il fait exceptionnellement doux sous le soleil glauque de la mi-décembre. La neige en lambeaux laisse voir ses dessous verts. Elisha enveloppe les épaules de Maggie dans son pardessus.

— Votre nature si délicate ! Dans le vent d'hiver !

Maggie se résout à ne pas lui révéler qu'enfants, Katie et elle n'avaient pour toute ardoise que le givre des vitres ; qu'elles avaient tout à fait l'habitude du

vent d'hiver, dedans comme dehors. *Allez-vous-en*, ce sont les mots qu'elles avaient grattés par un matin glacé sur les carreaux de la cuisine, à Hydesville, quelques semaines avant la visite du colporteur. Leur mère avait sursauté de terreur à la vue de l'écriture spectrale, ce qui avait beaucoup amusé Maggie autant que Katie. À l'évocation de leurs collusions passées, celle-ci et d'autres, Maggie regrette à nouveau que Katie n'ait pas pu les accompagner aujourd'hui, mais sa sœur, épuisée par le voyage à Philadelphie en bateau à vapeur et en train, ne rêvait que de se blottir avec une tasse de grog, puis de vin chaud.

— Tu me donneras tous les détails floconneux, a-t-elle demandé à Maggie.

— Nous allons faire une petite randonnée, annonce Elisha lorsque leur voiture de louage franchit le portail du cimetière de Laurel Hill, creusé en majeure partie dans une côte vertigineuse qui surplombe les eaux larges et éternellement calmes de la rivière Schuylkill.

Ils descendent, descendent, puis longent un sentier de chèvres. Les statues se fondent dans le ciel gris cendre. Des rangées d'épineux bien droites alternent avec des bosquets sauvages. Un corbeau croasse et une femme en grand deuil s'agenouille devant un groupe de quatre petits tombeaux. Tombes et cénotaphes, de dimensions modestes, sont étranglés par le lierre et l'aubépine. Elisha explique à Maggie qu'il reste amplement d'espace pour beaucoup de nouveaux morts, quelle que soit leur affiliation religieuse. Car ce cimetière, contrairement à ceux qui entourent les vieilles églises, accepte tout le monde et son frère.

Maggie répond « Que c'est intéressant » et « Comme c'est moderne ». Elle est sincère. Quand Elisha lui en parle, cela semble nouveau à ses oreilles. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne lui raconte pas tout le temps qu'elle passe dans les champs du repos à étudier les épitaphes sculptées sur les pierres tombales et autres sépultures, et ce depuis que Leah les a emmenées, elle et Katie, au cimetière Hope de Rochester, leur suggérant de jouer à se rappeler les dates, les noms, les inscriptions nostalgiques. Elisha s'arrête devant un tombeau orné de colonnes grecques, d'un cartouche de colombes volantes, d'une statue de chérubin affligé.

— De quoi sont faits ces monuments ? demande Elisha.

Maggie tapote les ailes miniatures de l'angelot.

— De granit ?

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas parler de matériaux issus de la terre grossière, mon ange, mais plutôt d'idéaux.

— Je vois. Bien entendu. Je me rappelais seulement ce que disait mon père à propos du granit. Dans sa contrée natale, le comté de Rockland, on en trouvait à revendre. Je l'entends encore m'expliquer qu'il suffisait de creuser n'importe où pour en frapper d'emblée. Que Rockland était sans doute l'endroit rêvé pour un sculpteur de pierres tombales, mais pour personne d'autre.

Elisha s'esclaffe. Qu'a-t-elle dit de si drôle ? Avec lui, quand elle tente un mot d'esprit, il prend un air mécontent. Une parole grave, il rit.

— Les monuments finissent réduits en poussière, ma belle. Tout ce qui reste alors, c'est le souvenir des valeureux exploits des hommes. Remarquez qu'à notre époque, la bravoure ne suffit pas. Il faut inventer, découvrir, révéler ! Pour devenir immortel, il faut laisser un héritage. Ces pierres — il s'agit en fait de marbre — ne sont rien d'autre que des rêves concrétisés.

Maggie examine une nouvelle fois le chérubin, qu'elle trouve grisâtre et d'un grain grossier, mais bon, Elisha doit savoir ce qu'il dit. Ce doit donc être du marbre. Mère serait-elle du même avis ? Elle qui s'y connaît en minéraux, se remémore Maggie, et qui, à Hydesville, avait même bordé d'une collection de pierres « curieuses » son carré de simples. À cette idée, Maggie se retourne vers la dalle funèbre sur laquelle sa mère, escortée de Morton, s'est arrêtée pour se reposer à une certaine distance de là. Suivant son regard, Elisha se lance dans une gestuelle compliquée qui ne déparerait pas une pantomime. Morton hoche la tête avant de s'asseoir près de Mère pour mieux attirer son attention, au loin, sur une barge qui s'efforce de traverser les eaux de la rivière.

Elisha chuchote dans les cheveux de Maggie :

— Fermez les yeux, mon ange. Ne les ouvrez qu'à mon signal.

Maggie obéit, se laisse guider sur le sentier, entend le sip-sip d'un oiseau hivernal, le bruissement du pantalon d'Elisha, le craquement de ses bottes à lui, le crissement de son corset à elle, le battement de son cœur et un autre martèlement, un son inconstant, palpitant. Le cœur d'Elisha ? Sans doute. Son habitude à cet univers sonore s'est produite d'un seul coup. En prenant son temps, en s'y efforçant, elle pourrait devenir l'égale d'une aveugle de naissance.

Écoute : les stèles funéraires qui se désagrègent à n'en plus finir ; les vers qui grouillent et qui rongent ; le vent qui racle les branches et ce bruit, au loin, c'est la pelle du fossoyeur qui tinte sur le roc, sur le sol gelé. Maggie plisse encore plus ses yeux clos. Derrière ces sons, assurément, ce sont des soupirs, des murmures, des chuchotements.

— Ouvrez vos jolis yeux.

Elle s'exécute, les bruits cessent et avec eux, toute sensation d'un terrain solide. Elle baisse les yeux. Sursaute. Ses chaussures dépassent presque de moitié le bord d'un ravin étroit. Poussant un léger cri, elle s'accroche à Elisha.

— Je tenais votre jupe, ma colombe, jamais je ne vous laisserais tomber. Regardez donc par là.

De l'autre côté du ravin, un monument modeste au toit couvert de ronces, aux murs de pierre taillée, forme une saillie à flanc de coteau.

— Il est encore en cours de création, lui explique Elisha.

— Comme il est beau, souffle-t-elle.

Car il l'est : inventif, élégant, accueillant dans son petit bosquet.

— Voici notre caveau de famille. C'est ici que repose Willie, mon frère bien-aimé. C'est moi qui devrais être enseveli ici à sa place, disait ma mère. Elle avait bien raison. C'est à moi que l'on avait prédit une mort prématurée, après tout ; elle s'attendait donc à mon décès. En fait, elle s'y était tout à fait préparée, mais pas à celui de Willie, oh non. Dieu que son chagrin fut terrible à voir ! Elle m'accusait, évidemment, de ne pas l'avoir sauvé. Et Willie était courageux, exactement comme vous l'avez pressenti, Maggie chérie. Il s'inquiétait de savoir s'il supportait les souffrances de la maladie aussi bien que moi mes blessures. Il est même parvenu à composer son propre hymne funèbre. Il possédait un grand talent musical pour ses quinze ans. Ma mère aussi aime la musique, voyez-vous, mais cette affaire d'exploration et de découverte... Eh bien, elle trouve cette occupation ridicule pour un adulte.

Elisha se tait, scrute son visage. L'expression grave, imperturbable, infiniment intéressée, Maggie lui rend son regard ; elle prend le même air lorsqu'elle cherche

à amener ses clients à lui en dire plus. Cette fois-ci, par contre, son intérêt n'est pas feint.

— J'ai essayé tous les remèdes connus, poursuit Elisha. Or il me semble parfois que ces mains de médecin ne sont pas les miennes, mais celles d'une marionnette mue par un autre agent.

— Je connais cette sensation, répond Maggie en appuyant sa tête contre son épaule, comme il aime qu'elle le fasse.

Elisha reprend contenance.

— Ah, mais les mères aiment toujours un enfant plus qu'un autre.

Vraiment ? Maggie n'en a vu aucun signe chez la sienne. Son père préfère nettement Leah, ce qui ne signifie pas grand-chose : le cœur masculin, c'est bien connu, n'aime que conditionnellement. Soudain, Maggie apprécie énormément sa mère.

— Je ne voulais pas aborder tout cela, reprend Elisha. Mais vous, vous me faites parler, talent nécessaire, je crois, dans votre, hmm, profession. Or si je vous ai amenée jusqu'ici, miss Maggie Fox, ce n'est pas pour disserter sur les mères, mais pour vous annoncer... ou plutôt pour vous demander si cet endroit vous conviendrait comme ultime repos. Vous voyez où je veux en venir ?

Grisée par la joie, Maggie l'assure qu'elle voit très bien.

— Épatant ! Formidable ! Mais pour commencer, vous devez vous consacrer à votre éducation afin de pouvoir vous intégrer à une tout autre sphère.

— Une sphère ?

— Oui, ma colombe, une sphère, un cercle... Peu importe ; dès que vous serez instruite, je serai fier de faire de vous l'éternelle gardienne de mon cœur.

— Mais je suis instruite, je lis. Et je...

— Et il faudra vous résoudre à quitter tout ce qui vous entoure, à oublier le passé, à ne penser qu'à vous rendre digne de celui dont l'existence vous sera dévouée tout entière.

Il lui parle de la nécessité de tout sacrifier, de lutter tout comme lui et, pour une fois, paraît incertain.

— Je dois vous faire part d'une légère difficulté. Ma mère a menacé... Enfin, elle m'a déjà choisi une promesse.

— Une promesse ?

Le souffle de Maggie se resserre.

— Mais ne sommes-nous pas, maintenant...

— Chut. Oui. Nous le sommes. Et je vais sur-le-champ informer ma mère que mon cœur est lié à celui d'une autre.

— Mais alors, quand pourrons-nous...

Elisha la fait taire à nouveau, indiquant Mère et Morton qui les rejoignent, non sans effort.

Ignorant les timides protestations de Morton, Mère leur lance :

— Mais je n'allais quand même pas rester assise là-dessus toute la sainte journée, savez-vous ? Oh, c'est ici que nous allons pique-niquer ? Qu'il est joli, ce monument là-bas, de l'autre côté du ravin. Tu ne trouves pas, Maggie bichette ?

Elle tapote la statue toute proche d'un ange éploré.

— Oh, comme j'aime tout ce granit, c'est tellement ravissant.

CHAPITRE 21

— Kat n'a pas mis longtemps à surnommer Elisha « Monsieur l'Intrigant », non sans raison.

Sur ces mots, ma patiente posa un dix de trèfle (nous jouions aux cartes, mais à un jeu de notre invention, avec nos règles à nous).

— Il cherchait toujours à éviter de parler, poursuivit-elle, de sorte qu'il se servait de Morton, son valet, comme intermédiaire. Il fallait que je plie mes lettres comme ceci ou comme cela, d'après les significations sur lesquelles nous nous étions mis d'accord. Je devais me souvenir du code de signaux lumineux qu'il m'envoyait, lui ou plus fréquemment Morton, en faisant clignoter un fanal à main la nuit sous ma fenêtre. Deux pulsations signifiaient qu'il serait bientôt là. Trois, qu'il ne se sentait pas bien, ce qui lui arrivait souvent, pauvre Lish. Je crois que c'était à cause de toutes ces fièvres exotiques qu'il avait attrapées en découvrant des pays lointains.

— C'est sûr, répondis-je en posant un roi, qui servait de joker, selon nos règles. À vous, ma caille.

— Ah, tous les petits mots chiffrés que j'ai dû apprendre. Et il a fallu que maintes fois je fasse comme si nous nous connaissions à peine.

Ma patiente regarda enfin les cartes disposées en éventail dans sa main :

— Vous avez encore gagné !

— Il est vrai que je pratique souvent. Nombreux de mes indigents aiment bien jouer. Cela les aide à passer le temps en attendant, enfin, le moment final.

— Bien entendu.

— Autrement, je ne jouerais pas aux cartes.

— Mais non.

— Quoique je n'arrive guère à me figurer pourquoi on trouve cela incorrect pour une dame ; ce n'est qu'un jeu, et bien agréable, soyons franches, lorsque l'on gagne.

— Ha ! On croirait entendre Leah. Elle maniait les cartes comme une vraie dévoyée. Peu de gens étaient au courant. Chauncey ne l'a jamais su, malheureusement pour lui... Oh, si vous me passiez la boîte, madame Mellon ?

En prononçant ces mots, ma patiente rabattit ses cartes dans le paquet (sans jamais me montrer sa main, dois-je le préciser).

— Attention, là, c'est pesant, l'avertis-je en lui tendant l'écrin demandé.

En un clin d'œil, le couvre-lit fut tapissé des nombreuses coupures, brochures et lettres concernant le fameux Chauncey Burr, rédigées en jargon légal, qui tenaient au grand complet dans l'écrin à bible — disons plutôt l'écrin aux lys — ayant appartenu à Leah avant d'être à elle.

— Surprenant, murmura-t-elle en parcourant les papiers.

— Je ne vois pas pourquoi. Les documents juridiques sont sans doute complexes et assommants, mais jamais « surprenants ».

— Non, pas les textes eux-mêmes, mais le fait que Leah les ait tous conservés. Toutes ces lettres, toutes ces choses éphémères. Quelle carte, si j'ose dire, voulait-elle jouer ? Je m'étais figuré que c'était avant tout par fierté, ou même pour exulter de l'humiliation de Chauncey.

Saisissant mon tricot, je me remis à monter des côtes. Ses perceptions, venais-je de réaliser, n'étaient pas toujours aussi aiguisées que je l'aurais cru.

— Dites-moi, ma caille, qu'y a-t-il de plus surprenant que le cœur ?



Nous sommes en mars 1853 et Leah donne à ses sœurs des conseils de dernière minute avant de partir en voyage pour Columbus, en Ohio. Les filles resteront à New York avec Mère. Il faut bien que quelqu'un satisfasse les clients pendant son absence. Malgré tout, au moment du départ, Leah ne peut nier son anxiété. Ce n'est pas à cause du procès qui l'attend : elle verra Chauncey Burr broyé et recraché sur le parquet du tribunal, elle n'en doute aucunement. Chauncey Burr, avec ses fanfaronnades théâtrales, constitue un adversaire à attaquer de front. Non, c'est ce satané D^r Kane qui l'embête. Il appartient à une tout autre catégorie d'antagonistes. Ce n'est pas Leah qu'il vise, contrairement à Chauncey, mais Margaretta, la vibration sensible de leur trio sororal. Maggie avec ses doutes, ses soupirs passionnés pour les récits romantiques et la poésie, sa gracilité propre à donner à un homme de petite taille tel que Kane une stature de héros. Alors que Burr ne saurait persuader un affamé d'avaler une soupe, Elisha Kent Kane a convaincu une nation entière que c'était lui, simple médecin sans aucune expérience du commandement, doté d'un cœur plus instable qu'une grenade, taradé par les fièvres, une santé précaire et un sentiment exacerbé de sa propre valeur, qu'il fallait charger de diriger l'expédition arctique et de retrouver Sir Franklin, se prélassant sur les chaleureux rivages de sa légendaire mer Polaire ouverte. Non, contre Kane, Margaretta n'a pas la moindre chance.

Leah s'oblige au calme. Se répète qu'il ne reste que trois mois avant le départ de Kane. Qu'il mourra probablement de faim là-bas, dans l'Arctique, à moins qu'il ne fige sur place, effigie glacée de lui-même, si les indigènes ne le ligotent pas au premier arbre venu. Leah se gourmande pour cette dernière pensée. Chacun sait qu'il ne pousse pas d'arbres dans l'Arctique. Sa sœur Maria l'approche en haletant, absorbée dans la poursuite de Charlie, qui a depuis longtemps recouvré la santé et l'espièglerie. À partir de l'intervention de Leah à Cleveland. Maria et Charlie se rendent de nouveau utiles en l'escortant, ce qui empêche son esprit de glisser dans les bavardages inutiles. Car voici venir Calvin qui hisse Charlie sur ses larges épaules. Juste avant leur départ pour Columbus, Calvin est venu trouver Leah. Lui a reparlé de la pâtisserie qu'il aura un jour, une fois toute cette histoire d'esprits terminée, tous leurs combats gagnés.

— Ce que je veux dire, c'est que j'ai l'intention de gagner convenablement ma vie. Lizzie pourrait revenir, nous pourrions nous réunir, vivre ensemble.

Je pourrais faire votre bonheur, je le jure sur l'honneur. Ce que je veux dire, chère Leah, c'est que je...

— Il n'y a pas que le bonheur dans la vie, avait coupé Leah, mais gentiment.

Le bonheur, médite-t-elle maintenant. Jamais une ambition ne lui a paru plus dérisoire. Elle se fraie majestueusement un chemin sur le bateau encombré. Écoute le concert de plif-plaf des chiques de tabac touchant l'eau, le bavardage des passagers et des oiseaux de mer. Il faut beau aujourd'hui, les chaises longues sont fort revendiquées. Elle repère une femme rondelette d'un certain âge vêtue d'une cape à manches du plus riche indigo, d'un bonnet sobre rehaussé de zibeline. L'épouse d'un médecin, ne tarde pas à apprendre Leah. Elles parlent du temps qu'il fait, de la fâcheuse présence de toute cette racaille à bord. D'une voix sereine comme l'eau qui passe, Leah opine à tout ce que la dame peut lui raconter. Le docteur en personne vient les rejoindre, luisant et rebondi comme une huître, se déclare serviteur de madame Fish et se visse sur l'œil un monocle à l'ancienne.

— Là, mesdames, regardez ! Au bord du talus.

Il tend le doigt vers un quelconque buisson à fleurs blanches.

— Un *Rhododendron oblongifolium* dans toute sa gloire.

Leah se tourne vers l'épouse du médecin.

— Mon doux seigneur, mais votre mari est un naturaliste remarquable.

Rouge de fierté, le docteur braque les yeux sur l'arbuste ordinaire jusqu'à ce qu'il disparaisse de leur vue. Dans chaque assemblée d'âmes humaines, Leah sait découvrir des gens respectables, distingués, de bonne réputation. Des gens qui ne sont peut-être pas vêtus à la dernière mode, peut-être pas très connus en société, qui ne s'expriment peut-être pas avec beaucoup d'éloquence. Ce qui ne l'empêche pas de les reconnaître. Elle se sent en sécurité dans leur voisinage. Comme si leur réputation lui tenait lieu de forteresse. Leah n'a encore jamais fait à son insu la rencontre d'un adultère, d'un menteur, d'un escroc, d'un ivrogne, d'un joueur, d'un charlatan ni d'un imposteur. Elle remercie le docteur et sa femme avant de prendre congé d'eux. Fait signe à Maria, qui aide Charlie à

faire passer une ligne à pêche de fortune par-dessus le petit bastingage, puis à Calvin, qui s'empresse de la rejoindre.

— Cet air, ah ! clame-t-il. C'est comme une bonne gifle en plein visage. Ou un divertissement au lever du jour. Leah, verriez-vous un inconvénient à ce que je propose mon aide, aux prochaines écluses ? Le capitaine manque d'hommes et...

— Nul besoin de crier, Calvin, et si vous devez vraiment sauter partout, il faudra manger plus que ça. Sans mentir, vous êtes maigre comme un manche à balai.

Elle offre de lui préparer un en-cas sur leur poêle portatif. Il la contemple avec admiration, comme si cette proposition reflétait un grand talent. Cher Calvin, si loyal. Le seul de leur groupe intime qui l'aide à affronter Chauncey Burr. Elle pose sur son bras filiforme une main qu'il recouvre de la sienne.

— Chère Leah, je...

Elle libère sa main, lève la tête, scrute le ciel.

— Chut. Écoutez.

— Je n'entends rien... Ah oui !

Un frisson fébrile parcourt le bateau. Un membre de l'équipage crie un appel au calme. Un autre, qu'il reste encore un peu de temps. On l'ignore. Les hommes fouillent qui son havresac, qui ses valises. Quant aux mauvaises graines, elles n'ont qu'à passer la main sous leur manteau. Le navire, bientôt hérissé de carabines et de pistolets, bourdonne de discussions stratégiques.

— Diable, je ne suis pas armé, peste Calvin.

Leah sursaute.

— Je n'aurais pas dû blasphémer. Pardonnez-moi, mais tout de même !

L'ami médecin de Leah se matérialise à son bras, muni d'un Colt supplémentaire.

— Un Colt, un vrai, exulte Calvin avant de déclarer qu'il a maintenant une chance égale.

Maria s'efforce de faire taire le petit Charlie, excité comme une puce. L'équipage apprête des lanternes et les accroche en guise de préparatifs. Les enfants s'assemblent à la proue. Sur le canal, tout le trafic naval s'en trouve ralenti. Sur le talus, les muletiers attachent leurs mules. Sur la route qui le longe, tous les véhicules s'immobilisent. Et dans les champs, les fermiers guettent, inertes tels des épouvantails, armés jusqu'aux dents. On allume les lampes. Les enfants tendent le doigt vers le sud, poussant les hauts cris. Une masse noire déchiquetée domine la moitié du monde. Le son étouffé se mue en cacophonie assourdissante.

— Préparez-vous à tirer ! lance un membre d'équipage.

— Des *Ectopistes migratorius*, s'exclame le docteur. Dans toute leur gloire !

Les colombes voyageuses passent maintenant au-dessus de leurs têtes telle une nuée d'orage éclipsant le soleil. Une étrange lueur grise se répand. Les oiseaux sont arrivés plus vite qu'un cheval au galop, qu'un train lancé à toute vapeur. Par millions et par millions. Leurs fientes tombent en neige malodorante. Leurs ailes brassent un vent agité, virevoltant. Les jupons papillonnent. Les chapeaux dégringolent des crânes. L'air épaissi par la fumée retentit de détonations. Le nuage se divise en immenses torsades siamoises, se métamorphose en hydre contorsionnée aux reflets verts et violets. Les bambins hurlent de terreur ravie. Les oiseaux atteints s'abattent en pluie sur l'eau, les arbres, les champs et, en grand nombre, sur le pont où les enfants leur broient le crâne avec leurs petits talons. Un volatile étourdi s'écrase à côté de Leah qui s'agenouille, le soulève, le soutient délicatement. Un mâle. Pattes rouges. Yeux rouges. Il s'efforce en vain de la frapper avec son bec mince et noir. Aucun autre colombidé n'est aussi grand, aussi beau. Avec son ventre rose et blanc, sa gorge et sa nuque iridescentes, un chatoyement de violet, de bronze et de vert. Leah lance l'oiseau par-dessus bord, priant pour qu'il puisse fuir jusqu'aux arbres. Peine perdue. Un coup de feu et il plonge dans les eaux du canal. Leah s'ébroue de colère, tire Maria par le bras, puis Charlie.

— Dans la cale ! Il faut descendre. Cet endroit n'est pas fait pour nous.

Ils la suivent à contrecœur, mais Calvin reste pour le plaisir de la chasse, de patauger dans le sang et l'ordure. Leah s'étend sur sa couchette. Charlie compte sur ses doigts en faisant la moue. Sur l'ordre de Leah, Maria allume le poêle portatif et prépare le thé. Pas de soporifiques. Leah doit se le rappeler puisque son mal de tête est de retour, à cause des pistolets, des carabines et de leur fumée malodorante. Elle se bouche les oreilles avec de la ouate de coton, elle qui éprouve une étrange et ardente affection pour les oiseaux en général et les colombes voyageuses en particulier. Il y a tant de gens pour leur tirer dessus et si peu pour les protéger. Leur passage n'est plus ce qu'il était ; il ne durera qu'un jour au lieu de trois, comme quand Leah était petite et qu'elle attendait leur arrivée avec plus d'impatience que ses frères et sœurs le matin de Noël.

— Viens, Leah-Lou, lui avait dit son père l'année de ses neuf ans. On va aller se chercher quelques pigeons.

Ils avaient pris le chariot jusqu'à la lisière de la forêt. Elle se souvient d'être restée bouche bée devant la vision d'un vaste cylindre roulant par-dessus les bois, étiré jusqu'aux limites de l'horizon.

— Un de cinquante milles, avait prononcé son père avec satisfaction.

Il avait craché du tabac, versé de la poudre dans son tromblon. Pour commencer, la petite Leah avait senti la puanteur qui oblitérait toutes les autres odeurs. Puis entendu un tumulte de roucoulements, comme si on avait sonné toutes les cloches du Paradis, avant de voir craquer les branches maîtresses des ormes et des chênes sous le poids des nids. Des oiseaux, il y en avait cinq cents, même mille par arbre, et leurs fientes formaient une courtepointe blanche chimérique. Les colombes laisseraient derrière elles une forêt dévastée. Son père en avait attrapé une qui avait pleuré de copieux ruisseaux de sang quand il lui avait cousu les yeux. Il lui avait lié aux pattes un petit tabouret avant de la lancer en direction d'un pré où les fermiers se tenaient prêts, équipés de filets et de chaudrons qui crachaient un soufre délétère. Dans son vol erratique, alourdi, la colombe au tabouret criait piteusement. Fuyant le côté de son père, Leah avait couru jusqu'à l'orée du bois, s'était cramponnée à une souche. Son père, qui parlait avec les fermiers, ne l'avait pas vue avant qu'elle soit rendue trop loin. Il avait crié :

— Reviens, maudite idjote !

Trop tard. Les fusils tiraient déjà pour effrayer les oiseaux, attirer leur attention sur leur congénère, les faire descendre afin de l'accompagner dans sa détresse. Alors il sembla que l'âme de la forêt s'élevait, plongeant Leah non pas dans le noir, mais dans un éblouissement de cuivre, de vert, de blanc, de plumes frappées de soleil. D'ailes battant sur elle avec la puissance et la vitesse de rémiges d'anges, et elle avait hurlé d'horreur et d'étonnement quand les oiseaux l'avaient emportée avec eux. Elle avait repris connaissance sur terre, au même endroit. Grièvement meurtrie, les avant-bras quadrillés de coupures profondes dont elle garde encore aujourd'hui les cicatrices. Son père l'avait enveloppée dans son grand pardessus et portée jusqu'au chariot. Elle se souvient qu'il tremblait, que son manteau sentait la bière et le tabac. Ils rapportaient des provisions suffisantes pour une année complète de tourtes au pigeon fumé. On avait envoyé Leah se coucher. Elle avait dormi jusqu'à l'apparition de Maria, qui la regardait de ses yeux en boutons de bottine, noirs et luisants.

— Tiens, p'pa m'a dit de t'apporter ton souper... Bon, pourquoi tu pleures, à c't'heure ?

— Comment a-t-il pu toutes les trahir ? Cet oiseau. Même si on m'avait cousu les yeux, jamais je ne trahirais les miens.

— Pour l'amour du bon Dieu, Leah, si on te cousait les yeux, tu ne saurais pas ce que tu fais, non ?

Leah boit une gorgée de thé. La fusillade se calme sur le pont, soit par ennui, soit par manque de munitions. Par contre, fermiers et villageois tireront tant qu'ils auront le nuage en vue. Ils vendront la majeure partie des carcasses aux plantations du Sud, pour nourrir les esclaves. Quant aux oiseaux capturés vifs, ils sont destinés aux champs de tir.

— Maria, tu te souviens de la fois où je me suis fait prendre dans le vol d'oiseaux ?

Maria regarde Leah. Ses yeux lui font encore penser à des petits boutons noirs.

— Bien sûr. Je me rappelle que tu es restée en convalescence comme une princesse et que j'ai dû faire ton ménage pendant une bonne semaine.

Leah renifle, appelle Charlie pour lui faire un câlin. Se dit : Pas étonnant que je n'aie pas eu peur de l'émeute, à Troy, contrairement à Maggie. Que les foules

humaines ne m’effraient pas du tout. Comment le pourraient-elles après ce genre d’expérience ? Comment ne pas se sentir protégée dans la multitude par une chance mystérieuse ?



Multitudes, méditais-je tandis que ma patiente me parlait de Leah et des colombes voyageuses ; un mot bien pratique lorsque les nombres perdent toute signification. Pensons aux « multitudes » disparues dans la guerre contre l’esclavage. Oh, on a bien essayé de tenir le compte des morts. Ainsi, on peut lire qu’environ vingt-trois mille hommes sont tombés à Shiloh. Vingt-six mille à Antietam ; cinquante mille à Gettysburg. Ce sont des approximations. Des âmes arrondies au chiffre supérieur ou inférieur. Où était-elle, leur chance, mystérieuse ou autre ? Leurs anges gardiens, où étaient-ils ? Leurs dieux protecteurs ? Je contemplai l’écharpe étalée sur mes genoux. Pourquoi n’avais-je pas tricoté les rangs plus serrés ? Même la pluie la plus dérisoire passerait à travers.

— Hélas et misère. Il ne sera absolument d’aucune utilité.

— De quoi parlez-vous, madame Mellon ? Ah, de votre foulard. Eh bien, vous n’avez qu’à en faire autre chose, alors.

Je ne répondis pas immédiatement. Ils regardaient ailleurs, me disais-je, les dieux, les anges, la chance comme ceci ou cela. Ils cultivaient l’oubli. Pis encore, ils étaient, ils sont imaginaires, et rien d’autre. Nous, l’empire des âmes, nous marchons sans guide. Une multitude semblable aux colombes voyageuses, volant çà et là, sans compréhension ni intention réelles. Je finis par articuler :

— Une couverture. Ou un édredon. Voilà ce qu’il va devenir. On n’en a jamais trop.

Ma patiente opina.

— Qui a gagné, alors ? lui demandai-je.

Et, non sans soupirer, je repris mon point de jeté avant de lui rappeler :

— Vous les aviez laissés sur le point de se rejoindre à Columbus. Votre Leah. Et son Chauncey.



— Des couilles, voilà ce qu'elle a, explique Chauncey à Heman tandis qu'ils brinquebalent dans la diligence Concord lancée vers Columbus, Ohio. Et elle les a grosses comme celles d'un satané bourricot. Dix mille dollars ! Je lui donnerai dix mille coups illico sur son joli cul, voilà quoi.

Heman rétorque :

— Je t'avais bien dit que c'était pas une lumineuse idée de l'appeler une femme de mauvaise réputation notoire. Pas géniale non plus. Il y a une limite, Chauncey, et si...

— Je mettrai le feu à toutes nos possessions avant qu'elle en voie le premier sou. Oh, quoi, non ? Non ?

— Toutes nos possessions ? répète Heman en lançant des regards languissants à la portière de la diligence.

— Je la ruinerai. Je veillerai personnellement à ce que les lambeaux de sa réputation enguirlandent les arbres, hein, quoi, Heman ? Elle ne fera pas de Chauncey Burr un zigomar. Encore moins un renard, ho ho.

— Damnation, grommelle Heman. Pourquoi j'ai quitté ma mercerie, hein ? Pourquoi ?

— Parce que tu crevais d'ennui, enculé de zigoto.

À ces mots, la grosse dame assise en face de Chauncey manque de s'étouffer d'horreur.

— Mes excuses, madame, susurre Chauncey, soudain charmant. On m'accuse injustement. J'en suis tout retourné. J'écume de courroux.

La grosse dame se cramponne à son sac en tapisserie comme à un bouclier. Un homme en redingote le regarde d'un mauvais œil. Qu'il me provoque en duel, se dit Chauncey. Je préfère me faire percer subito un maudit trou dans le crâne plutôt que de subir le banc des accusés. Heman lui chuchote :

— C'est grâce à ta langue qu'on se retrouve dans ces sales draps. Oui, parfaitement. T'es un révérend, tu te souviens ? Commence donc par jouer ton rôle. Tu n'y arrivais pas trop mal, à une époque. T'étais même convaincant.

Pour une fois, Chauncey est d'accord avec son frère. Il faisait un sacré bon révérend. Il évoque la tente, avec son haut chapiteau et la mer de monde qu'elle contenait — jamais une métaphore n'a si bien convenu. Revoit la marée grisâtre des revivalistes, leurs cheveux épars comme des algues, la blanche écume de leurs visages, leur ondulation de tempête et leurs voix, mugissement du vent, fracas de vagues ; juché sur son estrade de fortune, Chauncey ressemblait plus à Neptune qu'à un prédicateur du monde chrétien. Les tumultueuses assemblées revivalistes se prolongeaient jusqu'à l'aube ; hommes comme femmes s'effondraient, secoués par l'esprit. Chauncey entend encore aujourd'hui leurs alléluias, leurs hymnes vibrants et ses exhortations vociférantes.

Il était devenu habile à distribuer le coup sur la tête qui plongeait les participants dans l'extase. Le pouvoir de la suggestion et rien d'autre. Mais avec la femme du boulanger, il n'avait pas eu besoin de recourir à ce truc. Elle était venue le trouver ; quelle femme splendide, intrépide, largement charpentée. Il avait pris la poudre d'escampette avant qu'éclate le scandale. Avant, en vérité, qu'elle ne puisse lui emboîter le pas avec ses treize marmots à la douzaine. Chauncey sourit, nostalgique de ces heures de gloire. Tout de même, ce n'est pas mieux d'être un savant ? De dîner avec des hommes si instruits qu'ils mettent une bonne demi-heure à exposer une maudite idée ? Peu probable qu'ils s'attablent avec lui aujourd'hui, les érudits, et tout ça à cause des bonnes femmes Fox.

Chauncey soupire, relève le rabat de la vitre, observe la rase campagne. Il fait un temps inhabituellement doux pour mars ; la majeure partie de la neige a fondu. Ici et là pointe une fleur. Les oiseaux font leur raffut coutumier. Chauncey plisse les yeux, incrédule. L'horizon tout entier se soulève et ondule comme pour se détacher du sol. Ah. Les colombes voyageuses. Il se demande s'il ne devrait pas les montrer aux autres passagers de la diligence. Décide que non. Il ne s'appropriera le mérite de les avoir aperçues que si elles passent au-dessus d'eux. Mais non. Leur ligne disparaît et l'œil de Chauncey se pose maintenant sur un affûteur de couteaux ambulants. Ignorant la diligence alors même qu'elle le rattrape, ce dernier avance tête baissée, du pas déconfit des pauvres, celui des itinérants et des démarcheurs du monde entier, sans doute.

Chauncey écarte d'une taloche un pied qui pend de l'impériale. Maggie et Katie Fox prétendaient qu'un certain colporteur avait été assassiné pour son argent ; c'était logique. Qui se soucie des ambulants et des itinérants de tout poil ? Qui remarque où ils vont et pourquoi ? Leur nom reste inconnu. Ils n'ont pas de domicile fixe. Il ne leur manque plus qu'un écriteau dans le dos disant *Tout est de ma faute*, tant ils nous servent de boucs émissaires. Vraiment, si Chauncey était un scélérat, ce sont ces hommes qu'il choisirait pour victimes, tout comme les sœurs Fox, ces rusées petites démons. Non, la société n'a aucun respect pour les itinérants, pas même pour les prédicateurs ambulants. Chauncey se souvient alors d'un jeune pasteur bègue ambulant qu'il avait rencontré... en 32, non ? À l'apogée, en tout cas, de toutes ces balivernes et ce bourrage de crâne au nom de la tempérance. Maigre comme un coq sans plumes, le jeune homme, encore brûlant d'optimisme, commençait tout juste sa mission. Déclarait qu'il n'allait pas accepter d'aumônes.

— Non, m-m'sieur !

Ça, ça va changer presto, s'était dit Chauncey. Son avis ?

— Sois le bouledogue de Dieu. N'accepte jamais une conversion à contre-cœur. Il faut ramener les pécheurs dans le sein de l'Église ! Sous peine de trahir le dessein de Dieu.

Quelles fadaïses, qui lui avaient néanmoins semblé bonnes à dire.

— M-merci, m-m'sieur. J-je suivrai p-précieusement vos c-conseils, avait-il répondu, les mains jointes comme pour saisir ses paroles plutôt que l'air libre.

— Non, mais ti-gars, prends-toi un cheval si tu aspires à répandre la bonne nouvelle. Pas facile d'avoir l'air au-dessus de tout ça en patageant dans la boue avec les moins que rien.

Le jeune homme avait bafouillé qu'il ne savait pas chevaucher. Qu'il n'en avait pas les moyens de toute façon.

— I-il n'y a p-plus que m-m'man et moi, à c-c't'heure. P-puis on est une famille p-pauvre, p-pauvre comme la d-dinde à J-Job, avait-il poursuivi, comme si cela expliquait tout.

Chauncey avait entendu plus tard une rumeur selon laquelle le jeune prêtre en avait vécu des vertes et des pas mûres. Non mais, claro. Pour l'écouter bredouiller ses sermons, il aurait fallu plus de patience que Job n'en avait jamais eu, à plus forte raison sa dinde. Et puis Chauncey n'avait plus entendu parler de lui. S'était peut-être fait tailleur, ou alors relieur. Peut-être aperçu, à l'instar de Chauncey, que les vagabonds vivent dans le mépris.

En évoquant tout cela, Chauncey prend la décision, qu'il perde ou qu'il gagne cette joute devant les tribunaux, de se caser, d'épouser une honnête femme aux charmes généreux. De se faire professeur de quelque chose ou d'une autre. La botanique, se dit-il tandis que la diligence longe une interminable forêt de ce qui pourrait être des ormes, ou alors des châtaigniers. Il aperçoit des mouffettes, des cerfs et des ours, tantôt un pré de vaches cornues, tantôt un marécage bondé de canards qu'un cheval, chaussé de galoches, regimbe à travers malgré les coups de bâton que lui assène un petit gars. Chauncey sympathise à parts égales avec la bête et l'enfant. Il faut dire qu'il est doué pour éprouver des émotions contradictoires. Particulièrement au sujet de Leah Fox Fish, qu'il aimerait à la fois ravir et anéantir.

— Maudite affaire ! s'exclame Heman.

Une femme hurle. La diligence a pris le virage trop vite et la voilà qui gîte dangereusement sur deux roues.

— Pronto, braves gens ! commande Chauncey.

D'un élan entraîné, les passagers, s'entassant du côté surélevé de l'habitacle, le forcent à retomber sur ses quatre roues. Après quoi chacun se renforce sur son siège, aussi parfaitement qu'un bouchon dans un fusil de bois. De tout le trajet, la diligence n'aura chaviré qu'une fois ; le cocher paraît plus dégrisé que la plupart. L'énervement dissipé, Chauncey allonge les jambes et tape des pieds, ce qui ne manque pas d'agacer les autres passagers. Il repense au bordel new-yorkais que lui avait recommandé la bonne de l'Hôtel Barnum, celui qui avait fait des pieds sa spécialité. La tenancière, qui était la tante de la petite, lui avait montré une collection de chaussures qui avaient donné à Chauncey une appréciation toute neuve de l'ingéniosité humaine. Il s'était dit : C'est de la recherche. Et comme de fait, ces dames savaient faire avec leurs orteils des choses que les bonnes femmes Fox n'auraient même pas imaginées. Non mais vraiment,

comment s’y prenaient-elles pour obtenir ces craquements et ces claquements soutenus ? Les pieds de Chauncey sortaient toujours de ses exposés enflés, si douloureux, si noués que parfois on les entendait à peine. Le piètre état de ses arpions, il le tenait secret, bien entendu. Jusqu’au jour où cette peste de Leah l’avait démasqué. Elle, ou alors un comparese, devait être descendue dans son hôtel de Cleveland le printemps passé et avoir graissé la patte d’un porteur ou d’un serveur. Sinon, comment auraient-ils eu vent, au *Cleveland Plain Dealer*, du piteux état de ses petons après chaque démonstration ? Pourquoi le journaliste aurait-il comparé ses amères grimaces quand il faisait craquer ses orteils au visage des bonnes femmes Fox... ah oui, *d’une placidité impeccable en présence de ce qui est indiscutablement des manifestations sonores spirites, étant donné la parfaite aisance de leur émission dans n’importe quelle pièce où se trouvent ces dames.*

Impeccable. Indigeste. Importun. Imbuvable.

— On ne peut pas perdre. Non mais hello, Hemano !

— Sûr, marmonne Heman.

Chauncey soupire. Tout se passait si bien. Madame Ruth Culver avait porté le *coup de grâce**. Il devait à cette espèce d’automate, Alfie Kincaid, de lui avoir donné son nom. Chauncey avait frappé à la porte de Ruthie par un jour de crachin, accompagné d’hommes de bonne réputation : un docteur, un notaire, un ministre en puissance. Ruth Culver portait sur son visage la carte de ses déceptions ; l’amertume nichait dans sa maison avec son odeur caractéristique : vinaigre, lessive, lampes à l’huile de colza, tapis mités, biscuits brûlés au beurre rance. Elle s’était assise bien droite au coin de son feu languissant. Pas besoin de lui tirer les vers du nez ni de lui offrir de l’argent, malgré quoi Chauncey lui avait donné trois dollars d’argent. Maggie et Katie, leur avait-elle confié, étaient d’expertes imitatrices. Elles singeaient le plus cruellement leur vieille maman, leur maître d’école et même leur père âgé, ce saint homme. Quant à leur sens de la répartie, il dépassait de beaucoup la bienséance pour de simples filles de ferme. En outre, elles parlaient entre elles un étrange langage.

— Quel genre de langage ? avait demandé sèchement le notaire.

— Pourrais pas dire, mais bizarre, à mon avis, avait répliqué Ruth Culver. Un vrai charabia. Comme quelque chose qu’on s’attendrait à comprendre, mais pas

moyen. Ou alors une langue connue, puis oubliée. Pas étrangère, je peux vous en dire autant. Mais ancienne.

Le ministre potentiel avait froncé les sourcils. Le docteur, pris une mine déconfite. Le notaire, griffonné quelque chose. Chauncey, changé de sujet : tout sauf les langues étranges et les imitations. Et puis quoi encore ? Pourquoi ne pas parler de sortilèges ? De voler sur des balais aussi ? Toutes les paroles de Ruth Culver avaient été prises en note et à peine modifiées un peu ici, complétées là.

— Katie m'a bien déçue, je peux le redire, avait-elle déclaré. Jamais été fichue d'obtenir des esprits qu'ils retrouvent mon peigne en ivoire, ni le tire-botte de Norman. Oh, elle m'aidait un peu à faire le train, mais pas question qu'elle lève son mignon petit doigt pour donner un coup de main à la cuisine. Elle avait dans la main le plus long poil que j'aie jamais remarqué.

— Un poil dans la main ? s'était enquis le docteur d'un ton professionnel.

— Comme vous n'en avez jamais vu ! Elle traînait au lit après l'aube à moins qu'on ne lui crie cinq fois après. Une bonne correction, ça l'aurait guérie, à mon avis, mais je crois guère que son p'pa l'ait jamais fouettée, la grippette. Et les minets, dans la grange. Elle a jamais voulu me laisser les noyer. M'a fait une crise de tous les diables. Après ça, les chats se sont mis à la suivre partout où elle allait.

— Les chats ? avaient répété le notaire, le docteur et le ministre en puissance.

— Encore heureux que je ne sois pas superstitieux, sans quoi je clouerais à ma porte une branche de genièvre, avait laissé tomber le notaire alors qu'ils quittaient le terrain des Culver.

— Les fers à cheval sont tout aussi efficaces, avait assuré le ministre potentiel avant d'ajouter à la hâte qu'il plaisantait, bien entendu.

Enfin, la diligence arrive à Columbus. Chauncey et Heman cherchent le tribunal à pied. Se perdent deux fois avant de le trouver dans un faubourg. Un petit attroupement parsème les marches.

— Ils sont venus voir s'affronter un homme de science et une sorcière devant un juge de paix ! lance Chauncey à Heman. Non, mais quel honneur, hein, frerot mio ?

— J’imagine, grommelle Heman. Pas vraiment, en fait.

— T’as pas faim ? Non mais, moi oui, pour ton info.

Tant il est vrai que l’estomac de Chauncey, tout creux, ne pèse rien. Il achète à un étal quelques pommes précoces. Non loin, un charretier chasse d’un coup de pied un chien galeux qui s’enfuit en hurlant.

— Primo, on attend jusqu’à la dernière seconde sonnée, d’accord ? poursuit Chauncey. Non, mais y a pas que ces satanées bonnes femmes qui peuvent faire une entrée remarquée, quoi.

Le chien battu est de retour. Il s’approche en rampant de son maître, qui lui lance un bout de restes avant de lui remettre un coup de pied. Heman, qui a tout vu, secoue la tête.

— J’espère juste qu’on trouvera la sortie.

CHAPITRE 22

— Et ce pauvre roquet sans défense, alors ? Celui dont vous me parliez hier. Sur le parvis du tribunal ?

Ma patiente sourit.

— Que voulez-vous savoir ?

Elle avait pris, je me dois de le préciser, un ton fort invitant, telle une porte ouverte sur un jardin ensoleillé. C'est alors que je compris sa tactique, transparente comme du verre. Suivant l'habitude de toute une vie, elle m'incitait à lui poser une question. Elle faisait l'âne pour avoir du foin. Les questions sont aussi révélatrices que leurs réponses, c'est elle-même qui l'avait déclaré. À moins que ce n'eût été Chauncey.

— Rien, ripostai-je. Faites comme si je n'avais pas ouvert la bouche.

Elle ne répondit mot. Elle dormait comme une souche.

Si je l'avais interrogée à propos du chien, c'était seulement à cause de mon fils, lui qui détestait tant la vue d'un chien battu ou même enchaîné. Figurez-vous : à l'âge de six ans, il s'était enchaîné au pieu de Queenie, notre épagneule blonde, pour lui laisser le champ libre. Mon fils était grand pour son âge, mince comme une mauvaise herbe. Pas très bon écolier. Sans promesse de beauté. Mais il était déjà d'un idéalisme véhément. Il voulait, m'avait-il expliqué, savoir comment se sentait la pauvre Queenie. Avant de m'avouer qu'il avait jeté la clef

dans l'allée pavée de coquilles d'huîtres qui bordait notre cottage. Comme j'avais fouillé les fragments blanchis, sous une ébullition de nuages noirs. Il s'était mis à pleuvoir, puis à tonner. J'avais supplié monsieur Mellon de m'aider, mais il s'était contenté de pouffer que cet imbécile heureux n'avait qu'à se faire frapper par la foudre, que ça lui apprendrait peut-être une leçon.

— Ce n'est pas un imbécile. Il est plein de bonté ! avais-je crié.

— Ha ha. C'est la même affaire, avait tranché monsieur Mellon.

J'aurais pu l'étrangler sur-le-champ, mais juste à ce moment-là, au beau milieu des coquilles et des os de créatures marines, ma main s'était posée sur la clef et j'avais couru au poteau cadennassé.

Je tirai la couverture à moitié achevée de ma sacoche et observai ma patiente. Malgré ses yeux bien fermés, je savais qu'elle était réveillée. Je le devinais à la cadence de son souffle, à la tension de ses mains, à l'impression générale. Maggie Kane n'était pas la seule à savoir déchiffrer un signe ou deux.

— Dormez-vous, ma caille ?

Elle ouvrit les yeux, tira sur sa natte.

— Je prendrais bien l'écrin aux lys, demanda-t-elle sans préambule. Je pensais justement à mon père. Il a croisé le même jeune homme, le fameux frère Able, c'est lui que Chauncey avait rencontré, pour sûr. N'est-ce pas la marque du destin ? Quelque chose de significatif. C'est obligé.

— Pure coïncidence, rétorquai-je avant même de reconnaître une autre de ses tactiques : assembler tant bien que mal débris et lambeaux pour en tirer un sens clair et net.



C'est la mi-mars à Arcadia et le beau temps permet enfin à John de travailler à demeure sur sa maison. Il vient de terminer l'arrière-cuisine et la dépense. Maintenant, il veut s'attaquer à un cabinet de toilette logé à l'intérieur de la bâtisse elle-même et assez large pour tenir compte de la mode des jupons toujours

plus amples. Tous ces plans sont tendus sur le fil à plomb de l'urgence. Sa femme, Leah, Lizzie, Maggie, Katie. Cinq ans depuis le choléra, depuis que ses femmes prodigues ont passé ne serait-ce qu'un moment à la maison. Mais tout cela va bientôt changer.

— C'est arrivé par la poste pour toi, p'pa.

La lettre ressemble à une carte à jouer dans la gigantesque main de David. John Fox brise le sceau d'un geste hésitant. Rajuste ses lunettes. L'approche de ses yeux. Leah. Elle l'informe qu'elles viennent de s'installer à Manhattan, une maison de grès brun dans une rue où la *majorité des âmes ambulatoires pourront les trouver*. Lui annonce qu'elle a gagné son procès contre le redoutable révérend Chauncey Burr. Qu'elle s'est enrichie de dix mille dollars ; quoique, évidemment, l'argent n'annule pas le désarroi résultant de ses calomnies. Et avec toutes les dépenses qu'elle a...

Ses yeux sautent plus bas. *Le vol de colombes*.

Sur le canal, papa, tandis que je cheminai vers le tribunal de Columbus. Elles retournaient, très tôt pour la saison, vers l'endroit mystérieux où elles disparaissent, signe que je n'ai pu m'empêcher de trouver favorable. Ce n'était pas un de ces nuages interminables comme au temps où nous vivions en Ontario, mais de bonne taille tout de même. Vous souvenez-vous de la fois où elles m'ont soulevée jusqu'aux cieux ? Sûrement. Vous êtes la seule personne à avoir été témoin de ce qui a dû s'avérer un spectacle prodigieux au-delà de toute description. J'imagine que cela ne se reproduira plus, car j'ai trop grandi depuis. En passant, je chéris toujours autant l'écrin à bible que vous m'avez donné, celui qui est si finement gravé de lys entrelacés. Il m'est bien utile.

Votre fille affectionnée,

Leah

John relit le passage trois fois. Soulevée ? Jusqu'aux cieux, avec ça ? Une fois le nuage passé, il l'avait trouvée recroquevillée non loin de la souche où il l'avait aperçue peu avant. Ensanglantée, sans connaissance. Il avait bien cru qu'elle y resterait. Il était sur le point de se mettre à gémir lorsqu'elle avait remué, puis souri.

En repliant la lettre, il se demande s'il ne serait pas possible que les oiseaux l'aient véritablement emportée. Le nuage la dissimulait. C'était concevable. Tout est concevable dès qu'il s'agit de Leah. J'aurais dû graver un vol de colombes sur le couvercle de son écrin, se dit-il, imaginant Leah dressée à la proue du coche d'eau, le vol de colombes telle une cape noire déchiquetée s'évasant de ses épaules jusqu'à couvrir la moitié du monde.

Les canaux. Maintenant qu'il vit loin d'eux, John évite complètement de voyager dessus. Mais encore aujourd'hui, si la grâce de Dieu le lui permettait, il appartiendrait au monde aquatique. Il rentre dans sa maison, passe par-dessus ses planches et ses outils, s'assoit à son bureau de fortune. Réfléchit un instant, mais aucune réponse directe à la missive de Leah ne lui vient. Il tire alors de leur rangement les papiers couverts d'inscriptions. Allume les lampes bec-de-corbeau qu'il vient d'accrocher. Trempe sa plume.

... C'était en l'an de grâce 1825 et jamais on n'avait vu de Célébration comme celle qui marqua l'ouverture du Canal. Une centaine de canons tonnaient sur sa longueur entière et des fanfares jouaient sur les talus, des chandelles romaines explosaient dans le ciel et des flottilles de navires occupaient le port de New York, dont un festonné comme l'arche de Noé, avec des couples d'animaux empaillés et un duo de véritables enfants indiens qui frissonnaient dans leur pagne...

Cinq jours plus tard, dans la boutique d'un barbier d'Utica, John avait rencontré Erastus Bearcup, propriétaire et seul maître à bord du *Morning Star*, un vapeur opiniâtre qui charriait la farine des moulins de Rochester vers Buffalo à l'ouest et Albany à l'est. Erastus portait sa longue tignasse noire ramenée sur la nuque

avec un bout de ficelle. Sa barbe, d'un ton plus clair et tachée de jus de chique, couvrait son large torse, masquait sa bouche et grimpaît jusque sur ses pommettes, au-dessus desquelles luisaient des yeux vert bouteille. Ce qui ne l'empêchait pas de faire la pluie et le beau temps dans ce monde de mariniers. De porter par-dessus sa chemise à smocks des bretelles rouges. Des guêtres rouges. Un large paletot noir, un canotier de paille bordé de cachemire, des bottes de caoutchouc à embouts d'acier. John avait entendu parler de cet homme, de ce bateau sans bonne femme acariâtre étendant ses jupons tels des pavillons enrubannés. Sans morveux suçant leur pouce, la couche pleine, attachés au bastingage pour ne pas passer par-dessus bord. Qu'un équipage de cinq hommes, tous affranchis. Erastus finit son whisky et prit place dans le fauteuil du barbier, qui vida son verre à son tour avant d'aiguiser le rasoir sur une sangle.

— Je sais presque tout réparer, énonça John de son ton sec habituel. J'ai travaillé aux écluses. Sur le chantier naval. De métier, je suis forgeron. Là, je cherche du travail comme premier matelot.

— Un premier matelot, ça serait bien utile, répondit Erastus au miroir. Le nôtre vient de crever d'une saleté au cœur.

— Y s'est noyé, maudit, lança un homme dont le nez proéminent cadrerait mal dans son visage hâve.

Avant de le replonger dans un périodique, il précisa :

— Y est tombé en bas d'un pont samedi après avoir fait la noce. Pas facile de se noyer dans quatre pieds d'eau, mais il a toujours été déterminé. *Veni, vidi, vici*.

— Ça c'est le coq, Jeb O'Doul venu des Carolines, érudit en latin. Si tu prends du service, tu finiras 'p'têt' par disserter comme lui.

— Pas de danger, répliqua Jeb en toisant John.

— Ou 'p'têt' ben que oui.

— Pourquoi, juste pour l'*exempli gratia* ?

— Exactement, répondit John.

— Et soit dit en passant, le prévint Erastus, il n'est rien au monde que Jeb ne saurait contredire ou chicaner.

— C'est pas vrai, jeta Jeb.

Frappant le périodique du doigt, il hochait la tête devant quelque scandale. L'homme était ainsi fait, John n'allait pas tarder à l'apprendre. Il était quasi impossible de le convaincre de quoi que ce soit par la conversation. Il ne s'en tenait qu'aux imprimés. Méprisait l'usage de ses doigts pour guider sa lecture, chose étrange à voir, mais souvent, comme en ce moment, il léchait un bout de crayon pour souligner tel ou tel renseignement important. Erastus ordonna au barbier de lui tailler le poil des oreilles et grogna à l'intention de John :

— T'es plutôt gringalet, p'tit cul. Tu carbures à quoi ?

— Je boirais le Saint-Esprit en personne s'il avait un peu de mordant, mais j'ai jamais passé tout droit sur la cloche. Jamais manqué une fois.

Erastus l'enveloppa d'un regard admirateur, s'extirpa du fauteuil, ajusta ses bretelles. Puis il balança son poing vers la tête de John. Ce dernier esquiva le coup, se redressa d'un bond et donna dans les genoux d'Erastus un coup de savate accompagné d'une frappe oblique à la gorge. Erastus alla s'écraser contre une étagère d'huiles et de toniques capillaires. Les bouteilles s'entrechoquèrent, mais tinrent bon. Il grimaça :

— T'es mauditement chanceux que je me sois retenu.

— T'es mauditement chanceux que moi aussi.

Erastus se releva. Jeb tourna une page de son pouce humide.

— Bon, ça fait l'affaire, conclut Erastus.

Le *Morning Star*, dont le fond plat et la silhouette trapue lui permettaient, ainsi qu'à toutes les embarcations fluviales, de passer sous les ponts et les aqueducs, mesurait soixante-dix-huit pieds de long sur dix de large. Peint d'un enchantement de vermillon, de bleu ciel et de vert pistache, il comportait une longue cale couverte pour les marchandises, des couchettes superposées pour l'équipage et une étable en chêne pour le repos des mulets. Ses bastingages nickelés, fraîchement cirés, étinçelaient.

— Une femme de chair ne serait pas plus belle, soupira Erastus, et l'équipage approuva en chœur.

Le timonier, c'était Ambrose York, un homme massivement baraqué qui frisait la quarantaine et à qui il manquait la majeure partie des cheveux ainsi qu'une incisive qu'il prétendait avoir perdue en captivité, pendant la guerre des Sioux.

— Ils me l'ont arrachée pour me torturer. Y a une squaw que'que part aujourd'hui qui la porte autour du cou, souffla-t-il d'un ton attendri, comme au souvenir d'une raclée paternelle. C'est ainsi qu'ils s'ornementent, je vous ferai savoir.

John ne tarda pas à observer qu'Ambrose était de ceux qui vivent dans le rayon lumineux de la nostalgie. Quand venait l'après-midi, il regrettait le matin. Quand tombait le soir, il regrettait l'après-midi. Quant aux anecdotes de sa vie, de son enfance, de sa captivité aux mains des Indiens, John l'entendrait les rabâcher à l'infini.

Clement Kinsworth, le muletier, presque aussi imposant que l'animal bien qu'il n'ait pas encore dix-huit ans, était d'une force légendaire. Un jour, une passerelle avait glissé pendant que Clement suivait de près sa bête; mule et muletier auraient dû débouler dans le canal, mais Clement n'avait pas lâché la queue de la mule et l'avait hissée sur le chemin de halage aussi facilement, disait-on, qu'on soulève un nourrisson. Erastus comptait sur lui non seulement pour tirer son cheptel des mauvais pas, mais en outre pour tenir le grand livre, car le jeune homme était très rapide en calcul. Ce qui ne l'empêchait pas de passer pour un idiot en raison de sa large bouche de crapaud, de ses yeux globuleux et de sa démarche pesante. Quand ce n'était pas pour un perpétuel poivrot, ce qu'il n'était pas.

— La vérité du bon Dieu, c'est que ce gars-là ne boit rien que de la bière, attestait Erastus avec un soupçon de mépris qu'il n'affichait aucunement pour la capacité de consommation de John.

— J'en ai jamais vu un comme toi. Maudit, la liqueur doit te sortir par les doigts, pour tout l'effet que ça te fait, disait-il à John.

Ce dernier s'engagea pour une solde mensuelle de dix dollars d'argent, pension comprise. Son unité de valeur monétaire était le gallon de whisky. À vingt sous

chacun, dix dollars équivalaient à cinquante gallons par mois. Salaire honnête, donc. Même lui, il n'aurait pu en boire autant.

Erastus. Jeb. Ambrose. Clement. John. Les cinq hommes d'équipage du *Morning Star* s'arrêtaient chaque soir dans une taverne, un poste d'éclusage ou même de péage, n'importe quel endroit où, moyennant un peu d'argent, les mules bénéficiaient d'une étable et d'un fourrage passables. Ils y retrouvaient les matelots des autres navires pour boire jusqu'à l'oubli, se livrer à des courses à pied, des séances de lutte, en venir aux poings, piétiner l'étendue des alentours. Comme tous les mariniers, John travaillait de quatre heures du matin à dix heures du soir. Le sommeil n'était qu'un luxe arraché aux heures chômées.

... Si je te parle de ces hommes, j'ai mes raisons, Leah-Lou. Pour commencer, il te faut savoir que l'on peut en venir à l'aise avec d'autres pécheurs *in situ* comme nous, que cela ne semble point péché du tout mais seulement la façon dont se passent les choses, et je sais à quel point le Seigneur s'éloigne lorsqu'on puise ses forces dans la compagnie des gens qui pensent comme nous plutôt que dans la prière...

John livra sa première bataille un matin, peu après son engagement. En se brisant, la chasse de vidange d'un barrage les avait retenus à l'écluse de Cohoes. Ils avaient déjà une demi-journée de retard sur leur arrivée à Buffalo.

— Une demi-journée de bénéfices de moins, maudit ! tonna Erastus avant de crier à Clement de faire aller le mulet plus vite.

À John de préparer le câble de remorque, ce qui plongea ce dernier dans la perplexité avant qu'il aperçoive le bateau, une petite tache dans le lointain. Comme le *Morning Star* était chargé, c'était à lui de raser le talus afin de laisser passer, par-dessus le câble de remorque coulé, l'embarcation plus légère qui revenait de Buffalo à vide. Du moins l'étiquette des mariniers le prescrivait-elle. Erastus la lorgna dans son télescope.

— C'est le *Sweet Eleanor G*. Il appartient à Severen. J'ai juré de ne jamais céder le passage à ce fils de pute.

Puérils. D'un bout à l'autre. Cela, John-d'après le distingue clairement. Mais pas John-d'avant. Les yeux déjà embués par le whisky, il serrait les poings. Erastus cria à Clement d'atteler le mulet et de traverser jusqu'à eux. Jeb s'arma d'une poêle à frire non sans avoir plié son tablier de coq. Ambrose déroula une longueur de chaîne. Le *Sweet Eleanor G* approchait. Il semblait avoir à son bord cinq hommes, lui aussi. À armes égales, donc. On commença par échanger des revendications, puis des injures, après quoi ils empoignèrent chacun leur perche pour foncer sur le *Sweet Eleanor G* sous les jurons de l'autre équipe, que ceux du *Morning Star* leur rendaient bien, exultant tels des moussaillons. Le combat fit rage sur les deux navires. John luttait contre un gaillard vêtu d'une salopette repoussante. Enchevêtrés, ils s'affalèrent à la proue. Le crâne de John résonna d'un coup sur la tempe ; il se mit à saigner du nez. Saisit son adversaire par le bras et le lui tordit dans le dos de toutes ses forces. L'homme hurla sa reddition. John l'accepta et l'envoya d'un coup de pied dans l'eau peu profonde.

Le *Morning Star* avait triomphé sans difficulté. Le droit de passage lui revenait. Mais la victoire n'avait pas été remportée sans douleur. Erastus avait les jointures fendues et enflées. Jeb, une fleur noire et violette à la place d'un œil. John arborait sur la tête une bosse de la taille d'une pelote de laine et Ambrose avait perdu la moitié de l'incisive qui lui restait. Seul Clement s'en tirait sans une égratignure. Il s'était joué du capitaine Severen comme d'un garçonnet en culottes courtes. Ils descendirent à la taverne riveraine la plus proche, histoire de panser leurs blessures et d'arroser ça. Les autres mariniers firent cercle autour d'eux pour ne rien perdre des détails du combat sanguinaire. Erastus s'en fichait bien, maintenant, qu'ils arrivent en retard. Severen et sa bande avaient déjà été les plus durs du canal. Mais plus maintenant. Cet honneur, qui revenait aujourd'hui à ceux du *Morning Star*, était souvent revendiqué. Ils devaient si fréquemment se battre pour leur droit de passage que des enfants accouraient dès qu'ils se mettaient à crier. Sans compter les disputes qui se réglaient à la taverne ou au cabaret. Mais ils ne tardèrent pas à se complaire dans le respect qu'ils inspiraient, laissant passer les embarcations rapides en mission de radoub ou de sauvetage, mais chahutant les petits paquebots qui transportaient des passagers, avec leurs salles à manger tendues de velours et leurs chaises longues en teck, dont le capitaine ignorait les mariniers comme s'ils s'exprimaient en gaélique ou en

chinois tandis que les passagères se dissimulaient le visage derrière leur ombrelle et que les passagers, écoeurés, secouaient la tête.

Une année s'écoula, puis une autre. L'hiver, l'équipage calfatait à l'étoupe embouée le moindre interstice du *Morning Star*. Durant ces mois où l'on drainait le canal, John aurait pu rendre visite à sa famille, mais il préférait travailler à la réparation des écluses et boire, toujours boire. Sa femme ne lui manquait que les rares soirs de quasi-sobriété. Pour compenser, il s'offrait les prévenances d'une veuve couturière dont la poitrine, bien qu'approchant les dimensions de celle de Margaret, n'en avait ni l'odeur musquée, ni la blancheur lunaire.

... Ta m'man me manquait cruellement, Leah-Lou, et toi presque pire, mais je savais qu'à moins de renoncer à l'alcool, je restais *persona non grata* pour ma famille. Et je sais, itou, que Dieu avait des projets pour moi. C'est ce que tu appellerais le destin, j'imagine, car je t'ai entendue jongler avec ce mot comme une enfant avec sa balle, mais je t'avertis, le destin n'est rien d'autre que les dures leçons prévues par Dieu...

John avait profité des saisons navigables pour découvrir tout le long du canal chaque procédé ingénieux, chaque point de vue magnifique : l'écluse de pesage avec ses piliers reflétés dans l'eau telles des ruines anciennes, les ponts tournants et à bascule, les villes que l'on disait pareilles à Venise avec leurs rues inondées clapotant contre les trottoirs, les chemins de halage et la façade des maisons, les aqueducs et leurs arcades cintrées. Il avait contemplé les falaises rocheuses de l'escarpement du Niagara, les vertes collines de la Mohawk Valley. Connaissait chacun des négoce qui se bouscuaient sur les rives du canal : épiceries et distilleries, gargotes où l'on pouvait boire pour trente sous, maisons de chambres, forgerons et barbiers, sans oublier les boutiques blotties au fond de ruelles humides, où un homme n'avait qu'à amarrer sa yole et ouvrir une porte dérobée pour avoir accès aux paris, aux cartes, aux catins. Erastus éprouvait de l'affection pour le peuple des baraques flottantes, pour leurs enfants qui frétillaient dans l'eau glauque et sans contredit pour les femmes qui, dans la chaleur limpide,

allaient sans jupons, vêtues d'une seule jupe en calicot qui laissait voir le contour de leurs jambes. L'équipage achetait son whisky et ses légumes à ces gens dont les barques se frottaient contre le *Morning Star*. La même parcelle de terre immobile, ce n'était pas pour ces gens-là ; ils repartaient tous les deux ou trois mois, lorsqu'ils y étaient forcés. John aurait pu partager leur vie, mais pas Margaret, son épouse. Jamais elle n'aimerait autant que lui ce monde liquide où la valeur d'un homme se mesurait tant à son entrain au combat qu'à son ardeur au travail. Mais surtout aux quantités qu'il était capable de boire.

... et donc tu dois bien voir, ma fille, que mon mérite était porté
aux nues...

Cinq mois plus tard, par un jour transparent d'août, John écoutait, avec l'équipage hilare du *Morning Star*, Jeb leur lire un pamphlet : « ... et donnez donc à vos ouvriers une bible et de l'eau fraîche afin qu'ils vous respectent ainsi qu'un père avisé. » Erastus éclata de rire. Clement et Ambrose se mirent de la partie ; même John-d'avant y alla de son ricanement sec.

— Quelle merde ! s'écria Erastus. Ha ! J'imagine l'expression de vos sales tronches si je vous donnais pour tout salaire de vot' labour une bible et un maudit verre d'eau fraîche.

Même Jeb — qui ne jurait en temps normal que par le texte écrit — dut admettre la bêtise de cette proposition. Le *Morning Star* attendait sa cargaison le long du quai d'un entrepôt de Rochester. Il était le troisième de la file, mais Erastus n'avait pas fait jouer sa priorité de premier navire du canal Érié, prouvant ainsi la véracité de ses remarques quasi quotidiennes sur la magnanimité de son caractère. Un chariot rempli de farine de millet montait bruyamment Warehouse Street, venant de l'aval où les moulins et les usines semblaient des remparts le long des falaises adjacentes aux rapides tentateurs. Les gamins y faisaient la course et, souvent, se noyaient. Même depuis le quai, John entendait mugir les grandes chutes. On lui avait dit qu'elles mesuraient quatre-vingt-seize pieds de hauteur, deux cents de largeur, et que plus au nord, les basses chutes, encore plus élevées, se jetaient dans une gorge. John-d'avant n'avait jamais parcouru les

quelques milles qui l'en séparaient, malgré leur réputation qui les faisait grandioses au point de pouvoir laver un homme de toutes ses pensées impures. Mais il faudrait bien plus qu'une maudite chute d'eau, se dit-il, pour me laver de mes pensées impures.

Levant les yeux, il s'aperçut que des messieurs bien mis avaient bricolé avec des tonneaux une table sur laquelle un autre déroulait le plan de ce qui ressemblait à une usine de plus. Le capitaine d'une barge offrit aux messieurs une bouteille de whisky que ces derniers firent circuler. Erastus puisa dans son immense réserve afin de contribuer à cette générosité et invita ces messieurs des tonneaux à descendre. D'autres bouteilles apparurent. Il n'y a qu'en Amérique qu'on peut voir un tableau aussi égalitaire, pensa John, se réjouissant une nouvelle fois de ne pas être né dans quelque pays étranger. Les ouvriers d'une tannerie sortirent en rangs serrés ; parmi eux, plusieurs demi-portions, des enfants. On disait le patron généreux : il permettait à ses employés juvéniles de jouer dehors chaque jour, allouait un pichet de bière aux plus âgés et un salaire raisonnable à la famille lorsqu'un jeune se faisait happer et estropier par une machine, ce qui arrivait de temps en temps. John suivit des yeux les enfants qui longeaient les sentiers rocheux. Un gamin cueillait les feuilles d'un arbuste couvert de suie. Un autre traçait du doigt un sillage dans l'eau huileuse du canal. À croire qu'ils avaient oublié les rituels du jeu. À moins qu'ils ne cherchent à prolonger chaque tic-tac de liberté. Il se demanda ce qui était pire, de travailler à la tannerie ou d'aller à l'école.

... Et là, j'ai serré le bastingage si fort que ma main m'a fait mal, et c'était parce que j'avais aperçu ton portrait tout craché, Leah-Lou. Le monde était petit malgré tous ses cours d'eau et j'avais entendu des rumeurs volant que toi, ta m'man, tes frères et sœurs, vous étiez revenus de chez tes grands-parents en Ontario et que vous viviez à Rochester avec la sœur de Margaret, c'est-à-dire purement tolérés, ce dont je ne m'étais pas étonné outre mesure, mais tout de même, l'idée que tu puisses t'échiner dans une usine me rendait très malheureux. Mais ensuite je me suis aperçu que la petite fille devait avoir sept ans, ce qui était ton âge au moment de mon départ, et que tu avais maintenant quinze ans, une jeune femme presque adulte...

Ambrose et Clement firent avancer le *Morning Star* dans la file à l'aide d'une perche pour l'apprêter au chargement tandis que Clement et John préparaient les câbles et qu'Erastus dirigeait l'équipage, qui reprenait en chœur des chansons paillardes. Les messieurs bien mis se tenaient les côtes, les bouteilles qui circulaient les ayant mis de fort joyeuse humeur. L'un d'eux envoya un mousse chercher quelques seaux de bière.

— Servez-vous, hommes de labeur ! leur cria-t-il, ce que firent les hommes de labeur.

Le soleil luisait sur les gouttes ambrées. Cela devait être leur dernière occasion de vivre 'une telle camaraderie. La dernière, et John n'avait rien vu venir. Aucun d'entre eux ne l'aurait pu. À leur retour, une dizaine de jours plus tard, le directeur de l'entrepôt faisait les cent pas sur le quai, devant la file d'embarcations. Son visage habituellement grave l'était encore plus sous son chapeau en tuyau de poêle posé au beau milieu de son crâne branlant.

— Je ne veux plus voir de spiritueux sur mes quais ! proclama-t-il, tendant à Erastus une feuille de papier qui disait la même chose. Nous autres, hommes de Dieu, nous n'en pouvons plus d'être témoins de tous ces doigts écrasés sous le poids des tonneaux. D'entendre toutes ces rengaines d'ivrognes. De respirer la puanteur diabolique du whisky. De voir tant d'hommes gaspiller en débauche et en beuveries le temps que Dieu leur a donné. Et nous sommes mortellement las de ceux qui détruisent leur famille à coups de bouteille. La tempérance fait son entrée dans Rochester et par conséquent en Amérique !

Tempérance. Au départ, John avait cru que c'était le nom d'une bonne femme qui se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Jeb l'avait détrompé, après quoi l'équipage du *Morning Star* était resté immobile, silencieux, chagriné comme si un ami vaillant s'était subitement effondré, raide mort.

— Maudite lubie. Ça va passer, assura Erastus. Comment voulez-vous que ça tienne le coup ?

Mais non seulement la tempérance tenait le coup, elle ne se fit que plus forte et influente cette année-là. Avec Rochester pour épice, elle se répandait le long du canal, vers les villes et comtés des environs. Des comités d'hommes que l'on avait connus fiers de leur ivrognerie exigeaient la fermeture des théâtres, des cirques, des allées de quilles, des salles de billard, de tous les endroits où un

travailleur honnête aurait espéré trouver un petit verre et un brin de distraction. Sans compter qu'il était devenu impossible aux travailleurs honnêtes de gagner leur vie en débitant de la boisson dans leur cordonnerie, leur confiserie, leur écurie ou quelque autre lieu de leur choix. Il fallait un permis, qui coûtait cher et que des messieurs qui avaient toujours mangé trois repas par jour distribuaient au compte-gouttes de leur poing avare.

Lors de ses passages à Rochester, l'équipage du *Morning Star* devait s'aventurer de plus en plus loin du canal pour trouver à boire. Après le doux balancement du pont, John trouvait l'asphalte et la brique impénétrables et durs. Un dimanche d'avril 1830, il se hasarda à remonter Exchange Street puis à redescendre la Main, ce qui acheva de le démoraliser. Au-dessus de chaque commerce, une pancarte proclamait que l'on n'y vendait pas d'alcool. Même les Four Corners somnolaient. Tout le monde, partout, affichait une alarmante sobriété. Ce matin-là, il avait vu deux marchands rouler un baril de whisky jusqu'au bord du canal, puis, sous les yeux incrédules des mariniers, percer un trou dans sa paroi et laisser l'alcool se déverser dans l'eau. Les marchands qui criaient bien haut leur vœu de tempérance avaient du mal à se faire entendre par-dessus le vacarme des jurons et des quolibets. John en était encore tout retourné lorsqu'il avait aperçu Leah, à moins d'une longueur de fiacre de lui.

... Tu sortais d'un commerce, un panier sous ton bras, enveloppée dans un châle bleu. Je t'aurais reconnue n'importe où, quand même tu aurais mesuré dix pieds de haut. Ta démarche n'avait pas changé, pas plus que tes boucles soyeuses ; dans ta robe de promenade jaune, tu étais mignonne comme une marguerite. Alors tu t'es retournée et j'ai vu que tu étais proche de ta délivrance, ou même passé cette date. Ben sûr, je l'ai vu aussi, ce Bowman Fish, accroché à tes basques, qui te tenait par le coude et s'efforçait de te guider, ben sûr j'ai vu qu'il était pas mal plus vieux que toi et que ses cheveux grisonnaient, mais aussi qu'il avait une dent en or, des bottillons à glands et une cravate toute en soie. Il avait l'air bête comme un manche à balai et j'aurais ben pu avoir pitié de lui si ce n'eût été ma Fille Chérie qu'il avait engrossée...

Leah s'immobilisa et regarda d'un côté, de l'autre, puis dans la direction de John, de John-d'avant qui recula dans l'ombre. Il entendit l'homme qui accompagnait sa fille s'écrier :

— Voyons donc, Leah, mon ange. Je suis ton mari et je sais ce qui est bon pour...

Puis ils tournèrent au coin d'une rue et sa voix s'éteignit. Son mari. Ainsi, il l'a épousée, au moins. Mais sacré nom d'un petit Jésus, pourquoi diable Margaret l'a-t-elle laissé faire ? Leah était à peine femme. John décida d'exiger des explications de son épouse. Cette fois-ci, pour sûr, il irait cogner à la porte de sa sœur... Et ensuite ? Lui le mari volage, le père ivrogne, quelle autorité pourrait-il revendiquer ? Il passa la majeure partie de la journée à errer dans les rues de Rochester en ruminant des idées noires.

Ce fut un homme transformé qui remonta à bord du *Morning Star*. Le pas déterminé, l'expression décidée, le visage belliqueux.

— Où diable étais-tu fourré ? lui demanda Erastus sans grand intérêt.

Il était morose ces jours-ci. Menaçait de vendre le bateau et de partir vers l'ouest, de se faire chasseur de bisons. Ou coureur des bois.

— Ces satanées ligues de tempérance, va falloir s'y attaquer.

— De quoi parles-tu ?

— Les abstinents. Les prohibitionnistes. Les, comment qu'ils s'appellent, donc, ces enculés d'évangélistes. Secoue-toi, Erastus. As-tu des raisins secs à la place des couilles ?

— C'est pas comme ça qu'on parle à son capitaine, soupira Erastus.

Pour toute réponse, John lui tendit un flacon gros comme sa main à l'étiquette rose et délicate.

— Sacré nom de Dieu, c'est quoi, ça ? Jeb, traîne jusqu'ici ta carcasse à moitié pourrie et viens nous lire ça !

Jeb s'exécuta. Leva la minuscule bouteille vers le soleil.

— Ça dit : *Potion soporifique pour nourrissons du D^r Gibson à base du meilleur brandy.*

— Un dimanche, c'est tout ce que j'ai pu trouver, expliqua John. Voici à quoi nous en sommes réduits : des saloperies de potions pour bébés.

Erastus, outré, secoua la tête et fulmina quelques instants. Puis il alla se dresser à la proue du *Morning Star*. Malgré sa mine déconfite et abattue, la lueur verte brillait de nouveau dans ses yeux.

— Clement ! Ambrose ! Merde, remuez-vous un peu le cul. Il va falloir penser à un plan.

Ils choisirent pour cible la compagnie Pioneer, une flotte mixte de paquebots et de cargos qui appartenait à un certain Josiah Bissell, membre du conseil de l'Église du Troisième Jour.

... Qui dans tout Rochester aurait pu ignorer leur existence, à lui et sa famille de richards ? C'était lui qui publiait le *Rochester Observer*, ce torchon bondieusard, et jamais homme plus vertueux n'avait foulé la Terre. Tu vois le genre, ils cherchent à nous faire croire que notre Jésus aimait les riches, méprisait les pauvres et se réjouissait de les voir souffrir plutôt que de guérir tout le monde et son frère ainsi qu'Il l'a fait. Il me semble qu'à une autre époque, le vieux Bissell aurait lancé une croisade en Terre sainte et massacré les Sarrasins pour manque de sentiment chrétien. Alors qu'à la nôtre, il ne lui restait plus que la classe ouvrière à haïr. Sa compagnie Pioneer n'embauchait que des hommes qui avaient abjuré la boisson — même le café était considéré comme un type de péché — et ne les faisait pas travailler le dimanche, au grand jamais. Tant mieux pour eux, mais le vieux Bissell exigeait que toute la circulation maritime cesse le dimanche, que tous les pistons et les cornes se taisent, que l'on interdise tout spiritueux. Partout. Et pas seulement le dimanche mais jusqu'à la Fin des temps, ce qui, comme tu peux l'imaginer, nous restait en travers du gosier, à nous autres mariniers. On le vit un matin, en tête d'un défilé portant banderole, traverser Calamity

Bridge puis descendre les marches en direction de son paquebot de tête. Jeb nous beugla ce que disait la banderole, je m'en souviens comme si c'était hier : *Dieu réserve un endroit spécial aux ivrognes. Ce n'est pas une taverne. C'est le cercle le plus brûlant de l'Enfer.* Nous on riait, on se disait f___aises, mais j'ai fini par comprendre que les idées de Bissell sur les ivrognes étaient d'une parfaite justesse, bien que l'homme lui-même fût sur la mauvaise voie religieuse, contrairement au frère Able, Véritable Émissaire Divin malgré qu'il ne puisse quasiment prononcer un mot, j'y reviendrai tantôt. Toujours est-il que Bissell était accompagné d'un bambin d'environ six ans, lui aussi dévot comme un rat de sacristie. C'était son fils, également prénommé Josiah, et c'était lui qui allait mener l'attaque aux pétards contre toi et tes sœurs à Corinthian Hall. C'était lui, le rustre qui a tenté de vous faire lyncher, assassiner même, lui qui vous a traitées de sorcières, de blasphématrices et tout ce qui s'ensuit, et j'admets avoir senti se réveiller ce bon vieil orgueil quand j'ai entendu raconter comment cette tentative de Bissell fils de vous mettre en déroute n'avait fait que vous attirer sympathie et attention de toutes parts...

Ce printemps-là et pendant tout l'été 1830, le *Morning Star* mena les autres bateaux du canal dans le combat contre les puritains. Grâce à cet ennemi commun, les accrochages entre mariniers tombèrent à zéro. On arrachait des murs et des poteaux les prospectus vantant la compagnie Pioneer. John coupa personnellement le câble de remorque de paquebots Pioneer à quatre reprises. Les bateaux Pioneer se retrouvèrent bientôt incapables de parcourir un demi-mille sans se le faire trancher par un marinier ou un autre. Le spectacle des muletiers de la compagnie se baissant pour esquiver les câbles cinglants, tout en poussant des jurons pour le moins intempérants, devint un amusement populaire parmi les gamins de Rochester.

La lutte s'intensifia. L'un des bateaux de Bissell voulait-il passer sous un aqueduc, les mariniers formaient une barricade avec leurs embarcations. Lui faisaient une queue de poisson à l'entrée d'une écluse. Poussaient dans le canal les mulets qui patageaient devant son étrave. Se servaient des trains de bois flotté

pour bloquer les passages les moins larges. Soulevaient les planches des chemins de halage s'il les suivait. Apercevaient-ils Bissell qu'ils l'abreuvaient d'injures. Se dilataient la rate lorsqu'il suppliait Dieu de les châtier.

Et la compagnie Pioneer souffrit cruellement. Ses navires mettaient deux fois plus longtemps à atteindre leur destination que ceux dont le capitaine buvait. Les passagères se disaient scandalisées par leurs quolibets. Les passagers, exaspérés par l'attente. Les enfants, eux, adoraient sans réserve tout ce tohu-bohu.

Puis ce fut la faillite, que les marinières célébrèrent avec tout le whisky et le rhum qu'ils parvinrent à se procurer. La fête déborda des navires et se répandit jusqu'aux Four Corners, où Erastus Bearcup fut arrêté et passa la nuit en prison pour avoir crié des obscénités aux dames. Les réjouissances de la victoire se prolongèrent pendant des jours. Comment John aurait-il pu savoir qu'ils n'avaient gagné qu'une bataille, mais pas la guerre ? Que Josiah Bissell l'aîné avait publié une lettre ouverte au révérend Charles Grandison Finney, le plus grand prédicateur de tous les temps, dans son fief d'Adams, État de New York ?

... Je m'en souviens encore aujourd'hui parce qu'elle avait paru dans un journal et qu'on s'était bien tenu les côtes et fort moqués de Bissell comme de Finney. Bissell avait écrit pour dénoncer « les spécimens des vastes pléthores de fléaux qui inondent notre pays et nos concitoyens. Le Diable est un serpent d'eau qui surgit du canal et infeste Rochester de son venin ». Il n'était pas si loin de la vérité. C'était Finney qui envoyait des émissaires aux marinières pour annoncer sa venue...

John interrompt sa rédaction. S'éponge le front, bien que sa chambre se soit refroidie, car le feu agonise. Puis griffonne, d'une main fatiguée : *Le frère Able était l'un de ces émissaires.*

Le début de la fin : une matinée d'octobre 1830. Le *Morning Star* remonta la rue principale de Syracuse, glissa sous le pont de la rue Salina, puis longea l'édifice Coffin Block fiché comme une pointe de tarte dans une fourche du canal. Passa devant le bâtiment richement orné du *Syracuse Daily Star*, devant des entrepôts, des hommes qui pêchaient, des enfants qui plongeaient. À l'extérieur d'une échoppe de tailleur, un arbre en pot incongru flamboyait d'écarlate et d'orange. Le ciel avait le bleu des yeux d'un bébé. La chaleur rance de l'été s'était dissipée, laissant à l'air une tiédeur de flanelle et une odeur de pommes fraîchement pressées, de quatre-épices mis à mijoter pour en faire des bougies. Plus heureux que jamais, John-d'avant raccommoait une corde de chanvre en fredonnant *M'en revenant de la jolie Rochelle*. Jeb lisait son almanach en récurant une poêle à frire. Au gouvernail, Ambrose sifflotait entre ses dents cassées. Erastus caressait sa barbe massive, buvait un café au rhum et crachait son tabac par-dessus bord, saluant de la main les dames qui passaient. Tout sourire, Clement avançait massivement avec la mule sur le chemin de halage qui servait de trottoir le long des voies d'eau. En pleine ville, comme ici, les piétons contournaient le mulet et sautaient par-dessus le câble sans même regarder où ils mettaient les pieds.

L'équipage amarra le *Morning Star* dans la queue qui patientait devant l'écluse de pesage de Syracuse, dont la moitié reposait sur la terre ferme et l'autre s'étendait au-dessus du canal, où les piliers de la façade s'appuyaient sur une dalle de ciment pour former un tunnel rectangulaire. On était en train d'installer une barge dans le berceau. Les portes se fermèrent et l'eau s'écoula, puis remonta. Le tout en un quart d'heure, pas plus. Nous aut' les Américains, est-ce qu'on est pas des enulés de génies, se dit John ; ce n'était pas la première occasion. Pour patienter, Ambrose leur relata de nouveau sa captivité aux mains des Indiens. John n'écouta que d'une oreille. La seule constante de son histoire, c'était sa tendance à changer chaque fois qu'il la racontait.

— Ils ont dit que cette dent-là que j'avais ici, elle serait bonne pour leur magie de sauvages. Ça fait qu'ils me l'ont arrachée. Y avait une vieille sorcière, aussi, qui m'a ordonné de lui faire un p'tit, sans ça elle m'attaquerait les parties avec des pinces rougies...

Après l'avoir intimé de la fermer, John donna un coup de coude à Erastus et braqua son menton :

— Qu'est-ce qu'il nous veut, cette saleté de moustique, tu penses ?

Planté au milieu du chemin de halage, le moustique guettait le *Morning Star*. Il avait les cheveux châtain, des lèvres rouges de fille et une expression de chien battu. Portait redingote noire et veston gris, tous deux en étoffe artisanale et trop grands pour ses membres grêles, contrairement à son chapeau aux bords étroits, noir lui aussi et qui aurait mieux convenu à un enfant. Sa pomme d'Adam proéminente fit un bond lorsqu'il s'éclaircit la gorge.

— M-messieurs du c-canal. Je vous ap-porte une bonne nouvelle. Le Chr-Chr... Jésus est avec nous !

— Va donc fourrer ta grand-mère de long en large, lui lança jovialement Erastus, obtenant ainsi la satisfaction de voir s'exorbiter les yeux du jeune homme stupéfait.

Rassemblant son courage, celui-ci bredouilla quelque chose à propos du salut, accessible à tous ceux qui optaient pour lui. Là-dessus, il s'agenouilla.

— Quelle maudite affaire qu'il a perdue, à c't'heure ? voulut savoir Erastus.

Jeb glissa l'almanach dans son tablier de coq :

— Rien, juste sa tête.

— Oh, pauvre microbe, il s'est fait mal à son petit orteil, intervint Ambrose.

Clement bondit à bord. Son œil globuleux se révolta dans son museau de crapaud ébahi.

— Nom de Dieu, mais il prie.

C'était sans contredit une prière, ce bafouillis monocorde qui évoquait plutôt une supplication pitoyable.

— Que le Diable me souffle au cul ! s'écria John. 'Sont pires que des rats d'eau, ces maudits prêcheurs.

À l'exception de saints encadrés, ni lui ni ses camarades n'avaient jamais vu personne prier à genoux. Et comme eux, il trouvait cela indécent, à l'égal de chier devant tout le monde, mettons, au lieu de dénicher un coin tranquille derrière un immeuble.

— Lève-toi donc, maudit concombre, sacrebleu ! lui lança Erastus.

Ce que fit le jeune homme :

— J-je vous d-demande la p-permission de vous t-transmettre la bonne nouvelle de N-Notre-S-Seigneur.

Erastus éclata de rire.

— Écoutez-moi bien, môssieur le prêcheur, je ne sais pas qui vous êtes au juste, mais toi et ta bande, on vous a écrasés, vous êtes pas au courant ?

— Je me n-nomme f-frère Able, répondit-il, et chaque mot qu'il prononçait éclairait son visage d'une sorte de fierté.

— Abel ? s'écria Jeb. Je le connais, ce nom-là. Tu ferais mieux de surveiller tes arrières si ton frère s'appelle Caïn !

Même l'équipage, plié en deux, connaissait ce vieux conte biblique.

— N-non, mon frère, il se nomme W-Willing. Et-et mon nom s-s'écrit *le*.

— Able ? s'étonna John. T'es sûr que c'est pas ta sœur qui s'appelle Willing⁴, hein ?

Trait d'esprit qu'Erastus salua d'une claque dans son dos tandis que les joues blêmes du frère Able viraient à l'écarlate.

— N-non. C'est q-que not' m-m'man t-trouvait que ça s-sonnait bien. Mais on s-s'est b-bien fait t-taquiner dans la c-cour d'école p-pour ça.

Il se détourna en soupirant et s'éloigna en traînant son fourre-tout, la tête basse, avec ce petit chapeau incongru qui achevait de le ridiculiser. Plus tard, chacun des hommes allait avouer qu'Able lui avait rappelé l'implacable cruauté de sa mère. Erastus s'était souvenu d'avoir été envoyé à l'école en culottes courtes alors qu'il en avait largement passé l'âge. Jeb, de l'énumération que lui faisait sa maman des tortures qui l'attendaient en Enfer s'il s'avisait de ne pas terminer ses pruneaux. Ambrose, de la sienne qui lui faisait rendre la monnaie à ses clients tandis qu'elle vendait ses charmes à l'étage. Clement, de l'agonie maternelle, de

4. *Able and willing*: capable et bien disposé (NDLT).

sa demande délirante qu'il ne s'approche pas d'elle, car sa vue la terrifiait ainsi que les bons anges descendus la chercher. Quant à John-d'avant, comme sa génitrice était morte peu après sa naissance, il n'avait aucun souvenir d'elle.

— Ah, fils de pute, souffla Erastus. Reviens, d'accord. Tu as jusqu'à ce qu'on se fasse peser. Un quart d'heure, pas plus.

Muet de gratitude, Able hocha la tête. L'équipage se prononça contre, John le plus hargneusement. Erastus le remit à sa place :

— La ferme, bordel, c'est moi le capitaine et la vérité, c'est que j'en ai par-dessus la tête de vous écouter bavasser. Un peu de changement, ça fait pas de tort, c'est ce que je dis toujours.

— Euh, je t'ai jamais entendu dire ça, riposta Ambrose.

Erastus chuchota en clignant de l'œil :

— "Part ça, mieux vaut connaître ses maudits ennemis, pas vrai ? Encerchez-moi ce garçon. On va voir s'il est si capable que ça, Able.

Brave type, se dit John en levant le nez sur Able qui embarquait tant bien que mal. Ambrose et Erastus crachaient des jets de tabac par-dessus bord. Jeb testait la lame d'un couteau à étripier. Clement souriait sincèrement, ce qui ne rendait que plus effrayant son visage hideux. Able trébucha sur un cordage. Erastus lui tendit une bouteille de whisky :

— Vu que t'es notre invité.

Les yeux du frère Able menaçaient de lui sortir des orbites à force de nervosité.

— J-je ne b-bois p-pas. L'ab-bstinence est agréable à D-Dieu.

— Je croyais que c'était l'obéissance, s'étonna Ambrose qui ne pratiquait ni l'une ni l'autre.

— Ç-ça auss-ssi.

Erastus jeta un coup d'œil au soleil.

— Il te reste plus que neuf minutes environ.

Able se lança :

— Qu-quand on p-prie, avec d'autres et humb-blement, à genoux, alors elle vient, la-la lumière. N-nous ne sommes p-pas tous da-damnés. On a l-le choix. On peut choisir le sa-salut, on p-peut...

Visiblement au bord des larmes, il se tut. Le maître d'écluse leur cria d'avancer le *Morning Star*. Erastus asséna à Able une tape dans le dos qui faillit l'envoyer dans l'eau fétide du canal.

— C'était fort honorable, frère Able. Maintenant, va te faire foutre. Va voir ailleurs s'il rend l'herbe plus verte, le fumier que tu répands.

... Et c'est ainsi que nous fîmes le pacte, après le départ du frère Able, de ne plus jamais perdre notre temps à écouter les menteries d'un prêcheur et, par le sang de Job, de ne vivre pour rien au monde à genoux, tels des mendiants de Dieu. Deux mois plus tard, à moins d'une semaine de la Noël, il ne restait plus qu'Ambrose et moi de non convertis. Ce que je veux dire par là, Leah-Lou, c'est que toutes nos certitudes peuvent s'effondrer comme les murs de Jéricho.

CHAPITRE 23

Je l'entendis tousser bien avant d'avoir atteint la dernière volée de marches. Je hâtai le pas, faisant bondir ma sacoche. Pliée en deux, la pauvre âme poussait des aboiements rauques. Je lui tapotai le dos d'une main brusque et professionnelle, après quoi je préparai un sinapisme de moutarde noire et de calomel que je lui appliquai aussitôt. Ensuite, je rassemblai les lettres éparpillées sur le couvrelit que je serrai dans l'écrin à bible. Au laudanum, maintenant. Sa toux se calma. Plus tard, ma patiente me demanda :

— Et vous, madame Mellon, avez-vous déjà craint pour votre santé ?

— Ai-je donc l'air d'une poltronne, d'une épeurée ?

— Nullement.

— Tout juste. Je ne pourrais guère accomplir mon devoir si je m'inquiétais de ma personne.

(Je présume qu'elle voulait savoir si je me préoccupais des microbes, ces agents d'infection invisibles qui défrayaient la chronique à l'époque.)

— Un jour, les médecins pourront guérir toutes sortes de maladies et d'affections, déclara-t-elle. C'en sera fini de la chance, des conjectures et de tous les principes de soi-disant bon sens que Leah appliquait quand elle jouait l'infirmière.

— Quelle absurdité. Si tout le monde pouvait guérir, à quoi servirais-je, moi ?

Elle considéra mon sourire d'un air interloqué, comme si elle ne me reconnaissait plus.

— Je plaisantais, voilà tout, me hâtai-je d'ajouter. Le fait est que j'aimerais mieux en avoir beaucoup moins sur les bras.



Leah empoigne en chantonnant son registre de rendez-vous. Depuis son installation l'été dernier à New York, dans cette maison de grès brun cossue de la Vingt-sixième Rue, elle est entièrement absorbée par l'élaboration d'une liste de clients respectables. En ce début d'avril 53, ses journées sont remplies de séances et de consultations. Elle n'a jamais été plus occupée, jamais plus heureuse. Les dix mille dollars de Burr servent à financer la décoration et l'ameublement (ainsi que quelques investissements prudents) et bientôt, cette demeure sera un havre de couleurs, de confort, de bon goût, de luxe même. Mère y habite elle aussi, avec Calvin et le fidèle, l'habile Alfie. Et puis les sœurs de Leah, bien entendu, quoique Katie ait de nombreux clients privés chez qui elle se rend fréquemment pour donner des séances et évoquer des enfants, sa spécialité. Quant à Maggie, elle sort beaucoup avec ce monsieur Kane, chaperonnée par Mère ou par le valet d'Elisha. Ces derniers temps, par contre, le docteur — trop occupé à organiser son expédition dans l'Arctique — ne vient pas voir Maggie aussi souvent qu'avant (au grand soulagement de Leah), ce qui fait osciller l'humeur de la petite comme une corde à linge dans une tempête, et la rend si maussade qu'elle n'est d'aucune utilité pendant les séances. De toute façon, Leah n'a plus autant besoin d'elle ou de Katie qu'auparavant. Elle fait très bien parler les esprits toute seule, quoiqu'avec elle, ce sont surtout des petits vieux incapables de frapper très vite ni très longtemps. Ceux-là, ce qu'ils préfèrent, ce sont les transes et l'écriture automatique.

Munie de sa liste, elle s'élançe dans le couloir en appelant Alfie. S'arrête pile. Pousse un hurlement.

Calvin. Il se traîne sur le parquet dans une nappe de sang, les mains engluées de glaire.

— Quelle porte ? Laquelle ? halète-t-il tandis que Leah s'affaisse près de lui. Je suis perdu, cependant un docteur, un docteur ne serait sans doute pas de trop.

Le médecin déclare qu'il n'a jamais vu une telle effusion de sang.

— Doux esprits, et nous qui ne nous doutions de rien ! s'exclame Leah.

— Ceux qui en sont atteints dissimulent souvent leur maladie, explique le praticien, un homme de petite taille aux cheveux roux enduits d'huile de macassar. Mais je ne vois guère comment cela a pu vous échapper. Ça, m'dame, c'est le cas de consommation le plus désespéré que j'aie vu de ma vie. On ne peut rien faire.

— Balivernes. Je vais m'occuper de lui. Enfin, nous allons.

Sa mère et ses sœurs sont d'accord. Elles sanglotent en se tordant les mains et se tournent vers elle pour savoir quoi faire, comme toujours. Calvin tousse et crache encore du sang. Blanc comme une feuille de papier, il a les yeux pochés de bistre.

— Il faut que tu restes avec nous, Cal, je t'en prie, souffle Katie. Si tu savais comme je regrette les tours que t'ont joués les esprits au début, quand tu es venu nous aider. Les pelotes de laine, et le chandelier qui a tellement fait saigner ta lèvre. On s'excuse. Vraiment. Sincèrement.

— Kat a raison, ajoute Maggie. On n'aurait jamais dû laisser les choses aller si loin.

— Oh, il vous a pardonné, les filles, assure Leah. N'est-ce pas que tu ne leur en veux pas, Calvin ? Contente-toi de hocher la tête... voilà. Bon, Mère, allez chercher les draps et les emplâtres. Et un seau, oui, pendant que moi, je vais immédiatement télégraphier à Isaac pour qu'il nous envoie des remèdes et des conseils. Nous vaincrons, comme toujours. N'avons-nous pas arraché le petit Charlie aux griffes de la mort ? N'avons-nous pas triomphé de notre ennemi juré, ce moulin à paroles outrecuidant de Chauncey Burr ?

Sa mère et ses sœurs sont toujours d'accord . Elles ont même l'air de reprendre espoir.

— J'aurais dû le provoquer en duel, murmure Calvin. C'est ce que j'aurais fait si...

— Chut. Repose-toi, lui ordonne Leah tout en se disant : Oui, ils en seraient sans doute venus là si ce pauvre Calvin n'avait pas été terrassé par une quinte de toux. Par le bon Dieu et les esprits, comment ne me suis-je pas aperçue qu'il courait un tel péril, celui-là ?

Leah revoit l'entrée de Burr dans le tribunal de Columbus. Dominant d'une tête tous les autres hommes, il croquait dans une pomme, signifiant ainsi son mépris pour la procédure. Plus le procès avançait, plus Burr fixait Leah, à croire qu'ils étaient seuls dans la salle, que personne d'autre ne comptait. Et quand le verdict était tombé contre lui ? À vrai dire, il avait éclaté de rire et ne s'était pas arrêté, même lorsque les esprits avaient frappé pour exprimer bien haut leur accord.

Leah contemple l'homme étendu dans le lit. Ah, Calvin.

Les heures tissent les jours. Chaque jour il fait un peu plus chaud. Calvin tousse toujours un peu plus. Maigrit à vue d'œil. Leah apprend la résignation. Elle ne peut toujours triompher de la mort, semble-t-il. Elle lui chante sa chanson préférée, *Over the Hills and Far Away*. Les notes ne révèlent pas leur couleur, ne serait-ce que faiblement. Mauvais signe. Calvin la console, les console tous. Pour eux, il est bien décidé à mourir d'une bonne mort. Il a déjà choisi un pasteur, désigné l'endroit où il sera enterré et proclamé ses péchés, ou ce qui lui en tient lieu. Composé ses dernières paroles, émis des suggestions pour son éloge funèbre. Mais laissé à Leah le choix de la musique. Bach ? Mozart ? Leah n'arrive pas à se décider. Installée dans le salon, elle feuillette ses partitions. Peut-être un chant de liesse pour montrer que la mort n'est qu'un commencement. Ou alors une marche militaire. Pauvre Calvin. Il a raté sa chance de se battre. Il n'y aura plus de guerres en terre d'Amérique. « Nous pouvons compter sur une paix de mille ans », voilà ce qu'a assuré l'esprit du général Washington lors d'une séance récente.

Leah tombe sur la dernière missive de son père. Alors qu'elle lui avait seulement demandé s'il se souvenait du jour où les colombes voyageuses l'avaient

emportée, il parle de lui-même pendant quatre pages. Bien que son père n'ait jamais eu tendance à « discourir comme un livre », selon l'expression, on pourrait tapisser une petite pièce avec sa correspondance. Cette lettre-là, elle la lit deux fois jusqu'au bout. *Ce que je veux dire par là, Leah-Lou, c'est que toutes nos certitudes peuvent s'effondrer comme les murs de Jéricho.*

Jéricho ? Ses habitants n'avaient-ils pas mérité d'être frappés par la volonté divine, ou ce genre de chose ? Et comment s'était-il fait au juste que son père se mette à vivre à genoux tel un homme de Dieu ? Il ne me l'a pas encore raconté. Trop têtue pour se mettre à table, on dirait. Elle replie la missive et la glisse dans l'écrin aux lys, mais loin sous les autres lettres, celles d'éloges et de gratitude, et juste au-dessus des coupures qu'elle a collectionnées à propos de Chauncey Burr. Pas seulement pour revivre sa victoire sur cet homme, mais comme un rappel, oui, qu'elle ne doit jamais baisser sa garde contre... eh bien, tant de choses.

Un contact sur l'épaule de Leah. Mère.

— Leah, notre Calvin te demande.

— Doux esprits, le moment est-il déjà venu ?

Mère tamponne ses yeux rougis.

— Oui, je crois bien, mais avant, il voudrait te demander quelque chose, sais-tu ?

Leah trouve Calvin adossé sur des traversins de plumes, les cheveux peignés. Il s'est débrouillé pour enfiler une chemise empesée, un col amidonné. Pour expectorer tout le sang et la glaire de ses poumons. Il prend la main de Leah d'un côté, celle de maman Margaret de l'autre. Maggie et Katie se dressent au pied du lit, éplorées.

Leah ne répond pas pendant plusieurs jours, puis elle se décide. Ils se marient le 10 septembre. Calvin prononce ses vœux bordé dans son lit de mort. Leah, parée de taffetas argenté. Maggie et Katie baignent de larmes leur verre de champagne. Maman Margaret fait pleuvoir sur le couple des pétales de rose tandis que le pasteur entonne le rite nuptial. Après, Alfie leur apporte la pièce montée que Leah

a commandée chez Weins and Rice, les meilleurs pâtisseries de tout New York. Désignant d'une main Katie et Maggie occupées à préparer des laits de poule avec du rhum, Calvin chuchote à Leah d'une voix rauque :

— Je me fais du mauvais sang pour elles, mon épouse chérie. Elles sont grandes maintenant. Et ce docteur Kane. Je dois dire, Leah, te dire que Kane nourrit envers Maggie des intentions suspectes. Peut-être même... déshonorables. Dieu, comme je voudrais pouvoir la protéger ! Et Katie ! Tu veilleras bien sur elles, mon aimée.

Leah promet, comme toujours. Jure de garder un œil vigilant sur le docteur Kane, ce qu'elle fait déjà, en passant, depuis l'entrée en scène de ce malotru.

— Au moins, maintenant, tu bénéficies de la protection de mon nom, mon cœur. Tu seras une veuve respectable et je peux rendre l'âme en te sachant à l'abri des médisances.

— Il ne faut pas que tu penses à moi à cette heure, tu devrais...

— Je n'ai jamais pensé qu'à toi, Leah. À toi et à cette famille. Vous m'avez recueilli et aimé lorsque j'ai perdu la mienne et...

Il se répand en sanglots tandis que Leah lui tapote l'épaule, un brin consternée. Faut-il que le chevet d'un mourant soit submergé d'émotion ? Calvin reprend contenance.

— Sache que même quand je serai mort, je ferai de mon mieux pour vous protéger, toi et ton nom. Tu m'appelleras pendant les séances. J'arriverai sans tarder.

À ces mots, les sœurs de Leah se retournent, sidérées.

— Ressaisis-toi, Calvin, souffle Leah. Car bientôt...

— Écoute, Leah. Je n'ai que faire de ma dépouille mortelle. Je t'appartiens, dans le trépas comme dans la vie. Si jamais tu as besoin de moi pour...

— Calvin, c'est toi qui as besoin de repos.

— Madame Brown. Cela sonne tellement bien, je trouve.

Calvin se redresse, soupèse de l'œil la pièce montée posée sur le buffet.

— Ils auraient dû prendre du pastillage pour les volutes. Enfin, il m’a l’air passable. Donne-m’en un morceau, ma chérie.

Ce que fait Leah, qui ouvre des yeux stupéfaits tandis qu’il dévore non seulement cette tranche, mais trois autres.

12 avril 1854

Très chère Lizzie,

Je suis charmée et ravie que tu viennes enfin nous rejoindre à New York, Calvin et moi. Notre demeure est située dans l’une des rues les plus distinguées, nous disposons de tous les appareils modernes et tenons la table la plus raffinée possible et tu me manques beaucoup. Nous avons grand besoin de ton assistance. Et pour répondre à ta question, oui, il te demande, et le plus énergiquement du monde. À l’heure qu’il est, Katherina est installée chez les Partridge pour un moment alors que Margaretta et Mère sont retournées à Philadelphie à la demande pressante des milliers de croyants qui s’y trouvent. Nous serons donc toutes les deux quelque temps, comme avant.

Ta mère qui t’aime de tout cœur

— Et je me demande qui peut bien revendiquer ça ! lance Leah à Lizzie en tournant un robinet juste à côté du portemanteau.

L’applique crachote avant d’émettre une flamme jaune.

— Tu te feras à l’odeur du gaz, comme nous tous.

— On peut s’habituer à tout, Mère, répond Lizzie, occupée à retirer les épingle de son petit chapeau masculin à la dernière mode, puis à lisser le corsage boutonné de son trois-pièces de soie brute, masculin lui aussi, lui aussi à la mode.

Pourtant, doux Jésus et les esprits, pourquoi diable une femme voudrait-elle ressembler à un homme ? se demande Leah.

— Mais tu es splendide, Elizabeth. Je te reconnais à peine. Quelle allure audacieuse.

— Oh, merci. Et toi, quelles jolies couleurs a ta robe aujourd’hui. Est-ce de l’orange ? Que faut-il abattre pour obtenir ce ton ? Et les garnitures, oh, il y en a tellement qu’on s’imagine à peine le temps qu’on a dû mettre à les fabriquer.

Ce que disant, Lizzie lève impatientement les yeux. De toute évidence, elle est partie de chez les Bowman, en Illinois, à l’instant où elle a reçu l’appel de Leah. Celle-ci lui en sait gré, bien entendu. Mais quand même, toutes ses autres demandes à Lizzie pour qu’elle revienne, elles ne signifiaient donc rien ? Réprimant cette pensée, Leah fait de son mieux pour impressionner sa fille, lui fait voir la table d’acajou ovale pouvant accueillir vingt personnes, le mobilier Belter recouvert de brocart rouge assorti, l’armoire à glace, la vitrine à bibelots, le piano.

— Pas un piano à queue Chittering comme chez les Little, trésor. Non, un vrai de vrai ! Comme on en a toujours voulu !

De l’extérieur leur provient le brouhaha des vendeurs à la criée. De l’intérieur, le boucan des oiseaux. Trois nouvelles cages sont accrochées près de la fenêtre du salon, abritant deux perruches, deux pinsons, un oriole de Baltimore, une grive. Seul dans son temple ottoman, Vivace, le perroquet d’Amazonie cher au cœur de Leah, lisse ses plumes vertes en craquant comme un fou.

— C’est fort payant, alors, de parler avec les morts ? interroge Lizzie d’un air caustique.

Leah ravale une remarque cinglante, une frayeur passagère. Non, jamais Lizzie ne médierait contre elle comme cette maudite Ruth Culver, qui ne faisait partie de la famille que par alliance. Alors que Lizzie est l’unique chair de sa chair. Elle ne va tout de même pas piquer une crise comme le jour de la séance avec le révérend Clarke, il y a cinq ans de cela. De toute façon, l’aide que peut fournir Lizzie pendant les séances n’est pas celle dont Leah a besoin. Elle entraîne sa fille dans le salon de lecture, lui montre les piles de revues spiritualistes : *Shekinah*, *Le Messenger spirituel*, *La Bannière de lumière*, *Le Télégraphe spirite*.

— C’est notre cher Horace qui a employé le premier les mots *spiritualisme* et *spiritualiste*. Il a fini par se rallier après toutes ces sottises avec Ruth et notre

ennemi juré, ce braillard de Burr. Enfin, j'aime beaucoup ces expressions. Foxiste ou foxisme, ç'aurait été ridicule. Je dois bien l'admettre.

Lizzie approuve sans réserve. Le livre d'Isaac l'intéresse un peu plus : *Voix du monde spirituel. Communications de nombreux esprits*, de la main d'Isaac Post, médium.

— Quel dommage pour Isaac. Cet ouvrage n'a-t-il pas fait l'objet de critiques ?

— Dommage ? Pourquoi dis-tu cela ? Imagine que l'on publie un volume qui porterait ton nom sur sa couverture.

— Mon imagination ne va pas jusque-là, Mère, vous le savez sûrement. Quant à ma pitié pour Isaac, elle vient de ce que les critiques ne se sont pas montrés fort favorables, n'est-ce pas ? N'ont-ils pas dit que les, hum, morts célèbres parlaient tous de la même voix ? Tu sais, comme un quaker. Et cet article dont l'auteur s'étonnait de ce que Thomas Jefferson, grand orateur devant l'éternel, emploie des expressions si ampoulées, de tels — comment dit-on ? — lieux communs ?

— Ainsi, Elizabeth Fish, tu suis ce que l'on écrit au sujet de ta chère famille.

— Cela m'arrive, Mère, cela m'arrive.

Lizzie examine les rayons et s'exclame, cachant mal sa dérision :

— Doux esprits, que d'auteurs ! Voyons voir. Benjamin Franklin, Jefferson, Platon, Swedenborg, Andrew J. Davis. Tu les as tous lus ?

Leah fait la moue.

— Je trouve seulement cela respectable de posséder leurs ouvrages. Plusieurs de ces messieurs s'expriment dans nos cercles ; je devrais plutôt dire nos *séances**.

De surprise, Lizzie manque de laisser tomber Thomas Paine. Leah tente un sourire suppliant.

— Le français est tellement mélodieux. Et les gens chic aiment tant ce qui vient d'ailleurs. Je dis toujours que c'est toi, ma fille bien-aimée, qui as inventé l'expression. Oh, Lizzie, je suis si heureuse de ton retour à la maison ! Tout va redevenir comme avant, je le sens.

Leah tend les bras pour étreindre sa fille, mais ils manquent maladroitement leur cible car Lizzie s'est détournée au son d'une cloche.

— Dis-lui que je monte bientôt, lance Leah à Lizzie qui se hâte d'aller voir, à l'étage, Calvin miraculeusement transformé de malade à l'article de la mort en mari invalide de Leah.

— Il doit dormir en ce moment, j'imagine, souffle celle-ci lorsque Lizzie finit par la rejoindre au salon. J'irai le voir plus tard.

— Ça lui ferait plaisir, répond Lizzie d'un ton catégorique.

Les deux femmes s'installent sur des fauteuils en vis-à-vis. Entre elles deux, le feu somnole dans son donjon de marbre. Les oiseaux aussi, dans leurs cages recouvertes. Alfie leur sert du thé, se fond dans le décor et va se coucher. Lizzie chantonne, penchée sur sa broderie au tambour. Est-ce qu'elle a toujours fredonné ? se demande Leah. Franchement, cette pauvre enfant chante comme une casserole.

— Notre Katherina pourrait revenir de chez les Partridge plus tôt que prévu, annonce Leah. Vois-tu, il y a encore un esprit de petit garçon qui insiste pour se faire entendre. Apparemment, il travaillait de son vivant à l'usine d'allumettes des Partridge, et maintenant il se plaint sans arrêt des conditions de travail des ouvriers.

— Il peut bien se lamenter, tu sais, si ce sont ces conditions qui l'ont tué.

Leah doit le reconnaître. Change de tactique.

— Parle-moi un peu de l'Illinois, chérie.

Lizzie entonne, comme si elle lisait une liste :

— Il fait un temps splendide au printemps et en été. La maison principale est entourée de fleurs sauvages. Charlotte, la femme de p'pa, en a réalisé de nombreux tableaux fort jolis. Elle m'a appris tout ce qu'elle connaît sur l'art. Elle sait représenter n'importe quoi avec un grand réalisme.

— Sa femme ? Tu veux dire sa femme de ménage, non ?

— Ils sont mariés, réplique Lizzie d'un ton ferme. Et Charlotte est très gentille.

— Gentille ? Tu le penses sincèrement ?

— Mais c'est vrai. Je n'ai pas besoin de penser pour le savoir.

— Ton père parlait souvent de moi, j'imagine.

Lizzie tranche son fil d'un coup de dents.

— Je n'irais pas jusqu'à dire souvent.

— Je suppose qu'il t'a raconté que je n'étais qu'une jeune étourdie quand nous nous sommes mariés, à peine sortie de l'enfance, que je n'avais pas une once de bon sens ni de responsabilité.

Lizzie toussote.

— Tout ce qu'il m'a jamais dit, c'est que tu lui faisais une peur bleue.

Leah ne trouve rien à répondre ; le fait est qu'elle se sent étrangement flattée. Elle regarde sa fille tirer l'aiguille, tranquille comme un chat devant un bol de lait. Elle qui gigotait tellement, bébé, et qui rechignait au sein. Bambine, elle restait constamment accrochée aux jupons de Leah, comme si le vent ou les circonstances risquaient de la lui arracher. Se rappelle-t-elle à quel point sa mère l'aimait ? Les privations qu'elle s'imposait pour lui payer des leçons de français ? Qu'elle lui permettait d'écouter les leçons de musique qu'elle donnait ? Par pudeur féminine, Leah n'a certes jamais parlé à qui que ce soit des horreurs de l'enfantement. Jamais révélé à Lizzie qu'elle était venue trop tôt, trop vite. Que Bowman avait couru trop tard chercher la sage-femme. Leah avait coupé le cordon toute seule avec un couteau à poisson avant d'envelopper dans une courtepoinette le bébé qui braillait. On lui avait promis qu'elle oublierait la douleur, la terreur et tout. Quel paquet de menteries. « Rien ne sert de pleurer, ma fille, avait-elle dit à la petite Lizzie tant d'années auparavant. Nous sommes seules et c'est comme ça. »

Leah s'empare du tisonnier pour remuer les braises. Elle n'est pas du genre à rester sans rien faire comme une plante en pot. Plusieurs escarbilles sautent par-dessus la grille basse et retombent sur le tambour à broder de Lizzie.

— Non ! Non ! *Mon Dieu !** Tout ce travail !

— Oh, attends, s'écrie Leah en tamponnant le tambour à deux mains, mais le mal est fait.

Le motif de la broderie représente la cour du roi à Versailles ; la reine corpulente et âgée ne paraît que plus ridicule avec une oreille brûlée. Les nobles messieurs et dames de compagnie qui l'entourent ont l'air aussi moqueur et résigné que tous les courtisans du monde, sans nul doute, dès que le monarque a le dos tourné. Leah rend son ouvrage à Lizzie.

— Au moins, si tu restes fille, tu pourras toujours gagner ton pain grâce aux travaux d'aiguille, ma chérie.

Lizzie ramasse son panier à ouvrage et lui souhaite froidement bonne nuit. Leah voudrait pouvoir la rappeler. Pourquoi trouve-t-elle si facile de se montrer affable avec ses clients et connaissances alors qu'avec ceux qu'elle aime, elle est cassante et même désagréable ? C'est la faute de son père, tranche-t-elle, qui la laissait faire preuve d'une impertinence qui aurait valu à la plupart des enfants une fessée en bonne et due forme.

Calvin, lui, ne prend jamais la mouche. Il comprend le fardeau de Leah qui veille sur eux tous. Et il est toujours heureux de la voir, en tout temps.

La chambre de Calvin n'est éclairée que par le feu qui couve. Près de la fenêtre bouge une ombre grise de la taille d'un homme, mais ce n'en est pas un : une forme en lent mouvement. Leah sursaute, trébuche sur la carpeite, chuchote :

— Calvin ?

Pas de réponse. Que des craquements. Qu'un soupir susurré qui n'est ni un souffle humain, ni un feu qui meurt. Alors qu'elle va courir chercher Alfie, le remuement prend un sens. C'est le rideau de veloutine qui s'agite devant la fenêtre ouverte, car un jeune médecin a conseillé à Calvin de respirer l'air du dehors, recommandation ridicule à New York, mais Calvin a jugé que la tentative en valait la peine. Leah se hâte de baisser le châssis. Calvin s'éveille en sursaut. Comme il dort calé sur des oreillers pour dégager ses poumons, le seau posé par terre ne contient qu'un peu de sang. Sa respiration est aussi moins rauque que d'habitude.

— Madame Brown !

— Oui, me voici, Calvin. Je suis là.

— Oh, comme tu dois être heureuse de revoir notre chère Lizzie. Elle m'a tant manqué pendant toutes ces années. Mais toi, tu me manques chaque moment où tu n'es pas là.

— Et moi aussi.

Il est vrai qu'elle s'ennuie du jeune homme serviable qui ne la lâchait pas d'une semelle. Elle fait tourner le robinet du gaz et la chambre s'éclaire ; puis elle s'occupe à tapoter les oreillers, à vider le cendrier. Le jeune docteur a aussi prescrit des cigares médicaux ; Calvin en fume trois par jour. Cela donne plus de travail à Leah, mais elle ne se plaint pas. Se laissant tomber dans une bergère, elle laisse échapper un petit sanglot.

— Pourquoi ces larmes, mon cœur ?

— Je ne t'ai pas, pas assez apprécié. Lizzie non plus. Je suis une très mauvaise mère. Une épouse épouvantable.

Calvin s'esclaffe.

— Et moi, quel genre de mari fais-je donc, toujours au lit et qu'il faut à ce point dorloter... Mais regarde !

Il repousse ses couvertures.

— Calvin !

— Leah. Nous sommes mariés. Ce n'est pas malséant.

Il lance ses jambes maigres vers le plancher, fait cinq pas jusqu'à la fenêtre, cinq autres jusqu'au lit.

— Cela fait deux fois aujourd'hui que je marche ainsi. Je prends du mieux. Je retrouve mes forces. Ces cigares opèrent comme par enchantement.

— Mais cela ne va pas du tout. Reviens te coucher. Voilà. Laisse-moi...

Elle tend les bras, Calvin l'attire dans les siens. Elle crie son nom. Il crie le sien en retour et essaie de l'embrasser, sur les lèvres en plus. Elle le repousse à bout de bras.

— Calvin ! Tu es trop faible pour, pour ce genre de choses, et cela ne ferait que t'épuiser encore plus. Et puis... je pensais, je croyais que ce mariage ne visait qu'à me protéger, enfin, mon nom.

— Leah, tu sais combien je t'adore !

Leah se fait brusque. Le saisit par sa main osseuse, le ramène dans son lit sans prêter attention à ses regards mélancoliques. Tous ces efforts lui ont coûté cher. Il crache du sang dans le seau tandis qu'elle lui tapote le dos. Puis, après lui avoir souhaité une bonne nuit, elle éteint les lampes à gaz.

— Un baiser ? implore-t-il, un doigt sur les lèvres. Un seul, sur l'honneur.

— Tu dois penser à te rétablir. Et à rien d'autre.

Il tousse dans un mouchoir.

— Diantre, cela ne peut tout de même pas te tuer, lui dit-il.

Leah longe le couloir avec lassitude. Si Calvin guérit, il lui imposera assurément le devoir conjugal. Elle pense à Bowman Fish, à son poids lourd comme le rabat d'un cercueil. Elle l'avait tenu à distance un certain temps avant qu'il ne se fasse violent, quoiqu'il se soit toujours montré contrit et navré après coup. Dans sa chambre particulière, elle se déshabille couche par couche jusqu'à ne plus porter que sa chemise et sa culotte. Ne pouvant souffrir la nudité totale, elle supporte à peine son bain hebdomadaire. Elle se rappelle encore les investigations de Corinthian Hall, le jour où elle et Maggie avaient dû se dévêtir devant des inconnus. Elle n'avait réussi à dissimuler sa terreur et son humiliation que pour le bénéfice de Maggie. Elle se blottit sous les édredons en se demandant comment font les autres femmes pour supporter l'acte sexuel. Elles finissent peut-être par se blaser, par contempler la rosace du plafond. Oh, elle a bien entendu dire qu'une telle intimité physique procure un certain réconfort et même du plaisir. Mais il est très peu réconfortant de mourir en couches ou d'enterrer un enfant après l'autre. Cela, elle doit le rappeler à Maggie et Katie. À Lizzie aussi.

Je serai bien meilleure veuve qu'épouse, se dit-elle avant que le sommeil l'emporte.

CHAPITRE 24

— Mais où étiez-vous donc ? me demanda ce jour-là ma patiente qui venait de se réveiller.

— Où donc ? Mais ici, ma caille, je suis là depuis une éternité. C'est vous qui étiez ailleurs, qui rêviez à quelque autre lieu.

— Je ne rêve jamais.

— Jamais ? Balivernes. Tout le monde rêve. Vous vous agitiez comme un esquif sur la mer, ma caille, et vous marmonniez, par-dessus le marché. Si ce n'est pas signe que vous rêviez, je ne m'appelle pas Alvah June Mellon.

— Si vous voulez, mais je ne vois que des fragments. Mes rêves ne se déroulent pas comme des histoires, ne serait-ce qu'en désordre. Ce ne sont que des bribes ou des tableaux, bien qu'ils bougent un brin, c'est sûr... Mais plutôt comme un cosmorama, un des plus élaborés peut-être, qui remuent lorsqu'on les regarde par le trou d'une serrure.

— Je n'ai jamais été du genre à rechercher les divertissements ni...

— De toute façon, les rêves ne veulent rien dire. Les interpréter, cela revient à faire apparaître des mouchoirs, comme un illusionniste.

Elle arrangea sa chemise de nuit. Ses petites mains semblaient toutes pâles contre le tissu indigo.

— J'ai parlé ? De quoi ?

Je lissai à mon tour mon ouvrage, satisfaite de son motif d'étoile rayonnante.

— D'Elisha. Vous feriez aussi bien de m'en dire plus à propos de lui et de la grande passion qui vous a unis.



Début mai. Maggie rentre tout juste de sa brève tournée à Philadelphie avec les esprits frappeurs, accompagnée de Mère. Malgré les regards assassins que lui lance Leah, elle est bien décidée à passer chacun de ses moments libres avec Elisha avant son départ pour l'Arctique, prévu pour le début juin, et le sien, pour la mi-mai, à Washington avec Katie. Tournée qu'elle aimerait bien annuler, ce qui est impossible, à ce qu'il paraît, sans les déshonorer tous, du moins Leah l'a-t-elle déclaré. Leah. Dieu merci, se dit Maggie, au moins, à New York, Leah a trop à faire entre Lizzie, Calvin et ses clients pour faire grand cas des nombreuses sorties de Maggie avec Elisha. En ce doux après-midi, Maggie l'accompagne à l'Académie des sciences de New York où il doit prononcer une conférence et récolter des fonds pour équiper son expédition. Le brigantin *Advance*, a-t-il expliqué à Maggie, doit être muni de vivres et de matériel pour plusieurs années, au cas où il serait fait prisonnier par les glaces polaires.

— Qui ne ressemblent nullement, aucunement à ceci, poursuit-il en lui montrant les enfilades d'icebergs taillés à la hache, les murailles de glace arctique et les rives boisées peintes avec des vols d'oiseaux. Et oh, regarde, mon ange, une aurore boréale !

Maggie lève les yeux vers des morceaux de verre coloré qui miroitent.

— Comme c'est joli !

— Joli ? Ce n'est qu'une illusion bon marché, un artifice très éloigné de la réalité. Les mots seuls peuvent dépeindre la sublimité de l'Arctique. J'en ai informé le directeur, mais ce crétin n'en a rien à faire.

— Il devrait t'écouter, répond gravement Maggie en se demandant comment elle a pu se méprendre sur son ton, en se jurant de faire mieux, d'observer la moindre nuance de sa voix, son moindre changement d'expression.

— Oui, c'est clair. Ah, Tuttie, même assailli par une nuit sans fin, l'Arctique est si propre, si blanc. L'aube, quand elle vient, apparaît d'un bleu violacé, telle une ecchymose, non, une aile de corbeau éclairée de biais.

— Indigo, suggère Maggie, se disant : ni bleu ni violet, non, les deux à la fois. Quel ton ravissant. Je vais m'en faire confectionner une robe sur-le-champ.

— Ni indigo, ni deux, ma jolie, plaisante son compagnon. C'est un monde étrange, immuable. Tout à la fois immortel et le portrait même de la mort.

Elisha secoue la tête.

— Recueillir des fonds, quelle entreprise vulgaire, méprisable. J'aimerais mieux me recueillir comme tu le fais pour évoquer les morts... Je plaisante. Mais il n'est guère étonnant que ma mère, enfin, mes parents ne soient pas venus m'entendre.

Il se tourne vers elle :

— Savais-tu que l'on me qualifie de célébrité ?

— De quoi ?

— D'homme célèbre, comme si ma personne était digne d'être célébrée, une fête à moi tout seul, si tu veux. Quelque chose que l'on savoure un jour pour l'oublier le lendemain. C'est une insulte, rien de moins.

Choquée, Maggie fronce les sourcils. Or, elle connaît plusieurs épithètes bien plus injurieuses dont on l'a personnellement affublée.

— Je crois que je suis en passe d'en devenir une moi aussi... Une de ces célébrités.

— C'est déjà assez terrible pour un homme, mon chou. De toute façon, ta célébrité n'a rien de commun avec la mienne, qui se trouve sur le point de grandir encore.

Il adresse un geste élaboré à Morton, fort occupé à montrer les projecteurs à la mère de Maggie. Ce dernier hoche la tête avant d'entraîner Mère par une porte dérobée comme pour lui montrer quelque chose d'encore plus merveilleux. Elisha saisit délicatement le coude de Maggie.

— As-tu prévenu ta famille ? De nos projets ? En as-tu fait part à ta tigresse de sœur ?

— Le devrais-je ? Je veux dire maintenant ? Calvin est si malade... Cela pourrait paraître égoïste.

Elisha hoche la tête.

— Égoïste, oui. Tu as raison. Pour que tu sois entièrement quitte de ta profession, le choix du moment revêt une importance essentielle. Je te dirai quand arrêter. À ton retour de Washington, sans doute. Oui, ce sera ta dernière tournée avant de te retirer pour suivre des cours particuliers. Tu seras si différente quand je reviendrai. Tout comme moi.

Emportée par le vertige, Maggie pose sa main sur une paroi de glace. Elle qui s'attendait presque à sentir le froid tellement cela a l'air vrai, elle touche plutôt l'humidité collante de la peinture fraîche.

— Cet oiseau-là, pourquoi est-il tout seul ? veut-elle savoir tout à coup.

C'est un volatile noir, luisant dans la salle bien éclairée, et sa forme ressemble à une grosse urne évasée. Il a devant les yeux des taches blanches qui lui donnent l'air ahuri.

— Tout seul ? Non. Ça, c'est la femelle de l'espèce. Le Grand Pingouin.

Elisha lui raconte comment lui et ses compagnons, durant sa première expédition dans l'Arctique, l'avaient trouvée juchée sur un monticule, la façon dont la bête avait dressé la tête, comme pour chercher à distinguer leurs visages, puis escaladé la butte en se dandinant, propulsée par ses ailes courtaudes. L'un des compagnons d'Elisha l'avait abattue d'un coup de fusil et elle avait glissé jusqu'à l'endroit, sur le sol découvert, où reposait son œuf verdâtre.

— Sur le coup, nous étions enchantés. Tu comprends, nous avons mis la main sur ce qui était sans aucun doute le dernier Grand Pingouin vivant. Nous avons décidé, le capitaine et moi, de la faire empailler pour la bibliothèque du navire.

Il se flatte le menton.

— Si j'ai dit au scénographe de la placer ici, c'est que, je l'admets, cela me turlupinait que cet oiseau ait été abattu ainsi. Mais pourquoi à ce point ? Pourquoi tout court ? Prenons mon petit frère. On n'a plus jamais revu William Kane et on ne le reverra plus jamais. Chaque mort est semblable et pourtant unique, elle vient à tous sans favoritisme. Que peut donc signifier celle d'une bête dénuée de raison sur une plaine arctique ?

— Je n'en sais rien. Je ne connais pas du tout ces choses-là, Lish, avoue à voix basse Maggie, désolée.

— Et voilà pourquoi, voilà la raison pour laquelle il me faut tout t'expliquer.

Elle baisse les yeux vers l'endroit où se trouveraient ses pieds s'ils n'étaient pas encerclés de plusieurs couches de jupes et de jupons.

— Oh, Dieu. Ne bouge pas, mon amour, s'exclame étrangement Elisha, s'étranglant presque. Je vois une image de toi. Tu baisses les yeux avec une expression pensive, comme maintenant. Mais tu te tiens très droite, oui, voilà, encore comme maintenant, comme si tu étais résolue à quelque chose. Tu es vêtue telle une enchanteresse, telle Circé. Une robe blanche, mais sans... corset. Les cheveux défaits. Un ambrotype. Il faut que j'en fasse faire un. Le verre seul saurait rendre justice à une telle image.

Et il se perd dans son imagination. Maggie s'ehardit à tendre une main vers la sienne, à insinuer ses doigts entre les siens qui tremblent, puis se resserrent. Elle donnerait son âme, en tout ou en partie, pour rester fixée avec lui sur cette estrade, entourée de ces rivages et de ces icebergs peints, sous ces fragments de verre étincelants. Elle s'apprête à reprendre la parole. À lui dire. À tout rendre clair, honnête entre eux deux.

— Tu es si admirablement mystérieuse, Tuttie, promets-moi de toujours le rester, souffle Elisha, sur quoi Maggie bat des cils, se retrouvant aussi coite et ahurie qu'un Grand Pingouin.

À trois nuits de là, Maggie s'installe au parterre avec sa mère et Katie. Celle-ci porte sa tenue de soirée crème et fauve préférée, Maggie sa robe neuve indigo. Elle a insisté pour que Mère s'habille en soie brune plutôt qu'avec ses sempiternels lainages marron, avec un bandeau de fleurs artificielles au lieu de sa coiffe à rubans habituelle, trop élaborée. À son grand soulagement, Leah n'est pas venue. Un nouveau médecin examine Calvin et la présence de sa femme semble être requise. Je suis éprise, décide Maggie. Ce doit bien être ça. Cette sensation — d'ivresse, de faiblesse, d'anxiété — ressemble à celle que décrivent les romans qu'elle dévore. Et puis comment ne pas tomber amoureuse d'Elisha Kent Kane avec son rang social, sa superbe, son érudition, sa renommée, sa réputation, sa « célébrité » même, ainsi qu'il l'appelle avec tant de dérision ?

Elisha monte sur scène. Applaudissements polis. Il invite le public à jouer aux « détectives » afin de découvrir, comme lui lors de sa première expédition, les vestiges du campement de Sir John Franklin, les traîneaux abandonnés, les morceaux de boîtes de conserve mises au rebut. Et puis, sous des amas de pierres, les tombes de trois membres du groupe de Franklin. Elisha leur demande pourquoi l'on n'a retrouvé aucune note écrite, aucun message courageux comme il est d'usage d'en rédiger quand on se sait perdu. L'assemblée confère.

— La mer polaire ouverte, chers auditeurs ! s'exclame Elisha. Les preuves de son existence sont écrasantes : les courants qui se réchauffent lorsqu'on remonte leur cours. Les oiseaux que l'on a vus migrer vers le nord. Les rayons perpétuels de l'été, qui s'opposent à l'existence d'une calotte polaire sur notre monde. Non, non, bonnes gens, au sommet du monde s'étendent de chaleureux rivages bordés d'arbres colorés, d'herbes étranges. La nourriture y abonde : poissons couleur d'aurore, cochons de mer pouvant nourrir un homme pendant des mois, créatures sans nom, étranges au-delà de toute expression, aux membres gélatineux, aux yeux innombrables qui leur permettent de voir pendant les six mois d'obscurité totale. C'est là que sont Sir Franklin et ses hommes ! Ils ont survécu dans ce royaume inexploré. Attendent, nenni, prient qu'on vienne à leur secours. Je me suis porté volontaire pour diriger la prochaine expédition Grinnell et je fais le vœu, de tout mon cœur, de n'avoir de cesse que Sir Franklin soit retrouvé, que nous, les Américains, nous menions à bien cette noble quête.

Le public applaudit. Quelques auditeurs poussent des hourras. Nombreux sont ceux qui mettent la main à leur portefeuille. Après la conférence, après les applaudissements, Maggie, Katie et leur mère se fraient un chemin à travers la

foule pour rejoindre Elisha resté sur scène. Ses admirateurs se pressent autour de lui. De plus près, Maggie s'aperçoit que ces « admirateurs » ont une mine de propriétaires. Ses proches. Elle s'oblige à respirer calmement. En fin de compte, sa famille est venue. Le plus vieux, droit comme un piquet, tout à fait distingué, c'est sûrement le père d'Elisha, le juge Kane. Le plus jeune, celui qui ressemble à une copie mieux nourrie d'Elisha, ce doit être son frère, Tom-l'avocat. Et la femme ? Plus grande que les trois hommes, d'une beauté à couper le souffle malgré ses soixante ans sonnés. Des traits pâles, délicats, comme sculptés pour un camée. Des cheveux d'or vif, une silhouette élancée parée de vert forêt. Maggie a du mal à croire qu'elle a porté sept enfants, dont Elisha est le benjamin. Elle ébauche un sourire timide, ajuste ses gants. Décide qu'elle est contente de rencontrer enfin les parents d'Elisha qui sont toujours à la campagne quand elle demande à faire leur connaissance, ou en plein déménagement, ou souffrants.

Madame Kane balaie quelque chose de minuscule du col d'Elisha avant de fléchir d'un cran à peine perceptible son cou adorable. À croire qu'elle ne voit pas du tout Maggie. Celle-ci chuchote à Mère et Katie, après quoi elles s'avancent toutes les trois d'un même pas. C'est à ce moment précis que Morton fait son apparition.

— Mademoiselle Fox, je serais honoré de vous raccompagner.

Maggie lance un regard désespéré à Elisha qui hoche la tête à l'intention de sa mère, une étrange expression tendue sur le visage. Lui ferait-elle honte ? Tout de même pas. Il darde vers elle des yeux implorants. En un éclair, elle comprend. Parfaitement, complètement. Ce n'est pas une expression de honte, mais celle d'un gamin au bord des larmes. Les volcans. La guerre. Les fièvres. La touffeur étrangère. La glace et la nuit sans fin de l'Arctique. Rien de tout cela ne lui fait peur. Il ne craint que sa mère. Éprouve à la fois pitié et rancœur pour elle. Suffoque dans une tapisserie d'émotions qui ressemblent peut-être à celles de Maggie pour Leah.

Elle laisse Morton les guider vers la sortie, ignorant les questions de sa mère, l'irritation de Katie et sa propre déception, tout cela parce que la pitié a permis cette révélation : Maggie aime Elisha de tout son cœur. Elle l'aime, lui, et non sa « célébrité », son rang social et le reste. Et je l'aimerai, résout-elle, pour l'éternité sans fin.



— Mais l'a-t-il fait faire ? L'ambrotype ?

— Oh oui.

Je tricotai un rang ou deux.

— J'ai entendu dire que les gens comme vous, en tenant une image, un portrait, peuvent deviner ce qui est arrivé à la personne, ou ce genre de choses. Ce n'est que superstition, bien entendu.

— Bien entendu.

— Et vous l'avez toujours, cet ambrotype ?

— Il était voué à la destruction. Il est vrai qu'il était fait de verre. Pourquoi ?

— Aucune raison particulière. Les images de ce genre sont agréables à posséder, c'est tout.

— Quelqu'un a-t-il jamais pris la vôtre, madame Mellon ?

— Non, répondis-je.

Ce qui n'était pas entièrement faux. L'image que j'avais eue en ma possession — un ferrotipe dans un étui de veloutine — n'était pas de moi seule, mais accompagnée de mon fils âgé de quinze ans à l'époque. Malgré notre expression stoïque, sévère (comme tout le monde dans les portraits de ce genre, pour être honnête), nous nous ébaudissions encore l'instant d'avant.

— Quel dommage, souffla ma patiente d'un ton tel que j'ai cru qu'elle m'avait entendue hurler après monsieur Mellon qui venait de jeter le ferrotipe dans l'âtre, où les flammes avaient effacé toute image après l'avoir noirci, tordu : il ne restait même plus une silhouette.

— Ce n'est pas naturel pour une femme, m'avait-il craché, d'aimer son fils plus que son mari et de se faire tirer le portrait avec cette mauviette comme des jeunes mariés.

Je repris mon tricot, mes aiguilles.

— Si j'étais du genre à jouer, je parierais que votre Elisha était sujet à des jalousies insensées, pour des objets comme pour des gens. Qu'il voulait accaparer toute votre attention, régner seul dans votre estime.

— Eh bien, oui. Il souhaitait planter son étendard, pour ainsi dire, sur ma personne. Loin de moi l'idée de prétendre que je n'y étais pas moi-même encline. Cela, je l'ai découvert à Washington, vers la mi-mai 53, peu avant qu'Elisha s'apprête à lever l'ancre pour l'Arctique, où il espérait secourir Franklin et hisser son drapeau sur les rives de sa chimère, la mer polaire ouverte.



— Mag ! Reviens ! Lish ne faisait que jouer. Vraiment ! Tu vas attraper la mort là dehors !

Ignorant les appels paniqués de Katie, Maggie se hâte le long de la rue, tourne un coin, traverse une petite place, s'éloigne à la hâte de la pension de famille de madame Sullivan à Washington. Lorsqu'elle parvient à la petite galerie marchande, ses pantoufles sont imbibées de l'eau laissée en flaques par la pluie récente, son visage inondé de larmes incessantes. C'est un endroit austère, sans fontaine, sans plantes en pots, et seuls quelques clients s'y trouvent en cette fin de matinée. Elle passe devant le petit studio d'un daguerréotypiste, une boutique encombrée, exigüe, où s'empilent les toiles de fond peintes : châteaux italiens, champs fleuris, rivières ombragées. Dans la vitrine, une publicité vante la pose Gabriella, allez savoir ce que cela veut dire. Un employé range des accessoires, des livres, des chaises, des plumes. Ses gestes sont le portrait même de l'ennui.

Avant leur départ pour Washington, Maggie et Katie, sur un coup de tête, sont entrées dans un studio new-yorkais semblable à celui-ci. Katie portait une robe de mousseline blanche à mancherons, Maggie un ensemble vert bouteille qui paraît anthracite sur l'image développée, créant un effet de clair-obscur : Katie-dans-la-lumière et Maggie-dans-le-noir. Elles se différencient également par leur expression. Maggie, tournée vers la gauche avec son sourire retenu, comme si elle avait aperçu du coin de l'œil quelque chose d'amusant. Katie, les yeux braqués droit vers l'objectif, d'une translucidité soulignée par un trait de khôl. Elle avait posé la main sur l'épaule de Maggie, comme pour éveiller son attention, ou l'empêcher de bouger.

L'employé du studio fait signe à Maggie, lui décoche un sourire bien trop encourageant. Maggie sèche ses larmes, compose son expression et va se réfugier dans une mercerie où elle s'empare d'une paire de gants de chevreau blancs. Ils plairont à Elisha, se dit-elle. Il aime le blanc. Et il m'aime, moi. Je le sais très bien. Le vendeur emballe les gants, suivis d'un col de dentelle blanche ajouté par Maggie au dernier moment. Elle ne s'est pas enquis de leur prix. Quelle dame exprime un intérêt pour l'argent ? Quel gentleman chercherait à l'escroquer ? Le garçon la dévisage avec une curiosité intriguée, et Maggie se rend compte que plusieurs clients de la galerie l'observent de la même façon. Elle a les joues qui picotent. Son souffle se fait court. Elle se sent visée, grossière, déplacée. Il est rare qu'elle sorte seule, encore moins pour faire des achats. Elle est toujours chaperonnée par sa mère, ou Leah, ou Amy. Ou alors au moins Katie. Quelqu'un.

Il se trouve que les gants et la dentelle valent presque tout l'argent qu'elle a dans son réticule. Maggie n'avait pas l'intention d'en dépenser autant ; cela ne lui arrive jamais. La brève satisfaction tirée de ses emplettes s'évapore complètement dès qu'elle se retrouve dehors. Le ciel de plomb menace d'une autre averse et pour toute protection, elle n'a qu'un châle en crochet, une capeline ornée de fleurs en soie et ses chaussons d'intérieur. Ni sabots. Ni bonnet. Ni manteau. Et pourquoi a-t-elle mis cette robe jaune à rayures noires ? Double damnation, se dit-elle, je ressemble à une abeille obèse. J'ai l'air mièvre et vieillotte. Pourquoi est-ce que je ne prends jamais une seule bonne décision ? Tu vas rentrer chez madame Sullivan, s'intime-t-elle, et gardant les yeux baissés, elle marche d'un pas résolu, comme si elle connaissait son chemin ; mais rares sont les panneaux indicateurs et Maggie ne tarde pas à se perdre dans cette ville à moitié érigée au milieu des marécages. Les Canadiens et les Britanniques n'ont-ils pas incendié Washington, quelque quarante ans plus tôt ? Pour quelle raison, déjà ? Elle décide de poser la question à Elisha, même s'il a déclaré que les dames ne devraient pas se préoccuper de politique. Elisha. Quelle importance qu'il écrive à Kat et qu'il lui promette, par-dessus le marché, de lui acheter un ensemble de passementerie ? se dit Maggie. Il peut bien lui offrir une couronne en papier à poser sur sa petite tête, pour ce que ça peut me faire. Quelle importance si Kat refuse de me montrer sa dernière lettre ? C'est moi qu'il aime, pas elle.

Elle s'arrête pile, désorientée. La rue se termine brusquement : ni sentier, ni cabanes, rien qu'un marais droit devant. Les édifices de briques sont vacants.

La rue adjacente se perd dans le néant. Encore un pré marécageux, là-bas une forêt, mais ici, au moins, une enseigne d'épicier, une autre de barbier arracheur de dents. Un homme blotti dans une entrée l'épie avec méfiance. Une femme suspend une carpe rouge à son balcon et se met à la battre comme pour la punir de faire tapisserie. Non loin, Maggie entend un fracas de roues, mais dans cette rue-ci, rien ne bouge. Où sont-ils, les enfants qui courent en poussant leur cerceau ? Les cabots ? Les cochons ? Les mendiants, les cireurs de chaussures, les marchands de légumes à moitié pourris ? Les poubelles, où sont-elles ? Et le crottin de cheval ? Ce n'est pas tout à fait que le coin paraisse déserté. On dirait plutôt qu'il n'a jamais été habité. Cela ressemble à une ville factice, un décor de théâtre sans acteurs, sans public, sans imagination même. Les rues portent des lettres en guise de noms : la rue H, la rue E et ainsi de suite. Les rues transversales, des numéros. Aménagement urbain qui devrait permettre de trouver facilement son chemin. Mais qui évoque plutôt l'un de ces casse-tête conçus pour fortifier le cerveau. Ou l'un de ces jeux où il faut tenir le compte des cartes. Maggie n'a jamais été très forte aux cartes ni aux casse-tête, contrairement à Leah.

Elle s'immobilise. S'efforce de s'orienter. Elisha l'avait pourtant mise en garde contre Washington. Mon Dieu, elle aurait donc dû mieux l'écouter ! « Tu auras de la chance si tu trouves un seul véritable gentleman dans toute la ville », voilà ce qu'il lui a dit. Et il l'a prévenue contre les sénateurs et leur vulgarité, lui a parlé de l'un d'eux qui avait tué son chien de chasse favori à coups de pelle. Penwit ? Fenworth ? Elle a souvent du mal à se souvenir des détails quand elle est prise dans le tourbillon d'Elisha.

Au moment où Maggie tourne dans la rue C, un chien noir se jette vers elle. Poussant les hauts cris, elle s'enfuit en direction d'une rue transversale plus importante, relevant ses jupes à deux mains comme une quelconque lavandière. Trébuche sur un chasse-roues et éclate en sanglots, furieuse. Contre elle-même surtout : elle qui plonge aux enfers et en revient presque chaque jour, la voilà complètement égarée dans ce trou perdu. Et où diable est-elle passée, la Maggie qui, il n'y a que six ans, tenait tête au molosse du verger de Hydesville ? Ce n'est pas elle qui aurait eu peur du sale bâtard qui, derrière elle, se tord en hurlant au bout de sa chaîne. Couvert de plaies, il lui arrive aux genoux.

Une petite vieille se détache d'un mur et rejoint Maggie en clopinant. Coiffée d'un bonnet en panier à charbon et d'une robe de calicot fané, elle est chargée

d'un panier énorme. Elle doit travailler sous le soleil cuisant, car sa peau est brune et tannée.

— Pauv' demoiselle, on dirait que vous avez perdu vot' chemin.

— C'est vrai ! Merci. Savez-vous comment aller à la pension de famille de madame Sullivan ? J'ai bien peur de l'avoir égarée, sourit Maggie.

La petite vieille sourit à son tour. Elle a des yeux d'un vert trouble.

— Bien sûr, mais on peut errer dans les rues jusqu'à la fin des temps. Je vais vous aider, d'abord.

Son accent évoque une contrée étrangère. L'Irlande ? L'Angleterre ? Un vieux pays, c'est sûr ; elle en a gardé un certain genre de gravité. Empoignant Maggie par l'avant-bras comme si elle cherchait l'os, elle lui fait longer une rue, puis une autre. Pour une petite vieille boiteuse, elle marche vite. Son panier rebondit sur sa hanche. Elle sent l'oignon, la terre labourée, la menthe poivrée. Enfin, voici la pension de madame Sullivan. Rue F, comme il se trouve. Maggie se jure de faire très attention aux adresses à l'avenir.

— Ça ira, comme ça ? demande la petite vieille, couvant d'un œil le visage de Maggie tandis que l'autre se perd dans la rue.

— Assurément. Vous êtes aimable, très aimable, répond Maggie en la regardant de travers.

La femme se tapote la pupille du bout de l'ongle.

— C'est du verre.

— Bonté divine, mais on dirait un vrai. Tout à fait.

Après l'avoir remerciée, Maggie se hâte d'entrer dans la pension, persuadée que l'œil unique est braqué sur elle.

— Maggie Fox ! Où étais-tu passée ? s'exclame maman Margaret, couvrant le vacarme viril qui émane du salon. Nous étions si inquiets, sais-tu ? Le général Hamilton est là avec une ribambelle de sénateurs et tu nous as tous fait attendre, n'est-ce pas ? As-tu oublié ? Dis-moi ?

— Qu'est-ce que cela peut faire ? marmonne Maggie. Cette parade est sans fin.

— Quelle parade ? Je n'entends rien, sais-tu ?

— Mais non.

Maggie glisse son paquet derrière le portemanteau, à l'abri des regards. Sa mère n'aime pas dépenser inutilement, c'est-à-dire dépenser tout court.

— Seigneur, allons... Viens-t'en. Allons-y maintenant, veux-tu ?

Maman Margaret entraîne Maggie par le bras et la replonge dans la parade des curieux, des endeuillés et, comme il se trouve ce jour-là, des outrecuidants et des mal élevés.

— Ah, une vision de miss Maggie en personne ! s'écrie un certain général Hamilton en la toisant du col à l'ourlet.

Il est entouré de militaires resplendissants : boutons d'or au manteau, culottes bleu ciel, sabre d'apparat au côté, qui claque bruyamment.

— C'est moi qui ai conçu leur uniforme, annonce le général à Maggie.

Il a un visage affable bien que taillé au couteau, des épaulettes larges comme des ailerons. Maggie avale son brandy chaud. Ravale ses larmes. Katie lui lance un regard suppliant. Belle comme une gravure de mode dans sa robe nacrée. Maggie regrette à nouveau de ne pas avoir mis autre chose que sa robe jaune à rayures noires. J'ai l'air vieille et stupide, se dit-elle, pas du tout comme Kat.

— Qu'est-ce qui peut bien préoccuper votre jolie tête, miss Maggie ? veut savoir le général Hamilton.

— Je m'étais perdue. Je n'aime pas du tout Washington. C'est une ville en tout point épouvantable. Comme, comme le labyrinthe de la légende grecque.

— Allons, voyons, il est aussi facile de se repérer dans Washington que sur un échiquier.

Le général Hamilton baisse le ton :

— À moins, bien sûr, d'entretenir une *affaire de cœur** et de se rendre à un rendez-vous secret, pas avec un homme fervent, non, un homme de constitution plus moderne.

Le brandy s'accumule sur la langue de Maggie. Le général Hamilton se penche avec une mine de conspirateur.

— J'ai entendu dire que vous aviez volé le cœur de notre brave docteur Kane. En fait, c'est sur toutes les lèvres.

— Vraiment ?

— Oui, « vraiment », et aussi que vous allez vous marier avant son départ pour l'Arctique.

Le général croise avec une délicatesse surprenante ses jambes épaisses comme des troncs d'arbre.

— J'entends tellement de choses. On me prend pour confident, vous savez, dans cette ville de ragots. Par exemple, j'ai appris que madame Pierce, notre première dame, va venir vous voir, en grand secret, bien entendu. Elle est inconsolable et notre président en instance n'a pas dessoûlé depuis des semaines. Il ne leur restait plus que leur petit Benjamin. Vous savez qu'il n'y aura pas de bal inaugural ! Vous imaginez ! Enfin, cela ne pourrait plus mal tomber, et pire, sous les yeux des Pierce. Une catastrophe ferroviaire, c'est toujours horrible. Le fait est qu'il vaut mieux éviter le chemin de fer quand on peut trouver une voiture de confiance... Oh, des petits gâteaux !

Il en prend un dans le plat que tend en minaudant madame Sullivan au général, célibataire comme chacun sait. Un homme mince aux allures de dandy lorgne Maggie.

— Miss Fox, avez-vous assisté au bal de madame Bachard ? J'ai parié que vous y étiez.

— Mais non. Je ne vais pas au bal, monsieur.

Elle cherche l'appui du général contre cet impertinent, mais il paraît fasciné par le brocart de son pantalon. Monsieur Dandy fait la moue.

— Si ce n'était pas vous, c'était donc votre, euh, comment dit-on ?

Maggie se lève, renversant l'assiette de biscuits du général. Ignorant leurs ricanements, elle va se verser une tasse de punch sur le buffet au-dessus duquel est accrochée une collection de silhouettes dont certaines paraissent récentes. Où trouve-t-on un découpeur de silhouettes de nos jours ? se demande Maggie. Maintenant, la mode est aux ambrotypes ainsi qu'aux daguerréotypes. Et pourquoi vouloir se faire représenter par un simple contour, un espace obscur et vide ? Katie s'approche d'elle. Maggie l'ignore.

— Je pourrais me tuer rien que pour échapper à ces gens odieux. Je veux dire, franchement, pas toi ? ... Il est bon, ce punch ?

— Pas mauvais, marmonne Maggie.

Katie s'en remplit une tasse. Examine les silhouettes.

— Je n'aime pas ça du tout. On n'apprend rien sur la personne, et je suis désolée, Mag. Vraiment. Si Elisha m'a écrit, c'était juste pour, oh, maugrebleu, je n'en sais rien. Il m'a dit que tu étais volage. Toi, volage ? Ha ! Tiens.

Elle tend la lettre à Maggie dont les yeux se fixent sur un passage, puis un autre :

Katie, plus vous vieillirez, plus il vous sera difficile de vous libérer de cette affaire... Maggie ne m'apprécie que trop légèrement... je ne lui rendrai pas visite, car je suis doué d'une volonté inébranlable.

— Allons, ne t'inquiète pas tant, poursuit Katie. Il va venir te voir, ton Monsieur l'Intrigant. Tu as entièrement fait sa conquête.

Maggie plie la lettre et la range dans son réticule.

— Pardonne-moi, Kat, d'être partie ainsi. Je...

Elle se tait un instant, puis décrit à Katie la petite vieille qui l'a ramenée chez madame Sullivan, son œil de verre, le cliquetis de son ongle sur la pupille :

— Elle m'a fait penser à... à lui, au vieux colporteur.

Les sourcils froncés, Katie contemple son verre de punch vide.

— Balivernes, je ne vois pas en quoi.

— Elle boitait, comme je te l'ai dit, et elle portait ce panier comme s'il contenait tout ce qu'elle possédait au monde. Et elle sentait comme lui.

— Je ne me souviens pas de son odeur.

— Tu ne peux pas l'avoir oubliée. Tu en as parlé pendant des jours, après. J'ai dû remplir ton oreiller de lavande pour que tu arrêtes de te plaindre.

— Tu étais beaucoup plus grande que moi à l'époque. J'étais petite, les enfants oublient ces choses-là.

— De quoi parles-tu ? Plus grande « à l'époque ». Le nombre d'années qui nous séparent n'a pas changé.

— Balivernes et damnation ! Je n'ai pas oublié. Voilà. Mais je voudrais bien, et tu ne m'aides pas du tout en me reparlant de ce vieux colporteur puant. Il était tellement méchant. Il a bien mérité d'être changé en fantôme, tu sais. C'est même toi qui l'as dit.

— Chut, souffle Maggie, car militaires et sénateurs ont les yeux tournés vers elles.

— Je suis désolée, Mag, vraiment. Je veux dire, qu'est-ce qui a bien pu nous passer par la tête ? Mais ce n'est pas comme si on pouvait changer quoi que ce soit. Ce qui est fait est fait, voici où nous sommes rendues, et ce n'est pas si mal que ça.

— J'imagine.

— Quant à la vieille qui t'a ramenée jusqu'ici, eh bien, ce n'était qu'une radoteuse et non un, une... Comment dit-on ?

— Un *doppelgänger*, c'est un mot allemand, répond Maggie en se rappelant que monsieur Dandy n'a pas réussi à mettre le doigt dessus non plus. M'man appelle cela un sosie, tout simplement.

— Voilà. Eh bien, ces *doppelgängers*-sosies, ils n'annoncent pas toujours une catastrophe, n'est-ce pas ?

— Il faudrait demander à m'man, suggère Maggie, à moitié sincère.

Madame Sullivan fait son entrée avec un plat de fondant aux pommes. Des pommes. Des pommes. Pas moyen d'y échapper. Même le colporteur n'y était pas arrivé, pas plus sur le chemin public qu'à la maison de Hydesville, après avoir rattrapé Maggie et Katie juste devant.

— Venez, les filles, voulez-vous ? lance leur mère. Ces messieurs sont prêts à vous rencontrer. Et voici le sénateur Penworth.

Penworth. C'est de lui que parlait Elisha. Des messieurs, ha ! ne tarde pas à se dire Maggie tandis que l'on s'installe autour de la table de madame Sullivan en compagnie d'une brochette de sénateurs et de hauts gradés de l'armée. Le sénateur Penworth, le regard braqué sur le corsage de Katie, déclare :

— Tout ceci n'est que supercherie, mais cela vaut bien un dollar que de s'asseoir au soleil des yeux de miss Kate !

On ricane, on se tape sur les cuisses. Maman Margaret croasse une protestation que personne n'écoute. Qu'est-ce qui les y oblige ? se demande Maggie qui, dans sa robe de tissu marron, ressemble à une fille de cuisine hagarde se tordant les mains dans son tablier. Monsieur Dandy exécute lourdement un *negro spiritual* sur l'orgue du salon. Maggie reste assise à table, les bras croisés, l'expression renfrognée. Elle soulève le tapis du bout du pied au moment où le général Hamilton s'approche de sa chaise. Il trébuché, l'air perplexe. Aux abois, Mère fait une nouvelle tentative :

— Messieurs ! Vous êtes venus poser des questions aux esprits, n'est-ce pas ? Ressaisissez-vous, voulez-vous ? Et comportez-vous en gentlemen, je vous prie ?

Pauvre m'man, pense Maggie, il y a quelques années, jamais elle n'aurait pris ce ton autoritaire avec des gens d'un rang social plus élevé que le sien, c'est-à-dire presque tout le monde. Les hommes rient sous cape, se font un peu prier, mais finissent par se calmer. L'un demande si les revenants réclament le droit de vote. Les femmes le font bien, pourquoi pas les esprits ? Ce qui soulève de gros éclats de rire. Un Je-ne-sais-qui militaire prend la parole :

— Mesdemoiselles, je me suis laissé dire que vous pouvez faire apparaître des fantômes qui ressemblent à des nymphes ou des princesses païennes. Que l'on peut voir à travers leur costume. Cela, je paierais cher pour le voir ! Qu'en est-il ?

À cela, les esprits ne daignent pas répondre, pas plus qu'à la question suivante, posée par monsieur Dandy :

— Ces esprits, peut-on les dresser à venir quand on les siffle, comme des chiens ? Car tout ceci prend décidément très longtemps.

Le sénateur Penworth fait trembler le crachoir d'un jet bien envoyé.

— Ah, cela me rappelle ma chienne favorite, morte il y a peu. Évoquez-la, mesdemoiselles, s'il vous plaît ?

— Les chiens n'ont pas d'âme, Penworth ! rétorque un jeune sénateur.

— Celle-ci en avait une. Elle était plus intelligente que la plupart des gens et je l'aimais comme ma fille.

Penworth affecte un ton chagriné :

— Je propose que nous ne soutenions pas un paradis qui refuserait les chiens.

Acclamations, bravos et ainsi de suite. Encore des rires. Et puis un son pareil à un coup de marteau, suivi de cinq autres. La table tremble, la verrerie frémit. La salle se tait. Les hommes échangent des regards interloqués. Maggie lance au sénateur Penworth un regard mauvais.

— Un pour chaque coup de pelle que vous avez donné à cette pauvre Clémentine. Elle est furieuse que vous l'ayez tuée et elle va revenir vous hanter d'un jour à l'autre. Vous déchirer en morceaux bien sanglants pendant votre sommeil, vous allez voir !

— Que le diable m'emporte, souffle Penworth. Et comment savez-vous son nom, espiègle mignonne ?

— Les esprits le lui ont appris, qui voulez-vous que ce soit ? intervient Katie.

Penworth regarde autour de lui. Ses amis haussent les épaules, souriant à moitié.

— Allons, voyons, leur dit-il. Je n'avais pas l'intention de frapper Clémentine aussi fort.

Maggie prend la mouche et se lève de table, imitée par les hommes, du moins ceux qui en sont encore capables. Quant à Katie, calée dans sa chaise, elle boit son café arrosé de brandy. Mère, évidemment, ouvre des yeux effarés.

— Si nous allions nous promener du côté de la Maison-Blanche, messieurs ? propose le général Hamilton. On trouve dans le salon bleu un sacré bon bordeaux.

Maggie frôle dignement Hamilton, puis Penworth.

— Et dans les couloirs, de sacrées jolies boniches, entend-elle Penworth ajouter, suscitant encore des rires.

Dans le vestibule, elle saisit son paquet au passage avant de monter essayer ses nouveaux gants de chevreau et son col de dentelle, regrettant maintenant de ne pas avoir acheté encore plus d'accessoires à la galerie : une châtelaine peut-être, une guimpe ou alors une ganse en zigzag. Rien ne lui calme plus l'esprit que de faire des achats, sauf, bien entendu, de goûter au dernier cocktail à la mode. En s'élançant vers l'étage, elle fonce presque dans madame Sullivan.

— Vous avez reçu ceci, miss Fox.

— Quoi ? Quand ?

— À l'instant. Mais, doux Seigneur, je ne sais trop que penser de vous et de votre sœur.

— Eh bien, vous voilà en excellente compagnie.

Avec des doigts tremblants, elle s'empare du mouchoir aux plis tarabiscotés et trouve à l'intérieur un message aux plis tarabiscotés.

Après le départ de tous les « gentlemen », Maggie et Katie aident leur mère à débarrasser les verres et les bouteilles au salon.

— Si Leah était là, ils n'auraient pas osé nous insulter, soupire Katie. Oh, maugrebleu, mais il me faut un verre nettoyé. Mes lèvres ne sauraient entrer en

contact avec le moindre objet touché par ces exécrables personnages. M'man, où est la verrerie propre ? J'ai les nerfs en capilotade !

— Allons, voyons, calme-toi, veux-tu ? Mais seulement un demi-verre, pous-sin... C'est assez... Leah a dit que tu ne devais pas exagérer, même si c'est bon pour ta santé.

Katie s'écroule sur une chaise.

— Ce que je peux détester cet endroit. Je voudrais être morte. Reposer dans une tombe glacée, glacée.

— Ne dis jamais des choses pareilles, Katherine. C'est tenter le destin, sais-tu ?

— Mais le destin est-il soumis à la tentation ? demande Maggie qui sourit rêveusement, postée à la fenêtre.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire... Oh, qu'importe.

— Très bien, enfer et damnation.

Katie est toute rouge, elle parle trop fort :

— Je ne voudrais pas être morte, disons plutôt que j'aimerais mieux être pauvre comme Job. Oui, je préférerais subsister au pain sec et à l'eau croupie plutôt que de supporter cette vie.

— Tu ne tiendrais pas une journée avec des miettes de pain, sais-tu ? Voyons, bichette, tu es honorée par les esprits, ils t'ont choisie. Cela, ne l'oublie jamais. Quelle importance si une poignée de rustres s'amuse à tes dépens ? C'est promis, je n'accepterai plus aucun maudit sénateur ou militaire à nos séances, quand bien même ils m'amadoueraient avec de belles paroles. Je serai vigilante comme ce chien, sais-tu ?

Katie lève des yeux ahuris.

— Clémentine ? La chienne de monsieur Penworth ?

— Oh, mais elle ne l'était guère, n'est-ce pas ? Sinon, elle ne se serait pas laissée rouer de coups de pelle. Non, celui qui avait trois têtes. Sous terre, aux Enfers, sais-tu ?

— Cerbère ? suggère Maggie en se retenant de rire.

Elle appuie sur ses lèvres le mouchoir du lin le plus blanc, bordé de dentelle de Bruges, qui sent la pommade qu'Elisha met dans ses cheveux.

— Cerbère, voilà, bon... Seigneur, Maggie... où as-tu trouvé ce mouchoir ?

— Ça ? Eh bien, c'est Elisha, le docteur Kane... Il me l'a apporté parce que... eh bien.

— Apporté ? Que veux-tu dire par là ? Il est là ? À Washington ? Ici, en ce moment ? Pourquoi pas à New York, pour se préparer à l'Arctique ? Où est-il descendu ? Et pourquoi ne m'a-t-il pas annoncé sa présence ? Je suis ta mère, sais-tu ?

— C'est juste que... La vérité, c'est qu'il a dû se déplacer pour recueillir des fonds à la dernière minute et voir à ses affaires juridiques. Il est chez son frère, Tom-l'avocat.

— Margaretta Fox. Dis-moi tout. Dis-le-moi immédiatement. Où loge-t-il ?

Et comme Mère a pris son ton sans réplique, Maggie lève lentement le doigt vers le plafond.

— Ici même ? Que Dieu nous aide ! Dans cette maison ? Le docteur Kane n'a donc aucun souci pour ta réputation ?

— Il n'avait nulle part d'autre où aller ! Tous les hôtels sont pleins à craquer.

— Et lui, de quoi est-il plein, franchement ? Sais-tu ?

Peu de temps après, les voilà en conciliabule dans le vestibule de la pension : Maggie, Katie, leur mère et Elisha en personne, dont le frère Tom se tient discrètement à l'écart. Maggie est soulagée que l'indignation de Mère ait été de courte durée, ce qui lui est coutumier. Elisha prend Mère par la main. Réitère la noblesse de ses intentions. Martèle que jamais il ne songerait à compromettre la réputation de Maggie. Insiste sur le fait que tous les hôtels sont bel et bien complets.

— Alors, Maggie, poursuit Elisha. Tu ne dois sous aucun prétexte frapper à la porte du salon privé d'un gentleman, ni jamais leur rendre visite d'aucune manière. Tu dois attendre que ce soient eux qui viennent te voir.

— Oh, je suis au courant. Tout le monde le sait.

— Leur ? relève Mère. Que voulez-vous dire par là ? Seront-ils nombreux ? Cela n'irait pas, pas du tout, du tout. Savez-vous ? Je ne sais plus que penser, monsieur.

— Non, non, assure Elisha. Il n'y a qu'un seul *leur* et c'est moi. Ce n'était qu'une façon de parler, sans aucune... importance. Je vous en donne ma parole, très chère madame Fox, je serai tellement absorbé par ces démarches de récolte de fonds que vous vous apercevrez à peine de ma présence.

Cela, Maggie en doute, tout en se félicitant de ce que pour l'instant, Mère semble rassérénée. Maggie et Katie coiffent leurs bonnets. Elisha et Tom les aident à s'emmitoufler. Et les voilà partis tous les quatre visiter les attraits de Washington. Lorsque, les joues rougies par un vent de mai exceptionnellement frais, les deux filles rentrent bruyamment, elles trouvent leur mère quasi endormie à son écritoire. Elisha et Tom leur souhaitent bonne nuit avec mille grâces avant de se retirer dans leurs quartiers.

— Nous sommes allés voir le fameux Capitole en construction, annonce Maggie à sa mère. J'ai dit à Elisha qu'il avait l'air bizarre avec tous ces échafaudages, on dirait un œuf à moitié ouvert avec rien dedans, que de l'air. L'endroit rêvé pour des politiciens, m'a-t-il répondu.

Elle se couvre la bouche pour mieux rire.

— Et nous avons vu le Potomac, ajoute Katie. C'était vraiment superbe au soleil couchant. Tout était rouge vin. Oh, et l'aqueduc. Pas aussi beau que celui de Rochester, mais je n'ai rien dit. Elisha va nous emmener voir les cosmoramas dès que nous serons de retour à New York. Maugrebleu, mais j'ai les doigts gelés. Si nous prenions un ou deux grogs ?

Pendant toute la semaine qui suit, Elisha, oubliant ses promesses, ne cache pas son ardeur pour Maggie. Ni son mépris pour les esprits. Il interrompt les séances, réclame ses attentions, la sermonne lorsqu'elle assiste à trop de réceptions. Le dixième jour de son séjour, une lettre leur parvient de la part de Leah, informée par des amis des séances dépravées et très arrosées qui se tiennent à Washington. De l'arrivée d'Elisha. Mère et les filles doivent rentrer à New York toutes affaires cessantes : *Et n'oubliez pas de mettre votre réputation dans vos bagages,*

mes chéries. Enfin, si vous parvenez à retrouver ce précieux trésor dans la pagaille que vous avez semée. Maggie, Katie et Mère se passent la lettre en silence de main en main. Les mots de Leah sont tricotés serré et picotés d'encre ; Maggie la voit presque les écrire dans un de ses accès de furie. Katie pousse un soupir et demande une bière d'épinette à madame Sullivan. Maman Margaret insiste pour faire les valises tout de suite.

— Elle a raison, notre Leah, savez-vous ? Mes doux esprits, comme votre père me manque parfois. Et Arcadia. Et nos jours tranquilles, bien ordinaires. Pas vous, les filles ?

Les filles n'ont rien à répondre.

— Eh bien, Dieu sait que moi, oui. J'aimerais encore mieux endurer le fan-tôme du colporteur que tout ceci, savez-vous ?

— J'ai failli oublier, s'anime Katie. Mag voulait t'interroger au sujet des *doppelgängers*. Tu sais, les sosies ? Sont-ils toujours signe de catastrophe, de mort ou de quelque chose de terrible ? Maggie pense qu'elle en a vu un.

— Kat ? Mais de quoi...

— Vu un. Où ? Quand ?

Maggie rassure Mère. Katie a mal compris sa description de la petite vieille au panier. À ces mots, Katie se met à bouder. Sirote sa bière d'épinette.

— Voilà comment les histoires se métamorphosent, ajoute Maggie. Ce sont les gens qui les changent. Ils les font grossir un mot à la fois, jusqu'à ce que l'anecdote anodine devienne quelque chose d'entièrement différent. Un phénomène auquel tout le monde accorde une importance qu'il n'avait pas au départ, pas du tout.

Elle parle trop, elle le sait ; Mère et Katie lui font leurs yeux éberlués. Alors elle se tait sans rien ajouter. Rien, se dit-elle, voilà exactement ce qu'elles auraient dû faire, Katie et elle, la nuit où Mère s'était réveillée en sursaut, à Hydesville, voilà cinq ans, et avait secoué leur père qui ne s'était pas réveillé tout de suite. Il répandait une odeur inconnue dont Maggie comprend maintenant que c'était celle du whisky. Comme Mère s'affolait souvent de bruits nocturnes — grattements de branches, piétinements de rats, fracas du bois

s'écroulant dans le poêle —, ni Maggie ni Katie ne l'avaient crue lorsqu'elle avait déclaré avoir entendu des pas. Elles s'étaient contentées de ricaner, puis s'étaient mises à conspirer. Les coups inexplicables avaient commencé à retentir haut et fort peu de temps après. Mère avait décidé séance tenante qu'ils émanaient du colporteur dont la rumeur voulait qu'il soit enterré dans leur caveau. Nul n'avait jamais pu la persuader du contraire.

CHAPITRE 25

— Voyons, madame Mellon. Faites un effort, dit ma patiente ce jour-là en ouvrant sur ses genoux l'ouvrage du docteur Kane. Katie et moi, cela nous amusait tellement.

— Tout cela n'est que poudre aux yeux, rétorquai-je.

J'avais beaucoup de patients âgés qui pratiquaient les sortilèges (bien qu'avec la bible), mais je n'approuvais guère les superstitions de ce genre, ce dont je l'informai :

— Cela n'est guère plus possible que de lire dans un ferrotipe, comme vous dites.

— Oh, je l'admets, ce n'est qu'un divertissement. Avant de rencontrer Elisha, je me servais des œuvres de Byron.

Elle sourit.

— Le passage sur lequel je tombais indiquait chaque fois que j'aimerais un genre de poète, d'aventurier maudit. Vous imaginez ! Allez, tenez.

— Très bien.

Je posai mon tricot et soulevai le *Journal d'un voyage aux mers polaires*, décidant de ne pas lui rappeler que la renommée de Byron reposait sur d'autres faits et

gestes que ceux d'un aventurier maudit : avoir forniqué avec sa demi-sœur, par exemple, ou toute autre femme qui lui tombait dans l'œil.

— Pour que la magie opère, il faut clore les yeux.

— Bien entendu. Et mon cerveau, par-dessus le marché.

Sur quoi, après avoir fermé les miens bien serré, j'ouvris au hasard le livre de Kane, traçai rond après rond du bout de l'index, l'immobilisai et lus le texte sur lequel je m'étais arrêtée :

— *La réfraction est telle dans la matinée, que nous prenons tous un renard, couché sur le sommet d'une petite falaise, tout près de nous, pour un ours, dont chacun, même à la longue-vue, croit reconnaître les mouvements et les détails.*

Et je me tus. C'était sans doute tout ce qu'avait vu mon fils : une réfraction. Je m'explique : depuis qu'elle m'en avait parlé la veille, je repensais aux *doppelgängers* et aux sosies, me souvenant du jour, quand mon fils avait douze ans, où il m'avait aperçue parmi les rochers du rivage. Tandis que, juché sur un tertre élevé, il agitait les bras, j'avais disparu, marchant droit dans l'océan. Il avait couru jusqu'à la maison, en larmes, et m'avait trouvée occupée à préparer des tourtes au homard, nullement noyée. Mais après cela, ainsi qu'il fallait s'y attendre, il m'avait regardée de travers pendant plusieurs bonnes semaines.

— Les visions sont souvent des phénomènes naturels, sans plus. Voilà ce que cela signifie, déclarai-je.

— Eh bien, mais c'est exactement ce que j'aurais dit moi-même.

Je lui rendis le livre.

— À votre tour, madame Kane.

Elle ferma les yeux, laissa ses doigts flotter avant de trouver leur place. Lut :

— *Hans n'a pas reparu. Je ne lui donne plus que deux jours avant de me ranger à l'opinion selon laquelle Godfrey s'est fait attaquer ou capturer sur son traîneau. Ce misérable est le fléau de l'expédition. Ma conscience me dit que pratiquement toutes les mesures contre lui seraient justifiées.*

Elle réfléchit un bref instant.

— Je sais. Il ne faut pas voir d'ennemis là où l'on n'en a pas. Voilà ce qu'indique ce passage.

— Ou que nous faisons de nous-mêmes un ennemi.

— Oui. Vous auriez brillé dans ma profession, madame Mellon. Nous aurions pu former une équipe parfaite, travailler ensemble.

Ce qui me fit étrangement plaisir, et c'est donc d'une oreille fort attentive que je l'écoutai évoquer la dernière révérence de Chauncey.



Chauncey Burr l'aperçoit dans un omnibus new-yorkais bondé. Leah, Dame Chance en personne. Il se fraie un chemin parmi les obstacles emmitouflés. Elle est assise, un bonnet sans rebord sur la tête, noué sous ses joues à fossettes par un large ruban. Même Chauncey voit bien qu'il a coûté une petite fortune. Sur ses genoux, un paquet enveloppé dans du parchemin. Juste la bonne taille, se dit-il, pour le satané crâne d'un pauvre gogo. Elle envisage sans doute de le faire chanter, ou énoncer une ou deux prophéties. Leah est flanquée de deux femmes assoupies. À elles trois, leurs jupes occupent autant de place que six hommes obligés, eux, de se tenir debout dans l'allée centrale, perdus dans la contemplation des publicités placardées au plafond de l'omnibus. Ah, mais ces femmes, Dame Leah Chance ne les connaît pas, cela se voit bien aux regards dédaigneux qu'elle lance à leurs têtes ballantes. Elle n'est donc pas accompagnée. Quelle chance pour Chauncey qu'une dame puisse se promener sans escorte dans cette ville moderne, car depuis le procès de Columbus, plusieurs mois auparavant, il se languit de lui parler face à face, sans ses bataillons de partisans. Or, la voici en ce lumineux jour de mai, assise seule, coincée, contrairement à sa posture au tribunal, vêtue de soie acajou qu'incendiait un soleil glacial, un garnement sur les genoux. Quelle image de féminité innocente elle faisait ! Était-il vraiment le seul à avoir remarqué qu'elle gavait de bonbons l'enfant — Charlie, c'est ça ? — pour l'ama-douer ? Il joue des coudes entre deux écrivains publics qui protestent contre cette indignité sans toutefois l'empêcher. Malgré l'allure négligée qu'arbore Chauncey Burr — barbe en désordre, redingote tachée, bottes de hussard en manque de cirage —, ce soupçon de déshonneur ne fait que rendre sa présence encore plus formidable qu'à l'ordinaire.

— Bon jour, madame Fish, ou devrais-je vous appeler madame Brown ? Ou alors madame Poisson, renard marron.

Elle braque sur lui ses yeux étincelants.

— Qu'èsaco ? On dirait que vous avez vu un revenant, un vrai, en chair et en os. Ah, mais ne craignez rien. Ce n'est que moi, le révérend Chauncey Burr, pour vous servir.

Il s'incline ironiquement, ce qui n'est pas une mince affaire à cause des sursauts de l'omnibus. Jamais Chauncey Burr n'a contemplé de lèvres aussi retroussées, d'yeux aussi superbement méprisants.

— Vous.

— Moi, absolument. Je vous lève mon proverbial chapeau, madame.

Oui, mon chapeau, se dit-il, et j'enlèverais bien ma veste et mon pantalon avec, si j'en avais l'occasion. Bordel, mais quel beau brin de femme. Alors Leah tressaille, comme si les pensées de Chauncey s'affichaient sur une enseigne. Tire d'un coup sec sur le cordon de la sonnette, l'écarte de force. Les chevaux font halte. Chauncey devrait-il saisir cette occasion de lui dire la vérité ? La vérité, c'est que lui seul comprend que Leah et ses sœurs ne sont pas des femelles écervelées, selon l'image répandue dans l'opinion publique et qu'elles-mêmes alimentent, que lui seul voit complètement à travers leur façade, qu'il éprouve un respect véritable pour elles, pour leur ingéniosité, leur intelligence, leur verve éblouissante. Il finira peut-être même par revêtir une jupe ainsi qu'une aura de pureté et d'innocence. Par se mordiller les jointures de nervosité. Par se transformer en pile spirituelle vide, prête à recevoir l'énergie qui baignera son corps. Par se faire médium ! Oui, voilà ! Il va se faire « spiritualiste », adhérer au « spiritualisme » moderne ; car c'est maintenant devenu un véritable mouvement officiel qui dépasse les sœurs Fox et leurs imitateurs, promis aux livres d'histoire et aux dictionnaires. Mais pas le mot « chancéphilie ». Non, ni le mouvement « burrologique ».

Dame Leah Chance saute sur le trottoir. Chauncey réfléchit pendant un demi-pâté de maisons avant de descendre en marche. La suit le long de la Vingt-troisième Rue. Une fois les piétons dispersés, il hâte le pas et lui bloque le passage avec une expression de regret, de repentir même.

— Cela se voulait un compliment sincère, madame Brown. Le fait est que je n'ai jamais rencontré votre égale parmi la gent féminine. Pas de quiproquo.

Leah paraît indignée, mais ne se défile pas. Ce qu'il a à lui dire semble l'intéresser. Au moins, elle ne tremble pas, ne joue pas les héroïnes en détresse.

— Je suis une âme humble et bien ordinaire, monsieur Burr, entourée de gens parmi les plus haut placés, il est vrai, mais je suis restée très simple.

— Je ne crois pas. Non, absolument pas. Vous avez triomphé de Chauncey Burr et cet exploit n'est ni humble, ni ordinaire. M'avez mené au fiasco. Dix mille dollars, ça vous dit quelque chose ?

— Oh, monsieur, c'est presque une sonnaïlle. Mais c'était le prix à payer. Pour la médisance.

— C'est vrai, c'est vrai. Eh bien, bravo ! Vous êtes-vous installée ici, dans notre grande métropole ? Vous en avez les moyens maintenant, je n'en doute pas.

La douceur de son ton pourrait signifier qu'il se fiche que ce soit son argent qui tapisse son réticule vaporeux.

— Ce sont mes amis qui m'y ont encouragée. Ma présence est requise là où le plus grand nombre pourra me dénicher.

Quelle putain de voix, pense Chauncey, tellement mélodieuse qu'elle convaincrait les pigeons de chier des pépites d'or.

— Vous dénicher ? Peut-être, mais pas vous démasquer ! Votre truc, et je viens à peine de le comprendre, c'est que vous avez réussi à vous convaincre vous-même, je me trompe ? Vous trempez depuis si longtemps dans votre guano que vous ne vous en apercevez même plus ! Sinon, comment feriez-vous pour continuer, hein ?

Les lèvres de Leah frémissent, mais est-ce pour sourire ou pour montrer les dents, Chauncey ne saurait le deviner.

— Bonne journée, monsieur. Je vous conseille de faire demi-tour et de vous en aller immédiatement, avant que j'appelle un agent de police.

Il ne s'en va pas. Elle n'appelle pas. Ils se font face. Ne veulent ni l'un ni l'autre se détourner en premier. La foule s'écoule autour d'eux. Les vendeurs à la criée vantent leur marchandise, qui devant son magasin, qui poussant sa voiture à bras. Un attelage de chevaux gris s'immobilise juste dans les traces d'un phaéton. Trois pigeons frôlent le bonnet de Leah, qui ne bronche pas.

— Oh, je vais bonne-journer de ce pas, finit par annoncer Chauncey. Permettez-moi seulement d'ajouter que nous ferions une fière équipe : Burr et Fox. Prenez n'importe quel phénomène. Rien ne serait à notre épreuve.

Voilà, il l'a troublée. Elle s'agrippe à son paquet. Le regarde dans les yeux, le temps d'une respiration. Deux. Incline la tête avec une expression crispée, tendue, comme pour capter la voix d'un souffleur tapi dans les coulisses.

— Une équipe ? Vous avez perdu la raison ! Si j'étais un cheval, je refuserais de porter le même harnais que vous.

— Ah ho ! Mais vous en avez endossé un avec cet imbécile énamouré... Calvin, c'est ça ? On ne peut pas dire que vous soyez bien assortis, vous et votre hidalgo.

— Comment osez-vous... Vous êtes minable, méprisable. Oser tenter d'entacher la réputation d'une femme sans défense. Je suis ravie de vous avoir ruiné, car vous avez bien mérité votre destin.

— Vraiment. Mon destin ? C'est le topo de tous les mortels : finir réduit en os et en poussière, offerts en pâture aux bêtes rampantes.

Il désigne d'un geste les piétons qui les entourent.

— Tous ceux-là, ils voient le Paradis dans les nuages, Dieu dans les détails et le Diable dans le noir. Mais la chair est tout ce que nous avons, Leah, cela, vous le savez aussi bien que moi.

— Tout ce que je sais, c'est que je rentre chez moi !

— Eh bien, bonne journée, mais je vous tiens à l'œil, vous et votre ascension dans cette putain de vie. Quel pauvre zigoto vous épouserez la prochaine fois, nul ne le sait.

Il s'incline et tourne les talons. Résiste à l'envie de se retourner, bien qu'elle le regarde s'éloigner, c'est sûr.



— Est-ce que Leah, ou l'une d'entre vous, a revu Chauncey ? lui demandai-je.

— Non. Mais j'ai entendu dire qu'il s'était réinventé encore une fois, d'abord comme biographe, après quoi il s'est fait unitarien, figurez-vous. Et aussi qu'il est devenu le grand ami d'un certain monsieur Poe.

— Celui qui écrivait toutes ces histoires épouvantables ?

— Oui, dans lesquelles le mystère est toujours résolu.

Sur quoi ma patiente réclama son écrin à bible, dans lequel elle fouilla jusqu'à ce qu'elle trouve une petite carte publicitaire qu'elle posa sur la boîte après en avoir fermé le couvercle.

— C'est pour vous, gardez-le quand je trépasserai, souffla-t-elle.

Une mystérieuse petite carte qui portait l'inscription *Pettifew's Ingenuities* et rien d'autre, sans aucun indice sur la nature de ces ingénuités. Je la remerciai fort poliment :

— Merci. Je la conserverai précieusement.

— Je veux dire ceci, l'écrin à bible, l'écrin aux lys, et l'ensemble de ce qu'il contient : les lettres, les pamphlets et tout, pouffa-t-elle. Ils pourront s'en aller dans le monde lorsque vous le jugerez bon. Peu me chandra quand j'aurai franchi les portes du Ciel, comme on dit.

Je répondis que je serais honorée d'hériter de son écrin à bible. (Je me dois d'ajouter que quelques semaines plus tard, une fois la boîte en ma possession, je remarquai au verso de la carte de Pettifew's une adresse écrite à l'encre, dans un quartier moins recommandable de Manhattan, et accompagnée des lettres « PT ».) Et j'ajoutai :

— Je veillerai dessus comme si ma vie en dépendait.

Elle rétorqua qu'elle espérait que ma vie dépendait de bien d'autres choses avant de revenir à Leah.



— En ce qui me concerne, monsieur, je ne vous aurai pas du tout « à l'œil » ! crie Leah au dos de Chauncey qui s'éloigne. À partir de cet instant, vous sortez de l'Histoire !

Ce qui ne l'empêche pas de le suivre du regard jusqu'à ce qu'il se perde dans la vapeur crachée par un soupirail, dans la bousculade des gens. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle se met en marche, lentement, prudemment, tenant bien son paquet. Doux esprits, se dit-elle, pourquoi Alfie devait-il être frappé d'un cataracte ? Ç'aurait dû être à lui de s'en occuper. Mais cette course ne pouvait pas attendre, elle le sait bien ; la séance prévue pour après-demain sera la plus importante de sa carrière. Tout doit être prêt pour recevoir l'illustre invité de Leah. Elle ne doit pas faire un seul pas de travers.

Leah reprend son souffle, adossée à la rampe d'escalier d'une maison de grès brun qui est le sosie de la sienne. Elle aimerait bien s'asseoir sur le perron, mais cela ferait trop vulgaire. Appuie une main sur son front rongé par la douleur, comme cela arrive souvent ces temps-ci, ce qui la soumet à la tentation de se remettre aux soporifiques. Mais il suffira d'une soirée à regarder ses sœurs lever le coude pour réduire cette idée en poussière. Passe alors un couple bras dessus bras dessous, échangeant des confidences intimes. Le gentleman soulève son chapeau à l'intention de Leah qui lui sourit avec bienveillance en pensant : Comment ose-t-il, ce Chauncey soi-disant révérend, ce Burr qui me bourdonne aux oreilles, suggérer que nous fassions « équipe » ? Elle revoit ses boutons de travers, son col de fourrure galeuse, sa barbe sombre poussant à hue et à dia. L'ensemble lui donnait l'air d'un jouet malmené par quelque enfant gigantesque. Une fière équipe ! Quelles balivernes horribles. Elle soulève le paquet dans ses bras.

La boutique s'était avérée presque impossible à repérer. La carte publicitaire que lui avait remise Alfie ne portait que l'adresse et un nom. Nulle autre indication. Quand elle a fini par la trouver, ce fut au bout d'une ruelle, en haut de

plusieurs volées de marches extérieures. L'enseigne, *Pettifew's Ingenuities*, était à peine visible, l'échoppe à peine plus grande que la stalle d'un cheval. L'étalage ne comptait qu'une poignée d'articles : grosses cannes, tuyauterie de cuivre, éventails de dame d'une taille hors du commun, liasses de papier ciré, bobines de fil, flacons d'encre. Et pas l'ombre d'une étiquette. Un homme, monsieur Pettifew en personne, supposa Leah avec raison, déposa son périodique et la salua sans se lever de son haut tabouret. Il avait des épaules massives, voûtées, et une barbe taillée court. Son crâne quasi chauve était bandé d'une visière. L'endroit était mal éclairé par une seule applique à gaz bon marché, mais Leah savait flairer la laideur.

— Je m'appelle madame Miller. Je suis venue chercher un paquet. J'espère bien qu'il est prêt. Je n'ai pas le temps de m'attarder.

— Personne ne l'a jamais, répondit Pettifew avec ce qui était peut-être un ricanement.

Il lui apporta un colis, prenant mille précautions. La gratifia d'instructions et d'avertissements en lui rendant la monnaie. En la toisant aussi, comme s'ils avaient été présentés, comme s'il savait à qui il avait affaire.

— Voulez-vous jeter un coup d'œil sur mes autres marchandises ? Que le meilleur, le plus rare, et comme vous... Enfin. Disons seulement que vous m'honorez, madame Miller.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je travaille sur un petit quelque chose. Une liste secrète pour les gens comme vous. Il lui montra alors un livre grand comme un registre, avec une reliure bleue de mauvaise qualité.

— Je l'appellerai le Livre bleu.

— Voilà qui est fort original.

— Vous pourriez y contribuer. Ce serait un honneur exceptionnel. Je veux qu'il soit le meilleur, voyez-vous, le nec plus ultra.

— Je ne crois pas.

— Pensez-y, pour la prochaine fois qu'on se verra.

La prochaine fois ? se dit Leah en s'écartant de la rampe d'escalier du perron de grès brun. Je ne l'envisage guère. Pettifew et même Burr lui font tourner des pensées dans la tête, si bien qu'elle trébuche sur une brique en saillie. Le paquet vacille dans ses bras. Elle l'agrippe et le serre contre elle, sentant le poids de chaque once effroyable. Doucement. Du calme, s'adjure-t-elle. Enfin, elle parvient à la Vingt-sixième Rue, à sa charmante demeure. Chuchote :

— Grâce aux esprits.

Un châtaignier forme une arche au-dessus du perron. Ici et là déambulent des gens bien mis. On observe une diminution d'ordures. Une abondance de becs de gaz, des pavés dignes de ce nom. *Mon ascension est déjà faite dans cette putain de vie, monsieur Burr, comme vous pouvez le constater.* Oui, voilà ce qu'elle lui dira, à Chauncey, s'il ose frapper à sa porte.

Une fois à l'intérieur, Leah pose délicatement le paquet sur l'étagère du portemanteau avant d'enlever son bonnet des deux mains, comme si c'était un casque. Elle observe la femme dans le miroir. Le visage pas trop ridé pour ses trente-huit ans, pour peu qu'elle se retienne de faire la moue. Presque pas de cheveux gris, tant qu'elle reste vigilante avec l'huile au henné. L'épaississement de sa silhouette, il n'y a que Leah pour la remarquer... Par Dieu et les esprits, pourquoi se soucierait-elle donc de l'image d'elle qu'a Chauncey Burr ? Reprenant son paquet, elle se dirige vers le salon de réception. Les filles, elle s'en souvient, sont parties donner une séance. Elle espère avec ferveur qu'elles ne « croiseront » pas ce détestable monsieur Kane sur le chemin du retour. Franchement, elle ne comprend guère l'intérêt que lui porte Maggie, avec la manière condescendante dont il lui parle. On dirait qu'il la remonte comme une toupie. Jamais il n'acceptera Maggie comme elle est.

Les oiseaux de Leah l'accueillent à grand bruit dans le salon. Fauvettes, pinsons, roitelets et même plusieurs perroquets exotiques s'ébattent dans une volière haute comme un homme, façonnée telle une pagode chinoise, entourée de cinq ou six cages plus petites habitées de perruches, d'inséparables et de parulines. Une passerine indigo la fixe de ses grands yeux interrogateurs, comme pour imiter certains clients de Leah.

— Bon après-midi, mes chéris, leur dit-elle.

— Bon après-midi, vous avez l'air en pleine forme, chère Leah.

Elle lorgne les cages, puis Horace Greeley qui sort du petit salon, Mère sur les talons.

— Leah ! Poussin ! Où donc étais-tu passée ? Tu faisais des courses ? Que nous as-tu rapporté ?

— Rien, Mère, rien. Non, ne touche pas. Faut-il toujours que tu...

Elle glisse le paquet sur une desserte.

— C'est une surprise, Horace.

Ce dernier se répand en excuses. Comme il passait dans le quartier, il est venu lui offrir en personne les conseils qu'elle sollicitait, dans sa dernière lettre, à propos du lien entre Margaretta et Elisha. Leah est prête à admettre qu'elle les lui a demandés, bien que cela fasse déjà un bout de temps, mais enfin, il est là, mieux vaut tard que jamais, toute cette sorte de choses. Elle le fait asseoir dans le meilleur fauteuil. Mère sert le thé et les biscuits à l'avoine préférés d'Horace avant de s'asseoir sans mot dire.

— Alors, se lance-t-il. Au sujet de cet incessant trafic entre Maggie et le docteur Kane, je dois vous présenter mes excuses, car...

— Nul besoin, la moindre suggestion venant d'un homme tel que vous sera grandement appréciée.

— Ce que je dois vous dire, c'est que pour le moment, je n'ai que des réflexions.

— Des réflexions. Ah. De quel genre ?

— De bien désagréables et de bien embarrassantes. Tout l'intérêt que l'on porte à Maggie et Elisha, jusqu'à leurs moindres gestes, leurs moindres paroles, fait partie, je le réalise, de cette nouvelle passion pour les personnages vulgaires, pour cette « célébrité », mot qui, je vous l'assure, n'est pas sorti de ma plume.

Mère pince la manche d'Horace.

— Je ne supporte pas de voir le nom de mon ange publié de cette façon. Un jeune... reporter ? C'est ainsi qu'on les nomme ? Enfin, il m'a posé de ces questions, et dans la rue encore ! « Est-ce qu'ils sont fiancés ? Est-ce qu'ils ne le sont pas ? Et vous qui êtes la mère, que pensez-vous de tout cela ? » Quel embarras. À croire qu'il ne se passe rien d'autre d'important dans l'univers, savez-vous ?

— Je suis tout à fait d'accord, soupire mélancoliquement Horace. Le monde n'est plus ce qu'il était, mesdames. C'est le règne du médiocre. On prend les ragots pour de la conversation. Alors que le Kansas saigne, que la question de l'esclavage est en passe de devenir un cri de ralliement, tout ce que les journaux trouvent à raconter, c'est dans quel restaurant dînent miss Fox et le docteur Kane, et quelle toilette elle porte pour aller au théâtre. Se marieront ? Se marieront pas ? C'est à n'y rien comprendre. Ils ne sont pas membres d'une famille royale. Ce n'est pas comme si leur alliance allait bouleverser l'équilibre du pouvoir. En outre, l'amour doit rester privé ; je ne supporte pas ce genre d'éclairage aveuglant.

Il mordille un biscuit.

— De toute façon, presque plus personne ne fait attention à ce que je dis.

Le sien, de biscuit, Leah l'offre en pâture au perroquet Vivace.

— Je vous assure, cher Horace, que l'on vous écoute. Et que votre nom restera dans les annales de l'histoire, contrairement à celui de votre ami Barnum, cet aboyeur, ce moulin à paroles.

Cela, elle le dit tout gentiment, avec son plus beau sourire à fossettes.

— Notre Maggie m'a raconté, intervient Mère, qu'Elisha lui a offert une mèche de son frère décédé... Willie, c'est bien ça ? Et puis une bague qu'il a trouvée au cours de sa première expédition dans l'Arctique. Est-ce que cela n'indique pas quelque chose, ça ? Pourtant il insiste pour qu'elle l'appelle « frère ». Un frère, j'en avais un, et je ne me conduisais pas de cette manière avec lui... savez-vous ?

— Qu'en pensez-vous, Horace ? veut savoir Leah. Trouve-t-on des bagues dans l'Arctique, poussent-elles l'été dans la mousse ?

— Je crois qu'il enjolive un peu, soupire Horace.

— Cet homme nourrit une obsession pour les secrets, indique Leah. Les secrets, je déteste ça. Nous allons devoir... Quelle expression emploie-t-on dans ces vulgaires jeux de cartes ? Ah oui, nous devons lui *forcer la main*. Il faut soit qu'il épouse Margarett, soit qu'il renonce à elle. Je me suis renseignée sur notre docteur Kane, cher Horace. Il y a eu d'autres jeunes filles qui...

— D'autres ? D'autres filles ? s'écrie Mère.

Horace se bouche les oreilles des deux mains.

— Je dois retourner au bureau. Il le faut.

Les sourcils levés, Leah se tourne vers sa mère, occupée à tortiller le ruban de sa vieille coiffe surannée. Avisée, celle-ci ne souffle mot. Horace débouche ses oreilles et déclare d'un ton ferme :

— J'écrirai que les journaux ont galvaudé leurs pages pour gratifier une curiosité impertinente et ainsi de suite, mais je ne peux publier de rumeurs ni d'insinuations. J'aimerais pouvoir mieux vous aider, mais en ce moment je me sens d'une telle inefficacité, comme si tous mes discours n'avaient servi à rien.

— J'ai fini par apprendre que si l'on veut que quelque chose se réalise, il faut l'accomplir soi-même, suggère Leah. Vous devriez rechercher une fonction officielle, Horace, à mon avis. La présidence, même. Pourquoi pas ? Alors, vous n'auriez plus besoin de convaincre, de persuader, de vous user les doigts à écrire. Il vous suffirait de donner des ordres, tel un chef d'orchestre. Un claquement de doigts et ce serait fait. Imaginez un peu, ce serait merveilleux.

Mère semble interloquée.

— Les esprits ont-ils dit que notre Horace devait se lancer en politique, Leah ? Dis-moi ?

— Doux Jésus et les esprits, Mère, mes conseils sont sûrement aussi valables que ceux d'un mort.

Après avoir raccompagné Horace à la porte avec son chapeau blanc pendant à sa main, après s'être assurée que sa mère est occupée ailleurs, Leah va chercher son paquet et se glisse du salon de réception au petit salon à la porte recouverte de feutre vert. C'est dans ce dernier qu'ont lieu l'essentiel de leurs *séances**.

Bien fourni en lampes, en candélabres ainsi qu'en appliques au gaz récemment installées, il compte une table ovale astiquée et des tapis au crochet si épais que les pas de Leah sont réduits au silence. Elle se dirige droit vers le coin le plus sombre de la pièce où, derrière un panneau coulissant, se dissimule une autre porte menant vers la cuisine. C'est Leah qui a commandé son installation, car franchement, qui veut voir les domestiques aller et venir ?

En bas, dans la cuisine, Alfie se blottit contre le poêle.

— Tu as trouvé l'endroit, alors ? lui demande-t-il d'une voix rauque.

— Mais oui, évidemment. Quoique cela n'a pas été facile. Pas un fiacre en vue. Et pour rentrer, j'ai dû prendre un de ces horribles omnibus. Toute seule ! Et sur qui a-t-il fallu que je tombe ? Enfin, peu importe. Les voici.

Alfie se lève péniblement. Détache l'emballage avec son soin coutumier. Le rembourrage de coton se défait. Le bocal de verre est scellé à la cire et rempli d'eau. Leah observe les cailloux blanchâtres qu'il contient.

— Mes esprits, mais ils n'ont pas du tout l'air extraordinaires.

— Ils le deviendront à coup sûr au contact de l'air. Cette quantité-là suffirait à incendier toute la maison.

Leah considère à nouveau les petits cailloux. Essaie de s'imaginer déchiquetée par une explosion. « La chair est tout ce que nous avons », voilà ce qu'a dit Chauncey. Elle ordonne à l'étrange palpitation de cesser.

— Ce monsieur, ce Pettifew, m'a recommandé du lard sur les mains, et des gants aussi, pour manipuler ne serait-ce que le plus petit fragment.

Alfie s'essuie le nez sur sa manche.

— C'est sûr. On n'est jamais trop prudent avec le phosphore.

CHAPITRE 26

— Elisha avait dans l'idée que les créatures des profondeurs, pour voir où elles vont, tiraient elles aussi parti d'une sorte de phosphore, reprit ma patiente. Il disait que dans l'Arctique, l'eau était souvent illuminée d'un bleu très pâle. Comme le dernier repos des étoiles, mon ange.

J'avais mal dormi la nuit d'avant, d'où le ton bourru de ma réponse.

— Des étoiles bleues ? Depuis quand ? Balivernes. Sornettes. Il est naturaliste, maintenant, votre Elisha ? Astrologue ? Le dernier repos des étoiles ? Ha ! Disons plutôt un ramassis d'idées noires. Elles sont aussi nombreuses que les étoiles. Aussi dures à attraper, par-dessus le marché.

— C'est bien vrai, il n'y a de pire ennemi que la peur et l'accablement qu'elle cause, le tourment dévorant, souffla-t-elle, ou peut-être était-ce moi. C'est alors qu'il a décidé, mon Elisha, d'éclairer lui-même son chemin, de prendre des décisions sans appel et de ne jamais se laisser influencer. Il disait que tous les grands hommes ne s'y étaient pas pris autrement.

— Et vous l'avez cru, ce malotru ?

— Oh, hélas et misère, il fallait bien que je croie quelque chose. Quelqu'un.



— Elisha est venu me voir ? Pendant que j'étais sortie ? Impossible, Kat. Je ne te crois pas.

— Mais oui. Enfin, nous ne nous mentons jamais, toi et moi. Nous l'avons juré sur nos tombes, tu te souviens ?

— Oui, sans doute, répond Maggie qui ne se rappelle rien, étrangement ; elle qui, en général, excelle, tout comme Katie, à se souvenir du moindre détail d'une conversation.

Un chœur de bruits sourds. Maggie jette un regard par la fenêtre. Un attelage à quatre descend leur rue sans se presser. Un charbonnier renverse un sac dans la cave à charbon de leur maison. Il porte son costume de poussière noire et de suie avec la même nonchalance qu'un gentleman sa redingote. Un garçon livreur passe derrière lui au pas de course, porteur du message que Maggie vient de lui confier. Katie a regardé par-dessus son épaule quand elle l'a écrit. *Oui, viens me chercher, Lish*, voilà ce qu'il dit.

Voici maintenant la toux déchirante de Calvin qui crache son sang et sa vie, juste au bout du couloir. Maggie n'arrive pas encore à penser à lui comme au mari de Leah, lui qui ne s'est toujours montré que trop fraternel avec elles toutes. Et Lizzie ne le considère sûrement pas comme son beau-père, bien que ce soit elle qui s'occupe de lui la plupart du temps, évitant par ailleurs la compagnie de Maggie et de Katie comme la peste. Mais il est vrai que Lizzie aime Calvin, Maggie le sait bien ; c'est écrit sur le visage de sa nièce aussi clairement que la peine et le chagrin sur celui de ses clients. Ce qui n'a pas empêché Lizzie de sortir de nouveau avec un certain George Blauvet, prétendant d'un rang convenable, à en croire Leah, mais que Calvin n'aime pas, lui qui a fini par apprécier Lizzie, mais trop tard. Oui, trop tard, pense Maggie, et l'idée lui vient encore à l'esprit qu'un invisible plaisantin est à l'œuvre dans leur vie.

Mère s'affaire dans la cuisine à préparer tout un choix de gourmandises. Maggie et Katie sont censées se préparer. Plus tard dans l'après-midi, on attend la visite d'une Je-ne-sais-qui de toute première catégorie.

— Ce sera notre plus grand triomphe jusqu'ici, mes filles. Tout doit être absolument impeccable, a déclaré Leah à Maggie et Katie pas moins de quatre fois.

— Non, on ne se ment pas, Kat, admet Maggie, mais ça ne peut tout de même pas être vrai. Et pourquoi Elisha adresserait-il la parole à Leah ? Il la surnomme la Tigresse et ne peut la sentir.

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas au courant de tout. Oh et puis zut, le fait que tu ne me croies pas n'en fait pas un mensonge. C'est ce qu'on dit tout le temps, n'est-ce pas ? Et où es-tu passée, clef ? Sors de ta cachette. Nous allons manquer de temps.

Katie farfouille sur leur commode parmi les fausses perles et les diamants de strass, derrière le daguerréotype d'elle et de Maggie, celui qu'elles ont fait faire juste avant leur tournée à Washington. Elles ont choisi pour l'image un large cadre à dorures. Une vitre épaisse. Katie-dans-la-lumière. Maggie-dans-le-noir. Unies comme tout.

Maggie s'affale sur le lit qu'elles partagent. Malgré sa tête en bois de rose, son matelas rembourré de la meilleure laine, du plus fin duvet, cela fait plusieurs nuits que Maggie dort à peine, même avec le secours de ses grogs au rhum quotidiens.

— ... quant à ton docteur Kane, ce n'est qu'une cadence trompeuse faite homme, lui a jeté Leah hier sans crier gare.

Maggie et elle se disputaient, certes, mais à propos d'autre chose qu'Elisha. Ses dépenses ? Sa consommation d'alcool ?

— Une quoi ?

— Une cadence trompeuse, c'est-à-dire une formule mélodique qui laisse croire qu'elle va se résoudre. Ce qu'elle ne fait pas. Et ne fera jamais, jamais.

— Et moi, que suis-je, alors ? rétorqua Maggie d'un ton de défi.

— Hmm, j'ai bien peur, Margareta, que tu ne sois l'orgue de salon dont il ne joue que trop bien.

Pourquoi diable ai-je posé cette question ? se demande maintenant Maggie en tournant la bague d'onyx et d'argent d'Elisha. Se retourne vers le daguerréotype où la même bague orne sa main. Il a dit qu'il l'avait trouvée pendant sa première expédition dans l'Arctique. Trouvée ? Où ? Maudit, rien de tout cela ne tient debout.

— Te voilà, petite chose rouillée.

Katie brandit la clef avant de s'agenouiller devant le coffre, au pied du lit. Elle tourne la clef, soulève le couvercle, tend la main vers une trompette en cuivre, une cloche de verre, une bobine de fil de soie, une autre de boyau de chat, une liasse de papier ciré, des chaussures, un stylet. Improvise une comptine tandis qu'elle dépose ces objets sur le lit :

— *Merci monsieur Pettifew, nous sommes comblées grâce à vous. Ah, si notre lustre invité...*

— Illustre, corrige Maggie d'un ton morne.

— Oui, bien sûr, alors... Oh, regarde, Mag.

Katie lui lance une écharpe, un long rouleau de mousseline blanche, un diadème de cuivre, des plumes.

— C'est ce que tu portais pour ton ambrotype avec Monsieur l'Intrigant. Ma parole, tu ressemblais tout à fait à une princesse païenne ou quelque chose du genre, avec tes cheveux tout défaits.

Maggie ne peut rien dire contre ce « quelque chose du genre ». Sur les insistances d'Elisha, elle n'avait pas mis de corset sous la robe fourreau épinglée serré. Il avait observé — d'un regard trop intense — l'ambrotypiste disposer lanternes et accessoires. Quelque chose d'inconvenant se tramait, elle le savait bien, mais elle avait décidé qu'elle s'en fichait.

— Tu n'as pas entendu une miette de cette conversation, alors ? Entre Leah et Elisha ? Tu en es bien sûre ?

Katie s'assoit sur ses talons, la main sur le rebord du coffre.

— Bon, très bien. Écoute, je revenais de la chambre de Calvin. Nous avons pris quelques cigares, tu sais, ceux qui l'aident à respirer, et de ce cognac de

France, mais il n'en restait plus. Alors j'étais partie en chercher au salon de réception, mais je me suis arrêtée au sommet des marches... Oh, tu te souviens, chez David, après que le fantôme eut donné ses premiers coups, quand Leah est arrivée de Rochester, on écoutait du haut de l'escalier et puis...

— Kat. Que s'est-il passé entre Leah et Elisha ?

— Tout ce que je voulais, c'était encore un peu de cognac, ou alors un lait de poule au rhum, et...

— Et ?

— Je n'ai pas entendu toute la conversation. Je le jure sur la chair glacée de ma future dépouille.

— Très bien.

— Alors, Leah a dit qu'elle était au courant des « exploits » et des « conquêtes » d'Elisha à l'étranger. Qu'il allait devoir cesser de jouer avec ton affection, tout ça. Mais ce qu'elle voulait vraiment, vraiment savoir, c'est si tu avais soufflé mot à Elisha de nos, tu sais, nos ruses occasionnelles, auxquelles nous devons recourir quand les esprits restent muets comme la tombe.

— Je ne lui en ai pas parlé du tout !

— Et Elisha a répondu qu'il savait tout. *Tout, Mag.* Qu'il n'est pas dupe, mais que ça lui est égal. Mais à ce moment-là, Alfie s'est glissé près de moi, alors je suis retournée dans notre chambre.

— Maudit. Quelles... conquêtes ? A-t-elle dit quelque chose ?

Elle a le cœur lourd. Montagnes. Rivières. Pyramides. Voilà en quoi consistaient ses conquêtes. Oui.

— Non, ils ont parlé de réputation et tout ce qui s'ensuit, de laquelle était la plus importante, celle de Leah ou celle d'Elisha. Celle d'Elisha ou celle de Leah. C'était plus ou moins match nul.

Katie referme le couvercle du coffre. Le verrouille. Passe en revue les objets épars sur le lit, puis feuillette les coupures de journaux et les notices nécrologiques au sujet du fils du président. Tout cela, Maggie l'a déjà lu attentivement.

Une catastrophe ferroviaire, comme l'a fait remarquer le général Hamilton à Washington, c'est toujours horrible, tout bonnement.

— Misère, on dirait que c'est la reine qui vient nous rendre visite, à voir comment Leah s'énerve, et non seulement la première dame. Viens, Mag, allons tenir compagnie à Calvin avant qu'elle arrive. Il s'est fait livrer une autre commande de cognac.

Il est deux heures quand Lizzie rentre. Va tout droit trouver Calvin, ne lance même pas un hello à Maggie ni à Katie, ni même un bonjour, elle qui aime tant le français. À trois heures, Katie décide de s'offrir une dernière petite sieste avant la grande occasion, et c'est donc à Maggie qu'il incombe d'attendre avec Leah dans le vestibule. D'attendre et d'attendre, la gorge sèche, les mains tremblantes. Nervosité qui n'a rien à voir avec leur éminente visiteuse et tout avec les intentions d'Elisha à son égard, qui devraient se manifester d'un moment à l'autre. Et ce qu'a entendu Katie ne lui importe nullement, se dit-elle. Elisha est un cœur fidèle.

Leah entrouvre pour la troisième fois la porte d'entrée. Toujours pas de somptueux carrosse en vue. Elle porte une robe de ville mariant le vert et le tartan jaune, dont la jupe festonnée de boucles grosses comme des chatons envahit toute l'entrée.

— Plaise à Dieu et aux esprits, tu ne t'es pas nourrie que de cidre et de grog à midi, Margaretta, dis-moi ?

— Non. Et re-non. C'est nouveau, ça ? demande à brûle-pourpoint Maggie, remarquant à l'instant la chaîne épaisse qui serpente sur le corsage plissé de Leah jusqu'à une grosse montre accrochée à sa ceinture.

On dirait, trouve-t-elle, un fléau médiéval. Pensée qui n'a rien pour la tranquilliser.

— Non, cela doit bien faire un mois que je l'ai. Elle donne l'heure exacte, et maintenant arrête de baisser la tête, on dirait une boniche qui s'est levée du

mauvais pied. Et qu'est-ce que c'est que ce message que tu as remis au garçon livreur ? Et Katie ? Où est passée Katie ?

— Elle se repose pour reprendre des forces.

— Je suis sûre qu'elle en a bien assez. Et Lizzie ?

— Elle fait boire son remède à Calvin, comme tu le lui as demandé.

— Ah oui. Un instant... là. Je suis à bout de nerfs, au bord de la pâmoison. J'espère bien que ce médicament suffira. Il ne faut pas que Calvin tousse de cette horrible manière pendant que notre hôte sera là.

— Non, acquiesce Maggie qui se sent comme une poupée fantoche, vidée de toute substance.

Mère les frôle au passage, chargée d'un plateau de marinades et de condiments.

— Seigneur, mais je n'imagine pas qu'elle puisse vraiment raffoler de ça, dites-moi ?

— Ce que 'vous vous imaginez n'a aucune importance, Mère. Une source bien informée m'a confié que ce sont les friandises préférées de madame Pierce. Bon, laissez les plats sur le buffet du salon de réception, s'il vous plaît. Attendez, je vais vous 'aider. Et toi, Margaretta, viens nous donner un coup de main.

Maggie hoche la tête et elles passent toutes les trois dans le salon de réception où les cages sont déjà enveloppées de linges blancs, les épais rideaux tirés, les lampes allumées et l'écrin aux lys disposé bien en vue sur le dessus de marbre. Maggie soulève le couvercle. « Arme-toi de courage », lui a dit Elisha.

— Ferme ça, Margaretta.

— Fort bien, mais ce ne sera pas moi qui lirai les lettres comme le faisait Calvin, avant. Je ne veux pas, Leah.

— Te l'ai-je demandé ?

Leah voltige dans le salon, inspectant la table, les tapis.

— Oh, je sais bien que tu n'y vois que banalités, mais une femme de président, il va falloir la convaincre que les dames qu'elle vient consulter jouissent de la réputation la plus éclatante, que les gens les plus honorables les tiennent en très haute estime, qu'elle s'adresse bien aux originales et non à l'un de leurs imitateurs comme Cora Hatch, cette coquette maniérée avec son œil de veau transi, ou Daniel Home, avec ses lévitations de carnaval. Mes esprits célestes, depuis quand les hommes se mêlent-ils de médiumnité ? Ils ont déjà bien assez à faire comme cela, et leurs manifestations ne sont que du théâtre. Ils sont incapables d'assurer un brin de divin.

Maggie se tient coite. Que dire ? Tout appartient à Leah : le parquet, la maison, le sort de Maggie.

— La première dame nous écrira sûrement à son tour une lettre de recommandation, poursuit Leah. Ce sera le joyau de l'écrin aux lys, le sceau de notre réputation. Plus personne n'osera jamais prétendre qu'il est inélégant de notre part d'accepter des devises, ou inconvenant pour une dame, ou que nos fantômes manquent d'enthousiasme le moins du monde.

De l'étage leur parviennent une toux sèche et le nom de Leah vociféré d'une voix rauque.

— Calvin te réclame, observe Maggie.

— Manifestement.

— Vas-y donc, veux-tu, poussin ? supplie Mère.

Leah consulte sa grosse montre.

— Pas le temps.

Elle se précipite dans l'entrée, criant dans la cage d'escalier :

— Lizzie chérie, ferme la porte. Il nous faut du silence. Donne-lui une mesure supplémentaire de potion soporifique s'il le faut.

Réponse étouffée de Lizzie. Mais une porte se ferme. La toux se tait. Pauvre Calvin, pense Maggie. Comment un homme peut-il s'attarder si longtemps ? Elle étudie son reflet dans le miroir de l'entrée. Celui d'une jeune femme de petite

taille aux grands yeux marron, aux longs cils. Charmante, jolie même. Inquiète aussi, mais déterminée. Elle se tourne vers la porte.

— Ce sera un carrosse des plus élégants, mais discrètement orné pour ne pas attirer l'attention. Tu ne crois pas, Margaretta ?

— Mais oui.

Leah glisse son bras sous celui de Maggie.

— Chérie, je sais que nous avons eu nos petites chicanes à propos de ton docteur Kane, mais nous vivons un moment charnière. Ah, je l'entends. Je l'entends ! Non, ne regarde pas dehors. Katherina ! Mère ! Alfie !

Les autres se précipitent. Katie, vêtue de soie grège délicate, lance à Maggie un regard interrogateur. S'exerce à faire la révérence. Alfie, à s'incliner légèrement. Mère tripote ses manchettes en dentelle. Pas de tablier aujourd'hui, Leah l'a aboli. Alfie ouvre la porte avant que la sonnette tinte. S'efface. Leah se répand en fossettes, du moins jusqu'à ce qu'elle reconnaisse le jeune homme aux joues rouges.

— Vous ! C'est Morton !

Elle se revire vers Maggie. Katie reste bouche bée. Mais pourquoi ? Elle a bien vu Maggie rédiger sa réponse : *Oui, viens me chercher, Lish*. S'imaginait-elle qu'elle perdrait courage à cause d'un écho, d'un oui-dire ?

— Ne me regarde pas comme ça ! s'écrie Maggie. Ni aucune de vous ! C'est Elisha qui m'a demandé de ne pas frapper pour madame Pierce. J'y ai beaucoup réfléchi, croyez-moi. Et je lui ai promis de ne pas le faire. Je ne pouvais pas le lui refuser. Et puis Elisha, il ne va pas bien. Toutes ces fièvres qu'il a attrapées, elles le tenaillent parfois... Et puis il a besoin de moi.

— Lui, besoin de toi ? Margaretta Fox ! Nous devons présenter un front harmonieux. J'ai, enfin, nous avons besoin de toi pour que notre pile spirituelle soit la plus forte possible. On ne va tout de même pas refuser de recevoir madame Pierce. Ce serait l'affront le plus intolérable. C'est la première dame de notre nation. Elle a besoin de s'adresser à son pauvre fils décédé. De l'entendre parler de la catastrophe. Comment pourra-t-elle comprendre une telle horreur si...

Petite sœur ! Ne t'en va pas. Si tu pars maintenant... si tu franchis cette porte... Maudit, as-tu perdu la tête ?

— Elle est exactement là où il faut ! réplique Maggie en se vissant son petit chapeau sur la tête, manifestement posée sur ses épaules.

Morton la prend par le bras. Ils sont pratiquement dehors, vers le landau où l'attend Elisha, lorsque Lizzie dévale l'escalier, appelant tout le monde à grands cris. Son caraco est éclaboussé de rouge sang.

CHAPITRE 27

— Le pauvre, compatis-je. Rendre l'âme au milieu de tout ce brouhaha. Vous auriez dû vous trouver avec lui.

Ma patiente soupira et admit que c'était vrai, ce qui me fit sentir coupable. Je devenais bien trop familière avec elle.

— Et j'ai eu cette pensée égoïste, madame Mellon, que la fin de Calvin faisait partie d'un plan plus vaste pour me contrecarrer et même me châtier.

— Sornettes et balivernes. Cela n'avait rien à voir avec vous.

— Ah non. Rien du tout ?

— Non, insistai-je avec une fermeté qui me surprit.

Je m'explique : j'avais souvent entretenu ce genre de pensées « égoïstes ». Car je considérais la mort de mon fils comme un moyen utilisé par Dieu pour m'apprendre à nourrir tant d'orgueil, comme si la Divinité n'était rien d'autre que le plus cruel des maîtres d'école. Ainsi, à l'instant où je disais « non » à ma patiente, il m'apparut que j'avais changé d'avis à ce sujet, mais quand et comment au juste, je n'aurais su le dire.

— Non, répétais-je. Nul d'entre nous n'a une telle importance.

Sur ce, nous entendîmes le plus léger tapotement. Ce n'était que la pluie sur les trois fenêtres de la mansarde, observai-je ; mais cela me parut appuyer mes paroles et m'encourager en général.



— C'était donc pour le mieux, n'est-ce pas. John ? Que la *séance** soit annulée ?

Juin approche. John goûte avec son épouse la douceur de l'air sur la véranda presque achevée de sa maison. Elle porte une tenue de deuil aux coudes tachés de rouille, à la jupe délavée par la pluie. Elle aurait de quoi s'en offrir une neuve, mais c'est la vieille qui la reconforte. Ses yeux bleu clair palpitent derrière le crêpe qui ruisselle de sa coiffé noire, son visage rond paraît anxieux, ce visage que John trouve encore aujourd'hui ravissant.

— Tu aurais dû venir aux funérailles, John, oh, tu aurais dû. Ou au moins venir nous rejoindre à Rochester pour l'enterrement. Le cercueil était tellement alourdi par la glace que...

John interrompt sa femme pour se justifier : il avait trouvé du travail à la forge du village. Un travail pressant, lucratif. Elle se remet à parler. Oui, Maggie vit toujours à New York dans une maison de grès brun, mais entre Leah et elle, c'est froid comme un pic à glace. Et Maggie refuse de lui révéler ses projets, ni à personne d'autre d'ailleurs. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne donne plus de séances, n'évoque plus les esprits, ni peu ni prou. John l'écoute bavarder en mesurant l'alcool et la térébenthine destinés aux lampes. Prudemment, bien entendu. Il n'est pas fou. Mais ce mélange, quoiqu'extrêmement combustible, donne une flamme bien plus claire et lumineuse que le lard ou l'huile de colza, la graisse de baleine et même ce nouveau produit, le kérosène.

Derrière eux, le salon est encombré d'outils et de débris : sciure de bois, planches, laizes de papier peint. Comme ses femmes n'ont visiblement aucun intérêt pour la décoration de leur foyer, c'est lui qui s'en charge. Jusqu'ici, il a choisi quelques tableaux qui montrent une bande désorganisée d'Américains terrassant les Britanniques lors de la bataille de Bunker Hill, un crachoir en cuivre pour les invités, une causeuse et du papier floqué pour la salle de séjour, où la famille viendra s'asseoir le soir autour de l'âtre, où les femmes coudront en bavardant

tandis qu'il lira les Saintes Écritures. Le plaisir qu'il a pris à sélectionner les motifs du mobilier l'a surpris, tout comme le prix raisonnable de tout ceci. Les mécaniques ont mis à la portée de tous des objets qui n'étaient auparavant accessibles qu'à la haute société. Il est vrai que le bois est plaqué et non massif ; que les tableaux sont des lithographies et non des huiles ; le papier peint imprimé au rouleau et non dessiné à la main ; les roses du plafond en papier mâché et non en plâtre. Mais pour qui se prendraient ses femmes si elles chipotaient sur l'authenticité ?

— ... Et quels splendides éloges funèbres, sais-tu ? Et prononcés par des types importants, sauf que notre Lizzie était inconsolable, au point de laisser croire à la mort subite de Calvin.

La silhouette majestueuse et rebondie de Leah s'encadre dans une fenêtre de la maison de son fils David, au-dessus de laquelle se lève une lune gibbeuse. John prie pour Calvin, bien sûr. Il l'avait pris en affection, ce presque-fils. Et porte donc son deuil, mais à l'intérieur. Il ne supporte pas le théâtre des lamentations, des mouchoirs triturés, qui dure depuis l'arrivée de ses femmes.

— ... Et il s'est passé quelque chose de curieux, John. Quand le plus gros des invités est parti, qu'il n'est plus resté que la famille et les amis les plus intimes, le docteur Kane, les yeux rivés sur le visage de ce pauvre Calvin, a ordonné à Maggie et à tous les autres de faire cercle autour du cercueil, puis il a pris la parole : « J'ai quelque chose à dire, et ce doit être dit devant tous ceux qui aiment la vérité », ou quelque chose de ce genre. Toujours est-il qu'il a saisi la main de Maggie par-dessus Calvin et, ce faisant, il a culbuté une bougie, sais-tu ? Qui est tombée sur la poitrine du pauvre Calvin. Katie a réagi rapidement : elle a jeté le contenu de sa tasse, mais cela n'a fait qu'aviver les flammes — je n'ose imaginer ce qu'elle buvait —, alors le gilet de Calvin a roussi un peu. Après tout cela, le docteur Kane a demandé à Maggie si elle accepterait de l'épouser à son retour de l'Arctique. Il a juré fidélité à sa Maggie jusqu'à ce qu'il soit aussi mort que le cadavre allongé entre eux. Enfin une promesse ferme, et pas d'erreur possible, n'est-ce pas ?

John verse dans le réservoir des lampes la mixture à l'odeur âcre qui lui fouette les narines.

— De nos jours, les jeunes personnes sont mortellement romantiques et parlent pour parler.

Margaret prend la mouche.

— Je ne saurais dire que le docteur Kane est si jeune que cela. Et je ne l'ai pas trouvé bien romantique, sais-tu ? Pour l'amour du ciel, faire cela par-dessus une dépouille... Oh, et ensuite, le docteur a insisté sur le secret des fiançailles, et pour qu'elles restent à huis clos. Pour ça, c'était motus et bouche cousue, vois-tu ? Je m'attendais presque à ce qu'il nous fasse rédiger un serment avec notre sang.

— Pourquoi tant de difficultés ? S'il l'aime, qu'il l'épouse et qu'on en finisse. Entre nous, ça s'est passé de même.

Sa femme tripote les tourillons répandus entre eux, sur l'établi. Il fabrique des chaises berçantes en vue de son retour définitif. Ils pourront s'asseoir dehors dans la nuit chaude et contempler les étoiles dans le ciel du bon Dieu. Elle a moins peur de la nuit maintenant ; c'est peut-être d'avoir vécu dans une ville éclairée où la nuit et le jour diffèrent peu.

— Oui. Oui, cela s'est passé de même entre nous, je crois bien. Je t'ai dit à quel point Maggie était pâle ? Je t'ai parlé de son sourire figé, à croire qu'elle était sa propre statue de cire ? Et notre Leah qui ne faisait que pleurer, sais-tu ? Et de clamer que la vie continuait. Moi je n'arrêtais pas de lui demander si c'était vraiment officiel alors, et Katie, où était passé le champagne parce qu'on avait bien besoin d'un toast. Et tout le monde de les féliciter, sais-tu ? Ah, mais j'étais toute mêlée, tu sais, John, parce que franchement, est-ce qu'il ne faut pas tenir séparément les fiançailles et les enterrements ? N'est-ce pas mauvais signe ?

John répond que ce serait superstitieux de le croire. Que son épouse ferait mieux de prier pour une réponse. Tout cela sur un ton dont la brusquerie dépasse son intention. Exaspérée, elle fronce les sourcils.

— Bon, il va falloir que j'aille chercher à manger, je crois bien. Viens nous rejoindre, veux-tu ? L'air de la nuit s'en vient, c'est mauvais pour ton lumbago. Et bonté divine, pourquoi as-tu les doigts tachés ? C'est de l'encre ? Que fais-tu donc avec de l'encre ?

John replie les doigts dans sa paume.

— Je l'ai essayée comme préservatif pour... des affaires en bois.

— Toi, tu passes ton temps à faire des expériences et des combines, n'est-ce pas ? C'est ton côté homme. Bon, viens-t'en donc. Tu pourrais mener nos prières. Leah est de nouveau d'attaque pour chanter, mais seulement des hymnes, bien entendu.

— Je me joindrai à vous plus tard.

— Seigneur, John, tu es comme un enfant.

Bruissant de ses jupons dans la sciure, elle le laisse à son ouvrage. *Un enfant ?* se dit-il. Les enfants, ses enfants, voilà ce qui a disloqué sa famille, ce qui a créé ces idées blasphématoires aujourd'hui répandues aux quatre coins du monde. Et c'est à John Fox, depuis longtemps adulte, qu'il revient de redresser la situation. Il attend que sa femme ait traversé la cour avant de balayer du bras les copeaux et blocs de bois qui encombrant son bureau. De sortir l'encrier qu'il range dans une cachette, ce qui lui rappelle l'époque où il dissimulait des bouteilles de whisky, des flacons de rhum. Sa dernière lettre s'achevait le jour où il ne restait plus qu'Ambrose et lui de non convertis. Ce n'est pas facile de poursuivre le récit ; il trempe plusieurs fois sa plume avant de finir par s'y mettre.

Chère Leah,

Erastus ne s'était pas donné la peine de mettre le *Morning Star* en cale sèche. Il l'avait juste laissé dans un canal d'adduction, à la sortie de Rochester. Peu lui importait qu'il s'embourbe. Tout au moins nous avait-il permis, à Ambrose et à moi, de passer l'hiver 31 à bord, mais au prochain printemps, il était sûr de le vendre, car sa vie sur les canaux était un *fait accompli**. Je n'aimais pas du tout ce changement chez lui. Je me sentais trahi, de sorte que je sais maintenant ce que tu éprouvais pour moi, Leah-Lou, quand je suis revenu après ces dix années d'absence, sauf que je n'étais pas plus capable de changer à cette époque qu'un oiseau de rentrer dans son œuf fracassé...

John et Ambrose se réchauffaient au poêle de la cambuse. Au-dessus d'eux flottaient la puanteur des tanneries, le voile noir des fumées de charbon, la sourde rumeur des hautes chutes. Ils discutèrent sans conviction de sortir en ville, puis décidèrent que non. C'était devenu quasi impossible de trouver du travail pour qui n'avait pas abjuré la boisson et accepté la grâce de Dieu. Ils n'avaient plus la force ni l'un ni l'autre de supporter le spectacle qui les accueillait à Rochester. On voyait maintenant partout s'agenouiller hommes et femmes. Ça se massait comme des pigeons autour des fontaines et dans les parcs, obligeant tous les passants à entendre leurs prières. Les théâtres étaient fermés à double tour, tout comme les allées de quilles, les buvettes et les salles de billard. Le chariot de l'abstinence trimballait dans tous les coins de la ville le pasteur qui beuglait dans un cornet, invitant tout le monde à monter à bord. Quant aux chasseurs de promesses, ils déclaraient que la simple tempérance ne suffisait pas. Appelaient les hommes à inscrire un « T » à côté de leur nom pour la qualifier de totale. Erastus Bearcup en était devenu un, de ces antialcooliques. Avait marqué son « T » fièrement, et devant tout le monde, à part ça. Le nom du révérend Grandison Finney courait sur toutes les lèvres. Les églises peinant à contenir tous les fidèles, nombreux étaient ceux qui s'agglutinaient aux portes et tendaient l'oreille, insensibles au froid. Les assemblées revivalistes duraient des jours. Partout dans le pays, le même phénomène se reproduisait. Celui que l'on appellerait des années plus tard le Grand Réveil, mais que John qualifiait de Grande Torpeur, une ère d'interminable ennui. Maintenant réduit à la seule compagnie d'Ambrose, il n'avait d'autre choix que d'écouter ses tirades nostalgiques où il était surtout question des Indiens qu'Ambrose avait combattus et pour qui il se faisait étrangement sentimental.

— Vois-tu, j'étais leur captif.

John se versa une ration de whisky, puis une à Ambrose. Comme il fallait une détermination à toute épreuve pour trouver la moindre goutte de spiritueux, ils subsistaient de l'unique planque qu'Erastus n'avait pas découverte et gâchée avec du sel.

— Je sais, répondit John. Tu m'en parles pour ainsi dire en permanence. D'eux et de leurs tortures, comment ils t'ont arraché la dent, empoisonné, grillé la queue avec des patentes brûlantes, la vieille sorcière qui voulait un enfant de toi, le coup sur la tête que tu lui as donné, ton évasion. Je crois que j'ai fait le tour, non ?

Ambrose caressa sa barbe hirsute.

— Je calcule que j'ai vécu trois mois parmi eux. J'ai vu des affaires, tu me croirais pas. Le fameux révérend Finney n'inventerait rien de mieux. J'ai vu ces Indiens-là évoquer des esprits en scrutant la fumée. Je les ai vus marcher sur la braise. Jésus n'est pas allé plus loin que l'eau, pas vrai ? Je les ai vus ramener un mort à la vie. De mes yeux, je te jure.

— Je croyais qu'ils t'avaient ficelé comme un saucisson et fourré dans l'un de leurs maudits wigwams.

Ambrose regardait par le hublot les eaux du canal scintiller sous la lune.

— Ma dent suppurait, alors ils me l'ont arrachée puis ils l'ont enterrée pour qu'elle ne revienne pas me faire mal. Je m'étais perdu, vois-tu, en m'éloignant de la ferme pour aller chasser.

— T'étais pas soldat ? rétorqua John d'un ton blasé, ayant depuis longtemps perdu toute aptitude à l'étonnement.

— Je n'étais qu'un gamin idiot poussé en graine, pire que le frère Able quand on l'a connu, tu te souviens ? À Syracuse ? Toujours est-il que j'étais parti chasser et j'ai trébuché, je m'étais rentré la lance dans les boyaux et ces Indiens-là, ils m'ont trouvé et emporté jusqu'à leur camp, ils m'ont donné de leur médecine à manger, c'était immonde, de la vraie merde, c'est sûr, mais ça m'a guéri, et y avait une femme avec des cheveux luisants comme de l'eau noire, elle a mis de la mousse sur ma blessure, et chaque fois que je la voyais je sentais comme des pinces chaudes sur ma queue, c'est comme je te dis, juré. Et puis je me suis rétabli et ils m'ont fait confiance, j'ai même appris à parler un peu comme eux autres. Et alors, un jour, je suis tombé sur cette femme toute seule et je... Et après, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru vers l'est jusqu'ici.

Où est passée la loyauté ? se demanda John. Les mensonges d'Ambrose ; Clement, Jeb et Erastus tombés dans les griffes de l'Église. Ambrose tisonna les braises faiblissantes.

— Tu crois qu'il en reste encore ?

John examina la bouteille.

— La moitié environ.

— Je parlais des Indiens. Tu crois qu'ils sont toujours là, cachés dans les bois et tout ? Pas seulement dans les musées ?

— Jarnidieu, comment diable veux-tu que je le sache ?

Le lendemain matin, John trouva un billet rédigé sur une étiquette de whisky : *J'aurai jamet du les quitter. Ils était plus ma famille que ma famille et faut je parte les retrouvé et lui demander pardon a elle, juste ca, jurer. je te souaite bonne chance, Ambrose York.*

John le roula en boule et l'offrit en pâture au feu, formulant l'espoir que les Indiens feraient la même chose à Ambrose. N'y avait-il pas une comptine comme ça ? Dix oiseaux noirs sur un perchoir, qui s'envolaient un après l'autre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un seul ? John se sentait comme celui-là. Tout seul et sans rime.

C'est Jeb O'Doul qui est tombé le premier. Il est rentré au *Morning Star* avec sa bible sous le bras.

— Ils les distribuent gratuitement. Pour rien, a-t-il annoncé, ébahi.

— C'est ça, la seule affaire qu'ils veulent en échange, c'est ton âme tout amour et miséricorde, a ricané Erastus.

— Pas du tout, c'est pas ça du tout. De toute façon, un véritable érudit doit connaître sa bible aussi bien que son almanach ou son latin.

Jeb expliqua qu'il avait été élevé dans la religion catholique et que les catholiques ne prisait guère la lecture du texte sacré par les gens ordinaires.

— Chez moi, on ne savait pas lire, de toute manière. Je me rendais à l'église et là, le prêtre lisait des passages de la bible en latin. Tu comprends que ça n'intéressait pas trop un gamin. Mais ça...

Il lissa la couverture noire du plat de la main et s'installa sur son tabouret du côté de la proue.

— Ouvre pas ça, lança John, mais trop tard.

Jeb lisait déjà, marmonnait et disputait déjà avec le livre, comme avec n'importe quel autre. John ne s'étonna guère lorsque, vers la fin de la semaine, Jeb partit écouter un sermon du révérend Finney.

— Finney, il est peut-être grand parleur, mais pas une once de poésie véritable. C'est pas comme le roi James, leur rapporta Jeb, sa bible sous le bras.

Deux semaines plus tard, John et Erastus avaient aperçu Jeb dans une gargote en compagnie de marchands vêtus de noir. Plongé dans la discussion passionnée d'un passage du Lévitique, il ne les avait pas remarqués et ils n'avaient rien tenté pour le ramener à bord du *Morning Star*, ayant vu tous deux luire le fanatisme dans ses yeux. Il était perdu corps et biens. Ensuite ce fut Clement. Une de ses tantes caquetantes était montée à l'abordage, armée de cake aux raisins.

— Accompagne-moi au sermon, Clemmy, j'ai besoin de ta main ferme pour me guider. Ah, ce que tu m'as manqué.

— C'est vrai ? s'était étonné Clement.

Quatre jours plus tard, il faisait ses bagages.

— Je ne me sens pas seul quand je prie avec tous ces gens, c'est tout. Et j'ai senti que Dieu, il s'en fiche, de la sale gueule que j'ai. C'était comme être invité à une fête, mais avec seulement de la limonade et du thé. Et des biscuits sablés. Et du cake aux raisins.

— Seul ! avait hurlé Erastus. Maudit calvaire de vierge ! Seul !

Alors Clement avait déclaré à Erastus et John que c'était un travail très solitaire, oui, de suer toute la journée avec un mulet pour unique compagnie et d'entendre toujours les mêmes refrains avinés. Qu'il était fatigué de compter les pierres du chemin et de les multiplier par le nombre de pas qu'il fallait pour marcher un mille dans ses bottes. Que sa tante allait payer son inscription au collège, tant et aussi longtemps qu'il resterait sur le droit chemin. Elle le jugeait doué pour l'algèbre ou peut-être même pour la prêtrise. Après quoi Erastus avait bougonné pendant des jours avant de finir par suggérer, pour se remonter le moral, d'aller voir un épicier qui vendait de la bibine sous le manteau. Erastus, Ambrose et John avaient les bottes posées sur la table de l'arrière-boutique, un gobelet

devant chaque talon, quand les deux femmes étaient entrées. L'une était trop grande, avec une mine pincée. L'autre portait un manteau en velours aubergine bordé de fourrure avec un bonnet assorti sous lequel s'entassaient des boucles en spirales si parfaites qu'on les aurait dites sculptées dans de l'or. Erastus en était resté bouche bée, imité par John et Ambrose. Tandis que miss Aubergine tripotait craintivement ses gants, Mine-pincée leur avait expliqué qu'elles passaient de porte à porte pour répandre la bonne parole et qu'elles souhaitaient s'entretenir avec la dame de la maison.

— De porte à porte ? avait répété Erastus en écrasant une mèche graisseuse. Ça, c'est mau... c'est beau, comme expression.

L'épicier avait répondu que la patronne était partie au marché. À quoi Mine-pincée avait rétorqué :

— Puisque c'est ainsi, nous reviendrons demain. Bonne journée, messieurs.

— Un instant, je vous prie, avait jeté Erastus. On sait écouter aussi bien que n'importe qui, pas vrai, les gars ?

Et il s'était tourné vers John et Ambrose avec un sourire idiot dans sa barbe massive.

— On nous interdit, pour des raisons évidentes, de prêcher aux hommes du canal, avait répliqué Mine-pincée.

— Mais je peux prier pour vous si vous me dites comment vous vous appelez, avait timidement ajouté miss Aubergine.

— Vous, prier pour moi ? En m'appelant par mon nom ? J'aimerais bien, ah oui, c'est sûr, avait acquiescé Erastus avant de lui donner son nom, et il aurait aussi bien pu s'arracher le cœur pour le lui offrir.

Le lendemain matin, Ambrose et John, d'un pas funèbre, avaient raccompagné à l'épicerie Erastus qui s'était précipité chez le barbier immédiatement après cette rencontre. Celui-ci lui avait ratiboisé bien plus que le poil des oreilles. La barbe qui s'étalait auparavant sur son torse et lui mangeait les pommettes avait entièrement disparu, comme ses longs cheveux aux brins entortillés, révélant une mâchoire qu'aucun fil à plomb n'aurait pu rendre plus carrée. Il avait troqué son paletot de toile contre une redingote, son canotier de paille contre un

haut-de-forme en poil de castor. Dégagés de sa tignasse, ses yeux luisaient comme des émeraudes. Mauditement séduisant, le bonhomme, même John s'en rendait compte. Le patron de l'épicerie avait écarquillé de grands yeux devant cette métamorphose. En les voyant approcher, Erastus avait ouvert la porte aux deux femmes. S'était incliné maladroitement sous le regard confus de miss Aubergine, qui avait rougi lorsqu'il lui avait chuchoté que ses prières devaient avoir fait des merveilles.

— Oh, je ne vous aurais pas reconnu, avait-elle soufflé. Jamais dans cent ans.

... Jamais je n'aurais cru que l'amour puisse exercer un tel pouvoir sur les mortels, Leah-Lou. Mais tel était le cas. Et il semble que Dieu s'en serve justement pour nous diriger. Maintenant que j'y pense, c'est le frère Abel qui me l'a révélé...

Février 1831. Roulé en boule dans sa couchette encastrée sous le pont du *Morning Star*, John n'avait pour se réchauffer que le feu qui couvait et une couverture en crin. La lumière blafarde qui tombait de l'écoutille ne lui disait pas si on était le matin ou l'après-midi. Ses dents branlaient dans ses gencives douloureuses, ses cheveux jonchaient son oreiller, ses yeux le démangeaient si fort et si souvent qu'il aurait voulu se les arracher du crâne. Sa peau aussi, au point où il rêvait de s'en dépouiller complètement, comme un papillon de nuit encrassé de sa chrysalide en lambeaux. Il chercha la bouteille à tâtons. Elle ne contenait plus que deux doigts de brandy médicinal. Il en siffla un avec la rapidité du désespoir. C'était la fin de sa réserve. John allait devoir fureter dans Rochester. Mais comment ? Ses jambes tremblaient dès qu'il se levait. Il frissonna, maudissant Erastus et sa descendance à venir. Tisonna les braises du feu. Il ne restait plus que quelques morceaux de charbon dans la boîte. Il évalua que la chaleur serait aussi importante que les spiritueux pour sa survie pendant l'hiver. Il allait falloir chercher les deux.

Bruits de bottes au-dessus de sa tête.

— Merci petit Jésus, qui se gèle le cul, turluta John, croyant que c'était Ambrose qui revenait après avoir échoué dans sa mission de retrouver les Indiens.

John s'extirpa de la cale et prit pied sur le pont un peu penché. Le frère Able recula, poussant un cri de surprise. Il portait toujours son manteau de toile artisanale trop grand pour lui, assorti maintenant de mitaines larges comme des pagaies. Le même chapeau noir trop petit, les mêmes yeux exorbités de stupéfaction. Une barbe griffonnée, les cheveux en broussaille, les yeux rouges. En somme, il semblait s'en sortir encore plus mal que John.

— Fils de pute vérolée ! Que diable es-tu venu faire ici ?

— Je... je, c'est-à-dire, m-monsieur Bearcup, i-il a dit que v-vous étiez toujours là. Q-que vou-vous re-reniez t-toujours D-Dieu.

— Je ne « renie » rien du tout, maudit bordel. Je ne veux pas en entendre parler, c'est tout.

La pomme d'Adam du frère Able tressauta.

— J-j'ai q-quelque chose à vou-vous pr-proposer, m-m'sieur Fox.

Able mit un certain temps à bien se faire comprendre. Apparemment, il voulait emmener John à l'un des sermons de Finney, ce qui lui donnerait l'occasion de prier avec ceux qui baignaient dans le saint esprit. De toute évidence, le frère Able prenait personnellement fait et cause pour John.

— Ve-venez avec moi. P-personne ne p-peut é-écouter le révérend F-Finney sans se con-convertir.

— Et vous, combien en avez-vous converti, de pauvres diables ? Vous personnellement, je veux dire ? l'interrogea John, narquois.

Able remua les pieds tandis qu'un miasme de tannerie entraît, porté par un vent glacial. Une giboulée de février martelait le pont.

— P-pas un s-seulem-ment.

— Ha ! C'est pa'ce que vous n'offrez guère de gratifications.

John se gratta la joue.

— Écoutez, je vous propose un marché. Je vous accompagne à ce satané sermon et si je n'en sors pas convaincu, vous devrez m'acheter un gallon, non, deux gallons de whisky. C'est que, voyez-vous, je n'ai pas un maudit sou.

Able bégaya une objection.

— Si vous êtes tellement persuadé que nul ne peut résister à ce satané Finney, de quoi tremblez-vous donc ? Ou alors, vous le faites mousser en maudit et il n'est pas à la hauteur.

John aimait bien voir Able tressaillir à chaque blasphème, chaque gros mot. Mais il ne s'attendait guère à l'entendre souffler :

— D'a-d'accord.

— D'accord ? C'est bien ça que vous avez dit ?

— Ou-oui.

— Et ?

— E-et ?

— Ce whisky-là, vous devrez le boire avec moi. C'est que j'aime pas trop ça, moi, boire seul, maudit. Même votre piteuse compagnie me suffirait. Mais vous n'aurez pas à le faire, vu que j'aurai la révélation, pas vrai ?

Le frère Able avala sa salive.

— E-et v-vous allez pr-prier a-avec nous ?

— Sur mes maudits genoux, comme tout le monde.

Able bredouilla qu'en marchant vite, ils avaient encore le temps d'arriver au sermon de dix heures. John-d'avant scruta le ciel gris clair.

— Dix heures ? Que le diable me patafiole. On est le matin ?

L'église presbytérienne de l'avenue Plymouth était bondée jusqu'aux transepts. Able guida John vers un banc, dans le fond, et s'assit avec lui comme pour l'empêcher de filer. John était sale, il sentait mauvais et la congrégation jeta aux deux hommes des regards suspicieux qui n'étaient pas dus qu'à sa puanteur, il le savait

bien, mais aussi à son maintien rebelle, avachi, les bras croisés, à l'œil dédaigneux qu'il posait sur la croix qui surmontait la chaire.

Le révérend Finney n'acceptait que ceux qui étaient déjà sur le point de se convertir. Ne donnait pas un spectacle divertissant que l'on regardait par curiosité ou pour s'amuser, mais une révélation de la volonté divine. Du moins John l'avait-il entendu dire, sauf qu'il s'en fichait comme de sa première culotte. Il bâilla et ferma les yeux tandis qu'Able se levait pour recevoir les salutations des Rochesteriens qui l'avaient vu s'essayer à prêcher, perché sur une souche. En marchant, Able lui avait confié qu'il prêchait tous les jours, beau temps mauvais temps, mais qu'il avait du mal à retenir les gens à cause de son défaut d'élocution ; c'est du moins ce que John avait cru comprendre. Il avait l'esprit trop préoccupé par la question du whisky, par sa certitude que Finney n'arriverait jamais à le forcer à se regarder le nombril, encore moins à baigner dans la grâce de Dieu. La foule assemblée dans l'église fumait quasiment d'impatience. Le silence se fit lorsque le révérend Finney entra.

... Tu n'aurais pas pu imaginer une silhouette mieux faite pour la chaire que ce Finney-là, Leah-Lou. Il dominait tous les autres hommes et ses yeux, tels deux flambeaux d'azur, consumaient les pécheurs jusqu'aux confins de l'assemblée. Il prêchait sans notes, dans le parler quotidien, mais tirait parti de son esprit de juriste et de ses études de droit pour expliquer logiquement l'Enfer, le Paradis et les voies de la Rédemption, accessible à tout le monde et son frère. Il prêchait que chacun était libre de choisir le Salut, qu'on ne pouvait y obliger personne par la ruse ni la domination, mais seulement par les prières constantes des croyants sincères, parfois pendant des jours et des jours, et les femmes priaient librement en compagnie des hommes, je te dis que les esprits conservateurs se scandalisaient de ces nouvelles façons de faire. Ah, ces prêcheurs vieux jeu, comme ils méprisaient ces deux mots : *chrétien renaissant*. Ils ironisaient que Finney devait avoir des talents de sage-femme ou de nourrice. Moi, je crois qu'ils tremblaient d'effroi, voilà tout.

C'est curieux, n'est-ce pas ? L'éruption incessante de religions et de renouveaux dans ce coin supérieur de l'Union, chaque idée

naissant des cendres fertiles de la précédente, et ça me semble une raison pour quoi les gens ne se sont pas méfiés de ton soi-disant spiritualisme, ma fille, et pourquoi tu as eu le culot de le fabriquer à partir d'une facétie, dans le fond. Pourtant, si on alignait côte à côte les convertis de Finney et les tiens, je calcule que c'est de loin ta rangée qui serait la plus longue, idée qui me procure un certain orgueil ; c'est un péché, bien sûr, mais comme je suis toujours pécheur...

Sans transition, Finney leva les bras comme pour déclencher une tornade, puis abaissa un doigt plus bas, toujours plus bas afin d'illustrer la descente en Enfer ; l'assemblée en eut le souffle coupé. Il parla d'une voix douce, persuasive, avant de tonitruer son message : la prière constante les ramènerait au bercail. Elle allait les sauver, car c'étaient eux les agents, la genèse. L'homme n'était pas le jouet passif d'un Dieu vengeur et capricieux. N'en déplaise aux calvinistes, l'élection n'existait pas. Même le mot *élu* puait le soufre. La congrégation ouvrit des narines terrorisées comme si elle respirait vraiment des vapeurs sulfureuses. John se secoua, ouvrit l'œil et se cura les dents d'un ongle trop long. Les intentions de Dieu, elles étaient bien claires, martela Finney. Il aimait toutes les âmes. Même la plus récalcitrante pouvait être amenée à s'ouvrir à la divine miséricorde. En Amérique, chaque homme et chaque femme, peu importe leur passé, peu importe leur pauvreté, pouvaient s'élever jusqu'au salut.

— C'était pas mal, comme spectacle, admit John quand Finney eut terminé.

Il attendait avec Able dans une ruelle exposée au froid. La porte de service d'un entrepôt pendait, entrebâillée. Able se blottit piteusement dans son vaste manteau. John souriait presque.

— Par ma barbe, tous ces tremblements et ces alléluias. Et le banc des pénitents, quelle bonne idée. Rien que de l'appeler ainsi. Ça pousse les gens, eh bien, à faire pénitence, pas vrai ? Maudit, j'ai les genoux tout endoloris de m'être autant agenouillé. Et la gorge pire encore.

John se la frotta d'un geste théâtral :

— Toutes ces prières. J'ai bien besoin d'un peu de lubrification, c'est sûr. Ah, le voilà, le bon diable. Des bidons de lait ? Génial. Comme ça, on ne se fera pas attaquer par les culs-bénits. Payez-le, Able, voulez-vous ?

Able s'exécuta, protestant faiblement qu'il ne lui restait pas d'autre argent.

— Dieu pourvoira, Able mon gars, vous verrez, maudit bordel, vous verrez.

De retour à bord du *Morning Star*, John-d'avant déterra deux verres. Able se jucha sur le tabouret, à côté du poêle. Les derniers bouts de charbon répandaient leur chaleur, mais il restait enroulé dans son grand manteau.

— Ja-jamais je n'-n'ai rien b-bu de p-plus f-fort que de la bi-bière. Et j-juste une f-fois.

— Mensonges. 'Devez ben avoir bu du cidre, comme tous les enfants. Un doigt de brandy. Comme remède, qui n'en a jamais pris ?

— M-ma m-mère n'ap-prouvait p-pas les spi-spiritueux, m-même faibles. Nous bu-buvions de l'eau.

De l'eau ? John admit que les bonnes femmes étaient parfois assez bizarres. Il remplit les deux verres, transporté de joie. Il avait failli se mettre à trembler en pleine église, pas à cause du Saint-Esprit mais par privation de la dive bouteille. Les discours de Finney bourdonnaient autour de lui comme des moucheron, agaçants mais éphémères. Il était blindé contre tout ça. Vacciné par son entêtement, se dit-il.

— Ça n-ne vo-vous inquiète p-pas de p-penser à votre â-âme en En-Enfer ? lui demanda Able qui prit une gorgée de whisky, la recracha et fit la grimace.

— Tout ça, c'est des histoires qu'on raconte aux enfants pour les intimider, répondit John dont, en vérité, l'imaginaire n'englobait ni le Paradis, ni l'Enfer, n'allant pas plus loin que le fond d'une bouteille vide, ce qui lui paraissait suffisamment infernal.

— Allez, faites cul sec. Comme ça. Ça brûle sacrément moins de même. C'est quand on sirote que c'est pire.

Able soupira, puis, hochant la tête avec une brusque détermination, vida son verre. Il se mit à tousser. Ses yeux ruisselaient. John ne se rappelait pas s'être

autant diverti. Convertir John Fox ? Pour son impertinence, ce gringalet serait lui-même bientôt converti, et au culte de la Dive Bouteille à part ça. Secouant la tête comme un chien sortant de l'eau, Able pouffa.

— Willing, mon frère, ça l'amusait de retirer ma chaise quand j'allais m'asseoir. Patatras ! Je me cassais la figure en hurlant comme un possédé. Je n'ai jamais appris à me méfier. Pourtant on aurait pu croire... Enfin, que peut-on y faire, hein ?

Ils restèrent tous deux muets de stupeur. Able lorgna son verre. Rouvrit prudemment la bouche.

— Je n'ai jamais parlé aussi franc qu'à cette heure !

Il tendit le verre à John, qui se fit une joie de le remplir. Able vida son deuxième verre, puis un troisième, un quatrième. Se leva en vacillant, se cogna le crâne contre le plafond bas.

— Je peux prononcer ! Je peux prononcer !

Alors il articula un torrent de paroles. Parla à John de son père qui battait ses enfants lorsqu'il avait bu, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir bon cœur en général, mais qui avait englouti tous ses biens dans l'alcool, laissant sa femme et ses enfants sans le sou, ils avaient dû s'installer au-dessus d'une boucherie, sa mère s'embaucher comme servante, elle qui n'était pas née pour ce genre de tâches, et elle était morte à peine un an plus tard à force de labeur.

— Alors quand monsieur Bearcup m'a vu et m'a dit que vous étiez un père de famille ivrogne et volage, j'ai pensé au mien, de p'pa, et j'ai su que j'allais devoir tenter de sauver votre âme de mortel comme la mienne a été sauvée, et ça a commencé avec le décès de mon frère Willie, il y a quelque temps de cela. C'est que voyez-vous, sa mort a rendu notre mère folle de douleur, mais pas moi. Non monsieur ! J'éprouvais même un certain soulagement, ma parole, mais je m'en voulais terriblement. C'est à peu près l'époque où j'ai commencé à me tourner vers Dieu. Je vais vous dire un secret. N'en parlez à personne, promettez-le comme un bon Indjien ? Ce n'est pas par chagrin que je me suis mis à prier, mais parce que je ne ressentais rien ; j'étais sûr que mon âme irait rôtir dans les feux de l'Enfer à cause de ça. Willing se moquait de mon bégaiement, voyez-vous, et fort méchamment. Il m'appelait toujours « Enfer Able », moi qui croyais qu'il

disait « frère », mais non. Enfer. Enfer. Voilà ce qu'il disait. Mais j'aimais bien « frère Able » alors je l'ai gardé, malgré que je ne sois ni moine, ni un de ces damnés papistes. Oh, Willing ! Si tu m'entendais en ce moment ! Écoute. Écoute-moi bien parler comme tout le monde !

Able criait à cette heure, et gesticulait comme un gigueur dans l'espace restreint. John ne fit rien pour le faire taire ni pour l'arrêter. Par ce froid, personne ne risquait de l'entendre aux alentours, et de toute façon, il se foutait éperdument d'ennuyer quelqu'un d'autre avec leurs vociférations d'ivrognes. Able brandit l'index en direction de John.

— Vous êtes un honnête homme, m'sieur Fox, y a pas à dire. Et moi qui vous prenais pour le pire des salauds, 's'cusez-moi. Une sorte d'être maléfique pour qui Dieu n'existait pas, chuchota Able. J'ai même songé que vous étiez peut-être le Diable en personne, ou alors un de ses suppôts. Un véritable être humain ne pourrait se montrer aussi entêté, pas vrai ? Mais j'avais tort, tort, tort, pas vrai ? Puisque vous m'avez guéri !

Able retomba sur son tabouret. Tendit son verre. John le toisa, dubitatif. Il n'avait jamais vu personne s'enivrer aussi rapidement, mais c'était nouveau pour le jeune homme. Il ne remplit qu'à moitié le verre d'Able, mais celui-ci le secoua avec colère, si bien qu'il versa jusqu'à ras bord. Able se le jeta derrière la cravate comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie.

— Je vais pouvoir prêcher maintenant ! Ha, je vais me dénicher la boîte à savon la plus haute ! Plus personne ne regardera sa montre de gousset parce que j'ai l'air d'un poisson qui a avalé un hameçon. Savez-vous que j'ai passé trois mois à arpenter les alentours du canal, à parler, à prêcher, mais que vous et votre équipage, vous êtes les seuls qui m'aient jamais laissé monter à bord. Mais même parmi vous, je n'en ai pas converti un seul. Ils étaient placés sous d'autres auspices, comme on dit. Je n'ai jamais sauvé une seule âme. Mais maintenant, oui. Ha ! Je vais égaler Finney lui-même, mes paroles s'écouleront comme le fleuve de Babylone !

— Oui, Babylone, bien sûr, souffla John, qui commençait à douter du bien-fondé de son idée. Ce n'était pas si pire que ça de boire seul. Et le moustique en siphonnait bien plus qu'il n'aurait voulu partager. Il en était à se demander comment faire débarquer Able quand ce dernier s'empara du seau d'eau, les joues gonflées. Les yeux affolés.

— Christ et ses maudits apôtres !

— Pardon, pardon, gémit Able penché sur son vomi.

— Debout ! Vous avez besoin d'air. Moi aussi. Bordel, ce que ça pue !

Saisissant Able sous les aisselles, il parvint, non sans chuter ni trébucher, à lui faire franchir l'écoutille qui menait sur le pont. Redescendit chercher le seau dont il balançait le contenu malodorant dans le canal. L'après-midi touchait à sa fin. Le vent et la pluie avaient cessé ; il faisait plutôt doux.

— Vous avez besoin de marcher. Ça vous éclaircira les idées. Et essayez de vous taire un peu, voulez-vous ? Ça suffit, les inepties, le Diable et ses maudits suppôts.

Able hocha la tête, rêveur. John se servit de sa manche pour essuyer une vomissure sur son menton d'un geste doux, se disant qu'il devait assumer un peu de la responsabilité de l'état chancelant d'Able. Il décida de ne pas le mener sur le chemin de halage, ce qui aurait pourtant facilité les choses. Il avait pris suffisamment de plaisir à souler le jeune homme, et même John n'était pas assez sans-cœur pour jeter Able en pâture aux ragots des bien-pensants et le laisser se faire humilier. Il n'avait pas envie non plus de se faire chauffer les oreilles à cause de l'état d'Able. Il l'entraîna donc dans la direction opposée, à travers un champ gelé rempli d'ornières, hérissé d'herbes pointues comme des clous. Il distinguait non loin un petit bois au-delà duquel, sous le ciel rougeoyant, les entrepôts et les usines de Rochester déchiquetaient l'horizon. Able marmonnait des mots incohérents, affaissé contre John qui devait faire appel à toute sa force nerveuse pour l'empêcher de se casser la figure. Par contre, le petit gars ne bégayait pas. Toujours pas. Tout à coup, il s'agrippa au bras de John, cria : « Willing ! », changea de cap et s'éloigna en titubant dans les ornières. John s'élança derrière lui en jurant. L'attrapa par un pan de son manteau. Le releva de là où il était tombé. Able avait le visage bleu, luisant de sueur. Son souffle se transformait en nuages.

— Doucement, là. On va aller jusqu'à ces arbres, se reposer et puis rentrer. Ça vous passera en dormant. Bordel, vous pouvez bien coucher à bord. Ça m'étonnerait qu'on s'aperçoive de votre absence là où vous vous terrez. Et j'ai bien besoin de compagnie, il me semble. Vous serez sur pied demain.

John avait beau affecter la jovialité dont il avait entendu Erastus se servir pour manipuler ses compagnons de beuverie, il serrait les dents d'inquiétude et d'irritation. Able traînait lourdement les pieds. Sa tête s'affalait sur son cou trop mince. Son petit chapeau noir alla s'abattre au milieu du champ tel un corbeau recroquevillé. Alors Able tourna vers John des yeux révoltés, vides et blancs comme ceux d'une statue. John le gifla. Une fois, puis une autre, beaucoup plus fort. La langue d'Able pendait hors de sa bouche. Il dégoulinait par terre. Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de l'abri des arbres. À force de jurons et de supplications, John parvint à traîner Able jusqu'au pied d'un chêne gigantesque et à l'adosser contre son tronc noueux.

— Merde. Merde. Ça va aller maintenant. Ça va aller. On va souffler un peu. Reposez-vous. C'était un peu beaucoup pour vous, je crois. On va y aller doucement la prochaine fois, hein ?

Able vomit du whisky caillé sur sa veste, gémit, battit des bras comme un pantin manié par un marionnettiste distrait.

— C'est que vous avez le ventre vide, il me semble. J'aurais dû y penser avant le whisky. Il paraît que la boisson passe moins bien pour certains quand ils n'ont pas mangé avant.

Able poussa un sanglot. Des larmes grosses comme des morceaux de ferraille lui coulaient des yeux, suffisamment rétablis pour que John s'aperçoive qu'ils étaient brun vert.

— M-moi qui v-vous p-prenais p-pour un honnête homme. M-mais v-vous m-m'avez joué un t-tour cruel.

— Un tour, moi ? Merde, mais je rirais sinon. Vous me voyez me bidonner, dites-moi ? rétorqua John, souriant néanmoins sous cape d'entendre Able parler et son bégaiement revenir, ce qui signifiait sans doute qu'il dessoûlait. Alors Able bredouilla quelque chose au sujet de Willing, si cruel lui aussi. Que jamais, *jamais* il ne l'oublierait, bien qu'il ne soit pas clair s'il s'agissait de Willing ou de lui. Alors Able eut une convulsion. Alors il mourut.

... Tu vois donc, Leah-Lou, comment l'espièglerie peut mal tourner et entraîner la damnation, et je te le redis encore une fois, arrête tout ça avant que toi et tes sœurs, vous soyez vraiment rattrapées par les défunts éternels.

CHAPITRE 28

— C'est vrai que c'était cruel de la part de votre père de le faire boire ainsi, ce jeune homme. L'alcool peut détruire quelqu'un, tout le monde le sait.

— On peut mourir de bien des façons, répliqua ma patiente avec une inflexion à moitié interrogative, comme si je pouvais m'opposer à cette évidence flagrante.

— Cette tête de pioche n'avait pas inventé le fil à couper le beurre, c'est sûr, répondis-je. Mais il voulait bien faire. Quel homme aurait-il été s'il avait pu prendre un peu d'âge ? Serait-il devenu plus prudent ?

— Le frère Able ?

— Oui, de qui croyez-vous que je parlais ?

— Pas la moindre idée.

— Eh bien, que s'est-il passé ensuite ? Vous n'allez pas me dire que votre père a laissé en plan ce pauvre garçon ? Sans lui donner une sépulture ni des rites convenables ?

— Pour le savoir, vous allez devoir attendre. Attendre. Attendre. Comme moi. Et où est mon remède ? Madame Mellon ?



On est au début juin et Maggie rend une dernière visite au studio du peintre Joseph Fagnani. Elle doit quitter la maison de New York cet après-midi même, se rendre à Crooksville, dix-huit milles à l'est de Philadelphie, et y attendre le retour d'Elisha tout en subissant sa propre métamorphose. Ce qu'elle doit devenir au juste, par contre, cela reste voilé de mystère. Elle aura pour tutrice une certaine miss Turner, vieille amie de la famille d'Elisha. Leah a levé les bras au ciel :

— Ton destin, ta réputation, tu as le droit de les jeter aux ordures si ça te chante. J'espère seulement que tu ne vas pas y traîner les nôtres par la même occasion.

Plus favorable, Katie a promis de venir la voir si elle parvient à échapper à son horaire chargé de séances, de dîners, de sorties avec ses clients. Maggie prend sa place habituelle près de la fenêtre de Fagnani. Elisha veut qu'elle soit exactement telle qu'il l'a aperçue pour la première fois : nimbée d'un halo, encadrée dans la voûte d'une fenêtre, vêtue de blanc. Il lui a avoué qu'il était tombé follement amoureux à cette occasion. Aurait-il éprouvé la même chose s'il l'avait trouvée en train de mâchonner une huître ? Vêtue de sa vieille robe en satinette marron ? Maggie ne peut que se le demander.

— Mais alors, ne devrais-je pas lire un livre, Lish ? Celui sur les verbes allemands ?

— Tuttie. Fais attention. J'ai dit que je voulais que tu « sois » telle que je t'ai aperçue pour la première fois.

— Ah. Que je sois. Que je sois ?

— L'essence de ce que tu es. Les apparences sont tout à fait secondaires. Voilà pourquoi cette science photographique, avec son insistance agaçante sur l'exactitude, n'a pas la moindre chance de l'emporter sur un peintre de talent maniant son pinceau avec bonté.

Fagnani est bien d'accord. Il peint Maggie une touche après l'autre, sans se presser, et en attendant, elle doit se faire statue vivante, tableau d'elle-même. Ce n'est pas facile de conserver une expression mélancolique pendant des heures, mais elle y est obligée. Car c'est ainsi qu'Elisha se souvient de l'avoir aperçue

pour la première fois. Pourquoi ergoterait-elle que personne ne fait cette tête-là en étudiant l'allemand ? Qu'elle plissait sans doute le front. Et probablement les yeux à cause de la lumière. Que son expression oscillait entre l'exaspération et l'ennui.

Une fois terminé, le portrait montre le buste d'une jeune fille aux épaules tombantes. Un haut col blanc entoure son mince cou blanc. Un visage délicat, des cheveux en bandeaux couvrant les oreilles comme pour empêcher d'entrer toute parole blessante. Les yeux nostalgiques et noirs comme de l'encre de Chine.

— Tellement éthérée, murmure Elisha, comme si le moindre vent pouvait te soulever.

Maggie est fière de sa taille fine. Mais éthérée ? C'est un attribut de Katie. Maggie examine une nouvelle fois le tableau. Se reconnaît sans se reconnaître. Elisha peut dire ce qu'il veut de la science photographique, le daguerréotype d'elle et de Katie reste son image préférée. Là, elle se reconnaît complètement. Est-il toujours en possession de Katie ? Sans aucun doute.

— Il est exact ! s'écrie Elisha avant d'embrasser la surface peinte. Sache que si je faiblis au cours de mon voyage, si je perds courage, il me suffira de te contempler, là, dans la paume de ma main, et de prononcer ton nom : *Maggie, Maggie, Maggie*. Je te le promets, ce portrait ne quittera jamais ma compagnie, de toutes les années où je serai parti.

Les années ?

— *Ich warte. Ich wartete. Ich werde warten*, chantonne Maggie. Cela suffit-il ?

Il y a maintenant plus d'un mois que l'*Advance*, le brigantin d'Elisha, a quitté en grande fanfare le port de New York. En cette mi-juillet, la chaleur abrutissante ne fait qu'aggraver l'humeur déjà exécrationnelle de Maggie.

— C'est satisfaisant, prononce miss Turner.

La fille aînée de la famille Turner, Elisha l'en a prévenue, est laide comme le péché. Son visage ressemble à une patate oubliée au caveau. Par contre, comme

elle semble en savoir très long sur beaucoup de choses, Maggie s'est résignée à sa sempiternelle compagnie. À la demeure des Turner aussi. Pourquoi pas, après tout ? Difficile d'imaginer une plus jolie maison de campagne avec les pieux blancs de sa clôture, sa tonnelle fleurie de roses et de chèvrefeuille et le carillon de l'église du village qui égrène ses heures solitaires.

À la fin du mois, une lettre d'Elisha finit par arriver d'un endroit qui s'appelle Upernavik.

Tuttie chérie,

Je pense à toi assise à l'ombre d'un châtaignier accablé de chaleur. Tu effarouches les oiseaux, tes camarades de jeu, avec tes évocations oniriques du monde spirituel. Imagine que je suis là, à côté de toi, et que je réponds à toutes tes questions...

Chéris bien cette lettre ! Tu n'auras sans doute plus de nouvelles de moi de toute l'année. Et promets-moi, jure-le, que tu ne dormiras plus jamais dans la maison de ta tigresse de sœur...

— Je te le promets, Lish, souffle Maggie. Je préférerais avaler des charbons ardents que de vivre à nouveau avec Leah.

Elle relit la lettre. Oui, elle est vraiment assise sur une chaise de jardin sous un châtaignier. Par contre, elle ne se figure pas très bien ce qu'est une « évocation onirique ». Et n'arrive pas à se représenter Elisha à côté d'elle à cause du caquètement de miss Turner :

— Comprenez-vous bien, miss Fox, qu'il est possible de considérer l'attribut au génitif comme une locution nominale au cas génitif pouvant se rattacher à une autre locution nominale ?

— Mais oui.

— Fort bien. Maintenant, faites-moi une phrase avec deux conjuguaisons différentes du verbe *attendre*.

Maggie réfléchit.

— *Ich warte auf meinen freund. Sie wartete und wartete.*

Miss Turner fronce les sourcils.

— Vous prononcez l'allemand comme une grenouille enrouée. Ce n'est pas une langue coassante. Elle s'écoule ainsi : *Übung macht den Meister, aber geduld macht gute*. Écoutez bien la différence, miss Fox.

Maggie parvient à sourire studieusement. Se demande où miss Turner a bien pu entendre parler une grenouille, que ce soit l'allemand ou toute autre langue, et s'il existe dans celle-ci un mot désignant ce sentiment de suspension, d'appréhension mêlée d'ennui. Car le vocabulaire allemand est riche de toutes sortes de sensations et de phénomènes rares : *torschlusspanik, schadenfreude, welt Schmerz, doppelgänger* ; c'est ce qui l'a poussée à l'étudier, cela et l'aveu d'Elisha de son ignorance totale de la langue de Goethe, de son souhait qu'elle le devance au moins en une chose, à part la beauté et les transes spiritiques. Elle lève les yeux vers les feuilles du châtaignier, espérant apercevoir un éclair jaune. Elisha lui a offert un canari avant son départ, mais il s'est enfui dès l'instant où Maggie a ouvert la porte de sa cage. Comment Leah s'arrange-t-elle pour garder ses oiseaux enfermés ? Elle n'en a jamais perdu un seul.

— Miss Fox, répétez, je vous prie : *Glücklich was die heimat, wo die kinder das lachen ringe*. Allons, s'il vous plaît, je n'ai pas la patience d'une sainte.

La patience d'une sainte ? Une sainte ? La main à la gorge, Maggie scrute le chemin public par-dessus la clôture. Vide. Personne ne s'approche en claudiquant. Pas de silhouette ratatinée sous sa charge.

— Je trouve votre comportement bien étrange, miss Fox. Vous êtes une élève difficile. Terriblement, même. Faites attention : nous devons maintenant aborder *l'accusativus cum infinitivo*.

Une fois la leçon terminée, grâce à Dieu, Maggie s'écroule sur son lit. Sa petite chambre paisible au papier peint fleuri, au bric-à-brac vieillot, avec son ensemble de toilette en porcelaine aux motifs bleus... franchement, s'il faut qu'elle y passe tout l'automne, tout l'hiver, elle préfère se noyer dans la bécosse couverte de roses du jardin. Mais qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête ?

Pourquoi a-t-elle accepté ça ? Elle qui ne se sent en sécurité que dans les villes, au cœur de la clameur rassurante, des divertissements sans fin, entourée par ses partisans. Qu'est-ce qui empêcherait une foule en colère de la dénicher ici, comme à Troy il y a tant d'années ? Et puis miss Tête-de-patate, avec sa remarque sur la patience d'une sainte, a rappelé à Maggie le vilain colporteur. Quoiqu'en vérité, depuis Washington, il ne lui revient que trop souvent à l'esprit sans y être invité. Depuis que la petite vieille l'a reconduite en claudiquant jusqu'à la pension de madame Sullivan, depuis qu'elle a fait cliqueter son ongle chenu sur son œil de verre émeraude.

Maggie tapote l'oreiller décoratif qui orne son lit, surchargé de broderies épelant le dicton : *La parole est d'argent, mais le silence est d'or*. Pourquoi diable ai-je fait ça à ce vieux colporteur ? se demande-t-elle. Car après l'avoir bombardé à coups de pommes, elle et Katie s'étaient emparées de sa casquette tombée dans une ornière. Et pourquoi diable fallait-il qu'il les suive à distance ? Car elles l'avaient vu traverser en claudiquant le petit pont, puis pénétrer à leur suite sur le terrain de la vieille bicoque. Il avait sûrement remarqué à quel point elle était isolée, humble et modeste. Qu'il n'y avait pas un voisin en vue. En l'entendant frapper à la porte et crier « Rendez-moi ma casquette, petites pestes ! Rendez-la-moi ! J'ai la patience d'un saint. Je peux attendre jusqu'à la Résurrection », les petites filles qu'étaient Maggie et Katie avaient gravi lestement l'escalier, soulevé le châssis et penché la tête à la fenêtre, laissant pendre leurs tresses noires.

— Oh, prenez-la ! Et allez-vous-en ! avait lancé Maggie en la lui jetant.

Elle n'avait pas fait exprès de l'envoyer dans l'auge des cochons. Le colporteur l'avait saisie entre deux doigts.

— Allez au diable. Elle est foutue, pas vrai ? Irrécupérable ! Elle est où vot' mère, à vous deux ? Pis vot' père ? À moins que vous n'ayez grandi chez les loups ? Pas grave. Je vais leur dire que vous m'avez lancé des pommes. Vous allez voir, et que j'aille au diable sinon !

— Mag, faut pas le laisser faire, avait soufflé Katie. M'man nous a bien averties qu'elle ne nous emmènerait pas à la foire de Rochester si on faisait encore une seule bêtise. Tu te rappelles ? Alors on ne pourra pas voir Amy. On n'ira pas manger des arachides rôties ni de la crème glacée.

— On va y aller. Tu vas voir. Chut. Je réfléchis.

Un regard sur le terrain : le colporteur était toujours là.

— Et des excuses ne suffiront pas. Pas du tout ! Une bonne correction, voilà ce qu'il vous faut. Je couperai moi-même la baguette !

Une larme avait coulé sur le nez de Katie.

— Mais pourquoi il s'en va pas ?

Maggie se mordillait l'ongle. Elles n'avaient pas beaucoup de temps. Leur mère était partie à l'accouchement d'une voisine. Leur père, à la forge du village. Il rentrait toujours avant la nuit. Le colporteur allait et venait sous leur fenêtre. Elles lui avaient rendu sa casquette. Il aurait dû avoir l'habitude des railleries. De se faire lancer toutes sortes de choses. Le monde était ainsi fait pour les gens comme lui. Maggie avait couru à la cave. Était remontée chargée d'un arsenal de navets, de pommes et de patates.

— Regarde, Kat, c'est comme si on était dans un château assiégé.

— Oh, on serait comme des princesses, alors ?

— Voilà ! Et lui, c'est le méchant sorcier. Si on arrive à s'en débarrasser, tout va changer.

— Avec des belles robes. Des jolies bagues.

En bas, dans la cour, le colporteur esquivait leurs pommes et leurs navets en bondissant de-ci de-là d'une façon bizarre qui fit rire les filles. Il s'était remis à crier :

— Calomniatrices, salopes hommases, vous mourrez seules et démentes !

Au même instant, Maggie avait trouvé la pierre au milieu des patates. Mère devait l'avoir ramassée pour l'ajouter à la collection de pierres « curieuses » qui bordait son carré de simples. De la forme d'un poing serré, elle portait l'empreinte d'un coquillage aux volutes fantastiques qui n'appartenait, avait-elle compris, ni à ce lieu, ni à ce temps. Maggie avait visé soigneusement.

— Mag, tu l'as eu ! avait chuchoté Katie, abasourdie.

Le colporteur s'était mis à hurler, à sautiller, une main appuyée sur son visage ensanglanté. Maggie avait eu très peur de lui avoir crevé l'œil et que la police viennoise la cherchât. Une vieille chanson lui courait dans la tête : *Dans la prison de Londres, y avait un prisonnier. Personne venait le voir, que la fille du geôlier.* Un rire bref, horrifié, lui échappa.

— Voilà, je vais crever maintenant, vous allez voir ! Et vous deux, vous serez pendues pour la peine.

— J'ai pas fait exprès ! lui avait crié Maggie.

— Moi non plus ! avait ajouté Katie.

Le colporteur avait étanché le sang de son front avec sa manche. Son œil était intact, au grand soulagement de Maggie.

— Vous m'avez tué, je crois ben ! avait-il lancé avant de sortir de la cour et de leur vie ordinaire, leur morne vie.

— Au moins, avait reniflé Katie, il ne reviendra plus jamais.

Maggie sursaute : on frappe à sa porte. Ce n'est que miss Turner venue lui demander, d'un ton contrit, si elle a besoin de quoi que ce soit. Elle lui rappelle un peu Machteld, la bonne d'Amy Post, qui recherchait si fort l'amitié de Maggie et Katie. Cela l'aurait-elle tuée de la lui accorder ?

— Tout va à merveille, assure Maggie. Si nous prenions le thé au jardin ?

Miss Turner répond que ce serait *gut*, et agréable avec ça. Maggie enfonce son visage dans l'oreiller. *Katie, Kat, Katherina.* Elle lui manque encore plus qu'Elisha. Ainsi, l'Enfer n'est pas un cratère embrasé bourré de pécheurs. L'Enfer est noir, froid, vide, désolé. En effet, quel feu, quel tourment peut se comparer à l'être seul avec lui-même ?

Pendant toute l'année qui suit, Maggie, ainsi qu'Elisha l'en avait prévenue, ne reçoit aucune nouvelle de l'expédition, ni personne d'autre. *Bien que l'Advance soit passé au-delà des diktats de la civilisation, le Dr Kane n'est sûrement pas en danger. Je suis persuadé qu'il vit toute une aventure*, lui écrit Henry Grinnell, le promoteur de l'expédition, pour la rassurer. Les mois filent et, malgré les efforts de Maggie pour se montrer bonne pensionnaire et digne des leçons de miss Turner, les lumières de New York l'attirent comme si elle était une bestiole au cerveau minuscule. Les Turner ont beau s'objecter à ses allées et venues, ils ne peuvent pas lui interdire de rendre visite à sa famille. Si Maggie se sent coupable de s'opposer à la volonté d'Elisha, elle tient au moins sa promesse de ne plus jamais dormir sous le toit de Leah. De toute façon, elle n'a plus besoin de son hospitalité puisque Mère et Katie se sont installées dans un appartement de la Dixième Rue. Maintenant, c'est chez elles qu'elle descend quand elle vient à New York.

Moi aussi, je veux être Maîtresse de mon existence ! lui a écrit Maggie après leur déménagement. Tellement que je me retiens de hurler. Et Leah qui mène tout le monde à la baguette. « Ne bois pas ça, ma chérie d'amour ! Encore un verre ? Ne parle pas si fort ! » Enfin, tu sais comment elle jacasse. Quand je l'ai traitée de gendarme, elle m'a répondu qu'elle écraserait mon cabinet à spiritueux sous sa botte. « Mais même les spiritites ont besoin de spiritueux », ai-je rétorqué. Astucieux comme jeu de mots, tu ne trouves pas ? Et puis j'ai rappelé à Leah que c'est elle qui m'avait suggéré de me procurer un cabinet. Là, elle a viré au pourpre, parce qu'évidemment, elle voulait parler d'une de ces armoires grandes comme un homme, de celles qu'elle trouve chez Pettifew, pour nos *séances**.

— Oh s'il te plaît, je t'en prie, Mag, c'est beaucoup moins amusant toute seule, implore Katie en ce jour d'automne 54 où Maggie est revenue séjourner avec Mère et elle dans l'appartement de la Dixième Rue.

— Non. J'ai fait serment à Lish de ne plus jamais frapper. Allez, Kat, ne boude pas comme ça. Je n'ai pas changé. Je suis toujours là.

— Doux Jésus. Tu ne l'as toujours pas oublié, ton Monsieur l'Intrigant ?

— Non, non, bien sûr que non.

Ce n'est pas lui que Maggie a oublié, mais la sensation d'ivresse et de creux qu'elle éprouvait en sa compagnie. La façon exacte dont il la regardait, le ton précis de sa voix.

Katie ne reste pas longtemps fâchée contre Maggie ; elle n'y arrive jamais. Et elle se débrouille très bien toute seule, sans l'aide de sa sœur. Monsieur Partridge, le magnat des allumettes, l'a engagée pour donner des *séances** en public au nom du progrès du genre humain et de l'amélioration de l'ordre mondial, quelque chose comme ça. Mille deux cents par année. Incroyable qu'une jeune femme de dix-sept ans gagne autant d'argent, se dit Maggie, amusée. Incroyable de pouvoir s'acheter tous les beaux vêtements, toutes les jolies bagues dont on a envie. Maggie ravale la sienne, d'envie, elle qui subsiste grâce au modeste fonds qu'Elisha lui a constitué avant son départ et que monsieur Grinnell se charge de gérer. Sauf que l'argent fond si rapidement. Et les réponses de Grinnell aux lettres polies dans lesquelles elle lui en demande encore se font de plus en plus acerbes. Il ne comprend pas que Maggie doive poursuivre ses cours d'allemand, de dessin, d'élocution et de maintien pour être digne de l'Elisha-qui-reviendra. Ni qu'elle soit obligée de se vêtir avec un semblant de respect pour la dernière mode.

17 octobre 1854

Chère miss Fox,

Toujours aucune nouvelle du Docteur. Si nous n'en recevons pas d'ici novembre, nous devons supposer qu'il a l'intention de passer un autre hiver dans les régions arctiques.

Votre serviteur,

Henry Grinnell

L'intention ? se demande Maggie. L'hiver 54-55 passe, puis le printemps 55 et elle délaisse toujours plus ses leçons, toujours plus Crooksville, passe de plus en plus de temps à rechercher les divertissements de New York. À se demander si elle ne devrait pas recommencer à frapper. Cet amusement lui manque parfois : le défi qu'il représente, la gratitude des clients, l'argent-bien-à-elle. Certains jours, elle ne pense pas du tout à Elisha, enfin, du moment que personne ne lui rappelle quel grand héros il est, si respecté, si intelligent, si séduisant en vérité, et comme cela doit être facile d'aimer un homme tel que lui.

CHAPITRE 29

— Cela ne vous dérangerait pas de me faire la lecture aujourd'hui, madame Mellon ? Mes yeux sont si douloureux, je vois tout embrouillé.

(Ma patiente venait de lamper son remède. Il y avait longtemps que nous nous dispensions de le mesurer.)

— Bien sûr, ma caille.

Je plongeai la main dans ma sacoche.

— Alors. J'ai l'almanach... le *Times*, un numéro du *Godey's Lady's Book*. Ce n'est pas le dernier, mais est-ce bien important ?

— Rien de tout cela. Ceci.

Madame Kane poussa le livre d'Elisha sur l'édredon.

— Sortilège ? Encore une fois ? Enfin, j'imagine... Non que j'y sois favorable.

— Non, pas cela. Pas aujourd'hui. Il faut que vous me lisiez tous les noms que vous trouverez. Vous arriverez peut-être à voir ce que je ne puis, moi qui ai cherché encore et encore. Pour voir si j'y suis nommée. Si mon nom est écrit dedans ; enfin, si Elisha a pensé à moi ne serait-ce qu'une fois pendant son absence. Oh, je sais bien que son livre traite surtout d'hommes et de leurs aventures, mais tout de même, pourquoi refuser de parler de moi ? C'est comme si je n'existais pas. Du tout. Pourtant, quand j'étais avec lui, je me sentais exister plus que jamais.

Alors elle observa ses petites mains fines comme si elles disparaissaient (ce qui n'était pas le cas). Ses grands yeux noisette prirent une expression perdue, farouche. Il faut dire qu'avec ce spécialiste de la valse-hésitation, elle n'avait jamais su sur quel pied danser.

— Installez-vous confortablement, ma caille. Je vais me faire un plaisir de vous lire...

— Commencez par l'équipage, je vous prie.

Elle trouva la page.

— Ici.

Je fis ce qu'elle me demandait et ne tardai pas à regretter d'avoir jamais touché ce satané livre.

— Henry Brooks, premier officier ; Isaac Hayes, officier médecin ; John Wilson, maître de voile ; August...

Je m'éclaircis la gorge en plissant les yeux.

— La lumière. Elle est beaucoup trop forte.

Je changeai l'angle de ma chaise pour m'abriter du soleil. Elle attendit sans rien dire.

— August Sonntag, officier astronome ; James McGearry, commandant en second ; Amos Bosnall, photographe et naturaliste.

Et ainsi de suite. Je lus les autres noms sans même les entendre, tant le nom d'August résonnait haut et fort. Mon fils se prénomma August. Je l'avais baptisé ainsi non parce qu'il était né au mois d'août (plutôt en mars, comme je l'ai déjà dit), mais à cause de la tradition, dans ma famille, de donner aux enfants des noms de mois. Voilà pourquoi je m'appelle June. Il aurait été ridicule d'appeler mon fils March ; August, par contre, lui allait comme un gant de velours, avec ses manières chaleureuses et cordiales comme un jour d'été en Nouvelle-Angleterre. Incapable de poursuivre ma lecture, je lui fis part de ce fait.

— C'est peut-être un indice, marmonna-t-elle en me prenant l'ouvrage des mains.



Jeudi 11 octobre 1855, 13 h 10. Le paquebot *Release* entre dans le port de New York avec à son bord Elisha et les membres survivants de son équipage. Maggie entend la rumeur de son retour et de la perte de l'*Advance*, le voilier d'Elisha, dans les glaces de l'Arctique. Elle écoute tonner les canons du port et clamer la foule au débarcadère de Battery Park. Comme l'*Advance* avait quitté le port de New York en juin 53, cela signifie, d'après le calcul de Maggie, que deux ans, quatre mois, dix jours et cinq heures se sont écoulés depuis la dernière fois qu'elle a vu Elisha. Maintenant qu'elle va bientôt le revoir, ses sentiments pour lui reprennent le dessus d'un seul coup.

— Allons, bichette, tu vas finir par creuser une ornière dans le tapis neuf, intervient Mère. Assieds-toi, veux-tu ?

— Impossible ! Je n'y arrive pas ! Mais où est-il donc ?

Cinq heures sonnent et Elisha n'a toujours pas frappé à la porte de la maison que Maggie, qui a définitivement laissé tomber les Turner, partage maintenant avec Mère et Katie. Elle y a son petit boudoir privé, minuscule, mais bien à elle. Elle a insisté là-dessus.

— Il a été retenu, voilà tout, suggère Katie. Ou, ou alors il est malade. Tu sais que ça lui arrive souvent.

— Je pars le rejoindre ! J'y vais. J'aurais dû aller voir arriver le navire de sauvetage ! Pourquoi m'en as-tu empêchée, m'man ? Pourquoi diable me gardes-tu ficelée dans ton maudit cocon !

— Assez. Cela suffit ! Assieds-toi, Maggie Fox. Les vraies dames attendent. Elles ne courent pas après les hommes comme... comme... Oh, qu'importe. De plus, elles ne parlent jamais à leur mère sur ce ton. Et elles ne jurent pas.

Maggie s'excuse. Renifle. Reprend son va-et-vient. Elles attendent. Attendent. L'horloge sonne minuit. Katie tend à Maggie un verre de rhum épicé.

— C'est pour ses nerfs, m'man, explique-t-elle à leur mère qui la regarde de travers.

Katie a beau porter sa tenue de soirée crème et fauve, c'est Maggie qui ressemble à une héritière dans sa robe de soie bleue aux tons changeants bordée de dentelle gaufrée, ornée de gouttelettes de cristal, qui moule chacune de ses courbes et qui a coûté les yeux de la tête. Assez, ainsi que l'a rabâché Mère, pour mettre de la nourriture saine sur la table pendant un an.

Maggie finit par se laisser mettre au lit par Mère et Katie. Elles défont ses boutons, ses crochets, ses rubans. Desserrent son corset. Elle refuse d'enlever complètement sa robe. Se réveille aux premières lueurs, frissonne chaque fois que l'horloge sonne un coup comme si c'était un glas mortel. Les journaux sont livrés juste après huit heures. Le nom d'Elisha est partout, ses exploits sur cinq colonnes à la une. Maggie les monopolise tous, lit et relit tout. Le premier compte rendu décrit en détail l'*Advance* pris dans les glaces pendant deux ans, l'ordre donné par l'intrépide D^r Kane d'abandonner le navire, comment il a guidé ses loyaux compagnons vers le sud, leur épuisant périple de quatre-vingt-trois jours à pied jusqu'au port baleinier d'Upernavik. Dans toute cette épique aventure, seuls deux membres de son équipage sont morts. Le reportage suivant dit à peu près la même chose, ajoutant toutefois que Kane a eu beau chercher des indices supplémentaires sur la disparition de Sir Franklin, peine perdue, car en avril 54, un Écossais du nom de Sir John Rae a trouvé des preuves que l'expédition Franklin s'est rendue jusqu'à la péninsule Boothia, à mille milles de distance de l'endroit où la cherchait l'*Advance*. Sans compter que des Esquimaux de cette région ont rapporté avoir vu des hommes blancs hideux, devenus fous, dévorer leurs camarades morts. En insistant bien sur le fait qu'il ne faut pas y voir autre chose que des élucubrations de primitifs. Tout au moins l'expédition Grinnell a-t-elle aperçu la mer polaire ouverte et le D^r Kane est-il enfin en mesure de présenter des preuves irréfutables de son existence.

Le dernier article reprend plus ou moins le même récit, auquel il ajoute des allusions à une désertion, une quasi-mutinerie, un ou deux assassinats ratés et l'annonce des noces imminentes du D^r Kane avec miss Margaret Fox. Maggie reste médusée devant ce passage. *Les noces ?* Leurs fiançailles devaient demeurer secrètes sous peine de se voir compromises. Elisha le lui a assuré à plusieurs reprises. Et qui a vendu la mèche aux journaux ? Leah ? Serait-ce possible ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle fulmine depuis que Maggie refuse de prêter main-forte aux *séances**.

— Aussi bien que tu l'épouses, ton D^r Kane, a déclaré Leah. Ça, Margareta, c'est en supposant qu'il ne reviendra pas à l'état de cadavre, et même si c'était le cas, pour ce que ça peut me faire. Des fiançailles secrètes. Quel paquet de bali-vernés. Au moins, si tu te maries, les gens arrêteront de dire que tu es sa maîtresse, sa pu... sa pupille.

Maggie réfléchit à tout cela en tapotant sa belle robe. Qu'elle trouve trop moulante. Trop brillante. Au tour de Katie de faire la lecture :

— *L'aspect physique du D^r Kane s'est beaucoup amélioré : il a le visage bronzé, une longue barbe noire fournie, une silhouette plus robuste et une poignée de main plus solide.*

— Il n'est pas malade ? Même pas un petit peu ? veut savoir Maggie.

— Enfin, je veux dire, il pourrait l'être sans que ça paraisse... Attends, je vais te chercher un calmant...

Katie ouvre son cabinet à spiritueux :

— Vous êtes là, mes chéries.

Des bouteilles de toutes les couleurs, disposées à l'intérieur des portes ainsi que sur les tablettes. Champagne et whisky. Gin et brandy. Tous d'excellents crus. Des verres de toutes les formes et toutes les dimensions, tous en cristal. Katie prépare un Martinez pour Maggie et un pour elle. Mère soupire. Quand sonnent six heures du soir, Maggie se sent enfin prête à retirer sa robe de soie bleue, prête à admettre qu'elle paraît froissée et pitoyable dans la lumière défaillante.

— La porte ! C'est lui qui vient de frapper ! s'écrie Katie. Tu n'as pas entendu les coups ?

Maggie se précipite sur le miroir. Tripote ses cheveux, se pince les joues pour les colorer un peu.

— Ouvre la porte, m'man. Va ouvrir ! Mais sans laisser paraître ton agitation ! Je t'en prie !

Mère ne montre aucune agitation, que de la stupéfaction.

— Monsieur Morton ?

Morton accepte le thé offert. Échange de civilités gênées, menus propos contraints, après quoi il se jette à l'eau :

— Très bien, voilà. Les lettres, voyez-vous. Ses lettres d'amour, c'est-à-dire à vous, miss Fox. Il aimerait, enfin il vous supplie... il vous implore de me les remettre. C'est sa mère, vous comprenez, elle aussi, elle a lu les reportages et les, euh, rumeurs concernant votre mariage imminent.

Morton essaie de rire :

— Ce ne sont que des potins, bien sûr, mais...

Maggie serre la main sur sa tasse. Katie fronce les sourcils. Mère secoue la tête. Tous, Morton y compris, perchés au bord de leur fauteuil tapissé de brocart, raides comme des statues. Quand Maggie prend enfin la parole, elle s'étonne que sa voix soit si calme.

— Les lettres sont à moi. Elles m'appartiennent. Pourquoi n'est-il pas venu ? C'est à lui de se montrer ici s'il désire une... une chose pareille.

— Il est souffrant, il ne se sent pas bien.

— Les journaux le disent résistant comme un morse ! lance Katie.

Mère hoche la tête. Maggie se lève, Morton n'a d'autre choix que de se lever aussi.

— Monsieur Morton. Dites à votre maître de ne jamais se présenter ici. Et de ne plus jamais chercher à me contacter d'aucune manière.

Elisha débarque l'après-midi suivant, bronzé en effet, l'air en pleine forme et vêtu de son uniforme d'apparat : galons, épaulettes, boutons d'or, toute cette sorte de choses. Son expression lorsqu'il aperçoit Maggie en haut de l'escalier : ébahi, muet, tel un nouveau converti à sa première *séance**. Maggie dans sa splendide robe bleue toute chiffonnée, un rouge brûlant aux joues, les cheveux triturés, en désordre. N'a jamais eu pire allure. En est à peine consciente. Hurlé :

— Va-t'en !

À ces mots, Elisha gravit les marches et intercepte Maggie qui se détournait pour fuir. Lui baise le front et même les lèvres, proclame :

— Bon Dieu, quelle vision tu fais. Dieu que je t'aime. Comme je t'adore !

Il fait mine de s'agenouiller, mais le pantalon de son uniforme semble trop serré.

— Les lettres, garde-les, cher cœur. Morton n'a rien compris du tout. Nous nous marierons. Je te donne ma parole. Et mon cœur.

Tout en l'amenant vers le salon, il poursuit plus posément :

— J'ai marché dans les rues toute la nuit en réfléchissant au cours à suivre, et puis quand je t'ai vue drapée de lumière... Voilà, ma décision est prise. Écoute-moi bien, mon ange, on m'a promis une forte somme d'argent pour mon récit de l'expédition. Nul n'aura jamais rien lu de pareil. Ensuite, toi et moi, nous serons libres d'agir à notre guise. Dieu que je regrette d'être bien né. C'est un tel empêchement. La réputation de ma famille repose sur mes épaules. Et ma mère... notre, euh, association lui répugne, elle me coupera sûrement les vivres si elle me croit fiancé avec toi. Et je n'ai pas un sou vaillant, Tuttie, alors...

Il tire de sa poche intérieure un papier à l'allure officielle, puis un ingénieux porte-plume de voyage avec son propre encrier miniature. Cela fait partie de leur vaste projet, dit-il à Maggie. Elle n'a qu'à signer là, là où ça dit qu'Elisha est son protecteur par sollicitude, qu'il lui porte un intérêt fraternel, sans plus.

— Fais-le pour moi, Tuttie. Tu n'en souffriras aucunement. C'est juste pour ma mère.

— Non, Mag ! intervient Katie.

— Elle a raison, bichette. C'est abominable, n'est-ce pas ? ajoute Mère.

Mais Maggie s'est déjà saisie du petit porte-plume d'Elisha. Écrit son nom en sanglotant puis contemple sa signature, atterrée. Pourquoi diable a-t-elle fait une chose pareille ?

— Mais tu as juré de m'épouser, Elisha Kane.

À l'instant où elle fait mine de s'emparer du document, Elisha le glisse dans sa poche.

— Vous n'êtes qu'un pleutre, voilà tout. Tout sauf un héros ! crie Katie.

— Un malotru ! renchérit Maggie.

— Hors d'ici ! exige Mère.

Ignorant ses suppliques comme ses protestations, elles se mettent à trois pour le pousser dehors, les épaulettes de travers.

Elisha reparaît dès le lendemain matin.

— Au diable ma mère et ses exigences, déclare-t-il à Maggie, toujours en uniforme d'apparat, mais les galons sont écrasés et un bouton doré pend à sa boutonnière. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai encore erré dans les rues. Je croyais te voir à chaque détour.

Il tend le document à Maggie.

— Détruis-le, mon amour. Pour garder ton amour et ton estime, je défierai ma famille, ma mère, le monde entier.

En un rien de temps, des fragments de papier choient en tourbillonnant des mains de la jeune femme, sous le regard ravi d'Elisha.

— Déchire-le, Tuttie ! Oh oui. C'est ça, n'arrête pas. Attends, laisse-moi t'aider !

Plier, déchirer. Déchirer et plier. Ils se retrouvent épuisés, exaltés, les lambeaux de papier répandus comme neige à leurs pieds.

— Que le diable me patafiole, bougonne Mère. Vous devriez monter un numéro de théâtre, tous les deux.

Deux semaines plus tard, Maggie s'enferme avec Elisha dans son boudoir privé, un espace de lumière nacrée teintée de rose aux ombres soyeuses.

— Comme un coquillage, remarque-t-il. Et nous, blottis dedans, à l'abri de tous les regards.

Ils rentrent tout juste de la messe à l'église Sainte-Anne. Elisha avait assuré à Maggie qu'elle serait éblouie par l'arche sublime du dôme, les vitraux des fenêtres, l'orgue, la théâtralité de la religion papiste en somme, et c'est ce qui s'est passé. La majestueuse cathédrale ressemblait si peu aux chapelles banales de son enfance ; la liturgie latine, mystérieuse et rythmique, si peu aux exhortations et aux condamnations des services méthodistes ; la gentillesse du vieil abbé Quinn, si peu à la sévérité des pasteurs qu'elle connaissait. Sans compter la senteur exotique de la fumée répandue par les encensoirs, les calices étincelants, les inconnus qui se tournaient vers elle : *La paix soit avec vous, et avec votre esprit*. Mais ce qui a le plus touché Maggie, c'est le petit sanctuaire éclairé aux chandelles qu'elle a découvert à l'écart dans une niche. Les cinq dames élégantes et couronnées qui y trônaient, levant leurs bras articulés comme dans un geste de supplication. Taillées dans le bois, elles ne dépassaient pas deux pieds de haut. Trois d'entre elles arboraient une expression mystérieuse et mélancolique à la fois, la quatrième paraissait souffrir autant que faire se peut tandis que la cinquième souriait discrètement, comme si elle était la seule à connaître un délicieux secret bien gardé depuis très longtemps. Le plus frappant cependant, le plus saisissant même, c'est qu'en lieu et place de leurs membres inférieurs, elles n'avaient qu'une cage enveloppée d'une jupe. Cages sans doute dénuées de membres, mais pas vides. Non. À l'intérieur étaient accrochées des offrandes votives : morceaux de papier couverts de prières, croix d'argent, grains de chapelets en argile et en bois, cœurs de verre rougi.

— Ah, tu as découvert les statuettes Santos, constata Elisha en l'apercevant, perdue dans la contemplation des figurines. Jolies dames, étranges, n'est-ce pas ? Elles servaient autrefois à convertir les païens, mais sont aujourd'hui bannies aux confins de la foi, car elles ont l'infortune d'être considérées comme des idoles, des images gravées. À une époque moins compréhensive, on en a brûlé beaucoup.

Elisha ajouta ensuite que celle-ci, là, celle qui souriait vaguement, ressemblait à la perfection à Maggie, sa Tuttie. Sur quoi il plongea une main dans la cage de la dame et toucha délicatement le cœur qui y était suspendu.

Elisha s'approche maintenant de Maggie sur la causeuse. Dissipée, sa santé de morse. Il est pâle et hâve à force d'écrire jour et nuit, ayant admis que ses journaux étaient un peu... crus, étant donné les circonstances, et qu'il faut entièrement les remanier pour les rendre plus d'attaque et « tous pour un ». La musique d'un orgue de Barbarie monte jusqu'à eux. Un vendeur à la criée vante sa marchandise. Pas un bruit au rez-de-chaussée. Mère et Katie sont sorties. À la stupéfaction de Maggie, Mère lui a permis de passer un moment avec Elisha sans chaperon. Le fait est qu'elle a complètement renoncé à toute opposition, tout comme Leah. Non que Maggie voie beaucoup cette dernière, ce dont elle se réjouit, bien qu'il lui arrive à l'occasion de regretter l'esprit de décision de Leah, ses compliments, son rire rare et sincère. Elisha caresse les veines bleues qui marbrent le poignet de Maggie.

— Mon frère Tom est venu me voir aujourd'hui. Dieu qu'il s'accroche à mes basques. Il m'a tenu un long discours. D'après lui, je dois laisser la nation faire de moi son chouchou. Pratiquer la fausse modestie, me montrer plus respectueux des journalistes et ne pas tarir d'éloges à l'endroit de mes collègues, ce qui pour lui, je crois, signifie que je ne dois jamais admettre avoir rêvé de trucider ce maudit William Godfrey. Il a dit aussi que mon angle doit être celui du « scientifique officiel », la science appuyée par l'épée, le cran et le *savoir-faire** d'un gentleman.

— Ton angle ?

— Oui, l'image qui viendra à l'esprit chaque fois que l'on prononcera mon nom dans n'importe quelle région de ce pays.

Elisha s'esclaffe :

— Il faudrait inventer un nom pour la personne qui s'occupe de gérer... quoi ? Le reflet d'un autre. Son image ?

— Tout à fait, comme tu as raison.

— Au moins, un jour, les enfants apprendront des chansons sur moi à l'école. Ils grinceront de leurs petites dents, obligés qu'ils seront de lire mon épopée alors qu'ils préféreraient jouer à colin-maillard. Cette immortalité-là me suffit bien : un récit épique portant mon nom, tel Achille ou Ulysse. Toi, ma chérie, tu auras mon âme si tu veux. Tu pourras décorer ton boudoir avec. Ou la laisser s'infiltrer sous ta peau translucide, comme il te plaira.

— Tu parles comme un, un athée.

Il pouffe dans son cou.

— Quelle idée terrible. Oh, je ne doute pas de la réalité du Paradis de Dieu, pas plus que de l'existence de la mer polaire ouverte. Ce que j'ignore, c'est si je m'amuserai quand j'y serai. À ce qu'on raconte, rien n'y change jamais et mon âme ressemble à un poisson volant, propulsé par mon esprit qui foisonne d'idées, de projets, d'ambitions. Quel dommage de ne pas pouvoir vivre mille vies, toutes liées, qui sait, comme des bulles dans une cuve d'étain. Imagine : dans telle vie, j'ai le cœur solide comme un métronome et je dessine de grands édifices. Dans la suivante, je commande une armée. Dans une autre, je trouve Franklin et ses hommes sains et saufs. Encore une autre où nous vieillissons ensemble, toi et moi, mon ange ; je gagne ma vie en rédigeant d'amusants petits livres, nous passons nos soirées au coin de l'âtre et notre passion reste intacte.

Il secoue la tête ; ses cheveux foncés sont parcourus d'éclairs gris, ses yeux pâles d'une intensité poignante.

— Je suis ravi que tu aies aimé la messe avec tout son or et ses ornements. Tu pourrais faire pire que de devenir catholique, Maggie d'amour, car ils n'ont pas le droit d'évoquer les morts.

Ces jours-ci, lui dit-elle, les morts se font distants. De toute façon, ils ne lui manquent pas. Du tout.

— Dans ce cas, nous devrions sans doute nous convertir tous les deux. Ils sont enclins aux visions et j'en ai eu, dans l'Arctique, à faire la fierté d'un pape. Tu te souviens des cosmoramas ? Ah non, tu n'es pas venue à ce rendez-vous. Eh bien, mes visions y ressemblent un peu. Imagine, Tuttie, que tu contemples une scène d'un réalisme tel que tu jurerais pouvoir y toucher : le temple de Karnak, les jardins suspendus de Babylone, le Colisée de Rome. Mais il y a quelque chose qui cloche. Les proportions ? Les ombres ? On dirait que c'est toi qui es une illusion. Tu vois ce que je veux dire ?

Maggie répond que bien sûr, elle voit très bien.

— Ma première vision fut celle de ma famille réunie autour d'un festin de Noël. Une apparition si réaliste que j'aurais pu sentir l'odeur du faisan rôti.

Les membres de ma famille riaient, discutaient et s’amusaient bien. Ma mère était terriblement belle. Elle a dit qu’elle regrettait que je ne sois pas avec eux, mais sur un ton tel que j’ai sauté sur mes pieds en criant que j’étais là. Là ! Et puis ils ont disparu et je me suis retrouvé tout seul dans la cale du navire, où sans les lampes à graisse de baleine, il aurait fait noir comme dans un four. Avec mes hommes qui gémissaient comme des spectres sur leurs couchettes, la glace qui broyait lentement la coque tel un géant écrasant les côtes d’une victime de choix, et puis le sentiment de trahison, sa puanteur, même. Ah, mais je divague comme un mystique à moitié nu.

— Tu dois tant avoir souffert de la faim, pauvre Lish.

— Oui... Grâce à Dieu, nous avons du rat rôti. Ce n’est pas si mauvais avec une pincée de sel. Je t’en ferai cuire un jour.

— Quelle horreur ! s’exclame Maggie, et elle rit avec lui.

Cette pièce pourrait nous servir de tombeau, se dit-elle. Ce serait encore mieux que le caveau des Kane au cimetière de Laurel Hill. Au moins, il y a des fenêtres.

— Tuttie, écoute, il faut que tu me promettes quelque chose.

— Tout ce que tu voudras.

— Ne lis pas le récit de William Godfrey. C’est un tissu de mensonges.

— Pourquoi donc le lirais-je ? C’est ton Judas, et un déserteur. Je le méprise.

— Bien. Bouche-toi les oreilles quand on parle de lui. N’écoute personne d’autre que moi. Juré ?

— Bien sûr.

— C’est très bien, ma gentille chérie.

Il lui baise la main

— Et maintenant, je dois te parler de ma deuxième vision. C’était toi. Tu es venue comme une ondine... Ondine, la nymphe de l’eau. Elle est...

— Ah oui, Ondine. C'est une légende germanique. Miss Turner m'en a parlé.

— C'est vrai, j'oubliais tes études teutoniques. Bon, laisse-moi continuer. J'étais parti à la chasse au phoque et je me suis accroupi près d'un cercle d'eau dans la glace. Enveloppé dans mes fourrures, je devais avoir l'air d'un ours à moitié humain. Je tenais mon fusil en équilibre. Alors l'eau verte s'est ridée et tu t'es hissée par-dessus le bord. Tellement gracieuse, comme si tu pouvais nager dans l'air aussi bien que dans l'eau. Tes cheveux défaits ruisselaient jusqu'à tes genoux. Une robe pâle collait à ta silhouette. Tu n'as pas frissonné une fois. Tu ne semblais pas du tout avoir froid. Ta peau avait le lustre et la propreté de la glace. Tu avais des lèvres plus rouges qu'une cornaline et tu n'étais pas... Tu ne portais ni chemise, ni corset.

— Les ondines n'ont pas d'âme. Je m'en souviens maintenant.

— Ah, oui, mon cœur. Jusqu'à ce qu'elles se marient avec un mortel, ensuite elles aussi deviennent mortelles et connaissent toutes les peines et les souffrances de cette vie.

Il lui baise la main.

— Mariés comme nous.

— Le sommes-nous ?

— Pense aux quakers. Ils n'ont besoin d'autre intermédiaire, pour sanctifier leurs unions, qu'une déclaration d'amour et de dévouement.

Il l'embrasse dans le cou, sur la clavicule.

— Je te prends pour épouse, Maggie Fox. Maintenant, dis que tu m'acceptes. Que tu me prends pour mari.

Ce qu'elle fait.

— Maintenant, tiens-toi bien droite.

Il dégrafe sa robe, dénoue ses cinq jupons, les fait glisser un à un le long de ses jambes et elle, pendant ce temps, reste tranquille, obéissante, respirant à peine. Il l'examine, dressée au milieu d'un bassin de vêtements répandus. Maggie frissonne. La pièce est devenue plus froide, plus vaste. Il défait ses cheveux noirs

comme du pétrole dans la lueur de la lampe. Les arrange sur ses épaules. Continue du bout des doigts le long de sa colonne vertébrale jusqu'aux lacets de son corset qui s'écarte sous ses petites saccades habiles. Elle ne porte plus que sa chemise et sa culotte blanches, ses bas noirs fixés juste au-dessus des genoux. Il prend du recul.

— Je suis ton capitaine.

Oh oui, absolument.

— Tu m'obéis par amour ? Par amour seul ?

Oh oui. Oh oui.

— Alors je te déclare maintenant madame Elisha Kent Kane.

— Oui. Je le veux.

— Et moi je suis à toi, tout à toi.

Doucement, fermement, il lui ordonne ensuite d'enlever sa culotte, ses bas. Elle s'exécute, le visage en feu. Mais elle ne détourne pas son regard des claires régions des yeux d'Elisha. Il se défait de sa veste, de sa chemise. Son corps est mince, on lui voit les côtes, mais il n'a pas l'air faible. Ses mains, son cou, son visage bronzés contrastent avec le blanc de son torse. Drôle d'effet.

— Allonge-toi ici, sur la causeuse. Bien... Que tu es délicieuse. Alors, maintenant je dois te parler de mon voyage et de la façon dont il a commencé. Comment je suis parti vers le nord, toujours plus au nord.

Il coule une main sous sa chemise, franchit le genou, glisse sur la cuisse.

— Je voulais me rendre plus loin qu'aucun homme n'était jamais allé. Et là, j'ai trouvé une baie accueillante et je m'y suis glissé bien serré.

Maggie parvient à peine à respirer. Il trouve son sillon avec ses doigts, son intérieur sans entraves. Est-ce du plaisir ? Sans doute, car elle veut qu'il poursuive son exploration jusqu'au bout de ces choses. Il lui embrasse la gorge, les lèvres. Écarte la chemise de ses seins.

— Ah, quelle découverte. Si ravissants, tellement...

Il les caresse, les serre brièvement, si fort que ses pouces y laissent leur empreinte. Lui repousse les mains pour mieux les téter comme le ferait un bébé. À cette douleur fulgurante et sublime, Maggie se mord les lèvres. Est-ce bien naturel ? Est-ce donc ce que font les hommes et les femmes dans des chambres obscures un peu partout dans la ville ? Dans le monde ?

Il porte encore son pantalon. Maintenant, il lui prend les mains et se les appuie entre les jambes. Que chuchote-t-il à propos d'enveloppes, qu'il n'en a pas ? Pourquoi pense-t-il à son courrier à un moment pareil ? Il gémit, soupire qu'elle l'a achevé. Ils restent étendus un moment sans rien dire, puis il fait marcher ses doigts le long de son bras, sur son épaule, les repose dans le creux de sa gorge.

— Jamais tu ne me trahirais, mon amour, ma chérie, n'est-ce pas ?

— Jamais. Jamais. Comment le pourrais-je ?

— Jamais tu ne m'abandonnerais ? Mes hommes... certains l'ont fait.

Elle lui jure encore que non.

— Il ne peut plus y avoir de secrets entre nous maintenant.

Elle acquiesce :

— Non Lishy, non. Aucun.

Et il ne lui demande toujours pas comment il se fait que les morts puissent parler. Ce serait indigne de lui de poser la question. Cela, elle le comprend. Alors, enfin, elle lui raconte tout. Lui fait une démonstration. Comme elle a les jambes et les pieds nus, ce n'est pas compliqué. Il lui saisit les orteils un par un. Récite la comptine qui parle de petits cochons qui vont au marché et qui rentrent en pleurant à la maison. Lui dit qu'il avait deviné. Qu'elle n'est pas aussi futée qu'elle l'aurait cru.

— Je voulais juste que tu me l'avoues volontairement, sans tricher, et tu viens de le faire.

Maggie a la bouche sèche. Les pieds gelés. Elle poursuit ses révélations. Comment la maison de Hydesville est devenue hantée. Le colporteur. Pourquoi on n'a jamais retrouvé son corps dans le sol du caveau.

— Je croyais qu'il était sans doute mort de la blessure que je lui avais causée, avoue-t-elle. Je l'avais frappé droit à la tête.

— Depuis la fenêtre, quel coup magistral. Rappelle-moi de ne pas te contrarier, mon ange.

— Après j'ai eu peur qu'il envoie la police me chercher. Ensuite, du mauvais sort. Maintenant je ne suis plus inquiète du tout. Pas quand tu es avec moi.

— J'ai déjà tué des hommes, murmure Elisha avant de l'embrasser.

CHAPITRE 30

— Mais à quoi pensez-vous ? demandai-je à ma patiente.

Elle avait cessé son récit (qui s'était fait plus intime que ce que j'aurais dû savoir, pour être honnête) et fixait rêveusement l'ampoule Edison du vestibule, qui conservait son éclat jaunâtre malgré tous ses vacillements et grésillements.

— Et si c'était possible ? souffla-t-elle. Si je m'étais trompée pendant toutes ces années ?

— À propos de quoi ? Du colporteur ?

— Le fait est que j'ai revu Elisha une fois, après sa mort. Et tout ce temps, j'ai espéré qu'il réapparaîtrait, que ma vision de lui ne serait pas qu'une création de mon cerveau ni des opiacés, qu'il me parlerait. Il connaissait la réponse à toutes les choses.

Elle sourit avec ironie.

— Personne ne l'a, rétorquai-je, mais elle poursuivit comme si je n'étais pas là du tout.

S'il apparaissait, le double fantomatique d'Elisha, apparemment, serait aussi jeune qu'au jour de leur première rencontre, à l'Hôtel Webb de Philadelphie. Cette fois-ci, par contre, ce serait lui qui s'encadrerait dans la fenêtre cintrée, nimbé de lumière. Il serait pâle, avec des cheveux noirs et luisants, les yeux

encore plus bleus que de son vivant, comme si les eaux de l'Arctique s'y étaient déposées. Pas grand, mais bel homme, et célèbre, pour un temps.

— Que dirait-il ? lui demandai-je en tentant de dissimuler mon intérêt.

Elle se tut l'espace de trois respirations. Son visage avait perdu toute expression.

— N'as-tu donc pas de pitié pour les éplorés qui viennent te voir, Tuttie ? Tu leur donnes de faux espoirs. Tu fais de leur deuil un jeu de société. Et nous, les morts, nous n'avons pas la moindre envie d'être happés de nouveau par le monde des vivants avec ses puanteurs et ses mélancolies, ses infortunes répandues au hasard telles des chevrotines. Écoute, ma chérie, touche-moi là, c'est tout ce que nous avons.

Je dois préciser que sa voix changea tandis qu'elle prononçait ces mots. Qu'elle se fit grave, cultivée, virile. Et que la mansarde, je le jure, se refroidit comme un caveau.

— Et l'avez-vous revu, alors ? Dites-moi ?

— J'y viendrai, répondit ma patiente, entièrement revenue à sa singulière personne.



Onze jours après leur rendez-vous dans le boudoir, Maggie et Elisha s'agrippent l'un à l'autre sur le perron de la maison de la Dixième Rue sans se préoccuper, ou presque, des regards des passants.

— Commande-moi de rester, l'implore Elisha. Un seul mot de ta bouche.

— Reste.

— Mais mon ange, je ne le peux ! Le devoir m'appelle.

— Je croyais que c'était Lady Franklin.

Elisha fronce les sourcils. Maggie pourrait se gifler. Elle sait bien que ses tentatives d'esprit l'affligent. Et puis, maintenant qu'ils sont mariés, elle doit faire attention à ses signaux, prononcer les bonnes répliques. Elle le doit, c'est ainsi.

— Dis-moi que tu rêveras de moi.

Elle lui rappelle qu'elle ne rêve pas. Ou qu'elle ne se souvient pas de ses rêves. Se hâte d'ajouter qu'elle va essayer.

— Fais tout ce que tu pourras. Car j'ai l'intention de venir te voir quand tu dormiras dans ton lit douillet. D'entrer dans tes rêves, dans...

Il s'interrompt. S'éclaircit la gorge. Lui tend une liasse d'enveloppes nouées de mousseline :

— Elles sont adressées à mon logement de Londres. Je ne veux pas qu'un œil indiscret lise notre correspondance. Et celles-ci ne doivent servir qu'à signaler une urgence. Si tu m'envoies celle qui porte trois petites étoiles — tu vois, ici, dans le coin —, alors je te reviendrai immédiatement.

Elle fait le serment d'écrire tous les jours, vérifie :

— Tu as la mèche de mes cheveux ? Mes lettres ?

Il lui prend la main, l'appuie sous son manteau de voyage, sur la bosse qui gonfle sa poche intérieure.

— Tout près de mon cœur, comme toujours. Et Morton a emballé le portrait qu'a fait de toi monsieur Fagnani ainsi que mon précieux ambrotype.

Il la serre contre lui.

— Je peux me séparer calmement de tout le reste, même de ma mère ; c'est de te quitter, toi, Maggie, c'est cela qui me tue.

Pourquoi partir alors ? Maggie aimerait le lui demander, mais elle n'ose pas. Il a son travail. Il doit aller rencontrer d'éminents philosophes de la nature et autres collègues explorateurs, recevoir des accolades, prononcer des conférences, écouter la ridicule insistance de Lady Franklin pour qu'elle continue à se chercher un mari. Morton, qui attend à côté du fiacre, fait un de ses petits saluts bizarres.

— On me dit de me hâter. Écoute. Je te le redis : si je devais périr, j'ai laissé un legs pour toi, ma chère épouse, dans mon testament. Il sera administré par mon frère Thomas, qui t'aime comme une sœur. Va le voir. Thomas s'occupera de toi. Mais tu dois renoncer à ces vulgaires manifestations de spiritisme. Promets-le-moi de nouveau.

— Je te le promets. Je te le promets.

— Maintenant attends, reste ici dans l'entrée, de sorte que je puisse te voir jusqu'à la toute fin.

Le fiacre s'éloigne. Se fait de plus en plus petit, mais Maggie ne bouge pas, même lorsqu'un omnibus le lui cache entièrement. Mais elle n'est pas inquiète. Elle le reverra, son Elisha. Lui qui évoque constamment sa mort prochaine, n'a-t-il pas survécu à deux hivers arctiques, frôlé l'inanition, mené à bon terme une marche épuisante ? Et on a beau dire que la cuisine britannique est aussi épouvantable que son climat, il semble peu probable que ce soient eux qui viennent à bout de lui plus que tout le reste.

28 décembre 1856

Tuttie chérie,

Je suis très malade et j'ai quitté Londres pour La Havane sur les conseils de mon médecin. Je n'ai reçu aucune lettre de toi ; mais écris tout de suite à E. K. Kane aux soins du Consul américain, La Havane.

Plus de deux mois plus tard, en mars 1857, William Morton, le fidèle valet d'Elisha, paraît devant Maggie, sans chapeau, pas rasé, les cheveux en bataille et soûl comme un prince, ou un misérable ; entre les deux, rien. Il raconte à Maggie par le menu les derniers jours d'Elisha et, ce faisant, il manque à toutes les bienséances, à toutes les convenances. Il commence par Elisha et lui-même, arpentant avec une morgue toute yankee les rues de Londres, cette antique cité avec son aristocratie encroûtée, son fleuve nauséabond. Peut-être était-ce dû à

la purée de pois, au mal de mer de la traversée de trois semaines en bateau à vapeur qui ne voulait pas s'en aller, mais Elisha s'est mis à frissonner, à tousser.

— Rhume de poitrine carabiné, rien de plus, avait diagnostiqué le bon docteur Holland.

— Vous vous installerez dans mon domaine, avait déclaré monsieur Edward Sabine, compagnon d'exploration de l'Arctique, géologue et tout le saint-frusquin.

— Mais il faut que tu guérisses. Tu dois retourner le chercher ! avait crié Lady Franklin, penchée sur le lit d'Elisha malade, avant d'arracher le remède des mains de Lady Sabine pour le donner elle-même à son fils.

— Franklin est crevé comme une bête, espèce de vieille idiote ! avait hurlé Elisha. Cannibalisé, voilà comment, et par ses hommes encore. Je parie qu'ils se sont aiguisé les dents sur ses cuisses filandreuses, qu'ils ont gobé ses orbites et qu'elles ont éclaté en descendant dans leurs infâmes gosiers d'ingrats !

Sous le choc, Lady Sabine avait reculé. Lady Franklin s'était emparée de la cuiller comme pour arracher les yeux d'Elisha. Morton les avait calmées toutes les deux en leur assurant que le D^r Kane délirait. Qu'il n'avait pas toute sa tête, loin de là. Plusieurs jours s'étaient écoulés avant qu'Elisha reprenne un peu ses esprits, en tout ou en partie.

— Ce maudit William Godfrey, il prépare une publication, vous savez ? demande à Maggie Morton dont l'accent s'épaissit de minute en minute. Aussi bien, il va raconter que c'était la faute d'Elisha si ces mécréants l'ont trahi pour s'en aller de leur côté. Ce satané Godfrey, il va dire qu'Elisha a agi en tyran. Mais ce n'est pas vrai, non. Un père désarmé devant ses enfants désobéissants, est-ce un tyran ? Oh, elles vont venir, les sales rumeurs. On dira qu'Elisha a tenté de l'assassiner. L'assassiner ! Il l'aurait bien mérité, Godfrey. Ce sale rebelle de Godfrey. Et figurez-vous que ce maudit Wilson, et Bonsall, et Hickey, ils ont tous déblatéré contre lui, ces traîtres. Ce qui est sûr, miss Fox, c'est que le livre d'Elisha leur survivra tous, pas vrai.

Miss Fox ? Maggie en arrête presque de pleurer. Morton prend la liberté de leur verser du sherry à tous les deux. Les verres trop pleins manquent de déborder.

— Ce cher vieux Franklin, on ne l'a jamais retrouvé. Ce qui est sûr, c'est qu'on a découvert la mer polaire ouverte. Je l'ai vue de mes yeux. Enfin, Hans et moi. Lui, c'était le garçon esquimau qu'Elisha avait recruté parce qu'il était habile à la lance. Et pour tout remerciement, qu'est-ce qu'il a eu, Elisha ? Hans l'a déserté lui aussi, et pour de bon. Il s'est dégoté une fille esquimaude et il est resté là-haut avec elle, même si elle vivait à l'endroit le moins hospitalier de la terre ! Qui renoncerait à tant de choses pour une fille ?

Morton vide son verre. Maggie l'imite.

— Enfin, ce qu'on a vu, ce n'était sûrement pas une étendue d'eau comme une autre. Rien ne peut être deux choses à la fois.

Il évoque ensuite les circonstances qui ont entraîné l'envoi d'Elisha à La Havane pour sa « santé », lui qui détestait pourtant tous les lieux chauds de la terre. Ses souffrances durant ce voyage depuis l'Angleterre. Cœur. Attaque. Apoplexie. Ces mots qui étaient restés suspendus dans le vide, Elisha les avait prononcés comme autant d'excuses, poursuit Morton. Ses membres refusaient de lui obéir. Son débit s'était épaissi comme celui d'un Esquimau. Un instant, Morton aurait juré qu'Elisha avait chanté le même hymne lugubre qu'un jeune Esquimau qu'ils avaient mis aux fers dans la cale de l'*Advance* pour chapardage et qui s'était évadé, ce dont Elisha s'était réjoui. Morton aussi. Ses émotions vivaient en tandem avec celles d'Elisha ; ils pensaient à l'unisson. Ce que disant, Morton brandit devant le visage de Maggie un doigt qu'il étudie avant de le remettre dans sa poche avec une expression étrange.

La mère d'Elisha avait débarqué à La Havane dès que possible, escortée de son mari et de Thomas, le frère d'Elisha, mais c'était vers Jane, vers sa mère, qu'Elisha tournait les yeux ; on aurait dit un petit garçon docile, cherchant plus que tout à lui plaire. Jane Kane avait appuyé ses mains sur la poitrine de son fils. « Sois sage », avait-elle chuchoté gentiment, et des yeux d'Elisha les larmes avaient coulé.

— Pas parce qu'il avait peur, hein, pas du tout, explique Morton. Il se représentait la mort comme une tante impatiente, un peu gâteuse, tricotant à grand renfort d'aiguilles cliquetantes. Non, c'étaient des larmes de joie causées par la simple bonté de sa m'man.

— Un oncle, sanglota Maggie dans son mouchoir. Avec une canne. C'est ainsi que lui est apparue la Mort, pas comme une tante décatie. Non.

— Peut-être, mais je connais sa façon de penser. Mieux que personne.

À croire que Morton ne l'a pas entendue. Qu'il a oublié qu'elle est la femme d'Elisha. Est-ce pour cette raison qu'il ne lui a pas télégraphié pour lui dire de se rendre à La Havane ? Parce qu'il doutait de leur mariage ?

— La seule qui était là pour recueillir les derniers mots d'Elisha, c'est m'dame Kane, bafouille Morton. Son père, son frère, ils étaient sortis un instant. Y avait plus qu'elle et moi, et je me suis fait dire de me tenir à l'écart, comme si Elisha et moi, on ne formait pas qu'une seule âme, comme si on n'avait pas traversé toutes sortes d'enfers ensemble.

Morton révèle à Maggie qu'il est certain d'avoir entendu les dernières paroles d'Elisha, les mots les plus sincères qu'un homme puisse prononcer. Rien de bien profond ni de bien original, rien que l'on puisse se citer de génération en génération. Non, ce n'était que l'expression ordinaire des tendres sentiments d'un fils pour sa mère. Mais Jane Kane ne les a pas entendus, sans doute parce qu'elle était plongée si fort dedans sa bible, suivant le passage du bout de l'ongle.

— Or, aujourd'hui, je vois bien qu'elle ne l'aimait pas, poursuit Morton. Comme si elle le méprisait. Et on voyait que pour lui, la perte de son amour béait comme un trou noir sous ses pieds. Ce qui est sûr, c'est que la fin de l'amour est aussi mystérieuse que sa naissance. Voilà pourquoi Elisha déployait autant d'efforts pour regagner son estime. Pouvez-vous penser à quoi que ce soit de plus cruel ? Ne pas écouter ses dernières paroles ?

Maggie ne le peut. Elle parvient à demander s'il a prononcé son nom. Si Elisha a confié un message à Morton. Pour elle.

— Non, euh, il arrivait à peine à parler, mam'zelle.

— Madame... C'est *madame* Kane.

— En fait, c'est ce qui s'est passé ensuite qui m'amène ici. Et c'est pour vous prévenir contre sa mère. Avec elle, va falloir surveiller vos arrières, une salope de gorgone sous son joli chapeau de lady, voilà ce qu'elle est.

— Dites-moi le reste, répond Maggie, stupéfaite de son sang-froid.

La deuxième attaque s'était produite le 10 février 1857. Cinq jours durant Elisha avait cherché son souffle, les membres figés, comme pris dans un filet, puis il était mort sans avoir prononcé un mot intelligible de plus. Ce fut Jane Kane qui abaissa ses paupières sur le bleu infini de ses yeux, avec ce geste doux qu'ont les mères pour endormir leurs petits.

Alors on vint se bousculer en gémissant autour de son lit de mort. Une bonne dizaine de gens se pressaient dans la pièce. C'est ainsi que Morton n'avait pas remarqué le départ de madame Kane. Quand il avait fini par s'en apercevoir, il était parti à sa recherche immédiatement. Elle risquait de se faire du mal, voilà ce qu'il avait pensé. Il l'avait trouvée sur l'un des balcons en dentelle de l'hôtel. À genoux, ses jupes moussant comme des douves autour d'elle. Munie d'une allumette. Morton était resté bouche bée devant la pile de papier noirci, fumant. Elle s'était tournée vers lui :

— Hello, Morton. Bonté divine, que ces lettres sont dures à brûler. Voyez comme elles boucanent. Que voulez-vous qu'elles fassent d'autre ? Cette créature, cette Fox, a osé écrire toutes les choses sordides qu'ils ont faites ensemble, Elisha et elle, ah, mais dans quels termes voilés. Elle a même signé « Ta femme », elle qui n'est rien qu'une aventurière de la pire espèce. Elle n'aura pas un sou, bien entendu.

— Où les avez-vous... ?

— Les lettres ? Glissées contre le cœur d'Elisha, mais cela, vous le saviez déjà. C'est sans doute leur viscosité qui a provoqué la combustion de son pauvre cœur.

Elle s'était relevée en se frottant les mains pour les débarrasser des cendres. C'est alors que Morton avait vu, à ses pieds, les tessons de verre de l'ambrotype, piqués dans son ourlet. Le visage fragmenté de Maggie.

— Avez-vous jamais vu une image pareille, Morton ? Cette fille attifée comme une morue grecque. Maintenant, allez me chercher le petit portrait rond, le Fagnani. Je sais que c'est vous qui l'avez.

Morton, atterré, avait secoué la tête.

— Eh bien, Morton, avait déclaré calmement Jane. Vous pouvez aller au diable.

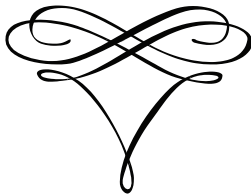
À la suite de quoi elle avait retiré un débris de verre de son doigt élégant qu'elle avait sucé pour empêcher le sang de couler.

— Évidemment, que je l'avais, explique maintenant Morton à Maggie. Le Fagnani, bien sûr que je l'ai gardé à l'abri pendant les deux hivers où on s'est retrouvés coincés dans l'Arctique, sauf quand Elisha le prenait dans son sac pour dormir, histoire de se réconforter, voyez. Et vous savez quoi, il s'est mis à vivre d'une vie propre. On aurait pu jurer qu'il dégageait de la chaleur. C'est peut-être pour ça qu'une fois, il a disparu. C'est ce maudit William Godfrey qui l'avait. Je l'ai vu le glisser dans la main d'Elisha pour le lui rendre. Pour quoi il s'en était servi... oh, une dame a pas besoin de savoir ça, sauf que c'est long, deux ans, et parfois on n'en peut plus d'avoir que des hommes pour compagnie.

Morton s'interrompt, penaud. Fouille dans la poche de son veston, en tire le portrait de Maggie réalisé par Fagnani et le balance devant elle sur sa chaîne noircie.



QUATRIÈME PARTIE



« L'ironie du sort aura voulu qu'en transformant la nuit en jour, la technologie moderne contribue en outre à plonger dans le noir notre plus ancienne voie vers la psyché humaine. La plupart des dormeurs ne feraient plus jamais l'expérience d'un intervalle de veille pendant lequel méditer sur leurs visions dans la nuit profonde. Voilà qui constitue sans aucun doute notre plus grande perte. Pour paraphraser un poète de la Renaissance, nous nous sommes fait "escamoter notre premier sommeil, escroquer nos rêves et nos fantaisies". »

Roger Ekirch,
At Day's Close: Night in Times Past

« Pour l'Amérique du milieu du dix-neuvième siècle, la notion de bonne mort était essentielle. Mourir était un art, et depuis le quinzième siècle au moins, la tradition de l'*ars moriendi* prévoyait des règles de conduite pour les moribonds et leurs soignants : comment rendre l'âme "volontiers et avec joie" ; comment résister aux tentations du diable que sont l'impiété, le désespoir, l'impatience et l'attachement aux biens de ce monde ; comment modeler sa mort sur celle du Christ ; comment prier. »

Drew Gilpin Faust,
This Republic of Suffering: Death and the American Civil War

CHAPITRE 31

— Toujours en train de lire, lire, n'est-ce pas ? Une lectrice, voilà bien ce que vous êtes. N'est-ce pas ce que j'ai dit le jour de notre première rencontre ? Et... Ah, satanée lumière ! lançai-je depuis le vestibule où l'ampoule Edison grésillait comme à son habitude.

— Ça va, ça vient. Dans la lumière, dans le noir. Sans plus de rime que de raison.

Je me mis à taper dessus avec ma sacoche. L'ampoule éclata et une pluie de débris s'abattit sur mon manteau. J'entrai dans la chambre en balayant mon chapeau, mais comme des épingles étaient restées prises dans mes cheveux, je perdis quelques mèches en l'arrachant sans ménagement. Je fis mine de m'asseoir sur la chaise, mais elle bougea, la maudite. Assise sur le plancher où j'étais tombée, je lui décochai un bon coup de pied.

— Peu importe. Pas de problème. À terre, on est aussi bien qu'ailleurs.

Ma patiente m'observait avec l'indulgence que l'on réserve aux enfants.

— Je me suis accordé un petit apéritif, je l'avoue, eh oui, eh oui, repris-je. Alors, où en est-il aujourd'hui, votre malotru spécialiste de la valse-hésitation ?

Cette question venait du fait qu'elle avait sur les genoux l'ouvrage d'Elisha.

— Ils ont mangé la portée de chiots. Ensuite ce seront les rats. Plusieurs de ses hommes ont déserté. Il l'a très mal pris et voit des complots partout. Godfrey le harcèle.

— Godfrey. L'ennemi juré de votre Elisha. Chacun le sien. Vous aviez Chauncey, et lui, ce... Avez-vous jamais lu sa version ? Celle de Godfrey ? La vérité des uns est le mensonge des autres.

— Non, jamais. J'en avais fait le serment. Je me bouchais les oreilles si l'on parlait de lui. Venez, madame Mellon, assoyez-vous ici, à côté de moi.

Je la remerciai, si je me souviens bien, avant de lui lancer son remède sur les genoux puis, dénichant ma bouteille à moi, je m'étendis près d'elle dans son petit lit. Je dois admettre que j'étais ivre. Comme une Polonaise. Toutes voiles dehors dans le vent hurlant. Cela faisait, oh, bien des années que cela ne m'était pas arrivé. Ah, mais l'appel de l'oubli s'était fait plus invitant que jamais.

— Lisez. Faites-moi la lecture, ma petite lectrice, lui enjoignis-je.

Elle me lut donc à voix haute un des passages où il est question de l'Obscurité, car l'Arctique d'Elisha, là-bas, reste fort longtemps plongé dans le noir. Après quoi la Lumière règne durablement.

— *Nous avons perdu les derniers vestiges de notre crépuscule du milieu du jour. Impossible de lire, on distingue à peine le papier. Midi et minuit sont semblables et, à l'exception d'une vague lueur dans le ciel qui semble définir les contours des collines vers le sud, rien ne nous suggère qu'il existe bien un soleil dans ce monde arctique qui est le nôtre. Dans une semaine, nous devrions atteindre le minuit de l'année.*

Si ma patiente a poursuivi sa lecture, je ne saurais le dire, car je suis tombée endormie, et lorsque je me suis réveillée, incertaine de l'heure, je ne savais plus trop, pour être honnête, où je me trouvais. Alors je vis les trois fenêtres à colonnades, je vis ma patiente. Elle m'avait abriée d'une grande partie des ouvertures, avec par-dessus mon tricot à moitié achevé, pour faire bonne mesure.

— Je l'ai sorti de votre sacoche. Je me suis dit que c'était ce qui pouvait le mieux vous tenir chaud.

Je lui demandai pardon, comme de juste, pour cette faute professionnelle, ajoutant que j'espérais ne pas l'avoir incommodée, ni avoir ronflé, ni occupé la

meilleure part du lit. Elle m'assura que je n'avais pas fait plus de bruit qu'une souris et que nous avions bavardé agréablement avant que je ne m'endorme. Nous n'en dûmes plus un mot, mais ce fut après cet incident que notre amitié s'intensifia et que nous nous mîmes à nous appeler par notre prénom. Elle ne m'appelait plus madame Mellon, mais Alvah ou Alvah June. Quant à moi, je ne lui disais plus madame Kane, mais Maggie. Et je crois qu'elle comprenait maintenant que je ne m'occupais pas d'elle par pitié ni par charité, mais poussée par la compréhension qui vient d'avoir marché et trébuché dans les mêmes souliers.

Plus tard, elle sortit son écriin à bible dont elle répandit les lettres partout sur l'édredon.

— Tout est venu de p'pa, voyez-vous.



John immobilise le chariot dans la cour, devant la maison de Hydesville. Entrave le cheval bai et le met à paître dans les champs de menthe poivrée dévastés. A-t-il toujours régné un tel silence dans cet endroit ? Comme si les oiseaux l'évitaient. Et même le vent. Il n'ira pas rejoindre sa femme et ses filles à New York ainsi que le lui suggère continuellement Leah. Ce sont elles qui reviendront ici lorsqu'il aura terminé leur maison neuve. Lorsqu'elles la verront se dresser dans toute sa splendeur au milieu des prés d'Arcadia, en vue de celle de leur frère David. Lorsque Leah aura retrouvé la raison.

Il patauge dans la boue jusqu'à la vieille bicoque, longeant les trois baumiers de Galaad couverts de jeunes feuilles rondes. Ils ont poussé vite tous les trois, et haut, et droit. Par contre, la bicoque semble n'avoir d'autre ambition que de tomber en ruine. Les bardeaux sont tout de travers et le printemps fait ruisseler la vigne dessus. Les ronces ont envahi ce qui était autrefois le potager. Une créature imprécise a fait son nid dans l'auge à cochons. Tout cela démoralise John. Un homme pourrait passer la moitié de sa vie à se démener pour bâtir un foyer sans réussir à empêcher les forces rampantes de la terre de tout reprendre. Il est occupé à charger des pierres de taille enlevées au mur de la dépense — qu'il compte utiliser pour son nouveau projet : construire par-dessus la source un cabanon où garder les aliments au frais — lorsqu'une variation de la lumière lui fait

lever les yeux vers les fenêtres de l'étage. Il ajoute encore quelques pierres. Regarde à nouveau.

— Tu es un imbécile, murmure-t-il avant d'ajouter : De toute façon, va au diable.

Il s'éponge le front. Se défait de son manteau. L'air est moite, chaud pour la fin avril. Il s'assoit dans le chariot et avale un peu d'eau de sa gourde. Tend les narines. Ne capte rien de nauséabond, que le parfum habituel des fleurs printanières et la déliquescence ambiante. John a du mal à se convaincre que tout a commencé ici, dans cette bicoque ordinaire, dans sa famille ordinaire. Des publicités pour leurs fameuses *séances** paraissent dans tous les journaux. On dit que le nombre de spiritualistes s'élève à plus d'un million, sans compter la nouvelle vague de conversions au Canada, en Angleterre, en Europe. Les esprits ne se contentent plus de frapper de nos jours. Des trompettes claironnent, suspendues dans le vide. Des mots se révèlent en zébrures rouges sur les bras nus. Des lueurs spectrales flottent, chatoyantes et bleues. On bâillonne des médiums que l'on enferme pieds et poings liés dans des cabinets aux esprits, ces armoires de la taille d'un cabinet de toilette dont s'échappent des vapeurs et des voix d'outre-tombe. Tout le monde s'adonne aux transes et à la médiumnité. Mais le plus ridicule, c'est cette pétition envoyée au Congrès pour réclamer une enquête scientifique sur l'invasion spirite, dont certains prétendent qu'elle est pire que celle, sempiternelle, des Irlandais fuyant la famine.

John détache au pied-de-biche une grosse roche qu'il porte jusqu'au chariot. S'en débarrasse à grand bruit. Se retourne. Soulevant à nouveau son pied-de-biche, il s'approche de la bicoque, hésite un long moment devant la porte barrée et cadénassée. Puis arrache la planche et le cadenas d'un seul effort colossal. Franchit le seuil. Le plancher couine. Sous l'escalier, la porte du cagibi s'ouvre toute seule tandis qu'il grimpe au premier. Au deuxième. Là où ils dormaient tous les quatre en mars 48. Alors que les dernières versions de l'histoire font dormir les filles dans des chambres séparées, comme s'ils avaient été une famille bourgeoise et non pauvres à gratter la terre. Dans ces versions, elles sont aussi plus jeunes qu'en réalité. Maggie a douze ans. Katie, neuf. Mais elles avaient deux ans de plus quand tout est arrivé. Ça compte.

La petite chambre est jonchée de crottes de rats, de poussière et des petites mottes de terre humide dont sa femme se plaignait constamment. « Mais

comment entre-t-elle ? Comment ? » demandait-elle avant d'exiger de John qu'il se racle encore les bottes. Et John obéissait bien que cela ne fasse aucune différence. Ni alors. Ni maintenant. En passant un ongle sur la moulure de la fenêtre, il sent un long filament sous la peinture qu'il avait appliquée si soigneusement. Il revient sur ses pas. Quelque chose, ou quelqu'un, remue en bas, dans la cour. Il se morigène de son manque d'audace. Secoue la croisée récalcitrante, la soulève. Rien. Personne. Ce n'était qu'une inégalité du verre soufflé à la bouche, qui donne à tout un aspect ondulé, cotonneux. Il décide que dans sa maison neuve, il n'y aura que des vitres en verre poli. Ça coûte cher, mais c'est transparent comme l'eau calme.

En se retournant, il sent sa botte s'enfoncer dans quelque chose de menu et de mou. Une poupée, une de celles qu'il fabriquait pour Maggie et Katie il y a des années. Sa robe en lambeaux crasseux, ses membres en bois éraflés et disjointes, sa bouche réduite à un point minuscule au-dessus du bouton de son œil unique. Celle-ci devait appartenir à Maggie. Katie avait donné la sienne à Ella, sa petite-fille, leur nièce. Le chagrin s'abat sur lui à l'idée de l'enfant. Il lisse les cheveux de laine de la poupée. Il lui revient un souvenir étrange à propos de Katie. Alors que les autres fillettes faisaient parler la leur à voix haute, Katie tendait l'oreille comme pour capter un langage silencieux, puis elle répondait, le plus souvent pour exprimer son désaccord avec le message muet. Miss Nettie, voilà comment elle l'appelait. Il repose la poupée près de la fenêtre, dans un losange de soleil, seule dans la pièce telle une offrande.

Le crépuscule est bien entamé à l'heure où John retourne travailler sur la nouvelle maison. Avec les précautions habituelles, il verse son liquide à brûler maison dans le réservoir de la lampe à crochet dont il essuie le verre avec du papier journal, ayant pris soin de vérifier qu'il est exempt de ces éloges funèbres bordés de noir en l'honneur du D^r Kane, qui laissent des traces sombres. Mais on dirait que la nation a enfin terminé de commémorer l'explorateur dont les funérailles sont décrites comme les plus grandioses que l'on ait connues jusqu'ici. Comme il est mort à La Havane, cela signifie qu'il a fallu transporter sa dépouille jusqu'à Philadelphie. Mais en passant tout d'abord par La Nouvelle-Orléans. Louisville. Pittsburgh. Baltimore. En train, en vapeur et en bateau à voile. Chaque ville a organisé pour le cercueil de Kane une parade avec tambours et trompettes. Quel héros. Quel grand héros américain. Les ventes de son *Journal d'un voyage aux mers polaires exécuté à la recherche de Sir John Franklin* dépassent à ce

que l'on dit celles de la sainte Bible. Rare honneur : à Philadelphie, son corps a été exposé à l'Independence Hall. Tous les édifices publics sont restés fermés par décret. Les cloches des églises de la ville ont sonné le glas cinq heures durant. Il a fallu quatre pages dans la chronique nécrologique pour énumérer les divisions, ordres, comités, régiments, clubs et sociétés qui ont suivi le cortège funèbre. Même l'ancien Ordre des druides était représenté, paraît-il, au bout, vers la queue. Au moment de son inhumation dans le caveau familial des Kane au cimetière de Laurel Hill, le D^r Elisha Kent Kane était mort depuis un mois.

Sa lampe à la main, John navigue entre les retailles du banc de scie et les copeaux de bois, les vieux journaux et les rouleaux de papier peint. Décide : demain, je commence à faire le ménage. Récemment, David s'est mis à maugréer que les projets de son père n'aboutissent jamais. Mais celui-ci touche à sa fin. Presque. Après avoir vissé d'une main ferme le crochet de la lampe dans sa niche murale, il lit la lettre de sa femme dans sa lueur égale, s'interrompant à maintes reprises pour déchiffrer son écriture en accordéon.

22 avril 1857

Mon cher mari,

Je m'inquiète terriblement pour notre Maggie, sais-tu ? La pauvre enfant est égarée, brisée comme une poupée de chiffon, ne cesse de jurer qu'elle et le D^r Kane étaient mariés, qu'il l'a nommée dans son testament, mais le frère du D^r Kane fait des difficultés à propos de tout cela et n'est pas d'accord du tout pour qu'elle hérite. Au moins a-t-elle accepté de demeurer avec moi ici, dans la maison de ville des Greeley. N'est-ce pas un meilleur arrangement que de la laisser vivre chez Leah et Katie ? Leah n'a aucune patience pour les larmes de Maggie, sais-tu ? De toute façon, elle n'en avait pas non plus pour le D^r Kane. Maintenant, je peux veiller à ce que notre Maggie se repose et mange bien. Elle a tellement maigri, pauvre bichette.

Alors, John, y a-t-il la moindre chance ou trace d'espoir que tu viennes enfin nous rejoindre à New York ? La maison des Greeley est de bonnes dimensions, bien équipée, et contrairement à ce que tu

pourrais croire, ce n'est pas par charité qu'Horace nous laisse l'habiter. Comme Mary et lui passent le plus clair de leur temps dans leur maison de Turtle Bay, Horace s'inquiétait de l'éclairage au gaz et de l'entretien général des lieux. Je suis donc, vois-tu, une sorte de gardienne. Mais j'aurais sûrement besoin de ton aide pour cela, n'est-ce pas ?

Ta femme qui t'aime,

Peggy

John farfouille dans son bureau pour trouver du papier et de quoi écrire. Plante sa plume dans l'encrier.

26 avril 1857

Ma chère épouse,

Ta maison est presque terminée. J'ai posé de la dentelle de bois sur les pignons, sur la véranda, et ajouté une coupole. La peinture et le papier peint sont faits mais je vous laisserai les chambres à décorer, vous les femmes. Il reste le cabanon sur la source à achever, mais cela ne saurait tarder.

John lui parle du cabinet d'aisances intérieur. Du fourneau neuf de la cuisine. De l'évier en pierres de l'arrière-cuisine. Ne s'excuse pas de l'impossibilité d'installer des becs de gaz. Les lumières factices de ce genre, laissons-les aux masses païennes de New York. Nous aurons bien assez de lampes et de chandelles. Et d'un feu de pin craquant. Il envisage de brûler de la sauge pour débarrasser la maison des odeurs de térébenthine et de peinture à la caséine. Il n'a pas l'intention de mettre les pieds à New York, jamais de la vie, mais cela, il ne l'écrit pas. Il l'a bien assez clairement expliqué à ses femmes. Son rôle consiste à prendre

soin d'elles. Comment s'en acquitter si elles se dispersent dans tous les sens ? Elles doivent revenir ici, habiter la maison familiale qu'il a travaillé dur pour leur bâtir.

Il réfléchit plusieurs longs moments avant de ressortir sa lettre à Leah. Chaque fois qu'il la croit terminée, il la reprend.

Je sais, Leah-d'amour, que tu es fort occupée à évoquer les morts chaque jour que Dieu fait et que cela commence par des hymnes et de la musique douce, ensuite ce sont les lumières qui flottent, les tactac et les descriptions idylliques de l'au-delà. Tout cela est bien joli et bien divertissant, mais je te dis que le jour où les morts reviendront pour de bon, il n'y aura rien de coquet là-dedans...

— Maudit Christ, jura John.

Le frère Able n'était plus qu'une chose affaissée aux yeux fixes, grand ouverts. John scruta le champ puis, à distance moyenne, le canal d'adduction. Pas âme qui vive. Que trois chiens sauvages. Il pouvait abandonner Able là, sous son chêne géant, dans ce boqueteau. Le laisser en pâture aux rats, aux corbeaux. Mais non, un cadavre puant soulèverait des questions, Able avait pu faire part à plusieurs personnes de sa mission de sauvetage de l'âme avinée de John. Il adossa Able de sorte qu'il parût se reposer dans la chaleur parcimonieuse. Courut à grands bonds jusqu'au *Morning Star*, se pencha au passage pour ramasser le petit chapeau noir dans un sillon du pré, mit la main sur une pelle à charbon et un pied-de-biche, celui-là même dont il s'était servi pour soulever les planches des chemins de halage, pour saboter les puritains quand le monde tenait encore d'aplomb. Au dernier moment, il saisit la couverture en crin grise et but ce qui restait du premier pichet de whisky. Le second avait encore son bouchon. Il pouvait attendre son retour. Il n'allait pas passer des heures à creuser, se dit-il. Or, ce fut le cas. La terre était rocailleuse, à moitié gelée, et John-d'avant avait

opté pour les six pieds réglementaires afin d'empêcher les chiens sauvages de déterrer le corps d'Able aux yeux de tous les curieux.

Il avait choisi une petite clairière à une dizaine de pieds des racines du chêne. Chaque bruit résonnait, amplifié : le marteau du pic-bois, les commérages des écureuils, les cloches qui sonnaient à l'église d'un bourg. Il fouilla les poches d'Able, espérant y trouver de l'argent ou des objets précieux, mais ne dénicha qu'une miniature craquelée représentant une jeune femme en robe à taille haute, à l'ancienne. John supposa qu'il s'agissait de la mère défunte du garçon, piété filiale qui ne fit qu'ajouter à son agacement. Il n'aurait pas pu s'imaginer aller partout avec un portrait de sa mère, eût-elle été jeune ou jolie.

À force de creuser, il se mit à suer, à haleter. Dans pas longtemps, je vais me ramasser abruti de sommeil, se dit-il. Il attacha le chapeau sur la tête d'Able avant de l'enrouler dans la couverture de crin grise dont il aurait bien eu l'usage, sauf que même lui, il n'avait aucune envie de pelleter de la terre dans les yeux ouverts d'un mort. Pour finir, il piétina le rectangle remblayé. Recouvrit la tombe de broussailles et de feuilles amollies par l'hiver. À la dernière minute, il coltina un rocher gris-blanc qu'il laissa tomber au-dessus de la tête. On pourrait considérer cela comme une pierre tombale, une sorte de marqueur. Il ne dit pas de prière. N'inclina même pas le chef.

Lorsque John repartit enfin vers le bateau, le champ baignait dans la lueur de la pleine lune au zénith. De l'absinthe ! se dit-il. Ha ! Qu'on m'en verse un plein ciel, bordel. Un plein ciel de whisky, de grog, d'alcool de maïs, de bière à la mélasse. Car bien qu'épuisé, crotté, navré par toute cette histoire, il se sentait triomphant. Plus personne n'essaierait jamais de le convertir. À défaut d'autre chose, la triste fin d'Able lui servirait sûrement d'inoculation contre la piété, les bibles, les prédicateurs. John descendit dans sa forteresse, la cave glaciale du *Morning Star*. D'abord un verre, ensuite il s'occuperait du feu. Ses poings se roulerent en boules. Il peinait à comprendre ce qu'il avait devant les yeux. Il avait pourtant vu le bouchon du second pichet encore en place. Et il l'avait laissé debout. Il faisait attention à ces choses-là.

— Sale bâtard de fils de pute...

Le pichet gisait sur le côté. Le whisky avait imbibé la petite carquette de chiffon, s'était infiltré entre les fentes du plancher. Il n'en restait plus une goutte.

John tomba à genoux. Lécha les planches jusqu'à ce que sa langue à vif se mette à saigner. Tordit la carquette au-dessus d'un gobelet. Le whisky s'élevait pouce par pouce en grands tourbillons de poils et de saleté. Juste assez pour étancher sa soif. Il s'écroula sur sa couchette. Se remonta la couverture jusqu'au menton. Le froid était venu avec la nuit. Pourquoi avait-il donné la deuxième à Able ? Comme s'il n'en avait pas besoin.

— Au diable tes yeux pourrissants, marmonna-t-il.

Le sang de sa langue giclait sur sa barbe. Il se calma à coups de promesses. Dès les premières lueurs, il partirait chercher de la liqueur. Comme il n'avait pas un sou vaillant, il en déduisit qu'il allait devoir se tourner vers la délinquance, ce qui n'avait guère d'importance.

Il s'éveilla la gorge pleine de bile, la langue si gonflée qu'elle tenait à peine entre ses dents. Essayait de se lever, mais s'affala en grelottant sur le sol. Il se hissa de peine et de misère sur la couchette, terrassé par la fièvre. Toute la journée il se débattit en gémissant. Il enfonça sa langue enflée dans le gobelet avant de le lancer contre le mur. La cale puait le whisky répandu. Mais la puanteur n'abreuve pas son homme.

D'abord vinrent les frissons, puis les spasmes. Ensuite ce fut l'horreur. Il avait déjà entendu des hommes hurler, en proie au sevrage du rhum, mais il ne s'était jamais laissé aller aussi loin. Qu'ils viennent, les araignées et les rats géants, se dit John-d'avant. Ça ne peut pas avoir l'air si réel que ça ? Mais ce ne furent ni les rats géants, ni les araignées qui se dressèrent devant lui pour finir, ce fut le frère Able et il avait l'air on ne peut plus réel.

Un miasme douceâtre de chair en putréfaction informa John-d'avant qu'il n'était plus seul. Il se redressa à moitié sur son lit et s'appuya contre la paroi, glap-glapissant de terreur. Brandissant sa couverture comme si c'était un bouclier. Able était assis en tailleur sur un baril. Il avait les vêtements maculés de mottes de terre. À ses pieds gisait la couverture grise de John-d'avant. Alors qu'il n'était enterré que de la veille, il semblait déjà le portrait même de la décomposition. Son visage était mi-crâne, mi-chair à vif. Un œil pendait mollement sur une pommette écorchée tandis que l'autre contemplait John, calmement. Un ver se tordit dans sa gencive pourrissante. La mort devait l'avoir dégrisé, car il se remit à bégayer pour reprocher à John de lui avoir fait boire ce whisky, de lui avoir donné une si piètre sépulture. Il le remercia pour la couverture, par contre.

— J-je m-me dis que c'était l-le m-mieux que t-tu p-pouvais faire.

John ouvrit la bouche. Aucun cri n'en sortit. Qu'un courant d'air muet. Able poursuivit. Reparla à John de sa mère. De sa maison si bien tenue, engloutie par l'alcool.

— M-mon p-père la b-battait. J-je t-te l'ai d-déjà d-dit ?

John pencha la tête de côté. Able savait-il qu'il était mort ? L'idée de le lui apprendre le terrifia encore plus, si c'était possible.

— C'est v-vrai. Le s-salaud. J-je l'entendais c-crier et elle, p-pleurer.

Voilà une autre raison qui avait poussé Able à se faire prédicateur, apprit John : il voulait avoir un but dans la vie. Changer le cœur des gens, mais par la douceur, par la persuasion. Il se leva, agité, et se mit à arpenter la cale exiguë, répandant de la terre et des lambeaux de peau.

— M-mais m-maintenant, je ne p-pourrai p-plus jamais f-faire changer p-personne. Je suis m-mort.

Il se mit à sangloter. Cela faisait comme un cliquetis sec. Pas de larmes. Ses yeux étaient déjà trop décomposés. Au moins, il sait qu'il est mort, se dit John. Les heures passèrent. Able-mort parlait sans arrêt. Éloge funèbre de ses espoirs, de ses ambitions. Compte rendu détaillé de son éducation ordinaire, de ses malheurs quotidiens. Évocation constante de sa pauvre mère, qui aurait tant voulu l'accompagner dans ses efforts.

— M-mais je lui ai d-dit n-non, que je v-voulais être s-seul.

Ce qui était un mensonge. Ce dont Able ne voulait pas, c'était du fardeau de son amour. Et maintenant ? Aujourd'hui elle était morte. Aujourd'hui, il se languissait d'un tel amour mortel. D'un peu de compagnie humaine. Able-mort approcha son visage putrescent tout près de celui, effaré, de John à qui l'odeur donna un haut-le-cœur. Il tourna la tête de côté. Able repoussa dans son orbite un œil visqueux ; John sentit un filet de pus lui couler sur la main. Able put maintenant fusiller John du regard comme il se devait. Il bredouilla que l'amour entre mortels était aussi nécessaire à leur salut que l'amour de Dieu.

— C-c'est une ex-extension de l'amour d-divin, voilà t-tout.

L'un n'existait pas sans l'autre. Voilà où Able avait échoué. Il n'avait pas aimé son frère Willing. Ni sa mère, pas comme il aurait fallu.

— N-nous aurions d-dû rester en-ensemble. Elle a-avait b-besoin d-de moi. L'a-amour reste c-creux t-tant qu'on ne le m-montre pas.

La langue de John avait fini par désenfler suffisamment pour lui permettre d'articuler d'une voix rauque :

— S'il te plaît, va-t'en. Je t'en supplie.

Les lèvres putréfiées d'Able se retroussèrent en un sourire. Il promit de s'en aller. À condition que John lui fasse une promesse en retour. John allait devoir cesser de boire des spiritueux. John allait devoir devenir un homme de Dieu. Et retourner auprès de sa famille, lui donner son amour et sa protection de tous les instants. À défaut de quoi Able marcherait à ses côtés partout où il irait. N'arrêterait jamais de parler, jamais de se décomposer, suivrait John partout avec sa puanteur, John qui deviendrait un paria parmi les vivants, même les plus déshérités.

— Très bien, bordel de merde. J'accepte. Laissez-moi seulement tranquille et allez au diable.

— On s-se s-serre la m-main ?

Able tendit ce qui restait de sa main et John la saisit. Sentit les jointures exposées d'Able, les veines qui se détachaient en boucles de sa paume. John d'avant ferma les yeux bien fort. Lorsqu'il les rouvrit, Able s'était évaporé. Seule persistait l'odeur, accompagnée d'une poignée de la terre de son tombeau en mottes humides. De quelques brins moisis, gris comme la couverture qui lui tenait lieu de linceul.

... Et il me hante encore, Leah-Lou, même si je ne l'ai plus jamais revu se manifester, en état de décomposition ou autre. Mais je sais qu'il rôde autour de moi à cause des fils de sa couverture qu'il laisse traîner un peu partout et des mottes de terre humide de sa tombe, alors que je fais tout ce qui est en mon pouvoir mortel pour m'acquitter de ma promesse solennelle de prendre soin de ma famille,

d'aimer ma famille, de servir ma famille, tout aussi bien que j'aime et sers Dieu. Tire ce que tu voudras de ce que je te confie, mais sache que si je suis hanté, c'est de ma faute. C'est le fantôme d'Able qui faisait des siennes dans la maison de Hydesville la première nuit, avant que tes sœurs se mettent à faire des « bruits ». S'il est revenu cette nuit-là, c'est parce que j'avais cédé à la tentation du whisky pour la première fois depuis que j'avais promis de ne plus jamais boire. Espérons et prions, tant pour toi que pour moi, qu'Able finira par trouver la paix et qu'il se tiendra tranquille dans sa tombe sous le grand chêne aux abords de Wayne.

John pose sa plume, étire ses jambes raidies. Retire ses lunettes et pince la base arquée de son nez. Il nettoie les lentilles avec un chiffon après avoir soufflé dessus ; le cercle de buée figure comme un second œil. Il replie son récit, puisque c'est ce qu'est devenue sa lettre, se dit-il.

Un fracas. Quelque chose vole en éclats. Il se retourne. La lampe à crochet est tombée. Il fourre son récit dans sa poche. Crie. Agite son chiffon. Trop tard. Les flammes jaillissent le long du liquide répandu. Embrasent les journaux, les copeaux de bois. En un clin d'œil, elles atteignent le plafond et crachent des étincelles. Les gravures de Currier & Ives disparaissent dans leur gueule incandescente. Le papier peint noircit, se désintègre. John piétine. Frappe de grands coups. Jure comme il ne l'a pas fait depuis des années. Tousse, halète, les poumons chauffés tels des fers de forge. David toque à la fenêtre voilée de fumée.

— P'pa ! Sortez de là. Laissez tout.

John émerge en titubant. Les flammes lui enserrant les jambes. David lui agrippe les bras. Une petite explosion les jette tous deux en bas des marches fraîches peintes. John entend du verre se briser. Des craquements féroces. Il reste étendu, sonné, sur l'herbe fraîche, les membres largement écartés comme s'il flottait sur un étang. Au-dessus de lui, les étoiles creusent leurs galeries dans le ciel. Leur multitude est une leçon d'humilité.

— P'pa ?

Le large visage de David entre dans son champ de vision. Avec son aide, John se relève. Les fils de David et deux garçons fermiers se précipitent, porteurs de seaux pleins.

— C'est du gaspillage de bonne eau, lance John. Occupez-vous des autres bâtiments. Celui-ci, oubliez-le. Impossible de le sauver.

Un des garçons fermiers lance son seau d'eau sur les marches. On dirait un dé à coudre. Le perron s'écroule dans une gerbe de flammes. Beth, la femme de David, accourt en relevant ses jupes à deux mains.

— Seigneur, comment est-ce arrivé ?

Les flammes s'élèvent toujours plus haut. La fumée forme un épais voile noir. John pourrait prétexter sa négligence avec la lampe à crochet, le liquide inflammable, mais ce serait faux. Il plonge une main dans sa poche ; ses doigts froissent les pages de son récit, puis touchent quelque chose d'autre : un filament dont la rugosité évoque indéniablement le crin.

— Je ne prétends pas le savoir, Beth, finit-il par soupirer, mais je suppose que le bon Dieu a ses raisons. Bon, je vais prier maintenant. Ce que nous devrions tous faire.

Ma chère épouse,

... Et donc, il ne reste rien que quelques poutres carbonisées. Alors je m'en viens vous aider, mes femmes, puisque vous en avez besoin. J'atteindrai New York environ mercredi et je prendrai un de ces fiacres jusqu'à la maison des Greeley, de sorte que vous n'aurez pas besoin de vous déranger.

Ton mari,

John

CHAPITRE 32

Comme l'escalier était dur à gravir ce jour-là, je fis une pause sur le palier du dixième étage pour reprendre mon souffle, adossée au mur dont je sentais les lézardes, le plâtre écaillé, la misère froide et humide. Comme toujours, l'immeuble puait l'eau d'égout, l'oignon, le chou, la pisse. J'entendais un enfant pleurer, un chien glapir, une dispute rebondir en sourdine entre accusations, trahisons, manques. Je m'assis sur une marche et posai près de moi la bouteille de gin presque vide. Je m'explique : je n'avais pas prononcé le nom de mon fils — August — depuis des années. Eh bien, il m'avait suffi de le faire, en lisant à haute voix le livre de Kane, pour l'évoquer puissamment.

« Nous sommes du côté de la justice », voilà ce qu'avait déclaré mon August avant de partir s'engager dans l'armée de l'Union. Du haut des dix-huit ans qu'il avait à l'époque. Long comme un échelas aux membres rachitiques, peu attrayant par certains côtés (je l'admets), il clignait trop souvent des yeux, comme si la cruauté du monde le plongeait dans une perpétuelle consternation. Ce qui ne l'empêchait pas d'être remarquablement gracieux. Je fis valoir cent raisons pour le décourager de s'engager qui ne firent pas la moindre différence. Ainsi que le sont souvent les êtres vraiment bons, il se montra têtu comme un mur de pierres. Je lui refusai ma bénédiction. J'étais en colère à ce point. Je ne pus que scruter, les poings sur les hanches, l'horizon verdoyant qui l'engloutissait. Lorsque je retrouvai ma tête, je courus après lui mais il était déjà loin, loin, loin.

— Oh, laisse donc ce pitoyable imbécile aller sauver les nègres, lança monsieur Mellon en roulant ses méchants yeux porcins.

Il allait poursuivre, mais quelque chose dans mon regard l'arrêta, une lueur meurtrière pour être honnête.

J'ai attendu et attendu une lettre qui me dirait où il était. Et il en est arrivé une, oui, mais celle-là, monsieur Mellon me l'a cachée jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Quand je l'ai trouvée, je me suis mise dans une rage telle que je l'ai assommé avec une poêle chaude (à ce moment-là, j'étais en train de cuisiner une chaudière d'anguille). Il s'est effondré et n'a plus bougé, même quand je l'ai secoué. Je suis partie sur l'heure pour Bull Run. À mon retour au cottage, au bout de plusieurs semaines, plus trace de monsieur Mellon, mort ou vif, et je ne l'ai plus revu depuis. Quant à la lettre qu'il m'avait dissimulée, par jalousie et par dépit, je la garde glissée dans l'une des poches latérales de ma sacoche. Elle m'accompagne toujours, tel un talisman. Et comme un talisman, je la prends souvent dans mes mains, bien que je la connaisse par cœur, bien entendu.

— Ressaisis-toi, Alvah June. Fais-toi présentable. Essaie d'avoir l'air intelligente, prononçai-je en me relevant, après quoi je gravis en soufflant les étages qui restaient.

Ma patiente reprit son récit à l'instant où j'entrai dans la pièce, comme si je n'étais jamais partie.



Maggie referme doucement le loquet de la porte derrière elle. Quand les Greeley vivaient ici, la pièce servait de chambre pour leurs cinq (ou étaient-ils six ?) bébés morts. Elle est fermée depuis des années. Personne n'y entre plus, sauf elle. Pas même la bonne, une robuste fille de Nantucket qui s'y refuserait même si Maggie l'y autorisait.

— Cette chose, là-dedans, s'exclame la domestique.

Excessif : c'est l'opinion générale ; frémissements et perplexité, la réaction la plus répandue. C'est une chose d'aménager dans un placard un autel à la mémoire des morts, mais c'en est toute une autre qu'il occupe la pièce au complet. Leah aurait passé son temps à faire des remarques à ce sujet. Voilà une autre raison pour laquelle Maggie a choisi de ne pas s'installer dans la maison de ville de sa sœur, qui n'éprouve pas la moindre compassion pour le chagrin résolu de Maggie,

contrairement à leur père qui fait tout pour les aider depuis qu'il a emménagé ici, dans la maison des Greeley. L'attention qu'il porte aux becs de gaz et à la taille des bougies est irréprochable ; et quand Thomas Kane s'est présenté pour la soudoyer en échange des lettres d'amour d'Elisha, avec en prime une insulte mesquine, qu'a-t-il fait, le père de Maggie ? Il l'a jeté dehors comme si Thomas n'était qu'un minable agent de recouvrement, à la vue de quoi Maggie s'est presque remise à rire.

Elle ferme bien les rideaux noirs rococo afin d'oblitérer un filet de lumière. Elle a dû se départir de ses bijoux les plus frivoles pour acheter non seulement ces draperies, mais aussi le candélabre noir posé sur la table nappée de noir, sur laquelle reposent les « cadeaux blancs » d'Elisha : les mouchoirs en dentelle, les manchettes en passementerie, l'étole de renard, la cape de soie et le bracelet en diamants blancs de chez Tiffany lové dans son écrin de velours. Y trônent également des coupures de journaux décrivant ses exploits en détail, des cartes de ses voyages, des copies de son éloge funèbre et deux daguerréotypes d'Elisha-de-son-vivant encadrés de noir. L'un le montre dans ses fourrures d'explorateur, carabine en main ; l'autre, comme un jeune homme glabre de vingt ans. Mais, hélas et misère, pas de daguerréotype d'Elisha-mort, pas un seul de son corps, dans son cercueil ou adossé dans un fauteuil. Maggie ne possède pas même un masque mortuaire de son bien-aimé. Pas le plus petit *memento mori*. Tout au moins le père Quinn, son confesseur, l'a-t-il aidée à se procurer quelque chose d'approchant.

Elle gratte une allumette, allume les cierges. Cligne des yeux pour empêcher les flammes de danser si curieusement. Elle a sans doute bu un peu plus de l'élixir de laudanum du bon D^r Bayard que de raison. Ce qui arrive souvent. Elle cessera bientôt, jure-t-elle en s'agenouillant sur son prie-Dieu d'ébène. Sa tenue de deuil amidonnée pèse lourd dans la chaleur printanière. Elle se sent comme une babiole noire suspendue à une chaîne de plomb, incapable d'osciller de-ci de-là. Est-elle une vraie veuve, oui ou non ? Ils se sont bel et bien voués l'un à l'autre, Elisha et elle. Mais leur cérémonie de mariage n'a pas été bénie par un prêtre. Ni inscrite sur le papier. Et que faire de leur singulière union charnelle sans effusion de sang ? Pour que l'amour soit consommé, il aurait fallu que le sang coule. Non ? Consummé ? Ou dit-on plutôt « consumé » ? Elle évoque Elisha. Il se dresse au-dessus d'elle, le torse pâle comme un cierge, le pantalon boutonné solidement. Il lui prend les mains, les appuie là. Derrière Elisha, le colporteur la lorgne, aussi laid qu'Elisha est beau. Il exhibe son membre. La maudit à nouveau :

— Comme salaire de tes calomnies, tu mourras seule et démente, salope hom-masse !

Maggie s'appuie les poings sur le front. Grâce à Dieu, l'image s'estompe. Elisha erre-t-il au purgatoire ? se demande-t-elle maintenant. Ce lieu grisâtre entre la lumière du Ciel et la noirceur de la Damnation ? L'endroit où vont les âmes qui doutent. Et si Elisha atteignait le Paradis, y serait-il heureux, lui qui jurait en plaisantant qu'il ne saurait l'y être ? Tant d'immobilité, tant de morne perfection. Il disait qu'il aimerait mieux que son âme s'infiltrer sous la peau de Maggie. Elle force son souffle à se tranquilliser. Elisha lui parlera si elle se tient calme. Patiente. Paisible. Il lui enverra un message de l'au-delà, peu importe où il est, couché dans un de ses petits codes astucieux. Tout ce qu'elle a à faire, c'est demeurer vigilante. Alors il prononcera son nom. Alors il adressera à sa famille, au monde entier une déclaration claire et nette. Viens vite, pense-t-elle, sinon je vais disparaître dans mes habits de deuil, il ne restera plus de moi qu'une flaque de larmes et de crêpe noir que la bonne effacera sur ce maudit plancher.

Maggie se tourne vers le mur latéral, son regard monte, monte, et comme toujours l'image terrible qui y est peinte lui procure à la fois le réconfort et la sensation de sa propre substance. Elle entreprend de redisposer les objets sur la table, fait reluire un cadre avec sa manche, frotte fort, encore plus fort dans sa frustration. Encore une fois on lui bloque la sortie, encore une fois ses intentions se trouvent contrecarrées, niées. Elle qui était disposée à laisser tomber les séances de spiritisme, à cesser de faire parler les morts. À devenir épouse et mère. Elle qui aurait pu trouver le bonheur dans une vie honnête. Katie serait venue habiter avec Elisha et elle, on lui aurait trouvé un mari, elle aurait entamé une nouvelle vie elle aussi.

Elle s'approche du mur du fond. Le Christ torturé la regarde du haut de sa croix. Représentation macabre, même selon l'esthétique papiste, avec son visage et son corps nappés de sang, les clous énormes qui lui transpercent les paumes et les pieds, les lourdes épines qui lui taraudent la tête et le front. Et quelle expression sur son beau visage émacié : douleur atroce mêlée de résignation. Bien que la statue de bois soit deux fois haute comme Elisha, la ressemblance est, eh bien, indéniable.

— Ne m'oublie pas, l'implore-t-elle. Je vais trouver une façon de tout arranger. Je te le promets.

CHAPITRE 33

— N'est-ce pas absolument remarquable, Alvah ? Que nous ayons inventé cette religion, si l'on peut appeler cela ainsi, et de manière tellement fortuite par-dessus le marché. Les *séances**, les planchettes de spiritisme, l'écriture automatique, les cabinets aux esprits, les centaines de sociétés spiritualistes, les innombrables médiums et charlatans, l'espoir et la nostalgie sans fin, tout cela, inventé dans une petite maison solitaire à la fin d'un long hiver monotone, et par des enfants jouant à un jeu défendu, les coquines.

— Inventions ? Découvertes ? Que dire du téléphone de Bell ? Plus fiable que n'importe quel médium. Et de ce papier spécial, si propre et si doux, conçu expressément pour s'essuyer le cul. Et des tabulateurs, et des fermetures éclair ou je ne sais quoi. Aujourd'hui, les dames peuvent se déshabiller en un tour de main.

Je levai mon gobelet de gin et elle, son gobelet de laudanum.

— Sans oublier ces maudites mitrailleuses Gatling ni les obusiers, ajoutai-je. Pas mal non plus, comme inventions.

En saisissant ma bouteille de gin sur la table de nuit, je fis tomber son pot de crème pour les mains, celle que je lui avais apportée quelque temps auparavant : la Crème miracle pour les mains au néroli et à la rose de Mrs Howe. Miracle ? Voilà encore un mot employé à toutes les sauces. De toute façon, elle ne s'en était pas encore servie, d'après ce que je pus voir en le remettant à sa place.

— De quoi parlions-nous donc, chère Maggie ?

— D'inventions sans bornes.



Susie, la bonne que Leah vient d'engager, lui attache son jupon de dessous, puis six autres par-dessus. Leah conserve une prédilection pour cette accumulation qui donne du volume à ses jupes. Elle n'arrivera jamais à se faire à ces nouvelles crinolines garnies de baleines et de cercles d'acier. Quelle femme de bonne réputation voudrait se balancer les jambes à l'intérieur d'une jupe creuse comme le battant d'une cloche ? Susie grimpe sur l'escabeau après avoir suspendu à un support l'une des robes de *séances** de Leah, qui lève les bras bien haut et bien droit. Toutes ses robes sont gris charbon, gris cendré ou gris souris, question de mieux se fondre dans l'obscurité. Et bien que ternes, elles sont aussi merveilleusement taillées, avec des poches invisibles et des ourlets d'une longueur parfaite. Elle contemple son reflet dans la glace, ou comme on dit aujourd'hui, dans le « miroir », sans gauchissement ni buée et qui a coûté une fortune.

— Susie, ma chère, dirais-tu que je parais plus jeune que mes quarante-trois ans ?

— Oh oui, m'dame, on vous donnerait des années de moins.

Leah soupire. Parfois, cela lui pèse comme une malédiction de toujours savoir quand on lui ment.

Après avoir fait sortir Susie, elle ouvre son coffre à fournitures dont elle sort son pot de lard, ses gants faits sur mesure. Pourquoi donc a-t-il fallu qu'Alfie se mette en tête de mourir ? Jusque-là, elle n'avait jamais eu à s'inquiéter de son réapprovisionnement. C'était Leah qui l'avait trouvé dans le cabinet d'aisances extérieur, le pantalon en tire-bouchon autour des chevilles : découverte on ne peut plus regrettable. On avait eu beau faire installer une salle d'eau à l'intérieur, Alfie trouvait malsain de faire ses besoins dans la maison. Il avait passé toute la journée du dimanche, son jour de repos, ainsi que la majeure partie du lundi affaissé dans cette fâcheuse posture. Et maintenant, Leah doit tout faire toute seule. Même traiter avec le général Pettifew, qui est laid comme le péché et qui

la fournit par la poste, bien qu'il soit parfois inévitable de se rendre à sa boutique, qui a déménagé à plusieurs reprises, se faisant chaque fois plus grande et plus difficile à trouver. Fouillant plus loin dans le coffre, elle en extirpe de ses mains lardées et gantées un flacon de phosphore bien bouché : elle n'a aucune envie d'émettre le rayonnement vert qui caractérise les ouvrières des fabriques d'allumettes. Que disait donc Alfie au sujet de l'inflammabilité du phosphore ? Elle aurait dû le noter. Et franchement, pourquoi a-t-elle accepté de se rendre à cette séance ? Les esprits coopèrent toujours beaucoup mieux lorsqu'elle les tient chez elle. Ah, mais George Willets et son épouse font partie de ce cercle, et Leah lui est toujours reconnaissante d'avoir tenu bon à son côté contre les émeutiers de Corinthian Hall, il y a dix ans. Et puis ce cercle-là paie très bien, et Leah, comme tout le monde, a toujours besoin d'argent.

Quelques heures plus tard, madame Simeon, l'hôtesse de la séance de ce soir, présente Leah à monsieur Daniel Underhill, un homme trapu avec des cheveux châtain clair abondants, de belles dents à foison et une épingle à cravate en or à tête de diamant.

— Il est président de la Compagnie new-yorkaise d'assurance incendie, Leah, la plus importante de la ville, et il suit votre carrière depuis longtemps. Apparemment, sa sœur est médium elle aussi, et parle en langues. De plus, sa mère peut faire bouger les tables rien qu'en posant les mains dessus. Cela doit être si pratique pour déplacer les meubles.

Madame Simeon s'éloigne.

— Je dois vous présenter mes excuses, souffle Daniel. Je suis mort de honte, au-delà de toute commune mesure.

Souriant bravement, Leah répond de sa voix vibrante et grave :

— J'espère que nos visiteurs ne s'attendent pas à des manifestations spectaculaires ce soir. Les esprits refusent si souvent de coopérer lorsqu'on leur manque de respect. Pis encore, ils se livrent fréquemment à des mauvais tours.

Elle s'appuie une main sur la poitrine :

— Un instant... là.

Daniel offre son bras à Leah.

— Je suis votre serviteur, madame Brown. À vrai dire, je compte parmi vos plus grands admirateurs.

— Mes remerciements, monsieur Underhill. Les esprits favoriseront sans aucun doute un gentleman tel que vous.

C'est ainsi qu'ils passent au salon, où les domestiques s'affairent déjà à tourner les molettes des lampes pour tamiser l'éclairage.



— Que buvez-vous donc ? me demanda ma patiente.

— De l'absinthe, Maggie ma caille. À une époque, j'adhérais fidèlement à l'heure verte, qui se sonne en cinq coups dans toute buvette qui se respecte. J'ai-
mais tant verser l'eau sur le morceau de sucre dans sa cuiller à trous. Ah, les petits rituels donnent à la vie crédibilité et justification, comme vous l'avez sûrement appris de vos *séances**. Enfin, plus personne ne célèbre l'heure verte aujourd'hui. Elle est passée de mode, comme les bonnets. Comme la bonne mort. Tra la la, comme tout le reste.

— Une bonne mort, c'est quand on voit l'Absinthe Vierge ?

— Ha ! Vous me rappelez un poème sur la fée verte... C'était vers la fin... Ah, on oublie toujours la fin des poèmes, malédiction...

La bouteille faillit me glisser des doigts :

— Tu ne m'échapperas pas !

Je m'explique : les idées noires pullulaient de nouveau (comme nous aimons donner de la couleur à nos peurs) et j'avais trouvé dans l'absinthe une rivière qu'elles ne pouvaient franchir. Or, elles parvenaient maintenant à la traverser dans leurs misérables coquilles de noix.

— Non, nul moyen de m'échapper, insistai-je lorsque la fée verte se retrouva en sécurité dans mes mains.

— Je m'en rends fort bien compte, répliqua madame Kane avant de demander si je pouvais lui passer la crème pour les mains.

Ce que je fis, libérant l'arôme du néroli et de la rose en dévissant le couvercle.



— Pose ça, c'est de la porcelaine de Jouy, de la vraie qui vient de France, enjoint John à Leah.

Ils se trouvent dans le salon des Greeley et Leah vient de s'emparer du vase comme pour le fracasser ; son expression de rage pathétique évoque celle qu'elle prenait, enfant, dès l'instant où l'un de ses plans déraillait. John doit admettre qu'il la trouve aujourd'hui beaucoup moins charmante.

— De la porcelaine de Jouy ?

Elle le fusille des yeux comme s'il venait de prononcer un gros mot.

— J'en avais acheté un semblable pour la maison d'Arcadia. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'un bloc liquéfié, bien entendu.

Leah repose le vase sans ménagement.

— J'avais un pressentiment. Un pressentiment terrible. J'aurais dû l'écouter. Dès le jour où Dieu et les esprits ont emporté Alfie, j'ai su qu'un esprit malveillant jetterait un jour la désapprobation sur moi.

Elle parle le plus doucement possible, mais ce n'est pas doucement du tout. Le salon des Simeon était trop bondé, lui explique-t-elle, les gens jouaient des coudes, bavardaient, plaisantaient, de sorte que les esprits avaient frappé qu'il fallait diviser le groupe en deux, que Leah devait emmener les plus sensibles et les mieux préparés dans la salle de bains adjacente.

— Les lueurs spectrales venaient d'apparaître quand mes mains se sont mises à brûler. Franchement, je n'avais jamais eu aussi mal, Père. Regardez.

Elle lui tend ses mains rouges couvertes de cloques.

— J'ai failli perdre connaissance.

— Ah bon... Et que s'est-il passé ensuite ?

— J'ai plongé les mains sous un robinet d'eau et...

— À l'intérieur de la maison ?

— À l'intérieur de la maison, oui. Ils ont ce genre d'installation en ville. Toutes sortes de choses merveilleuses. Mes esprits, mais vous êtes pire qu'Alfie... Toujours est-il que, l'eau ne suffisant pas à calmer la douleur atroce, j'ai couru dehors, dans le jardin, et j'ai plongé mes mains dans la terre. Et qu'en est-il sorti ? Des volutes de fumée et de vives lueurs spectrales. Personne n'avait jamais rien vu de pareil.

— Des lueurs spectrales, vraiment.

— N'est-ce pas ce que je viens de vous dire ? C'est monsieur Underhill qui m'a aidée à me relever, le galant homme. Sauf que le lendemain, madame Simeon a déclaré qu'elle avait trouvé des granules de phosphore mélangés à la terre, juste à l'endroit où j'avais enfoncé mes mains, la vieille tête de vache menteuse.

— Hmm, et que crois-tu qui se soit passé ?

— Je n'ai aucune certitude, mis à part... à part le fait bien connu que le cerveau humain est un réservoir de phosphore. Les esprits l'ont sans doute extrait de quelque manière complexe.

— Du cerveau ? Voilà qui est mortellement intéressant.

— Du cerveau, oui. Ne me regardez pas comme ça. J'ai reçu suffisamment de regards soupçonneux depuis ce malentendu. Oh oui. Et de lettres. Des Willets. Même des Post. Tout le monde me demande d'expliquer ce qui s'est produit. Sans suggérer... Oh, mais oui. Ils le font. Pas besoin de loupe pour lire entre les lignes. Mais ce qui s'est produit, je ne saurais l'expliquer. Cela dépasse mon entendement. Seul monsieur Underhill est resté inébranlable à mon côté. Or, nous autres spiritualistes, on nous attaque de toutes parts ces temps-ci. Comme ces pauvres premiers chrétiens. S'il y avait des lions en Amérique, nos ennemis nous feraient dévorer par eux, rien qu'à cause d'une poignée de sales imposteurs. Qu'en est-il ? Bien entendu, certains donnent de fausses *séances**, motivés par

l'appât du gain, ces porcs rapaces. Il y en a aussi qui ont recours à des mécanismes. Sans parler du *Livre bleu*, cet amas fantaisiste, comme si les médiums correspondaient régulièrement en cachette, comme si nous vivions dans un monde secret, divergent.

John pouffe.

— Cela vous amuse ?

— Ça fait tant d'années que tu te nourris de ces menteries qu'aujourd'hui, tu les gobes tout rond, Leah-Lou. Aujourd'hui, tu t'étouffes avec.

Cela, il ne le prononce pas comme une attaque. De quel droit l'accuserait-il ? Lui qui, après des années de prières, croit maintenant de tout son cœur à Dieu le père, à Dieu le fils et au Saint-Esprit immanent dans toute chose. Au salut, à la résurrection, aux anges ailés. Et au Diable, sans aucun doute.

— Si vous parliez clairement, Père ? Non, non, ne vous donnez pas cette peine.

Elle marmonne en se frottant les avant-bras :

— Mon doux Seigneur et le reste, on croirait entendre ce maudit Chauncey.

— Entendre quoi ?

— Rien. Personne. Personne d'important. Maintenant, écoutez-moi bien, je vous prie. Je parle de ma réputation et des ânes bâtés qui osent la remettre en question. De quel droit doutent-ils de moi ?

— Dieu voit dans nos cœurs. Dans nos têtes aussi. Même celles qui sont bourrées de phosphore. La réputation fait partie du monde, de la chair. Elle ne te sera d'aucune utilité au Paradis. Ce que les autres pensent de toi n'a aucune importance, voilà ce que je veux dire, termine John, exaspéré, car Leah le regarde comme s'il lui expliquait de l'algèbre.

— Balivernes ; vous êtes un homme. Vous n'avez que faire d'une bonne réputation, contrairement à nous autres femmes. Ma réputation, voilà de quoi j'ai survécu pendant les dix longues années durant lesquelles vous m'avez laissée me débrouiller toute seule.

Encore.

— C'était juste... Je n'arrivais pas à vous retrouver, voilà tout.

— Ha ! Je sais fort bien que vous viviez à Rochester. Je vous ai vu quand j'étais incommodée par ma grossesse, le jour où Bowman Fish m'obligeait à avancer.

— Oh, la barbe ! As-tu des yeux tout le tour de la tête, ma fille ? Et si je me souviens bien, ce n'est pas lui qui t'obligeait. C'était le contraire et...

— Et vous n'êtes pas venu me parler. C'est ça qui compte. Vous vous êtes tapi dans l'ombre. Oh, je vous demande pardon de ma... suggestion, cette fois-là, à Arcadia. Jamais je ne porterais atteinte à votre réputation en vous accusant, à tort ou à raison. C'était seulement pour vous empêcher de nuire à la mienne. Imaginez seulement que la vôtre soit compromise. Vous éprouveriez la même chose que moi : comme si vous étiez capable de vous plonger un poignard dans le cœur.

John la contemple affectueusement. Pense qu'elle serait bien la dernière personne à se poignarder le cœur, en supposant qu'elle parvienne à le trouver. Les larmes ruissellent sur les joues de Leah.

— Je ne suis peut-être pas faite comme tout le monde, mais j'en ai un, cœur, papa. J'en ai un !

John sursaute. Il n'a pas parlé à voix haute. Il en est sûr.

— Je ne peux... poursuit Leah. Ce n'est pas ma faute si je suis ce que je suis. J'aimerais bien pouvoir faire autrement. Maintes fois j'ai aspiré à devenir tout à fait une autre.

— C'est ce que tu t'entêtes à répéter. Mais justement, ma fille, tu deviens « tout à fait une autre » chaque fois que tu empruntes la voix d'un mort dans tes soi-disant transes médiumniques.

— Faut-il vraiment que vous soyez si théâtral, Père ? lui demande-t-elle, reprenant brusquement son calme.

— L'Ecclésiaste dit : « Ne te presse pas d'ouvrir la bouche, et que ton cœur ne se hâte pas d'exprimer une parole... »

— Je connais le texte.

— Alors, explique-moi ce que tu fais ici, Leah.

Il esquisse un sourire amer.

— Tu ne m'as pas dit grand-chose, justement, depuis que je suis arrivé à New York. Et maintenant, tu viens me parler de phosphore et de sceptiques. Pourquoi ?

Leah fait les cent pas d'un côté, puis de l'autre.

— Vous vous souvenez de ce petit coffret que vous aviez fabriqué pour vos cartes à jouer ? Vous me l'aviez fait voir quand j'étais petite. Il y avait dedans une cachette secrète, et à l'intérieur, le roi, la reine et le joker, bien entendu. Ah, que vous faisiez des choses ingénieuses à l'époque.

— Ça, c'est bien vrai. Je vous avais construit toute une maison ingénieuse, mes femmes. Noé n'a pas travaillé plus fort pour bâtir son arche. Pour le bien mortel que ça m'a fait.

— C'est juste que... J'aurais juste besoin de quelque chose d'ingénieux... d'un coffret, d'une boîte astucieuse, pour prouver mon innocence. J'ai besoin de votre aide, papa.

Elle s'agenouille à ses pieds. Prend ses mains rugueuses dans les siennes brûlées, boursouflées. Elle fait la grimace. Est-ce la douleur ? se demande-t-il. Ou l'humiliation ? Est-ce important ? Sa Leah a besoin de lui. Le havre de paix qu'il avait imaginé n'était peut-être pas la maison sur laquelle il s'est échiné toutes ces années. Tout ce temps-là, c'était peut-être lui-même.

Il réfléchit, puis répond :

— As-tu toujours l'écrin à bible que je t'avais fabriqué ?

— L'écrin aux lys ? Mais oui. Mes esprits, bien sûr que je l'ai encore.

CHAPITRE 34

— Tenez, Alvah, regardez.

Ma patiente souleva le couvercle de l'écrin à bible, qui était fort épais, remarquai-je alors. Elle fit glisser ses petits doigts dessus, le long des lys, et appuya d'une façon particulière. À l'instant, quelque chose coulissa dessous, révélant une ouverture.

— Oh, que c'est ingénieux. Astucieux.

Je pris une gorgée de gin et elle, une de laudanum.

— Quelle heure est-il ? voulut-elle savoir. Fait-il nuit ?

Je consultai ma montre-bracelet, création délicate qu'une autre patiente, une dame française, m'avait léguée. Elle s'était arrêtée à quatorze heures — moment auquel j'arrivais habituellement à la mansarde —, ce dont j'informai Maggie Kane.

— Mais fait-il nuit ? Fait-il jour ? Je ne sais plus les distinguer l'un de l'autre.

— Phénomène assez répandu. C'est le corps qui se prépare pour l'Éternité. Là-haut, le jour et la nuit sont indifférenciables, d'après ce que j'ai entendu dire.

— Ah, comme dans l'Arctique.

— Je ne vois pas comment.

— *Midi et minuit sont semblables et, à l'exception d'une vague lueur dans le ciel, rien ne nous indique qu'il existe bien un soleil dans ce monde arctique qui est le nôtre. C'est dans le livre d'Elisha et...*

— Pas besoin d'étaler votre mémoire, ma caille.

— Bon, fort bien... Vous devriez peut-être la remonter, votre montre.

— Je n'y arrive pas. La couronne est trop petite, ou alors mes mains sont trop grandes.

— Attendez, laissez-moi essayer, souffla-t-elle.

Je la lui tendis en haussant les épaules. Malgré leur léger tremblement, ses petites mains avaient conservé suffisamment d'agilité pour faire tourner la tige du remontoir. Par la suite, ma montre sentit le néroli et l'essence de rose, bref la crème pour les mains que je lui avais apportée, ce qui me faisait plaisir, pour être honnête, comme lorsqu'un présent est enfin utilisé.



Écartant la rose de soie qui orne l'oreille de Leah, Daniel chuchote d'un souffle humide :

— Quel est votre bilan de joie, ma douce colombe ?

— Ne vous fatiguez pas la tête, monsieur Underhill. J'ai reçu le don de la joie. J'en déborde tout simplement, réplique Leah en examinant le salon bondé de la maison de ville des Greeley.

La scène est de bon augure : les Willets ne lui lancent pas de regards soupçonneux. Amy et Isaac Post ne considèrent pas d'un œil désapprobateur le banquet plantureux, les masses de fleurs, les océans de punch, peut-être parce que plusieurs membres de la famille de Daniel sont eux aussi quakers hicksites et soutiennent chacun une montagne de bonnes causes. Pour une fois, les Greeley, qui se sont déplacés de leur maison de Turtle Bay avec leur fille Ida et leur bébé Gabriella, ne se chamaillent pas. Le père et la mère de Leah se montrent sans doute plus affables l'un avec l'autre qu'elle ne les a jamais vus le faire. Ils se sont

récemment mis à se tenir par la main, la belle affaire, et en ce moment son père aide sa mère à disposer les verres à punch, comme s'il était lui-même domestique ou femme au foyer. Quant à Maggie et Katie, elles semblent être venues par affection et non seulement par devoir. Elles sont peut-être même sobres. En fait, on pourrait se croire au temps de la famille Fox et de ses amis intimes, tellement la scène est conviviale, cordiale, optimiste. Le seul être qui manque est Lizzie, sa fille, mais elle est devenue madame George Blauvet et séjourne en ce moment à l'étranger, bien qu'elle ait négligé de l'informer de l'emplacement exact de cet « étranger ». Voici que Daniel murmure à la joue de Leah :

— Tout le monde est là, personne ne manque à l'appel ?

— Oui, ils sont tous venus, tous ceux que nous avons invités.

— En existe-t-il d'autres catégories ?

Ce n'est pas du persiflage. Elle ne l'a encore jamais vu y céder. Elle ne l'informe donc pas du fait que, bien entendu, il y en a toujours qui se présentent sans invitation. Ceux qui se vexent d'avoir été exclus. Des gens comme monsieur Pettifew, dont elle a déchiré le billet tout de suite après l'avoir lu : *Et j'ai entendu dire que ce serait une soirée d'une certaine splendeur. J'admets avoir pensé qu'une invitation ne serait pas injustifiée, étant donné notre acointance de toutes ces années et l'entrelacement de nos Destinées.* Quel petit homme insupportable, se dit Leah, avec sa laideur distinctive, la torsion qu'il imprime à son dos afin de pouvoir lever les yeux vers les vôtres en prenant une expression peinée, à croire qu'il aime mieux contempler la poussière de ses bottes. Et de quoi veut-il donc parler : nos Destinées entrelacées ? Entrelace-t-elle sa destinée avec celle de son boucher ? De sa couturière ?

Amy Post passe dans le champ visuel de Leah. Même à l'occasion joyeuse d'un mariage, elle porte ses habits austères habituels. Habituelle aussi, son expression d'inquiétude contenue qui s'adresse en ce moment à Maggie et qui s'explique par le sourire fixe de la jeune femme, sa silhouette émaciée, le regard intense de ses yeux encore plus sombres qu'avant, comme si les pupilles, telles des taches d'encre, avaient envahi les iris. Et comment Amy interprète-t-elle l'opaque futaine noire de la robe de Maggie ? Ou ses doigts crispés autour de son crucifix tels autant de vers aveugles ? Pour sa part, Leah n'arrive toujours pas à croire que Maggie se soit convertie au catholicisme, tout cela à cause d'Elisha-mort.

C'est le père Quinn qui a célébré le baptême. Katie est le seul membre de la famille à y avoir assisté. Et où est donc passée Katherina ? se demande Leah. Elle est facile à repérer avec le jaune d'aniline saisissant de sa robe. Leah approuve entièrement ces nouvelles teintures : mauvéine, magenta, fuchsine, violet de méthyle. Ces couleurs fantastiques ressemblent beaucoup à celles que la musique lui faisait voir auparavant, ce qui ne se produit plus. Les anilines constituent peut-être une compensation. Les lumières artificielles de plus en plus brillantes aussi. En tout cas, aujourd'hui, la présence d'appliques au gaz dans les maisons n'a plus rien de remarquable, et la nuit, les rues sont tellement éclairées que l'on n'a plus besoin de la lune ni des étoiles pour se repérer. Quant aux chandelles et aux lampions, avec leur faible lueur, on ne les trouvera bientôt plus que dans les campagnes, là où le noir est chez lui.

— ... mais je crois vraiment en la justice, en la vérité, en tout cela, assure Katie à Amy d'une voix forte et nasillarde, ainsi qu'elle tend malheureusement à le devenir dès qu'elle se laisse désarçonner.

— Facile à dire, ma chère, mais sais-tu vraiment à quel point les couturières sont mal payées ? Combien d'entre elles finissent aveugles pour notre vanité ?

Elle désigne du geste les fronces et les broderies qui ornent la manche de Katie. Notre vanité ? Leah doute qu'Amy, qui est moche comme un pou, ait jamais été affligée de ce défaut. M'en serais-je mieux tirée si j'avais été quelconque ? se demande-t-elle. La laideur fait-elle partie des bienfaits déguisés ? Voilà qui mérite réflexion. Car si l'on n'a jamais possédé la beauté, comment regretter sa perte ? Pettifew devrait peut-être faire son entrée comme la mauvaise fée de ce conte ancien, celle que l'on n'avait pas invitée et qui a condamné le château et tous ses habitants à dormir profondément pendant un siècle. Cela ne lui déplairait pas, à Leah, d'être immobilisée dans l'automne de sa beauté, dans ce moment prometteur, cet instant de sécurité, de bonheur même. Oh, elle n'ignore pas que récemment, Maggie et Katie se sont mises à la surnommer « Sa Grosseur ». Qu'elles ont sans doute ricané de sa belle robe à parures, qui siérait mieux à une femme plus jeune. Mais les attraits de Leah sont toujours considérables. Daniel n'a-t-il pas insisté là-dessus ? N'a-t-il pas déclaré qu'il est tombé amoureux fou dès l'instant où il l'a aperçue à genoux, levant bien haut ses mains blessées, dans le jardin baigné de pluie des Simeon, sur la terre d'où s'élevaient des volutes de fumée, l'expression à la fois suppliante et hardie ? Qu'elle lui avait fait penser à une héroïne, sans doute celle d'une légende grecque.

Amy prend son congé de Maggie et Katie. Elle doit éprouver la même chose que Leah, souvent, en leur compagnie : comme si l'on marchait sur la pointe des pieds au bord d'un précipice.

— P'pa joue les éclaireurs, Mag, murmure Katie tandis que leur père s'approche, chargé d'un plateau, les épiant toutes les trois d'un œil d'aigle.

Les gobelets disparaissent des mains de Maggie et Katie. Une fois leur père reparti, ils réapparaissent comme si elles les avaient tirés de l'éther.

— Les filles, souffle Leah. Il faut respecter votre père.

— Oh, bonté divine, Leah, il nous traite comme si nous étions encore des enfants, répond Maggie. Et toi aussi. Enfin, nous ne sommes plus des fillettes.

Après avoir jeté un regard dédaigneux aux rosettes incarnat qui ornent l'ourlet de Leah, elle s'éloigne, Katie sur les talons, toutes deux pouffant à l'unisson. Elles gloussent toujours autant, se dit Leah. Moi, je n'ai jamais été comme ça.

— Venez, ma colombelle, lance Daniel. Nous devons nous préparer pour la cérémonie.

Il aide Leah à se lever et l'escorte ; ils croisent plusieurs membres de sa famille qui écoutent George Willets avec une attention satisfaisante :

— ... et c'était un écrin à bible, joliment orné de brins de muguet sculptés, mais autrement fort simple. Nous l'avons empli de terre avant de demander à Leah d'y plonger les mains. Après qu'elle les eût retirées, nous y avons trouvé des granules de phosphore brûlants. Tout à fait comme elle l'avait prédit. Les esprits n'agissent-ils pas de façon mystérieuse ?

Les esprits sont ainsi, tous les membres de la famille sont d'accord là-dessus. Daniel serre le coude de Leah. Il a assisté lui aussi à la cérémonie de « mise à l'épreuve » de Leah. De ses propres yeux, il a été témoin de son honnêteté. Ils continuent à se frayer un chemin parmi les invités. Au grand dam de Leah, Maggie admoneste Horace Greeley :

— Et pourquoi devrais-je remettre les lettres d'amour d'Elisha à son intrigant de frère ? Pourquoi, Horace ? Pourquoi ? Vous imaginez-vous que je vais les publier ? De toute façon, cela ne vous regarde pas. Pourquoi diable mettez-vous

votre nez dans les affaires des autres ? J'ai vu votre lettre à Thomas. Vous lui avez écrit qu'il pourrait vous instruire au sujet de Maggie Fox comme il l'entendrait.

— Vu ? s'écrie Horace. Vous avez fait plus que la voir. Vous avez gribouillé partout dessus. Mes documents personnels. Comme une enfant de trois ans. J'ai eu la bonne grâce de vous laisser vous installer dans ma maison et...

— Arrêtez ! lance Mary Greeley. Vous faites peur à la petite Gabrielle. Notre petit angelot.

Elle blottit son nez contre la joue du bébé, qui doit déjà commencer à marcher. La petite tire sur les cheveux de Mary en gazouillant. Le visage maigre d'Ida Greeley observe la scène avec une jalousie enfantine. Leah évalue son âge à quoi ? Dix ans ? Katherina, se souvient-elle avec stupéfaction, n'était pas tellement plus grande quand les esprits ont commencé à se manifester.

On entend retentir une chanson, puis des annonces. Les futurs mariés prennent place devant la fenêtre ornée de fleurs, devant le prêtre en robe noire. Après la cérémonie, que tout le monde s'entend pour trouver brève et charmante, les convives s'assoient dans la salle à manger afin de prendre part au festin. Des serviteurs apportent des assiettes individuelles où sont disposés confit de canard et têtes-de-violon, exactement la même portion pour chaque invité. Finis les plats posés sur le buffet comme le font les paysans. On fait sauter le bouchon des bouteilles de champagne. Le volume de la conversation monte au point où elle couvre presque le coup frappé à la porte. Leah se raidit dans son corset. Tend l'oreille pour entendre ce que marmonne Susie-la-bonne. Elle est sur le point de s'excuser lorsque Susie lui apporte un colis emballé de bleu. Leah saisit la carte tendue et lit :

Félicitations les plus vives en ce jour de joie. J'espère ardemment poursuivre notre amitié et notre association. À l'occasion de votre mariage, je vous offre un exemplaire du Livre bleu. Venez apporter votre ajout à l'original au moment qui vous conviendra. Mes salutations distinguées,

M. L. Pettifew

— Laisse le colis là où je pourrai le voir, Susie, chuchote Leah en désignant le buffet.

Daniel se prépare à prendre la parole lorsque la nouvelle madame Underhill lui glisse une main sous le bras. Il se rassoit en hochant gentiment la tête. Leah se lève et remercie les convives de leur présence.

— Plusieurs d'entre vous m'ont dit que je devais continuer à guider et à éclairer le spiritualisme, que mes sœurs et moi, nous avons reçu un don de Dieu et qu'il en allait de notre devoir. Cependant, j'ai maintenant une obligation envers mon mari bien-aimé, obligation qui passe avant toutes les autres.

Elle lance un coup d'œil à ses sœurs qui semblent occupées à compter les dents des fourchettes, à son père qui la regarde. Et pour finir, au colis emballé de bleu posé sur le buffet. Elle s'éclaircit la gorge.

— Chers amis, je ne donnerai plus de *séances** publiques. Ma carrière de médium est terminée.

Exclamations de stupéfaction, même de la part de Daniel. Leah n'est pas vraiment surprise, même si l'idée vient juste de lui passer par la tête. Elle ne s'étonne plus elle-même comme avant, alors que Dieu sait que cela arrivait souvent. Dieu et les esprits.

CHAPITRE 35

Je trébuchai dans le vestibule extérieur de la mansarde et m'étalai sur le plancher dégoûtant. Je devrais m'occuper de l'époussetage et du nettoyage, me dis-je tandis que déclinait la maudite ampoule Edison du vestibule. Le propriétaire, m'aperçus-je, devait avoir remplacé rapidement celle que j'avais brisée le jour de ma première rechute. Ma parole, que d'empressement. Que d'attention, que de dévouement. Mais en vérité, s'imagine-t-il que nous sommes devenues incapables de trouver notre chemin sans ce genre de lumière contre nature ? Nous croit-il sujettes aux frayeurs enfantines ? Poltronnes dans l'âme ? Après m'être relevée avec l'appui du mur, je tapotai la pochette latérale de ma sacoche où était rangée en lieu sûr la lettre d'August que je ressortis, bien que la connaissant par cœur.

Mère chérie,

J'espère que cette missive te trouvera en bonne santé. J'ai un havresac, un calot et une élégante veste bleue avec des boutons de cuivre. Nous nous exerçons chaque jour à la manœuvre ; je sais maintenant enfoncer une baïonnette et charger en un tournemain un canon à âme rayée. Quand je t'ai parlé de ma décision de m'engager, tu m'as rappelé que je n'avais jamais pu égorger un cochon ni trancher le cou d'une poule, mais à mon avis, si je regimbais, c'est que j'avais affaire à des créatures innocentes. Aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de me demander si les rebelles possèdent eux aussi cette part d'innocence, s'il n'existe pas une meilleure méthode que le canon et le fusil pour les convaincre que l'esclavage est un fléau.

J'admets que cela m'éberlue que tant d'entre nous ne se soient engagés que pour l'aventure, pour les quatre repas substantiels et non par haine de l'injustice ou de la cruauté. Et, je l'avoue, cela m'effraie de tuer un homme. Crois-tu que ce soit vrai que la compassion nécessite le plus grand courage ? Si c'est vrai, j'aurai besoin de tout le courage que j'aie jamais eu. Il faut que j'y aille. Nous allons nous mettre en marche et engager le combat avec les rebelles à Bull Run demain.

Ton fils qui t'aime,

August

Je repris contenance et entrai dans la chambre pour accomplir mon devoir.

— On dirait que vous avez perdu quelque chose, remarqua Maggie Kane, à quoi je ne sus que répondre.



En cet hiver 62, Maggie grimpe l'escalier qui mène à l'appartement qu'elle loue rue Barclay en donnant des coups de pied dans les contremarches, ce qui fait dégringoler la neige sur ses galoches et sur son châle. Elle se frotte les mains pour les réchauffer. Quoi ! Vilains petits minous, avez-vous perdu vos mitaines ? Eh bien, vous n'aurez pas de... était-ce de la crème ou bien du lait ? Sûrement pas du vin, en tout cas. Maggie a quitté la maison des Greeley pour s'installer dans cet appartement juste après le mariage de Leah. Elle n'avait pas le choix à cause de son désaccord avec Horace au sujet du procès qui l'opposait aux Kane. Et du mauvais sang que se faisait Mère dès qu'elle s'offrait un rafraîchissement. En plus, l'appartement n'est pas trop loin de l'église Sainte-Anne, où Maggie va souvent se confesser au père Quinn ; et pas trop près de la somptueuse demeure de la Trente-septième Rue où se sont établis Leah et Daniel après leur mariage, et où madame Leah Fox Fish Brown Underhill tient maintenant salon.

Parvenue au dernier étage, Maggie fait halte. La porte est entrouverte. Dans sa précipitation affolée, elle doit avoir négligé de fermer à clef quand elle est

partie. Elle se glisse à l'intérieur, tâte le mur pour trouver le robinet, puis donne un petit coup à l'allumoir de l'applique à gaz. Celle-ci crache une flamme bleue qui finit par se stabiliser. La science qui permet un tel éclairage instantané ne manque jamais de l'ébahir.

— La magie, chuchote-t-elle, mais ce n'est rien à côté.

Elle jette son châle sur un fauteuil rembourré de crin. L'appartement est encombré de meubles disparates tapissés de bric et de broc, de tapis usés jonchés de cartes de visite, d'épingles à cheveux et de journaux. La seule nouvelle importante étant, bien entendu, la guerre de Sécession. Elle se précipite dans la chambre tant elle a hâte de voir son autel à Elisha. Il occupe la totalité du mur nord et c'est la seule zone propre de l'appartement. Six ans après sa mort, ses cadeaux blancs — les manchettes en dentelle au fuseau de Honiton, le mouchoir blanc qu'il lui a offert à Washington, l'étole de renard blanc — jaunissent, mais Elisha est toujours égal à lui-même dans son cadre vitré. Elle s'immobilise dans l'embrasure. Un cambrioleur masqué est en train de tripoter le bracelet Tiffany.

— Laissez ça ! hurle Maggie.

La silhouette fait volte-face, laisse tomber son capuchon.

— Doux Jésus, Kat !

— Pardon, pardon, la porte était ouverte et j'ai...

— Je t'ai prise pour un voleur à la recherche des lettres d'Elisha et envoyé par ce satané Tom Kane. Mais je les ai bien cachées. Il ne les trouvera jamais. Que fais-tu ici, alors ?

Katie prend Maggie par le bras. La ramène vers le salon.

— Je donnais une séance chez monsieur Livermore et j'ai vu arriver la tempête. J'étais vraiment inquiète. La dernière fois, tu as failli mourir de froid.

— J'étais... chez une voisine. Une femme qui a perdu son bébé.

— Il y en a toujours une, soupire Katie. Au moins, ceux-là sont faciles à évoquer. Les bébés n'ont pas grand-chose à dire, étant donné qu'ils ne parlaient pas beaucoup de leur vivant.

— Mais oui.

— Eh bien, tant mieux si tu n'es pas sortie dans la tempête, Mag. Je ne sais pas pourquoi tu t'imagines pouvoir apercevoir Lish par temps orageux. Je n'ai jamais vu un esprit se promener quand il fait mauvais. Ils préfèrent la chaleur des salons.

— Et le salon de ton monsieur Livermore, il est bien confortable au moins ? demande Maggie pour changer de sujet. Ou devrais-je l'appeler ton Charles ?

— Plus joli, plus réconfortant et plus riche que jamais, réplique Katie.

Sa réputation est telle qu'elle n'a plus besoin d'offrir de séances au grand public et vit très à l'aise grâce à une poignée de clients triés sur le volet. Charles Livermore en fait partie. Sa femme, la charmante Estelle, est morte en 1860. Deux ans plus tard, Maggie est prête à parier que Katie a bien dû l'évoquer une centaine de fois. Katie verse du bordeaux pour elles deux.

— L'ennui avec Charles, c'est qu'il en veut toujours et encore plus.

— Il leur en faut toujours plus, remarque Maggie.

Cela, elle l'a constaté il y a fort, fort longtemps.

— Voilà bien le problème. Encore et toujours plus pour monsieur Livermore. Il ne se contente plus des simples coups frappés, ni même de l'écriture sur les miroirs, des tranches parlées ou des lumières qui scintillent. Enfer, j'ai même fait apparaître une vision du visage d'Estelle dans un globe de lumière. Mais non, ce qu'il veut, c'est que sa forme au complet se matérialise. Je l'ai bien prévenu que cela a peu de chances de réussir. Ce n'est pas pour rien qu'on les appelle les Invisibles, voilà ce que j'ai dit.

— C'est ce que Leah dit toujours.

— Tout à fait. Portons-lui un toast.

Katie lève son verre.

— Buvons à Sa Grosseur. Alors, tu vas la lui donner ? La forme entière ?

Katie se mord la paume, étrange habitude qu'elle a prise depuis peu.

— J'aimerais bien. Je crois que c'est possible. Il suffirait que j'écrive à Pettifew. Il m'enverra ses conseils et tous les outils magiques.

— L'as-tu déjà rencontré ? Pettifew ? Tu sais, en chair et en os ?

— Pourquoi ? Non. Je te l'aurais dit. Mais il m'envoie le *Livre bleu* de temps en temps. Très pratique, ça... Était-elle au courant ? Je me le demande.

— Qui ça ?

— Estelle.

— À propos du *Livre bleu* ?

— Non, idiot. De la chance qu'elle avait d'être tant aimée, dans la mort et dans l'éternité. Non que... Ah, donne-m'en un autre.

Maggie remplit le verre de sa sœur. Elles parlent d'amour, ou plutôt de l'expérience qu'en vivent les autres. De Leah et Daniel qui font chambre à part, de leurs manières fraternelles. D'Amy et Isaac qui ont en commun leur amour des nobles causes, l'austérité de leur affection. De leurs parents dont l'intimité est vite devenue gênante. Pauvre Kat, pense maintenant Maggie. Sa petite sœur cherche souvent à parler d'amour ces temps-ci, mais bien qu'elle soit encore mince, ravissante et avantagée, bien entendu, par ses yeux singuliers — avec leurs paupières tombantes et leur gris violet —, ses clients ne voient en elle qu'un dispositif et rien de plus. Katie lui parle alors de ses autres clients privilégiés : le docteur George Taylor et sa femme Sarah. Katie évoque presque chaque semaine Leila et Frankie, leurs deux enfants décédés. En échange, elle a non seulement l'usage de leur superbe maison, mais aussi de l'Hôpital de soins suédois par le mouvement fondé par le D^r Taylor, qui a fait des tracas féminins sa spécialité. Il a doté son établissement de bassins d'hydrothérapie, en plus d'un masseur de dos et d'un ancien lutteur qui sait réaligner les os. Mais ce que Katie préfère, c'est la table pelvienne.

— Il appelle cela la « cure vibratoire ». Tu devrais essayer ça, Mag. On s'allonge à plat ventre, ensuite il y a une sphère qui marche à la vapeur et puis... Enfin, après, on se sent comme une poupée de chiffon. C'est peut-être encore meilleur qu'un lait de poule au rhum. Enfin, pour le temps que ça dure.

— Ils ne veulent pas faire ma connaissance, tu le sais très bien. Ni les Taylor. Ni ton Charles Livermore. Ils trouvent que j'ai une très mauvaise influence sur toi. Et moi non plus, je n'ai aucune envie de les rencontrer. Qu'est-ce qui m'y obligerait ? Doux Jésus, ils te traitent comme une petite bête domestique.

Katie hausse les épaules, jette un coup d'œil par la fenêtre.

— La tempête se calme.

Maggie regarde par-dessus l'épaule de sa sœur. La rue Barclay est gainée de blanc. Les clôtures en fer forgé se sont changées en dentelle. Le réverbère solitaire a mis sa casquette de travers. Les piétons qui piétinent dans la neige sont surtout des femmes, à l'exception d'un vieillard ou deux, d'une poignée de garçons. Les hommes jeunes s'empilent dans les champs sans que personne recueille leurs derniers mots, dans des tombes souvent anonymes. Maggie pourrait donner des séances à chaque heure de chaque jour. Mais une promesse est une promesse, se répète-t-elle. Et elle a juré à Elisha de renoncer à sa carrière de bruiteuse. Voilà pourquoi elle se contente pour subsister de la pitoyable rente que Thomas Kane, le frère d'Elisha, a fini par lui octroyer, en plus de l'argent que Katie laisse subrepticement traîner quand elle vient la voir. Et bien que Leah essaie elle aussi de lui en offrir de temps en temps, Maggie refuse toujours, car elle voit derrière chaque proposition de Leah des fils de marionnette.

Elle ouvre une deuxième bouteille que Katie et elles s'échangent dans un silence complice. Elles passent les dernières heures de la nuit à chanter, à danser, à faire valser les lampes et les tables, à parler dans la langue étrange et incompréhensible qu'elles ont inventée il y a des lustres pour faire damner leur mère. Maggie s'écroule sur une chaise. Admet avoir menti. Quand Katie est arrivée, elle n'était pas allée reconforter une quelconque voisine au sujet de son enfant disparu. Non. Elle était bel et bien partie errer dans les rues de New York en appelant Elisha. Exactement ce que craignait Katie.

— Où pourrais-je le trouver d'autre, Kat, que dans ce temps arctique, ce genre de tempête périlleusement glaciale ?

— Alors, l'as-tu trouvé ? chantonne Katie. Ou quelque chose d'apparenté ?

— Non. Non. Rien.

Maggie a pourtant vu « quelque chose d'apparenté », un petit homme sans âge à la démarche claudicante, portant haut-de-forme et chic manteau Chesterfield. Ce qui ne l'a pas empêchée de le reconnaître. Elle saurait le distinguer entre tous : le colporteur, sans aucun doute revenu pour exécuter son mauvais sort. Elle n'a eu que le temps d'apercevoir une barbe bien entretenue sur une bouche tordue avant que la nuit enneigée ne le lui dissimule.

Katie déniche encore une bouteille, et les voilà toutes les deux pliées de rire comme si elles étaient redevenues des enfants à qui rien ne fait peur, pour peu qu'elles soient ensemble.

CHAPITRE 36

— J’y vais, annonçai-je en fourrant dans ma sacoche mon tricot, les vestiges de mon repas de midi, les bouteilles qui s’entrechoquèrent et tout le bataclan.

— Où cela, Alvah ? s’enquit Maggie Kane tout inquiète.

— J’ai également des devoirs envers mes autres patients, si cela vous regarde. N’y a-t-il pas d’autres mourants dans toute la création ? Êtes-vous la seule personne à rendre l’âme ?

— Certains jours, c’est l’impression que j’ai.

J’avais encore soif, je l’admets, avec toutes ces histoires de guerre, d’apparitions. En posant le pied hors de la mansarde, je revis la défaite de Bull Run, l’instant où j’avais reçu la nouvelle, le moment où j’avais étendu monsieur Mellon par terre avec ma poêle à frire pour lui apprendre à m’avoir dissimulé la lettre d’August.

En tant qu’obstacle, monsieur Mellon ne comptait guère. Mais avec l’intendant militaire, c’était une autre paire de manches. Il m’avait prise pour une pillarde. (Ma tenue était rendue aussi débraillée que la leur.) On avait creusé des fosses communes, mais quand le nombre total des morts frise le millier, eh bien, ce n’est pas un spectacle qu’on oublie de sitôt. Dieu voit tomber la moindre fauvette, comme je l’ai déjà dit, mais apparemment, pas mille jeunots sur un pré vert. Il faisait chaud, en plus, en Virginie, en cette fin de juillet.

— Allez-vous-en d'ici, m'ordonna l'intendant militaire.

Je lui débitai mon histoire, mais il haussa les épaules et me suggéra d'aller chercher mon August à Washington, où l'on avait transporté les blessés.

— Et un bon millier d'entre eux ont été faits prisonniers, m'dame. Vous pourriez chercher jusqu'à la Saint-Glinglin, pas que je veuille vous décourager.

J'eus beau me tordre les mains, me répandre en supplications, rien ne put le convaincre de me laisser inspecter le champ de bataille. Alors j'y suis retournée à l'aube et je me suis fauillée pour échapper aux sentinelles. La lumière qui ourlait le monde traçait la silhouette des morts non ensevelis tendant vers le ciel leurs bras raidis. J'ai aussi fouillé tous les hôpitaux liés à Washington, de près ou de loin. Placardé des avis aux devantures des magasins, dans les journaux (qui publiaient des milliers d'annonces analogues). Mon seul espoir était qu'August ait été fait prisonnier, qu'il ait survécu à la guerre dans l'une des terribles geôles des confédérés. Je n'avais pu qu'attendre la fin de la guerre, espérer son retour qui, bien entendu, ne s'était jamais produit.

— Ne partez pas, Alvah. S'il vous plaît, souffla Maggie, car j'étais restée pétrifiée dans le vestibule.

Elle secoua sa bouteille de laudanum :

— Si vous partagiez ceci avec moi ?



Maggie cherche sous le divan. Sourit, soulagée. Il traîne une demi-bouteille là-dessous. L'été torride de 63 a fait fondre l'hiver glacial de 62 ; l'atmosphère du nouvel appartement de Maggie est si étouffante, le salon si minuscule qu'elle se sent mise en bouteille elle aussi. Pas de chambre fermée. Pas de cuisine véritable. À peine assez de place pour l'autel d'Elisha. Mais c'est toujours une bonne adresse. Il est vrai qu'elle se trouve encore plus loin de Sainte-Anne qu'auparavant, mais de toute façon, depuis que la pendule de la cheminée s'est arrêtée à deux heures après être tombée sur le carreau, il lui est devenu impossible d'arriver à l'heure à la messe ou pour la confession. Et que confesser de plus ?

Combien d'Ave Maria peut-on réciter en un jour ? Elle agite son éventail. Cherche son réticule sous les oreillers, parmi les emballages d'huîtres. Compte sa monnaie. Bilan : assez pour une petite réserve de brandy, ou une grosse de vin. Elle fera peut-être le ménage demain, même si Katie est la seule à lui rendre visite ces temps-ci, même si Katie s'en fiche.

Maggie se tient dans la rue, médusée. Deux piétons la dépassent à toute vitesse, comme le veut la coutume à New York, mais il y a moins de chevaux, encore moins de voitures et pas un seul vendeur ambulant. C'est alors qu'elle remarque la rumeur lointaine, assourdie. Une usine récemment entrée en fonction, se dit-elle. Appuyant son mouchoir sur son visage, elle passe par-dessus un égout à ciel ouvert, contourne un tas d'ordures qui lui arrive à la taille. Doux Jésus, nous avons tant besoin d'une bonne pluie, pense-t-elle. Qui mettrait fin aux puanteurs estivales, qui ferait retomber la poussière, qui noierait les mouches, qui ferait reluire le ciel distant. Elle dépasse un homme qui se répand en jurons devant son cageot d'œufs de cane brisés, deux chiens galeux hurlant leur rut et un petit mendiant esseulé à qui elle donne cinq sous. Atteint la Quarante-troisième Rue. Ce n'est qu'alors que Maggie s'aperçoit que quelque chose ne va pas. Cette rumeur sourde ? Ce n'est pas une usine, qu'elle soit nouvelle ou non. C'est devenu un rugissement précédé de bruits de verre brisé, de coups de feu qui craquent. Maggie hurle, soulève ses jupes et détale le long de la rue, l'émeute sur les talons, sauf qu'elle n'arrivera jamais à la distancer, jamais. Son cri est enterré viv. La foule va la couvrir de goudron et de plumes. La brûler sur le bûcher. Mais j'ai renoncé aux coups, se dit-elle, médusée, terrorisée. Hurle :

— Mais j'ai arrêté !

La foule l'engouffre... puis l'emporte. Ce n'est pas pour elle qu'elle est venue. Pas pour elle. Pressée de toutes parts, elle suit en trébuchant. Masse confuse de membres. Ça pue la sueur et l'alcool. Cache-toi au grand jour, pense-t-elle désespérément, sans faire aucune tentative de se détacher. Au bout d'un moment, elle ne pense plus du tout. Balayée par une joie vaste et sauvage. Elle est la destruction, la puissance qui considère maintenant l'édifice de la *Tribune*, en bordure de Printing House Square. Son groupe en a rejoint un autre et ce sont au moins mille voix qui chantent à l'unisson :

— Ah oui, pendons Horace Greeley aux branches d'un pommier aigre. Pendons-le haut et court ! Curons sa peau dans le vinaigre !

Un obusier prend position à une fenêtre du dernier étage. D'une autre jaillit un liquide huileux. De l'encre, constate Maggie en voyant chanceler une femme en larmes, les cheveux dégoulinants de noir. Les mousquets crachent des panaches. Les tirs redoublent. Elle aperçoit alors la milice qui monte la garde devant le bâtiment. Les soldats sont tous des doyens grisonnants, à l'exception d'une poignée de jeunots. Certains sont armés de fusils. Avec l'énergie du désespoir, les vieux militaires bloquent les portes à l'aide de pupitres et de journaux. Peine perdue. La foule renverse les barricades. S'engouffre dans le hall d'entrée. Maggie gémit, se lamente, s'enfuit de Printing House Square sans savoir où elle va. Horace ! Pauvre Horace ! Dieu tout-puissant ! C'est à lui que la foule en veut, comprend-elle, parce qu'il a soutenu Lincoln et par conséquent la conscription. Lui en veut, aussi, à cause de Bull Run. Mais cette débâcle n'était pas de sa faute. Il n'a fait qu'encourager, dans les pages de son quotidien, le projet de l'Union d'y engager la bataille avec les rebelles. Mauvaise décision, oui, mais ce n'était pas la sienne. Il n'est pas général. Ni politicien.

La fumée lui brûle les yeux. La fumée ? Elle se trouve au coin de la Quarante-quatrième Rue, près de l'orphelinat pour les enfants de couleur. Les flammes lèchent une fenêtre. Matelas, horloges, meubles, rouleaux de tissu : tout est bon à jeter à la foule massée en contrebas.

— Arrêtez ! Arrêtez ! lance Maggie. On ne peut pas blâmer des enfants, pas pour ça.

Elle tire un homme par le bras. Il la repousse brusquement. Non loin, les surveillantes de l'orphelinat — toutes des femmes blanches — s'efforcent d'écarter plus de deux cents bambins des railleries et des quolibets que leur jette une partie de la foule, qui vient de se scinder. Maggie s'apprête à leur offrir son aide lorsqu'un homme émerge des marges du groupe. Et c'est exactement ce qu'il fait. Crie :

— S'il y a parmi vous un homme avec un cœur dans la poitrine, qu'il vienne prêter main-forte à ces pauvres petits.

Beau garçon, avec l'accent irlandais et une casquette en biais sur ses cheveux clairs. La foule s'immobilise comme si elle venait de saisir la véracité de ses paroles. Cesse d'injurier les enfants. Se détourne. L'Irlandais sourit de triomphe et de soulagement. Maggie l'imite avant de voir, horrifiée, la foule se retourner

contre l'unique individu qui ait osé lui parler avec la voix de la raison. Maggie entrevoit un éclair de peau pâle alors qu'on lui arrache sa chemise. Le voit lever les bras, puis la foule l'engloutit.

Le soleil couchant badigeonne le ciel de rouge et Maggie a perdu son chemin. Au moins, le calme règne dans ce secteur de Manhattan. Devant une pharmacie pillée, elle prend garde à ne pas marcher sur des limaces visqueuses, échappées d'un bocal en morceaux, qui rampent vers une mort certaine parmi les bouteilles éparses de sirop pour les dents à la cocaïne et d'élixir au brandy. Maggie s'appuie contre un réverbère pour mieux boire quand un fiacre s'arrête à sa hauteur. Les chevaux piaffent et s'ébrouent.

— Sale vieux démon puant ! braille-t-elle.

Un homme portant haut-de-forme et manteau noir descend d'un bond.

— Maggie ? Mais que diable ? Venez avec moi, ma chère enfant. Allons, vite. Ils pourraient revenir.

L'homme entraîne vers son fiacre Maggie qui se débat et lui donne des coups de pied. Le cocher leur crie de se dépêcher. La foule revient sur ses pas, à ce qu'il paraît. C'est loin d'être terminé.

— Ôtez vos mains véreuses de sur moi, maudit...

— Maggie Fox. C'est Horace. Horace Greeley !

Elle répète son nom. Scrute ses lunettes rondes, le pâle duvet de ses favoris. Mais où est passé le surtout de toile blanche ? Le chapeau mou ? Devinant ses pensées, il esquisse un sourire contrit.

— Les membres de la rédaction m'ont averti que je serais lynché si je sortais dans ma tenue de tous les jours. Ils m'ont dit que j'étais aussi facile à reconnaître que Lincoln ces jours-ci, et tout aussi apprécié.

— Mais j'ai vu votre édifice ! La foule. Hélas et misère, quel spectacle épouvantable...

— La foule, nous l'avons mise en échec. Ne vous inquiétez pas. Ce ne sont pas les vociférations des sympathisants des confédérés qui vont empêcher la *Tribune* de paraître. Nous avons juré de ne jamais manquer un seul jour.

— C'est pour vous que je m'inquiétais, Horace, pas pour votre maudit journal.

— Cela fait plaisir à entendre.

Il la fait monter dans le fiacre.

— Ne regardez pas par la vitre, lui ordonne-t-il tandis qu'ils se remettent en route.

Ordre que Maggie ignore. En coupant par Broadway, ils passent devant le Musée américain de Barnum, barricadé et fortifié comme l'édifice de la *Tribune* : Barnum, tout comme Horace, soutient Lincoln et a pris position contre l'esclavage. Trois hommes en manches de chemise s'élancent vers le fiacre. Le cocher fait claquer son fouet. Les chevaux font volte-face, distançant les hommes. Un cochon hurlant se prend les pieds dans ses propres entrailles. Une silhouette ensanglantée s'effondre contre une devanture mise à sac. Un bâtiment crache des volutes de fumée. Horace griffonne dans son carnet.

— Je note mes impressions, lui explique-t-il tandis que le fiacre tourne abruptement au coin de la rue à grand fracas.

— Mais c'est la Dix-neuvième Rue ! Mon appartement n'est pas par là.

— Je vous emmène dans ma maison. À cette heure, vous devriez être avec vos parents. Pas toute seule.

— Je ne veux pas les voir. Je veux rentrer chez moi.

— Vous n'êtes pas en état, jeune fille. Vos nerfs.

— Mais vous ne voyez pas, bredouille-t-elle. Ils l'ont pris. Ce pauvre homme. Ils se sont rués sur lui. Ah, tout ceci est d'un tragique d'enfer. Je me repens de ce que nous avons fait. Ça devrait suffire, non ? Le repentir ? Mais nous sommes maudites. C'est ça ! Voilà pourquoi ce que je peux dire ou faire n'a pas la moindre importance.

— Mais de qui parlez-vous ? De quoi... Chut, peu importe.

— Il faut que je le dise d'une manière ou d'une autre, que je trouve une façon. Alors Elisha me reviendra. Oui, maudit. Il prononcera mon nom. Maggie ! Margaret ! Margareta !

Elle fait mine de sauter par la portière. Horace la retient. Elle retombe contre lui et se met à chanter :

— Malbrough s'en va-t-en guerre, mironton, mironton, mirontaine. Malbrough s'en va-t-en guerre, ne sait quand reviendra. Ne sait quand reviendra... Oh, non, non, pas vous, Horace !

Elle sort de sa poche les bouteilles fauchées à la devanture de la pharmacie en gloussant. Horace la regarde, puis les bouteilles. La compréhension se fait jour sur son visage.

— Dieu du ciel, ma pauvre enfant, mais comment une chose pareille a-t-elle pu vous arriver ?

Elle ne peut répondre. Elle est partie trop loin.

Dans la maison de ville des Greeley, ses parents la prennent en main avec une patience usée jusqu'à la corde. Lorsqu'elle commence à revenir à elle-même, Maggie les entend avouer à Horace qu'ils sont conscients depuis des années de sa dipsomanie. À l'écoute des protestations suffoquées d'Horace, elle se demande une fois de plus comment font les gens pour gober les choses les plus magiques, mais tomber dans des abîmes de stupéfaction devant l'ordinaire, le prévisible.

La nuit se fait matin en un claquement de mains.

— Allons, bichette, c'est le D^r Bayard qui l'a prescrit, insiste la voix de Mère. Il est venu t'apporter ton nouveau remède en personne, sais-tu ?

Maggie entrebâille un bout d'œil. Voit surgir une cuiller. Respire du goudron, de l'alun, cette maudite menthe poivrée. Vision des champs de menthe de Hydesville avec leurs fleurs d'une grosseur absurde, d'un rose obscène. Elle repousse la cuiller ; le remède dégouline sur sa chemise. Sa chemise ? M'man doit m'avoir déshabillée, se dit-elle, comme si j'étais un petit bébé, mais pas un petit ange, ça, c'est sûr. Sa mère la tapote de son mouchoir. Le remède forme une tache sombre.

— Oh, voilà, qu’as-tu fait ? Peu importe. Ça partira avec, avec du fiel de bœuf ou bien du sel, n’est-ce pas ?

— Ça se peut... Écoute, je te demande pardon. Mais ce remède-là, je n’en veux pas pour le moment. Il m’embrouille la tête et j’ai besoin de la garder claire et, et propre. Parle-moi de ces gens, dans les rues. De la foule. Qu’as-tu entendu dire ? Font-ils encore des émeutes ?

— Ne t’occupe pas de ça. On ne veut pas que tu t’énerves, que tu t’effraies de nouveau.

— Oh, bonté divine, m’man. Jusqu’où puis-je m’énerver et m’effrayer ?

Sa mère finit par céder à ses insistances renouvelées. Par apprendre à Maggie que deux régiments de l’armée sont arrivés de Gettysburg pour concourir à réprimer la violence. Aujourd’hui vendredi, la ville, toute saccagée, toute pillée qu’elle est, s’est enfin calmée. Et les orphelins sont en sécurité, oui, mais ce n’est pas le cas de beaucoup d’autres. Pendant les quatre jours qui suivront, Maggie entendra parler de mutilations, d’étouffements, de noyades. De raclées infligées à des vendeurs ambulants, des cochers de fiacre, des marins, des femmes amalgamistes mariées à des Noirs, des abolitionnistes de tout poil. De lynchages sans nombre.

— C’est terrible, n’est-ce pas ? opine Mère. Les gens ne savent tout bonnement pas quand s’arrêter.

Trois jours plus tard, Mère replie les volets, laissant entrer un soleil splendide.

— Aujourd’hui, il faut que tu te lèves, sais-tu ?

Maggie ne répond pas. Elle ne voit pas à quoi bon quitter son lit. Mère lui parle du D^r Bayard, qui paraît croire qu’elle et Katie sont toutes deux affligées par l’intempérance de leur père.

— Et il nous a recommandé un endroit qui est comme un grand hôtel, mais avec toutes sortes de cures et de régimes. Un sanatorium ? Oui, c’est ainsi que ça s’appelle.

— Et d'où, veux-tu bien me dire, viendrait le financement de notre séjour dans ce sanatorium ?

— Seigneur, qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Tiens, reprends un peu de thé. Des toasts ? Tu as bien besoin de graisse de rôti sur du pain grillé, sais-tu ?

Leah. Sa main omniprésente se mêle de tout. Eh bien, Maggie n'ira pas. Suivre des cures ? Des régimes ? Loin de l'autel d'Elisha ? Donner à Leah le plaisir de tirer les ficelles ? Non, Maggie aimerait encore mieux se retrouver face à la foule. Bon. Peut-être pas la foule. Mais sûrement face à l'ignominie de tomber ivre sur Horace ou n'importe lequel de ces gens qui l'ont déjà tenue en si haute estime.

— Je ne vais pas y aller, m'man. Pardonne-moi. Inutile d'insister.

Sa mère la contemple, bouche bée, puis se tord les mains.

— Tout est de ma faute. Je le savais. Oui, je savais combien ton père aimait prendre un verre. Mais j'ignorais qu'une femme pouvait être comme ça. C'est ma faute. Je suis une mauvaise mère, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ta faute. Du tout. Et tu m'as toujours aidée. Mes vices sont ma faute à moi. Et aussi toutes ces balivernes d'esprits. Katie n'est responsable de rien. C'est moi la plus grande, j'aurais dû voir que l'on nous détournait du droit chemin, que nous nuisions à autrui au même titre que ces émeutiers. Chacun d'entre eux s'est égaré, vois-tu, quand ils sont devenus une foule.

Sa mère lui essuie le nez avec sa manche.

— Comment ça, ta faute ? Que veux-tu dire par ces balivernes d'esprits ? Ces émeutiers ? Bonté divine, je...

— Écoute-moi bien, m'man, pour une fois. C'était une blague. Et puis elle nous a échappé et nous avons perdu le contrôle. Plus moyen d'arrêter. Et je ne voulais pas que ça s'arrête non plus. C'était ça l'ennui, tu vois.

— Mais de quoi parles-tu ? Une blague ? Je ne comprends pas, sais-tu ?

Mère paraît vieille, lasse, mais débordante d'un amour entêté. Toute cette histoire supporterait-elle d'être racontée ? Maggie se le demande. Puis prononce d'une voix ferme :

— Fais venir p’pa. Lui aussi, il faut qu’il entende ça. Le fantôme du colporteur n’a aucune importance. En fait, il n’existe même pas.



La bouteille de laudanum reposait sur la table de nuit de ma patiente. J’admets que je m’en étais servie et j’éprouvais maintenant un curieux fourmillement, une chaleur, la sensation que le temps se recréait à neuf.

— Vous avez assisté à l’émeute de Printing House Square ? lui demandai-je.

— Mais oui.

— Et c’est Greeley qui vous a secourue ?

— Oui. C’était un homme bon qui se jugeait trop sévèrement. La débâcle de Bull Run. Sa campagne présidentielle désastreuse. Elles ont causé sa perte, j’en suis convaincue.

— La véritable bonté se voit par les actions.

— Vous étiez là pendant les émeutes, Alvah ?

— Ici. Là-bas. Je suis partout. Il me pousse des ailes noires. Je prends qui je veux sans aucune considération. Je m’appelle Ruine. Je m’appelle Dévastation.

Je pouffai un peu.

— Non, non. À l’instar du fantôme de votre colporteur, je n’ai pas la moindre importance.

— Vous êtes l’importance faite femme, ma chère Alvah.

Je me rappelai alors comment, après avoir échoué à retrouver August, j’étais venue à New York, capitale des multitudes anonymes et du travail abrutissant. Lorsque je n’étais plus parvenue à m’embaucher comme fille de cuisine, je m’étais donnée en échange du moindre salaire, de la moindre bouteille offerte par n’importe quel homme. Cela avait duré assez longtemps. Ma seule joie, je la trouvais à cracher devant l’édifice de la *Tribune* où ce satané Horace Greeley maniait

sa plume empoisonnée. Comme je l'ai déjà dit, c'est lui que je tenais responsable de la déroute de Bull Run. Il s'était mêlé de ce qui ne le regardait pas. Que savait-il des choses de la guerre ? Je sais, moi, qu'August m'aurait conseillé le pardon. Non que mon fils en eût la moindre expérience, lui qui n'avait jamais nourri la moindre rancune de sa vie. Parfois il m'arrivait de bouillir de colère envers lui aussi. Car, en vérité, comment distinguer les actions des sots de celles des bons ? Était-ce monsieur Mellon qui avait dit ça ? Fort probablement.

Et pour répondre à la question de ma patiente : oui, j'étais à New York pendant les émeutes anti-conscription. C'est alors que j'avais vécu un profond changement. Je m'étais trouvée prise dans une émeute près du débarcadère de Battery Park et j'avais trébuché. Puis baissé les yeux. C'était un homme dans la cinquantaine. Sans doute un boutiquier, à en juger d'après son tablier et ses brassards. Les yeux très bleus, je m'en souviens, et braqués sur moi dans l'espoir d'un remède à sa situation qui, pour être honnête, était désastreuse. Il s'était fait piétiner. Ou rouer de coups. Je l'ignorais. Je fis de mon mieux pour le sauver. Sans y parvenir. Mes compétences médicales étaient bien maigres et il avait perdu tellement de sang, le pauvre homme. Après les émeutes, j'avais cessé de boire, je m'étais présentée à la Société médicale pour y suivre une formation, j'avais trouvé dans les soins et le réconfort aux mourants (parmi lesquels, tous, nous comptons) la force de rester sobre. Jusqu'ici.

La gorge sèche, je m'emparai de la bouteille de laudanum de ma patiente. Elle était vide. Je n'avais pourtant pas tout bu.

— Pardonnez-moi de garder le silence, ma caille. Vous devez me croire muette. Privée de l'usage de la parole.

— Comment ça, « muette » ? rétorqua-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Eh quoi, muette, enfin ! Ce qui veut dire coite, ou... Ai-je parlé à voix haute, vraiment ? Vraiment ? Cette maudite médecine. Reprenez-la. Je n'en boirai plus une seule goutte.

Je tournai mon regard vers les fenêtres de la mansarde.

— La brunante ! m'écriai-je, stupéfaite.

Les heures avaient passé sans que je m'en aperçoive.

— La brunante, murmura ma patiente. Il y avait longtemps que je n'avais pas entendu ça.

Après quoi elle dormit. À son réveil, elle se montra disposée à parler, surtout de son père et de ses derniers moments.



Les cordes du sommier craquent : la femme de John vient de sortir de son premier sommeil, comme à son habitude vers le mitan de la nuit. Elle va faire de menus travaux ou reprendre une heure ou deux, puis se rendormir, plus légèrement, jusqu'à l'aube. John, lui, préfère dormir d'une seule traite, ainsi que le veut la coutume moderne. Comme la plupart des citadins, les filles passent leurs nuits de cette façon. En ville, nul ne s'enferme après l'heure du souper. Nul ne craint la brunante. La tombée du soir. Le rabat-jour. Entre chien et loup. L'heure d'allumer les bougies. En vérité, il a déjà existé une pléthore d'expressions pour le crépuscule et ses nuances. À l'époque où les gens faisaient attention au ciel et craignaient de se retrouver dans le noir. Mais plus maintenant. Pourquoi s'en faire, se dit John, avec la prolifération des réverbères et des becs de gaz, alors que pas une semaine ne passe sans qu'on invente un nouvel éclairage.

Imitant le souffle du sommeil profond, il observe sa femme à travers ses paupières mi-closes. Elle gratte une allumette. La flamme émet une lugubre lueur bleuâtre avant de s'éteindre. Elle en allume une autre, étudie l'effet, soupire. Met le feu à la mèche de la bougie. Une flaque de lumière lui baigne la main. Elle enfle ses pantoufles et sa robe de chambre. John ravale sa déception. Ainsi, elle ne revendiquera pas ses attentions. Quel grand dommage. Ils ont retrouvé dans la nuit new-yorkaise une part de leur ancienne passion, bien qu'ils soient tous deux dans leur septième décennie et tourmentés par divers maux et douleurs. Le jour, ils prennent l'air ensemble dans les rues de New York, achetant même ensemble vaisselle et bibelots, linge de table et abat-jours. Sa femme s'étonne constamment de la patience dont il fait preuve pendant leurs excursions, de son goût remarquable pour les babioles, les colifichets. Et aussi qu'il fasse tant attention au moindre de ses soucis, lui qui s'était toujours moqué de ses frayeurs. « Ce n'est qu'un rat. Ce ne sont que les voisins qui dansent », voilà ce qu'il lui avait dit la nuit des premiers phénomènes, à Hydesville. Et maintenant que les

filles ont avoué avoir contrefait les coups, elle semble avoir oublié l'odeur fétide qui imprégnait les recoins de la maison de Hydesville, les petites mottes de terre humide, les fils gris qui s'entortillaient autour des poignées et des loquets. Près de trois mois se sont écoulés depuis que Maggie, puis Katie ont avoué. Sa femme a passé les premières semaines dans un état d'affolement.

— Mais alors, ma mère et ses cortèges funèbres fantomatiques ? lui demandait-elle. N'était-ce que des voitures dans la nuit ? Que des romanichels fuyant le lieu d'un mauvais coup ?

L'idée que ces phénomènes fussent explicables l'affligeait plus, avait remarqué John, que celle des fantômes eux-mêmes. Il l'a consolée de son mieux. Lui a rappelé qu'au moins, les filles n'abusent plus des spiritueux. Que l'état de Katie s'améliore de jour en jour grâce à son séjour au sanatorium. Quant à Maggie, elle a fait vœu d'abstinence et tout semble indiquer qu'elle s'y tient. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ressemble beaucoup plus à la jeune fille narquoise et vigilante qu'elle a déjà été. Qu'elle n'a plus l'esprit confus. Ni d'accès de colère. Grâce à cela, son procès contre les Kane se déroule beaucoup mieux. Elle pourrait même obtenir gain de cause. John et Margaret, le D^r Bayard, Horace Greeley, les Taylor, Leah, tout le monde s'accorde pour déclarer qu'Elisha Kent Kane est responsable de la dipsomanie et de la mélancolie de Maggie. Ce maudit D^r Kane, pense John, ce chien sale aux yeux injectés de sang, si seulement j'avais pu me lever debout et lui mettre une raclée. J'aurais dû mettre une raclée à ce maudit clan Kane au grand complet. Il se hâte de réciter une prière pour expier ce blasphème. Entend marcher sa femme dans le couloir, se souvient de l'avoir entendue interroger Maggie après sa confession.

— Mais alors, les pas que j'ai entendus ? lui avait-elle demandé. Avant le début des coups, cette nuit-là ? Ce n'étaient pas tes pommes accrochées à des fils. Ni tes craquements de pieds, sais-tu ?

Et Maggie de répondre qu'elle n'en savait rien.

Sa femme se recouche dans leur lit. Ses mains sentent l'eau de rose du lavabo de leur cabinet d'aisances. Lorsqu'il était arrivé à New York, il y a de cela sept ans, quittant les ruines encore fumantes de sa maison d'Arcadia, sa femme avait admis qu'elle l'avait fait payer en refusant de revenir. Il l'avait abandonnée ; elle était bien décidée à lui faire la même chose. Mais un tel entêtement lui

semblait ridicule, avait-elle avoué, à cette heure où ils s'approchaient toujours plus de la tombe, joue contre joue. Elle se glisse contre lui et il passe un bras par-dessus elle comme si elle était un radeau et lui, à la dérive en eau profonde.

Le lendemain matin, John se rend dans la bibliothèque, s'assoit au secrétaire à cylindre en chêne d'Horace, débouche un flacon d'encre fraîchement dissoute. Sort un buvard. Une belle feuille de papier épais. S'exerce à soigner sa calligraphie avant de rédiger la lettre qu'il glisse ensuite dans une enveloppe fermée d'un sceau gommé ; ce n'est qu'après coup qu'il y ajoute un cachet de cire à l'ancienne. L'enveloppe, il l'adresse à Monsieur Thomas Kane, Avocat, avant de l'envoyer à la poste. Ce n'est peut-être pas grand-chose, mais c'est tout ce qu'il peut faire pour Maggie en ce moment.

John ressort le récit adressé à Leah. Relit ses pattes de mouche anguleuses. Les canaux. Le frère Able. Que cela semble loin maintenant. Il plie les papiers, les glisse dans une autre enveloppe, plus ordinaire celle-là. Dessus, il inscrit : *Pour Leah Fox. Ton père, John Fox. Il n'écrit pas Madame Underhill née Fish née Brown**. Les noms qu'elle a acquis ne signifient rien. Elle est sa fille d'abord et avant tout. Et elle saura le comprendre, lui pardonner ses mauvaises actions et sa négligence.

Il s'installe dans son fauteuil à bascule, le seul objet qu'il ait sauvé des flammes, le seul qui lui appartienne en propre dans cette maison prêtée par tolérance. Mais même l'idée d'être à peine toléré ne le dérange plus. Le fait est que John passe souvent des heures assis dedans, devant ces baies vitrées, priant intérieurement, entièrement heureux. Ce qu'il préfère, c'est entendre sa femme vaquer aux soins du ménage, interroger la bonne, fredonner des berceuses. Le whisky ne lui manque pas. Il n'y pense plus du tout maintenant. La soif, enfin, s'est apaisée, diminuant si graduellement qu'il s'est à peine aperçu de sa disparition. John se balance en craquant. En avant. En arrière. Le salon de réception sent irrésistiblement la cire à l'huile de lin, l'humidité des fougères suspendues. Sa bible élimée repose, close, sur ses genoux. Il n'éprouve aucun intérêt pour sa lecture. Pas aujourd'hui. Sans doute parce qu'aujourd'hui, tout au moins, John comprend que son Dieu est miséricordieux. Qu'Il lui pardonnerait son entêtement à protéger ses femmes.

Brusquement, une idée glace John. Son souffle se fait court. Il a les doigts qui fourmillent. Et si Maggie révélait au public ce qu'elle a avoué à ses parents ? Non, se rassure-t-il, pas de danger. Elle y perdrait sa réputation, ce qui, pour une

femme, revient à perdre son âme. Il remue dans son fauteuil. Chaque matin, l'espace d'un bref instant, le soleil, s'infiltrant à travers l'imposant labyrinthe urbain, illumine les baies vitrées du salon. Alors John se croit perché au sommet d'une colline, sur une véranda, entouré de vert de tous côtés. Mais bien qu'il s'y attende, bien qu'il y soit prêt, quand jaillit la lumière de ce jour particulier, elle est si vive, si éclatante que John Fox pousse une exclamation.

CHAPITRE 37

— Peu après la mort de p'pa, j'ai pu m'entretenir avec Thomas, le frère d'Elisha, et sa mère, madame Jane Kane. Elle devait avoir fait une syncope, car elle ne s'exprimait pas de façon très cohérente. Elle voyait des menaces et des conspirations là où il n'y en avait pas.

— Paranoïa, c'est l'expression consacrée de nos jours, Maggie ma caille. D'après les sommités médicales, le cerveau peut être affecté comme n'importe quel autre organe. Ah, et la soif d'alcool est une maladie, elle aussi. À quoi je vais lever mon verre.

Ce que je fis.

— Eh bien, cette paranoïa, je ne la souhaiterais pas à mon pire ennemi. Les Kane, vois-tu, avaient reçu une lettre anonyme qu'ils m'ont fait voir pendant la rencontre : *Refuser cet argent à Margaret Kane, n'est-ce pas du vol ? J'ai lu les lettres et je vous garantis solennellement que leur publication déchaînerait une nuée de reproches sur le souvenir de votre illustre fils. Quant à cette rente dérisoire, elle a été offerte de telle manière qu'il serait facile d'en priver madame Kane.*

Je reposai ma bouteille de gin.

— Vous vous souvenez du texte entier, ma caille, mot à mot, après l'avoir entendu une seule fois.

— Est-ce si remarquable ? Certains hommes ont la totalité des Écritures gravée dans le cerveau. Je suis sûre que vous pourriez me réciter quelque chose par cœur, là, tout de suite.

Pensant à la lettre d'August, je portai la main à la pochette latérale de ma sacoche où elle était rangée, puis je changeai de sujet.

— J'espère bien que vous avez renoncé à vous tracasser au sujet d'Elisha, de ses désirs et de ses intentions. Parfois il vaut mieux laisser tomber, ma caille. Si vous saviez à combien de patients j'ai dû seriner cette petite phrase.

— Il a bien fallu. Figurez-vous Jane Kane déclarant qu'Elisha n'avait jeté son dévolu sur « cette créature », c'est-à-dire moi, que pour humilier la famille. Exigeant que l'on me supprime ma rente. À l'entendre parler, on aurait cru qu'elle voulait me voir couper la tête. J'ai répliqué que j'allais les faire publier, les lettres d'amour d'Elisha. Madame Kane, si vous vous souvenez, avait brûlé celles que j'avais envoyées à son fils, de sorte qu'un recueil ne présenterait qu'un côté de notre histoire d'amour. Mais à ce moment-là, cela m'était devenu complètement égal. Thomas Kane et moi nous regardions en chiens de faïence par-dessus son bureau, on aurait juré deux enfants boudeurs sur une planche à bascule. Je me suis levée brusquement et j'ai lancé : « Les lettres d'Elisha seront publiées. » Et que je sois damnée si Thomas n'a pas pris un air soulagé, à croire que la réputation d'Elisha lui était devenue un fardeau écrasant.

Elle esquissa un sourire contrit.

— Leah était enchantée de ma décision. Elle en était arrivée à mépriser les Kane, mais pas publiquement, bien entendu. Elle aussi, elle avait ses attaques de paranoïa qui lui faisaient voir des complots contre elle dans les visages et les événements les plus ordinaires.



Leah ordonne à Gatherford, son cocher, de l'attendre, et si elle n'est pas revenue d'ici une demi-heure, de monter la chercher. Trouve son chemin dans l'étroite ruelle, grimpe plusieurs volées de marches. La boutique a encore changé d'endroit et l'enseigne Pettifew's Ingenuities, quoique petite et discrète, est maintenant en laiton massif.

— J'ai entendu dire que c'était tout un défilé à Boston, madame Miller. Ou dois-je vous appeler Underhill ? s'enquiert Pettifew peu de temps après.

— Underhill fera très bien l'affaire.

— Oui, tout un défilé. Des milliers de marcheurs, avec des fanfares, des feux d'artifice et une foule d'enfants, tous vêtus de blanc, qui paraient en chantant de toute la force de leurs petits poumons telle une armée de chérubins. Je me suis laissé dire que les banderoles de cette organisation spiritualiste étaient assez grandes pour être lisibles depuis les sièges du Paradis et qu'il a fallu demander l'aide de la police pour empêcher les frondeurs de commettre d'importants dommages.

Leah parvient à hocher la tête. Elle ne s'est pas déplacée pour entendre la version de monsieur Pettifew des célébrations du vingtième anniversaire du spiritualisme. Si elle est venue, c'est parce qu'il lui a écrit qu'il connaissait une manière d'empêcher le spiritualisme de subir un discrédit considérable, et les sœurs Fox aussi par la même occasion. Elle en doute, mais reste pleine d'espoir, comme toujours.

— Soixante-huit sera ma meilleure année jusqu'ici, prédit Pettifew perché sur un établi. J'en mettrais ma main au feu.

Le temps n'a rien fait pour l'améliorer, bien qu'une barbe soignée dissimule sa bouche tordue. Comme il ne porte ni visière, ni chapeau, le dôme glabre de son crâne émerge d'une lisière grise, criblé de taches de vieillesse et couronné d'une mince cicatrice.

— Quelle honte que Barnum se mêle de vous traiter d'imposteurs dans son nouveau livre de révélations, madame Underhill. Comme s'il n'en était pas un lui-même, hein ? Et Greeley, votre vieil ami, eh bien, il n'a pas un seul bon mot à dire là-dessus ces jours-ci. Il accuse le spiritualisme de causer toutes sortes de maux, du suicide à la démente en passant par la dipsomanie. Et comment se portent vos sœurs, à propos ?

Il sirote bruyamment une boisson à la salsepareille que Leah a refusée quand il lui en a offert une. Maintenant elle meurt de soif. Il règne une chaleur étouffante dans cette pièce haut située qui n'a sans doute pas été aérée depuis des années.

— Mes sœurs ne vous regardent pas, monsieur.

— Quel dommage que miss Maggie n'ait pas participé aux festivités de Manhattan, ricane-t-il, quoique j'ai entendu dire que miss Katie ne s'en est pas privée et qu'elle était plus mignarde, plus jolie que jamais.

— Où voulez-vous en venir, monsieur ?

— Cependant, je n'ai pas reçu d'invitation, poursuit-il comme s'il ne l'avait pas entendue. Non, malgré tous mes services, l'Organisation nationale de spiritisme ne fait même pas mention de mon existence. Je ne suis sans doute pas assez chic pour les salons des Everett avec leurs candélabres au gaz, leurs violons, leurs coussins de velours. Cela m'est égal, remarquez. Je n'ai pas non plus été invité à vos noces, maintenant que j'y pense, et je ne vous en veux pas du tout. Passer inaperçu, voilà mon lot. Et j'ai toujours bien agi envers tous, comme vous... Vous ne voulez pas de salsepareille, vous êtes sûre ? Vous en avez besoin, on dirait.

— Non, je ne manque de rien. J'ai tout ce qu'il me faut.

Leah remarque alors que le livre de Maggie, *La Vie amoureuse du Dr Kane*, est exposé sur les étagères. Pettifew a dû toucher le nom de sa sœur avec ses immondes doigts pervers. Elle ferme les yeux pour refouler sa fureur.

— Je sais ce que vous pensez, lance Pettifew, qui a suivi son regard. Les lettres d'amour d'un quelconque héros dont personne ne se souvient, qui cela peut-il intéresser ? Pas le public, en tout cas. Avec la guerre, et tous ces morts, et puis Lincoln assassiné. Alors ça, c'étaient des funérailles magnifiques, Kane s'en trouve éclipsé... Vous êtes sûre que vous ne voulez pas de rafraîchissement ?

— Ne gaspillons pas notre précieux temps sur cette terre, répond-elle.

Où a-t-elle donc entendu cette phrase ? De la bouche de Chauncey Burr. Voilà. À l'occasion de leur dernière rencontre. Pettifew tanguait vers l'étagère dont il extirpe un pamphlet jauni. Lui fait lire le titre : *Rapport concernant les mystérieux bruits entendus dans la maison de M. John D. Fox, à Hydesville, Arcadia, comté de Wayne, authentifié par les certificats et confirmé par les déclarations des citoyens de cette localité et des environs*, signé E. E. Lewis.

— C'est introuvable de nos jours, observe-t-il. Les gens ont oublié le colporteur avec qui tout a commencé. Celui qui a eu la gorge tranchée, qui est enterré dans le sol du caveau.

En l'entendant prononcer ces mots, Leah s'aperçoit de quelque chose d'étrange : elle a peur. Ce n'est pas seulement de l'anxiété, ni du saisissement. Quand a-t-elle éprouvé cela pour la dernière fois ? La fois où les colombes l'ont emportée ? Le jour où son père l'a abandonnée ? Celui où elle a compris qui était Pettifew ? Quand était-ce au juste ? La première fois qu'elle a rencontré cet homme, elle doit bien l'admettre ; or, elle n'a accordé aucune importance à cette désagréable information qu'elle a enfouie dans un tiroir au fond de son esprit, là où elle conserve tant de choses.

— On ne l'a jamais retrouvé, pas vrai, reprend Pettifew. Le colporteur ? Dans le caveau ?

Il feuillette le pamphlet de Lewis.

— Je l'ai lu et relu. Tout ce qu'on a trouvé, ce sont des os de lapin et de la poterie. Pas un seul os humain. Pas de cadavre, peu importe dans quel état de décomposition. D'où sortait-il, alors ? « Je suis enterré dans le caveau. Pauvre de moi, on m'a assassiné. » Ça devait être un sacré farceur. Le fantôme, je veux dire.

Il se gratte le cou. Leah sent son estomac se tordre. Sa tempe se met à battre un staccato. C'est facile d'imaginer cet homme, ce Pettifew, s'extraire du caveau à la force des ongles avec sa gorge tranchée, béante.

— Monstre, souffle-t-elle.

— Monstre ? Pa'ce que je gagne ma vie sur le dos des gens qui tiennent salon avec les morts ? Qu'est-ce que ça fait de vous, madame Underhill ? Une monstresse ? Ha !

Leah lisse le satin plissé de sa robe. Elle a la gorge si sèche qu'elle doit lutter contre la tentation d'accepter la salsepareille offerte. Mais non, non. Souviens-toi de Perséphone. Des pépins de grenade. N'avale rien, s'ordonne-t-elle avant de se lever. Mais se lève-t-il, monsieur Pettifew ? Non. Cet horrible mal élevé, il reste assis et continue à parler.

— J'ai déjà été colporteur, moi aussi, mais je parie que vous vous en doutiez déjà. J'ai parcouru toute la Nouvelle-Angleterre en passant par Arcadia, où votre famille vit toujours, pas vrai ? Je vendais des joujoux pour les enfants, des carrés d'étoffe, des dés à coudre en argent et un filament très spécial. Je disais qu'il était tissé par des araignées lunaires parce qu'il était solide comme du fil de fer et invisible, sauf en regardant de très près. L'araignée lunaire, c'était du pipeau, bien entendu, mais je l'offre encore aujourd'hui à mes clients privilégiés ; j'en vends comme des pains chauds sortis tout droit de l'Enfer.

— Dites-moi où vous voulez en venir, monsieur, ou... Non, non, je ne veux pas l'entendre. Je...

— Et comme tous les colporteurs qui arpentent les chemins, je ne savais que trop bien ce que c'est que d'être accusé de toutes sortes de péchés et de méfaits. Les enfants, c'étaient les pires. Et alors les fillettes, ha. On ne s'imagine pas que des petites filles puissent être cruelles, mais je vous jure qu'elles le sont, les salopes hommasses !

— Monsieur ! Surveillez votre langage.

— Je vous demande pardon. Vous êtes sûre que vous n'avez pas soif ? J'ai pas que de la salsepareille. J'ai du whisky d'Écosse et du vin rouge de France. De la vodka russe et du rhum de Barbarie, le meilleur du monde. Mais ce que j'ai pas, c'est du cidre doux. Jamais pu supporter son odeur ni son goût. La faute aux enfants qui trouvaient ça follement amusant de lancer des pommes sur un pauvre colporteur. Ça arrivait souvent. Je n'ai jamais douté qu'ils m'auraient lapidé s'ils en avaient eu l'occasion.

— Je ne vois absolument pas en quoi ces... ces renseignements pourraient m'être utiles en quoi que ce soit, déclare Leah, agrippée à son réticule, se préparant à se servir, au besoin, des ciseaux rangés dans la petite poche.

— Vous verrez bien, madame Underhill. Mais faut que je vous dise, au début, quand j'ai entendu parler de lui, du colporteur assassiné et enterré, comme je disais, sous le caveau de votre famille, eh bien, je me suis tâté la gorge pour voir si j'avais pas une blessure, comme par sympathie. C'est là que l'idée m'est venue que mes semblables pouvaient hanter les gens sédentaires. Et quand je suis repassé par Arcadia, votre affaire de faire parler les morts, eh bien, c'était déjà devenu une bonne affaire, justement. Et là, j'ai vu un créneau. Nos Destinées

sont entrelacées, comme je vous l'ai écrit pour votre mariage, vous vous souvenez ? J'ai connu des débuts modestes, comme vous et vos sœurs, mais j'ai des concurrents aujourd'hui, tout comme vous. Sauf que je suis toujours le meilleur et le plus riche. Celui qui a tout commencé. Le créateur — avec un petit c, bien entendu —, exactement comme vous.

— Le créateur ? Vous blasphémez, crétin hideux, vous profitez d'une femme respectable qui...

— Respectable ? Ha ! Allez, ne vous mettez pas en boule. Tout ce que je voulais, c'était vous dire merci, je suis du genre reconnaissant, voyez, et puis je sais ce qui arrive aux gens qui l'ont pas. Alors je voulais vous remercier comme il faut. Quand vous m'avez renvoyé l'exemplaire du *Livre bleu* que je vous avais offert pour vos noces, je me suis dit qu'il n'était pas assez bon pour vous...

— J'avais mis fin aux *séances** publiques.

— Pas assez bonnes pour vous, ces listes d'amateurs de *séances** obtenues de haute lutte, avec leurs tragédies, leurs habitudes, leurs plus chers désirs. Ni les renseignements concernant les morts. Mais si je pouvais remettre le spiritualisme sur le droit chemin, fermer la gueule à ses opposants, cela suffirait-il ?

Leah fait un pas en arrière, se prend presque les pieds dans la canne de cuivre de son interlocuteur, remarque son pommeau en forme de tête de chien, ornement vulgaire. Le ton de Pettifew se fait suppliant.

— S'il vous plaît, madame Underhill, je vous en prie, m'dame. Prêtez-moi seulement l'oreille.

— Pourquoi donc vous écouterais-je ? Monsieur, vous êtes plus fou qu'un lièvre de mars.

— Je connais un pilleur de tombes. On lui paie son prix, il fait ça vite et sans bruit. Il nous faut juste un corps. Peu importe qui. Ça se trouve dans n'importe quel champ de bataille, n'importe quel cimetière. Après, vous ferez savoir que le fantôme du colporteur vous parle de nouveau. Qu'il réclame un enterrement en bonne et due forme pour ses os, avec des prières et tout. Les gens retourneront creuser dans le caveau. Sauf que cette fois, ils trouveront des os. Alors vous pourrez dire que c'était vrai depuis le début. Et là, vos détracteurs, vos ennemis, vos

opposants, ça les fera taire à coup sûr. Ça validera le spiritualisme. Ça lui redonnera du poids. Vous aurez de nouveaux croyants. Et moi, des acheteurs qui viendront cogner à ma porte et me couvrir de dollars. Et vous aussi. Ce sera profitable pour nous deux, madame Underhill. Quelle équipe nous pourrions former, vous et moi.

— Une équipe ? Une équipe ? Le seul homme digne de former une équipe avec moi, c'était...

Elle ne prononce pas son nom, *Chauncey*, mais étrangement, il lui suffit de penser à lui pour lui redonner du courage. Elle recule. Tourne les talons juste au moment où Pettifew fourre sa carte dans sa main gantée.

— Ça, c'est son adresse, au verso de ma carte. Les lettres *P. T.* signifient « pilleur de tombes », 'videmment. Contactez-le quand vous serez prête.

— Jamais je ne pourrais mettre à exécution un coup monté de cette envergure, siffle Leah de son ton le plus glacial, mais Pettifew ne frissonne même pas, contrairement à certains.

— Oh, j'en doute fort, madame Underhill.

— Monsieur, vous avez de la chance que mon p'pa ne soit plus de ce monde. Il vous aurait tranché la gorge pour de bon.

— Très bien, très bien. Pensez-y, à ma proposition.

Elle sent qu'il la regarde se frayer un chemin vers la sortie, le cœur battant. Pettifew doit vivre dans ce local sordide, devine-t-elle en remarquant des vêtements éparpillés ici et là, ainsi que de la vaisselle et des gobelets. Mais la majeure partie de l'espace est occupée par les marchandises de son commerce : tringles minces comme des doigts d'enfant, moulées dans ce métal qu'on nomme aluminium, petits plombs à coudre dans les ourlets des robes, chaussures à fers intérieurs et cambrillon amovible, tubes creux permettant de jouer de la trompette à distance, gyroscopes pour transformer en toupie n'importe quel objet. Aimants de toutes tailles, phosphore conservé dans des bocaux de verre disposés en hauteur, rames de papier de soie, crayons de cire translucide. Pots de peinture lumineuse, fioles d'encre sympathique, des rouleaux et des rouleaux de mousseline blanche. Cinq lanternes ornées de silhouettes humaines et de visages découpés, suspendues à côté de sept fausses mains gainées de soie afin d'imiter

la douceur de la peau dans le noir. Leah atteint l'entrée en se faufilant entre deux cabinets aux esprits encore en construction, dont les tubes et les fils métalliques se prennent dans sa robe.

Enfin, la porte. Elle n'a pas besoin de se retourner pour être sûre d'entendre le pas traînant de Pettifew, le râle de ses supplications rauques.

Leah se hisse dans sa voiture.

— J'étais sur le point de monter vous chercher, m'dame Underhill, affirme Gatherford d'un ton qui lui rappelle celui du cocher poltron et cancanier qui l'avait conduite à la maison de Hydesville vingt ans auparavant.

Elle l'examine de près.

— Gatherford ?

— Oui, m'dame.

— Avançons, si vous le voulez bien. Chez Mère.

Elle s'adosse sur la banquette. Bientôt elle pourra tout dire à sa mère sur Pettifew, son établissement, son horrible proposition. Elle se confie complètement à Mère depuis quelques années, ce qui ne manque jamais de la rasséréner. Elles ont commencé à se faire plus confiance il y a cinq ans, juste après les émeutes anti-conscription de 63, quand Mère lui avait rendu visite et, les poings sur les hanches, avait déclaré :

— Leah. Les filles t'accusent de les mener à la baguette comme les choristes en petite tenue des spectacles de cabaret mal famés. Elles m'ont parlé de... de fraude et...

— Ma parole, Mère, elles étaient sûrement éméchées, avait répliqué Leah avant de détourner la conversation vers le perroquet du Brésil dont elle venait de doter sa volière et qui savait chanter en quatre langues, y compris le latin. Et regardez ce piano à queue Chittering, Mère. Encore meilleur que celui des Little, à Rochester. Il est parfaitement accordé, comme s'il nous avait été expédié du Paradis et non seulement d'Angleterre. Ne trouvez-vous pas cela miraculeux, parfois, de constater tout le chemin parcouru depuis notre ancienne condition, notre pauvreté ?

Sa mère avait rétorqué que là n'était pas l'affaire. Qu'il était question de tromperie et de mensonges. D'élucubrations. De tours de passe-passe.

— Elles m'ont tout avoué, Leah. Oui, parfaitement. Les pommes. Les pommes suspendues à des fils, figure-toi, et puis les claquements d'orteils sur des têtes de lit, et de doigts, et... Mais toi, tu leur as dit que c'était très amusant. Une bonne blague. Et que ça pouvait être payant.

— Doux esprits, vous ne devriez pas prendre au sérieux ce que racontent mes sœurs. Elles ont si souvent l'esprit embrouillé par toute cette boisson...

— Elles ont mis fin à tout ça. C'est la pure vérité.

— Sans doute. Mais leurs prétentions extravagantes n'expliquent pas tout ce que voient et entendent les gens. Et ces savants pleins d'esprit, nous ont-ils jamais dénoncées ? Si fraude il y avait, ils s'en seraient rendu compte à l'heure qu'il est.

— Mais que fais-tu de monsieur Burr ? Est-ce qu'il n'a pas démontré...

— Oh, Chauncey est mort. Ou disparu. Ou les deux. Après le procès, je ne l'ai plus jamais revu. Jamais. Pas une seule fois. Pour ce que ça me fait, il peut bien se faire dévorer par les vers.

— Mais les filles m'ont dit que toi-même...

— Il est certainement arrivé que les esprits ne coopèrent pas comme nous l'aurions souhaité. Mais les gens qui viennent aux séances sont si exigeants. Et puis, bien entendu, il est souvent nécessaire d'ajouter une petite touche personnelle. Mais cela, je suis sûre que vous l'aviez déjà compris, Mère chérie. Sûrement.

Or, sa mère n'avait rien compris du tout, elle qui avait cru ses filles touchées par la grâce.

— Et mon père, que dit-il de tout cela ? avait demandé Leah en tripotant sa broche de diamants en forme de colombe, un cadeau de noces de monsieur Underhill.

— Très peu, sais-tu ? Hormis que tu pourrais avoir besoin d'un écrin plus grand, avec une surprise encore plus grosse dedans.

C'est alors que sa mère avait fondu en larmes. Leah avait mis très longtemps à la calmer.

— Dorénavant, je vous promets d'être le plus honnête possible avec vous, Mère. Je vous le promets.

En évoquant cette conversation, Leah la retourne dans son esprit à la recherche d'endroits où elle aurait pu prononcer un mot de travers. Non, elle avait bien manœuvré, comme toujours. Un écrin plus grand ? Une surprise plus grosse ? Est-ce vraiment ce qu'a dit son père ? Elle s'aperçoit qu'elle tient toujours dans sa main gantée la carte de Pettifew, qui porte l'inscription *Pettifew's Ingenuities*. Rien d'autre. Elle lit l'adresse écrite au verso. C'est dans un quartier misérable de Manhattan. Va-t-elle frapper à la porte et demander l'énigmatique P. T. ? C'est le genre d'intrigue que le D^r Kane aurait adoré, mais pas Leah. Non.

Elle fait mine de jeter la carte par la vitre de la portière. Interrompt son geste. La glisse dans son réticule, puis ordonne à Gatherford de s'arrêter devant son fleuriste favori, chez qui elle fait l'emplette de son habituel bouquet de fleurs sauvages. Vingt minutes plus tard, elle parvient devant le portail monumental. Comme il n'a pas beaucoup plu, le petit banc de marbre qui jouxte la pierre tombale en marbre de sa mère est bien sec. Le tombeau de sa mère est juste à côté de celui de son père qui, suppose Leah, apprécie lui aussi son franc bavardage, ses confessions révélatrices.

— Vous imaginez, Père, l'impertinence de la proposition de Pettifew ? Quelle horreur. Oh, je vous en crois parfaitement capable. Ce serait tout à fait votre genre de tour pendable.

Elle penche la tête, mais son père ne répond pas. Elle n'entend que le chant des bruants vespéraux, auquel fait écho l'appel des corneilles.

CHAPITRE 38

Un léger bruit de glissement m'éveilla. Je m'étais endormie, appuyée au dossier haut de la chaise, je l'admets, et ce depuis un bon bout de temps. Tandis que ma patiente me souhaitait bon matin (alors que nous étions le soir), je fouillai ma sacoche à la recherche d'une bouteille. Elle en contenait plusieurs, toutes vides. Je tombai sur mon stéthoscope, mon miroir de poche, mes livres sur l'éti-quette du deuil et l'art de la mort, mon tricot inachevé empêtré dans ses brins de laine. Sur un coup de tête, je sortis la lettre d'August de la poche latérale. Elle répandait un léger parfum. Néroli. Essence de rose. Je la reniflai. Et je compris.

— Vous !

— Pas besoin de brandir votre index. Il n'y a personne d'autre ici.

— C'est vous. Vous avez fouillé dans ma sacoche.

— Assoyez-vous, Alvah, vous vous égarez.

— Je m'égare, moi ? Ha ! Ah, vous et vos petites manies. Toujours à la pêche aux renseignements. Rien ne vous arrête. Vous l'avez pratiquement admis vous-même : vous faisiez appel à des espions, vous lisiez les notices nécrologiques et les pierres tombales. C'est monstrueux, voilà ce que c'est. Ai-je l'air d'une andouille ? D'être née de la dernière pluie ?

— Absolument pas.

Elle tapota le côté du lit. Du tac au tac, je tapotai le pot de Crème miracle pour les mains au néroli et à la rose de Mrs Howe. Puis j'agitai la lettre d'August devant moi.

— Vous avez mis vos petites mains dessus.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire.

— Elle sent la crème. Les oranges amères, le néroli et l'essence de rose...

— Vous avez dû vous servir de ma crème pour les mains. Pourquoi pas, après tout ? Vous buvez bien mon laudanum.

Ma colère s'évapora et je lui demandai pardon de cet écart professionnel.

— Tout le monde a des journées difficiles, des jours désastreux, souffla-t-elle. Sur quoi elle me raconta une de ces journées difficiles et même désastreuses. Pour elle comme pour Leah.



Un matin ensoleillé de juin 1871, Leah entre en froufroutant dans sa majestueuse salle à manger, inspecte les couteaux à poisson étincelants, les plats à déchets d'argent massif, la salière ciselée en forme de trône, la pelle à sorbet. Chante :

— *Heureux oiseaux, rapides hirondelles,
Hôtes aimés qui chassez les hivers,
Que je voudrais vous dérober vos ailes,
Et, comme vous, voltiger dans les airs.*

De la volière, en guise de réponse, lui parvient la cacophonie assourdie de ses volatiles. Du couloir, le chahut désordonné des enfants. La maison Underhill de la Trente-septième Rue Ouest est souvent remplie des jeunes de la famille. Leah adore les regarder jouer ; elle devine presque toujours qui sera le gagnant.

— Bon matin, ma douce colombe, lance Daniel en pénétrant dans la pièce. Il l'appelle ainsi parce qu'elle aime tant les oiseaux. Par contre, il a appris à ne jamais le faire en public.

— Oui, bonjour, monsieur Underhill, marmonne Leah en prenant place à son extrémité de la table.

Comme les enfants ont déjà mangé, ils déjeuneront en tête-à-tête, il faut bien que cela arrive de temps en temps. Daniel compte les plats de service que la cuisinière a alignés sur le buffet, chacun sous son couvercle arrondi.

— Un, deux... cinq. Merveilleux !

— Navire par tribord ! *Nil desperandum, nil desperandum*, s'exclame Vivace en s'ébrouant dans la volière.

Quatrième du nom, il est toujours le favori de Leah. Daniel soulève un couvercle d'argent.

— Des tomates grillées ! Je me réjouis doublement que tu aies convaincu la cuisinière qu'elles ne sont pas toxiques. Quoi d'autre... Ah, des harengs fumés, du rosbif froid, des œufs mollets...

Daniel remplit son assiette, s'installe en tête de table et fait claquer son exemplaire du *New York Times*. Sa robe de chambre s'entrebâille par-dessus sa chemise de nuit.

— Mon cher, l'avertit Leah en levant le doigt.

Il se rajuste en souriant, débonnaire. Il ne cherche plus à la dissuader de son insistance sur les formalités de tous les jours. Ne l'attire plus sur ses genoux quand ils mangent seuls. Ce pour quoi Leah ne peut que remercier le *Godey's Lady's Book* et ses précieux conseils sur l'utilité des aliments fins pour supplanter les appétits plus bestiaux de l'homme. Au verso du journal de Daniel est imprimée une caricature d'Horace Greeley avec des favoris blancs impitoyablement exagérés, une expression de bébé ahuri.

— Je n'ai pas de nouvelles d'Horace depuis le début de sa campagne, siffle Leah. Il doit être trop occupé pour se souvenir de nous. C'est pourtant moi qui lui ai conseillé, s'il désirait tant une réforme, de se présenter lui-même comme président.

Daniel jette un coup d'œil à la caricature.

— Ah, c'est d'Horace que tu parles... Tu lui as vraiment dit ça ? Quand ?

— Ça ou quelque chose d'approchant. De toute manière, il faudra que tu votes pour lui. C'est notre ami. Ce serait bien d'avoir un ami pour président.

— Contre Grant, il n'a pas la moindre chance, laisse doucement tomber Daniel avant de se replonger dans les cours de la Bourse ; bien qu'ayant pris sa retraite, il y a gardé certains intérêts, car Leah lui a accordé une allocation à investir ici et là.

— Non, mais il faut toujours espérer, monsieur Underhill.

— Ah, c'est ce que tu dis.

— Mais oui. Je viens même de le faire.

Une ribambelle d'enfants passe devant la salle à manger sur la pointe des pieds, en chemin vers la cour. Nièces, neveux, cousins, mais pas de petits-enfants. Les enfants de Lizzie connaissent-ils seulement l'existence de Leah ? Évidemment, se dit-elle, sinon par cette ingrate de Lizzie, du moins par le truchement des bavardages et de la presse. Les gens se moqueront de la célébrité tant qu'ils voudront, plus on est connu, plus on existe. C'est une équation très simple, un calcul à la portée de tous. Tout en plongeant trois morceaux de sucre dans son café, elle poursuit :

— Oui, et j'en ai tant d'espoir que j'ai l'intention d'aller voir Katherina et Margaretta... aujourd'hui.

Daniel pose son journal.

— C'est vrai ? Ce serait formidable, cent fois formidable. Il faut vraiment que vous vous reconcilieez, tu sais. Mais pourquoi maintenant ?

— On m'a signalé qu'elles ont renoncé aux spiritueux depuis plusieurs mois maintenant.

— Au spiritisme ? Quel dommage. Ça me manque, tout ce...

— Pas au spiritisme, aux spiritueux. Plus de vin ni de brandy, ni de leurs éternels mélanges et cocktails. Il semble en effet qu'elles soient définitivement guéries.

— Je vois. Eh bien, ce serait formidable, non ?

— Et comme nous payons le coût de leur nouvel appartement, il faudrait au moins qu'un de nous aille voir ce qu'elles font de notre argent.

— Ah, mais comment l'as-tu appris ?

— Vraiment, monsieur Underhill, tu aurais dû m'en parler.

— Tu aurais insisté pour que nous ne leur venions plus en aide.

— C'est parce que Margareta exerce une très mauvaise influence sur notre petite Katherina. Mais si j'avais su que cela favoriserait leur rédemption de déménager, j'aurais certainement acquiescé.

Daniel se frotte le front.

— Je suis heureux, immensément heureux que tu ne sois pas fâchée. Je ne cherche qu'à faire leur bien. À quelle heure attendent-elles ta venue ?

— Elles ne l'attendent pas. Mais j'arriverai pendant les heures normales de visite.

— Je vois. Splendide. Merveilleux. Nous devrions sans doute les inviter ici. Cela fait deux ans, ma colombe, et...

Un bruit sourd lui fait lever les yeux.

— Un esprit ? murmure-t-il plein d'espoir, tant les manifestations se font rares ces temps-ci, à moins que des invités privilégiés se trouvent dans les parages.

— Depuis quand les esprits font-ils des bruits comme celui-ci ? le rabroue Leah.

Elle se précipite vers la volière qui fait la fierté de sa maison avec son déploiement de palmiers, de fougères et d'orchidées rares, ses allées, ses bancs et sa centaine d'oiseaux qui volettent, se perchent ou se lissent les plumes avec toutes les apparences du bonheur, par-dessus le marché. En ouvrant la porte vitrée, elle manque de marcher sur la passerine indigo qui griffe l'air de ses petites serres, étendue sur les dalles de pavage. Elle tombe à genoux, soulève l'oiseau dans ses mains jointes.

— Pauvre chou, soupire Daniel dans son dos.

— Elle n'est pas morte. Seulement sonnée.

— Ah, c'est d'autant mieux, alors.

— Mais oui, sauf qu'elle devrait savoir qu'il y a une vitre là, depuis le temps.

— Fort probable que nous ne serons pas rentrés pour ton retour, ma colombe, lui annonce cet après-midi-là Daniel, dont la rondouillette charpente est vêtue d'un complet de lin blanc et surmontée d'un chapeau de paille.

Tout à fait ce qu'il porte, semble-t-il, pour assister à une de ces parties de baseball. Il emmène toute la marmaille ainsi que Susie-la-bonne et Corinne-la-cuisinière, qui sont montées toutes les deux sur leurs grands chevaux quand Leah s'y est opposée. Ce n'était pas par méchanceté. Elle n'arrivait tout bonnement pas à s'imaginer que l'on puisse payer pour voir des hommes adultes se lancer une balle. Elle n'est pas la seule à le penser. On ne compte plus les gens distingués qui, eux aussi, trouvent cela ridicule et considèrent qu'à ce compte-là, aussi bien payer pour les voir jouer aux billes ou aux osselets.

Après avoir appelé Gatherford, elle s'immobilise devant le cabinet de curiosités où elle garde sous clef l'écrin au lys — avec ses coupures et ses lettres choisies — bien en sécurité derrière la vitrine. Ainsi, les visiteurs qui n'ont pas oublié qu'il a contribué à sauver sa réputation après la débâcle du phosphore peuvent le contempler à loisir. Il figure à côté de crânes de pygmées, de coquillages géants et de deux colombes voyageuses, un mâle et une femelle, que Leah avait achetées pour sa volière dans l'espoir qu'elles se reproduiraient, ce qui ne s'est pas réalisé. Pis, elles sont mortes peu après leur arrivée. Ne se sont attardées ni l'une ni l'autre. Ont simplement cessé d'être. Peu importe. Elles semblaient bien ternes toutes les deux, tout au moins comparées aux perroquets parlants, à toute cette sorte de choses. Alors qu'en vol par millions, elles incarnaient le sublime. Donnaient un aperçu de la *grandeur** éternelle de l'existence. Leah s'exaspère devant les naturalistes qui prétendent qu'à force de se faire tirer dessus, les colombes voyageuses se trouvent au bord de l'extinction. Extinction. Quel mot outrancier, galvaudé par la faute d'un certain Darwin, auteur de théories à dormir debout.

Avec sa connotation de possibilités à jamais envolées. Mais il est impossible que les colombes disparaissent entièrement. Même l'homme ne saurait en détruire une telle quantité. Rien ne s'achève jamais vraiment : ni les oiseaux ni, à plus forte raison, l'âme humaine, qui perdure pour l'éternité et ne saurait finir avec le souffle mortel, ainsi que le laissait entendre Chauncey Burr. Car l'existence ne se limite point à la chair ni au cœur.

Leah fait amener son phaéton. Y grimpe avec raideur, moins en raison de ses cinquante-sept ans qu'à cause de ces nouveaux corsets qui projettent la femme dans l'action. Il est révolu, le temps où l'on s'alanguissait telle une rose dans une serre, en grand besoin d'être secourue. La mode favorise les épaules évasées, les chapeaux de feutre et les faux-culs volumineux comme des tonneaux de bière. Tendances que Leah se sent bien obligée de suivre malgré sa réprobation. Oui, et que dire de ces *planchettes**, ainsi que l'on nomme aujourd'hui les tablettes alphabétiques. Fabriquées en France, à la machine, elles sont fournies avec un jeton d'ivoire triangulaire que l'on fait glisser sur des lettres et des chiffres tarabiscotés. Sans parler des livres intitulés *Comment devenir médium* ou *L'Évocation des morts* que l'on peut se procurer à tous les coins de rue, comme si la population avait oublié que le contact avec les esprits est un don divin qui ne peut se vendre ou s'acheter au marché du spiritualisme. Et quoi encore, une réclame publique de Pettifew ? Cette pensée sardonique s'accompagne d'une sensation de vide inquiétante que Leah serait bien en peine d'identifier. Ah, si les émotions ressemblaient aux notes de musique, se dit-elle. Car celles-là, bien entendu, elle sait les reconnaître avec précision, en un clin d'œil.

Les filles habitent la Quarante-quatrième Rue, à une vingtaine de pâtés de maisons de chez Leah, mais pas très loin de l'Hôpital de soins suédois par le mouvement du Dr Taylor, Trente-huitième Rue. Sarah Taylor, l'épouse du docteur, se repose à cette heure entièrement sur Katie, en qui elle voit son seul lien avec ses deux enfants décédés : Leila et Franklin. C'est elle qui a glissé à Leah que Daniel payait le loyer de Maggie et Katie et qu'elles étaient toutes deux abstinentes depuis plusieurs mois, détail qui semblait la ravir tout particulièrement. Quand Katie boit, sa conduite laisse à désirer. Il lui arrive souvent de s'absenter pendant ses beuveries. Leah peut compatir. Les filles sont un souci perpétuel, mais elle ose croire que leur transformation est profonde. Elle espère sans doute trop, elle le sait, et pour trop de choses. Mais que faire d'autre ? Abandonner ? Reculer ? Laisser le rideau retomber sans sa direction sur les sœurs Fox ?

Le phaéton s'immobilise avec la grâce d'une araignée. Jamais Gatherford n'injurie ses chevaux, jamais il ne les fouette, ce qui serait une déshonorante faute de goût. Jamais il ne se plaint non plus lorsqu'il doit l'attendre. Tout cela, Leah en est fort reconnaissante. Ainsi que pour son opulence et sa bonne fortune. Rien ne l'irrite plus, à vrai dire, que les gens qui considèrent la fortune comme un dû. Ou pire, ceux qui la jettent aux orties.

— Nous sommes arrivés, m'dame, annonce Gatherford avant de s'installer pour la sieste.

L'immeuble est construit selon le nouveau style : longs couloirs sans fenêtres, bordés de portes identiques arborant des heurtoirs de laiton identiques. Odeurs de gaz piégé dans les appliques murales. Dans l'ensemble, il ressemble à une ruche, pense Leah, avec sa multitude d'alvéoles, ou alors à des catacombes romaines. Comment font les filles pour vivre ainsi ? se demande-t-elle en vérifiant le numéro inscrit sur la plaque de la porte. Elle pourrait peut-être leur trouver quelque chose de mieux, une vraie maison. Elle frappe fort. Puis plus fort encore. Entend une voix qui chante, un orgue qui joue faux. Elle consulte sa montre de gousset. Oui, c'est la bonne heure pour trouver une dame chez elle, tirée à quatre épingles et prête pour le cas où quelqu'un lui rendrait visite. La porte s'ouvre à toute volée. C'est Maggie, sans corset ni manchettes. Sa robe indigo démodée depuis des années est criblée de taches. Elle a les cheveux en bataille. Les joues rouges comme des pommes. Lui fait un semblant de révérence chancelante.

— Par le maudit bon sang. Mais c'est Son Altesse en personne, la Tigresse en chair et en os !

Leah la foudroie du regard, puis entre en la poussant de côté.

— Regardez-moi ça, fulmine Maggie en s'agrippant au nœud qui orne le faux-cul de Leah. Gréée comme une goélette par grand vent. Battant tous les pavillons, toutes les maudites couleurs.

— Katherine. Katherina Fox ! appelle Leah, effarée. Où te caches-tu ? Plaise à la Providence que tu ne sois pas...

Mais elle l'est, la petite. Soûle comme un Polonais. Ivre comme une grive. Elle avance en tanguant vers Leah, veut planter un baiser sur sa large joue mais

la rate complètement. L'appartement empest le brandy et le vin éventé, la man-geaille de rue en train de moisir dans son papier ciré. Leah se lance dans une diatribe contre ses sœurs, à peine consciente de ses paroles. Ce qui est sûr, c'est qu'elle leur reproche de s'être remises à boire. Les traite peut-être d'ingrates. De dégénérées. D'ivrognes, de débauchées. Elle ouvre grand la fenêtre.

— ... et ça pue la fosse d'aisances ici dedans.

— Faire comme tu veux. C'est ça ? hurle Maggie. Va au diable, Leah ! Pourquoi nous domines-tu ainsi ? Tu nous as gâché la vie. Tu étais au courant. Nous t'avions tout dit. Non, toi, tu répétais : « Oh mais c'est vrai, c'est vrai, c'est vrai. Les esprits sont bien réels. Mais ne posez pas de questions sur les aspects pratiques, oh, et pour l'amour des esprits, ne réfléchissez pas ! »

Maggie gonfle les joues, minaude :

— « Oh, il l'avait bien mérité, mes chéries. Ce vilain colporteur, je lui aurais fait bien pis. Vous n'avez pas exagéré, au contraire, vous n'êtes même pas allées assez loin. Quelle intelligence, les filles ! Quel talent pour l'improvisation. »

— Mag, implore Katie.

— Je n'ai jamais dit ça, s'écrie Leah, mais c'est pourtant ce qu'elle a prononcé, elle s'en rend bien compte, et mot pour mot.

Poursuivant sur sa lancée, Maggie déclame des accusations.

— Tu nous as obligées à jouer le jeu, Leah. Horrible salope immonde.

Katie vacille au bord de l'hystérie. Leah reste bouche bée. Maggie la lui ferme d'une torgnole. Leah s'affale sur une table de jeu, puis s'étale par terre.

Revenue dans son phaéton, Leah verse un flot de larmes, surprenant Gatherford, s'étonnant elle-même de la force de ses pleurs. De retour à la maison, elle appelle à grands cris Daniel, Susie, Corinne. Pas de réponse. La maison est déserte. Elle avait oublié cette satanée partie de baseball.

L'écrin aux lys. C'est le seul objet qui puisse la rasséréner. Elle tâtonne au sommet du cabinet de curiosités, trouve la clef, peut enfin caresser les fleurs entrelacées gravées par son père il y a tant d'années. Elle pourrait même acheter une bible à mettre dedans un jour, rien que pour lui faire plaisir, lui qui la regarde sûrement du haut de la Terre spirituelle ou de ses environs. La vue des lettres met un baume sur son cœur. Nombre d'entre elles ont jauni avec le temps. Au moins, les médaillons sont aussi clairs que jamais.

Leah est une dame dotée de qualités si remarquables...

Les sœurs Fox sont au-dessus de tout soupçon...

Je ne saurais remercier suffisamment M^{me} Fish pour le réconfort qu'elle m'a prodigué...

Quand elle appuie d'une certaine façon sur les lys de l'épais couvercle, le compartiment secret s'ouvre. C'est là qu'est dissimulée la lettre de son père, ce qui est fort à propos puisque c'est lui qui a creusé la cachette en vue de l'essai avec le phosphore. *Chère Leah, voici un compte rendu des dix années durant lesquelles je suis parti...* Sa lecture la console. Si seulement Maggie connaissait le passé de leur père, alors elle comprendrait. Elle pardonnerait tout. Ou non. Leah réintroduit la lettre sous le couvercle. Monte péniblement dans sa salle de bains privée, à l'étage. Rabat les volets contre l'éclatante lumière de juin. Défait à grand-peine les attaches de sa robe. Enfile une chemise de nuit à dentelles, un bonnet de nuit à rubans. Elle a gardé sur sa peau l'odeur de l'alcool de ses sœurs. Elle a une molaire qui bouge, sûrement à cause de la gifle de Margareta. Du moins comprend-elle pourquoi Maggie se met au lit au moindre obstacle. C'est un radeau de sécurité. On peut même s'imaginer le lit comme un nuage, à condition que les draps soient suffisamment blancs.

Leah garde le lit pendant deux semaines. Mais elle ne passe pas tout son temps à sangloter ou à dormir. Ni à contempler l'expression inquiète de Daniel. Elle écrit des lettres sur un plateau. Charles Livermore — qui éprouve toujours envers Katie une immense gratitude pour avoir fait parler sa femme Estelle — vient s'entretenir avec elle à son chevet, ainsi que les Taylor. Le D^r Taylor, tout comme Charles Livermore, tout comme Horace Greeley — qui a la bonté de délaïsser sa campagne présidentielle pour lui prodiguer des conseils par écrit —, est du même avis que Leah : il faut envoyer Katherina en Angleterre, où elle sera à

l'abri de toute influence pernicieuse. Leah devine qu'il s'agit de Maggie et non du spiritualisme en soi, tout de même. Elle sait qu'Horace leur a conservé son affection malgré sa réserve à l'égard de leurs talents de médiums.

— Excellente proposition, s'exclame Charles Livermore. Nos amis spiritualistes d'Angleterre accueilleront Katie comme la grande prêtresse du mouvement qu'elle est. Je vais leur écrire sur-le-champ.

— Mais sera-t-elle d'accord ? demande le D^r Taylor. Elle ne supportera pas d'être séparée de Maggie si longtemps.

— Nous devons nous montrer persévérants, rétorque Leah. Comme Katherina n'aime pas prendre des décisions par elle-même, il importe que nous l'aidions à le faire. Elle nous remerciera plus tard.

Les hommes hochent la tête, satisfaits. Mais Sarah Taylor enrage.

— Nous remercier ? Ha ! Katie est une enfant si étourdie, si ingrate qu'elle s'apercevra à peine des privations que s'imposent volontairement ses meilleurs amis pour elle, qui est notre seul instrument de communication, notre clef pour atteindre nos êtres chers dans l'autre monde.

Leah ajuste son bonnet à rubans avec son plus beau sourire, ses fossettes les plus radieuses.

— Mes doux esprits, tout cela, elle l'est, mais je dois vous rappeler, ma chère Sarah, que Katherina est aussi ma sœur.

CHAPITRE 39

MISS KATHERINE FOX

et

M. HENRY DIETRICH JENCKEN

Espèrent l'honneur de votre présence
en l'heureuse occasion de leur cérémonie nuptiale
le 14 décembre 1872 à 9 heures
en l'église paroissiale St. Marylebone de Londres.

Que Dieu et le Saint-Esprit bénissent leur Union pour l'Éternité.

— Très joli, soufflai-je tandis que ma patiente rangeait l'invitation dans l'écrin aux lys.

— Je n'y suis pas allée. Leah non plus. Il faut dire que nous n'étions pas invitées. Et puis l'Angleterre nous semblait si loin.

— C'est parce qu'elle l'est, Maggie ma caille.

À ces mots, je pouffai quelque temps. Comme j'avais fait vœu de ne pas boire devant ma patiente, je m'étais arrêtée en chemin dans une taverne où, je l'admets, j'avais bu plus que j'en avais eu l'intention.

— Ferdie, le premier-né de Katie, il est né coiffé. La sage-femme a dit que cela signifiait qu'il était béni. Qu'il aurait le don de voir l'avenir. Qu'il serait protégé contre la noyade.

— Ha ! Balivernes superstitieuses, mensongères qui plus est.

— Bien sûr, et même Katie avait pris les prédictions de l'accoucheuse avec un grain de sel. Ce qui ne l'a pas empêchée de nous écrire que Ferdie sentait aussi bon que les jardins du Paradis et que ses yeux bleus émettaient des rayons de lumière. Ni Henry, son mari, de voir le chérubin écrire dans les airs, et en latin, je vous prie. Fort singulier poupon, vous ne trouvez pas ?

— Ah, mais qui n'a jamais trouvé que son bébé était le plus parfait du monde ?

— Ce n'est pas tout. On voyait souvent flotter des spectres autour du petit Ferdie. La nourrice jurait que des petites empreintes de mains apparaissaient sur son oreiller. Qu'une musique angélique jouait pendant son sommeil, et ainsi de suite. Leur deuxième enfant, Henry fils, a vu le jour en 75. Un bébé apparemment beaucoup plus ordinaire, comme les cadets tendent à l'être.

— Comment voulez-vous que je le sache ? grommelai-je.



L'église paroissiale St. Marylebone de Londres est presque vide ce matin, à l'exception de la famille Jencken, rassemblée près des grandes portes, et de Maggie, qui est enfin venue rendre visite à Katie. Celle-ci s'élançe vers elle. C'en est fini des couleurs sombres de vieille fille pour Katie Fox Jencken. Elle est revenue aux teintes délicates qu'elle aimait tant enfant. Aujourd'hui, avec sa robe d'or et de rose nacré, son chapeau du même gris violet que ses yeux, elle a toutes les apparences d'une dame élégante et mystérieuse. Surtout à côté de moi, se dit Maggie, sans toutefois en prendre ombrage. Elle pourrait toujours s'entourer d'admirateurs si elle le désirait, Katie et elle se sont mises d'accord là-dessus. Elle a gardé sa taille fine. Le bleu indigo qu'elle préfère lui va bien.

Maggie fait courir ses doigts sur un banc de l'église. Non loin, Henry Jencken, le mari de Katie, talonne allègrement Ferdie, trois ans, et Henry fils, vingt mois. Avocat prospère et respectable, converti au spiritualisme et jadis fou de joie à l'idée de rencontrer la célèbre Katie Fox, Henry arbore toujours, à cinquante ans, des cheveux blonds comme les blés et se meut sans effort malgré sa haute taille et la robustesse de sa silhouette. Il paraît que sa mère, qui a déjà été baronne, a laissé tomber son mari et ses enfants devenus grands pour le beau docteur qui allait devenir le père d'Henry. Renoncé à son rang, au respect qui lui était dû, à la richesse, à sa réputation. En un mot, à tout.

— Vois-tu, les gens sacrifient tant de choses à l'amour. Parfois tout, même, avait confié Katie à Maggie peu après son arrivée. Les différences de position sociale ne devraient pas compter du tout. Pas plus que les remontrances et les opinions des familles.

Elle n'avait pas prononcé une seule fois le nom d'Elisha, ne s'était jamais risquée à le critiquer. Mais ces insinuations ? Elle n'ignorait tout de même pas que Maggie les remarquerait.

— Je lui plais, à ton Henry ? veut maintenant savoir Maggie.

— Il t'aime beaucoup, Mag. Comme tout le monde, après t'avoir rencontrée. Oh, comme je suis contente que tu sois là. Et heureuse, si heureuse que tu sois aussi guérie que moi. La confession est d'un si grand secours.

Ce qu'avait fait Katie à l'époque où Henry lui faisait la cour.

— Je suis une ivrogne, Henry, lui avait-elle avoué. Je bois pour oublier, comme une pocharde dans son caniveau.

— Je sais et cela n'a aucune importance. Je vous aime. Je vous aime. Je vous aime, avait rétorqué Henry.

C'est sur l'incantation de ces mots, avait confié Katie à Maggie, qu'elle avait cessé de boire. Oh, elle a toujours soif, mais elle désire plus encore l'amour et l'estime d'Henry.

— Pour ma part, j'en ai simplement eu assez de tout ça, admet Maggie. Alors j'ai arrêté de me soûler.

Katie entraîne Maggie vers l'autel, lui raconte son mariage en détail.

— Ici, Mag, il y avait tout bonnement des montagnes de fleurs. Et c'est de là, dans le chœur, que sont venus les coups. Tout le monde les a entendus. Et le banquet du petit déjeuner, c'était céleste. J'aurais tellement, tellement aimé que tu sois là. Toute la famille d'Henry est venue.

Maggie répond qu'elle était trop malade, ce dont Katie se hâte de convenir, car elles ne souhaitent ni l'une ni l'autre évoquer le fait que ni sa grande sœur, ni sa mauvaise influence ne figuraient sur la liste des invités. D'un air grave, Maggie écoute maintenant Katie s'enorgueillir de son petit déjeuner nuptial, de la table qui a lévitée, de la manière dont les coups ont résonné, du fils du duc de Wellington qui lui a fait parvenir un flacon de parfum hors de prix, du prince George en personne qui lui a envoyé un éventail. Chaque fois que Katie parle de ses admirateurs haut placés ou d'événements hors du commun, Maggie lui trouve une ressemblance avec Leah, sauf que l'affectation et la vantardise de celle-ci l'irritent au plus haut point alors que chez Katie, elle trouve cela adorable. Leah et Katie entretiennent une correspondance, Maggie le sait. C'est un sujet qu'évitent les deux sœurs.

— Ferdie chéri, arrête ça, lance brusquement Katie.

Ferdie est en train de piétiner les bancs de lumière aux couleurs vives qui nagent sur le parquet. Ils sont projetés là par les vitraux des fenêtres, mais l'enfant ne s'en rend pas compte. Les poissons lumineux disparaissent quand le soleil s'en va ; Ferdie ouvre des yeux ahuris. Maggie s'esclaffe. Henry père aussi. Katie aussi. Quant à Henry fils, il se tortille dans les bras de Katie en hurlant de rage.

— Ferdie est grand pour son âge, tu ne crois pas ? demande Katie à Maggie après avoir calmé Henry.

— Mais oui.

— Il est si solide sur ses jambes. Et est-ce qu'il ne préfère pas son père à quiconque ?

— Il est issu du même moule, c'est clair.

— Oh, Henry, ne sois pas si difficile, dit Katie à Henry fils qui gigote toujours.

Elle le pose par terre et il se dirige vers son frère à pas hésitants. Il a beau avoir encore du mal à marcher, il se débrouille ; il deviendra un enfant ordinaire comme son frère Ferdie. Katie insiste beaucoup là-dessus. Sauf qu'elle ne le lâche pas des yeux une minute.

— Je pense beaucoup à Mary Greeley, reprend Katie après une pause. Je n'avais jamais compris pourquoi elle parlait tout le temps de Pickie. Je trouvais ça diablement pénible. Maintenant, tout s'explique. Moi aussi, je perdrais la boule s'il arrivait quoi que ce soit à l'un de mes fils... Horace est devenu fou, lui aussi, enfin c'est ce qu'on raconte, après la mort de Mary, et puis cette campagne présidentielle, le pauvre homme.

— « La défaite la plus retentissante de l'histoire », voilà ce que les journaux ont dit.

— Je trouve ça odieux qu'il soit mort de cette façon, Mag. Seul et dément, dans un vieil asile insalubre.

— Qu'as-tu dit ? Non, non, ne le répète pas. Ne répète jamais ça.

Katie prend un air perplexe, à croire qu'elle a oublié la malédiction du colporteur, comme si sa bonne fortune actuelle la protégeait suffisamment. Maggie, elle, n'oubliera jamais ces paroles : *Calomniatrices, salopes hommages, vous mourrez seules et démentes !* Franchement, comment pourrait-elle les oublier ?

— Ne jamais dire quoi ? lance jovialement Henry père derrière elles, le petit Ferdie accroché à ses basques.

— Nous parlions d'Horace Greeley, mon chéri, et de son... son héritage, souffle Katie.

Henry secoue sa belle tête.

— Vous parliez d'argent ? Mais pourquoi, ma chérie ? Tu n'as plus besoin de te faire de soucis pécuniaires maintenant. Quant à monsieur Greeley, eh bien, je ne peux approuver ses pratiques financières. Quand je pense à ses pauvres filles. Un homme doit veiller à laisser une succession à l'épreuve de toute... Malédiction !

Henry leur désigne Henry fils, rigide comme un saint de pierre. Secoué par une convulsion. La salive coule de ses dents serrées. Katie se précipite avec un cri perçant, maintient l'enfant qui agite bras et jambes. L'instant d'après, c'est terminé. Il s'affaisse contre sa mère. Maggie les enveloppe tous les deux dans ses bras. Henry père serre dans les siens Ferdie en larmes. La poignée de fidèles les regardent fixement. Quelques-uns ânonnent des prières de protection. Maggie est tentée de frapper un ou deux coups pour ajouter à leur trouble. Mais elle n'a pas le temps. Ils se hâtent vers la voiture et démarrent en cahotant. Henry fils ne tarde pas à sombrer dans un profond sommeil.

— Il fait toujours ça après une crise, explique Katie à sa sœur.

Pour se tenir occupé, Ferdie lance des cris aux marchands des quatre-saisons. Henry père se penche vers Maggie.

— Vous qui êtes éminemment raisonnable, conseillez-nous. Faut-il envoyer chercher un prêtre ? Devons-nous pratiquer un exorcisme pour notre petit Henry ?

Maggie réfléchit à la question. Au compliment aussi : raisonnable ? Elle pourrait bien le devenir, qui sait. Elle se rappelle que Katie, enfant, s'évaporerait hors d'elle-même, que son visage devenait aussi inexpressif que celui d'Henry fils.

— Pas de prêtre. Ce n'est l'œuvre ni des esprits, ni des démons, vous le savez très bien, vous deux.

Son regard va d'Henry à Katie.

— Votre fils est sujet à des convulsions nerveuses, tout comme Katie. Aujourd'hui, les docteurs appellent cela *épilepsie*. Ceux qui en sont touchés entendent parfois des voix ou finissent par perdre connaissance... J'ai dans l'idée que cela lui passera avec le temps, comme pour Katie, je pense.

Henry regarde Katie avec étonnement.

— Mais tu ne m'as jamais dit que tu souffrais de ce... de cette affection ?

— Je t'ai avoué mon intempérance, Henry : il m'a semblé que cela suffisait comme confession. De toute façon, je n'en ai jamais vraiment parlé. Pas plus que Mag.

Exaspérée par sa sœur, elle fronce les sourcils.

— Il existe un art de se confesser, tout comme il y a un art de mourir, déclare Maggie. Et comme n’importe quel art, cela devient de plus en plus facile avec le temps.

Les dix années suivantes se déroulent à merveille, sans le moindre incident. Henry Jencken devient riche à craquer. Katie se consacre à la lutte anti-alcoolique. Leurs enfants grandissent bien. Les crises d’Henry fils se font de moins en moins graves, de moins en moins fréquentes. Son seul symptôme aujourd’hui, écrit Katie à Maggie, c’est le regard d’incompréhension totale qu’il prend de temps en temps, mais à qui cela n’est-il jamais arrivé ?

Maggie fait régulièrement le voyage de New York à l’Angleterre.

— Vous êtes ici chez vous, chère Maggie, lui a dit Henry père.

Elle devient la plus aimable des tantes. Ne ressemble en rien à Leah dans ce rôle. Ne considère pas les enfants comme les accessoires d’une vie élégante. Ne se délecte pas de leur naïveté, de leur affection prodiguée à tort et à travers. Elle les voit plutôt comme de vraies personnes, des êtres affligés d’une forte dose de passion sans beaucoup de discernement. Elle convient de tout cœur avec Katie de ne jamais envoyer les garçons dans un pensionnat anglais. Qu’ils ne peuvent se trouver plus en sécurité qu’avec leur mère. Henry ne fait rien pour s’opposer à elles deux. De toute façon, s’il le pouvait, il décrocherait pour Katie la lune et le firmament étoilé.

Katie supplie régulièrement Maggie de s’installer en Angleterre, ce à quoi Maggie songe souvent. Elle a trouvé de nombreux amis parmi les spiritualistes britanniques. Avec eux, elle fait table rase. Ce qui n’est pas bien difficile. Les Anglais tolèrent mieux l’excentricité, a-t-elle observé, et font preuve d’un plus grand respect lorsqu’ils enquêtent sur les phénomènes spirituels. Sir William Crookes lui-même réalise de nombreuses expériences avec Katie. Maggie apprend des lettres de sa sœur que ce même Sir William a inventé un radiomètre qui transforme la lumière en matière, découvert un élément vert qu’il a nommé thallium et s’occupe maintenant de démontrer l’existence de la matière « radiante », c’est-à-dire se trouvant dans un quatrième état qui n’a rien à voir avec l’espace corporel ou l’échelle humaine du temps. « Ou quelque chose d’apparenté »,

comme l'écrit Katie. Malgré tout cela, il est bien en peine d'expliquer les coups frappés, les tables flottantes, les globes lumineux et autres, sinon pour dire qu'une force physique encore à découvrir doit être à l'œuvre. Et il reste bouche bée devant la capacité de Katie de répondre simultanément à une question par l'écriture automatique, à une autre avec des coups, tout en discutant librement. Qu'une femme parvienne à faire ces trois choses à la fois, cela dépasse l'entendement, a-t-il déclaré à Katie, à ce qu'il paraît, ce qui l'a beaucoup amusée. Mais ce que Maggie préfère chez les Anglais, c'est qu'ils ne l'ont jamais vue de leurs yeux en état d'ébriété. Et cela n'arrivera jamais, elle se l'est juré. Katie et elle ne boivent plus que du Moxie, une boisson gazeuse tonique sans danger, quand elles ne sirotent pas leur thé en levant le petit doigt. Mais non, jamais elle n'ira s'installer en Angleterre. C'est en Amérique qu'est enterré Elisha. C'est ici qu'on se souvient de lui comme d'un meneur, un héros ; qu'on se souvient de lui tout court, à vrai dire.

Et Leah ? Elle patauge dans la soixantaine, plus cabotine et solide que jamais. Se prend pour une grande dame new-yorkaise. Porte des corsets serrés d'où s'échappent des flots de billets. A un mari qui l'adore. Une poignée de clients triés sur le volet qui ne jurent que par elle. Pis, elle prétend écrire ses mémoires... Dieu vienne en aide au public littéraire. Son baratin, jamais Maggie ne le lira. Cela aussi, elle se l'est juré.

Par une belle matinée de l'automne 1881, attablée autour du lunch chez les Jenckens, Maggie tourne en ridicule un certain Henry Seybert, philanthrope riche comme Crésus qui vit à Philadelphie et la rémunère largement pour évoquer tout le monde et son frère, de Newton à l'ange Gabriel.

— Alors, aujourd'hui, fait-elle d'une voix chevrotante de vieillard, je voudrais cinq prophètes de l'Ancien Testament et trois saintes martyres. Vous n'oublierez pas Homère et Platon, je vous prie. Ah oui, et juste un soupçon d'Esprit-Saint. Ah bon ? Vous craignez d'être précipitée dans la géhenne en châtiment de votre hardiesse ? Maintenant que j'y pense, j'aimerais aussi que vous extirpiez un instant le général Benedict Arnold des feux de l'Enfer. J'ai une ou deux questions à lui poser, à ce lascar.

Henry attaque sa tranche de rosbif en riant de bon cœur. Son frère Edward, qui séjourne lui aussi chez eux quelque temps, pouffe en essayant le chutney de sa bouche. Katie s'esclaffe à son tour puis, reprenant son sérieux, suggère qu'il est sans doute l'heure pour Maggie d'aller se coucher.

— Je n'aime pas du tout t'imaginer entourée d'esprits frappeurs dans une pension de famille pour d'humbles je-ne-sais-qui. Je t'en prie, repense à venir vivre ici avec nous. Fais-le vraiment, cette fois-ci.

Henry avale d'un trait son verre de bière.

— Oui, dit-il. J'aimerais beaucoup cela, et les enfants aussi. N'est-ce pas, Henry ? Ferdie ?

Les garçons opinent en chœur, ajoutent que maman ne les dispute pas aussi souvent quand tante Maggie est là pour jouer avec elle. Tous les adultes éclatent de rire. Même la cuisinière pouffe en apportant le plat favori d'Henry père : un assortiment de génoises, de boudins et de tartelettes au beurre.

— Tu vas y réfléchir sérieusement, dis ? À t'installer ici ? insiste Katie.

— Oui, accepte Maggie.

Et cette fois-ci, elle le pense vraiment. Mais une fois rentrée à New York, sans même avoir le temps d'emballer son ménage, elle reçoit la terrible nouvelle : Henry Jencken père est tombé raide mort dans sa maison de campagne anglaise. Son cœur s'est fermé comme un robinet.

Maggie débarque en Angleterre en novembre et trouve Katie éperdue de chagrin. Fait de son mieux pour la consoler. Lui rappelle gentiment qu'au moins, elle va passer le reste de ses jours dans la peau d'une riche veuve, entourée de ses enfants et de ses souvenirs. C'est du moins ce que lui a promis Henry pour le cas où il monterait le premier au Ciel. La vérité, c'est que les finances d'Henry font ressembler celles d'Horace Greeley à de l'arithmétique infantine. L'année de deuil s'écoule, puis quatre autres. Et lorsqu'on parvient enfin à démêler la comptabilité d'Henry, il en ressort de lourdes dettes, des propriétés non transférables à l'étranger, et que Katie ne recevra que deux cents livres. Pas un penny de plus.

CHAPITRE 40

— Vous savez ce que m'a dit Elisha, une fois ?

— D'enfiler vos mitaines, vilaine petite minette ? répliquai-je en pouffant.

En quoi ma patiente ne m'imita pas.

— Non, il était question des hindous et de leur croyance au retour des âmes dans un corps différent. Si l'on est bon dans une vie, on obtient la richesse et le bonheur dans la suivante. Voilà ce qu'il disait, Elisha.

— Sornettes et balivernes... Et si l'on est méchant, alors ?

— On revient dans un corps pauvre et malade, c'est évident.

— Oh, qu'ai-je fait ?

— Pas la moindre idée.

— Avec ma laine, je veux dire.

Je lui montrai mon tricot, ses rangs lâches, ses côtes inégales.

— Je vais devoir tout recommencer, on dirait bien.

— Ce serait la chose à faire.

— Oui, et il va me falloir un meilleur éclairage, ajoutai-je en augmentant l'intensité de la lampe médicale.

Ma patiente cligna des yeux lorsque la flamme vive se mit à danser.

— Mais pourquoi as-tu fait ça, Katie ? souffla-t-elle en regardant derrière moi.

Katie ? Je me tournai vers l'endroit que fixait ma patiente, quelque part dans le vestibule (n'y vis rien qui eût la forme de Katie), puis vers l'écrin aux lys qui reposait à côté d'elle, comme à l'accoutumée ces jours-là.

15 juin 1885

Ma très chère Katherina,

J'espère que tu te portes bien. Bien entendu, toi et mes adorables neveux, il faut que vous logiez chez nous quand vous remettrez le pied sur nos rivages d'Amérique. Après tout ce temps passé dans l'obscurité de leur île, les garçons seront émerveillés à la vue de Manhattan. Beaucoup de nos espaces publics sont mis en valeur par des lampes à arc qui scintillent tels des diamants quand vient le soir. Et la compagnie électrique d'Edison a fait des pas de géant ces trois dernières années. Notre maison fut la première de la Trente-septième Rue à être entièrement électrifiée et baigne maintenant de la cave au grenier dans une douce lumière douillette qui jamais ne s'éteint, ce qui est fort commode. Nous avons aussi un « frigidaire » qui nous permet d'offrir une table plus savoureuse que jamais à tous nos chers amis. Mais ne crains pas ces changements, ma Katherina chérie. Tout sera comme avant. Quels moments bénis nous avons passés. Néanmoins, c'est terrible que ton cher monsieur Jencken t'ait laissée dans cette situation. La prochaine fois, veille à ce que certaines sommes soient inscrites à ton nom. Bon, ne va pas t'imaginer que je grossis les rangs de ces agitatrices pour les droits des femmes, à l'instar de notre charmante Amy, sous prétexte que je te donne ce conseil. J'ai l'esprit pratique, voilà tout.

Ta sœur affectionnée,

Leah

Leah s'évente dans la chaleur d'août quand lui parvient le premier cri. Elle laisse tomber son éventail. Au deuxième hurlement, elle se précipite dans le couloir. Un fracas semblable à celui de cymbales lancées par terre. Silence. Leah appuie son oreille contre la porte fermée du petit salon, celui que Katie a adopté pour y donner ses *séances**. Entend un tumulte étouffé. Puis :

— Enfer et damnation ! Va-t'en donc. Hors d'ici ! Les esprits veulent que tu débarrasses le plancher.

Leah ouvre brusquement la porte et tire sur la chaîne de l'ampoule Edison, inondant de lumière les participants à la *séance**, qui clignent des paupières comme des chouettes dans son éclat brutal. Lancent à Katie des regards outrés. Celle-ci les ignore. Ignore Leah.

— Oh, Henry, mon chéri, s'écrie-t-elle. Mère est là. Chut !

Henry, mince et pâle, dressé à côté d'un fauteuil renversé, gémit en se tenant la mâchoire :

— C'est Ferdie qui a eu l'idée.

Son frère se retient de rire. À douze ans, on lui en donnerait facilement seize. Ses yeux bleus n'émettent plus de rayons de lumière, note Leah. Que des lueurs d'espièglerie pure. Les visiteurs se hâtent vers la sortie. Une femme enfonce un bonnet à l'ancienne sur ses cheveux d'argent.

— Jamais ma personne n'a subi pareille offense !

— Ha ! Cela, j'en doute fort, réplique Katie. Quoi qu'il en soit, vous n'aviez pas à donner de coups de pied à mon pauvre Henry.

— Eh bien, ce garnement n'avait rien à faire sous la table.

— Il a une santé fragile. C'était juste pour rire.

— Rire ? Pour rire ! Il m'a empoigné la, le, mon... Oh, je n'arrive pas à le dire.

— Votre cheville ? suggère Leah.

La femme rougit. Son mari à barbe grise la prend par le coude.

— Je ne recommanderai pas cet établissement à âme qui vive.

— Ce n'est pas un « établissement », répond Leah d'un ton glacial. C'est ma maison.

Katie attire Henry sur ses genoux tandis que l'on reconduit les invités et que Ferdie part terroriser les oiseaux dans la volière de Leah.

— Viens, mon chou, tu veux que je te chante ta comptine préférée ? Ça te consolerait ?

Henry hoche la tête, un pouce dans la bouche.

— *Dans le jardin, assise bien droite
Sous son grand chapeau chinois,
J'ai vu madame Beauminois,
La vieille chatte !*

*Très âgée, très âgée,
Capricieuse et fort boiteuse ;
Apprendre aux chatons à jurer et cracher,
N'est-elle pas odieuse ?*

*Très vilaine, très vilaine ;
Une telle abomination
Comme sujet pour une chanson,
Ça nous fait bien de la peine.*

*La vieille dame Beauminois,
Coiffée de son chapeau chinois,
Avec un miaulement aigri
Est partie se mettre au lit.*

Leah écoute en marquant sa désapprobation. Katie traite encore Henry comme un bambin. Elle ne perd jamais ses fils de vue, ni l'un ni l'autre. Refuse de les laisser aller à l'école publique. A préféré engager un précepteur. S'imagine-t-elle qu'il lui suffit de les garder à l'œil pour les protéger de tout ? En tout cas, elle fait la sourde oreille aux conseils de Leah sur les nombreuses façons de surveiller les

enfants. On peut toujours les espionner, par exemple, ou lire leurs gribouillis, ou interroger nonchalamment leurs amis.

— Elle est jolie, cette chanson, tu ne trouves pas, Henry chéri ? veut savoir Katie.

Henry hoche la tête.

— Alors maintenant, mon trésor, je vais te raconter une histoire, celle de la tsarine.

— Oui ! Elle était si jolie.

— Pas encore ça, intervient Leah. Ce n'est que pure imagination, Henry.

— Chut. Ce n'est pas vrai. Henry était là. Il se souvient de tout.

Henry extirpe son pouce de sa bouche.

— Oui. Elle était très belle, toute vêtue de soie bleue, avec des perles et des diamants.

Ce qui fait grogner Leah. Katie s'entête à raconter que peu après la mort d'Henry, elle et ses fils sont partis à la cour du Tsar de toutes les Russies. Elle en veut pour preuve un œuf peint et une poupée de bois abritant des répliques de plus en plus petites d'elle-même, « preuve » qu'elle a très bien pu se procurer chez n'importe quel marchand de bibelots de Manhattan. L'histoire de Katie s'enjolive chaque fois qu'elle la raconte : le palais d'Hiver et ses candélabres gros comme des carrosses. Les gens qui patinaient dans les rues gelées aussi naturellement que nous marchons. La gratitude des membres de la cour lorsqu'elle lui avait assuré que, contrairement à ses prédécesseurs, le tsar ne mourrait pas assassiné. « Mais n'accordez pas votre confiance à n'importe qui », avaient sagement suggéré les esprits.

— Écoute-moi bien, Henry chéri, intervient Leah, il ne faut pas confondre la noblesse obtenue grâce au hasard de la naissance avec la bonne réputation, qui doit se mériter.

— Quelles sornettes, chuchote Katie à Henry. Ta tante Leah n'a jamais été reçue en audience par une tête couronnée, elle. Elle est jalouse, voilà tout.

— Jalouse, moi ? Jalouse ? Et madame Pierce, alors ? La première dame de notre nation ? Et tous les notables de haut rang qui comptent parmi mes amis ? Cela fait pourtant contrepoids à une majesté d'origine douteuse nourrie au bortsch. As-tu lu mon mémoire ? Eh bien, Katherina, l'as-tu lu ?

— Son mémoire ? Ha ! répond Katie à Henry. Elle a beau s'en attribuer le mérite, tout le monde sait qu'il a été rédigé par un écrivain fantôme.

— C'est un fantôme qui l'a écrit ? s'exclame Henry, légèrement alarmé, qui se laisse glisser des genoux de sa mère et s'éloigne furtivement vers la porte.

— C'est une façon de parler, mon chéri, le rassure Katie. Les gens qui n'ont pas envie de prendre la plume engagent quelqu'un pour le faire à leur place, après quoi ils en retirent toute la gloire pour eux-mêmes.

Leah fusille sa sœur du regard. Sent sa tempe battre son staccato. Henry réussit à filer. Katie tente de le suivre. Leah l'empoigne par le bras. Comment sa Katie, sa petite Katherina, a-t-elle pu changer à ce point ? La maternité l'a rendue opiniâtre et le veuvage — qui l'eût cru —, amère. Sa rancœur envahit la maison. Afflige énormément ses fils, ainsi que Leah et Daniel. Leah flaire discrètement Katie. Ne détecte ni l'odeur du brandy, ni celle du rhum, rien que le parfum entêtant dont elle prétend qu'il lui a été offert par le fils du duc de Wellington à l'occasion de son mariage avec Henry Jencken il y a déjà quinze ans. Eh bien, ce doit être un flacon magique pour durer si longtemps, car Katie sent la même chose tous les jours.

— Je t'en prie, chère sœur. Je me fais du souci, c'est tout. Cela m'inquiète que tu bourres l'esprit d'Henry avec ces balivernes.

— Je ne vais tout de même pas leur rappeler, à Ferdie et à lui, les choux pourris et les paysans morts gisant dans les fossés ?

— Tu n'aurais jamais dû y emmener les garçons. Ils auraient pu mourir de froid.

— Je croyais que tu doutais de mon aventure en Russie. Peu importe, maugrebleu : où que nous allions, ils sont en sécurité avec moi. Ils seront toujours plus en sécurité avec moi.

D'une secousse, elle se dégage de l'étreinte de Leah et sort de la pièce au pas de course en appelant Henry. En appelant Ferdie. Leah s'écroule sur un fauteuil orné de glands. Sent le poids de ses soixante-douze ans. Des larmes brûlantes couler de ses yeux. Elle a eu beau tout essayer. Insister pour que Katie et les enfants s'installent chez elle dans l'espoir d'une réconciliation, d'un retour des beaux jours. D'ailleurs, si Katie daignait lire son mémoire, *Le Chaînon manquant dans le spiritualisme moderne*, cela lui rappellerait à quel point elles s'amusaient à l'apogée de leur gloire. *Le Chaînon manquant* ne dit pas un mot de leurs déplorables chicanes de famille. Évite soigneusement de parler d'alcool et d'accusations. Fait remarquer que, malgré la persécution dont le monde entier accablait les trois sœurs Fox, elles en triomphaient invariablement grâce au soutien de bonnes et braves gens. Décrit les preuves manifestes et confondantes laissées par les esprits : tables en lévitation, objets volants tels les oiseaux dans le ciel, cloches sonnantes, écriture automatique, manifestations de silhouettes lumineuses, clients tous plus satisfaits les uns que les autres. Leah en a expédié un exemplaire à Katie lorsqu'elle résidait encore en Angleterre. À Maggie aussi, alors qu'elles ne s'adressaient plus la parole depuis des années. Si ce n'était pas un gage de réconciliation, elle se demande bien ce que c'était. Mais Maggie ne lui a pas répondu une seule syllabe. Ni elle ni Katie ne lui ont jamais parlé de son livre. Leah aurait préféré les entendre le critiquer plutôt que d'endurer ce silence qui s'ouvre devant elle comme une gueule béante, affamée de mauvaises pensées, et qui fait partie des raisons pour lesquelles elle a tant insisté pour que Katie et ses fils viennent vivre avec Daniel et elle. Car ils ont épuisé leur réserve de neveux et nièces. Ils sont tous grands à cette heure. Quant à sa fille Lizzie... Où vit-elle maintenant, déjà ? Ah oui, dans les Catskills, une région trop éloignée pour lui permettre de venir voir sa mère, semble-t-il. Il ne reste à Leah, pour toute compagnie, que le babil de ses volatiles et la mastication tonitruante des mâchoires de Daniel.

Elle se tamponne les yeux d'une main experte. Se lève avec sa vigueur d'antan. Pendant les trois jours qui suivent, elle se montre avec Katie d'une gentillesse à toute épreuve. Refuse de s'engager dans la moindre dispute. De critiquer la présence des garçons aux *séances**. La bienveillance et la clémence faites femme. Ce qui paraît ne rendre Katie que plus irascible. Le quatrième jour de la nouvelle stratégie de Leah, elle trouve à son réveil les garçons qui traînent dans la cuisine en chemise de nuit. Katie est partie. Dans sa chambre, une bouteille renversée et un mot griffonné : *Je rentre à Rochester*.

CHAPITRE 41

J'arrivai tard ce jour-là, le premier du mois de mars, si j'en crois mon calendrier de poche. Partie à la recherche de gin et de laudanum, je m'étais égarée dans les rues de Manhattan. Les édifices poussent tellement vite. Les rues et la signalisation se transforment. Franchement, c'est à se demander comment font les gens pour aller où que ce soit. Tout en grimpant les marches, je verbalisais déjà mes excuses quand je m'arrêtai net, posant ma sacoche avec un bruit sourd. Éberluée par ce que je voyais, c'est-à-dire rien. Le lit était vide. La mansarde, déserte. Ma patiente, envolée. Je pivotai sur moi-même en clamant son nom. Comme je l'ai déjà dit, il n'y avait nulle part où dissimuler un mécanisme, encore moins un corps. Je la découvris enfin de l'autre côté du lit, stupéfaite de ne pas l'avoir remarquée tout de suite.

— Ah, Maggie, venez maintenant.

— Elle est partie.

— De qui parlez-vous ? Oh, peu importe, répondis-je tout en la bordant dans son lit, après m'être excusée une bonne douzaine de fois (je devenais experte en *mea culpa*) et lui avoir donné son laudanum d'une main tremblante.

— Alors je suis partie pour Rochester, souffla-t-elle au bout d'un certain temps, ce qu'elle entreprit ensuite de me raconter en détail.

Je devrais préciser qu'elle en était arrivée à se confondre avec Katie. Ce qui n'est guère surprenant si l'on considère leur grande intimité. Si l'on pense qu'elle approchait à grands pas de sa dernière heure.



Les gamins sales aux pieds nus se précipitent vers Katie comme pour la pousser dans le canal. Elle s'écarte en titubant sous une pluie de sifflets et de quolibets. À l'exception de ces enfants-rats, le monde est plutôt agréable avec ses feuilles verdoyantes, son soleil généreux. Les passants la dévisagent avec désapprobation. Ah, voici Exchange Street, au cœur de Rochester. Si elle s'achetait un chapeau, un de ces bibis à la mode surmontés d'une bête à plumes empaillée... Oui, elle va massacrer tous les oiseaux de Leah et devenir modiste. Cela lui ferait du bien de changer de métier. Elle pivote et tombe à genoux, singée par les garnements qui hurlent de rire. Un petit voyou lui enfonce un bâton dans les côtes. Une fillette lui arrache son châle. Le voyou s'acharne sur elle, brandissant son bout de bois comme un sauvage sa lance.

— Arrêtez ça tout de suite ! Allez-vous-en ! Vilains, vilains vauriens ! lance une voix coupante de femme.

Les enfants s'éparpillent comme un vol de pigeons. Volent-ils vraiment ? Non. Ce ne sont que les feuilles là-haut, dans le ciel. Tandis qu'on l'emmène, quelqu'un chantonne. C'est peut-être elle.

— *Vite, allez chercher un docteur,
n'importe qui fera l'affaire !*

*Docteur Souris trotte-menu
Se hisse sur son grabat ;
Lui prend le pouls, d'une voix pointue
Annonce son trépas.*

*Très rusée, très rusée,
La vieille Beauminois
Avait gardé l'œil aiguisé :
Souris ! Méfie-toi !*

— Katherine ? Katie ?

En s'entendant appeler timidement par son nom, Katie lève les yeux et aperçoit Amy Post dressée devant elle avec sa robe noire familière, son col et ses manchons de dentelle, la gentillesse habituelle de son expression.

— Je suis dans votre salle de séjour, Amy, articule Katie avec la fierté d'une enfant récitant ses leçons.

Elle tapote ses cheveux mal épinglés. Sa robe à carreaux zébrée de traînées sales pend lamentablement dans son dos, où Katie a négligé de glisser un faux-cul. Maugrebleu, qu'importe, Amy n'en porte pas non plus, se dit-elle avant de se rappeler qu'Amy est membre de la Société pour un habillement rationnel. Mais d'aucune société spiritualiste. Cela fait des années qu'elle n'a pas assisté à une séance, même quand Isaac est mort. Quand était-ce ? Il y a dix ans, plus même ? Oui, et Amy avait déclaré qu'elle savait fort bien qu'Isaac goûtait la Gloire éternelle ; qu'il avait enfin rejoint leurs chers Matilda et Henry et qu'elle irait les retrouver bien assez tôt. Que ceux qui cherchent continuellement une confirmation de l'au-delà sont comme des ivrognes toujours à la recherche de leur prochaine bouteille. Souvenir qui pousse Katie à chercher du brandy, ou du sherry ; il doit bien s'en trouver un peu dans la maison d'Amy.

Machteld, qui paraît aujourd'hui presque aussi âgée que sa maîtresse, apporte un fondant aux pommes et du thé et ignore Katie, selon sa coutume remontant maintenant à plus de trente ans. Cette dernière goûte à l'infusion offerte et fronce les sourcils.

— Ce sont des baies d'églantier, lui explique Amy. Les stimulants de toute espèce ne... ne sauraient être bons pour toi, chère.

— Ne sauraient, chère, répète Katie avant de pouffer dans sa tasse.

— Quand es-tu arrivée, Katherine ? Depuis combien de temps es-tu là ?

— Là ? Ah, oh, vous voulez parler de Rochester ? Un jour ou deux, ou quatre. J'étais descendue à l'Hôtel Brunswick. Oui, il y avait toute sorte de racaille aux *séances**, mais c'est mauditemment agréable d'être de retour et de m'amuser encore un peu. J'avais l'intention de venir vous voir. C'est vrai ! Ah, mais vous n'avez plus bonne opinion de nous, à cette heure.

Katie agite l'index. Amy se rembrunit. Elle doit avoir au bas mot quatre-vingts balais, se dit Katie. Qui donc vit si longtemps, mis à part les justes et les bons ? Amy pousse un soupir.

— L'agent de police allait t'arrêter pour ivresse publique, mais je l'en ai dissuadé en lui promettant de t'emmener chez moi et pour l'amour du ciel, qu'as-tu fait de ta jugeote ?

— Je l'ai vendue. Je l'ai perdue. Je voulais juste voir les canaux. Notre p'pa était marinier, vous savez. M'man disait qu'il avait disparu comme si la Terre l'avait avalé tout rond, mais il était allé travailler sur les bateaux. Dix ans, il est resté parti. Les canaux, j'ai entendu dire que c'était l'endroit idéal pour vivre dans le péché. Mais après, il y a eu le Grand Réveil et tout a changé.

— Je vais télégraphier à Leah qu'elle vienne te chercher.

Katie se penche brusquement. La tisane se répand sur sa robe.

— Maudit, où est passé mon châte ? Ah oui, les voyous. Qu'ils aillent au diable... Qu'avez-vous dit à propos de Leah ?

— Que j'allais lui télégraphier de venir...

— Non, non, non, pas elle. Il ne faut pas qu'elle sache. Elle me prendrait mes enfants. Elle les userait jusqu'à la corde. Elle veut tout ce que j'ai. Et me tenir à l'écart de Mag, par-dessus le marché. Oh, mais je la veux, ma Mag, ma Maggie ! Qui d'autre qu'elle m'a jamais aimée pour moi, moi, moi, moi ? Qui ? Mais elle se prépare à repartir en Angleterre, vous savez ? C'est le docteur Je-ne-sais-qui, un richard, qui l'a invitée. Elle dit qu'elle va gagner des tas d'argent pour nous deux avec le D^r Wadsworth, voilà comment il s'appelle. Ce que ça veut dire, c'est que je vais rester coincée avec Leah.

La voix de Katie se fait nasillarde ; les années de correction grammaticale inculquée par Leah partent en fumée.

— Leah, elle a peur de Mag depuis que Mag lui a collé une de ces torgnoles, c'est pour ça qu'elle veut rien savoir d'elle. Elle nous aime pas, Amy.

— Bien sûr que oui. Elle ne peut pas faire autrement. Moi aussi je t'aime, chère. Et Notre-Seigneur, le Rédempteur, t'aime, lui aussi.

— Vraiment ? Et a-t-Il ordonné que nous cessions toute cette affaire ? Au plus vite, hein, et sans lambiner ! C'est ça qu'elle a dit, Maggie.

— Quelle... affaire ?

— Le spiritualisme, voyons. Va falloir qu'on dise la vérité au monde entier, qu'elle a dit, Maggie. Moi je veux bien. Je veux bien croire que j'y crois, il me semble. Aucun problème.

— Tu as sans doute besoin d'adhérer à une cause différente. Soutenir une cause, voilà un excellent remède contre les pensées mélancoliques. Isaac t'aurait dit la même chose.

— Vous, vous passiez votre temps à essayer de convaincre Leah, n'est-ce pas ? L'abolitionnisme. Le suffragettisme, qu'importe comment ça s'appelle. Bien sûr, quelle force elle aurait faite derrière vos causes ridicules.

Amy reste silencieuse, puis déclare d'une voix glaciale :

— Je vais te préparer un lit. C'est ici que tu dois rester, pas toute seule dans un hôtel avec...

— Je vais vous dire pourquoi elle n'a jamais mordu à l'hameçon, l'interrompt Katie. Parce que cette salope de harpie ne veut pas que l'on considère les femmes autrement que comme des petites filles écervelées. Elle aime que nous autres femmes, on nous croie passives comme des poupées de chiffon, totalement dépourvues d'astuce. Ne nous ont-ils pas servies à merveille, ces préjugés ? Ils ne nous ont pas sauvé la vie, peut-être ? Écoutez-moi bien, Amy, si on avait été les frères Fox, on pourrait dans un cachot à l'heure qu'il est. Et on l'aurait salement mérité.

Amy croise et décroise les doigts.

— Tu as besoin de repos, voilà tout.

17 avril 1888

Kat chérie,

Je suis parvenue en Angleterre hier. Je n'ai pas réussi à te trouver avant de partir, ni chez toi ni dans les lieux que tu fréquentes, quoique j'ai passé une agréable visite avec tes petits Ferdie — qui a insisté pour me mijoter un fricot dans le plus grand désordre — et Henry,

qui s'est montré fort enthousiaste quand je lui ai promis de lui rapporter des livres traitant des inventions les plus récentes sur le continent.

En passant, à peine débarquée sur le quai, j'ai dit au D^r Wadsworth que le spiritualisme était une supercherie. Ce n'était pas prémédité. Ça s'est produit tout naturellement. Il n'était pas surpris, figure-toi, et il a admis que le sirop Wadsworth Own, sa fameuse panacée, n'est autre qu'un extrait de plantes amères additionné de laudanum. Il m'a confié qu'il suffit d'affirmer la réalité et l'efficacité de quelque chose avec une conviction sincère et totale pour que ça se réalise. Je l'aime bien, en fait. Il a déjà été pugiliste et semble encore capable de tordre des barres d'acier. Quoi qu'il en soit, je vais poursuivre les *séances** comme prévu. C'est curieux, n'est-ce pas ? Comme on peut croire et ne pas croire à quelque chose en même temps.

Tellement hâte de te voir à mon retour d'Angleterre. Tiens-toi loin de Sa Grosseur.

Ta sœur qui t'aime,

Mag



— Vous est-il arrivé de jouer à colin-maillard, Alvah ?

— Bien sûr, quand j'étais petite.

— C'est ce que je faisais. C'est pour ça que je suis tombée du lit hier...

— C'était à l'instant, pas hier. Ça s'est passé le même jour, ma caille, que... qu'aujourd'hui.

— Je voulais juste essayer encore une fois, voilà tout. Katie et moi, nous y jouions souvent dans la maison de Hydesville. Une fois où c'était moi qui avais les yeux bandés, je l'ai perdue. Je me cognais partout dans la pièce, contre les meubles, et tout d'un coup la bicoque m'a paru tellement plus large, ce n'était

plus du tout ma maison. J'ai arraché le bandeau, mais je ne voyais Katie nulle part. J'ai fouillé le moindre recoin. Et puis j'ai senti un souffle d'air. Je me suis retournée d'un coup, elle était là. J'ai crié :

— Mais où étais-tu passée ?

Elle a répondu :

— Je n'ai pas bougé d'ici.

— Vous et vos jeux, grommelai-je, de mauvaise humeur. (Je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas boire et mes nerfs étaient réduits à des filaments fragiles.) Vous vous y adonnez toujours, on dirait.



Si seulement Leah parvenait à croire que Katie aime ses fils « au-delà de toute mesure », ainsi qu'elle le prétend. À se persuader que leur bien-être est l'unique souci de leur mère. Car si elle prêtait ne serait-ce qu'une once de foi aux affirmations de Katie, elle ne serait pas en train de chercher ce bureau Dieu sait où dans ce quartier perdu de Manhattan, le même, observe-t-elle, que celui du P. T. dont Pettifew avait noté l'adresse au verso de sa carte. P. T. qui doit l'avoir quitté depuis longtemps, bien entendu, ce qui n'intéresse guère Leah, car elle n'aura jamais besoin de ses effroyables talents, c'est sûr. Pilleur de tombes, voilà ce que signifiait P. T. Quoique l'expression « écumeur de cadavres » aurait mieux convenu comme titre, se dit-elle.

Elle s'arrête un instant avant de poursuivre son chemin. Daniel l'a bien avertie de ne pas y aller, mais Leah s'est montrée intraitable. Car les actions de Katie sont en désaccord total avec ses paroles. Ces pauvres enfants, entièrement laissés à eux-mêmes alors qu'elle passe de plus en plus de temps dehors à se soûler. Oh, Leah a eu beau tout essayer pour persuader Katie et les garçons de revenir dans la maison Underhill, rien n'y fait.

— Laisse-les au moins demeurer chez nous, les petits chéris, lui a-t-elle proposé. Nous nous en occuperons comme s'ils étaient les nôtres, Daniel et moi.

Pour une fois, le regard de Katie s'est éveillé.

— Oh, mais tu en as une à toi : Lizzie, ça te dit quelque chose ? Regarde comment ça a tourné. Elle ne vient même pas te voir. Franchement, ça ne m'étonnerait pas qu'elle te déteste. Non, non et non, jamais les garçons n'iront vivre chez toi. Tu les rendrais tout tordus avant de les recracher.

Tordus ? Alors que Leah était prête à lui pardonner son ivresse publique à Rochester, dont elle a lu un compte rendu dans le *New York Herald*. Et les Taylor n'ont-ils pas été obligés encore tout récemment de la sortir de force d'un saloon minable ? Ils lui ont rapporté que Katie était déprimée parce que Maggie était partie pour l'Angleterre sans lui avoir dit au revoir en personne. Qu'elle buvait avec une détermination auprès de laquelle ses anciennes habitudes semblaient bien innocentes. Leah fait le tour d'un baril de cendres, soulève ses jupes à tournure pour éviter qu'elles frottent sur divers excréments, rumine la disparition complète, dès qu'elle part faire la noce, de la prétendue sollicitude maternelle de Katie. Complète ! Ses fils lui servent d'amarrage. Voilà tout ce qu'ils représentent pour elle : une ancre qui l'empêche de dériver dans la débauche effrénée, avec toute sa dépravation potentielle. Elle n'est qu'une égoïste, égoïste, égoïste. Un mendiant dresse l'oreille en direction de Leah.

— Qui ça qu'est égoïste ? Moi, avec ma misère et ma patte folle ?

Que Dieu et les esprits me viennent en aide, pense Leah en laissant tomber une pièce dans sa main, à cause des filles, voilà que je parle toute seule.

L'enseigne de la SPCA est ornée d'une silhouette de chien recroquevillé devant un homme armé d'un gourdin. Leah gravit l'escalier étroit qui mène aux bureaux du troisième étage. Elle s'arrête deux fois pour reprendre son souffle. Ces temps-ci, ses jupons semblent lestés de briques, ses chaussures de plomb. C'est le poids des responsabilités, soupçonne-t-elle, qui finit par se faire sentir. Une autre silhouette sur la porte du bureau, celle-ci d'un cheval vacillant sur ses pas. Elle ne voit pas d'image représentant des enfants battus ou négligés. On lui a pourtant garanti que depuis plusieurs années, c'est bien là qu'il faut se présenter pour signaler ce genre de choses. Depuis qu'une dame de la Société protectrice des animaux est tombée sur une fillette nue, à moitié morte de faim, qui errait sans but dans les bas-fonds de New York, et l'a amenée ici pour que l'on s'en occupe. Peu après, les enfants perdus de la ville se sont mis à débarquer par légions.

Leah trouve enfin l'accueil, pas plus grand qu'une stalle d'écurie, puant le benzène et le phénol, encombré de livres et de poils de bêtes, au point que Leah ne sait trop où s'asseoir. Une haute étagère qui perd ses papiers obstrue la fenêtre. Au mur brûle une applique à gaz esseulée. La dame pelotonnée derrière le bureau cherche un formulaire, dégage une partie de la surface et trempe sa plume, attendant sans grand intérêt d'entendre l'histoire qui ressemblera sans doute à de nombreux récits pathétiques. Après un moment de doute, Leah s'éclaircit la gorge :

— Ce signalement, je le fais sous le couvert de l'anonymat. Il doit rester strictement anonyme. Je connais quelqu'un... une femme, dipsomane au plus haut point. Elle a deux petits garçons, deux jeunes innocents...



— Vous n'allez pas m'envoyer à l'hôpital, Alvah. Je vous en prie. Même pas dans un hospice quaker.

Elle me saisit la main, ainsi qu'elle en avait récemment pris l'habitude. Son étreinte n'était ni trop serrée, ni trop molle. J'en déduisis qu'elle avait une longue pratique du serrage de mains, acquise dans une infinité de pièces sombres, auprès de tant d'inconnus. Je devinai également qu'elle avait appris à tirer des renseignements des paumes et des doigts, et pourtant je lui abandonnai la mienne.

— Non. Je vous l'ai déjà promis, vous ne vous en souvenez plus ? Enfin, peu importe.

À quoi elle répondit, de façon claire et nette, et d'une voix qui ressemblait fort à la mienne :

— N'essayez pas de m'embrouiller l'esprit, ma caille. Les hôpitaux ne sont utiles qu'en temps de guerre, ou alors dans les cas où la famille n'est pas en mesure d'offrir son aide, et s'il faut aller à l'hospice, les meilleurs sont ceux que tiennent les quakers, car ce sont de bonnes gens dotés d'une solide foi en l'esprit pratique.

Bouche bée, je m'écriai que son imitation était adroitement réussie, bien qu'elle m'eût irritée.

— Vous mélangez vos souvenirs, vous en faites un cocktail.

— C'est ma coutume, je dois l'admettre, répondit Maggie, toujours d'une voix qui semblait l'écho de la mienne.

Puis elle se remit à parler de Katie, du jour où on l'envoya en prison. Mais cette fois encore, elle me raconta l'expérience de sa sœur comme si elle l'avait vécue elle-même.



C'est sous bonne escorte que Katie franchit les colonnes rococo noircies, descend dans la cour criblée de cellules puis passe sous le pont des soupirs. Pas l'arche gracieuse où se promènent les amoureux, non, celui que traversent d'un pas tremblant les condamnés à mort en route vers l'échafaud.

— Emmenez-la dans la salle des pochards, lance la matonne. J'en ai déjà plein cette nuit.

Maigre comme un clou, elle n'a pas l'air faible pour autant, au contraire. Ses os semblent assez pointus pour fendre Katie en deux. L'agent de police, l'officier Purdy, repousse sa casquette en arrière.

— Le problème, c'est qu'elle est pas soûle. Enfin, pas maintenant.

Il est blond, gros, Irlandais et à l'heure qu'il est, visiblement au regret de ne pas exercer un autre métier. La cerbère plante un doigt dans la feuille de papier.

— Ici, ça dit qu'on l'a arrêtée pour ébriété et négligence maternelle.

— La salle des pochards fera très bien l'affaire, articule Katie dont les dents claquent de froid et de terreur devant cette bonne femme qui lui rappelle Amy, mais dans une incarnation bien plus cruelle.

La geôlière lui lance un regard mauvais.

— Ah, parce que madame s'imagine qu'elle a le choix, c'est ça ? Cette chambre-ci ou bien celle-là, comme si elle débarquait tout bonnement à l'hôtel ?

Katie bredouille une réponse. L'officier Purdy lève la main.

— Vous voulez pas vraiment échouer dans la salle des pochards, m'dame Jencken. Y a pas d'espace privé, hein. C'est rien qu'une grande pièce pleine d'ivrognes, surtout des hommes. C'est pas un endroit pour une dame, ça.

— Allez au diable, Purdy. Bon, tenez, lance la gardienne en fouillant dans l'énorme trousseau de clefs qui lui pend à la taille.

Dans sa cellule, Katie fond en larmes et ses sanglots se joignent à ceux d'autres femmes dans d'autres cachots. C'est la voix du malheur même. On l'entend sûrement dehors, dans les rues de Manhattan. Ah non, les murailles humides sont bien trop épaisses. Ici, les images et les sons viennent s'enterrer. Ce n'est pas pour rire que l'on surnomme cet endroit « les Tombes ». Même les journaux ne l'appellent pas par son vrai nom : le palais de justice. Ni même les juges, ni même les avocats. Bâti sur le modèle d'un mausolée égyptien, il est hanté par les miasmes du marécage sur lequel il est érigé. Comme c'est étrange que Katie soit passée devant pendant toutes ces années sans vraiment le remarquer. En dépit, ou peut-être à cause, du fait qu'il occupe un quadrilatère tout entier. Eh bien, dorénavant, elle ne pourra plus faire autrement.

Un gamin aux yeux tristes, avec pour toutes savates le rayon de lumière jaune qu'émet la lanterne posée à terre, balaie le couloir. Un autre, qui porte un pot de chambre avec autant de soin qu'un garçon d'honneur chargé des bagues nuptiales, rase le mur. La puanteur qui se répand sur son passage ne fait que s'ajouter à celles de la sueur, des moisissures, des vomissures. Au moins, Ferdie et Henry ont échappé à l'incarcération dans cet endroit. Seuls les jeunes délinquants sont envoyés ici, dans les mêmes quartiers que les détenues. Non, ses chers petits se sont retrouvés à l'« asile pour enfants ». L'agent Purdy a juré à Katie, suppliante et en larmes, que c'est un lieu confortable d'où les enfants sont confiés à des familles « nourricières » de bonne réputation.

— C'est un nouveau système qui marche très bien, m'dame Jencken, l'a-t-il assurée.

À en juger par la teinte pourrie du demi-jour qui pénètre par la haute fenêtre à barreaux, c'est l'après-midi. Katie ne doit pas voir le juge avant le lendemain. Alors tout sera éclairci. Tout ira bien. Elle insistera pour qu'on lui confie de nouveau le soin des enfants. S'arrangera pour attirer l'attention d'un journaliste. Le nom de Katie Fox Jencken n'est tout de même pas tombé dans l'oubli. Et elle

trouvera le moyen de télégraphier à Maggie en Angleterre. Maggie arrivera bien à l'aider. Pas cette damnée Leah. Non. C'est de sa faute, tout ça. Sans aucun doute. Qui d'autre serait allée traiter les grands fils de Katie d'« enfants négligés » ? Qui d'autre chercherait à obtenir le contrôle de la descendance de la grande prêtresse du spiritualisme, ainsi que l'on appelle parfois Katie ? Une famille nourricière ? On se demande bien laquelle finirait par être choisie. Katie donne un coup de pied dans le mur de pierres. Maudit Leah. Maudit son penchant pour les stimulants. Maudit même sa Maggie chérie de l'avoir laissée tomber ainsi. *Je reste encore un mois ici. Le Dr Wadsworth est d'une générosité mirobolante. On n'aura pas de souci d'argent pour un bon bout de temps.* Voilà ce que disait sa dernière missive.

La matonne fait résonner ses clefs sur les barreaux.

— Les cris, les larmes, arrêtez-moi ça immédiatement. Ça ne change absolument rien. Fermez-la, j'ai dit !

Katie se mord la paume. Il en coulera peut-être une goutte de ce maudit brandy. Il doit bien lui en rester suffisamment dans les veines.

Ils sont venus la chercher avant midi. Des coups à la porte de l'appartement. Les voisins, avides de sensations, massés derrière les agents. C'est Ferdie qui a ouvert. Assise à son secrétaire, Katie écrivait une lettre. À Maggie, en Angleterre ? Oui, évidemment, à Maggie. L'agent Purdy et ses acolytes en ont fait une tête lorsqu'ils se sont aperçus que Ferdie, ce solide gaillard, était l'un des deux pauvres enfants négligés. Se sont aussi gratté la tête devant Henry, à l'allure certes moins imposante, mais tout de même pas mal nourri. Mal élevé, sans doute, car il n'avait levé le nez de son livre que pour clamer que ça sentait le cochon pourri. Les agents avaient brandi leur mandat, déclenchant tout un grabuge avec les garçons qui cherchaient à protéger leur mère, Katie en larmes qui se débattait comme une furie, les voisins qui s'étaient retournés contre la police, protestant contre cette injustice. Katie repense à la large figure anxieuse de l'agent Purdy, aux excuses qu'il avait marmonnées en s'assoyant près d'elle dans le panier à salade, à la façon dont il lui avait soufflé :

— Vous en avez, de la chance, vous savez. Vous, vous n'avez affaire qu'à des spectres ou à des revenants. Moi, ce sont tous les damnés de la Terre qui défilent dans ma gendarmerie.

S'il s'imaginait que ça la consolerait, c'était plutôt raté. Katie se rassoit sur sa paillasse inconfortable. Se remémore Henry petit garçon, le visage enfoui contre le sien, réclamant encore une chanson, déclarant qu'il se fichait bien que tante Leah n'aime pas ça.

*« Bien fait pour lui »,
dit la vieille Beauminois
En dévorant docteur Souris
Avec la plus grande joie.*

*Très vite, très très vite,
C'est sa gâterie favorite.
Mais elle ne dure pas, tant pis.
Envoyez-en un autre ici.*

*Le docteur Chien s'en vient courant
Avec son chapeau de guingois,
Un édredon autour du col,
Une pantoufle à chaque pied.*

*Le docteur Chien s'approche encore
Il est question de la saigner.
J'entends la mère Beauminois
pousser un hurlement perçant.*

*Très vite, très très vite,
Le docteur Chien entre et ressort
Toute la maison est aux abois
Où est la mère Beauminois ?*

*Je vais vous dire la morale
Sans passer par quatre chemins :
Ceux qui détournent les bambins
Finissent toujours aussi mal.*

CHAPITRE 42

— Alors, votre Katie, comment s'en est-elle sortie ? lui demandai-je. Est-ce qu'elle s'est glissée dehors par les fissures des murs, du plancher, que sais-je ? Vous m'avez dit qu'elle en était capable.

— Vous avez une mémoire prodigieuse, Alvah, sourit ma patiente. Non, on l'a libérée au bout de trois jours. Après avoir tiré tout ça au clair. Elle était folle d'inquiétude pour les enfants, qui étaient chez Leah et Daniel, exactement comme elle l'avait prédit. Moi, je faisais ce que je pouvais depuis la lointaine Angleterre. Je rends grâce au ciel pour le D^r Wadsworth à qui je pouvais tout confier, même si je ne le connaissais que depuis peu. Nous n'étions pas intimes, enfin, pas de cette façon-là, mais j'appréciais le fait qu'il ne me jugeait pas, bien qu'il trouvât tout cela fort amusant. De toute façon, cette franchise, c'était une bonne préparation pour la suite.

Je posai mon tricot afin d'attraper la bouteille de gin dont je ne m'autorisais qu'une certaine mesure chaque jour. La prison. Oui. Je sais ce que c'est. Avec toutes celles que j'ai fouillées à la recherche d'August, après la guerre. Je n'allais pas renoncer à essayer de le trouver.

— J'aurais dû persévérer plus longtemps, marmottai-je en reprenant mon ouvrage. Il va falloir que cela finisse.

— Comment ? Finir quoi au juste ? Pas ce gin-là, vous en avez assez bu, Alvah.

— Alors, comme ça, on inverse les rôles ? C'est vous qui prenez soin de moi et c'est moi l'indigente ?

Question ridicule, je m'en aperçus immédiatement, car c'était à moitié vrai. J'ajoutai :

— Je parlais de mon tricot, si vous voulez le savoir.

Moi aussi, je voulais savoir. L'anniversaire d'August tombait le cinq mars, date soulignée d'encre indigo dans le calendrier que je gardais dans ma sacoche.

— Il faut absolument que je le termine, renchéris-je en empoignant mes aiguilles à tricoter.



GARÇONS À L'ASILE. CŒUR BRISÉ. FAUTE LEAH. NUIT AUX TOMBES. HORRIBLE. MAG AIDE-MOI SVP. KAT

Il suffit au petit facteur-télégraphiste d'un seul regard sur le visage de Maggie pour décider de ne pas attendre son pourboire. Elle serre le papier dans sa main, maudissant ces quelques phrases tronquées. L'inconnu creuse un trou noir dans son cerveau. Mieux aurait valu une longue lettre hystérique, toute en pattes de mouche, émaillée de pâtés. Maggie va trouver le D^r Wadsworth, occupé à rouler des pilules de ses solides mains habiles. Elle lui annonce la nouvelle, ajoute :

— Il faut envoyer une réponse. Immédiatement. Mais Dieu, Dieu, que puis-je faire d'ici ? Rien !

Dieu ne répond pas, mais le D^r Wadsworth — en qui Maggie commence à voir un remplaçant très valable — lui fait une suggestion.

Le bureau exigü du télégraphe déborde d'activité. Son opérateur, les yeux cachés par sa visière, ne songe pas à se demander si le respectable D^r Wadsworth à la large poitrine est bien celui qu'il prétend être. Maggie observe le télégraphiste tapoter avec énergie. On dirait qu'il fait partie de la machine ; il semble tout

aussi dépourvu de conscience ou d'intention. Elle se souvient d'avoir souvent été comparée à un télégraphe spirituel, comme si elle n'avait pas plus d'âme que cet appareil de cuivre. Bien sûr, le tapotement saccadé soutient la comparaison, ainsi que les vastes distances parcourues quasi instantanément. Quel besoin de magie a l'humanité alors qu'elle sait fabriquer de ses mains des objets pareils ? Maggie se le demande. Un jour, ces machines auront raison de la superstition. Jusque-là, eh bien, Maggie prépare un plan. Rassemble son courage.

Dans la calèche, le D^r Wadsworth bat des mains, triomphant. Ravi de cette intrigue. N'éprouve aucun scrupule à adresser ce télégramme aux autorités new-yorkaises :

RENVOYEZ DE SUITE HENRY ET FERDIE JENCKEN CHEZ LEUR MÈRE MME HENRY JENCKEN À NEW YORK. FONDS ET DÉTAILS SUIVRONT. PAR DÉCRET. M. EDWARD JENCKEN. FRÈRE DE M. HENRY JENCKEN PÈRE.

— Il faudra le faire suivre d'une lettre d'avocat, déclare le D^r Wadsworth. J'ai un ami qui pourra nous aider. Ne vous inquiétez pas, madame Kane.

— Je ne sais comment vous remercier.

— Du moment que le véritable oncle Edward ne...

— Aucun danger. Il est parti quelque part sur le continent et n'a ni parlé, ni écrit à Kat depuis la mort de son cher Henry. Il l'a abandonnée.

Maggie se penche vers Wadsworth :

— Tout le monde l'a laissée tomber, sauf moi. Je suis la seule à pouvoir nous sauver toutes les deux. Enfin, nos âmes.

Wadsworth la dévisage.

— Et quelle stratégie envisagez-vous ?

— La vengeance.

Maggie s'attendait à ce qu'il soit difficile à prononcer, mais c'est un mot si doux à chuchoter. On pourrait facilement l'articuler cent fois sans trébucher.

— Vous ne pensez pas à des, euh, dommages corporels, j’espère. À une certaine époque de ma vie, ce genre de faits et gestes me semblait très drôle, mais les conséquences, ma chère, sont...

Le D^r Wadsworth s’interrompt, levant ses épais sourcils.

— Ne vous en faites pas. On peut tuer sans recourir aux armes, vous savez.

— Ma chère, vous avez les nerfs tendus comme un arc. Ah, mais j’ai justement ce qu’il vous faut.

Ce qu’il lui faut, c’est de la tisane de pavot avec du miel et de la muscade, dont l’effet ressemble à celui du laudanum que Wadsworth a interdit à Maggie parce qu’il est à base d’alcool, mais en beaucoup plus fort. Elle devient légère comme une plume. Un sentiment de bonheur virevolte en elle comme les rubans colorés d’un manège. Tous les objets — vases, tableaux, guéridons — sont auréolés de lumière. Aidé d’une servante, Wadsworth la conduit à un lit doux comme les nuages dans lequel elle dort paisiblement jusqu’à minuit passé. Elle s’éveille en sursaut, panique le temps d’un battement d’horloge, puis se rappelle qu’elle est en Angleterre. L’Angleterre. C’est là que je suis. Chez Wadsworth. Rien n’est perdu. Je ne suis pas seule. Ni démente. Pas encore. Elle va jusqu’à la fenêtre sur ses pieds calleux, nouveaux. Dans la rue, sous la tête jaune d’un bec de gaz, un homme trébuche sur le pavé. Son ombre s’étire monstrueusement. Un roquet renifle un tas d’immondices. Maggie hoche la tête, bien décidée, puis enfle une robe grise et une cape noire. Munie d’une lampe de poche, elle longe le couloir et descend l’escalier. Elle n’a pas peur d’éveiller la maisonnée. Quand elle veut, Maggie peut être l’absence en personne. Elle ne fait aucun bruit en glissant sur ses pieds. Les marches ne craquent pas sous son poids. Même les chats ne la remarquent pas. C’est le fruit d’une longue habitude, de toutes les fois où elle s’est effacée pour laisser les morts s’emparer de sa personne et de son âme.

La lune émerge obligeamment de derrière les nuages alors qu’elle s’approche d’une petite église trapue. Le portail du cimetière n’est pas verrouillé. Quelle différence avec ceux que nous avons en Amérique, se dit-elle, où des étendues de verdure entourent chaque tombe. Ici, elles sont tassées aussi serré que des passagers dans un omnibus. Elle se demande jusqu’à quelle profondeur elles vont, combien de cercueils se sont empilés les uns par-dessus les autres au fil des siècles, des millénaires. Finit par conclure que dans ce vieux pays insulaire, le nombre des morts doit facilement surpasser celui des vivants. Elle choisit une pierre

tombale au hasard : Hortense Mithelwaith. Épouse bien-aimée. Mère chérie. Morte depuis cent ans.

— Parlez-moi, murmure Maggie. S'il vous plaît. Je vous en prie. Un signe. C'est tout.

Au loin, la rumeur des vivants remuant dans leur ville. Rien d'autre. Maggie va de tombe en tombe. La lune changée en argent fondu lui permet de lire les épitaphes sans allumer sa lampe de poche. Ici, ce sont les anciens combattants des guerres napoléoniennes. Ailleurs, ceux qui sont tombés pendant le règne de la Reine vierge. Et là, les victimes du Grand Incendie de Londres. Celles de la cruauté de Cromwell. Les femmes mortes en couches. Les gens emportés parla maladie. La noyade. Un accident. Certains sont même parvenus à un âge avancé. Pour lire les plus anciennes, elle suit du bout des doigts leurs indentations usées. Pas un défunt ne répond à ses supplications : ni les riches avec leurs mausolées, ni les morts récents avec leurs statuettes encore nettes, ni les bébés morts depuis longtemps, avec leurs pierres réduites à des moignons pas plus grands qu'une main.

Quand vient le temps de partir, Maggie a enfin acquis la certitude de ce qu'elle soupçonnait depuis toujours.

Une semaine plus tard, Maggie titube jusqu'à la rambarde du paquebot *Italy*. *V'là l'bon vent, v'là l'joli vent, v'là l'bon vent, l'brandy m'appelle, v'là l'bon vent, le gin m'attend*. Nouvelles paroles de son cru qu'elle trouve fort amusantes. À la voir tanguer ainsi, avec ses pensées en désordre, on pourrait la croire prise dans une tempête. Mais ce n'est pas le gin qui l'appelle. Non. C'est New York, c'est la vengeance. Dans son dos, des voix :

— Eh bien !

— Franchement.

— Quelle honte.

— Et alors ? crie-t-elle, mais au goéland qui monte et descend devant elle, comme au bout d'une ficelle tenue par un enfant. Je l'ai envoyée, la maudite lettre.

Le goéland l'appuie à grands cris. Est-ce que Leah en a dans sa volière ? Non, ils lui renverraient un reflet trop pénible avec leur avidité, leur opportunisme, leurs mœurs ordurières, ah oui, leur don pour l'évasion aussi. Mais Leah ne lui échappera plus bien longtemps. Maggie et Katie risquent fort de la suivre dans son infamie. C'est inévitable.

— Nous sommes ficelées ensemble, toutes les trois ! lance Maggie au goéland. Un jour, Leah a dit : Comme du bois d'allumage. Ce qu'il nous faudrait, c'est un bon incendie.

En ce moment même, le typographe du *New York Herald* est peut-être en train de composer la lettre de Maggie : *J'ai lu dans votre édition du samedi 5 mai le récit des malheureux événements arrivés à ma chère sœur Mme Katie Fox Jencken. Triste nouvelle qui a failli me tuer. Ma sœur adore ses deux beaux garçons. Le spiritualisme est une malédiction contre laquelle Dieu a levé son bouclier. Si je l'appelle malédiction, c'est parce que des gens sans cœur, des mécréants de la pire espèce s'en servent pour commettre de mauvaises actions sous son manteau.* Et ainsi de suite. Maggie tremble. Elle a mis en branle une machine terrible et redoutable que rien ne pourrait stopper ni même ralentir.

— Ah oui, vraiment ? Bon Dieu, Maggie Fox, tu devrais avoir l'habitude de ces choses-là, à cette heure.

Elle se retourne pour voir qui a parlé, finit par comprendre que c'est nul autre qu'elle.

Avant d'envoyer celle-ci au *Herald*, Maggie en a écrit une autre à Katie pour lui décrire son projet de confession publique et lui demander son accord. Car en attendant son arrivée à New York, c'est sa benjamine qui devra affronter seule les retombées sans pouvoir se cacher nulle part. En privé, ce sera la colère de Leah. En public, un véritable tourbillon. Et ce ne sera que le début de la fin. Maggie a réservé l'Académie de musique de New York. Bientôt elle montera sur la scène. Prouvera au monde entier, une bonne fois pour toutes, que les morts ne reviennent pas. Katie a répondu à la lettre de Maggie par ce télégramme laconique : FAIS POUR LE MIEUX.

— Diable, que j'aïlle au diable, maugrée Maggie.

Le goût des embruns, ou alors des larmes. Elle lève les yeux. Le tillac est désert. Un drapeau claque sur un mât. Le vent feuillette un livre oublié. Ciel gris, pont gris. Voici qu'un homme s'avance vers elle d'un pas vif.

— Tuttie, mon ange ! Où est passé le bracelet de diamants que je t'avais offert ? Où sont les manchettes en dentelle ? Et tes cheveux, quelle affreuse coiffure. Peu importe. Dieu, qu'il fait froid dans l'autre endroit. Tu sais, cela ne m'a jamais dérangé que tu sois une canaille, car je n'étais pas autre chose.

Il est si proche de Maggie qu'elle distingue le bleu naïf de ses yeux. Puis il n'est plus là. Affolée, elle se penche sur la rambarde pour scruter l'abîme, comme s'il y demeurerait.

— Reviens, Elisha, je t'en prie. Parle-leur le premier. Dis-leur que nous étions mariés. Dis-leur que tu m'aimais, moi, Maggie. Prononce mon nom, sale goujat. Malotru.

Il ne répond pas. Elle plonge son regard encore plus loin dans les vagues mouvantes. Crie encore son nom. Les clameurs des goélands semblent la narguer. Elle soulève ses jupons. Enjambe le bastingage. Tressaille sous la froide morsure du métal sur sa peau nue, entre ses bas et sa culotte. Là où il l'a touchée, une fois. Et puis plus haut, plus loin. Cela fait si longtemps qu'elle n'a pas escaladé de barrière ni de clôture. La dernière fois, était-ce dans le verger ? Juste avant qu'elles tombent sur le colporteur, Katie et elle. Oui, quand le monde était encore bon. Bonnes encore, elle et sa sœur. Comment cette rencontre a-t-elle bien pu mener à ce que des millions de gens se donnent la main pour demander aux morts de revenir leur parler ? Cela n'a aucun sens. Maggie a maintenant les deux jambes dans le vide. Perchée de l'autre côté du garde-fou, sur l'étroite bordure qui surplombe la mer agitée, elle s'agrippe à la rambarde, derrière elle. Un de ses doigts glisse. Un autre.

— M'dame ! Bon Dieu, mais qu'est-ce que...

Un avant-bras musclé lui enserre la taille, une main charnue la saisit par la nuque.

— Allons, vite ! Je la tiens, mon lieutenant !

Et un concert de voix retentit tandis que les vivants se précipitent pour la récupérer.

CHAPITRE 43

— Tenez, Maggie ma caille, un petit cadeau.

Ma patiente l'accepta avec ravissement. C'était le *Journal d'un voyage aux mers polaires exécuté à la recherche de Sir John Franklin en 1853-4-5 par un des survivants*, de William Godfrey.

— Je suis partie à sa recherche hier après que vous m'avez parlé du navire, de la mer, de votre vision d'Elisha quand vous étiez en proie à vos mirages éthyliques.

En parlant d'alcool, je me mis à penser à ma ration de gin dont, à en croire ma montre-bracelet, c'était justement l'heure. Ration qui, je l'avoue, augmentait de jour en jour.

— Elisha était aussi réel que vous, répondit-elle, vexée.

Le livre tomba sur ses genoux. Je me dois d'ajouter qu'elle faiblissait d'heure en heure.

— Peut-être bien, mais les morts reviennent-ils pour le plaisir de nous narquer ? Cela me semble fort improbable, même pour votre Elisha. Je veux dire par là qu'il est grand temps que l'enterriez pour de bon, le pauvre homme.

Elle tapota le récit de Godfrey.

— Et c'est ça qui va m'y aider ?

— Quoi ? Auriez-vous peur de désobéir à votre spécialiste de la valse-hésitation ?

— Elisha ne m'a pas interdit de le lire.

Elle sourit faiblement.

— Par contre, il est vrai que je m'étais remise à faire parler les esprits contre sa volonté. Ceci ne peut pas être pire. Allez-y donc, Alvah June, soyez ma chère lectrice.

Le frontispice représentait Godfrey lui-même, bel homme à la mâchoire énergique. Je lus à ma patiente le passage où il était question du délire paranoïaque grandissant d'Elisha dans la longue nuit arctique. Où Godfrey et quelques autres, abandonnant le navire prisonnier des glaces pendant le premier hiver, se mettaient en route vers le sud. Puis leur échec suivi de leur retour. La haine irraisonnée d'Elisha pour Godfrey, qu'il avait accusé de désertir alors qu'il était parti chasser pour eux tous. Sur lequel il avait tenté de tirer comme ils s'affrontaient dans la nuit glaciale, affaiblis par le scorbut. Godfrey sur la glace, Elisha juché sur l'étrave du brigantin. Après avoir rampé sous la pluie de projectiles jusqu'à ce qu'il se trouve hors d'atteinte, Godfrey s'était traîné sur quatre-vingts milles pour se réfugier dans un campement esquimau. Plus tard, Elisha lui avait présenté ses excuses et lui avait demandé de revenir à bord de l'*Advance* pour le voyage de retour. Ce qu'avait fait Godfrey, pour voir ensuite sa réputation minée.

— Vous vous imaginez, ma caille, essayer de courir tandis que les balles pleuvent autour de vous, sans y parvenir à cause du froid et du scorbut ? Être obligée de vous traîner de peine et de misère vers le salut ?

— Parfaitement, c'est facile comme tout.

— Moi aussi, c'est bête comme chou.

Rimette que nous trouvâmes toutes deux fort amusante. Nous parvînmes à la dernière page du livre :

C'était une jeune femme de petite taille, au visage plutôt joufflu, avec des cheveux d'un noir luisant et des yeux de la même couleur, et malgré que l'indécision du Dr Kane ne lui causât que honte et culpabilité, il lui semblait tout aussi impossible de demander la main de Margaret que d'y renoncer.

— Votre nom en toutes lettres, enfin, observai-je.

Alors ma patiente eut un sourire d'une autre eau que les autres, ni espiègle ni rusé, possiblement consolé. Et j'avoue ma fierté de lui avoir offert ce réconfort.

— Quel dommage que vous ne soyez pas allée le trouver en personne, ce Godfrey. Vous semblez faits de la même étoffe, tous les deux.

— Vivre mille vies, liées comme des bulles dans une cuve d'étain, soufflât-elle.

C'étaient les mots d'Elisha, mais, je dois le préciser, prononcés de sa voix à elle.



Des ondulations d'applaudissements parcourent la salle tandis que Maggie s'avance lentement sur la salle de l'Académie de musique de New York en ce soir d'octobre 1888, une liasse de feuilles de papier dans la main, flanquée d'un directeur au visage écarlate. Elle n'a pas cherché à minimiser ses cinquante-quatre ans. Porte ses cheveux grisonnants sévèrement remontés en chignon, des lunettes et une robe austère de son bleu indigo favori. Le public murmure à la vue de ce spectacle peu divertissant.

— Les jolies revenantes toutes voilées de gaze, où sont-elles ? lance un homme. C'est ça qu'on veut voir !

Commentaire si hilarant que la salle — qui ne compte pratiquement que des hommes — met un bon moment à se calmer. Maggie cherche Katie ; assise avec Ferdie dans une loge qui domine la scène, celle-ci lui rend son regard. Maggie regrette le règne des chandelles, car dans l'éclairage oxhydrique et celui des lampes à arc, la peau de Katie semble cireuse, son nez aquilin une lame sombre, ses yeux gris comme la cendre. La lueur des bougies serait aussi plus clémente pour son manteau trois-quarts de velours rouge que la lumière artificielle marbre d'un orange hideux. Katie hoche la tête, pose une main sur son cœur. Maggie lui adresse un petit sourire avant d'ajuster ses bésicles. Tenant ses papiers droit devant elle, elle lit sa confession d'une voix empruntée, sans regarder le

public, alors même que les sifflets et les quolibets des partisans du spiritualisme et les acclamations de ses détracteurs la rendent presque inaudible.

— ... Cela se passait il y a quarante ans, nous étions des enfants fort espiègles et nous cherchions à effrayer notre chère maman, une femme au bon cœur qu'un rien effarouchait. La nuit, en allant nous coucher, nous attachions au bout d'une ficelle une pomme que nous faisons rebondir sur le plancher pour imiter un bruit de pas. Mère ne nous croyait pas capables de la tromper ainsi à cause de notre jeune âge. Les enfants, croyez-moi, trouvent toujours une façon de jouer des tours pendables.

Maggie raconte ensuite comment Leah est venue les chercher pour les emmener à Rochester.

— Elle a compris tout de suite. Elle a toujours su. Au début, Lizzie, sa fille, nous prêtait main-forte, après quoi elle fut fort avisée de tout laisser tomber, et je me repens envers Dieu que nous ne l'ayons pas imitée, Katie et moi. Pour apprendre à frapper les coups, il faut commencer jeune ; voilà pourquoi, il y a des années, Chauncey Burr n'est jamais parvenu à rendre sa démonstration plausible. Pourquoi ma sœur Leah, madame Underhill, n'y arrivait pas aussi bien que nous. Ce qui, entre autres choses, l'a rendue amère et jalouse. Avec le temps, elle nous a présentées à un grand nombre de spiritualistes fanatiques. Elle nous indiquait comment répondre au moyen de signaux. Envoyait des comparses se renseigner sur les participants aux séances et savait lire sur les visages comme dans un livre. Ce que nous avons appris à faire nous aussi. De cette façon, nous pouvions gagner jusqu'à cent cinquante dollars en une soirée. Elle nous versait une maigre allocation et empochait le plus gros de nos recettes. C'est nous qui avons lancé la pratique qui consiste à s'asseoir dans le noir autour d'une table en se tenant les mains, de manière à ce que les participants ignorent ce qui se produisait autour d'eux. Nous appelions cela « assemblées spirites » ou « cercles de proximité », mais aujourd'hui tout le monde dit « *séances** ».

Le public peut alors se repaître de la vue des pieds nus et noueux de Maggie. Après les avoir posés sur une table, elle agite les orteils comme une petite fille qui joue dans le sable. Le directeur réclame le silence. Des coups retentissent sur l'arc du proscenium, puis sur la scène proprement dite, avant de longer la travée centrale vers les portes d'entrée. On fait monter sur les planches plusieurs médecins renommés. Tenant les pieds de Maggie, ils déclarent sentir les pulsations.

Huées et sifflements. Applaudissements et acclamations. Le public semble divisé à peu près également. Plusieurs spectateurs quittent la salle, offensés. D'autres s'esclaffent. On voit déjà changer de mains l'argent des paris.

— Elle ment, la salope, crie un homme.

Maggie recule, abasourdie. Connaît un moment de terreur sans mélange. S'imagine taillée en pièces par le public déchaîné. Couverte de goudron et de plumes, marquée au fer rouge, toute cette sorte de choses. Elle frémit, secoue sa robe et, rassemblant tout son courage, s'avance jusqu'au bord de l'avant-scène. Alarmé, le directeur cramoisi tend le bras vers elle. Le public se tait. Il se passe quelque chose d'imprévu. La salle vibre d'une excitation palpable. Maggie laisse tomber ses papiers, fusille le public du regard. Sa voix s'élève haut et fort. Elle n'a plus l'air d'avoir appris son texte par cœur.

— Écoutez-moi ! Vous tous ! Je suis la veuve du docteur Elisha Kent Kane, l'explorateur de l'Arctique, et je vous jure que si c'était faisable, je l'appellerais à mes côtés, mais il est impossible que nos chers disparus reviennent dans cette vie. Moi qui ai tout essayé pour y parvenir, je sais que c'est irréalisable. Dans un cimetière, en pleine nuit, je me suis tenue sur chacune des tombes et j'ai imploré les morts de me donner un signe de leur présence. Pas un ne s'est manifesté.

Le directeur lui saisit le coude. Tandis que sa bouche articule des excuses au public, il tente d'entraîner Maggie vers les coulisses. Se libérant d'une secousse, elle pointe le doigt vers la salle :

— Écoutez-moi bien ! Les morts ne peuvent ni nous voir, ni nous entendre, ni intervenir dans les affaires de ce bas monde. Nos supplications ne servent à rien. Nos prières ne servent à rien. Nos mots se déversent dans l'abîme. Car les morts ne reviennent pas. Ni ceux qui montent au Paradis ! Ni ceux qui descendent aux Enfers !

Elle lève les yeux vers Katie qui hoche la tête. Pas un bruit dans la salle. Certains rajustent leur cravate. Redressent leur chapeau. Un moment de terrible malaise s'écoule. Car les vivants, Maggie le sait très bien, peuvent avoir une peur panique des fantômes, des revenants, des loups-garous, des possédés ; être terrorisés à l'idée que des cadavres pourrissants puissent jaillir de leur tombeau. Mais cette frayeur n'est rien comparée à celle de savoir qu'un gouffre sans fond les sépare des morts. Ou pire, que les morts pourraient ne plus exister du tout.

Katie s'agrippe à Ferdie qui, de front avec le directeur rubicond du théâtre, fend la foule railleuse, Maggie et Katie sur les talons. Ferdie les tient toutes les deux d'un bras protecteur. Le fiacre les attend dans un lac de lumière, sous un réverbère. On les bouscule de tous côtés. Maggie serre les lèvres, convulsée par la peur. Sa braverie s'est évaporée.

Maggie et Katie tombent sur lui au même instant : un petit vieillard vêtu d'un chic manteau Chesterfield. Maggie entrevoit une barbe grise soignée, une bouche tordue d'indignation, une canne surmontée d'une tête de molosse étincelante.

— Je suis désolée, je vous prie de me croire, s'écrie-t-elle. Nous étions si jeunes, si stupides.

— Moi aussi, je vous demande pardon. Vraiment, vraiment, renchérit Katie.

— Pardonnez-nous ! clament-elles à l'unisson en s'engouffrant dans le fiacre avec l'aide maladroite du directeur.

Lorsque Maggie ose se retourner, elle voit le vieillard affronter la foule avec un sourire crispé. Faire deux pas claudicants. Puis le fiacre s'ébranle et l'emporte.

CHAPITRE 44

— Vous êtes de mauvaise humeur, Alvah, je le vois bien, murmura ma patiente.

Je m'étonnais qu'elle puisse distinguer un grain de poussière, car son état se détériorait, ce dont je l'informai.

— Laissez-moi deviner. Vous avez perdu une maille. Ou alors votre montre-bracelet s'est encore arrêtée.

Je tricotais à toute vitesse (comme je lui avais chipé un peu de laudanum, j'avais la main assez sûre), mais sans perdre une seule maille. Et la montre fixée à mon poignet marchait mieux que jamais.

— Vous, vous faites l'âne pour avoir du foin, laissai-je tomber en posant mon ouvrage. Si vous tenez à le savoir, la Société médicale n'est pas contente de moi. En toute franchise, ils s'apprêtent à me mettre dehors, et à me relever de mes fonctions par-dessus le marché. Ils trouvent que je passe trop de temps avec vous. Que je manque autant à mes devoirs que mes rapports manquent de clarté.

— Vous relever de vos fonctions ? Je ne croyais pas que cela pouvait arriver aux gens comme vous.

— Tout le monde arrive à la fin de la partie un jour ou l'autre.

— Voulez-vous que je vous raconte comment s'est terminée celle de Leah ?

— Ça, j'aimerais beaucoup le savoir, fis-je en reprenant mon tricot, bien décidée à le mener à bien.



Leah polit les couteaux à beurre, la cuiller à crème glacée et le pic à glace en argent, perdue dans ses pensées qui tournent en rond comme une roue de feux d'artifice. La nouvelle femme de ménage, une créature insolente au visage bouffi, jette sur le buffet l'édition récente des journaux, ratant de peu le vase en véritable porcelaine de Jouy de Leah, celui qui lui vient de son père, dont elle a hérité à sa mort et qui trône maintenant au centre du meuble. Puis elle sort de la pièce.

Leah hésite avant d'aller les chercher. Les articles sont triomphants, barbares même. On y voit Margaretta agiter ses orteils sur la scène de la célèbre Académie de musique, faire claquer et craquer ces appendices obscènes à la vue de tout le monde. Les morts ne reviennent pas ? Qui se croit-elle, Margaretta Fox, pour dire une chose pareille ? Pour déclarer que nul ne revient du Paradis ni de l'Enfer ? Leah se met à lancer par terre les couteaux à beurre, la cuiller à crème glacée, puis toute l'argenterie qui lui tombe sous la main : les fourchettes à poisson, la salière en forme de trône. Tout cela dégringole sur le tapis persan avec un bruit sourd qui évoque celui de pas chancelants.

— Madame Underhill.

Daniel vient d'apparaître dans la salle à manger. Son visage, bien que calme, est empreint d'une expression que Leah n'a jamais vue auparavant, qu'elle espère bien ne plus jamais revoir. Elle s'appuie une main sur la poitrine. Daniel tient l'écrin aux lys dont il soulève l'épais couvercle et tire ses lettres de soutien, ses recommandations, ses médailles, qu'il dépose avec le détachement professionnel d'un banquier devant un coffret de sûreté. Dans le silence, les oiseaux de sa volière se mettent à siffler à tue-tête, ce qui aujourd'hui, plutôt que de la reconforter, ne fait qu'augmenter sa colère, car franchement, comment osent-ils chanter au moment où un désastre d'une telle proportion s'abat sur elle ?

— Daniel chéri. Le cabinet de curiosités. La clef. La mienne est la seule qui...

— Oh, jamais je n'oserais m'en servir.

— Mais alors, comment...

— J'ai cassé la vitrine, avoue Daniel. Avec un marteau.

Il appuie d'une façon particulière sur le dessus du couvercle, qui bascule sur sa charnière intérieure, révélant le compartiment secret. Il n'en sort pas la lettre de son père qui est enfoncée dedans. De cela, au moins, Leah est soulagée.

— La magie du phosphore se manifestant dans une boîte close remplie de terre, annonce Daniel. Dussé-je atteindre cent dix ans, je me demanderai encore comment j'ai pu me laisser berné par un stratagème aussi simple.

— Monsieur Underhill, je vais t'expliquer...

Elle se précipite vers lui, encombrée par la traîne à volants de sa jupe, à la mode en ce moment, sans compter sa corpulence. Trébuche. Tombe à genoux. Lève les yeux vers lui avec la même expression de damoiselle effarouchée que le jour où elle lui a tendu ses mains brûlées, couvertes de terre du jardin, le jour où Daniel est tombé amoureux d'elle. Avec ça, il ne peut pas ne pas la croire. Un homme qui prête foi aux fantômes, pour l'amour du ciel. Pourquoi pas à sa parole d'honneur ?

— Daniel, c'est mon père qui a eu cette idée. Vraiment. Oh, il avait beau jouer les débardeurs réformés, il n'avait pas changé en profondeur, ni évolué, ni... Et alors, il a fabriqué cet écrin à mon intention, oui, mais ensuite il l'a modifié et il a insisté pour que je m'en serve aux fins de l'expérience avec du phosphore. Il ne supportait pas l'idée de voir mon nom traîné dans la boue... Monsieur Underhill !

Mais Daniel s'est détourné, laissant Leah se relever seule, tant bien que mal.

— J'ai été une bonne épouse pour toi. N'est-ce pas ? Par le bon Dieu et les esprits, je sais que tu aurais aimé un peu plus de ceci, cela. Veux-tu que je m'y essaie à l'occasion ? Cela arrangerait-il les choses ? Cela te ferait-il plaisir ? Daniel ? Danny ? Reviens ici immédiatement.

Il s'immobilise, mais ne se retourne pas.

— Je te suggère d'aller passer quelques semaines avec ta famille à Arcadia, Leah, jusqu'à ce que cette malheureuse affaire se dissipe.

Puis il n'est plus là. Leah appuie des deux mains sur ses tempes où bat un staccato qui menace de la renverser. Mais il s'apaise. Elle se calme. Ramasse les journaux. Si seulement elle pouvait les jeter au feu... Mais l'âtre de la salle à manger est froid, comme tous les autres : à leur place, ce sont les radiateurs qui émettent une chaleur invisible. Des bougies ? Une lampe à huile ? Tout cela est entreposé quelque part. Avec leur lueur vive, trop vive, ses lampes électriques lui paraissent soudain bien ternes sans la chaleur d'une flamme. Elle se met à la recherche d'une allumette qu'elle gratte après avoir enfourné les journaux dans l'âtre soigneusement balayé. Une bouffée sulfureuse et les flammes consomment le portrait de Margaret Fox Kane, ses orteils brandis, accusateurs, droit vers Leah. Les morts ne reviennent pas. Ni ceux qui montent au Paradis. Ni ceux qui descendent aux Enfers. Voilà ce qu'annonce au monde entier la légende de l'illustration.

Leah s'assoit lourdement sur le parquet.

Quatre jours plus tard, Leah arrive à la ferme de son frère David. De la véranda, elle contemple les bâtiments rouges, le séchoir de pierres, la porcherie blanchie à la chaux, les mornes champs d'avoine qui s'étendent au-delà. Les cultures de menthe poivrée n'existent plus. Disparus, les océans fleuris de rose. On cultive la menthe ailleurs pour moins cher. Ce qui reste de la maison de son père se dresse non loin. La terre noircie est envahie par le chiendent et la lambruche, les fondations colonisées par les ratons laveurs et les chevêches ; les éclats de verre — des fenêtres, des vases, des coupes —, polis par l'usure, luisent dans les ruines carbonisées alors que le soleil parvient au zénith. Ces jours-ci, Leah s'ennuie énormément de son père, qu'elle prie même de lui envoyer aide et conseils. Non qu'il ait encore répondu, le cher vieux barbon entêté.

De l'autre côté de la cour, David aiguise des outils sur un tour dont la roue chante tandis qu'il actionne la pédale. Un canard se dandine le long de la clôture. Les vaches meuglent pour qu'on vienne les traire. Comme c'est bizarre que David n'ait jamais rêvé de mieux, se dit Leah. Que, comme tant d'autres, il se soit contenté de son coin de terre. Un éclat de rire enfantin retentit. Trois enfants se précipitent dans la cour. Les deux garçons sont les fils de David. La troisième, une fillette potelée aux cheveux filasse, Leah ne la reconnaît pas.

Une voisine, suppose-t-elle. Cheveux-filasse ordonne aux garçons de rester immobiles comme des statues. Sort de son tablier une boîte en fer-blanc dont elle vide le contenu dans la poussière. Des billes. Des cartes. Une échelle de Jacob. Un couteau. Voilà ce qu'elle cherchait, pour y jouer, semble-t-il. Jeu auquel Leah excellait, enfant. Il ne lui est arrivé qu'une fois d'attraper le pied de quelqu'un en le lançant. Celui de qui ? David ? Elle espère que non.

— Ça suffit maintenant. Il faut couper le bois, ordonne celui-ci aux enfants, comme s'il suivait ses pensées.

D'un ton bienveillant, comme pour leur laisser le choix.

— Oui, p'pa, répondent les garçons.

David hoche la tête, tâte le tranchant d'une bêche. Délaissée par ses compagnons de jeu, Cheveux-filasse semble bien seulette. David se remet à pédaler sur son tour. Son tour. Son tour. Oui, ce sale colporteur, ce maudit Pettifew avec ses tours, pense Leah. Il est mort juste avant la diatribe de Maggie à l'Académie de musique. Leah a reçu la nouvelle par l'entremise de l'ONS. La rumeur veut que sa femme de ménage, en qui il mettait toute sa confiance, l'ait retrouvé au milieu de ses marchandises, entouré de bouteilles rangées comme des sentinelles. Il s'était mis à divaguer, disait-elle, à voir des ennemis partout.

— Davey ! appelle Leah, ombrageant ses yeux tragiques.

De loin, on pourrait sans doute la prendre pour une femme beaucoup plus jeune avec ses anglaises, sa robe d'après-midi en brocart à fleurs, l'immense chapeau de paille qui l'abrite des éléments champêtres. Elle appelle de nouveau son frère. Attend sa réponse le temps de compter dix mesures rythmées. Rien ne vient. Il n'a pas dû l'entendre à cause du bruit de son tour.

David a-t-il lu le ridicule témoignage de Maggie ? Tout de même pas. Un paquet de balivernes, même pas écrit par Maggie, mais concocté par un certain Reuben Davenport. Tout est « révélé » dans *Le Glas du spiritualisme*. Non seulement le truc des orteils, mais les claquement de doigts, les craquements de jointures. Et les pommes. Ah oui, les pommes dans leurs cages de fil, dont elles martelaient le plancher pour imiter un bruit de pas fantomatique il y a si longtemps, dans la maison de Hydesville. Ce livre n'est qu'un brûlot et rien d'autre. Maggie n'y révèle que sa mesquinerie, son amertume, le dérangement de ses

pensées, n'y dévoile que son incommensurable haine envers Leah. Dans *Le Glas*, Maggie se gausse même du mémoire de Leah, décrivant *Le Chaînon manquant dans le spiritualisme moderne* comme « faux de la première à la dernière page » et « le récit le plus futile et le plus absurde qui soit ». Après quoi elle calomnie Leah de manières si diverses que c'en devient risible. Leah est sa sœur d'une « jalousie » « détestable ». Un « génie du mal » doté d'un « cerveau calculateur ». Une « influence néfaste » qui a maintenu « dans l'esclavage » sa famille qu'elle « menait à la baguette » avec un « mélange de cajoleries et de terreur ». Prétend que Leah est une « blasphématrice » animée « d'intentions impies ». Prétend que Lizzie, la chair de sa chair, a traité Leah de « méchante » et qu'elle lui a reproché de vive voix de « simuler ces choses-là ». Courageuse prise de position qui lui a valu d'être bannie, la pauvre enfant. Quant au D^r Kane, Leah n'éprouvait pour lui que « l'aversion la plus malveillante », elle qui « persécutait en secret » Katie, l'avait envoyée en prison pour tenter de lui arracher ses enfants chéris, à croire que Leah était une sorte de croquemitaine comme ceux contre lesquels leur mère passait leur temps à les mettre en garde.

Leah fait les cent pas sur la véranda. Haha, Maggie a oublié de mentionner que l'argent leur brûlait les doigts, à Katie et à elle, qu'elles n'avaient jamais assez de robes ou de colifichets. De décrire les fêtes où elles étaient invitées, les personnages éminents qu'elles y rencontraient. L'attention que leur consacraient le public et la presse. Les délices qu'elles se faisaient de toute cette célébrité, elle et Katie. Doux Jésus et les esprits, est-ce de sa faute si Maggie est malheureuse ? Sa faute qu'elles se soient mises à boire, Katie et elle ? Sa faute que ce goujat de D^r Kane ait eu un cœur d'artichaut ? Non, conclut Leah. Non et non. Ce sont les choix de Maggie qui ont décidé du cours de sa vie. Il est vrai que les femmes sont plus soumises aux vents de la destinée, mais tout de même, Maggie aurait très bien pu suivre un autre cours. Au lieu de quoi elle a choisi de démolir sa famille entière en plus de sa pitoyable petite personne. Cette dévoyée, cette menteuse, cette traîtresse. Leah va la faire enfermer, voilà ce qui va arriver. À l'asile. Celui qu'elle l'avait emmenée visiter à Rochester, voilà bien des années, se voulait un avertissement, pour son bien.

Leah s'appuie une main sur la poitrine. Fredonne pour se calmer un de ses airs favoris. Au moins, tous ne l'ont pas abandonnée. Plusieurs ardents spiritualistes mobilisés pour sa défense ont déclaré que les coups ténus obtenus par Maggie lors de sa dénonciation à l'Académie de musique n'étaient en rien comparables à la puissance de ceux que l'on entendait aux premières *séances**, des années

auparavant. Martelé que Maggie est erratique, dipsomane — ils ont bien insisté là-dessus —, une marionnette manipulée par d'avidés imprésarios véreux qui lui ont promis des flots d'alcool en échange de la ruine de sa famille et de Leah.

La situation pourrait-elle empirer ? On dirait bien que les accusations publiques de l'Académie de musique n'ont pas suffi, la publication du *Glas du spiritualisme* non plus. Non. Pas plus tard qu'hier, Leah a appris que Maggie va de ville en ville pour « tout » révéler en agitant son gros orteil sous le regard de Katie. Oui, Katherina. Traîtresse consommée elle aussi. Sans cesse menée en bateau par le délire de Maggie. C'était sans doute mal avisé de faire enlever ses enfants à Katie. Mais comment Leah aurait-elle pu savoir qu'elle serait envoyée aux Tombes ? Ou que l'asile pour enfants était une institution épouvantable, guère mieux qu'une prison ? Elle n'est pas aussi clairvoyante que le pensent certains.

Chauncey Burr. Ce nom, avec l'image longtemps enfouie de l'homme lui-même, émerge des profondeurs. Tant il est vrai que seul Chauncey, son pire ennemi, aurait été bien placé pour comprendre ce qu'elle éprouve à cette heure et qui doit s'approcher de son état d'esprit à l'instant où le juge lui a ordonné de se délester de dix mille dollars. Où il s'est trouvé dénoncé comme un escroc, un charlatan et un imposteur. Je vais lui écrire, se dit-elle. Nous pouvons enterrer la hache de guerre. Il n'est pas trop tard. Je vais lui demander conseil. Et même de l'aide. Il viendra sûrement à mon secours, du moment qu'il n'est pas mort d'apoplexie ou assassiné par un compatriote en colère. Leah sursaute. Elle vient de comprendre. De tout comprendre. La destruction de la précieuse réputation de Leah n'est que l'un des buts que poursuit Maggie. L'autre, c'est son assassinat. Car le glas du titre de son livre ne s'applique pas qu'au spiritualisme, mais à elle-même. Elle s'écroule sur la banquette. Pousse des sanglots retentissants.

De l'autre côté de la cour, David immobilise enfin son tour. Se dirige vers la véranda, quelque outil dans ses grandes mains. Il a beau s'être voûté, c'est toujours un homme d'une carrure considérable. Il contemple les marches avec inquiétude, comme si elles n'étaient pas de taille à soutenir son poids, puis s'y aventure. L'escalier tient bon. Il ne s'assoit pas sur la causeuse à côté de Leah, mais sur un fauteuil à bascule, à quelques pas d'elle. Leah se tamponne les yeux. S'efforce de sourire. Même si David a lu le tissu de mensonges de Davenport, il n'oserait la rabrouer. Jamais il n'accuse, ne répand jamais de commérages, ne dit jamais du mal de personne. Le fait est que la conversation avec son frère la laisse souvent en panne de sujets.

— Oh, est-ce une baguette de sourcier, Davey ? Cherches-tu un puits ?

Il baisse les yeux vers la branche fourchue qu'il tient dans ses mains, désigne vaguement l'ouest.

— L'eau... c'est toujours un problème. William Hyde dit qu'on doit pouvoir trouver un courant souterrain sous la troisième colline, par là. C'est un honnête homme. Un bon voisin. Et bien meilleur sourcier que moi.

— Est-il toujours... La vieille bicoque de Hydesville est-elle encore en sa possession ?

— William, c'est le fils. Oui, la maison hantée lui appartient à cette heure.

Comme toujours, David s'exprime d'une voix douce, mais sans la regarder. Ne lui a pas jeté un coup d'œil depuis son arrivée.

— Il m'a demandé de garder l'œil dessus. Il me fait confiance, chose que j'apprécie. Bien entendu, ce n'est plus qu'une ruine aujourd'hui, un tas de décombres. Je dois bien être le seul à y mettre les pieds. Qui voudrait louer une demeure habitée par des fantômes, hein ?

Elle tend la main à travers l'espace qui les sépare, saisit la sienne.

— Tu me crois, Davey, dis-le-moi.

Il crache son tabac par-dessus la balustrade.

— La confession de Maggie a provoqué tout un brouhaha, c'est sûr. Les voisins nous traitent de blasphémateurs, comme à l'époque des premiers bruits. Ils disent que j'ai toujours su que mes trois sœurs mentaient. Je ne peux plus aller en ville sans rougir de honte. Ici, eh bien, c'est chez moi, et toute cette histoire, Leah, je t'avoue qu'elle m'a causé beaucoup de peine.

— Tu ne peux tout de même pas douter de moi, Davey. Souviens-toi de notre enfance. De nos jeux ensemble. On se faisait tellement confiance à l'époque.

— Je me rappelle que tu me piquais mes sucres d'orge à la mélasse ; tu prétendais ensuite que c'était pour les rendre meilleurs. Et ton histoire à propos de colombes qui t'avaient emportée dans le ciel. Mes aïeux, celle-là, j'y ai cru pendant des années.

— Mais c'était vrai ! Je te le jure. J'ai passé deux semaines au lit à cause de ça. J'avais les cheveux tout arrachés. Des coupures partout. J'en porte encore la trace sur mes bras.

Elle relève une manche à falbalas et lui montre la face antérieure de son avant-bras couverte d'un réseau de cicatrices auquel il jette un coup d'œil.

— On ne les voit presque plus. Les colombes voyageuses, je veux dire. En fait, cette année, je n'en ai aperçu que cinq. Je n'ai pas eu le cœur de leur tirer dessus.

— Elles reviendront, et plus nombreuses encore qu'avant. Tu peux me croire.

— Non, Leah, je ne crois pas à leur retour. Les signes disent le contraire.

Il se lève, redescend les marches, parcourt la cour du regard.

— Je n'aimerais pas du tout quitter cet endroit, mais je devrai sans doute m'y résoudre. Pendant votre absence à toutes les trois, j'ai planté mes récoltes d'année en année. Regardé p'pa se morfondre, se décarcasser à bâtir cette maudite maison pour vous ramener ici. Vous n'êtes jamais revenues.

— C'est lui qui a fini par nous rejoindre. Il nous a beaucoup aidés à...

— Et j'ai creusé plus de tombes que je n'en puis compter. Pour les voisins. Pour la parenté. Quand on enterre suffisamment de morts quelque part, Leah, on se trouve plus lié à ce lieu que par un siècle de récoltes. Partir d'ici, mon Dieu...

Il secoue la tête, avale sa salive. Elle pose une main sur son bras.

— Tu n'auras pas à t'en aller d'ici, Davey. Non. Ne pars pas.

David déclare qu'il doit se laver avant le dîner, que sa femme l'appelle, qu'il doit aller l'aider.

— Tu es trop sage.

— On ne voit plus de colporteurs dans la région non plus, observe-t-il en guise de réponse. C'est aussi bien. J'ai toujours eu tant pitié des âmes errantes.

David prend congé d'elle. Leah le regarde traverser la cour où Cheveux-filasse referme sa boîte en fer-blanc qui ressemble, mais oui, à celle d'un colporteur. Sa poitrine se serre à l'évocation de Pettifew, de l'infâme proposition qu'il lui avait faite lorsqu'elle était allée le voir, il y a tant d'années déjà : enfouir un cadavre dans le caveau de la maison de Hydesville, histoire de donner à la vieille légende du colporteur un brin de crédibilité. Idée horrible, oui, mais pas irréalisable. Filasse traîne toujours dans la cour, cramponnée à sa boîte comme si sa vie en dépendait. Il devrait y avoir moyen, pense Leah, de la convaincre de s'en séparer à bon prix. David ne vient-il pas de déclarer qu'il est le seul à se rendre à la bicoque ? Et son père ne lui a-t-il pas dit qu'il était bien décidé à aider ses filles, sa Leah, de quelque manière que ce soit ? Ne l'a-t-il pas informée de l'endroit où il a enterré ce pauvre frère Able, sous un chêne géant, dans un bosquet aux environs de Wayne ? C'est près d'ici, observe-t-elle, et moins risqué que de creuser dans un cimetière de ville ou d'église. Sans compter que les os d'Able seraient suffisamment détériorés. Pettifew a donné à Leah l'adresse d'un écumeur de cadavres. Elle l'a toujours car, elle doit l'admettre, l'idée de confondre les sceptiques est restée implantée dans son esprit. Elle se souvient que dans sa lettre, son père indiquait avec certitude que la sépulture d'Able était marquée d'une pierre tombale blanchâtre.



Je faillis en laisser échapper mon flacon de gin.

— Et fut-ce accompli ? Le pilleur de tombes a-t-il exhumé ce pauvre garçon ? Se trouve-t-il dans les murs du caveau à cette heure ? Avec la boîte en fer-blanc ?

— Aussi bien, il sera retrouvé un jour par des enfants poussés par l'ennui. Les enfants que l'ennui dévore sont plus nocifs que la mandragore, prononça Maggie Kane pour toute réponse, à croire qu'elle était mieux placée que personne pour le savoir (et c'était le cas, sans aucun doute). Je vous autorise à tout révéler, Alvah, quand ce jour sera venu. Cela ferait une histoire en or.

— Ai-je l'air d'une grande langue ? D'une commère qui jacasse, penchée sur sa clôture ? Ai-je déjà trahi les secrets de mes patients ? Non. Pour dire la vérité, j'en garde plus que vous ne l'imaginez. J'en suis truffée. Soulée. Appesantie.

— Alors, cela ne vous ferait peut-être pas de tort d'en divulguer quelques-uns. Cela m'a fait le plus grand bien, à moi, tout comme vous, chère Alvah.

— Le jour où l'on découvrira ce pauvre Able, je reposerai sûrement moi-même au cimetière, grommelai-je.

— Cela, j'en doute fort.

CHAPITRE 45

Ce jour-là, Maggie Kane s'éveilla et regarda le plafond avec délices. Comme je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle disait (sa voix devenait de plus en plus rauque et elle avait beaucoup dormi), je déposai mon tricot, m'assis sur son lit et me penchai sur elle.

— J'ai fait un rêve, Alvah, un vrai.

Comme je l'ai déjà dit, ma patiente maintenant que ses rêves n'étaient rien d'autre que des tableaux, je veux dire par là qu'ils n'avaient pas plus de valeur narrative que de signification ni de caractère prophétique. Je bus à mon flacon. J'en avais un autre dans la poche de mon manteau. Ma brève tentative de contrôle de ma consommation avait échoué. Je m'explique : les idées noires pul-lulaient de plus belle. S'agrippaient à moi de leurs petites mains horribles, traversaient sans difficulté des rivières de gin et d'absinthe. J'avais donc décidé qu'il fallait un océan pour les tenir à distance.

— Je vous plains, ma caille. Les rêves sont parfois pires qu'une invasion de sauterelles. À cause d'eux, certains ont même peur de dormir.

Elle me fixait de ses yeux noisette sans profondeur, sur quoi je faillis me mettre enfin à tout déballer. Mais je m'abstins. Je vais préciser cela une fois de plus. Je ne lui soufflai pas un mot d'August, ne lui confiai pas que moi aussi je rêvais, que je faisais toujours le même rêve où je fouillais sans cesse le champ de bataille de Bull Run, parmi les squelettes blanchis par les ans, animés par le vent, transpercés par des tiges de bouillon-blanc, tandis que les marguerites et les

immortelles redonnaient la vue à leurs orbites vides. Dans le rêve, jamais je ne retrouvais mon August. Ce qui me semblait plutôt injuste. Les rêves devraient nous offrir quelque consolation.

— Qu'était-ce donc, Maggie ? Votre rêve ?

— Cela se passait dans un cimetière, fit-elle d'une voix ébahie.



— Fort bien, déclare Maggie après avoir écouté pendant une bonne heure les cajoleries de Katie. J'irai, mais si j'y vais, c'est uniquement pour m'assurer que c'est vraiment Sa Grosseur qui est couchée dans le cercueil. Et pour veiller à ce qu'on l'enterre au moins six pieds sous terre. J'imagine que ce serait trop demander que de lui planter un pieu dans le cœur.

— Ce l'est, renifle Katie.

— Tu ne vas tout de même pas pleurer. Oh, bonté divine, Kat, n'oublie pas qu'elle t'a envoyée en prison. Aux Tombes ? Moi, je m'en souviens. À croire que j'étais enfermée avec toi. Elle a même essayé de t'enlever tes enfants.

Katie s'essuie les yeux.

— À t'entendre, elle était affreuse et méchante. Comme une harpie, ou la sorcière dans sa maison de pain d'épices.

— Celle-là ? Non, elle, Gretel l'a poussée dans un four. Rien de tel n'est arrivé à Leah, n'est-ce pas ?

Katie rappelle à Maggie les beaux jours qu'elles ont connus ensemble. L'euphorie qu'elles éprouaient chaque fois que Leah vantait leur habileté. La loyauté de Leah, à sa façon. Et qu'en fait, si elles ont vécu une vie extraordinaire, ce fut grâce à elle.

— Eh bien, oui.

Maggie et Katie font leur entrée vêtues de blanc, comme tous les autres « célébrants ». La vie n'est qu'une transition ! Heureux les morts ! Elles sont toutes deux soigneusement voilées de manière à ne pas être reconnues, car plusieurs des célébrants les considèrent comme des traîtresses envers le spiritualisme. Envers Leah. Sans parler de tous les vivants et de tous les morts. Elles s'assoient sur un banc, tout au fond. Aucun autre membre de la famille n'est présent. David a écrit qu'ils tiendraient leur propre service à Arcadia. Amy, leur parente par association, est morte l'année dernière. Et Lizzie ? Elle est à Paris avec son mari. Qui sait si elle a même reçu le télégramme lui annonçant la mort de Leah ? Maggie jette un coup d'œil à travers son voile. Les autres célébrants sont réduits à des silhouettes blanches, des paroles désincarnées. Réduits, en fait, à des je-ne-sais-qui ordinaires.

— Notre pauvre Leah, soupire une femme à la voix éraillée. Je me suis laissé dire que toute la dernière année, elle était terriblement affectée par la mélancolie. Qu'elle imaginait sans arrêt que des mains la touchaient. Qu'elle ne cessait d'insister pour que l'on creuse à nouveau dans le caveau de Hydesville...

— Ça, Leah m'en parlait constamment, à moi aussi, l'interrompt une autre femme aux inflexions chantonnantes.

— Était-ce encore le colporteur ? s'enquiert une dame au ton hautain. Celui-là, il n'a rien à envier à Lazare.

— Monsieur Hyde n'a rien voulu savoir. Cette maison lui a fourni suffisamment de tapage et d'émeutes, intervient Chantonnante.

— De toute façon, laisse tomber Ton-hautain, on a déjà creusé ce caveau jusqu'en Chine, mes amies. Tout ce qu'on risque d'y trouver à cette heure, ce sont des reliques du Déluge.

Ce qui déclenche des gloussements, oui, des gloussements, à un enterrement.

— Leah voulait qu'on fouille encore sous le caveau, chuchote Maggie à Katie. Je me demande bien pourquoi ?

Katie remue si bien qu'elle manque glisser du banc.

— Je sais pas. Elle répétait tout le temps qu'on avait peut-être raté quelque chose il y a toutes ces années. Qu'on n'avait pas retourné tout le caveau ni sondé les murs, par exemple. Misère, as-tu apporté un flacon ?

— Non, on peut tenir, Kat. Tu as bu suffisamment de café au brandy ce matin.

— Notre chère Leah était tellement seule, soupire Voix-épillée. Daniel s'absentait si souvent pour affaires, ou en Angleterre, pour sa santé.

— Qui diable se rend en Angleterre pour des raisons de santé ? tonne une voix d'homme.

— Taisez-vous, il est assis au premier rang, là-bas. Il pourrait vous entendre, prévient Chantonnante.

— En tout cas, notre cher Daniel l'a bien défendue contre ses Judas de sœurs, mes amies, reprend Ton-hautain.

— C'est vrai, enfin, au début, nuance Voix-épillée. Ensuite, on ne l'a plus entendu.

— Mais nous entendrons sûrement bientôt un message de l'esprit de notre Leah, je l'espère.

C'était une autre voix de femme au débit nerveux.

— Croyez-vous que ses sœurs pourraient... euh, non, je suppose que non.

— Atroce, épouvantable que ses sœurs ne soient pas venues, martèle Chantonnante.

— Créatures maléfiques, oui, on peut le dire, renchérit Voix-épillée. Et complètement gâtées.

— Vous attendiez-vous vraiment à ce que ses sœurs osent se présenter ici, mesdames ? veut savoir Tonitruant. Après ce qu'elles ont fait ? Leurs accusations infondées. Cette parodie grotesque à l'Académie de musique ?

— Leah était devenue tellement recluse, vous savez, observe Débit-nerveux. N'est-il pas vrai qu'elle ne recevait jamais de visites ? Pourtant, ce n'est pas comme si on la snobait. Pour ma part, j'étais souvent un peu trop occupée...

— Moi aussi ! s'écrie Chantonnante. Avec ma famille, mon commerce, vous savez ce...

— Leah avait une femme de ménage exécration, déplore Voix-éraillée. Elle n'avait trouvé que celle-là pour bien vouloir rester. Il semble que les accusations scandaleuses portées par ses ignobles sœurs circulent même dans les classes domestiques.

— Mes amies, ces gens-là connaissent souvent plus de mystères que les meilleurs médiums, opine Ton-hautain.

Encore des gloussements.

— Vous pouvez le dire, grince Voix-éraillée. Toujours est-il que c'est cette femme de ménage exécration qui a brisé le vase en porcelaine de Jouy de Leah, après quoi elle a eu l'audace de prétendre qu'il était faux. Enfin, vous savez comment Leah était avec ses affaires. Ça l'a mise dans une rage telle qu'elle est tombée séance tenante sur le tapis, et...

— Je me suis laissé dire que ça n'avait pas traîné, ébruite Débit-nerveux.

— Non. Pas une minute, mes amies, tous les échos concordent, cancanne Ton-hautain.

— Quelle honte, quelle pitié, soupire Chantonnante.

— Oui, en effet, une honte abominable, croasse Voix-éraillée. Sans un seul parent autour d'elle pour recueillir ses derniers mots ou voir s'échapper son dernier souffle. Que cette épouvantable femme de ménage. Comme c'est affreux de mourir ainsi à l'improviste.

— Monsieur Underhill était présent.

— Je me suis laissé dire le contraire. Qu'il était sorti, comme d'habitude.

— Au moins, notre Leah nage maintenant dans la joie en Terre spirituelle, pontifie Voix-éraillée.

— Bien sûr, je ne doute pas une seconde qu'elle exulte, à cette heure où elle est elle-même un esprit.

— Oui, vous savez, mes amies, entourée de tous les autres esprits pour lui tenir compagnie.

Mais baignent-ils paisiblement dans la joie en sa compagnie, ces autres esprits ? se demande Maggie, souriant presque. Une fois que le révérend a discoursu sur la vie d'abnégation de Leah, son dévouement pour son mari, pour sa famille, sur toutes les injustices commises envers elle, après qu'on eut longuement joué et chanté bon nombre de ses morceaux favoris, les célébrants socialisent un peu avant la procession. Soulevant discrètement leur voile, Maggie et Katie se versent du punch. Tout le long du chemin qui mène au cimetière, le convoi attire des spectateurs perplexes. Quel est, en effet, ce défilé funèbre tout vêtu de blanc, qui chante des hymnes jubilatoires en répandant des pétales de fleurs, comme pour un mariage ou à Pâques ? Quand le cortège finit par atteindre le cimetière Green-Wood de Brooklyn en ce jour glacial de novembre 1890, Katie s'effondre de fatigue et d'accablement sur le large cercueil peint de crème et d'ivoire, juste avant qu'on le descende dans la tombe. Un murmure outragé parcourt les célébrants. Qui est cette femme irrévérencieuse ? Et celle qui l'accompagne ?

— Ne fais pas attention à eux, chuchote Maggie à Katie en l'éloignant doucement de la bière. Chut, ajoute-t-elle, car sous son voile, Katie sanglote bruyamment, étrange hoquet qui pourrait passer pour un gloussement.

CHAPITRE 46

J'arrivai de bonne heure ce jour-là. Il me paraissait plus judicieux d'y aller avant que mon désir de boisson ne prenne le pas sur mon sens du devoir. Le soleil peignait le plafond, rendant presque jolies les marbrures qui le tachaient. On était à la veille de l'anniversaire d'August et mon tricot n'était toujours pas terminé.

— Alvah, j'ai encore fait le même rêve étrange. Avec le même cimetière.

Dans sa hâte de me le raconter, ma patiente tenta de s'asseoir.

— Le cimetière où vous avez planté Leah ? m'enquis-je en déballant son remède et un peu de blanc-manger ; je n'escomptais pas vraiment la voir manger, à vrai dire, car elle s'alimentait à peine depuis une semaine.

— Non, non, rangez-moi ça. Écoutez, avant qu'il se dissipe. Je suis dans un cimetière militaire, mais pas n'importe lequel, celui des anciens combattants, à Washington.

Elle me raconta son rêve par à-coups tandis que je tricotais à toute vitesse :

Elle erre parmi les rangs interminables, scrutant en vain les rectangles identiques de marbre blanc qui lui arrivent tous au genou. Mais que cherche-t-elle ? Inconnu. Inconnu. Elles sont toutes vierges. Indéchiffrables. Et ces pierres tombales, elles ondulent dans leur alignement régimenté, puis elles n'ondulent plus mais se fraient un chemin dans la terre des tombes, à travers les pelouses impeccables, descendent les pentes, font le tour des bosquets, tels des êtres vivants en route pour quelque destination. Ce qui ne trouble pas ma patiente, pas plus que

la certitude de s'être perdue. Puis, dans le lointain, elle aperçoit les hautes grilles de fer. C'est là qu'il faut que j'aïlle, se dit-elle avant de se mettre à courir, courir en soulevant bien haut ses jupons, et elle se sent si jeune, jeune comme ce jour-là, dans le verger, avec sa sœur Katie, avant qu'elles rencontrent le colporteur. Puis, juste devant les hautes grilles, elle trébuche et tombe à plat ventre sur une tombe qui avançait, comme les autres, comme pour tenter de la rattraper. Voilà que tout s'arrête. Aussi hors d'atteinte que les yeux d'Elisha, le ciel a leur bleu naïf, mais l'herbe est moelleuse, le sol d'une chaleur étonnante. Elle reste allongée. Reprend son souffle. La pierre tombale est aussi vierge que les autres. Inconnu. Inconnu.

— C'est la troisième à partir de la grille, dans la dixième rangée de ce secteur. J'ai fait ce rêve trois fois et chaque fois, Alvah, c'est la même pierre tombale.

Je déposai mon tricot, bus une gorgée et trempai la cuiller dans le blanc-manger.

— Il faut vous sustenter.

Pour toute réponse, elle réclama l'écrin aux lys, que je lui tendis. Elle ne l'ouvrit pas.

— N'oubliez pas que cette boîte, c'est vous qui la garderez après mon décès, avec tout ce qu'elle contient.

— Mangez, il faut manger, répétai-je.

— Ce n'est pas raisonnable, vous savez, Alvah, me reprit-elle avec le spectre de son ancien sourire. Vous devez bien savoir que pour moi, c'est terminé, tout ça.



Un après-midi, près de deux ans après l'enterrement de Leah, Maggie et Katie descendent la Quarante-cinquième Rue. Les minces chaussures de Katie sont couvertes de paille et de boue. Elle a égaré son manteau quelque part. Et son chapeau. Elle s'appuie lourdement sur sa sœur. On les regarde. Ce qui ne leur fait ni chaud ni froid. Elles ont passé presque toute leur vie à se faire regarder.

— Viens habiter chez moi, offre Maggie. Avec les garçons.

— Oh non, Mag. Tu t'es rangée, toi. Que le grand cric me croque !

C'est vrai. Maggie ne fait plus la noce. Ne touche plus ni au brandy, ni au gin, ni au vin. Préfère boire son infusion de pavot soigneusement rationnée. Garde la tête froide, conserve une petite clientèle, de ceux qui n'ont pas d'attentes excessives. Car elle s'est remise à frapper des coups, puisqu'elle n'a pas d'autre moyen de se nourrir. Ils viennent la voir dans son appartement, un client à la fois. Elle ne peut pas leur demander grand-chose, c'est un fait, pas après avoir taxé sa profession d'escroquerie, mais elle gagne suffisamment pour éviter la rue. Elle commence toujours par leur tendre sa carte.

MARGARET FOX KANE. Médiùm.

Je ne prétends posséder aucun pouvoir surnaturel.

Mes clients sont seuls juges.

La Société spiritualiste, bien entendu, boude Maggie et la tourne en ridicule. La traite de menteuse à cause de ses aveux. De sottise aux idées embrouillées par l'alcool. Déclare qu'il ne faut pas croire un mot, une seule syllabe de ce qu'elle dit. Maggie s'en moque. Il ne lui viendrait pas plus à l'esprit d'aller frapper à la porte de la Société qu'à celles de l'Enfer.

— Il faut que tu viennes, Kat. On pourrait s'épauler. On devrait s'épauler. Et je ne suis pas si rangée que ça. J'ai continué, enfin, je ne prends plus vraiment de brandy et tout, mais j'ai une infusion délicieuse, tu devrais essayer ça. C'est le D^r Wadsworth qui m'a donné la recette en Angleterre. Il me manque, en fait. Mais les gens, ça va, ça vient, à part toi et moi.

Elle sourit.

— Viens dans mon appartement, je t'y ferai goûter. Cette tisane-là, elle fait passer les journées comme des tourbillons de rêves en couleurs.

Katie s'arrête pile. Prend Maggie par les deux mains. Se balance comme pour s'élancer dans une ronde enfantine.

— Non, non et non. Je ne ferais que t'entraîner toujours plus bas. Tu attraperais mes habitudes, pas ma béatitude, ha ! Tu hanterais mes bas-fonds. Hanter. Ha ! Comme si je faisais partie de tes apparitions. J'en suis peut-être une. Allons, ne t'inquiète pas tant. Tu sauras toujours où me trouver, Mag. Et moi aussi. Tu peux me croire.

En entendant frapper à sa porte le lendemain, Maggie va ouvrir, s'attendant à voir Katie. Mais son soulagement et sa joie sont de courte durée. Ce n'est pas sa sœur. C'est Daniel Underhill. Ses paupières tombent lourdement sur ses yeux bienveillants, fatigués. Il a mal noué sa cravate. Une fois les politesses expédiées, il l'informe que l'on a enfin décortiqué le testament de Leah.

— Elle avait beaucoup de biens à son nom. Et, enfin, il a fallu réaliser des opérations de comptabilité compliquées pour rétablir ces possessions à mon actif. Mais j'imagine que vous et Katie, oui, vous deux entre toutes, vous savez à quel point peuvent être complexes ces questions d'héritage et de succession.

— Que trop bien, hélas et misère.

Daniel tente un sourire, mais cela ressemble plus à une grimace.

— Leah a stipulé que ceci devait vous revenir. Vous y trouverez ce que vous y trouverez.

Il lui tend l'écrin aux lys de Leah.

— Je me compte parmi les favorisés, ajoute-t-il d'un air mystérieux en ressortant.

Maggie pose l'écrin sur la table. Passe les mains sur les lys, sur la guêpe qui s'y dissimule. L'ouvre et y trouve, comme elle s'y attendait, une profusion de lettres. De Katie. D'elle-même. De sa mère. De Calvin. D'une société et d'une autre. De Leah. Et un paquet de coupures de journaux qui racontent les triomphes des sœurs Fox, leurs tribulations au fil des années. Dont un grand nombre consacrées aux faits et gestes de Chauncey Burr.

— Chauncey, ce vieux Chauncey, murmure-t-elle en extirpant des pages qui semblent avoir été arrachées à un journal et auxquelles est épinglé un mot qui dit :

Vous me demandez ce que j'en pense, vraiment ? Mme Foxy Fish Underhillico presto ? Ce que je pense, le voici, déchiré à votre intention. Un dernier avertissement : Ne gaspillez pas votre précieux temps ici-bas, Leah, c'est ce que je me suis dit la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Nous sommes des grains de poussière à l'échelle du néant.

Maggie sourit, met Chauncey de côté. *Vous y trouverez ce que vous y trouverez*, a dit Daniel. Maggie examine le dessous du couvercle étrangement épais. Tapote le rectangle incrusté de couleur plus pâle. Visiblement ajouté après coup. Elle n'a pas oublié l'expérience de Leah avec le phosphore. Fait courir ses doigts sur les lys du couvercle. Le compartiment secret se révèle au bout de plusieurs tentatives. Il contient une liasse de papiers couverts, recto verso, de l'écriture familière : pattes de mouche denses, mais faciles à déchiffrer. Eh bien, p'pa, pense Maggie. À nous deux. Elle apprend que John Fox a abandonné sa famille dans le comté de Rockland à cause du sort jeté par sa femme. Qu'il a travaillé au chantier du grand canal de Clinton. Voilà qu'il rencontre Erastus Bearcup et l'équipage du *Morning Star*. Bataille rangée contre ceux du *Sweet Eleanor G*. Triomphe et gloire des hommes du *Morning Star*. Double assaut des forces de la tempérance et du Grand Réveil, victoires temporaires des marins.

Maggie se plonge encore plus intensément dans sa lecture. Le frère Able entre en scène devant l'écluse de pesage de Syracuse, échoue dans sa tentative de convertir l'équipage. Un par un, les coéquipiers de John tombent aux mains des évangélistes. John tient bon. Ambrose retourne vivre avec les Indiens. Le frère Able tombe sur John à bord d'un *Morning Star* embourbé. Viennent ensuite la mort navrante du jeune homme à cause de l'alcool, puis sa sortie du tombeau, infesté de vers, son insistance pour que John devienne abstinente, qu'il se convertisse, qu'il accepte l'amour mortel comme le divin, qu'il retourne auprès de sa famille pour s'en faire le protecteur. Maggie glousse. Ce n'est qu'après avoir terminé le récit de son père qu'elle remarque la lettre testamentaire de Leah, adressée à Katie et à elle.

Chères Margareta et Katherina,

L'une de vous m'a demandé, voilà des années, de lui « dire, rien qu'une fois, ce qui se passait réellement ». J'ai du mal à comprendre en quoi ces choses-là ont la moindre importance, mais je vous dirai ceci, mes sœurs chéries : Pettifew, la source de tous nos truquages, est nul autre que le colporteur que vous aviez rencontré sur le chemin public, en revenant du verger, quand vous étiez petites. J'en suis sincèrement persuadée. Cela vous reconforte-t-il de savoir que vous ne l'avez pas tué, mais qu'il a conspiré avec nous dans notre carrière ? Il est mort à cette heure, bien entendu. C'est arrivé juste avant votre exposé à l'Académie. On l'a trouvé entouré de ses marchandises et d'un grand nombre de bouteilles. Il s'était mis à divaguer, c'est ce que m'a dit mon informateur de l'ONS, et il a fini très seul.

J'avoue que je regrette que nous nous soyons brouillées toutes les trois, que nous ne soyons plus liées comme avant. Mais j'ai tout arrangé. Pettifew savait où trouver un pilleur de tombes. Moi, des ossements adéquats. Et si vous lisez le récit que m'a envoyé p'pa au sujet de ses dix années d'absence (vous trouverez la cachette, je n'en doute nullement), vous comprendrez qu'ils doivent être ceux du frère Able. Ne vous inquiétez pas, p'pa serait d'accord. En fait, c'est tout à fait justifié puisqu'il désirait tant me venir en aide, ainsi qu'à ses autres êtres chers, vers la fin.

À cette heure, tout ce qu'il vous reste à faire, vous deux, c'est de suggérer que l'on creuse à nouveau sous la bicoque de Hydesville. Il faut sonder en particulier les murs du caveau. Alors nous, les trois sœurs Fox, nous serons enfin innocentées.

Bien à vous jusqu'à la mort et au-delà,

Leah

Maggie pouffe. Passe le reste de l'après-midi à chercher Katie. Elles riront comme elles ne l'ont pas fait depuis des années. Les morts, eh bien, ils peuvent revenir,

après tout. Maggie ne pense pas à Able dans la cabine du *Morning Star*, bouffé par les vers, drapé dans une couverture de crin grise en guise de linceul. Et issu, sans doute, du *delirium tremens* de son père. Non, c'est au colporteur, à Pettifew qu'elle pense en ce moment. Mort juste avant l'exposé à l'Académie de musique, d'après Leah. Or, elles sont sûres de l'avoir aperçu, Katie et elle, à la sortie de la salle, alors qu'elles fendaient la foule railleuse. De petite taille, avec une démarche boiteuse, l'apparition, qui s'appuyait sur une canne ornée d'un pommeau d'or en forme de tête de molosse, arborait la même bouche tordue. Avait exigé des excuses de leur part, sur le même ton outragé que le jour où Maggie et Katie avaient croisé le colporteur à la sortie du verger de Hydesville, quand elles n'étaient que de petites écervelées. Elles s'étaient exécutées. Mieux vaut tard que jamais, dit-on. Et maintenant, l'âme errante a trouvé le repos.

Le soir tombe, les rues s'illuminent sous les réverbères électriques et les becs de gaz, mais Maggie n'a toujours pas déniché Katie, qui ne se trouve dans aucun de ses bars à cocktails. Elle pénètre même dans un ou deux fumoirs turcs. Sans trop s'inquiéter. Katie finira bien par refaire surface. Elle doit toujours penser à ses fils, même s'ils sont grands. À Maggie. « Tu sauras toujours où me trouver », a-t-elle dit.

Mais deux jours plus tard, toujours pas de Katie.

— M'man est rentrée la nuit dernière, puis elle est ressortie ce matin, annonce Ferdie.

— Elle avait l'air en forme, ajoute Henry. Elle a dit de te dire, si on te voyait, de ne pas tant t'inquiéter.

— Mais j'ai une telle nouvelle à lui annoncer. C'est au sujet de notre p'pa. De Pettifew. Et de Leah. Oh, misère, comme Leah me manque.

— Qui est ce Pettifew ? demande Ferdie.

— Et quelle est cette nouvelle d'une telle importance ? renchérit Henry, mais Maggie s'en va déjà reprendre ses recherches.

Cela fait maintenant une semaine que Katie est partie. Ferdie commence par signaler qu'elle est retournée à Rochester, puis qu'elle séjourne chez un de ses riches bienfaiteurs à Manhattan.

— Je n'ai pas bien saisi les détails, précise-t-il. Mais elle retrouvera bien son chemin. Elle n'y manque jamais.

Un jour de plus et Maggie, en ouvrant la porte, trouve, en lieu et place de son dernier client de la journée, Ferdie occupé à tordre son chapeau dans ses mains comme pour l'étrangler. Elle ne lui pose pas la question. Elle n'ose pas. Lui demande, au lieu :

— Comment va ton frère ? Quel temps fait-il ? J'attends un client, maudit. Pas le temps de bavarder. En ce moment, je ne peux rater aucune occasion. Ils ne me donnent que la moitié de ce que je gagnais avant. Foi réduite à moitié prix. Hélas et misère, cela m'apprendra à me rétracter, puis à revenir sur mes rétractations.

Ferdie l'interrompt sans ménagement. Lui annonce la nouvelle : sa mère, sa petite sœur Katie, est morte.

— Je l'ai trouvée dans une mansarde louée. Presque sans aucun meuble. Mais propre, ajoute-t-il comme si cela pouvait arranger les choses.

Ah, la liberté absolue que procure l'ivresse éthylique. Avec quelle joie Maggie l'accueille-t-elle après le fleuve tranquille qu'est la tisane de pavot. Pendant des jours, elle erre dans les lieux que fréquentait Katie, comme pour mieux habiter ses dernières semaines. Le peu de clients qu'elle reçoit ne tardent pas à la quitter, rebutés par ses prophéties divagantes et sans suite. Ses membres prennent un aspect bouffi. Sa peau devient sensible à la moindre pression. Ses yeux, quand elle ose se regarder dans le miroir, sont teintés de jaune.

Quand arrive le mois de janvier 93, Maggie sait ce qui lui reste à faire. Elle contemple ses précieuses possessions : ses livres, les cadeaux blancs d'Elisha. Lit le mémoire de Leah, dont elle a conservé l'exemplaire que sa sœur lui avait envoyé, il y a des années. Mais elle ne l'avait jamais lu avant maintenant, par

entêtement, suppose-t-elle. Elle rit sans discontinuer. Les événements sont tellement agrandis, les forces qui font obstacle aux trois sœurs Fox si faciles à aplatir, comme des mouches sur l'appui d'une fenêtre. C'est amusant, narquois et pas exaspérant du tout.

Elle n'envisage pas de prendre les siens : *Le Glas du spiritualisme* et *La Vie amoureuse du Dr Kane*. Ils parlent trop avec sa voix. Quant à Katie, elle n'a rien, rien publié. Ne figure dans aucun ouvrage. Mais tout de même. *Tu sauras toujours où me trouver*, c'est ce qu'elle a dit et qui fait que Maggie doit aller la rejoindre, c'est clair. Le seul livre qu'elle emporte est donc le *Journal d'un voyage aux mers polaires* d'Elisha, car il est plus difficile de se défaire de l'amour que d'un corps physique. Elle se met à la recherche d'une mansarde correspondant à la description que lui a donnée Ferdie du dernier séjour de Katie, sauf que celle de Maggie est juchée encore plus haut, encore plus loin de tout, vide à l'exception d'un lit, d'une table, d'une chaise à haut dossier. Elle paie deux mois de loyer avec les dollars qui lui restent. Avec l'intention de mourir seule, comme Katie.



— Mais vous êtes arrivée dès le lendemain, Alvah, soupira ma patiente. Je vous revois dans le vestibule, si mystérieuse, si insistante, toute auréolée de la lumière déclinante et grésillante de l'ampoule Edison.

CHAPITRE 47

Pour conclure : je ne pleurais pas devant mes patients. C'était un principe professionnel. Je ne versai donc aucune larme. Me contentai de renifler très fort entre deux gorgées bues à mon flacon. J'avais finalement terminé mon tricot, qui reposait en tas sur mes genoux.

— C'est son anniversaire aujourd'hui. Le cinq mars, déclara Maggie Kane comme une vérité toute simple.

Elle avait les mains pliées par-dessus les couvertures. Comme je l'ai déjà dit, elle était rendue incapable de faire craquer la moindre jointure d'orteil ou quoi que ce soit d'autre.

— Son anniversaire ? De qui ? Mais de quoi...

— De votre fils.

— Je ne vous ai jamais parlé de mon fils. Ni à personne d'autre. Jamais !

Mais elle n'écoutait pas, enfin, pas moi. Non. Elle avait l'expression concentrée de quelqu'un qui s'efforce de capter une mélodie lointaine.

— La perte d'August ne vous lâche pas d'une semelle, fit-elle.

— Son nom ! Comment l'avez-vous su ? Quel tour me jouez-vous à cette heure ?

J'étais agacée. Non. Exaspérée. Nous étions toutes deux pécheresses, affligées de graves défauts, pour ainsi dire issues du même moule, et en toute franchise, je détestais qu'elle pratique ainsi son art à mes dépens. Je me levai de mon petit tabouret, hurlant que je n'y croyais pas. Qu'elle m'avait raconté comment elle s'y prenait. Que tout ça, c'était du charlatanisme. Soulevant les couvertures, je lui montrai ses pieds, sur quoi un coup retentit si fort que les fenêtres tremblèrent. Cela ne ressemblait en rien aux craquements qu'elle m'avait déjà fait entendre. Et elle n'avait pas bougé une phalange. Vint ensuite une pluie de crépitations qui faisait penser à un trottement.

— C'est votre August. Parlez-lui. Il ne pourra pas rester longtemps.

Il se fit alors dans la mansarde un grand silence, une grande paix. Le vacarme lointain des rues, les cris des enfants, ceux des marchands ambulants, les disputes des autres locataires. Tout se tut. La pièce était vide à l'exception de nous deux. Et encore. Et encore.

— August ?

De peur, j'avais les jambes en coton. Le souffle arrêté par l'espoir. Les bruits résonnèrent sans délai. Je lui dis à quel point il me manquait. Combien je regrettais de ne pas lui avoir donné ma bénédiction, de ne pas l'avoir veillé, d'avoir raté ses dernières paroles, celles de son être véritable, destinées à l'absoudre aux yeux du Rédempteur. À quoi répondirent trois coups frappés fort sur la table de nuit. Je vous rappelle que pendant tout ce temps, Maggie Fox Kane n'avait pas remué. Ni les pieds. Ni les mains. Rien.

— Donnez-moi une plume et du papier, souffla-t-elle.

Je fouillai frénétiquement dans les poches de mon tablier, puis dans ma sacoche, sans parvenir à trouver mon petit calepin, par contre. Que des bouteilles.

— Peu importe, Alvah. Tenez, trancha Maggie Kane avant de déchirer une page illustrée du *Journal d'un voyage aux mers polaires*.

D'un seul coup. Comme si à cette heure, le livre d'Elisha ne comptait plus pour elle. J'ai conservé la gravure, bien entendu. On y voit une étendue arctique désertique nommée Sandersons Hope (bien que je n'aie jamais découvert qui était ce Sanderson et quel espoir il a bien pu trouver dans ce terrible endroit).

Elle écrivit rapidement sur le côté vierge de la feuille. Les yeux posés non sur ce qu'elle rédigeait, mais sur les trois fenêtres à colonnades de la mansarde. Lorsqu'elle eut terminé, je constatai que les caractères étaient illisibles, comme une langue ou un alphabet étrangers.

— Qu'est-ce que c'est ? Ai-je l'air d'une linguiste ? D'enseigner les dialectes païens ? Suis-je...

— Chut. Ils sont à l'envers, tout simplement. Vous avez un miroir ?

J'en avais un. Le miroir de poche qui me sert à détecter le souffle de vie. Je le tins près de la feuille et, de stupéfaction, manquai de tout laisser tomber. C'était le reflet de l'écriture d'August. Une main penchée qui aurait paru négligée si elle n'avait pas suivi une ligne droite et décidée. Sa main. Sans aucun doute. Je l'aurais reconnue n'importe où.

Mère chérie.

J'étais en train de charger les rebelles à Bull Run lorsqu'une balle de mousquet m'a arrêté net. Je t'en prie, ne blâme pas ce pauvre vieux Horace Greeley pour cette défaite. Lui qui ne nourrissait aucune intention cruelle, il a beaucoup souffert de l'avoir encouragée. Les quakers de l'Hôpital de Washington avaient bon cœur. Ils sont vraiment gentils. C'est à l'une des leurs que j'ai confié mes dernières paroles, une dame qui te ressemblait un peu. Je lui ai confié ma joie à l'idée de me trouver face au Rédempteur. De mourir pour la Cause. Mais aussi à l'idée d'avoir évité de tuer un être humain.

Je lui ai dit que je n'avais jamais eu l'intention de m'en aller sans ta bénédiction. Je sais que tu as vécu des années difficiles à la suite de ma disparition. Mais je ne te juge pas un brin d'avoir noyé ton chagrin dans les remèdes des vivants. Ni pour ce que tu as fait à p'pa. Tu ne l'as pas tué, en passant, mais cela ne l'empêche pas d'être mort. Et il faut que tu saches qu'Ici-haut, on n'est pas jugé de la même façon que dans la Sphère des Mortels. C'est le cœur qui compte. Et le tien est le plus sincère, le plus aimant qu'un fils pourrait souhaiter.

Pourtant, je t'en supplie : ne bois plus de spiritueux. Il faut utiliser la vie à bon escient. Et le temps qu'il nous reste à passer sur cette terre bénie, eh bien, il faut le chérir.

Les quakers ont brûlé par erreur mes vêtements et mes papiers d'identité à cause de la typhoïde qui sévissait. Voilà comment j'ai été enseveli en tant que Soldat inconnu au cimetière des anciens combattants, à Washington. Ma pierre tombale est dans le dixième secteur, la troisième à partir de l'entrée.

Avec mon amour éternel,

Ton fils

August

— Votre rêve ! Vous avez rêvé de sa sépulture. C'est le même cimetière, m'exclamai-je, mais Maggie Kane dormait, et à sa respiration fort superficielle, je craignis alors ce que j'avais accepté dès notre première rencontre.

Cette lettre me réconforta si bien que, ainsi que me l'a demandé mon August, je n'ai pas bu de spiritueux depuis. Quant à Margaret Fox Kane, elle monta au Ciel trois jours plus tard. Elle passa ses dernières heures à divaguer pas mal : il était question de Katie, de ciels bleus, de chaleur dorée, d'arbres gigantesques. « Mais d'ici, je vois le monde entier ! » s'exclama-t-elle à un moment donné ; j'imagine qu'elle parlait de l'Autre monde.

Comme je l'ai déjà dit dans ma brève déclaration d'il y a onze ans, ma patiente ne pouvait plus remuer bras ni jambes et il n'y avait ni garde-robe, ni aucun autre endroit où se dissimuler, ni aucun mécanisme. J'entendis pourtant frapper à nouveau lorsqu'elle rendit l'âme. Sur les murs cette fois, au plafond et par terre. On aurait dit que cent esprits joyeux venaient à sa rencontre. Vous ne l'auriez jamais cru.

Alvah June Mellon

Décembre 1904

NOTE DE L'AUTEURE

Pour raconter l'histoire de la famille Fox et des débuts du mouvement spiritua-
liste, j'ai adhéré le plus près possible aux événements tels que nous les connais-
sons. Ceci est cependant une œuvre de fiction et j'ai librement inventé des
scènes, des dialogues et des motivations, en plus de combler certaines lacunes
des annales historiques. Par exemple, à qui appartenaient les restes humains
découverts dans le caveau de la bicoque de Hydesville en 1904, des années après
la mort de tous les protagonistes ? Le colporteur a-t-il vraiment existé ou n'était-
il que pure fabrication de la part de Maggie et Katie ? Où John Fox a-t-il disparu
pendant dix ans, et qu'est-il arrivé pendant cette période à ce « bon vivant »
grand buveur pour le métamorphoser en croyant dévot ? Et pourquoi le révérend
Chauncey Burr était-il si décidé à démasquer les trois sœurs ? Enfin, madame
Mellon disait-elle la vérité en 1893 lorsqu'elle déclarait avoir entendu des esprits
frapper à la mort de Maggie ? Autant de mystères troublants qui m'ont fourni la
majeure partie de l'inspiration pour écrire *Dans le noir*.

En ce qui concerne mes sources, je suis particulièrement redevable aux sui-
vantes : *Talking to the Dead: Kate and Maggie Fox and the Rise of Spiritualism* de
Barbara Weisberg ; *The Reluctant Spiritualist: The Life of Maggie Fox* de Nancy
Rubin Stuart ; *Exploring Other Worlds: Margaret Fox Kane, Elisha Kent Kane, and
the Antebellum Cult of Curiosity* de David Chapin ; *The Spirit Rappers* de Herbert
Jackson ; *Time is Kind: The Story of the Unfortunate Fox Family* de Miriam Buckner
Pond ; *The Epic of New York City* d'Edward Robb Ellis ; et *A Shopkeeper's Millen-
nium: Society and Revivals in Rochester, New York, 1815-1837* de Paul E. Johnson.

Je dois souligner que j'ai inséré dans mon récit bon nombre de citations
directes puisées dans les mémoires et la correspondance des protagonistes, ainsi
que des extraits de journaux et périodiques de l'époque. Parmi ces sources,
mentionnons : *The Love-Life of Doctor Kane* de Margaret Fox Kane ; *The Missing
Link in Modern Spiritualism, Revised and Arranged by a Literary Friend* de A. Leah
Underhill ; *The Death-Blow to Spiritualism* de Reuben Briggs Davenport ; *Godfrey's
Narrative of the Last Grinnell Arctic Exploring Expedition in Search of Sir John
Franklin, 1853-4-5* de William C. Godfrey ; et *Arctic Explorations: The Second
Grinnell Expedition in Search of Sir John Franklin 1853, 54, 55* d'Elisha Kent Kane.

REMERCIEMENTS

Je suis redevable et éternellement reconnaissante à mon agente, Sally Harding, d'avoir cru en moi et en mon travail, à mon éditrice Lynn Henry de Doubleday Canada pour son travail remarquable, sa clairvoyance et sa perspicacité, de même qu'à l'infatigable équipe de Doubleday Canada. Merci également, du fond du cœur, à mes premières lectrices, Catherine Howe, Alix Noble, Susan Mongar et Mary-Lou Bertucci, pour leurs commentaires utiles et leurs encouragements, ainsi qu'à Gabriella Heald pour ses portraits photographiques inspirants.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac

Nicolas DICKNER et Dominique FORTIER
Révolutions

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies
Je suis là

Max FÉRANDON
Monsieur Ho
Un lundi sans bruit

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule
Les Weird

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et Le Prince de Miguasha
(théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSENS
Les Filles
Un si joli visage

Margaret LAURENCE
Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX
La marche en forêt
Le mur mitoyen

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le monde moderne
Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON
Le juste milieu
Une jeune fille sage

Howard McCORD
L'homme qui marchait sur la Lune

Anne MICHAELS
Le tombeau d'hiver

David MITCHELL
Les mille automnes de Jacob de Zoet

Claire MULLIGAN
Dans le noir

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet
L'empereur de Paris

Diane SCHOEMPERLEN
Encyclopédie du monde visible

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse
L'orangerie

Hélène VACHON
Attraction terrestre
La manière Barrow

Sarah WATERS
L'indésirable

Thomas WHARTON
Un jardin de papier
Logogryphe

Alissa YORK
Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Martine DESJARDINS
Maleficium
L'évocation

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN
Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSENS
Les Filles
Un si joli visage
La ballade des adieux

Catherine LEROUX
La marche en forêt
Le mur mitoyen

Annabel LYON
Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Margaret LAURENCE
Le cycle de Manawaka
L'ange de pierre
Une divine plaisanterie
Ta maison est en feu
Un oiseau dans la maison
Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Sophie Marcotte
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN SEPTEMBRE 2014
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Dans le noir* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 39 arbres, d'économiser 143 649 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 1 761 kilos de déchets solides et de 5 777 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 3^e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec